la nature et l'origine de ces fruits, on n
pu mettre de l'ordre dans l'emploi de ces
différents que l'on a adaptés indistinctem
des individus de nature différente.

Ferraris paroît désigner, sous le nom de
des fruits mamelonnés tenant à l'orange
limon, et sous le nom de *lumies*, des hy
à fruit gros arrondi avec une écorce jaune
se, et une pulpe aigre et très mince; ma
l'application il ne suit pas toujours ces pri
et il met, par exemple, parmi les *limes*, les
appelés doux, ainsi que ceux à pulpe oran
après avoir rangé parmi les *lumies* le p
d'Adam sous le nom de *lumia valentina*,
tres hybrides à plusieurs formes et à écorce
telles que la *lumia ulive aspectu*, il décr
le nom de *limes* des limons-orangés, do
sieurs approchent et se confondent a
lumies, tels que la *lima dulcis*, p. 331, q
dans la même classe que le *citrus aurantia*
le cédrat de la Chine, qu'il rapporte sous
de *lima citrata scabiosa et monstruosa*. F.
337 et 339.

Il confond ensuite ces mêmes races d
avec les limons-cédrats et les poncires,
garde comme deux especes différentes, qu
ne soient que des synonymes représentan
ment la même hybride.

INSTITUTIONS

DE

MÉDECINE.

TOME II.

CV 5

ACCADEMIA DI MEDICINA * DI TORINO

Floriferis ut apes in ſaltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depaſcimur aurea dicta.

LUCRET.

INSTITUTIONS
DE
MÉDECINE,
OU
EXPOSÉ
SUR LA THÉORIE ET LA PRATIQUE
DE CETTE SCIENCE,

D'APRÈS LES AUTEURS ANCIENS ET MODERNES,

OUVRAGE didactique, contenant les connaissances générales, nécessaires à ceux qui se destinent à exercer l'art de guérir;

PAR PH. PETIT-RADEL,
Docteur-Régent et Professeur de la ci-devant Faculté de Médecine de Paris, et actuellement Professeur à l'École de Médecine de la même ville.

TOME SECOND.

PRIX, 12 francs les deux vol. brochés.

A PARIS,

Chez
AGASSE, rue des Poitevins, nº. 18.
GABON, près les Écoles de Médecine,
FUSCHS, rue des Mathurins, hôtel de Cluny.
LEVRAULT, quai Malaquais.

AN IX.

DI MEDICI

ACCADEMIA DI MEDICINA DI TORINO

INSTITUTIONS DE MÉDECINE.

TROISIEME PARTIE.

DE LA PATHOLOGIE OU

De la Considération des Choses contre nature, c'est-à-dire de celles qui dérangent l'organisation du corps humain, en troublant plus ou moins l'ordre de ses fonctions.

INTRODUCTION.

Ce qu'on désigne sous le nom de maladies.

La Pathologie (1) est la partie de la Médecine qui traite de tout ce qui a rapport aux changemens survenus dans le corps humain par une cause incompatible avec l'organisme qui le vivifie. On appelle maladies, ou affections morbifiques, tous ces changemens, telle variée qu'en soit la nature, pourvu qu'ils durent un espace de tems suffisant pour pouvoir être caractérisés. Hippocrate est le premier auteur qui ait traité didactiquement cette partie, dont la connaissance profonde est si nécessaire au praticien. Il en offre, dans ses principaux ouvrages, différens tableaux dont les traits sont vraiment de main de maître; mais tels parfaits que ces tableaux

---

(1) De Παθός, *morbus*; et Λογος, *sermo*.

PATHOLOGIE.

soient, on est loin d'y trouver cette liaison et cette suite que ses successeurs leur ont ajoutées en en faisant un corps de doctrine destiné à servir de fondement au grand art de guérir.

Cause premiere à considérer dans la formation d'une maladie.

Les phénomenes qui se manifestent chez l'homme, sont le résultat d'une action donnée de ses organes et d'une mixtion particuliere des humeurs, moyennant lesquelles non-seulement la vie subsiste, mais encore toutes les opérations tant du corps que de l'ame, dont la régularité constitue la santé. Il suit de la démonstration reçue de ce théorême que la fabrique du corps doit être regardée comme cause premiere dans la formation d'une maladie; et le désordre apparent, comme un effet subséquent. Mais quoiqu'on ne doive chercher à connaître la cause qu'après son effet, vu l'impossibilité de développer ce qui est de son ressort sans une notion précise de ses opérations; cependant beaucoup d'auteurs, en voulant définir la maladie, n'y ont pas moins eu recours sans considérer s'il y avait entre elle et son produit la correlation que suppose une bonne définition. Aussi, au lieu de caractériser des êtres réels, ne nous ont-ils donné que des idées chimériques prises d'une structure ou mixtion idéale qu'eux seuls appercevaient. *Quæ quidem prævaricatio*, dit à ce sujet Sydenham, *non solùm in causâ est quòd genus humanum commodis illis et emolumentis privetur quibus à plurimorum ingenio animique dotibus augeri potuisset, sed etiam effecit tandem ut quæ medica appellatur, reverà confabulandi garriendique potiùs sit ars quàm medendi* (1).

(1) De pareils écarts sont non-seulement cause que le genre humain est privé des avantages qu'auraient pu lui procurer des hommes d une capacité peu ordinaire, mais encore que l'art qu'on appelle médecine, est plutôt l'art de babiller, que de guérir.

PATHOLOGIE.

Qualités d'une bonne définition.

En effet, une définition en Pathologie doit offrir un caractere frappant soumis aux sens, et par lequel la chose définie puisse toujours être distinguée de toutes les autres, soit qu'on la considere par abstraction ou non. Il est bien rare qu'on se trouve avec la vérité, quand on définit les choses par abstraction; car alors, comme on les considere par leurs qualités les plus simples, qui souvent se soustrayent aux sens, l'imagination s'en empare, et les modifiant à son gré, elle en fait des êtres bien différens de ce qu'ils sont réellement. Il n'en est pas ainsi de celles qu'on définit, en rapportant leurs principaux attributs; elles sont toujours perçues telles qu'elles existent. Elles paraissent les mêmes à tous, parce que tous les apperçoivent avec leurs propres caracteres, et qu'ils n'en jugent que par l'impression que ceux-ci font sur les organes. Les maladies sont de ce dernier genre; elles offrent des phénomenes évidens, lesquels, bien étudiés et appréciés, indiquent des désordres cachés qui en constituent l'essence. Aussi est-ce à eux qu'il faut recourir lorsqu'il s'agit de définir une maladie quelconque; car, comme Sauvages l'observe très-bien, toute définition de maladie sera toujours sujette à erreur lorsqu'on la prendra d'une disposition hypothétique ou obscure de parties, qui ne tombe point sous les sens, d'un lieu qu'on ne saurait découvrir, soit parce qu'il est profondément caché, ou qu'il est d'une si petite étendue qu'on ne peut l'appercevoir, ou qu'on la fera dériver d'une cause imperceptible, ou de causes procathartiques qui sont hors du corps, et qui conséquemment ne peuvent constituer l'essence de ce qui se passe au-dedans. En effet, qui ne rirait pas, dit-il, d'un botaniste, qui voulant faire connaître une plante, aurait recours à ses qualités obscures

PATHOLOGIE.

et douteuses sur lesquelles on ne s'accorde point encore entierement, telles que les trachées, les vaisseaux, et généralement tout ce qni a rapport à son organisation. Il y a une connexion nécessaire entre les symptômes et les causes; les symptômes sont des changemens évidens et sensibles qui peuvent servir d'indices ou de caracteres distinctifs pour parvenir à la connaissance des causes. On doit donc procéder plus sûrement de la connaissance des symptômes à la connaissance du siége et des causes des maladies, que de la connaissance des causes et du siége des maladies à celle de leurs symptômes.

Celle que plusieurs auteurs ont donnée de la maladie considérée en général.

Galien, Sennert et Gaubius ont en général défini la maladie: une telle lésion de quelques parties du corps, que l'ordre général ou particulier qui doit regner dans la machine, en est plus ou moins dérangé. Cette définition se rapporte à celle de Boërrhaave. *Omnis humani corporis conditio quæ actiones vitales, naturales vel animales lædit, morbus vocatur* (1). En considérant chacune sous toutes ses faces, on voit qu'elles ne tombent que sur la cause des phénomenes, et non sur les faits historiques et apparens qui doivent en faire la bâse; elles sont conséquemment d'autant moins admissibles, qu'elles donnent une idée abstraite de la maladie, et qu'elles n'offrent aucun caractere dont on puisse faire usage au lit des malades. Quelques auteurs, pénétrés de la difficulté d'établir une bonne définition, et envisageant les maladies *in abstracto et in concreto*, ontcherché à rendre, dans leur définition, la lésion apparente des actions et la cause morbifique interne qui la produit; mais c'est

---

(1) On appelle maladie toute disposition du corps qui blesse les actions vitales, naturelles ou animales.

en tombant dans un défaut qu'on doit éviter dans toute définition, la longueur des phrases, et souvent l'ambiguité des termes adoptés pour exprimer les idées qui doivent toujours paraître avec la plus grande évidence.

PATHOLOGIE.

La maladie, en général, sans avoir égard aux genres et especes, n'offre qu'un être fantastique, qu'il est difficile de pouvoir caractériser sans comparer les phénomenes morbifiques avec ceux qui existent naturellement en santé. L'observation de ces phénomenes est l'unique moyen d'en connaître l'ensemble, qui seul peut la faire caractériser. En parcourant tout ce que nous ont laissé les maîtres de l'art, on voit que, satisfaits du rôle d'observateurs, ils n'ont point été plus loin; ils se sont contentés de noter les phénomenes, et ce n'est qu'après s'être assurés qu'ils étaient toujours les mêmes, qu'ils en ont cherché les causes, et qu'ils ont fait entrer celles-ci dans leurs définitions, lorsqu'elles étaient apparentes, et encore est-ce avec une prudence et une circonspection qui est entierement à leur louange. Nous ne citerons point ici Galien pour exemple; l'esprit rempli de ses quaternités humorales, il les voyait par-tout; aussi toutes ses définitions étaient-elles établies sur des causes absolument cachées et idéales. Les Arabes, en suivant religieusement ses dogmes, au lieu de nous frayer une route facile, n'ont fait que nous écarter du vrai chemin par les vaines disputes et les prestiges où ils se sont laissés entraîner. Baillou, Baglivi, Sennert, et ceux qui leur ont succédé, ont tenu une marche différente, et bien plus appréciable. Observateurs exacts de tous les phénomenes qu'ils découvraient, ils nous ont laissé, non le produit d'une imagination mensongere, mais un apperçu fidele des écarts de la nature même; qui

Conduite des anciens à cet egard.

PATHOLOGIE.

aura sa valeur dans les tems futurs, comme actuellement, parce qu'il est l'expression de la vérité. Ce sont ces écarts qu'on doit uniquement avoir en vue dans une histoire de maladies; car, comme l'observe Baglivi : (1) *In re tàm gravi, nempè in instituendâ hâc morborum historiâ, non oportet mentem nostram à rerum nexu, ut poetæ faciunt, solvere et quàlibet spatiari, sed ingenium rebus submittere, naturam parendo vincere et idioma, quo ipsa loquitur, diligenter addicere.*

Ornari res ipsa negat contenta doceri.

MANIL.

Epoque où l'on porte la méthode de définir les maladies par leurs phénomenes.

Cette méthode de définir les maladies par leurs phénomenes remonte fort loin. Elle était adoptée de Thémison, le chef des Méthodistes; par Thessalus, Cælius Aurelianus et autres. On doit d'autant plus s'y fixer, qu'elle mene à la guérison par la voie la plus courte, les phénomenes étant autant d'indiquans qui désignent le genre de remedes le plus convenable. C'était spécialement à elle que Sydenham s'était voué dès le commencement de sa pratique; les préceptes qu'il donne sur ce point dans la Préface de son immortel ouvrage, sont d'une si grande importance qu'ils perdraient à être rapportés dans un tout autre langage que le sien (2). *Porrò autem*, dit-il, *in scribendâ morborum historiâ*

---

(1) Dans une circonstance aussi intéressante que celles où il s'agit d'établir une histoire des maladies, il ne faut point que l'esprit s'écarte de la liaison des choses, et divague dans les espaces imaginaires, comme c'est la coutume des poëtes; mais il faut qu'il se soumette à la nature même des choses; qu'il soit le vainqueur de la nature, tout en lui obéissant; et qu'il se dévoue au langage qu'elle parle; car, contentes d'être enseignées, les choses rejettent tout ornement.

(2) Or, en écrivant une histoire des maladies, il faut en écarter toute hypothese philosophique qui pourrait préoccu-

seponatur oportet quæcumque hypothesis philosophica quæ lectoris judicium præoccupaverit; quo facto tùm demùm morborum phænomena clara ac naturalia, quantumvis minuta per se accuratissimè adnotentur, exquisitam pictorum industriam imitando, qui vel nævos et lævissimas maculas in imagine exprimunt. Ænim verò dici vix potest quot erroribus ansam præbuerint hypotheses istæ physiologicæ, dùm scriptores, quorum animos falso colore illos imbuerint, istius modi phænomena morbis affigant qualia nisi in ipsorum cerebro locum nunquàm habuerunt, debebant autem in conspectum venire si hypothesis quam ipsi pro concessâ ac ratâ habent, constaret veritas. Adde quod si quandò symptoma aliquod quod cum dictâ appositè quadret reverà morbo competat cujus typum delineaturi sunt, tum illud suprà modum evehunt ac planè reddunt εκ μῦος ελεφαντα *quasi in hoc scilicet totius negotii cardo verteretur. Sine hypothesi minùs congruat, aut prorsùs silentio aut levì saltem pede*

PATHOLOGIE.

---

per l'esprit du lecteur. Ainsi, on notera exactement les phénomenes les plus clairs et les plus naturels des maladies, tels minutieux qu'ils soient; imitant en cela l'attention des peintres qui dans leurs tableaux expriment jusqu'aux plus légeres taches et signes des portraits qu'ils imitent. On ne peut dire combien d'erreurs ont amené toutes ces hypotheses physiologiques. En effet, un écrivain dont l'esprit est obscurci par elles, n'applique plus aux maladies que les phénomenes qui n'existent que dans son imagination; loin de présenter ceux qui devaient s'offrir à lui, si la vérité de ces hypotheses qu'il avait adoptées eût été constatée. Ajoutons que si un symptôme vient à quadrer avec elles, lorsqu'il entreprend de décrire le type d'une maladie, il s'éleve au-dessus de la raison, et en fait un éléphant, d'une souris qu'il était avant, comme si tout dépendait de lui. S'il convient peu à son système, il le passe entierement, ou n'en fait qu'une légere mention, à moins qu'il ne puisse en tirer parti moyennant quelque subtilité philosophique.

PATHOLOGIE.

transmittere consueverunt, nisi fortè beneficio subtilitatis alicujus philosophicæ in ordinem cogi ac quoquo modo accommodari queat.

Conduite à tenir en pareil cas.

Mais pour rendre cette histoire des maladies autant complette qu'il est possible de l'avoir, il convient, dans l'énarration de leurs causes, de ne rapporter que celles qui sont évidentes, et qui se présentent d'elles-mêmes aux sens, faisant attention à ne point les confondre avec les effets nécessaires et subséquens. L'ouverture des cadavres est alors indispensable; elle peut instruire pour des cas semblables, sur les phénomenes singuliers qu'on avait précédemment observés, et dont on ne pouvait concevoir la cause; mais celle-ci n'est utile qu'autant qu'on a présent le caractere de la maladie, les diverses apparences qui l'annonçaient et les changemens qu'elle a pu éprouver dans son cours, soit par sa nature ou par les remedes qu'on lui a opposés. C'est en procédant ainsi qu'on a reconnu le siége de la phrénésie idiopathique dans les membranes du cerveau, et celui de la sympathique dans l'estomac, le diaphragme, ou autre viscere épigastrique. Sans cette connaissance préliminaire, toute recherche sur le cadavre est vaine, et même peut conduire à l'erreur, ainsi que Baglivi l'observe en disant: (1) *Cadavera enim obiter secare nec antecedentem præscire morbi historiam, ad Æthiologiam atque Pathologiam illustrandam ne minimum conducit.*

Résultat des observations précédentes sur la meilleure définition des maladies.

Il résulte de tout ce qui précede que la maladie est une combinaison ou concours de phénomenes contre nature, mutuellement liés ensemble, coexis-

(1) Ce n'est point en ouvrant les cadavres d'une maniere peu suivie, et disposant d'avance l'histoire d'une maladie, qu'on peut parvenir à une Æthiologie propre à éclairer la pratique.

tans ou se succedans constamment, et résultans de l'indisposition ou incapacité des organes à remplir leurs fonctions : que le principe intellectuel n'y entre comme cause que pour un petit nombre; car, pour le plus grand, du moment où les organes, qui en sont regardés comme le siége, ont repris leur jeu, ce principe vaque de nouveau à ses opérations, quoiqu'on n'ait satisfait à aucune indication qui le regarde. Mais si l'on considere bien ce concours de phénomenes dans une maladie, telle simple qu'elle soit, on en découvre bientôt un qui prime sur les autres, et auquel tous se rapportent (1). Ainsi, la colique, par exemple, est une maladie dont la douleur est le phénomene le plus constant et le plus distinct. Cette douleur néanmoins est souvent accompagnée d'insomnie, de convulsions dans les muscles du visage et autres parties du corps, de difficulté de respirer, de constipation, de dysurie et de plusieurs autres accidens qui cessent dès que la douleur n'a plus lieu. Mais comme rien n'arrive sans une raison suffisante de son apparition, il en est donc une pourquoi certains phénomenes coexistant ou concourant ensemble, se succedent mutuellement, et se trouvent liés d'une maniere uniforme. Or, cette raison est le rapport qu'ont les organes lésés avec d'autres qui sympathisent avec leur

---

(1) Dans toute maladie, quelle qu'en soit lacause, on n'observe jamais que quelques phénomenes principaux, les autres leur étant secondaires, et dérivant de leurs différens mélanges, et produits à certaines époques. C'est de ces alliances et de leurs contrastes que résulte les différentes limites qui caractérisent chaque tableau, tels variés qu'ils soient au premier aspect, comme c'est de chaque linéament que dérive le portrait d'une personne qu'on dessine. Chaque phénomene isolé est donc à la maladie ce qu'est le trait à l'ensemble d'un dessin.

PATHOLOGIE.

mécaniſme d'une maniere plus ou moins évidente. Les phénomenes variés, qui indiquent ainſi la préſence d'une maladie, ſont connus ſous le nom de ſymptômes; nous allons nous en occuper d'une maniere particuliere dans la ſection ſuivante.

SECTION PREMIERE.

DE LA SYMPTOMATOLOGIE,

OU

DOCTRINE DES SYMPTOMES.

L'EXPOSITION des phénomenes d'une maladie est à la Pathologie ce qu'est à l'Histoire la narration pure et simple des événemens ; elle doit en faire la bâse, et n'être accompagnée d'aucun commentaire propre à entraîner l'opinion de celui qui la considere, sinon l'esprit dévance les faits ; le lecteur, en s'arrêtant à l'explication des choses qui sont encore inconnues, bâtit des systêmes d'après des données incertaines, et croyant tenir le chemin de la vérité, il ne suit que celui de l'erreur. Aussi, avant d'étudier les maladies qui sont des états singulierement compliqués de notre organisme, est-il nécessaire de considérer d'abord les symptômes qui en sont les phénomenes les plus simples, et dont l'ensemble constitue leurs principaux caracteres. On appelle analyse cette méthode de procéder du simple au composé. Hippocrate y a recours dans beaucoup de ses écrits ; elle fut également adoptée par Galien, qui, dans son livre *De Methodo*, commence par parler des affections simples avant de traiter des composées. Nous la suivrons dans l'histoire que nous allons donner de tout ce qui a rapport aux symptômes.

Correlation reconnue entre l'Histoire et la Symptomatologie.

Les symptômes sont des effets aussi nécessaires à la maladie que l'ombre l'est au corps exposé à la lumiere ; et c'est pour exprimer cette nécessité que les Grecs emprunterent le terme de symptôme du verbe Συνπίπτειν, qui veut dire tomber avec : leurs dépendances et leurs liaisons réciproques sont d'autant plus nécessaires à connaître, que c'est par elles qu'on peut établir les distinctions relatives à chaque classe de maladie et leur nature spécifique, comme c'est dans l'ensemble et le rapport mutuel des propositions qu'on trouve le sens d'une énigme. Les symptômes, en supposant la présence de la maladie, supposent sa cause ;

Nécessité et dépendance des symptômes dans une maladie.

PATHOLOGIE.

et de plus, un effet, qui lui est cohérent, et qui peut cependant en être distingué; effet qui se manifeste spontanément à celui qui connaît bien les phénomenes propres au corps humain en état de santé, et qui disparait lorsque tout revient dans l'ordre naturel. D'après ces faits reconnus, les symptômes peuvent être regardés comme les radicaux de toutes les maladies, et conséquemment comme autant de matériaux propres à entrer dans leur définition. Soit un exemple pour éclaircir ceci : il est actuellement reconnu que l'inflammation provient d'une irritation qui attire dans les capillaires une plus grande quantité de sang qu'il ne peut y en passer. Supposant qu'elle est suffisamment étendue, ses symptômes seront, la fievre, la douleur, la pulsation, la rougeur et la chaleur. Mais ces symptômes ne sont point par eux-mêmes des maladies, ils n'en sont que des parties constituantes, et ne la forment que par leur réunion; quelques-uns même peuvent cesser, et cependant la maladie continuer encore quelque tems. Ces symptômes ne doivent point être confondus avec d'autres, qui, à raison de ce qu'ils naissent vers le tems où la crise paraît, ont été, par cette raison, nommés critiques : ceux-ci doivent être abandonnés à eux-mêmes, d'autant plus qu'ils sont les effets d'une action salutaire qui dirige la maladie à bien. Galien, qui avait observé cette complication des phénomenes, voulait qu'on les rangeât en deux classes, dont les uns proviennent de la cause de la maladie, et les autres des efforts de la nature qui la combat. Il est le premier auteur qui ait comparé ce qui se passe alors à ce qui arrive dans un combat.

Avec quoi il convient de ne point les confondre.

Les symptômes ne doivent point être confondus avec quelques désordres qui surviennent à leur suite, et qui paraissent moins dus à la maladie qu'ils constituent, qu'à une idiosyncrasie ou sensibilité particuliere, et dont la considération est de la plus grande importance dans la pratique : nous nommerons ceux-ci épiphénomenes, à raison de leur accidence, et de ce que ne constituant point l'essence de la maladie, ils peuvent arriver, ou ne point arriver, sans que celle-ci n'en soit pas moins la même; telles sont les convulsions des muscles du visage et la dyspnée qui surviennent dans le cours d'une colique, comme dans l'exemple cité plus haut. L'homme, en effet, n'est point

une machine inorganique qui soit indifférente à toute action; il est doué d'une intelligence qui souvent apprécie les dérangemens survenus dans les parties les plus cachées, et qui par la gêne qu'elle éprouve alors leur donne une plus grande intensité. Ses organes jouissent également de certaines forces qui deviennent plus puissantes par la maladie, afin de s'opposer à sa véhémence. Chacun d'eux a une intimité ou liaison de partie et un consentement d'action qui font que quand l'un souffre, l'autre compâtit à son mal, et souvent réunit tous ses efforts pour, conjointement avec le premier affecté, éloigner la cause commune du désordre. De-là naissent ces symptômes secondaires qui anticipent sur les primitifs, et qui souvent se mêlent tellement avec eux qu'il est difficile de pouvoir les en distinguer.

SYMPTOMATOLOGIE.

D'où dérive leur intensité.

Les symptômes qui sont radicalement de même nature ont cependant une intensité différente, à raison du genre et de l'énergie des causes d'où ils dérivent, de la sensibilité ou de l'atonie des parties affectées, enfin de l'idiosyncrasie des sujets; et de là, les nuances ou especes qui constituent les genres de maladies, et la disparité des épiphénomenes qui les compliquent. Ils peuvent également varier par l'influence des six choses non naturelles, et souvent d'une maniere si prompte, et présenter alors un caractere si différent, que la maladie offrant un tout autre aspect on la croirait d'une toute autre nature. Ce sont ces changemens subits qui en imposent souvent même au praticien le plus expérimenté, et que Sydenham distinguait si bien dans les maladies intercurrentes et épidémiques qu'il avait à traiter.

Division.

Les symptômes sont généraux ou locaux; ils sont propres à l'un ou l'autre sexe, ou à l'enfance. On appelle symptômes généraux ceux qui affectent plus ou moins tout le corps, quoique certaines régions soient en même tems dans un état de plus grande souffrance. Les locaux dérivent de l'affection particuliere de certains organes ou visceres, sans que le général en éprouve un grand changement Les sexuels proviennent de la structure différente des organes qui constituent les sexes, et des circonstances propres à chacun d'eux. Les symptômes propres à l'enfance caractérisent plusieurs affections qui ont lieu vers le tems de la naissance, ou à l'époque de la dentition.

PATHOLOGIE.

Comme la méthode analytique dans laquelle on résout les objets en leurs parties élémentaires, pour les examiner ensuite chacun à part, est plus propre à l'avancement des sciences, nous la suivrons en cherchant la véritable nature d'une maladie. Or, comme les symptômes sont aux maladies ce que les élémens sont à la composition des corps, ils seront, pour cette raison, les premiers objets que nous considérerons dans cette troisieme Partie de notre ouvrage, nous conformant en cela à ce que nous avons déja fait dans la prémiere.

CHAPITRE PREMIER.

Des Symptômes généraux.

En faisant attention, d'une part, aux opérations qui se passent chez l'homme jouissant de la santé la plus parfaite; et de l'autre, aux états opposés à la bonne disposition qu'elle suppose, il sera aisé de déterminer le nombre des symptômes simples dont il s'agit dans ce chapitre. En effet, tant que les phénomenes qu'on observe dans le corps humain ne s'éloignent point de l'ordre établi,

Faits généraux.

1°. Le dégré de chaleur n'est ni plus haut, ni plus bas que celui qui produit une sensation douce et agréable;

2°. Les appetits sont relatifs aux objets qui doivent naturellement les exciter; ils reviennent convenablement, et à des périodes fixes;

3°. On n'éprouve aucune inquiétude, ni aucune douleur;

4°. Aucune démangeaison incommode ne se fait sentir;

5°. Le sommeil est naturel, et il restaure les forces;

6°. Les régions précordiales ne sont affectées d'aucune constriction, ni aucune oppression;

7°. La respiration est parfaitement libre;

8°. Les mouvemens volontaires dépendans de l'action des muscles s'exécutent avec aisance et avec le dégré de force et de promptitnde que la volonté demande;

9°. Le sentiment ne s'éloigne point de l'état ordinaire, et chaque organe des sens reçoit et transmet convenablement et régulierement à l'ame l'impression à la perception de laquelle sa structure le destine ; SYMPTOMATOLOGIE.

10°. Enfin, les organes des sens internes sont dans le meilleur état pour que l'ame puisse juger sainement les objets d'après les impressions qu'elle a reçues, et d'après les idées que l'imagination enfante, ou que la mémoire lui retrace.

Déduction. Ces dix états persistent tant que les fonctions s'operent convenablement et régulierement dans notre systême; mais du moment où elles s'éloignent de leur régularité, divers phénomenes paraissent, qui indiquent un désordre évident ou caché, et duquel naît la maladie. Le contraire d'une chaleur douce et tempérée est une sensation incommode de chaud ou de froid excessif, qui tous deux sont autant d'affections morbifiques ou symptômes simples. L'état opposé à l'appétit naturel est un dégoût ou une aversion des objets vers lesquels on est naturellement porté, d'où résulte un troisieme symptôme qui consiste dans une sensation incommode qu'on exprime ordinairement par le terme de malaise. D'autres fois, c'est une telle vivacité de ces appétits que les desirs effrénés qui s'ensuivent portent à des excès auxquels la machine ne saurait suffire. C'est à cette vivacité qu'on rapporte la faim canine, le satyriasis et la métromanie, mais particulierement la soif violente qui est un symptôme beaucoup plus fréquent, et dont par cette raison nous ferons spécialement mention par la suite. La douleur et la démangeaison sont contraires au troisieme et au quatrieme état, comme l'insomnie qui en est la suite nécessaire, l'est au cinquieme. Une oppression vers la région précordiale, ou un sentiment de constriction qui est l'anxiété des auteurs, est opposé au sixieme état, comme la difficulté de respirer l'est au septieme. La faiblesse ou l'inertie des muscles, qui alors se refusent à soutenir le corps et à obéir aux ordres de la volonté, ainsi que la disposition contraire, le spasme et les convulsions qui agitent les membres d'une maniere surprenante, sans la participation de la volonté, sont autant d'écarts du huitieme état, et ajouté au précédent ils forment un onzieme et douzieme symptôme général. L'insensibilité ou indifférence à l'impression des objets exté-

PATHOLOGIE.

rieurs et l'affection contraire, la sensibilité trop grande ou la facilité à céder aux causes irritantes, constituent un treizieme et quatorzieme symptôme général, qui tous deux sont des déviations du neuvieme état, lequel demande que les organes des sens externes soient susceptibles de sentiment, et capable de transmettre les impressions naturelles, selon les lois établies de l'économie animale. Le quinzieme et dernier symptôme consiste dans le trouble universel et dans le désordre des sens internes, pendant lequel les facultés de l'ame ne peuvent s'exercer convenablement : on l'appelle délire, on le reconnaît à la confusion, à la perversion, ou à la perte de la mémoire et autres facultés intellectuelles.

Chacun de ces symptômes pourrait se manifester indépendamment de tout autre; mais le consentiment qui lie tous les organes, excitant simultanément l'action d'un plus ou moins grand nombre, il s'ensuit diverses affections qui, à raison de ce qu'elles troublent plus ou moins l'économie générale, ont mérité le nom de symptômes généraux. Quand aucun de ces symptômes n'existe, on peut dire que la santé est parfaite quant à l'ordre général, quoiqu'un organe quelconque puisse être affecté de quelque dérangement : soient quelques exemples pour éclaircir la matiere. La toux trouble souvent les fonctions du poumon; cependant quelle que soit la cause qui la produise, on ne regardera point cette affection comme une maladie, à moins que la douleur, la difficulté de respirer, l'inquiétude et la perte de l'appétit ne l'accompagnent. Une légere diarrhée ou un simple flux de ventre qui survient à une diminution ou suppression de transpiration, ne passera pas pour un symptôme de maladie, à moins qu'avec ces dérangemens ne paraissent quelques-uns des quinze symptômes qui viennent d'être cités.

Conséquences.

Complications qui établissent la maladie.

Les symptômes généraux et locaux qu'on rapporte à une même cause se combinent souvent ensemble, et persistent ainsi dans cette union pendant tout le cours d'une maladie; c'est alors qu'ils constituent une affection morbifique en forme, à laquelle on donne différens noms, suivant la nature des symptômes qui l'accompagnent, et l'ordre dans lequel ils paraissent, comme la pleurésie, la dyssenterie, la fievre continue, intermittente et autres. Le plus sûr moyen de

parvenir

parvenir à une pratique raisonnée, et par-là nécessairement heureuse, est de connaître ces combinaisons et la nature des symptômes qui les forment; car dans la pratique il faut moins chercher à se rendre raison de chaque symptôme qu'on apperçoit, qu'à découvrir la nature de leur combinaison pour les combattre à leur origine, en corrigeant tout ce qui est étranger aux mouvemens réguliers de l'organisme. On ne parviendra jamais à ce but, si l'on ne considere séparément la nature et les conséquences de chacun des symptômes généraux, et qu'on ne cherche les causes d'où ils dérivent; car ce n'est que d'après leur connaissance et leur comparaison réciproque qu'on pourra découvrir ceux qui ont une même origine, et pourquoi plusieurs sont inséparables, et vont toujours ensemble dans une maladie. Nous allons entrer dans de plus grands détails sur tous ces objets dans les articles suivans.

SYMPTOMATOLOGIE.

ARTICLE PREMIER.

De l'Athermasie ou Excès de chaleur.

La génération de la chaleur animale et sa conservation dans l'état le plus ordinaire au corps en santé, ont été jusqu'ici un problême, que les philosophes de tous les âges se sont successivement transmis, et dont la solution laisse encore beaucoup à desirer, malgré tout ce que les physiciens et les chymistes ont fait depuis pour l'établir sur des principes hors de toute discussion. Crawford et Gardiner ont, dans ces derniers tems, élevé des théories qui paraissent jetter beaucoup de jour sur les plus grandes difficultés; mais elles sont loin de répondre à toutes. Notre objet n'est point de traiter cette matiere d'une maniere particuliere, elle nous ramenerait aux détails où nous sommes entrés dans la premiere Partie de cet ouvrage. Nous dirons seulement qu'on doit distinguer la chaleur existante comme corps, et produisant un effet sensible sur le thermometre, d'avec la sensation de la chaleur qui peut avoir lieu indépendamment d'elle. Ces deux choses n'ont point une coexistence nécessaire, une chaleur commensurable pouvant exister là où il y a une sensation intense de froid, et alternativement. Ainsi, l'on voit souvent au milieu du tremblement et du froid de la fievre la chaleur du corps

Distinction à établir sur la chaleur.

PATHOLOGIE.

être à-peu-près la même que précédemment, et même souvent la surpasser. On trouve dans le *Ratio medendi* de Haën, plusieurs faits qui confirment ces assertions, un entr'autres qui semble être contre ceux qui regardent la chaleur comme le produit d'une cause mécanique, c'est celui d'un jeune homme attaqué d'obstruction au bas-ventre, offrant tous les signes d'une véritable cachexie, ayant un pouls petit, faible, et qui cependant éprouva chaque jour, pendant six mois, une chaleur d'environ cent dégrés du thermometre de Farenheit, chaleur qu'aurait eue un homme attaqué d'une très-grande fievre, avec un pouls plein et un sang vraiment inflammatoire. Il cite également ailleurs une femme qui, le quatrieme, le cinquieme et le sixieme jour d'une fievre putride, se plaignait intérieurement d'une chaleur brûlante, et dont les parties les plus chaudes faisaient monter la liqueur du thermometre à six, huit, dix et douze dégrés au-dessus de la chaleur ordinaire, sans cependant que son pouls fût beaucoup accéléré.

L'action nerveuse a grande part dans sa production.

On sait depuis la découverte du thermometre, que la chaleur qui est naturelle à l'homme s'étend depuis le vingt-septieme dégré de celui de Réaumur jusqu'au trentieme; mais on sait aussi qu'elle passe souvent ce terme, comme elle lui est quelquefois beaucoup inférieure. Il paraît que les nerfs sont pour beaucoup dans toutes ces variations, ainsi que l'observation le constate journellement chez les personnes qui jouissent d'une très-grande sensibilité, chez les femmes hystériques, et celles qui perdent leurs regles. Elles se plaignent de chaleurs ou de froids qui durent un tems illimité; au moindre vent, après un repas où elles auront pris un peu plus de nouriture ou de vin qu'à l'ordinaire, elles éprouvent des chaleurs qui se répandent par tout le corps, ou qui se fixent à la paume des mains, aux joues ou aux tempes. Cette chaleur est ordinairement accompagnée d'une accélération dans le pouls, qui souvent bat plus fréquemment d'un côté que de l'autre, d'une anxiété, d'une difficulté de respirer et de sueurs passageres. Quoique le thermometre soit le moyen le plus sûr de connaître les variations de ces différens états, cependant on y a rarement recours dans la pratique ordinaire de la médecine; on s'en rapporte le plus souvent au tact, ou au propre aveu des malades quand

ils peuvent décrire avec précision le genre d'affection qu'ils éprouvent. La chaleur peut être superieure à celle qui existe ordinairement sans que pour cela on puisse la regarder comme morbifique. Une personne, par exemple, peut éprouver une chaleur qui lui soit étrangere pour avoir pris un exercice violent, des alimens épicés ou des boissons spiritueuses. Si cette augmentation de chaleur n'est suivie d'aucun des quinze symptômes généraux, tels que la douleur, le malaise, la faiblesse et autres, elles ne tardera pas à redescendre à l'état naturel. Si au contraire cet excès a pour cortége les symptômes que nous venons d'énoncer, ou d'autres, on doit le regarder comme morbifique ; et alors, loin d'attendre qu'il se dissipe promptement de lui-même, on doit craindre qu'il n'augmente graduellement jusqu'à un très-haut point. Nous désignerons sous le nom général d'Athermasie (1), cette augmentation morbifique de chaleur, soit qu'elle soit accompagnée d'une accélération dans les rhythmes de pouls ou non. SYMPTOMATOLOGIE.

Ses especes.

On peut distinguer, eu égard aux causes, quatre especes d'athermasie. La premiere, ou l'inflammatoire, est ordinaire aux fievres continues; généralement et uniformément répandue sur la surface du corps, elle se fait voie par les organes de la respiration qui la rendent sous forme d'*halitus;* elle est accompagnée d'un pouls fort, plein, rapide, d'une grande sécheresse à la peau, d'une soif violente, et d'une douleur plus ou moins sourde à différens endroits, mais particulierement à la tête, et toujours d'une accélération dans la respiration. La seconde, ou la putride, ne s'observe gueres que dans les fievres putrescentes de la plus mauvaise espece ; elle est toujours jointe à une extrême débilité, à une langueur ou une prostration de force très-grande; le pouls n'est ni fort ni plein, et lorsqu'on touche la peau, on sent quelquefois une certaine cuisson qui provient de l'acreté de ce qui s'en exsude. Galien fait mention de cette espece dans le diagnostic qu'il donne des synoques putrides (2). *Febrium*, dit-il, *quæ*

(1) D'ἀ augmentatif; et *θερμασια*, *calor*, chaleur.

(2) Le principal indice des fievres qui naissent de la pourriture est une âpreté piquante et une chaleur acrimonieuse qui, comme la fumée irrite les yeux et les narines, de meme semble ronger le tact.

PATHOLOGIE.

à putredine oriuntur maximun indicium est mordacitas et acrimonia caloris quæ perindè ac fumus nares et oculos, sic ipsa erodere tactum videtur. Cette chaleur n'est point apparente au premier instant, mais bien quelque tems après qu'on a les doigts appliqués au pouls. Galien en fait aussi la remarque, en disant : (1) *Non statim ea qualitas admotâ manu discernitur, at per moram prædicta caliditatis species effertur ex penitioribus partibus.* La troisieme est particuliere aux fievres consomptives ; elle ne dure point tout le jour comme dans les fievres continues; elle ne porte point non plus si promptement atteinte à la vie; elle revient par intervalle, et se fait sentir plus vivement à la paume des mains et à la plante des pieds; on l'appelle hectique. Les Nosologistes rangent communément dans la classe des maladies pyrectiques les affections où ces trois premiers genres d'athermasie paraissent. Enfin, la derniere, ou l'athermasie nerveuse, vient subitement comme par éclat ou bouffée ; elle est momentanée, et la moins inquiétante des trois précédentes, et toujours sans pyrexie. Cette chaleur est communément regardée comme un symptôme nerveux ou hystérique ; elle se manifeste chez les personnes bilieuses avec une intensité que le tact seul fait connaître, et qu'on n'observe point dans les autres constitutions.

Causes générales et particulieres.

En parlant des effets généraux de la respiration, dans la premiere Partie de cet ouvrage, nous avons cité la chaleur animale comme un des principaux ; et à cet égard, nous avons fait voir le rapport qui existe entre elle et les organes respiratoires chez les animaux à poumons. Mais l'admission de cette cause premiere doit-elle exclure les secondaires mécaniques qui ont lieu dans les derniers capillaires, où les molécules du sang coulent globule à globule avec l'activité que demandent les lois de la circulation dans des régions si éloignées du premier moteur. L'observateur qui pese tous les faits, a peine à rejetter une coïncidence de causes, quand elle se manifeste aussi clairement à lui. Les inflammations locales pures, qui sont toujours accompagnées d'un développement de chaleur limité, et appréciable au

(1) Cette espece de chaleur ne se manifeste pas dès qu'on applique la main sur le corps, mais bien quelque tems après, paroissant en quelque sorte sortir des parties profondes.

thermometre, prouvent suffisamment que les forces mécaniques peuvent faire naître une augmentation de chaleur, indépendamment de toute autre cause. Toutes les fois donc que la circulation se fait d'une maniere plus rapide, la respiration devenant proportionnellement plus accélérée, il se fait une plus grande absorption de calorique et une répartition égale dans tout le corps. Mais alors même les molécules du sang, qui par leur nature ont la plus grande affinité avec la matiere de la chaleur, sont plus intimement soumises à l'influence vasculaire dans les capillaires, la collision devient plus grande entre les globules et les parois des vaisseaux, d'où s'ensuivent le développement de la chaleur, son excès subséquent, et l'accélération de la respiration qu'on observe aller toujours de pair dans les maladies fébriles et inflammatoires. Tous ces effets sont confirmés par la vélocité du pouls, par les phénomenes que les parties pellucides offrent quand elles s'enflamment, et par ceux qu'on découvre en observant la circulation sur le mésentere d'une grenouille. La seconde espece de chaleur, celle qui est propre aux fievres, dans lesquelles le sang tend à la putrescence, doit moins être attribué à l'augmentation du mouvement progressif des humeurs, qu'à leur mouvement intestin qui augmente la proportion d'hydrogene carboné dans le sang, et qui en sépare d'autant le calorique; c'est ce qu'on présume d'après la faiblesse du pouls, l'accablement de force et la continuité de la chaleur qui persiste même après la mort. La chaleur hectique semble égalemeut provenir de l'augmentation des forces vitales et du mouvement intestin des humeurs. En effet, ces fievres sont entretenues par la résorption continuelle d'une acrimonie qui, admise dans le torrent de la circulation, non-seulement irrite le système artériel, mais encore paraît exciter le mouvement fermentatif du sang, de la même maniere que les corps fermentescibles manifestent une nouvelle activité par l'addition de substances propres à les y disposer. L'augmentation de mouvement dans les trois especes de chaleur ci-dessus rapportées paraît être générale dans tout le système vasculaire; mais il n'en est pas de même dans la derniere, que nous considérons comme nerveuse. Cette augmentation est ou semble être concentrée dans

SYMPTOMATOLOGIE.

PATHOLOGIE.

une seule partie, comme l'indique le pouls, qui n'est alors ni plus fort, ni plus prompt qu'à l'ordinaire.

Effets sur les solides et les liquides.

L'athermasie amene dans le corps des changemens dont les suites sont plus ou moins fâcheuses, à raison de son espece, de sa durée et du lieu où elle siége. Le premier effet de l'inflammatoire est de dilater les vaisseaux, comme on le peut manifestement voir aux endroits de la surface du corps où se trouvent une très-grande quantité de vaisseaux sanguins qui ne sont recouverts que par une peau très-fine, comme aux joues, aux yeux et à l'intérieur de la bouche. De-là, l'éclat et la rougeur du visage, la tension et le brillant des yeux qui saillent et paraissent plus grands qu'à l'ordinaire. Si l'athermasie persiste, ainsi que ses causes, la constitution du sang dégénérera bientôt, jusqu'à ce que les parties de cette humeur ne jouissant plus de la combinaison qui en fait un composé doux et légerement visqueux, il survient une vraie dissolution, et alors les parties salines et huileuses, séparées les unes des autres, se réunissent de nouveau pour former des aggrégés d'une nature toute différente de ce qu'ils étaient précédemment. Le D. Langrish, dans un ouvrage intitulé, *Modern Theory of Physic*, rapporte différentes expériences bien propres à expliquer la décomposition du sang qui succede au mouvement augmenté des solides, et à la trop longue continuité de la chaleur. Elles contribuent toutes à prouver que les parties salines et huileuses, si intimement unies en santé aux autres principes des humeurs, font alors divorce d'avec elle, pour former une société particuliere. Ce praticien ayant soumis à l'analyse une certaine quantité de sang pris dans le milieu d'une fievre inflammatoire, il observa que l'huile et les sels volatils qui passerent dans le récipient, étaient près du double de ce que la même quantité de sang tiré d'une personne en santé lui avait fourni par le même procédé. Ayant pareillement distillé de l'urine rendue dans la même maladie, les mêmes principes se trouverent moindres du double de ce qu'ils sont dans l'état de santé. On peut conclure de pareilles expériences, que quand la fievre n'a point lieu, les parties salines, huileuses et acrimonieuses, surabondantes à la mixtion du sang, sont expulsées par les urines, et qu'elles sont retenues lors de la fievre dans la

masse des humeurs, où elles deviennent une cause continuelle d'irritation. En effet, à mesure que l'urine se colore en recevant une plus grande quantité de sel et d'huile, à mesure aussi la chaleur s'abat et tous les autres symptômes fébriles disparaissent.

SYMPTOMATOLOGIE.

Conséquences de ses fâcheux effets.

Ainsi, ces principes salins et huileux qui auraient dû s'échapper au-dehors, retenus dans les vaisseaux, et uniformément distribués dans tout le domaine de la circulation, y deviennent, par l'irritation qu'ils y excitent, la cause d'une augmentation de chaleur qui décompose et détruit l'état naturel du sang. Le sang ainsi décomposé, et le calibre des vaisseaux augmenté au-delà de ce qu'il doit être, les parties grossieres se fourvoient bientôt à travers les orifices sécretoires qui ne devaient point les admettre, et de-là le trouble qui survient dans les sécretions et autres opérations nécessaires à l'économie. Si les vaisseaux de quelques organes sont plus faibles que leur état ordinaire ne le comporte, les humeurs y éprouvant une moindre résistance, elles y aborderont de toute part, et bientôt il surviendra une stâse inflammatoire, dont les suites seront plus ou moins à craindre, selon l'importance de l'organe. La sensibilité, dans ce dernier effet, joue aussi un grand rôle, comme le constatent les phénomenes qui accompagnent l'inflammation. Si les principes d'acrimonie qui se forment continuellement alors, ne trouvent aucune issue par les excretoires, et ne puissent s'échapper dans les espaces cellulaires, le sang continuellement agité sera bientôt tellement altéré dans sa mixtion qu'il ne pourra plus servir aux fonctions de la vie. C'est ce qui arrive dans certaines fievres inflammatoires, et plus souvent encore dans les synoques putrides, où le mouvement intestin du sang est beaucoup plus considérable. Le sang, dans ces fievres, perd toute sa viscosité, et devient tellement fluide qu'il passe par les pores des arteres, et donne lieu à des hemorrhagies et à des taches rouges et livides de la peau. Mais quoique la dissolution des principes du sang soit ainsi la suite ordinaire de l'athermasie, ce symptôme ne dure pas toujours assez long-tems pour le produire, et le plus souvent il n'a qu'un dégré suffisant pour amener une terminaison salutaire en atténuant et dissolvant les parties nuisibles, de maniere à les rendre plus propres à

PATHOLOGIE.

passer par les excrétoires. Aussi, dans la plupart des maladies pyrectiques, le devoir du médecin est-il de si bien régler ce symptôme qu'il ne puisse ni trop s'élever, ni trop s'abaisser; il faut en pareil cas qu'il consulte l'état des forces vitales, afin de se conduire d'après ce qu'elles indiquent.

La chaleur dans les fievres hectiques, qui ont quelques heures de rémission, est également excessive, vu le tems qu'elle dure; mais quelqu'inquiétante qu'elle paraisse être, elle ne détruit cependant pas la crâse du sang d'une maniere si immédiate, et ne fond point les solides si promptement que celle qu'on observe dans les fievres continues, inflammatoires et putrides, où la chaleur est portée au plus haut point que l'organisme peut le supporter. Quant à la derniere espece, celle qui est nerveuse et propre aux maladies hystériques, elle n'est point si dangereuse, ni si promptement destructive que les précédentes; comme elle n'est point d'une aussi longue durée, et que tout le systême vasculaire n'en ressent point également les effets, les changemens énoncés ne peuvent avoir lieu ni dans les solides, ni dans les humeurs.

ARTICLE II.

De la Phriciacie, ou *Froid morbifique.*

La Phriciasie (1), ou l'*Algor* des Latins, est une sensation de froid qu'on ne peut définir qu'autant qu'on prend ses termes de la privation de la chaleur qu'elle suppose. Lorsqu'on peut l'attribuer à une cause naturelle, à un défaut d'exercice, à un vent, à une diminution de chaleur de l'atmosphere, elle ne mérite aucune considération particuliere; mais il n'en est point ainsi dans les circonstances contraires:

Quand ce symptôme doit être regardé comme morbifique.

alors, pour qu'elle puisse être regardée comme un symptôme morbifique, il faut qu'elle soit, comme l'athermasie, accompagnée de quelques-uns des symptômes généraux dont il a été fait précédemment mention. Ceux qui l'accompagnent ordinairement, sont, l'oppression, la faiblesse, très-souvent les nausées, les vomissemens, les douleurs de tête et de reins, une soif violente, un tremblement; et sou-

(1) De Φρὶξ ικὸς, *horror frigoris.*

vent, lorsqu'elle est occasionnée par le refroidissement de l'atmosphere, une langueur qui dégénere en un assoupissement délicieux, mais qui n'en est que plus trompeur.

SYMPTOMATOLOGIE.

Le plus grand nombre de fievres, dont l'invasion est subite, et plusieurs de celles qui viennent par dégré, commencent avec ce symptôme; mais comme il est des maladies non fébriles qui sont accompagnées d'une chaleur excessive, de même il en est qui sont toujours suivies d'un très-grand froid; cependant ce froid n'est point joint à l'oppression, aux malaises, aux nausées et autres symptômes, comme celui qui accompagne l'invasion des fievres, mais bien à une stupeur ou insensibilité générale qui est le signe d'un dérangement dans l'action nerveuse. L'examen du pouls ne manifestant alors aucune rémission ou intermission évidente dans les mouvemens du systême vasculaire, on peut regarder ce genre de froid comme provenant d'une disposition particuliere des nerfs qui se distribuent à la peau; disposition dont il n'est guères possible d'établir la nature. Tout ce qu'on sait, c'est qu'elle provient souvent de la sympathie que l'estomac et les autres visceres épigastriques entretiennent avec la peau. Il n'en est pas ainsi du froid fébrile; car, comme le désordre affecte évidemment les mouvemens du systême vasculaire, ses causes peuvent, par cette raison, être en quelque façon soumises aux yeux.

Maladies dans lesquelles on l'observe.

Tout prouve que cette cause premiere est la rétrocession du sang des ramifications infiniment déliées du systême vasculaire, et une pareille des différentes humeurs de leurs colatoires dans les plus gros troncs. Il suffit, pour appuyer cette opinion, de considérer la paleur, les rides de la peau, la diminution ou constriction de toutes les parties du corps, suffisamment prouvée par la difficulté qu'ont les anneaux de rester aux doigts. Il suffit encore de faire attention à la soif, au desséchement des cauteres et des ulceres, à la lividité des ongles sous lesquels le sang est en stagnation, à la petite quantité d'urine que les malades rendent alors; enfin, à l'oppression vers le centre, à raison de l'obstacle que les humeurs trouvent à leur passage dans les vaisseaux de la circonférence, et l'on se convaincra que l'explication la plus naturelle de tous ces phénomenes est celle qui dérive

Causes les plus reçues.

PATHOLOGIE.

de cette rétrocession. Cependant quelques auteurs, au lieu de l'admettre, ont eu recours à une stâse dans les capillaires artériels, qui, selon eux, devait expliquer le phénomene; et sur ce point, il s'est élevé deux théories différentes. Dans l'une on fait consister le vice dans les humeurs qu'on dit être trop visqueuses pour traverser avec facilité les sommités des plus petites arteres, dont le diametre diminue à mesure qu'elles s'éloignent du cœur; dans l'autre, au contraire, on attribue tout aux vaisseaux qu'on dit se contracter et diminuer tellement leur capacité, que le cours des humeurs est totalement intercepté. La premiere de ces opinions, admise d'abord par Bellini, puis soutenue ensuite par Boërrhaave, après avoir regné long-tems a été ensuite abandonnée. On a en effet prouvé manifestement, tant par diverses observations faites sur les cadavres, que par des expériences tentées sur les parties pellucides des animaux vivans, que les arteres, loin d'être coniques, n'étaient qu'une suite de cylindres dont la figure ne pouvait quadrer avec l'action qu'on leur faisait jouer, encore moins se laisser gorger par un *lentor* qui n'est rien moins que prouvé.

Lentor de Boërrhaave et autres auteurs.

Admission du spasme dans les capillaires.

La rétrocession admise ici comme cause du froid dérive du spasme des plus petits vaisseaux; vraisemblablement ce spasme est dû à une plus grande dérivation nerveuse vers les capillaires, du moins les phénomenes qui accompagnent la peur, où une pareille rétrocession a lieu, portent à le croire. On présume que les symptômes de froid et de spasme qui paraissent ainsi au commencement de la fievre, sont le produit des effets que fait la nature pour opérer la guérison. Ces symptômes ont un grand rapport avec l'état des visceres de la premiere digestion, et notamment de l'estomac; en effet, le vomissement qui survient si fréquemment pendant le froid de la fievre, cesse communément aux approches de la chaleur, et toujours dès qu'il y a apparence de sueur, le vomissement en pareil cas serait-il un moyen employé pour rétablir la détermination des humeurs vers la surface du corps?

Cas où il peut avoir lieu dans de plus gros troncs.

Le spasme peut n'occuper que les ramifications capillaires, comme dans le plus grand nombre de fievres remittentes ou d'accès; il peut aussi regner dans une très-grande étendue du systême vasculaire,

et même parvenir jusqu'aux plus gros troncs, ainsi qu'il arrive quelquefois dans les fievres phricodes, syncopales, et toujours dans la peste portée au plus haut point; telle est la maniere dont les poisons actifs, comme celui dont sont empoisonnées les fleches des Indiens de l'Amérique, paraissent agir. Les académiciens français qui allerent au Pérou en 1739, pour y mesurer les dégrés de longitude de la terre, rapporterent, entr'autres curiosités, quelques-unes de ces fleches, avec lesquelles ils firent, en présence de l'académie, plusieurs expériences sur les animaux. Tous ceux qui en éprouverent les plus légeres blessures ne manquerent pas de périr aussitôt; et à l'ouverture de leur cadavre, on trouva toujours les oreillettes et les ventricules du cœur, ainsi que les troncs adjacens, entierement gonflés de sang, et même quelquefois rompus.

SYMPTOMATOLOGIE.

Le froid est un symptôme propre aux fievres d'accès, dont il fait partie conjointement avec les autres symptômes : quand ses causes ne s'étendent qu'à la peau, comme dans l'*algor*, il est d'une très-courte durée, et n'offre aucune indication particuliere à remplir. Il est plus inquiettant dans l'hémitritée, l'amphimérine phricodes, catharrale, dans la tritéophie syncopale; il est alors accompagné d'un tremblement dans les membres, souvent même du trisme. Le froid avec frissonnement, *horripilatio*, survient communément le soir, et les accès sont de peu de durée. Il est un indice que les inflammations locales se sont terminées par suppuration. En général, le froid fébrile est un symptôme qui est toujours à redouter chez les vieillards fébricitans; beaucoup périssent par lui dans le premier période de leur fievre, pour peu qu'elles soient fomentées par un principe de malignité. Celui qui accompagne quelques maladies nerveuses est peu inquiettant.

Maladies auxquelles la Phriciasie est le plus souvent unie.

ARTICLE III.

De la Dysphorie, ou *Anxiété.*

La Dysphorie (1), ou Anxiété, est une sensation accablante, ou un sentiment, comme d'un poids qui

---

(1) De δυσφωρέω, *agrè fero.*

Pathologie.

serre ou étreint la région précordiale, en y occasionnant une oppression qui abat et anéantit en quelque sorte toutes les facultés de l'ame. L'anxiété est ordinairement accompagnée d'une timidité et d'une inquiétude qui annonce toujours la gravité du danger, et souvent le désespoir. En effet, comme il est de la nature de la douleur de communiquer à l'ame l'idée du mal présent, ainsi l'anxiété lui indique un désordre instantanée et sans remede ; et par cette raison, elle est souvent plus insupportable que la douleur la plus grande.

Phénomenes qui accompagnent ce symptôme.

L'anxiété est un symptôme qu'on observe dans les maladies primitivement nerveuses, aussi bien que dans celles qui dérivent évidemment d'un désordre dans le systême de la circulation ; aussi la distingue-t-on en nerveuse et en fébrile, eu égard aux maladies dans lesquelles l'un ou l'autre de ces désordres prédomine. L'anxiété nerveuse est un symptôme propre aux affections hystériques et convulsives ; elle indique un trouble plus ou moins grand dans la répartition de l'influence nerveuse dans la propre substance du cœur, ou une véritable ataxie dont la nature restera inconnue jusqu'à ce que nos notions sur l'intime organisation des nerfs soient bien établies. La peur, le chagrin, la surprise, la terreur et autres passions violentes et subites de l'ame, du genre de celles où il y a rétropulsion du centre à la circonférence, occasionnent très-souvent ce genre d'anxiété, qui disparaît du moment où l'ame est remise dans son assiette. L'anxiété fébrile dure beaucoup plus long-tems ; elle paraît moins provenir d'une constriction spasmodique du cœur, que de la surcharge de ce viscere, occasionnée par le sang qui afflue vers lui de toute part en beaucoup plus grande quantité que précédemment, la circulation dans les capillaires étant interceptée, et ne se faisant plus que dans les plus gros. Tous les vices qui retardent la circulation à travers les cavités du cœur produisent un pareil effet, soit qu'on les regarde comme causes de maladies actuellement existantes, ou comme effet d'autres qui ont précédemment existé. On peut rapporter ici les anévrismes du cœur, des oreillettes, des troncs veineux et artériels dans la poitrine, les inflammations et ulceres, les concrétions osseuses et tartareuses, les tumeurs de différens genres, l'hy-

Maladies qui en sont accompagnées ; especes.

Causes.

dropisie du péricarde et autres désordres locaux. Boërrhaave fait mention d'un troisieme genre d'anxiété, qu'il dit provenir de la stâse du sang dans le systême de la veine-porte; mais tout ce qu'il en dit pour en établir les causes est aussi hypothétique que les preuves de son commentateur Swieten, trop souvent livré aux opinions de son maître. SYMPTOMATOLOGIE.

Il est des fievres dont l'anxiété forme un des symptômes les plus pernicieux, et ce sont généralement les plus fâcheuses; telles sont les asodes. Il en est d'autres au contraire où elle ne paraît qu'à l'invasion; et telles sont ordinairement les pyrexies exanthemateuses, et généralement beaucoup de fievres qui se terminent par une efflorescence, et qui dérivent d'un miasme mêlé aux humeurs; car du moment que ce déletere est sorti des voies de la circulation, et s'est répandu dans les espaces cellulaires, l'anxiété cesse quoique la fievre continue encore. L'anxiété fébrile peut également être entretenue par la pléthore ou surabondance des humeurs, et la retention de celles qui doivent s'échapper, ou par une disproportion entre la masse des humeurs à mouvoir, et la force du cœur qui doit les mettre en mouvement. Quand la force de cet organe diminue, ou que les résistances qu'elle éprouve sont trop grandes, il survient toujours une anxiété proportionnée à ces différens cas. Maladie qu'il caractérise.

L'anxiété nerveuse, quoique violente en apparence, ne menace cependant pas d'un danger imminent, par la raison que le grand systême de la circulation est hors de ses atteintes, et que le sang trouve par-tout des voies ouvertes qu'il peut parcourir aisément, ainsi qu'on le voit souvent dans les accès d'asthme. On en peut dire autant de l'anxiété fébrile qui précede toutes les éruptions ou efflorescences quelconques, mais non de celles qui fait le caractere de la maladie, ou qui est occasionnée par un vice organique; celle-ci est très-fâcheuse, si les obstacles qui s'opposent au libre cours du sang sont d'une telle nature qu'on ne puisse y remédier promptement; ce qu'on pourra présumer par le sentiment d'oppression et de constriction, dont les malades se plaignent. En effet, ces symptômes indiquent que le sang s'accumule de plus en plus vers le centre, en beaucoup plus grande quantité que le cœur ne peut Espece la moins dangereuse.

PATHOLOGIE.

le chasser, et conséquemment que la mort est proche. Le pouls, dans ce genre d'anxiété, est excessivement faible, prompt, très-souvent intermittent; mais peu à peu il faiblit davantage, pour disparaître entierement. Aussi, à mesure qu'on sent cette diminution de force et de plénitude du pouls, peut-on estimer le dégré du danger et sa plus ou moins grande proximité. L'irrégularité et l'intermittence du pouls ont moins fréquemment lieu dans l'anxiété nerveuse; on ne les rencontre gueres que lorsque les accès ont duré qnelque tems, encore disparaissent-elles avec lui; le plus ordinairement, le pouls est régulier, mais très-petit et imperceptible.

ARTICLE IV.

De la Dyspnée, ou *Difficulté de respirer*.

La Dyspnée (1), que les Méthodistes ont regardé comme un des premiers symptômes dans les maladies d'anhelations, est si lié à l'anxiété qu'il est très-rare de rencontrer une affection de ce dernier genre, portée à un certain point, où l'on ne puisse découvrir une gêne plus ou moins grande dans la respiration; ce que nous avons dit en parlant de cette fonction sur l'intime correspondance établie entre le cœur et les poumons, prouve suffisamment cette assertion. La liberté de la respiration étant fondée sur l'accord de toutes les causes qui contribuent à cette importante opération, il s'ensuit que celles qui peuvent lui nuire doivent être très-multipliées. Nous les rapporterons néanmoins à trois, savoir; au changement de mixtion dans l'atmosphere; à l'obstruction des passages qui conduisent l'air aux poumons; et aux vices qui affectent l'organisation de ce viscere en le rendant incapable de recevoir et chasser l'air qui le pénetre, et de faciliter la voie au sang qui doit le traverser.

Causes générales auxquelles on rapporte ce symptôme.

Vices de l'air.

Si l'atmosphere est trop rare, l'air qui se porte aux poumons ne pourra convenablement dilater les vésicules ou le tissu lobulaire qui en forment la substance (2); d'une autre part, s'il est trop dense, il les

---

(1) Δύσπνοια, *difficultas spirandi*.

(2) Cette assertion n'est applicable qu'aux circonstances qui né-

distendra outre mesure, et par son trop grand froid il y occasionnera une crispation qui ne peut que gêner le cours du sang. Ce dernier effet sera bien plus sensible encore, si l'air est chargé d'exhalaisons, ou de vapeurs âcres, comme celles du gaz nitreux, muriatique, sulfureux, et autres de nature irritante, qui resserrent tellement les vaisseaux qu'ils se refusent à toute circulation; c'est ce qui arrive dans les asphyxies occasionnées par des vapeurs méphytiques, de nature saline ou métallique. La constriction, où l'on trouve les poumons vésiculeux des grenouilles mortes, pour avoir resté dans ces sortes de vapeurs, démontre que la difficulté de respirer provient moins de l'atonie des fibres du poumon, que d'un spasme qui, en resserrant les dernieres ramifications des vaisseaux aériens, ôte la communication libre dans les vaisseaux que le sang doit parcourir pour venir au cœur. Un air trop sec, ou celui qui abonde en atomes pulvérulens, occasionne également une gêne proportionnée dans la respiration, ainsi que celui qui trop humide ne peut enlever des poumons la matiere perspirable aussi promptement qu'elle doit s'exhaler.

SYMPTOMATOLOGIE.

Des conduits.

L'obstruction des voies que l'air doit pénétrer est une cause très-fréquente de la dyspnée; elle succede toujours à l'engorgement des amygdales, du voile du palais, et est souvent occasionnée par l'abondance des mucosités, du pus qui abreuvent les parties, par quelques tumeurs qui compriment ou rétrécissent la glotte ou la trachée-artere, ou par le

---

cessitent un trop long séjour dans un pareil atmosphere; car autrement le mode de la respiration n'en est pas moins le même. On a vu des personnes supporter pendant quatorze et quinze minutes une chaleur de trente-trois dégrés au-dessus de l'eau bouillante, et de quatre-vingt-six au-dessus de la chaleur naturelle du corps, sans aucune augmentation dans la respiration. Voyez à ce sujet les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, année 1764. Le D. Fordyce observe que dans une étuve humide, dont la chaleur était de trente-neuf dégrés et demi, et où il est resté quinze minutes, le thermometre qu'il avait à la main, et qu'il mit ensuite dans sa bouche, n'excédait point vingt-neuf dégrés. Il remarque que son urine avait la même chaleur; faits qui prouvent que l'homme, tenu dans un atmosphere de chaleur supérieure à celle qui lui est naturelle, peut y subsister sans que celle-ci soit sensiblement augmentée. Nous renvoyons aux observations de ce praticien pour de plus grands détails.

PATHOLOGIE.

spasme des muscles qui avoisinent ou entourent cette ouverture.

De l'intérieur et de l'extérieur de la poitrine.

Enfin, le dernier genre de causes, qui siégent dans la poitrine, est une telle conformation de cette capacité, que la respiration en est habituellement difficile. Les poumons peuvent être comprimés par diverses tumeurs nées dans les environs, ou par un trop grand amas de graisses, particulierement vers les gros vaisseaux du cœur. La membrane interne des bronches peut être engorgée de même que celle des narines, à la suite de la suppression de la transpiration. La mucosité destinée à lubréfier les bronches peut y être séparée en trop grande quantité, ou manquer; le sang peut également y suinter par les pores ou déchirures des arteres. La mucosité, l'eau, le pus peuvent s'amasser dans les espaces cellulaires des poumons, et des concrétions calculeuses ou des tubercules schirreux peuvent en se formant dans les glandes lymphatiques comprimer également les vaisseaux sanguins, comme les conduits aériens, et ainsi apporter obstacle à l'admission de l'air comme à la libre circulation du sang. Les vaisseaux sanguins peuvent encore être dilatés par l'abondance du sang qui leur afflue comme dans l'inflammation, ou parce que la masse générale retourne de la circonférence du corps au centre, beaucoup plus promptement que les poumons ne peuvent la recevoir et la transmettre, comme dans les exercices violens, les accès de fievres et les passions de l'ame où il y a rétrocession du sang. Les bronches elles-mêmes sont aussi exposées à des affections spasmodiques dont les causes échappent aux sens. Les poumons peuvent être comprimés, et la liberté de leur jeu restrainte par des amas d'eau, de pus, de sang dans la cavité de la poitrine, même par un ascite, une augmentation de volume de quelques-uns des visceres, ou par un fétus trop volumineux. Les muscles destinés à faire mouvoir la poitrine peuvent être tellement enflammés, ou douloureux, qu'ils ne remplissent leurs fonctions qu'avec gêne, ou d'une maniere convulsive. D'après ce précis des causes qui peuvent gêner la respiration, on voit combien peuvent être différentes entre elles les maladies où la difficulté de respirer entre comme un des principaux symptômes.

La

La dyspnée est le symptôme distinct et prédominant des anhélations : ce symptôme est alors plus ou moins grave, selon le caractere de la maladie existante. Elle se manisfeste encore dans les phlegmasies pleurétiques et hépatiques, dans la paraphrenitie, et dans l'inflammation du médiastin et du péricarde ; mais alors elle est toujours d'un mauvais présage, et accompagnée d'une douleur plus ou moins vive, et d'une toux qui constitue un des principaux caracteres de la maladie. Elle est moins à craindre dans les affections hystériques qui proviennent de flatuosités ou de quelques autres matieres nuisibles contenues dans le canal alimentaire. Si ce symptôme parvient à un plus haut point, et s'il persiste quelque tems en cet état, la suffocation survient bientôt. Une moindre gêne dans la respiration occasionne une moindre affection, mais qui suffit toujours pour troubler le sommeil, si elle ne peut point faire naître momentanément quelques autres symptômes plus fâcheux.

SYMPTOMATOLOGIE.

Maladies où ce symptôme prédomine.

ARTICLE V.

De l'Anorexie, ou *Répugnance pour les alimens et des nausées qui souvent l'accompagnent.*

L'Anorexie (1) est une répugnance ou aversion qu'on éprouve pour les substances alimentaires qui en parfaite santé plaisent et restaurent. Cette aversion peut provenir de plusieurs causes, 1°. de la présence des alimens indigestes qui, supérieurs aux forces digestives, séjournent très-long-tems dans l'estomac ; 2°. du manque de sucs propres à la digestion, telles que la bile, le suc pancréatique et autres dont le cours peut être intercepté comme dans la jaunisse ; 3°. d'une trop grande aquosité de ces mêmes sucs, comme il arrive chez les grands buveurs d'eau ; 4°. d'une atonie de l'estomac, comme dans les cas où une humeur gouteuse est fixée sur ce viscere. L'Anorexie n'est pas toujours un symptôme morbifique ; elle n'est quelquefois qu'un moyen salutaire que prend la nature pour forcer à une abstinence nécessaire, ou à l'usage d'alimens

Causes.

(1) D'ἀ privatif, et ὄρεξις *appetitus*.

PATHOLOGIE.

contraires à ceux qu'on prend communément. Ainsi dans les grandes chaleurs de l'été, les tempéramens bilieux ont souvent une répugnance pour les alimens échauffans et d'une nature putrescible ; ce qui leur doit être un avis de se nourrir d'autres alimens pris du regne végétal et d'une nature acescente.

Especes.

L'anorexie est idiopathique ou sympathique ; elle est idiopathique quand elle provient de quelque saburre ou reste d'alimens qui surchargent l'estomac et nuisent à ses opérations. Elle est sympathique quand elle provient d'un dérangement dans quelques régions éloignées du système digestif, comme dans le vertige, les apoplexies, le carus traumatique, certaines cephalalgies, et dans quelques affections des reins. En effet, tout le canal alimentaire et notamment l'estomac jouissent d'une sensibilité qui les fait sympathiser avec chaque partie du corps où les nerfs sont plus nombreux; aussi cette derniere faculté l'expose-t-elle à partager les troubles que ces parties éprouvent; et plus celles-ci seront sensibles, plus promptement aussi leur lésion pourra communiquer ses effets aux organes de la disgestion ; de-là, l'origine des nausées, des vomissemens continuels qui succedent aux plaies de tête avec fracture, à la commotion ou à la compression du cerveau.

Maladies auxquelles ce symptôme est ordinaire.

L'anorexie est un symptôme commun à beaucoup de maladies, notamment aux affections goutteuses et paralytiques, à la rachialgie, la cachexie et à l'ascite : elle accompagne presque toutes les fievres continues, rémittentes ou intermittentes, qui sont avec signes de saburre dans les premieres voies. En considérant la sécheresse de la bouche, qui a le plus souvent lieu dans ces dernieres maladies, on est porté à croire que le spasme des couloirs qui l'occasionne dans cette région, la produit également dans l'estomac, et rend ainsi incapables d'action les organes destinés à faire éprouver le sentiment de la faim. Aussi remarque-t-on qu'à mesure que la langue se nettoie et s'humecte, l'anorexie diminue, et le goût pour les alimens revient insensiblement. Si l'anorexie continue, il survient nécessairement un amaigrissement et un dépérissement, à raison du manque de substance propre à remplacer les pertes que l'action vasculaire et autres causes destructives entraînent nécessairement : de-là, plus ces causes

seront actives, plus aussi le dépérissement sera prompt et sensible. La faiblesse ou la perte des forces motrices doit également succéder à l'anorexie; car moins les solides seront réparés, moins aussi l'énergie ou fermeté des fibres musculaires se fera remarquer.

ARTICLE VI.

De la Polydipsie, ou Soif excessive.

Phénomenes qui accompagnent ce symptôme.

Les auteurs caractérisent ainsi une sensation incommode, qu'on éprouve fréquemment dans la bouche, et plus profondément, mais qui ne devient symptôme morbifique qu'autant qu'elle est portée à un très-haut point, et qu'elle est jointe à quelqu'autre pour constituer une maladie. Ceux qui l'accompagnent le plus ordinairement dans la fievre sont une chaleur ou un froid excessif, une oppression, une faiblesse, la perte de l'appétit et l'insomnie. On peut regarder comme cause de ce symptôme, l'occlusion ou constriction spasmodique des conduits excreteurs et orifices des follicules qui versent la sérosité et la mucosité destinées à humecter et enduire la langue, l'intérieur des joues, du gosier et de l'ésophage.

Maladies où on l'observe.

La Polydipsie (1) est un symptôme plus incommode qu'inquiétant, et qu'il faut en quelque sorte tromper dans le diabetès, les flux passifs, comme la diarrhée et la dyssenterie, les sueurs abondantes d'exsolution, les hydropisies, et généralement dans toutes les maladies où il y a affluence des parties aqueuses vers des couloirs, qui naturellement ne doivent point les admettre en aussi grande quantité. Elle accompagne toujours les synoques simples et la synoque ardente, dont elle constitue un des premiers symptômes. Elle est excessive dans la leipyrie et dans l'hydrophobie; mais dans cette derniere, les malades ne sauraient satisfaire leur desir, la vue de tout fluide les jettant dans de violentes convulsions. La soif qui accompagne souvent les vives passions de l'ame, où le spasme est évident, porte à croire que celle qui a lieu dans l'invasion des

(1) De πολυς *multum*, et δίψα *sitis*.

PATHOLOGIE.

fievres provient également d'une pareille cause; mais quand la chaleur va de pair avec ce symptôme, on peut croire qu'outre cette constriction il y a encore expression des principes les plus évaporables de la mucosité. Pour peu que cette chaleur persiste, les particules visqueuses, privées de leur véhicule, se rassemblent, s'épaississent, et ainsi se forme la croûte, qui dans les maladies inflammatoires recouvre la langue et empêche l'exhalation de la vapeur aqueuse dont elle est continuellement humectée. C'est donc un signe bien favorable quand la bouche et la langue deviennent humides, et la soif moins accablante; car ces changemens indiquent que les obstacles sont levés, et que la circulation est entierement rétablie.

ARTICLE VII.

Du Knesme, ou Prurit.

Définition.

Le Knesme (1) ou Prurit est une affection de la peau, d'abord agréable, mais bientôt incommode, et qui force à se grater au point de déchirerla peau, jusqu'à en faire sortir du sang. Cette affection est par la suite aussi difficile à supporter que la douleur à laquelle elle semble être prochainement alliée. On présume qu'elle est excitée par une acrimonie qui siége spécialement sur l'endroit où elle se manifeste; aussi est-elle ordinaire dans les affections psoriques et herpetiques.

Distinction en especes.

On distingue le prurit en idiopathique et sympathique; l'idiopathique a lieu dans l'endroit même où agit sa cause, comme dans l'érésypele, les dartres, le psora; le sympathique est celui où la cause opere loin du lieu où se manifeste l'effet: tel est celui qui survient lorsque des vers, irritant les membranes sensibles des intestins, l'impression s'en communique à celles qui revêtent l'intérieur du nez; celui que fait éprouver au gland une pierre contenue dans la vessie. Il est une espece de prurit qu'on doit moins rapporter à une affection de la peau, qu'à une démangeaison intérieure, et dont on ne sait

(1) De Κνήθω, *pruritum moveo.*

trop où indiquer le siége ; on la nomme communément malaise. Ce symptôme est très-incommode, souvent même inquietant ; on l'éprouve plusieurs jours avant l'attaque des fievres nerveuses et malignes ; quelquefois dans l'hysterisme, il est alors accompagné d'agitations et d'un sentiment d'inquiétude indéfinissable, tantôt d'une maniere continue, et d'autres fois par intermittence.

Maladies où l'on observe ce symptôme.

On observe le prurit dans beaucoup de maladies, tant aiguës que chroniques. Il devance et annonce certaines fievres nerveuses ; il se fait sentir à l'époque de la dessication de la petite vérole, vers la fin de la rougeole, au milieu des fievres dyssenteriques, scarlatines et éruptives, dans la gale, la teigne et autres affections impétigineuses ; il accompagne souvent les accès de la goutte, l'ictere, la lithiasie, soit que la pierre soit dans la vessie ou dans la matrice. Il est quelquefois accidentel, et n'offre que des indications locales à remplir ; tel est celui qui est occasionné par la malpropreté, les poux, celui qui survient dans le traitement d'une fracture, d'une luxation, et généralement de toute maladie qui exige l'application d'un bandage serré. Le prurit trouble le sommeil, comme la douleur et la soif ; et s'il continue un certain tems, il peut amener le délire et le spasme ; le symptôme est alors moins grave par lui-même que par ses suites.

ARTICLE VIII.

De l'Algie, ou *Douleur*.

L'Algie (1), ou Douleur, est une sensation désagréable, qu'il est plus aisé d'apprécier par son propre sentiment, que par aucune définition. Il est peu de maladies qui ne soit accompagnée de ce symptôme ; il en est même une classe entiere dont il fait le caractere principal ; c'est celle que les Grecs désignaient sous le nom d'ἀλγήμματα, et qui constitue la septieme classe du D. Sauvages, sans faire mention des inflammations où il est souvent si urgent, qu'il faut d'abord s'occuper de lui, et oublier en quelque

(1) D'ἄλγος, *dolor*.

Pathologie.

façon tous les autres. Il est différens genres et dégrés de douleurs, qui dans la pratique méritent une très-grande attention, tant par rapport à la nature de la maladie qu'elles mettent en évidence, que par rapport aux moyens lénitifs qu'ils exigent; de-là, les différentes dénominations de gravatives, de tensives, de pongitives ou lancinantes, de sourdes, d'aiguës, de pulsatives, de fixes et d'errantes que leur ont donné les auteurs, qui chacune sont propres à différentes classes de maladies, et même en établissent le caractere. La douleur gravative se fait sentir comme par un poids qui gêne et comprime la partie, ainsi qu'il arrive par la présence d'un corps étranger qui n'incommode que par sa masse. Elle a lieu dans les épanchemens et collections d'humeurs hors de la puissance vasculaire. La douleur pulsative se fait connaître par des élancemens qui répondent aux battemens des arteres; elles indiquent un embarras inflammatoire dans les arteres capillaires, et sa continuité annonce une suppuration prochaine. La tensive se manifeste par un malaise et une roideur plus incommode que douloureuse; et quand elle augmente, il semble que l'on tire ou arrache les parties affectées. Elle a lieu dans la plupart des coliques et lors de l'adhérence des poumons qui succede à leur inflammation. Il semble dans la pungitive, que l'on pique la partie avec des aiguilles ou une lancette; elle a lieu dans le cancer. Quelques-unes de ces douleurs se succedent quelquefois dans le cours d'une maladie dont elles compliquent le caractere, comme dans la synoque bilieuse, le causus où l'irritabilité du ventricule est portée au plus haut point. Il est des douleurs qui dépendent moins d'une cause matérielle que d'une imagination déréglée, et qui pourraient mener à l'erreur un praticien inexpérimenté; car, comme l'observe Hippocrate dans son livre *De Arte* : (1) *Qui obscuro morbo laborant, si quid de eo medicis indicare conantur, id ex opinione potiùs quàm ex certâ cognitione denuntiant. Cùm igitur ex his quæ denunciata sunt, non*

Especes et caracteres.

(1) Si ceux attaqués d'une maladie obscure cherchent à indiquer leur affection aux médecins, ils l'annoncent souvent plus par opinion, que par conviction. Or, comme ce qu'il dénonce ne mene à aucune connaissance certaine, celui qui entreprend leur guerison doit tourner ses vues ailleurs.

liceat ad aliquam certam cognitionem pervenire, aliò sanè qui curationem instituit respicere debet.

SYMPTOMATOLOGIE.

Opinions des auteurs sur sa cause prochaine.

Depuis qu'il est constaté par l'observation que la douleur succede toujours à la tension trop grande des parties, le plus grand nombre des auteurs l'ont regardée comme provenant d'un tiraillement des filets nerveux. Cette doctrine n'a pas manqué d'être rejettée par ceux qui expliquaient l'action des nerfs par l'affluence et l'effluence du fluide qu'ils y admettaient, fondés sur les contours serpentins que les fibres charnues des animaux leur offraient lorsqu'on les irrite et qu'on cherche à déterminer leur action en les touchant avec des substances âcres, quelles qu'elles soient. Leur hypothese, toute plausible qu'elle puisse paraître, n'est cependant point encore confirmée par les expériences faites exprès sur les animaux vivans. Les nerfs, en effet, soit qu'on les touche avec des instrumens piquans, ou avec des caustiques, ne manifestent aucune puissance contractile, quoiqu'il soit bien averé qu'on doive les regarder comme étant le véritable siége de la douleur. Ces observations portent à croire que le fluide des nerfs destiné à opérer les sensations ordinaires, éprouve dans la douleur une accélération de vîtesse qui lui est étrangere. En traitant des sensations dans la premiere Partie de cet ouvrage, nous les avons rapportées à une oscillation ou répulsion du fluide qui remplit les tubulures nerveuses. Or, comme la douleur n'est qu'une sensation excessive, on peut en inférer avec raison qu'elle provient du mouvement de répulsion porté au plus haut point. Une observation qui semble confirmer cette conjecture, est que les animaux ne manifestent aucun signe de douleur, tant que la partie médullaire du nerf est à l'abri des substances qu'on emploie pour constater leur sensibilité. Ainsi, l'on a beau leur appliquer les acides minéraux, ou des instrumens piquans, si la membrane qui renferme leur pulpe n'est point endommagée, il ne s'ensuit aucune impression fâcheuse. Mais si cette enveloppe ne peut arrêter la cause, et que la substance pulpeuse ne puisse être soustraite à leur action, alors la douleur survient et se porte jusqu'au sensorium avec la rapidité de l'éclair, en supposant que la communication entre le cerveau et les parties soit entierement libre.

La plus probable.

PATHOLOGIE.

Maniere d'agir des causes qui produisent ces symptômes.

Les substances qui peuvent occasionner la douleur, agissent mécaniquement ou chimiquement. L'effet des premieres répond à leur dureté, à leur finesse, leur poids, et à la force qui les détermine à agir; celui des autres est fondé sur les lois de l'affinité, et il a lieu sur les parties insensibles des humeurs, en vertu de l'attraction et de la répulsion. L'effet de ces causes est d'autant plus violent que l'ame est plus attentive aux changemens qui se passent sur les parties souffrantes; aussi la meilleure maniere d'appaiser la douleur et ses suites fâcheuses, est-elle de frapper vivement l'ame, en lui faisant éprouver une sensation la plus vive, pour tourner ailleurs son attention. Le succès, en pareil cas, est toujours certain quand la douleur est purement nerveuse; mais elle est sujette à retour, quand l'impression se rallentit. Les praticiens, pour le rendre plus durable, ont cherché à engourdir en quelque façon le sensorium, afin que l'ame pût donner une moindre attention à ce qui se passe de désagréable loin de son domaine: c'est à quoi ils visent en ordonnant l'opium et ses préparations, et ce qu'on fait dans l'Indostan avec le betel, le bangué, et généralement avec les extraits des plantes assoupissantes.

Cas où il est sympathique.

La douleur est encore souvent sympathique, comme le prurit; ce dont on a la preuve dans le cours de beaucoup de fievres bilieuses qui sont communément accompagnées d'une céphalagie plus ou moins intense, dépendante de l'irritation nerveuse des organes gastriques. Mais soit que la douleur dépende d'une cause qui agit à une distance éloignée, ou qu'elle se fasse sentir au lieu même où sa cause est fixée, comme dans les cas où elle est idiophatique, l'inquiétude en est toujours l'effet premier et nécessaire. L'ame, en effet, sollicitée par les sensations fâcheuses qu'elle éprouve, fait des efforts pour s'en délivrer, en mettant le corps dans une agitation continuelle, et le forçant à changer de posture à chaque instant; de-là, la perte du sommeil, le trouble des idées; et si la douleur continue toujours à augmenter, des mouvemens irréguliers s'ensuivront et viendront encore ajouter au désordre, en le rendant plus difficile à dissiper. Les actions du systême vasculaire ne tarderont point à se répéter plus fréquemment qu'à l'ordinaire, et occasionneront ainsi de la

Effets.

chaleur et une soif insupportable. Si la douleur provient de l'application de quelques substances acres, ou autres causes extérieures, le sang ou les autres humeurs afflueront alors en grande abondance vers le lieu affecté ; ils se feront voie au dehors, ou s'épanchant dans le tissu cellulaire, ils formeront une inflammation décidée.

SYMPTOMATOLOGIE.

Effets critiques qu'il annonce souvent.

La douleur est souvent l'indice d'un effort critique que la nature tente pour se délivrer d'une substance étrangere à l'organisme ; loin alors de chercher à l'appaiser, il faut au contraire l'abandonner à elle-même. Ainsi, les douleurs de tête préludent souvent à une hémorrhagie des narines ; la douleur de côté, à l'expectoration des crachats dans la péripneumonie : de-là, toutes ces douleurs fixes de tête, de poitrine, de matrice qui se dissipent par une hémorrhagie, une hémoptysie, des menstrues excessives et autres écoulemens sanguins ou humoraux. Ce genre de douleur ne doit point être confondu avec celui qui dérive d'une affection locale, telles que l'inflammation dans la pleurésie, les douleurs aiguës dans les hypochondres, qui simulent souvent cette derniere maladie, et qu'on guérit par les émétiques. La douleur, soit qu'on la considere comme symptôme, comme épigénomène, ou comme signe, offre beaucoup de considérations importantes, que le praticien instruit peut seul saisir, et dont le plus grand nombre ne se doute point.

ARTICLE IX.

De l'Agrypnie, ou *Insomnie.*

L'Agrypnie (1), l'Insomnie, ou le *Pervigilium* des Latins, est un état de veille tellement prolongé, malgré la volonté, que l'accablement, l'anxiété, la douleur de tête et autres fâcheux symptômes s'ensuivent. Les opérations qui s'exécutent dans notre système exigent, pour être continuées comme il convient dans l'état de santé, que l'on donne deux tiers du jour à la veille, et le reste au sommeil. L'ame, pendant ce dernier tems, qui est pour tous les hommes

(1) D'ἀγρυπνία, *vigilia.*

PATHOLOGIE.

celui de la nuit, se remet de toutes les fatigues qu'elle a éprouvées pendant la veille ; et si les pertes n'ont point été portées au plus haut point, elle peut encore vaquer aux opérations qui se passent dans le sensorium, et de-là l'origine des songes qui ont lieu, quoique les organes des sens et du mouvement soient en apparence dans le plus grand repos. L'exercice continuel de l'ame et du corps, pendant la veille, nécessite la perte plus ou moins grande du fluide des nerfs, d'où vraisemblablement la force et la vivacité des facultés dépendent. Le sommeil est le moyen destiné à en faciliter la réparation par le mécanisme indiqué ailleurs. Pendant qu'il a lieu, la distribution de ce fluide est en quelque façon suspendue dans toute l'étendue du système nerveux, excepté cependant vers les nerfs qui se portent aux organes, dont les mouvemens sont absolument nécessaires à la vie, comme le cœur, les poumons, et les muscles qui contribuent à remplir les fonctions auxquelles ces organes sont appropriés.

D'où dérive l'insomnie.

Si donc en santé, toute la mécanique du sommeil vient de la cessation de l'influence nerveuse vers les organes des sens, tant internes qu'externes, et vers les puissances motrices qui occupent les diverses régions du corps, il s'ensuit que l'état opposé, que nous considérons ici comme symptôme, doit avoir pour causes immédiates une dérivation plus grande de cette même puissance vers ces mêmes organes. Les causes qui occasionnellement peuvent produire cette derivation varient beaucoup ; il en est qui dépendent des affections de l'ame, comme le chagrin, les soucis, la colere, l'ambition ; et d'autres qui provenant de l'irritation du système vasculaire, sont toujours accompagnées de la soif et de la chaleur. Tant que cette irritation va de pair avec la perméabilité des vaisseaux du cerveau, elle ne manque jamais de donner lieu à une circulation plus vive et plus répétée du fluide dans les nerfs destinés aux sensations ; et de-là, l'insomnie et ses annexes.

Effet résultant de ce symptôme.

Quand ce symptôme continue un certain tems, les suites en sont on ne peut plus fâcheuses ; car c'est pendant le calme des sens et le repos qu'il procure que les molécules nutritives des alimens trouvent moyen de se combiner aux élémens de la fibre qu'ils ont à réparer. Or, l'insomnie s'opposant à

tous ces effets, on conçoit aisément comment elle contribue à l'amaigrissement dans les maladies aiguës où l'on retranche toute espece de nourritures dont les forces digestives ne pourraient tirer aucun parti. L'insomnie est un symptôme le plus constant et le plus ordinaire dans le commencement des fievres ; et quand celles-ci sont portées à leur plus haut point, elle dégénere souvent en un état opposé, celui de stupeur ou d'assoupissement continuel. Il est un genre de maladies non fébriles, dont l'insomnie forme un des principaux symptômes. Ce sont les maladies mentales que le D. Sauvages range dans sa huitieme classe, sous le nom de *Vesaniæ*, notamment celles qui constituent le troisieme et le quatrieme ordre de cette classe. Comme les actions du systême vasculaire ne s'éloignent pas dans celles-ci de leur état naturel, aussi ce symptôme, quoique continuant des décades entieres, n'amene-t-il point si promptement avec lui la perte des forces que quand il a lieu dans les maladies fébriles. L'insomnie, considérée comme maladie, offre plusieurs genres, qu'on établit d'après les causes qui leur donnent lieu. Nous renvoyons à la Nosologie méthodique de Sauvages, où l'on trouve le plus grand nombre de genres rassemblés et présentés d'après des vues raisonnées.

SYMPTOMATOLOGIE.

ARTICLE X.

Du Carus, ou *Assoupissement.*

Un symptôme absolument opposé à l'insomnie est l'assoupissement ou propension au sommeil, que les Latins caractérisent sous la dénomination de *Sopor*; et les Grecs, sous celui de Κάρος, d'où dérive le nom de carotiques qu'on donne à toutes les affections où ce symptôme prédomine. Les anciens lui donnaient le nom de *Veternus*, ainsi qu'on le peut voir dans les *Definitiones Medicæ* de Gorrée. La cause prochaine de ce symptôme est le manque d'une influence nerveuse, suffisante pour maintenir les organes des sens dans l'état d'irritabilité où ils doivent être pour que la perception des idées ait lieu. Ce symptôme, porté au plus point où il puisse parvenir, doit toujours être regardé comme dange-

Causes.

PATHOLOGIE.

reux, en ce qu'il désigne un affaissement dans les régions du cerveau où se passent les sensations internes, et d'où émanent les divers actes de la volonté; ou une compression quelconque des tubulures nerveuses qui empêche en elles le passage de tout fluide. Les causes éloignées de l'assoupissement sont en fort grand nombre; tels sont en général le froid aigu de l'atmosphere, un amas d'eau dans les ventricules du cerveau, ou entre ce viscere et le crâne, une turgescence inflammatoire des vaisseaux du cerveau, les fractures du crâne avec dépression. Toutes ces causes mécaniques agissent en comprimant la partie médullaire, et en empêchant la transmission du fluide dont elle est remplie, aux organes des sens et du mouvement. De-là, on conçoit comment ce symptôme peut succéder à une insomnie trop long-tems prolongée; car de même qu'un dégré donné dans la vélocité des humeurs à travers les vaisseaux du cerveau, écarte tout sommeil, de même un dégré supérieur à celui-ci, en occasionnant une surcharge, donne lieu à une compression à l'origine des nerfs qui prive ceux-ci de toutes leurs actions. C'est ainsi qu'on peut expliquer l'assoupissement qu'on a toujours à craindre dans les fievres qui ont commencé par l'insomnie et le délire.

Maladies dans lesquelles on observe l'espece dite *coma vigil*.

On observe vers la fin de certaines fievres, notamment dans le typhus, l'amphimerine, et quelquefois même dans leur commencement, un genre d'assoupissement qui est entremêlé de veille; les auteurs le désignent sous le nom de *Coma vigil*, *Agrypnocoma*. C'est un sommeil apparent avec un léger délire, dont les malades peuvent être facilement tirés, et dans lequel ils retombent aussi-tôt. Sauvages, qui en fait un genre de maladies, l'indique sous le nom de typhomanie; on présume qu'il provient d'une circulation rapide et irréguliere dans le systême vasculaire du cerveau, dont certaines régions sont libres, pendant que d'autres sont encore assez surchargées pour comprimer l'origine des nerfs.

Celles où rencontre le carus

L'assoupissement forme le principal symptôme des maladies du cinquieme ordre de la sixieme classe de Sauvages, notamment de la léthargie, du cataphora et de l'apoplexie. Il est alors accompagné de plusieurs autres symptômes, dont la nature établit

la différence qui a lieu entre elles. Il est souvent occasionné sympathiquement par des vers qui sont dans l'intérieur du canal intestinal, ainsi qu'on l'observe chez les enfans; c'est le moins fâcheux de tous, quand on en connaît bien la cause.

SYMPTOMATOLOGIE.

ARTICLE XI.

De l'Adynamie, ou Faiblesse.

Les fievres sont souvent accompagnées de ce symptôme.

L'Adynamie (1) ou Faiblesse, que les Latins caractérisent sous le nom de *Debilitas*, est l'impuissance des muscles à soutenir convenablement le poids du corps, et à exercer les actes dictés par la volonté. Ce symptôme est un des plus fréquens, et il se montre avec une plus ou moins grande intensité. Il est propre aux fievres qu'il accompagne constamment; on observe cependant que dans quelques-unes les forces égalent, et même surpassent celles qui sont naturelles et proportionnées à l'âge, au sexe et à la constitution; mais ce n'est que passagerement, et la faiblesse qui leur succede n'en est que plus grande. La faiblesse portée à l'extrême fait naître la syncope ou la défaillance, affection où le cœur et la respiration semblent éprouver une intermittence momentanée.

Distinction à établir entre lui et l'accablement.

Il ne faut point confondre l'adynamie avec l'accablement qui suppose une gêne ou surcharge que la faiblesse ne comporte pas. Souvent cependant l'accablement et la faiblesse existent ensemble; mais leurs causes sont toujours différentes; car on peut être très-affaibli sans être accablé comme il arrive à la fin des maladies aiguës, et réciproquement être très-accablé sans être affaibli, comme il arrive au commencement de ces mêmes maladies. L'accablement est ordinairement désigné, chez les auteurs, sous le nom d'*Oppressio virium*; les forces réelles ne manquent point, elles ne sont qu'opprimées par la plénitude ou surcharge qu'éprouvent les instrumens destinés à remplir les ordres de la volonté. La faiblesse, au contraire, est toujours un symptôme morbifique, qui dans les maladies aiguës indique la lan-

(1) D'α privatif, et δυναμις, *potentia*.

PATHOLOGIE.

gueur et l'insuffisance où est la nature pour élaborer les matieres nuisibles, et les porter hors des voies de la circulation. Elle s'observe plus fréquemment chez les vieillards et les femmes, que chez les enfans et les adultes ; aussi est-il ordinaire de voir chez les premiers, les maladies être jugées imparfaitement : c'est à raison de cette faiblesse et des obstacles qu'elle apporte à la coction, que les maladies chez les vieillards laissent souvent après elles des dérangemens de la raison, des incontinences d'urine, des affections catharrales, et nombre d'autres métaptoses qui dérivent d'un désordre dans les organes de la chylification ; Hippocrate avait déja fait cette remarque, car il dit : *Catharri in senibus non coquuntur* (1).

Epoques où l'on observe la faiblesse.

L'adynamie paraît dans le cours des maladies aiguës lorsque le principe des sensations et des actions n'est plus en quantité suffisante pour pouvoir continuer les opérations de la vie. La nature privée alors de toutes ses forces ne tente aucun moyen de se rétablir ; il ne se dirige aucune influence nerveuse dans les organes des fonctions vitales, et le sang ne pouvant être chassé avec énergie dans les routes de la circulation, à raison de l'atonie du cœur, il est encore ramené en suffisante quantité vers cet organe, pour donner lieu à l'anxiété si inquiétante à cette époque. Ce symptôme se manifeste encore quand ce même principe est affecté d'une maniere qui nous est encore inconnue, par une substance subtile, miasmatique, peut-être d'une nature putrescente, soit que cette matiere soit contenue dans un foyer au-dedans du corps, soit qu'elle ait été prise du dehors, et que mêlée avec certains intermedes elle ait passé des voies de l'absorption dans celles de la circulation : l'adynamie alors est quelquefois assez forte pour que la mort s'ensuive avant que le cerveau puisse se relever de son inertie ; comme il est prouvé par l'exemple de ceux qui ont péri subitement à la premiere invasion de la peste. D'autres fois, la nature a encore assez de force pour exciter le frisson et le tremblement ; mais la

(1) Les affections catharrales se guérissent difficilement chez les vieillards.

mort survient avant que la chaleur prenne le dessus. Quelquefois cette cause n'affecte que l'origine des nerfs, et alors elle jette la machine dans une extrême prostration, avec dérangement des idées; c'est ce qu'on observe dans la fievre nerveuse et le typhus. D'autres fois, comme un levain elle convertit en sa propre nature les humeurs circulantes, et de-là naissent des écoulemens par diapedese, offrant tous les indices d'une cause décidément putride, tels que les hémorrhagies, les diarrhées, les sueurs, les extravasations. Ces symptômes alors accompagnés ou précédés de la faiblesse, sont rebelles à tous les remedes, excepté aux antiseptiques, qui semblent remonter les ressorts détendus de la machine : c'est ce qu'on remarque dans les fievres putrides et épidémiques, les fievres élodes ou sudatoires, les asodes et autres. SYMPTOMATOLOGIE.

Symptômes anomaux auxquels elle donne lieu.

L'adynamie, dans les deux circonstances dont il vient d'être fait mention, donne lieu à divers symptômes anomaux qui obscurcissent singulierement le caractere des maladies, et changent entierement leurs phâses, d'où s'ensuivent des crises imparfaites et des épigénomenes vers le tems de la convalescence, qui font de celle-ci une nouvelle maladie; car, comme l'observent les Pathologistes : *Sine normâ stabili atquè certâ constantiâ nil boni sperandum, undè infirmitas additur infirmitati* (1). Les épigénomenes dont il s'agit sont ordinairement des diarrhées, des engorgemens dans les glandes, des œdématies aux jambes, et souvent aux poumons, la fatuité, l'imbécillité, les toux catharrales, les diabetes, les sueurs abondantes, et qu'on ne saurait réprimer sans courir risque de faire reparaître la maladie premiere. On voit d'après ceci à combien de suites la faiblesse peut donner lieu dans les maladies aiguës, chez les vieillards sur-tout (2), *in quibus*, comme dit Celse, *victoria naturæ non semper completa, et convalescentia sæpissimè tot periculorum uberrima.*

Explication qu'en ont donnée les auteurs.

Telle obscure que semble être la maniere dont les puissances de la vie sont affectées dans la faiblesse,

(1) Sans une suite constante et certaine, on n'a rien à espérer dans la maladie; d'où il s'ensuit que de nouveaux maux sont ajoutés à ceux qui existaient déja.

(2) Chez qui la nature ne remportant pas toujours une victoire complette, la convalescence est souvent pleine de dangers.

PATHOLOGIE.

néanmoins quelques Æthiologistes, ayant Sthtal à leur tête, ont tenté d'expliquer ce symptôme dans les fievres, en disant que l'ame toujours occupée de la conservation du corps, prévoyant que les forces vasculaires ne suffiraient pas pour vaincre et chasser l'acrimonie, suspendaient en grande partie l'influence nerveuse aux instrumens du mouvement volontaire, pour en déterminer une plus grande partie vers le cœur, et donner à cet organe un surcroît de force propre à énerver la cause de la maladie. Cette explication, absolument hypothétique, est bien éloignée de celles que les mécaniciens admettent, quoique les raisons que ceux-ci apportent ne valent gueres mieux. Le principe des forces est dans le systême nerveux, les phénomenes de l'action musculaire manifestent qu'il provient de l'influence libre, constante et réguliere du fluide des nerfs, dans la substance intime du muscles. Cette opinion est fondée sur la division et la compression faite sur un nerf, qui privent constamment les muscles subjacens de leur force et de leurs mouvemens. Il suit de-là que la cause prochaine de la faiblesse ne peut être qu'un manque, une suspension, ou une rémission dans les influences nerveuses destinées à maintenir les puissances motrices dans l'état le plus propre à leur action.

Causes éloignées.

Les causes éloignées de l'adynamie sont très-variées; il en est qui ôtent tout pouvoir aux nerfs; d'autres, comme les exercices violens et long-tems continus, soit de l'ame ou du corps, semblent agir en occasionnant une plus grande déperdition de leur fluide. L'écoulement abondant du sang et des humeurs qui en proviennent, produit aussi la faiblesse, en ce que non-seulement il tarit la source de la vie qui fournit au cerveau, mais encore en ce qu'il rompt l'équilibre, qui dans le systême vasculaire a lieu entre les canaux et les humeurs qui les parcourent.

Maladies auxquelles ce symptôme est toujours allié.

L'adynamie succede ordinairement au spasme, et paraît alors provenir de l'état forcé où ont été les fibres musculaires trop long-tems contractées; elle a également lieu dans les parties qui ont été affectées de douleurs violentes. Cette derniere observation constate que la douleur entraîne une plus ou moins grande perte du fluide qui parcourt les nerfs, vraisemblablement

vraisemblablement à raison des influences et effluences qui s'en font d'une maniere plus répétée. L'adynamie est un symptôme qui caractérise une nombreuse suite de maladies qu'on range dans une même classe, sous la dénomination d'asthéniques. Elle prédomine dans les anépithymies, les dyscinésies, les leipopsychies, et généralement dans toute la sixieme classe de Sauvages, ainsi qu'on l'observe dans la paralysie, l'hémiplegie, la leypothymie, la syncope et les asphyxies. Quelquefois l'adynamie est portée au plus haut point, sans que le sentiment éprouve la moindre diminution, comme il arrive dans les fievres hectiques, où celui-ci conserve sa même vivacité, quoique la mort soit proche. Mais le plus souvent l'adynamie se trouve réunie avec l'insensibilité, et quand cela arrive, comme dans les fievres syncopales, on peut regarder l'état des malades comme très-fâcheux, surtout si l'adynamie est au plus haut point dès le commencement. Comme le dérangement qui accompagne les affections paralytiques ne trouble en rien la circulation générale, ces maladies peuvent durer des années sans porter la moindre atteinte à la vie. Il n'en est pas de même quand l'adynamie est une suite de la fievre; car, comme le désordre occupe alors les deux systêmes, à moins que l'un ou l'autre ne redevienne aussi libre que précédemment, la vie dèslors ne peut qu'être en danger.

SYMPTOMATOLOGIE.

ARTICLE XII.

Du Spasme, ou *Etat convulsif.*

Les anciens, qui prenaient les tendons des muscles pour des nerfs, s'appercevant que dans certaines affections ils tiraient à eux violemment les membres, donnerent à ce symptôme le nom de Spasme, dénomination qu'ils emprunterent du verbe grec σπαῶ. *traho*. Ce symptôme qui est l'opposé de la faiblesse a lieu quand les parties musculeuses du corps sont contractées par une force extraordinaire que la volonté ne saurait vaincre. Une douleur considérable accompagne quelquefois cet état, et d'autres fois il y a une insensibilité parfaite, assez souvent encore la fievre le complique; mais aussi en beaucoup de circonstances on ne peut découvrir le moindre dé-

Origine de la dénomination de ce symptôme.

PATHOLOGIE.

rangement dans le système vasculaire ; quand ce dernier cas a lieu, les affections spasmodiques, ainsi que les paralysies, peuvent durer long-tems sans porter atteinte à la vie.

Observation à faire sur sa violence.

Le spasme offre une foule de considérations toutes plus difficiles les unes que les autres à expliquer, parce qu'elles tiennent à l'organisation des nerfs qui laisse encore beaucoup à desirer, et au moral qui varie chez tous les sujets. La violence de ce symptôme n'est pas toujours relative à la force d'organisation ; car, l'on voit souvent des femmes et des enfans d'une faible complexion, être travaillés de mouvemens spasmodiques, dont la violence est au-delà de toute expression. Un maniaque qu'un enfant ferait tomber lorsqu'il est dans son bon sens, brise ses liens avec autant de facilité qu'un homme romprait un bâton. La mâchoire inférieure dans le trisme est si fortement appliquée contre la supérieure, qu'un homme le plus vigoureux ne peut l'en écarter, et neanmoins la volonté ne paraît coopérer en rien dans cette action.

Idée que se sont formée les Sthaliens sur sa cause.

Les Sthaliens n'ont vu dans le spasme qu'un effet de la prévoyance de l'ame qui, ayant chassé dans les muscles une cause morbifique, excite les actions de ceux-ci pour l'y atténuer et l'élaborer, de maniere qu'elle puisse plus facilement être expulsée. Mais si la chose est ainsi, pourquoi ce symptôme est-il toujours involontaire, et paraît-il souvent au moment où l'ame est la moins occupée de l'état du corps ? On ne doit chercher la cause immédiate du spasme que dans le systême nerveux. Les expériences tentées sur les animaux vivans constatent qu'elle dérive d'une influence nerveuse plus forte et plus répetée dans les instrumens du mouvement volontaire et d'une irrégularité dans cette influence. Cette assertion est confirmée par la nature des causes éloignées qui le déterminent d'une maniere assez évidente, et qui toutes sont propres à produire une plus ou moins grande irritation, soit qu'elles agissent idiopathiquement ou sympathiquement ; telles sont les esquilles d'un os fracturé, des corps étrangers, une pierre dont les inégalités irritent les parois de l'uretere en descendant vers la vessie, les vers et toutes les affections locales traumatiques du cerveau, à la suite de coups reçus à la tête.

Lorsque le spasme survient dans le commencement des fievres régulieres, qu'il persiste dans un dégré moyen, il annonce moins un évenement fâcheux, qu'un moyen pris pour rétablir l'ordre dans la circulation. Il se dissipe toujours quand la nature prend le dessus, ainsi qu'on l'observe dans l'invasion des fievres intermittentes et continues qui en sont accompagnées. Hippocrate avait déja fait cette remarque; et Sydenham observe que la convulsion qui prélude la petite vérole indique toujours une éruption favorable. Il n'en est point ainsi du spasme qui survient dans le cours de ces maladies chez les personnes qui ont été abattues par leur continuité, et chez qui elles ne peuvent prendre une marche réguliere; ni de celui qui a lieu toutes les fois que la cause de la maladie, en quittant un lieu peu sensible, se jette sur un autre dont l'organisation est plus nerveuse. Ce cas, le plus souvent fâcheux, a lieu vers le milieu de la maladie; si alors une évacuation critique paraît, elle dissipe communément tous les accidens qui menaçaient. Hippocrate avait noté cette circonstance, et les Pathologistes depuis lui ont-dit: *Convulsio quam sequitur vacuatio non adeò terrifica, sed gravis et quidem lethalis est quam nulla excipit humorum excretio* (1). On doit d'autant plus redouter les suites du spasme que ce symptôme aura duré plus long-tems, qu'il sera plus violent, et qu'il s'étendra à un plus grand nombre de parties. La faiblesse, qui en est la suite, est proportionnée à la perte, ou dissipation du fluide des nerfs qui doit nécessairement s'ensuivre.

SYMPTOMATOLOGIE.

Epoque où ce symptôme n'annonce rien de fâcheux.

Circonstances contraires.

Le spasme est le symptôme principal et caractéristique de plusieurs maladies; dans quelques-unes d'elles, les muscles demeurent dans un état involontaire et violent de contraction, tandis que dans d'autres ils sont agités de contractions et de relâchemens alternatifs, sans qu'aucun effort de la volonté puisse s'y opposer. Les maladies dont il constitue le symptôme le plus évident dans le premier cas, sont

Maladies qu'il caractérise.

(1) Toute convulsion qui est suivie d'une évacuation n'est point à redouter; il n'en est point ainsi de celles qui ne sont accompagnées d'aucune excrétion; elles sont très-graves, si elles ne sont point mortelles.

PATHOLOGIE.

nommées toniques ; on appelle cloniques celles qui ont lieu dans le second ; les unes et les autres constituent la quatrieme classe de la Nosologie de Sauvages. Quelques-unes de ces maladies sont accompagnées de douleurs qu'on n'observe point dans d'autres ; plusieurs paraissent avec tous les signes de l'insensibilité la plus parfaite, telles que l'épilepsie et autres ; certaines, au contraire, ont avec leur cortége de symptôme une très-grande sensibilité ; telle est l'hydrophobie.

ARTICLE XIII.

De l'Anæstesie, ou *Insensibilité*.

Quand ce symptôme a lieu chez les enfans.

L'Insensibilité, ou Anæstesie, est la privation du sentiment général, sans que l'appétit des choses nécessaires à la vie et le mouvement musculaire en éprouvent sensiblement une diminution. Ce symptôme est assez ordinaire aux enfans qui naissent après avoir resté long-tems au passage ; on le voit également survenir chez ceux qui se sont trouvés exposés à un froid auquel ils ne sont point accoutumés ; il est l'état précurseur de l'asphyxie que la congélation amene ; il est propre à certaines synoques putrides, au typhus et à quelques amphimérines dans lesquelles les malades insensibles à tout laissent échapper, malgré eux, leur urine et leurs excrémens. L'insensibilité peut être bornée à quelques uns des organes des sens ; elle peut aussi s'étendre à tous, et c'est particulierement celle-ci qu'on doit regarder comme symptôme morbifique général. L'insensibilité a, comme les autres symptômes dont il a déja été fait mention, ses divers dégrés qui sont plus ou moins graves, selon sa durée, son étendue et le genre de désordre survenu toujours alors dans le principal organe de la sensibilité.

Maladies où on l'observe.

Sa théorie.

Pour se former une idée autant exacte qu'on puisse l'avoir sur les phénomenes morbifiques qui ont rapport à cet article, comme sur ceux qui caractérisent le spasme, il faut nécessairement admettre une différence de fonctions dans les nerfs qui se distribuent aux organes des sens, et ceux qui vont se porter aux instrumens du mouvement. Quoique la dissection n'en manifeste aucune entre ces deux classes de

nerfs, néanmoins comme les phénomenes sont pour elle, et qu'elle aide singulierement à éclaircir la théorie des symptômes nerveux, nous croyons devoir l'adopter. Ainsi, comme nous avons déja dit que la faiblesse et le spasme provenaient, l'une de la rémission ou de la suspension, et l'autre, de l'augmentation ou de l'irrégularité de l'influence nerveuse vers les instrumens du mouvement, de même la douleur et l'insensibilité peuvent dériver, l'une d'une accélération forcée et réitérée, l'autre d'une diminution et même d'une suspension dans les actions qui instruisent l'ame de la cause de ses sensations. Quand ce symptôme est local, on peut en suivant le trajet du nerf venir à sa cause, qui ordinairement est apparente, et semble agir en comprimant assez fortement les nerfs pour empêcher le cours de leur fluide. Mais quand il est général, on présume alors avec raison que sa cause réside dans le cerveau. Les ouvertures de cadavres, en pareil cas, ont constaté souvent la présence d'une sérosité, d'un sang épanché dans les ventricules du cerveau, ou entre le crâne et ce viscere, une dilatation ou un engorgement des sinus ou des vaisseaux sanguins qui comprimaient la partie médullaire du cerveau, de maniere à empêcher la libre distribution des influences nerveuses, et peut-être de toute secrétion.

SYMPTOMATOLOGIE.

Variété de circonstances.

Quelquefois l'anæstesie est générale, sans que la force des muscles éprouve de la diminution, comme on l'observe dans la catalepsie, maladie singuliere, où ceux qui en sont affectés paraissent indifférens à l'impression que font sur eux les objets extérieurs, quoique les muscles supportent encore le poids du corps, et que les membres conservent la même situation dans laquelle on les place. Mais, en général, les nerfs destinés aux instrumens du mouvement sont toujours plus ou moins affectés quand ceux du sentiment deviennent incapables de remplir leurs fonctions, et alors les muscles sont convulsés ou paralysés selon les circonstances, comme on l'observe dans l'apoplexie, l'hémiplegie et l'épilepsie, maladies, où l'anæstesie est toujours accompagnée d'atonie ou de spasme. La faiblesse est communément avec un certain dégré d'anæstesie à la suite des fievres malignes qui tirent à leur fin,

notamment quand les vaisseaux du cerveau ont été beaucoup surchargés.

ARTICLE XIV.

De l'Hypéræsthésie, ou *Sensibilité excessive*.

Ce symptôme ne doit point être confondu avec la douleur.

Il est des maladies où la faculté sensitive est portée à un tel point que la plus légere impression des objets extérieurs excite sur les organes des sens un sentiment inquiétant qu'on ne saurait supporter. Cet état, qui dérive toujours d'un dérangement dans les organe du sentiment, est nommé éréthisme (1) par plusieurs auteurs; mais comme cette dénomination a plus de rapport à l'état des vaisseaux qu'à celui des nerfs, les Pathologistes les plus récens lui ont substitué celle de supersensation ou hypéræsthésie (2), empruntée du grec pour désigner plus particulierement l'état des nerfs d'où elle dérive. Il ne faut point confondre ce genre de symptôme avec la douleur que l'ame rapporte à certains endroits qui éprouvent de la violence. L'hypéræsthésie est le plus souvent une affection générale qui ne se rapporte pas plus à une partie qu'à une autre.

Effets qui s'ensuivent.

Quand les organes des sens sont affectés de ce symptôme, leur sensibilité particuliere devient telle qu'ils ne peuvent plus supporter sans douleur les impressions auxquelles ils étaient auparavant accoutumés: l'œil, par exemple, est alors offensé par la plus faible lumiere; l'oreille, par le moindre son; et l'odorat, par le moindre vent, la plus légere odeur. Il est des personnes qui sont d'une constitution si sensible, que le moindre attouchement des causes physiques est pour elles un sujet de douleur; la moindre âcreté suffit pour mettre aussi-tôt leurs organes en souffrance (3). Il en est d'autres, au con-

(1) D'Ἐρεθισμος, *irritatio*.

(2) *αισθηιν*, *sensus*; et ὕπερ, *super*.

(3) Anne d'Autriche avait la peau si délicate qu'on ne pouvait trouver de batiste assez fine pour lui faire des chemises et des draps. Le cardinal Mazarin disait d'elle, que si elle allait en enfer elle n'aurait d'autre supplice que celui de coucher dans des draps de

traire, dont les facultés sensitives, tant externes qu'internes, sont tellement émoussées ou languissantes, qu'il faut la violence la plus grande pour les affecter. Lorsque l'hypéræsthésie est portée à un assez haut point pour constituer un symptôme, on peut le regarder comme un des plus graves de ceux qui ont été examinés précédemment; et la maladie dont il fait partie, comme une des plus actives et des plus dangereuses, à moins que ce symptôme ne retombe bientôt à un dégré inférieur. C'est ce qu'on observe dans l'hydrophobie, qui, quand elle est bien caractérisée, laisse rarement quatre jours à vivre: la sensibilité alors est telle que le moindre vent, la moindre agitation de l'air, le moindre bruit jette les malades dans d'énormes convulsions. L'apparition subite du blanc, du rouge, de l'eau même renouvelle leurs transports.

SYMPTOMATOLOGIE.

Rapport que sa cause a avec celles d'où dérive la douleur.

La cause prochaine de l'hypéræsthesie a beaucoup de rapport à celle de la douleur, et peut-être l'un et l'autre symptômes ne different-ils entre eux que par l'intensité, qui est plus grande dans la douleur, et moindre dans l'hypéræsthesie; car, si les opérations des sens proviennent de l'action d'une quantité donnée de fluide sensitif dans les organes, l'action d'une plus grande pourra produire de plus grands effets par une raison inverse de ce qui a lieu dans la faiblesse et l'anæsthesie. L'hypéræsthesie est un symptôme qui paraît souvent dans la phrénésie, la manie, l'hysterisme, l'hypochondrie, et dans certaines fievres nerveuses, et notamment dans la classe des malignes, que quelques modernes nomment ataxiques; où la moindre lumiere affecte vivement les yeux, où le plus petit son fatigue les oreilles et occasionne des convulsions, et où le tact et l'odorat sont émus par les plus légers objets. Il est ordinairement joint à l'insomnie, et tous deux persistent rarement un certain tems sans un dérangement dans le sensorium, d'où s'ensuit bientôt le délire, qui est le dernier symptôme général que nous ayons à examiner.

Maladies où on l'observe.

---

toile d'Hollande. Le D. Saunders, aveugle dès sa plus tendre enfance, avait une telle sensibilité qu'il distinguait, par l'impression de l'air sur son visage, le tems où le soleil était couvert par le moindre nuage.

ARTICLE XV.

De la Paraphrosynie, ou *Délire*.

Étymologie du mot délire.

Le Délire, ou Paraphrosynie (1) des auteurs, est un dérangement des facultés mentales, qui, contraire à la dixieme condition de la parfaite santé, empêche l'ame de percevoir les objets extérieurs tels qu'ils existent, et d'en juger comme il convient. La mémoire et l'imagination étant confuses, et même perverties en cet état, l'ame ne peut avoir que des motifs faux pour bâse de ses jugemens et de ses raisonnemens, qui dès-lors sont plus ou moins erronés. Boërrhaave donne une définition du délire qui en renferme la cause et les effets. *Delirium*, dit-il, *est idearum ortus non respondens externis causis, sed internæ cerebri dispositioni, unà cum judicio ex his sequente* (2). Les Etymologistes ont prétendu que le mot de délire prenait son origine de *lira*, qui veut dire un sillon droit qu'on forme dans une terre à ensemencer pour recevoir l'humidité ; et que l'épithete de *delirus* qu'on donnait à un homme hors de lui, désignait qu'il s'écartait de ce sillon ; ce qui ne peut être entendu que figurément.

Ce qu'il suppose.

En général, le délire suppose, pour cause immédiate, un vice dans le sensorium, qui fait que le jugement qu'on porte sur les objets extérieurs ne répond point à leur nature intrinseque. En parlant des sens internes, nous avons dit que pour que les sensations se fassent convenablement, il ne suffisait pas que l'impression se communiquât jusqu'au sensorium, mais qu'il fallait encore que celui-ci fût bien organisé et dans la plus parfaite activité, et que l'ame, à mesure que les idées se forment, les dispsât dans une chaîne réguliere, de maniere que chaque chaînon eût un rapport avec ceux qui le précedent

---

(1) Παραφρύνησις, *dementia*.

(2) Le délire est une manifestation des idées qui n'a aucun rapport aux causes externes, mais bien à une disposition intérieure du cerveau, et qui est toujours accompagnée d'un jugement qui en dérive.

et le suivent, qu'autrement les sensations devenaient obscures et même perverties.

SYMPTOMATOLOGIE.

Ut in fabricâ si prava est regula prima,
Normaquesi fallax rectis regionibus exit,
Et libella aliqua, si ex parte claudicat hilum,
Omnia mendosè fieri atque obstipa necessum est (1).

LUCRET., l. iv.

Comment sa cause agit; especes.

En effet, il en est ici comme d'un clavecin dont les cordes n'étant point d'accord, ne pourrait donner des sons satisfaisans, quelqu'agilité que le meilleur musicien déployât sur les touches du clavier. La cause immédiate dont il s'agit ici opere ou en produisant un éréthisme ou un collapsus dans la région du cerveau, destinée aux opérations des sens internes. Le pouls, dans le premier cas, est fort et plein, le visage rouge, les yeux étincelans, la peau brûlante, indices qui tous annoncent une accélération dans la circulation du sang vers la tête. Le pouls, dans le second, est petit et fréquent, le visage pâle, la peau comme en santé, et les stimulans, loin d'augmenter le délire, ne font que le diminuer. L'un s'observe dans les inflammations qui surviennent aux coups reçus à la tête, la phrénésie et la céphalitie; l'autre, dans les amphimérines, les fievres putrides et les gangrenes. Les causes éloignées du délire peuvent se rapporter aux opérations forcées dont l'ame est capable, telles que les réflexions profondes, l'application trop long-tems continuée à des études abstraites, les violentes passions qui alterent l'organisation du sensorium.

Dégrés.

On peut distinguer deux dégrés dans le délire, relativement aux dérangemens survenus dans le sensorium; l'un léger, où le dérangement provient d'un mouvement accéléré dans les humeurs qui parcourent les diverses régions du sensorium; et l'autre grave, qui est toujours occasionné par un vice orga-

(1) De même dans la construction d'un édifice si l'on se sert d'une regle fausse, si l'équerre s'écarte de la direction perpendiculaire, si le niveau s'éloigne en quelqu'endroit de sa juste situation, il faut que tout le bâtiment devienne vicieux.

PATHOLOGIE.

nique auquel il est difficile de remédier. Quelquefois le dérangement est si faible, qu'il cede aisément à une impression vive des objets extérieurs ; et alors les malades revenant sur eux-mêmes sont les premiers à corriger leur erreur, comme il arrive souvent dans le commencement du premier dégré dont il vient d'être fait mention. Les malades, dans le second, ne sauraient être convaincus de leur égarement, ils sont absorbés dans leurs visions, et se font des sensations phantastiques qui ne répondent nullement à celles des autres. Néanmoins leurs idées, à mesure qu'elles se forment, suivent assez souvent un ordre régulier en tant qu'il offre un danger plus ou moins imminent, que les malades se conduisent plus ou moins méchamment, et qu'on leur voit faire des efforts pour repousser des agens qu'ils présument devoir leur nuire. Quand le délire est porté à cette violence, il y a ce qu'on appelle férocité. Le délire, en pareil cas, a rarement une marche continue; il y a toujours quelques rémissions qui surviennent à des époques réglées ; il est modéré le matin, plus grave l'après-midi, et porté au plus haut point le soir, et tellement que les malades hurlent quelquefois dans leur fureur, ont la force d'un taureau, grincent des dents, et ont tout le corps en convulsion.

Le sympathique.

Le délire a souvent sa cause dans une affection de quelques organes éloignées du cerveau ; on a vu en effet ce symptôme survenir à la pression trop forte d'un corps, à l'irritation que des vers excitent dans les intestins, à un foyer de matiere bilieuse que l'émétique ou les purgatifs seuls peuvent entraîner, à une inflammation du diaphragme, des reins et autres visceres sensibles. Ces observations ont engagé les Praticiens à distinguer le délire en idiopathique et en sympathique ; ils rangent dans la premiere classe celui dont la cause réside dans le cerveau ; et dans la seconde, celui dont il est ici fait mention. On peut à ceux-ci en ajouter un troisieme, qui est le symptomatique qui survient accidentellement à certaines maladies, telles que les fievres amphimérines, les tritéophies et le typhus. Il survient toujours alors avec le retour du paroxysme de ces fievres, et s'en va souvent avec lui ; il prend quelquefois soudainement, sans que les malades aient éprouvé la moindre douleur, et dans ces cas il est porté à un si haut

Le symptomatique.

point qu'ils se jetteraient par les fenêtres si l'on ne les veillait. Mais bientôt il diminue, le sommeil survient, et à leur réveil les malades n'ont qu'un violent mal de tête qui persiste jusqu'à un nouveau paroxysme. Lorsque le délire parvient à ce point, le visage est très-enflammé, les yeux sont rouges, égarés, les paroles sont précipitées, il y a bourdonnement ou tintement d'oreille, insomnie, et les urines sont plus ou moins claires. Toutes ces circonstances annoncent un état de phlogose dans le cerveau et ses méninges ; le délire survient souvent à l'opération de certains venins végétaux pris en trop grande quantité ; enfin, il prédomine dans une classe de maladies où il n'y a aucune fievre ; ce sont les affections mentales, ou allucinations.

SYMPTOMATOLOGIE.

CHAPITRE DEUXIEME.

Des Symptômes locaux.

Nous avons dit précédemment que ces symptômes se rapportaient à un désordre borné à une partie quelconque, et n'affectaient pas d'une maniere sensible l'économie générale. Quelquefois cependant ces symptômes se compliquent avec des affections générales, mais c'est quand leur intensité est portée à un très-haut point ; alors paraissent des maladies générales et locales, dont le type peut être plus ou moins réglé, comme la péripneumonie, la gastritie, l'enteritie, la cystitie et autres. On peut rapporter ces différens symptômes, 1°. aux facultés de l'ame ; 2°. aux sens externes ; 3°. aux appétits ; 4°. aux sécrétions ; 5°. aux excrétions ou écoulemens ; 6°. aux actions ; 7°. à la forme et l'apparence de l'extérieur du corps ; 8°. à ce qui trouble la situation et la connexion des différentes parties organiques ; 9°. à la destruction de tout ce qui constitue la texture ou l'organisation des parties. Nous allons considérer tous ces objets dans autant d'articles séparés.

Se compliquent souvent avec des affections générales.

ARTICLE PREMIER.

Des Symptômes locaux qu'on peut rapporter aux sens internes, ou facultés de l'ame.

Ces symptômes sont relatifs à la perception, à la

PATHOLOGIE.

Faits que l'observation a constatés relativement aux opérations de l'ame.

mémoire, au jugement et au raisonnement. Différentes observations ont constaté que ces opérations de l'ame étaient plus ou moins troublées par toutes les causes qui agissaient directement sur le cerveau, soit en désorganisant ce viscere, soit en dérangeant le cours des humeurs qui fluent dans son intime substance. L'on concevra d'autant mieux la nature de ces symptômes qu'on se rappellera l'intimité qui existe entre l'organisation du cerveau et l'ame qui en active les diverses régions. Cette intimité est telle qu'il est difficile de concevoir une opération mentale quelconque, sans se représenter un mouvement ou une oscillation correspondante qui en soit le résultat, et qui détermine, ou non, à l'action. Il est donc probable lors que l'ame est toute entiere à ses opérations, que la trame du sensorium est tantôt tendue et tantôt lâche, tantôt dans une oscillation ou trémoussement, et tantôt dans un repos apparent; enfin, dans un état autre que celui qui a lieu lorsqu'elle est dans sa plus parfaite tranquillité. Il faut encore que les tubulures nerveuses soient dans un état d'animation, d'érection ou turgescence, qui corresponde à ce qui se passe dans le sensorium, n'importe que cet état provienne de l'abondance du fluide qui les parcourt, ou d'une expansibilité occasionnée par une toute autre cause. Dans un cas comme dans l'autre l'ame agit, et ses opérations sont d'autant plus évidentes qu'elles sont gouvernées par sa volonté. Mais ces opérations ne peuvent se continuer qu'un certain tems; les tubules du sensorium trop secouées perdent leur ton et s'affaisent, le fluide des nerfs se consume ou se détériore; il se passe encore quelques mouvemens dans le sensorium; mais ils sont irréguliers, et l'ame ne les détermine plus. Tous ces changemens intérieurs en amenent d'autres dans l'exercice des sens qui de plus en plus perdent de leur vivacité, et qui la perdraient pour toujours si les opérations de l'ame cessant il ne survenait un sommeil propre à réparer le désordre. Les vives émotions, et en général toutes les causes morales en produisant ces divers changemens dans le sensorium, en dérangent quelquefois tellement les ressorts qu'ils ne peuvent plus revenir à leur premier ton, et de-là les phénomenes ou symptômes locaux qui se rapportent à cet article, le vertige, le scotoma,

Hypothèses probables.

le somnambulisme, l'amnésie et autres. Tant que les dérangemens surviennent d'une maniere insensible dans la trame nerveuse du cerveau, les effets ne sont pas d'abord assez violens pour que les fondemens de la machine périclitent; mais pour peu qu'ils s'étendent sur les vaisseaux qui s'y distribuent, le sang bientôt afflue et s'accumule; il survient tension, chaleur, douleur, en un mot tous les phénomenes de l'inflammation succedent, et bientôt par le consentiment qu'ont les parties entre elles, quelques symptômes généraux paraissent, et l'édifice sappé de tout côté ne tarde point à s'écrouler. En général, les vices qui surviennent alors dans le sensorium peuvent se rapporter à la diminution, à la dépravation et à l'abolition des opérations qui ont lieu dans son domaine.

SYMPTOMATOLOGIE.

ARTICLE II.

Des Symptômes locaux qu'on peut rapporter aux sens externes.

Les organes des sens externes ayant chacun une composition particuliere appropriée à la sensation qu'ils doivent produire, sont par cela même exposés à différentes affections qui n'ont rien de commun entre elles, et dont les suites sont plus ou moins fâcheuses, selon que leur organisation est plus ou moins dérangée. Quand les nerfs qui vont aux organes sont fortement comprimés, blessés ou lésés d'une maniere quelconque, la privation du sens est la suite nécessaire de l'affection. C'est ce qu'on observe dans l'amaurose occasionnée par une tumeur, une exostose, une hydatide qui comprime le nerf optique à quelqu'endroit, depuis son insertion au globe de l'œil jusqu'aux tubercules quadrijumeaux, où il se perd dans le cerveau. Rien ne paraît au-dedans de l'organe qui indique une affection intérieure, et cependant il y a une cécité parfaite. Il en est de même à l'égard du goût, quand une tumeur, ou concrétion, comprime et serre fortement les rameaux lingual de la cinquieme paire. Quand une exostose, ou un polype, presse supérieurement la cloison, l'anosmie la plus complette est toujours en pareil cas l'effet de la compression que les nerfs olfactifs éprouvent à leur sortie du crâne. Quelquefois cependant dif-

Effets généraux qui résultent de l'affection morbifique des nerfs qui se portent aux organes des sens.

PATHOLOGIE.

férentes parties de l'organe peuvent être lésées sans que la sensation qu'il donne en éprouve une grande diminution, comme on l'observe souvent dans les organes très-composés de l'ouie, de la vue et autres. Mais pour bien concevoir la possibilité de ce phénomene, il faut bien se représenter la structure de chacun d'eux pour distinguer ceux qui peuvent être affectés, sans que la sensation en souffre, d'avec ceux qui ne peuvent l'être ipmunément pour elle. L'anatomie ici expliquera toutes les difficultés. Il n'est point entré dans notre plan de considérer les détails qui sont l'objet d'une Pathologie particuliere; tout ce que nous dirons en envisageant la chose sous un point de vue général, c'est que les organes des sens sont tantôt d'une sensibilité si grande, qu'ils ne peuvent supporter sans douleur les impressions ordinaires des objets dont ils doivent transmettre la sensation, que d'autres fois ils sont émoussés, ou tellement embarrassés qu'ils ne peuvent transmettre ces impressions avec une force suffisante; que souvent ils sont si dépravés qu'ils ne renvoient que des impressions totalement différentes de celles que doivent procurer les objets; qu'enfin, les organes sont tellement dérangés qu'ils ne peuvent ni recevoir, ni transmettre aucune impression. On peut rapporter à ces quatre circonstances tous les symptômes propres aux sens externes; chacun d'eux combinés à d'autres constituent autant de maladies particulieres auxquelles on a donné différens noms, comme on le peut voir dans les classes de Sauvages.

Comment ils peuvent être affectés.

ARTICLE III.

Des Symptômes locaux qu'on peut rapporter aux différens appétits.

Tout homme est forcé par un sentiment qui lui commande, et qu'il partage avec tous les animaux assujettis au même ordre de fonctions que lui, à satisfaire sa faim et à vaquer en son tems à la propagation de son espece. On appelle appétit ce sentiment irrésistible qu'une nature corrompue est parvenue à convertir en une sale crapule. Ces appétits, comme les sensations qui dérivent des organes des sens, sont susceptibles d'augmentation, de diminu-

Ce que sont les appétits et d'où ils dérivent.

tion, de dépravation, et même d'une entiere abolition, et de là naissent différens symptômes qui servent à caractériser plusieurs genres de maladies aussi nécessaires à connaître que celles qui attaquent les autres parties de notre système. Le plus grand nombre de ces maladies provient de l'erreur ou est l'ame sur le véritable motif de la sensation; aussi Sauvages en fait-il un ordre particulier, qu'il désigne sous le nom de *Morositates*, et qu'il range dans la classe des *Vesaniæ*, en leur donnant la phrase caractéristique suivante : — *Cupiditates aut aversiones depravatæ.*

SYMPTOMATOLOGIE.

La faim, appétit si différent dans chaque individu, varie beaucoup dans les maladies; elle est excessivement augmentée dans la boulimie, la cynorexie ou faim canine; elle est au contraire diminuée, et même nulle dans la dysorexie, l'anorexie, et dépravée dans le pica et le malacia. L'augmentation de la faim est toujours due à une trop grande vacuité de l'estomac, ou à l'âcreté des sucs gastriques qui n'étant point employés, agissent sur les parois même de ce viscere. La boulimie est un genre de faim qu'on ne saurait appaiser, et qui est fréquemment accompagné d'adynamie, et même de défaillance. Dans la faim canine, les alimens avalés avec voracité sont revomis aussitôt. La diminution de la faim provient de nombre de causes inhérentes à l'estomac, telles que la saburre, les glaires dont il est surchargé, l'atonie de ses fibres, et d'autres causes qui agissent par consentiment, telles que les troubles dans le système nerveux, à la suite d'une ataxie, d'une convulsion, ou d'une paralysie. Le malacia, qui est toujours joint à un sentiment de répugnance pour un genre d'aliment, suppose aussi un appétit insurmontable, pour un autre. Dans le pica, on desire des choses absurdes, inusitées, et même on les dévore avec avidité.

Vices de la faim, leur dénomination, maladies qu'ils caractérisent.

La soif, quand elle persiste long-tems, est également un symptôme qui indique un état de sécheresse dans les couloirs destinés à séparer les humeurs muqueuses dans l'avant et l'arriere-bouches, ainsi que l'état phlogistique des humeurs qui parcourent les vaisseaux exhalans. Elle a lieu dans certaines affections inflammatoires de ces parties, dans la gastritie, la péripneumonie, les fievres bilieuses, dans toutes les

Maladies où l'on doit considérer la soif comme symptôme.

PATHOLOGIE.

phlegmasies qui ont pour cause une acrimonie humorale plus ou moins développée, dans les maladies où il y a une abondante dérivation des humeurs aqueuses vers les couloirs, comme dans les diabétes, la diarrhée; ou dans quelques cavités, comme dans l'ascite. L'adypsie ou absence de la soif dans les maladies où elle doit avoir lieu, est également fâcheuse par elle-même, elle indique toujours un affaissement ou une aliénation funeste. Elle accompagne les affections soporeuses, les toux humides et autres maladies catharrales.

Défaut de ce symptôme; il a lieu dans quelques maladies.

Vices dans l'appétit vénérien.

Quant aux appétits qui sont relatifs à l'acte de la copulation, lorsqu'ils sont portés à un trop haut point, ils sont toujours le résultat d'un désordre dans les organes de la génération. Les maladies où ils paraissent le plus évidemment, ont reçu différentes dénominations, relativement à la différence des sexes. Le satyriasis caractérise le desir effréné et impudent du coït chez l'homme, comme la nymphomanie désigne la même passion chez la femme. Le contraire, dans l'anaphrodysie, offre des phénomenes morbifiques qui dérivent d'une atonie contre laquelle les remedes les mieux combinés ne peuvent souvent rien.

Les symptômes relatifs à la faim et à la soif s'observent fréquemment dans les maladies hystériques, hypochondriaques, chez les insensés, les maniaques, et autres affections où les fonctions du cerveau sont sensiblement dérangées. On observe ceux relatifs à la coïtion, dans l'hydrophobie, la manie, et dans quelques fievres du plus mauvais genre, et à l'époque de la cessation des regles chez quelques femmes. Ils sont quelquefois occasionnés par une acrimonie dartreuse qui se jette sur les organes de la génération, et les met dans l'état le plus violent d'éréthisme.

ARTICLE IV.

Des Symptômes locaux qu'on peut rapporter aux Sécrétions.

Les sécrétions peuvent être viciées de quatre manieres: une glande peut séparer une trop grande quantité de l'humeur qui lui est propre, ou n'en point séparer assez, elle peut être affectée de maniere

niere à ne point la séparer convenablement, ou être tellement désorganisée qu'elle soit incapable de remplir sa fonction. Les humeurs séparées du sang sont, les unes rejettées hors du corps comme inutiles à son économie, pendant que d'autres sont en parties déposées pour un certain tems dans des réservoirs particuliers, ou dans les diverses régions du tissu cellulaire. La plupart des humeurs du premier genre sont d'une nature aqueuse; on range parmi elles l'urine et la matiere de la transpiration. Il est de l'essence des organes destinés à séparer la sérosité superflue du sang, de s'entr'aider réciproquement. On observe en effet que quand la sécrétion de la sérosité souffre une diminution dans quelque région, une plus grande quantité s'en sépare dans une autre, pour ainsi établir une compensation nécessaire. De-là, l'abondance d'urines pâles et limpides que rendent les femmes hystériques dans un accès où le spasme, porté au plus haut point, produit alors une répulsion des surfaces sécrétoires aqueuses, tant intérieures qu'extérieures, vers les reins. De-là, également l'augmentation des urines et des selles pendant l'usage des bains froids, et dans l'hiver et le printems, saisons où les pores de la peau sont resserrés; et leur diminution, l'été, et *vice versâ* dans les autres saisons où les pores sont relâchés. Il est certaines maladies où la sécrétion des humeurs aqueuses paraît trop abondante: quand cette sécrétion est critique, c'est-à-dire qu'elle entre dans le plan de la nature comme moyen de guérison, elle n'annonce rien de fâcheux; mais quand elle constitue un symptôme, comme la sueur dans la phthisie, la diarrhée dans la consomption, l'œdématie dans le scorbut, les suites n'en sont toujours que très à craindre.

SYMPOMATOLOGIE.

Maniere dont un organe sécrétoire peut être affecté pathologiquement.

Prévoyance de la nature à cet égard.

Les humeurs muqueuses sont principalement destinées à lubréfier et à défendre les membranes sensibles qui pourraient souffrir de la présence de quelques acrimonies, ou du seul contact de l'air atmosphérique, comme on l'observe à l'égard des voies aériennes, alimentaires, urinaires et autres, qui pour cette raison en sont continuellement humectées. Mais ces humeurs fluent souvent vers une partie plus abondamment qu'à l'ordinaire, et alors s'ensuivent différens symptômes relatifs à l'organe

Vices dans la sécrétion des humeurs muqueuses.

PATHOLOGIE.

qu'elles choisissent, et des excrétions de nature visqueuse, gluantes, qui sortent avec plus ou moins de facilité par leurs excrétoires. Si ce sont les poumons vers lesquels elles affluent, le viscere s'engorge, la toux se manifeste avec une difficulté de respirer proportionnée au dégré d'engorgement qui peut exister. Quand au contraire elles se portent vers l'estomac et les voies alimentaires, un poids se fait sentir à l'épigastre, les malades rendent par régurgitation des humeurs visqueuses, qu'on nomme communément glaires; l'appétit est détruit, la bile visqueuse est sans énergie, et les selles sont comme gélatineuses, ayant quelquefois l'apparence du verre fondu. Serait-ce à cette circonstance qu'il faudrait rapporter la pituite vitrée des anciens? Souvent les excrétions de ce genre sont le résultat d'une suite de mouvemens que la nature établit pour se débarrasser d'un miasme fébrile répandu dans tout le systême; elles sont alors précédées ou accompagnées d'une chaîne de symptômes qui constituent la fievre pituiteuse ou muqueuse des modernes, et dont il est fait mention dans l'ouvrage de Wagler.

Effets qui résultent de la diminution dans les sécrétions aqueuses et muqueuses.

Un tout autre ordre de symptômes survient quand les humeurs éprouvent une diminution dans leur sécrétion. Les parties qui devraient être molles et souples deviennent dures, seches et peu flexibles; les surfaces articulaires, continuellement humectées d'un mucilage qui facilite leurs mouvemens, deviennent arides et les membres éprouvent de la difficulté à obéir aux déterminations de la volonté. La finesse des sensations qui dépend d'une certaine mollesse des houpes nerveuses, est émoussée et souvent nulle. Les surfaces qui devaient être défendues de l'acrimonie des humeurs avec qui elles sont continuellement en contact, deviennent plus susceptibles d'éréthisme et même d'inflammation; de-là l'ageustie fébrile, la constipation, la strangurie, l'anosmie, les toux seches et nombres d'autres maladies qui proviennent de l'absence du principe aqueux, qui doit humecter les organes et en faciliter le jeu.

Effets qui résultent de la dépravation dans les sécrétions.

Enfin, la sécrétion peut être dépravée, lorsque les organes, qui par exemple doivent séparer la mucosité, dégénerent et ne donnent qu'une humeur absolument différente. Ainsi les pores de la membrane pituitaire dans le coriza, au lieu de fournir

leur mucosité, ne laissent échapper qu'une eau claire, assez âcre pour produire une excoriation, un éternuement fatigant et une toux fréquente, si les membranes qui avoisinent les larinx viennent à être affectées de la même maniere. La sécrétion des humeurs muqueuses dans le canal alimentaire peut également être dépravée ; ce ne sera plus alors cette humeur lubréfiante destinée à en enduire les parois, qui y sera versée ; ç'en sera une âcre qui occasionnera des coliques violentes, des diarrhées rebelles, lesquelles bientôt deviendront sanguinolentes et colliquatives.

SYMPTOMATOLOGIE.

Effets qui dérivent des vices de l'albumine.

La lymphe albumineuse peut également s'exhaler et s'épancher sur les surfaces qui ordinairement sont humectées par les seuls sucs aqueux, comme il arrive toujours dans les inflammations de la surface des grands visceres ; elle s'épaissit alors et collant souvent les visceres entr'eux, elle donne ainsi lieu à des adhérences vicieuses qui nuisent plus ou moins aux fonctions. Elle peut aussi s'épancher dans les interstices cellulaires, et unissant entr'eux les feuillets voisins, elle produit des concrétions ou nodosités qui persistent quelquefois toute la vie, comme on l'observe souvent à l'égard des poumons. La sécrétion de l'humeur albumineuse peut encore être dépravée quand des parties huileuses, aqueuses et muqueuses s'épanchent dans les endroits qui ne devraient être perméables qu'à une lymphe gélatineuse, ou quand les pores sont assez dilatés pour permettre l'exsudation du sang.

Ceux qui dérivent des modes de sécrétion de la graisse.

Les humeurs huileuses se fourvoient aussi quelquefois dans des couloirs qui ne sont point les leurs ; ainsi l'on voit la graisse, par exemple, passer avec les urines dans les reins, quand un exercice trop violent ou une fievre trop long-tems continuée, l'a tournée en liquéfaction. On l'a également vue sortir sous forme de sueurs grasses, ou s'échapper avec la matiere de la diarrhée qu'elle surnageait souvent. Il est des constitutions qui favorisent plus que d'autres la sécrétion de la graisse ; quand alors cette humeur s'accumule dans l'espace du mediastin antérieur, il s'ensuit une maladie dont tous les symptômes semblent indiquer un anévrisme du cœur ; les *Medical Observations and Inquiries* en fournissent un exemple. Il en est d'autres, au contraire, où la sécrétion est d'une nature plus diffluente ; telle est

PATHOLOGIE.

cellule de la gélatine qui se fait dans les espaces cellulaires, dans quelques leucophlegmaties.

Observations particulieres relatives à la diversité des organes qui les operent.

Tout ce qui a été dit jusqu'ici peut se rapporter aux vices des sécrétions considérées en général; mais il est des phénomenes qui dépendent de la disposition ou fabrique particuliere de chaque sécrétoire, et qui, envisagés sous ce dernier aspect, constituent autant de symptômes plus ou moins graves, selon que les organes affectés contribuent plus ou moins aux fonctions nécessaires à la vie. Les larmes, par exemple, qui sont de la classe des humeurs aqueuses, ont pour usage d'humecter la surface de l'œil, et d'en conserver la transparence, de rendre libres et aisés les mouvemens auxquels cet organe est assujetti pendant la veille, et d'empêcher toute adhésion des paupieres avec lui pendant le sommeil. Or la sécrétion de cette humeur peut être, ou excessivement augmentée, ou excessivement diminuée, ou enfin abolie. Lorsqu'elle est excessivement augmentée, les larmes tombent sur les joues, et pour peu que cet écoulement continue, il s'ensuit la maladie que les auteurs appellent *epiphora*. Cette maladie peut encore survenir si les points lacrymaux sont obstrués, ou si le conduit qui du sac lacrymal s'ouvre dans le nez est affecté du même vice. Si les larmes ne sont point séparées en suffisante quantité pour remplir les usages qui viennent d'être indiqués, l'œil devient chaud, sec et douloureux; il survient, à la cornée, des inflammations, des ulcérations et des cicatrices qui lui ôtent sa transparence et produisent divers dégrés de cécité. Si les larmes cessent de couler, ou qu'au lieu d'une eau limpide ce soit une mucosité épaisse, visqueuse, qui se répande sur le globe, alors les paupieres adhéreront à l'œil, les parties se gonfleront, s'enflammeront et s'ulcéreront. Soit pour second exemple une sécrétion du genre des muqueuses. On sait que l'urètre est continuellement lubréfié par une humeur de ce genre, destinée à préserver de l'acrimonie des urines la membrane sensible de ce canal. Si cette mucosité vient à sortir en trop grande quantité, à raison d'une disposition quelconque des pores qui la fournissent, alors il surviendra une fluxion ou un écoulement continuel, et sans douleur, d'une matiere épaisse et sans couleur. Mais si cette matiere, au lieu d'être douce et visqueuse, devient âcre, ténue, alors l'écoulement

sera accompagné d'une douleur qui augmentera encore lorsque l'urine viendra à passer sur les surfaces irritées. Ainsi, en considérant la structure et l'usage des organes qui peuvent être affectés, il sera facile de prévoir et expliquer les symptômes qui surviendront au dérangement de la sécrétion que la nature a eu en vue en les formant. SYMPTOMATOLOGIE.

ARTICLE V.

Des Symptômes locaux qui ont rapport aux Excrétions.

Ces symptômes accompagnent les maladies où certaines évacuations, notamment celles du ventre, des reins et de la peau, éprouvent quelques changemens. Ces évacuations peuvent être diminuées, excessivement augmentées, ou entierement supprimées. L'éjection des matieres fécales est sujette à tant de variations chez les différens sujets, qu'il est difficile de déterminer d'une maniere précise les circonstances où elle doit être regardée comme symptôme. On doit toujours considérer dans ces cas ceux qui sont concomitans, avant de prononcer si la dureté ou la laxité du ventre sont morbifiques ou non. Ainsi, à moins que des coliques, les nausées, les malaises, la faiblesse et le dégoût n'accompagnent l'un ou l'autre de ces deux états, on ne doit point regarder une personne qui n'ira en deux ou trois jours qu'une fois à la selle, ou celle qui ira deux ou trois fois par jour, comme attaquée de maladie, cet effet pouvant être attribué à la constitution naturelle du corps. La constipation opiniâtre provient quelquefois d'un défaut d'irritabilité dans les fibres motrices des gros intestins; mais le plus souvent elle est due au manque de la bile, ou à son peu d'activité. Cette humeur peut devenir épaisse et visqueuse; elle peut ne point être versée dans le duodénum en assez grande quantité. Ce dernier défaut peut provenir de ce que les conduits excrétoires du foye sont obstrués par une matiere épaisse ou calculeuse; leur canal commun peut être resserré par la constriction spasmodique des fibres musculaires du duodénum, de maniere que la bile ne puisse couler de la vésicule du fiel dans les intestins. Les diarrhées sont généralement dues à une abondance de bile, à la trop grande acri- Vices dans les déjections.

PATHOLOGIE.

monie de cette humeur qui stimule et excite les tuniques des intestins non-seulement à des contractions plus fréquentes, mais encore à un dégorgement assez abondant d'humeurs muqueuses et aqueuses. Toutes les substances âcres et nuisibles de quelque nature qu'elles soient, prises comme aliment, comme remede, ou comme poison, produiront le même effet, et seront suivies d'évacuations copieuses qui affaibliront toujours les malades, et causeront un dépérissement général du corps. On doit distinguer le dévoiement en idiopathique, en critique et en symptômatique; l'idiopathique provient d'une laxité et débilité du systême intestinal; il est ordinaire aux personnes d'un tempérament phlegmatique, et survient assez souvent aux nouveaux venus dans un pays dont les eaux contiennent quelques sels neutres de nature cathartique. Le critique survient à une maladie premiere qu'il juge toujours en bien; tel est celui qui succedant à une péripneumonie bilieuse ou au coma, doit être abandonnée à lui-même. Le symptômatique est celui qui forme partie de la chaîne de symptômes qui caractérisent une maladie; tel est celui qui accompagne certaines fievres bilieuses, celui qui survient à la phthisie pulmonaire, hépathique, aux suppurations intérieures : ces derniers annoncent toujours une colliquation des humeurs et un collapsus des solides qui amenent plus ou moins promptement la mort.

Diverses dénominations du dévoiement.

Si un vice particulier des reins empêche la séparation des urines, les substances salines, terreuses et huileuses qui doivent sortir par cette voie, séjournant alors dans la masse du sang, nombre de symptômes généraux pourront s'ensuivre, tels qu'une chaleur excessive, la soif, les nausées, le vomissement, l'insomnie, le spasme, le coma, et même la mort, pour peu que le malade ne soit pas promptement secouru. On a vu l'urine, en pareil cas, se frayer une voie par les pores de la peau, et produire des sueurs fétides, sortir par les intestins, ou être rejettée par le vomissement. Les glandes parotides même et les maxillaires lui ont souvent donné issue; elle sort alors mêlée à l'humeur de ces glandes. Si l'urine une fois séparée par les reins ne peut parvenir à la vessie, à raison d'une pierre qui bouche les uretères, ou que conduite à la vessie

Vices dans l'excrétion des urines.

elle y soit retenue, il se joint aux accidens énoncés une douleur considérable, telle que peut l'occasionner la distension violente des parties alors en souffrance. Si au contraire la sécrétion de l'urine est trop augmentée, et l'écoulement trop répété, celui-ci emporte avec lui une grande partie des sucs nutritifs, d'où s'ensuivent la soif, le dégoût, une faiblesse et un amaigrissement général. Quelquefois aussi le sphincter du col de la vessie, ou ce qui en tient lieu, perd sa force contractile, et laisse l'urine s'échapper au dehors. Enfin, il peut se former une érosion au col de la vessie, soit par un calcul, ou à la suite de quelques obstacles au canal de l'uretre, d'où s'ensuivent divers symptômes locaux qui désignent la présence des pierres scrotales ou un endurcissement de la prostate. SYMPTOMATOLOGIE.

Les pores de la peau peuvent également être excessivement relâchés, de maniere qu'il s'ensuive des sueurs colliquatives, ou être excessivement resserrés, et ainsi en empêchant la transpiration, donner lieu à plusieurs symptômes, notamment à la sécheresse de la peau si ordinaire dans la jaunisse et le scorbut, à des pesanteurs de tête, à l'anxiété, à la toux, l'enrouement, ou enfin la sécrétion peut être tellement dépravée que les sueurs en acquierrent une odeur désagréable, ou une teinte jaune et même rouge. On appelle sueurs symptômatiques, celles qui se joignent au cortége des symptômes qui constituent une maladie; ces sueurs se bornent au front, au visage, au col, le reste du corps étant dans un état de siccité. Elles annoncent dans les maladies aiguës un danger qu'on doit toujours mesurer d'après la nature des symptômes concomitans. Dans celle de la transpiration.

ARTICLE VI.

Des Symptômes locaux qui ont rapport aux Actions.

Les symptômes traités dans cet article sont le résultat d'un dérangement dans l'action des organes destinés à exercer les principales fonctions de la vie. On peut rapporter ce dérangement à la lésion, la suspension, ou à l'anéantissement d'action. La lésion indique toujours une cause morbifique qui agit d'une maniere particuliere : la suspension n'est sou-

PATHOLOGIE.

vent que le produit des circonstances inopinées, dont la cessation amene celle du symptôme : l'anéantissement suppose une gravité de cause qui, détruisant la susceptibilité d'action, s'oppose à toute guérison. Nous ne considérons ici que les symptômes qui dérivent de la susceptibilité d'action, ayant parlé ailleurs de ceux qu'occasionnent l'inertie d'action.

Causes de la palpitation.

La palpitation est un des plus ordinaires et souvent un des plus fâcheux de ce genre ; elle provient d'une intensité dans les mouvemens du cœur, dont la cause est quelquefois nerveuse, idiopathique ou locale. Le cœur alors, comme tout autre muscle, se meut convulsivement, soit par la sympathie qu'il a avec d'autres parties actuellement en souffrance, ou par l'irritation que produisent sur lui différentes substances étrangeres, contenues dans le péricarde. La stâse du sang dans les cavités du cœur donne encore naissance à ce symptôme ; cette stâse peut provenir de coagulations polypeuses qui obstruent les gros vaisseaux, d'un anévrisme de l'aorte, de la dilatation des ventricules, des oreillettes et sinus veineux, d'une ossification des valvules ou des gros vaisseaux sanguins, d'un amas de graisse, ou de quelques vices de conformation du cœur ou des parties qui lui sont immédiatement jointes. Les palpitations sont quelquefois tellement rapprochées qu'elles ne laissent que très-peu d'intervalles, et alors il peut s'ensuivre un véritable spasme du cœur, affection qui, si on n'y rémédie promptement, occasionne une mort subite.

Symptômes relatifs à la respiration.

La respiration, fonction en partie automatique, et en partie volontaire, est fréquemment troublée dans l'ordre où elle doit se faire, par nombre de causes qui ont été déjà considérées en traitant des symptômes généraux. Les symptômes particuliers qui annoncent alors un désordre local, sont un sentiment de gêne qui a rapport à l'anxiété, la toux, l'éternuement et le hoquet. La toux, ainsi que le hoquet, quand ils se répetent d'une maniere violente, sont bien propres à occasionner la douleur, la dyspnée, les inquiétudes, et quelques-uns enfin des quinze symptômes généraux. Mais lorsque leur véhémence n'est point portée à ce point, ils constituent un symptôme purement local, qui néanmoins mérite une considération particuliere. Les causes en sont très-nom-

breuses, elles agissent idiopathiquement sur les poumons et ses dépendances, ou sympathiquement ailleurs, ainsi que l'a souvent constaté l'ouverture des cadavres. Parmi ces dernieres il n'en est point de plus communes dans certaines péripneumonies et fievres bilieuses, que la présence de la saburre dans le systême épigastrique.

SYMPTOMATOLOGIE.

L'éternuement est toujours précédé d'une inspiration forte et très-prolongée, à laquelle succede une expiration prompte, produite par la cessation subite des puissances inspiratrices. C'est une action automatique, ménagée pour balayer et expulser les causes d'irritation qui siégent sur les distributions de la premiere paire des nerfs cérébraux. Cette action, qui est entrée dans les vues de la nature, relativement à l'état de santé, est quelquefois assez violente ou assez répetée pour être considérée comme symptôme, ainsi qu'on l'observe dans le coriza, dans l'invasion de la petite vérole et de la rougeole, cas où la membrane des narines est irritée par l'acrimonie d'un miasme extérieur, ou qui né au-dedans cherche à se faire jour au-dehors. Il peut encore être excité par les lois de la sympathie qui existe entre une partie primitivement affectée et les muscles destinés à la respiration; ainsi qu'on l'observe chez les femmes hystériques, qui en même tems sont souvent affectées d'un rire immodéré et involontaire.

Symptômes relatifs à la voix.

La voix éprouve un dérangement dans son mode comme dans son intonation, par des causes différentes, savoir; la convulsion ou la paralysie des muscles communs et des propres du larinx, destinés à élever ou abaisser ce conduit, à en élargir ou rétrécir l'ouverture. Dans la convulsion, la voix est irréguliere, tantôt aiguë, tantôt grave, et passe par l'échelle diatonique d'une maniere précipitée, sans que le malade puisse se reposer dans les intervalles. On voit alors le larinx monter et descendre d'une maniere si rapide, que l'œil peut à peine en suivre les mouvemens. C'est ce qu'on voit quelquefois arriver dans la rage, où les malades rendent des sons si approchans de la voix de quelques animaux, qu'ils ont déterminé les Nosologistes à donner les noms de lycanthropie et cynanthropie à l'affection qu'ils caractérisent. Dans la paralysie, le larinx ne peut se mouvoir que dans le tems de la déglutition des ali-

PATHOLOGIE.

mens, des boissons, et même de la salive. L'action est nulle dans toute autre circonstance, ou tellement diminuée que les malades ne peuvent se faire entendre. Ces symptômes sont accompagnés d'une paralysie générale ou partielle, qui coindique l'affection particuliere. A ces deux causes se joignent les engorgemens locaux, inflammatoires ou non de la membrane qui tapisse les parois de la glotte, de maniere à en resserrer l'ouverture, ou à tellement relâcher les muscles qui en font varier le diametre, que la voix perd souvent un octave; les endurcissemens, les ulcérations des cartilages, et même de la trachée artere, supposant que les poumons qui fournissent la matiere, répondent toujours à leurs fonctions.

Ce symptôme est un effet du spasme.

Le hoquet est un symptôme qui s'annonce par un son rauque, produit par l'entrée subite de l'air à travers la glotte, et par l'ascension et la descension prompte du larinx; mouvemens qu'accompagne l'action instantanée des puissances inspiratrices, et même celles des muscles qui servent aux mouvemens des épaules: l'air alors forcé par la dilatation subite de la poitrine à pénétrer les poumons en est violemment chassé l'instant d'après par la cessation subite des causes qui l'y avaient fait entrer. Cette affection est vraiment du genre des spasmodiques, et conséquemment ses causes prochaines sont les mêmes que celles du spasme. Les causes éloignées sont une très-grande réplétion de l'estomac, une irritation produite par des alimens trop durs, une boisson trop froide, un médicament, un poison, des vers, une acrimonie quelconque, acide, arthritique, bilieuse, ulcéreuse, cancéreuse, portée par métaptose sur le cardia; une blessure, une inflammation du même orifice ou du diaphragme, quelques troubles enfin dans le systême des nerfs. Parmi ces causes, les unes ont un effet momentané, et les autres continuent beaucoup plus long-tems; ceux-ci sont beaucoup plus difficiles à guérir, à raison du désordre local qui souvent les accompagne. Le hoquet survient souvent dans le cours des fievres continues chez les vieillards, à la suite des diarrhées et vomissemens qui en compliquent le caractere; ils sont toujours en pareil cas d'un mauvais présage,

Causes éloignées

et comme dit Sydenham, — *sæpenumerò mortem præ foribus adesse denuntiant* (1).

SYMPTOMATOLOGIE.

Quelles affections ce symptôme accompagne.

La dysphagie, ou difficulté d'avaler, est un symptôme local qui accompagne toujours les affections inflammatoires et convulsives des muscles de l'arriere-bouche et du pharinx. Elle est ordinaire dans l'hydrophobie; elle annonce un mauvais événement dans les fievres ardentes, dont elle constitue alors un symptôme analogue aux convulsions des muscles des yeux, de la bouche, de la tête et du col, qui surviennent à l'époque funeste des maladies aiguës. La déglutition est le produit de l'action simultanée de tant de petits muscles qu'il n'est point surprenant que le dérangement de quelques-uns ne trouble plus ou moins cette action. Ces muscles peuvent être convulsés, paralysés, enflammés, ulcérés; les parties voisines du gosier engorgées et gonflées par un si grand nombre de causes que leur examen serait ici déplacé.

Définition.

Le vomissement est l'expulsion par en haut d'une matiere contenue dans l'estomac et les réservoirs voisins, opérée par l'action antipéristaltique de ce viscere et par une contraction forte et comme convulsive du diaphragme et des muscles du bas-ventre. Non-seulement ces diverses parties agissent spasmodiquement, mais encore souvent tous les muscles, ainsi qu'on l'observe chez les personnes extrêmement sensibles qui sont dans les angoisses de cette action. La facilité de vomir provient toujours d'une très-grande sensibilité de l'estomac et d'une erreur dans l'imagination; aussi le moral peut-il beaucoup contribuer à dissiper ce symptôme, quand il est conduit par des médecins qui savent le disposer à leur gré. Le vomissement prélude aux fievres d'accès, il accompagne plusieurs continues et rémittentes putrides, plusieurs phlegmasies, notamment celles qui siégent sur l'estomac, les intestins, le foie, la vessie, et sur diverses régions du bas-ventre. Il continue jusqu'à la mort dans les volvulus, quelles qu'en soient les causes, et dans les engorgemens schirreux du pilore. Il est des vomissemens opiniâtres qui proviennent d'une irritation nerveuse, excitée à une distance éloi-

(1) Le plus souvent ils annoncent une mort prochaine.

PATHOLOGIE.

Ceux qui sont sympathiques, idiopathiques.

gnée de l'estomac, comme ceux qui paraissent à la suite des coups reçus à la tête. Il est de la derniere importance dans la pratique de distinguer ces vomissemens sympathiques dont la cause est ainsi distante, de ceux qui sont idiopathiques, ou occasionnés par des substances nuisibles contenues dans ce viscere. Les nausées sont le produit d'un vain effort pour vomir, et sont accompagnées, comme le vomissement, d'un sentiment de répugnance. Les nausées et les rots, avant-coureurs du vomissement, proviennent des mêmes causes que lui, mais dont les effets sont plus légers; ils présentent conséquemment les mêmes considérations. Ils sont comme les borborigmes, ou bruits sourds, qu'on entend en différentes régions du bas-ventre, toujours occasionnés par l'élasticité de l'air qui se développe dans les premieres voies, à la suite de mauvaises digestions, et qui passant d'un lieu à un autre, à l'aide du mouvement péristaltique, quand les constrictions qui les retenaient cessent, en est chassé par bas par le même mécanisme que sortent les matieres fécales par l'anus. Le vomissement et les nausées sont des symptômes très-ordinaires aux hypochondriaques et mélancoliques, aux femmes hystériques; ils préludent aux intermittentes, au causus, aux fievres putrides avec météorisme, à l'hépatitie; ils accompagnent l'entéritie, la néphritie, souvent la cystitie et l'éruption de la petite vérole.

Définition de ces symptômes, maladies où ils se succedent quelquefois.

La paralysie et le spasme sont des affections locales relatives à certains muscles, et dans lesquelles ces organes sont privés de l'influence nécessaire à leur contraction, ou en reçoivent une plus que suffisante à cette action, qui dès-lors devient morbifique. Ces symptômes succedent souvent l'un après l'autre à l'apoplexie, aux coups reçus à la tête. Lancisi cite une maladie du premier genre, compliquée de mouvemens convulsifs et de syncope à laquelle vint se joindre, par épigénèse, une paralysie qui termina la vie. Il est des cas où ces deux symptômes alternent, et dans des intervalles si rapprochés qu'on peut à peine les y distinguer; c'est ce qu'on observe dans le tremblement, affection où l'inertie succede à chaque instant à la force, sans que la volonté y ait aucune part, et dans ces mouvemens irréguliers des muscles du poignet si ordinaires dans le typhus, et qu'on

désigne communément sous le nom de soubresault des tendons. Il est des fievres, notamment les intermittentes, où le tremblement se manifeste non-seulement dans les membres, mais encore à la mâchoire inférieure; cette partie alors agitée violemment, occasionne le claquement de dents qui survient lors du froid de leur invasion. Il est certaines rémittentes, où la langue et les levres dans un état continuel de tremblement, ne prononcent que des sons mal articulés; et d'autres, parmi les symptômes ordinaires desquelles on a vu un priapisme douloureux et intermittent. La paralysie, le spasme et le tremblement ont souvent pour cause un vice idiopathique dans le cerveau même; mais ils proviennent plus fréquemment encore d'un foyer saburral dans l'estomac et le duodenum, ainsi qu'on le peut croire d'après les heureux succès des émétiques et des purgatifs dans quelques fievres intermittentes où ces symptômes étaient éminens.

SYMPTOMATOLOGIE.

Causes éloignées et matérielles.

ARTICLE VII.

Des Symptômes locaux relatifs aux changemens de forme et de couleur de l'extérieur du corps.

Certaines régions, ou parties du corps, sont quelquefois portées à un volume excessif, et d'autres fois diminuées et réduites à une petitesse surprenante. On appelle intumescence, dans le premier cas, l'augmentation à laquelle les parties parviennent alors par une cause humorale et morbifique quelconque. Cette intumescence est souvent occasionnée par une polysarcie ou une surabondance de graisse, par la sérosité épanchée comme dans l'œdeme, par de l'air élastique qui occupe les mêmes espaces comme dans l'emphysème, ou toute la capacité du systême intestinal comme dans la météorisme ou la tympanite; enfin, par du sang accumulé dans les visceres spongieux comme dans la mégalosplenie. On désigne le second cas sous le nom d'aridité; celui-ci a communément pour cause une compression, une plaie qui ont lésé les gros vaisseaux et les nerfs qui se portent à une partie, ou une luxation, une fracture qui operent le même effet. Il est

Causes qui donnent lieu aux intumescences.

Aux aridités.

PATHOLOGIE.

quelquefois la suite de la rachialgie, de la paralysie, de la carie et du spasme.

Le changement de couleur du corps est un symptôme qui n'a de valeur que par les circonstances qui l'accompagnent. Si avec lui on ne trouve aucun dérangement dans l'ordre des fonctions, on doit le regarder comme passager, et n'y faire aucune attention ; mais s'il est joint à une langueur, une faiblesse et à un manque d'appétit, on doit alors le considérer comme symptôme, et en tirer les indices que son intensité peut offrir. Ainsi, la couleur de la peau, jaune, verte, porracée, ou quelquefois d'un gris foncé qui dégénere à la fin en noir, quand la bile a été arrêtée quelque tems à son passage de la vésicule du fiel au duodenum, offre, alliée à d'autres symptômes, un indice de maladies connues sous les noms de jaunisse et de melasictère. Si la partie rouge du sang chez les personnes où il y a un commencement de dissolution, est moins visqueuse qu'elle doit être, elle s'échappe des arteres sanguines, et s'extravasant au loin, elle rend la peau plus ou moins livide et souvent comme marbrée ; c'est ce qui arrive dans les maladies putréfactives, avec fièvre ou non.

Quand on peut regarder comme morbifique le changement de couleur.

Il paraît encore sur la peau diverses éruptions qui, prises séparément, pourraient être considérées comme signes, mais qu'on peut envisager comme symptômes en les réunissant à d'autres ; ces éruptions sont précédées et accompagnées de la fièvre, ou non. Toutes les especes de lepres auxquelles les anciens ont donné différens noms, la gale, plusieurs pustules vénériennes, les dartres, nombre d'exanthèmes ou boutons, dont les dénominations sont très-variées chez les auteurs, sont de ce dernier genre. Les éruptions du premier, ou les fébriles, sont les boutons varioleux, les efflorescences de la rougeole, le millet, le pemphigus, les pétéchies, le pourpre, l'érésipele qui se borne ordinairement à une partie, comme au visage qu'elle gonfle d'une maniere surprenante, la scarlatine dans laquelle diverses plaques rouges sont disséminées partout le corps, les aphtes ou petits ulcères qui viennent sur les levres, dans l'intérieur de la bouche, et l'essera qui est une éruption pareille à des piqûres d'orties, et qu'on observe souvent dans les pays chauds.

Distinctions à établir entre les éruptions.

Le sang, la sérosité, la graisse et le pus renfermés

dans un kiste, ou bornés à une petite étendue, gonflent par leur séjour diverses parties du corps, et la tumeur, que l'une ou l'autre de ces humeurs produit alors, est ronde, élevée, ou répandue dans le tissu cellulaire, et conséquemment plus applatie. Quelques-unes de ces tumeurs sont accompagnées d'une chaleur excessive, de douleur, de rougeur, pendant que d'autres indolentes, ou presque telles, changent peu la couleur de la peau, et n'ont aucune chaleur ; telles sont les tumeurs enkystées, les anévrismes, les hémorrhoïdes, les varices, et autres tumeurs indolentes sans pulsation. Sauvages renferme toutes les maladies où les symptômes désignés dans cet article se rencontrent, sous quatre ordres différens qu'il nomme *Maculæ*, *Efflorescentiæ*, *Phymata* et *Cystides* ; celles-ci ont rapport aux symptômes que nous allons considérer dans l'article suivant.

SYMPTOMATOLOGIE.

Humeurs qui constituent la tumeur enkystée.

ARTICLE VIII.

Des Symptômes locaux relatifs à ce qui trouble la situation et la connexion des différens genres.

Il est des apparences, ou symptômes locaux, qui au premier coup-d'œil imitent assez ce que présentent de prime-à-bord les intumescences que Sauvages rangent dans l'ordre des *Cystides*, ou tumeurs enkystées. Elles proviennent d'un dérangement dans la situation et dans la connexion de différentes parties molles, qui leur permet de se porter ailleurs que là où elles doivent naturellement être. Ces intumescences sont généralement connues sous les noms d'hernies ou de ruptures. Sauvages donne le nom général d'*Ectopiæ* aux maladies où ce genre est éminent, et il fait vingt-un genres de cet ordre, en y comprenant les tumeurs formées par le déplacement des parties dures. Les parties molles qui en se déplaçant peuvent ainsi former hernie, sont renfermées dans de grandes capacités où elles sont retenues par des membranes qui, comme autant de liens, les fixent plus ou moins fermement, comme les intestins dans le bas-ventre ; ou elles sont contenues dans de petites cavités, d'où elles ne sortent que quand elles ont été forcées, soit par une violence extérieure, ou par des tumeurs qui les poussent en

Affections qu'on range dans la classe des ectopies.

avant, comme il arrive à l'égard de l'œil dans l'exophtalmie. Les anciens avaient cru que dans toute hernie il y avait rupture des membranes qui entourent la cavité où était renfermée la partie qui se déplace ; c'est une erreur qui a été vérifiée sur le vivant comme sur le cadavre, par une dissection exacte de la tumeur dans l'opération du bubonocele. Ces membranes ne font que se prolonger et s'émincir, mais elles ne se rompent point pour l'ordinaire ; au contraire, dans certaines hernies anciennes elles sont tellement épaisses qu'elles approchent de la nature cartilagineuse, soit que cet épaisissement provienne de l'addition successive des lames du tissu cellulaire voisin, soit qu'il soit dû à la condensation de l'albumine qu'une inflammation récente ou ancienne y a fait épancher.

Celles qu'on désigne sous le nom de *Prolapsus*.

Quelquefois aussi les parties échappées ne sont recouvertes d'aucune enveloppe, et paraissent au-dehors telles qu'elles sont au-dedans ; on donne le nom de chûte, ou *prolapsus*, à ces sortes de tumeurs. La matrice, le vagin et le rectum sont les parties qui le plus souvent forment tumeur de cette maniere ; quelques auteurs citent également la vessie chez les femmes très-relâchées. Dans ces cas, les parties se prolongent peu à peu, s'avancent, et paraissent enfin au-dehors par les ouvertures naturelles, en présentant une saillie rougeâtre, molle, villeuse, sensible au tact, et qui quelquefois rentre quand on la touche rudement. Quand les visceres se sont assez avancés, ils se retournent souvent sur eux-mêmes, comme il arrive aux doigts d'un gant qu'on défait en commençant par en haut. Quelquefois aussi ce retournement a lieu dès le commencement, et quand cela arrive ainsi, on dit qu'il y a renversement. La matrice est le viscere qui se renverse le plus fréquemment, notamment pendant ou après la délivrance ; elle présente alors une tumeur si volumineuse, qu'on l'a vue égaler la grosseur de la tête. Quand la chose se passe ainsi, les regles sortent par la surface de la tumeur pendant tout le tems de la menstruation. Les ectopies offrent beaucoup de faits intéressans à développer dans la pratique chirurgicale. Cette classe unie à d'autres affections constituent nombre de maladies, dont les suites sont plus ou moins fâcheuses, et dont l'efficacité du traitement est fondée sur une expérience

Renversement.

expérience éclairée, et non pas sur l'empirisme où se laissent aller la plupart des routiniers.

SYMPTOMATOLOGIE.

ARTICLE IX.

Des Symptômes dérivés de la destruction de texture et consistance des parties.

Il est actuellement constaté par les injections et l'observation des phénomenes de l'inflammation, que le tissu des parties molles ou dures est formé en grande partie par un lacis de vaisseaux et de nerfs diversement entremêlés et liés ensemble : on sait de plus que chaque partie a en outre une base ou tissure organique, que les Anatomistes nomment parenchyme, qui varie sans doute dans les divers organes, et leur donne telle ou telle apparence. L'uniformité et la permanence de la circulation dans ces différentes parties suppose que tout se passe convenablement dans l'action des vaisseaux destinés à charier les humeurs qu'ils contiennent. La partie a-t-elle été désorganisée par une cause externe qui l'a blessée, déchirée, écrasée ou brûlée, différentes blessures, contusions et brûlures s'ensuivent qui donnent lieu à des maladies plus ou moins fâcheuses, selon la nature et l'importance de la partie affectée. Cette désorganisation est souvent opérée d'une maniere graduée par certaines acrimonies internes qui enflamment, corrodent et dissolvent les solides en produisant diverses especes de phlogoses et d'ulcérations plus ou moins étendues, qu'on trouve, à l'ouverture des cadavres, sur les intestins, le mésentère, l'épiploon, à la suite des dyssenteries, du cholera morbus, et qui avaient été annoncées par des douleurs vives au nombril, une chaleur brûlante d'entrailles, des hoquets, des sueurs froides et tout l'ensemble de symptômes avant-coureurs d'une triste fin.

Résultat que les causes vulnérantes et autres amenent dans l'organisation des parties molles.

Les os peuvent aussi être écrasés, fracturés et fendus de différentes manieres, par des causes extérieures; leur substance peut être corrodée et dissoute insensiblement par l'action d'une humeur âcre qui produit diverses especes de caries. Leur consistance peut encore tellement changer, qu'ils deviennent mous et aussi plians qu'un cartilage, ou qu'ils

Dans les os.

PATHOLOGIE.

dégénerent en une substance comme charnue et semblable à du sang coagulé. Souvent aussi ils prennent une nature toute différente; ils deviennent secs, fragiles, et se rompent à la moindre occasion. Les parties molles sont aussi susceptibles de cette derniere dégénérescence : elles deviennent quelquefois dures et calleuses ; ou, ce qui est rare, elles acquierent une dureté ou une solidité qui ne le cede point aux os. Mais le plus souvent elles se dissolvent, deviennent fongeuses ou se convertissent en pus, et forment des abcès de différente nature. Toutes ces dégénérescences deviennent autant de symptômes simples qui souvent se compliquent à d'autres, et forment ainsi diverses maladies dont les unes sont simples et les autres compliquées. Sauvages les rapporte toutes à un ordre auquel il donne le nom de *Plagæ*, et Linnée celui de *Dialytica vitia*.

CHAPITRE TROISIEME.

Des Symptômes sexuels.

CES symptômes sont ainsi désignés, parce qu'ils dérivent de la conformation particuliere des organes qui distinguent l'homme de la femme, de l'usage que ces organes doivent remplir dans chaque individu, et de certaines circonstances propres à chaque sexe. Nous allons considérer, dans deux articles différens, ce qu'ils offrent de plus intéressant, en commençant par ceux qui ont rapport aux hommes.

ARTICLE PREMIER.

Des Symptômes propres aux hommes.

Les symptômes dont il s'agit ici proviennent des désordres qui affectent, 1°. la sécrétion, la rétention et l'émission de la liqueur spermatique; 2°. le scrotum, le testicule et le cordon des vaisseaux seminiferès; 3°. enfin l'organisation de la verge.

Si la liqueur spermatique ne se sépare point convenablement du sang ; l'appétit vénérien ne se fera point sentir. Si cette humeur est long-tems retenue et accumulée, le gonflement du testicule et du cordon des vaisseaux spermatiques pourra survenir, ou bien la maladie connue sous le nom de *Satyriasis*. Si au contraire elle est trop fréquemment et trop abondamment évacuée, il surviendra une faiblesse dans les vaisseaux séminaires, qui bientôt sera suivie d'une gonorrhée simple, c'est-à-dire, d'un écoulement continuel d'une humeur blanchâtre par le canal de l'urètre. Cette faiblesse sera accompagnée de symptômes généraux, tels qu'une douleur dans les reins, la perte des forces et de l'appétit, l'amaigrissement, quelquefois l'abolition de l'ouïe, un sentiment de fourmillement tout le long de la colonne épinière. Ce dernier symptôme a particuliérement été noté par Hippocrate.

SYMPTOMATOLOGIE.

Symptômes relatifs aux vices dans la sécrétion de la semence.

Les testicules sont sujets à l'inflammation, à la suppuration, à l'engorgement chronique, au desséchement ; souvent aussi ils dégénerent en une tumeur dure, pesante, indolente, qu'on nomme sarcocele. Les veines spermatiques peuvent aussi devenir variqueuses, et alors elles forment une tumeur noueuse, molasse, qui est le circocèle. La sérosité épanchée distend souvent les cellulosités du scrotum, ou la cavité du péritestes ; et donne ainsi naissance aux diverses especes d'hydrocèles. L'urine produit quelquefois le même effet, lorsqu'il se forme subitement une crevasse ou rupture dans le canal de l'urètre, ou au col de la vessie. Souvent aussi ce sont des parties molles, telles que l'épiploon et les intestins, qui, après avoir passé par les anneaux inguinaux, viennent former la hernie scrotale ou l'oschéocèle.

Ceux relatifs à l'état du testicule.

La verge est quelquefois affectée d'un symptôme qui indique une infection vénérienne : c'est la corde, dureté qui, s'étendant le long du canal de l'urètre, et se terminant vers le gland, déprime la verge, et change étrangement sa direction. Une collection d'eau entre les deux épidermes du prépuce ou la crystalline, se joint souvent à ce symptôme. La blenorrhée virulente ou l'écoulement purulent de l'urètre complique souvent tous ces accidens, ainsi que la dysurie et les petits ulceres douloureux du

Ceux qui paraissent sur la verge.

PATHOLOGIE.

gland et du prépuce qu'on nomme chancres. Une contagion vénérienne accompagne toujours ces symptômes, et les rend plus ou moins fâcheux.

ARTICLE II.

Des Symptômes propres aux femmes.

Ces symptômes sont nombreux, très-compliqués, et souvent ils se succedent les uns aux autres avec rapidité, vu la singuliere sensibilité du systême de la femme et le rapport que ses organes sexuels ont avec les autres régions du corps. Ces symptômes consistent dans autant d'affections qui ont rapport, 1°. au flux menstruel; 2°. à la grossesse; 3°. à l'accouchement; 4°. à la lactation; 5°. à l'état des ovaires de la matrice, du vagin et des parties extérieures de la génération.

Symptômes relatifs au flux menstruel.

Quand le flux menstruel est diminué ou entiérement supprimé, il survient alors des langueurs, un mal-aise, un gonflement du ventre, une douleur à l'hypogastre, des hémorrhagies en différentes parties du corps, et plusieurs autres symptômes qui constituent des maladies dont l'anomalie est tellement variée chez les différens sujets, qu'on ne saurait les ranger dans un ordre systématique. Si au contraire le même flux est trop abondant, il s'ensuivra une faiblesse, une douleur au dos, un dégoût, l'amaigrissement, la pâleur, la flatulence, un sentiment de froid, et divers accidens particuliers qu'on caractérise ordinairement sous le nom de symptômes hystériques. Lorsque ce flux est enfin dépravé, et qu'au lieu d'un sang brillant, couleur qu'il doit toujours avoir, il a l'apparence d'un fluide clair, aqueux et de mauvaise qualité, ou bien d'une matiere muqueuse, séreuse ou âcre, les mêmes symptômes que ceux qui accompagnent le flux trop grand des regles, ont également lieu, ou du moins ils en different très-peu. Ces écoulemens proviennent quelquefois du simple relâchement des vaisseaux, ou bien de la corruption des humeurs qui ulcerent ou corrodent les solides qui les renferment. La stérilité est la suite ordinaire des maladies qui ont rapport à l'augmentation, à la diminution et à la dépravation du sang menstruel.

SYMPTOMATOLOGIE.

A la roſſesse.

La grossesse est toujours accompagnée, du moins dans les trois premiers mois, de divers accidens qui ont beaucoup de ressemblance à ceux qu'amene la suppression des regles; tels sont les nausées, les vomissemens, l'oppression et la perte de l'appétit. Il en est également d'autres qui paraissent à mesure que la matrice se développe, et qui proviennent de la pression que les visceres environnans éprouvent aux différentes époques de la grossesse; telles que la difficulté d'uriner qui a quelquefois lieu dès son commencement, notamment quand il y a réversion de matrice; la constipation et autres, le vomissement, la jaunisse, le dégoût vers le neuvieme mois.

A l'accouchement.

L'accouchement avant terme, ou l'avortement, peut provenir de causes très-variées; mais pour bien en concevoir les effets, il faut se rappeller que le placenta et la matrice se répondent réciproquement, pendant la grossesse, dans leur augmentation en volume et en capacité. La matrice augmente et les humeurs y abordent par l'impulsion du cœur de la mere. Le placenta croît pareillement, ainsi que ses vaisseaux, par la puissance d'absorption, qui appartient au fœtus. Pour que la grossesse ne soit point troublée par aucun accident, il faut qu'il y ait un équilibre proportionnel entre ces deux forces. Si en effet la matrice croît plus que le placenta, alors elle se détachera de celui-ci; si au contraire le placenta prend de plus prompts accroissemens que la matrice, ce sera lui qui se détachera d'elle. En admettant que la chose se passe ainsi, on conçoit comment une trop grande plénitude du côté de la mere, en surchargeant les vaisseaux de la matrice et en en distendant les parois beaucoup plus que le placenta, peut devenir cause de l'avortement; et combien aussi la saignée peut être utile pour le prévenir. On peut encore, par la même raison, comprendre pourquoi une peur subite, un chagrin continuel, en resserrant les vaisseaux de la circonférence, et chassant la masse des humeurs vers le centre, peuvent pareillement causer l'avortement. Enfin on voit, d'après ces principes, que la mort du fœtus doit être une suite nécessaire du défaut de croissance du placenta, lorsqu'il est ainsi séparé de la matrice. Les efforts extérieurs, comme les coups, les chutes et les contusions, peu-

PATHOLOGIE.

vent, par la simple secousse qui les accompagne, séparer et détruire l'union du placenta avec la matrice, et causer un avortement ou une naissance prématurée Les phénomenes ou symptômes qui accompagnent ce travail sont naturels et nécessaires, ou ils sont morbifiques et conséquemment dangereux.

Le vrai travail.

Le vrai travail est celui qui résulte de la contraction répétée des fibres de la matrice. Ce travail est toujours accompagné de douleurs qui toutes portent vers le petit bassin, et qu'on peut distinguer aisément, par cette raison, des fausses qui se perdent indifféremment dans tout le bas-ventre. Les crampes des extrémités inférieures sont un genre de symptôme qui a lieu assez souvent lors du vrai accouchement. Il est rare qu'elles occupent également l'une et l'autre extrémité; elles proviennent de ce que la tête de l'enfant, pendant la marche qu'elle suit, passe sur le plexus des nerfs sacrés, plus d'un côté que de l'autre; elles cessent toujours dès que la tête est sortie de l'excavation du petit bassin. Les convulsions en sont également une autre qui arrive quelquefois, et qui le plus souvent est sinistre : il en est de même de l'évanouissemeut à la suite du décollement du placenta. Ce dernier symptôme est toujours accompagné d'une hémorrhagie très-grave, et que souvent il est impossible d'arrêter par quelque moyen que ce soit. Il vient ou d'un décollement imparfait du placenta, ou de ce que celui-ci étant entiérement détaché et même expulsé, la matrice ne revient point sur elle-même comme elle le devrait, et par cette inertie laisse béans les vaisseaux qui fournissent le sang au placenta. Des douleurs assez vives succedent souvent à l'extraction de cet organe; elles proviennent des matieres contenues dans les gros intestins, mais le plus souvent de caillots ou de portions des membranes, d'un reste de placenta que la matrice ne peut expulser à raison du spasme dont son orifice est attaqué.

Phénomenes subséquens.

Trois ou quatre jours après l'accouchement, quelquefois plus tôt, d'autres fois plus tard, les mamelles deviennent douloureuses, dures; la fievre s'allume plus ou moins, et continue jusqu'à ce que le lait coule; alors la fievre se termine par une abondante transpiration. La fievre qu'on appelle de lait, devient quelquefois inquiétante et dure long-tems;

pendant son cours les éruptions miliaires paraissent, et quelquefois il lui succede un genre de fievre qui est la puerpérale des auteurs, laquelle se termine toujours d'une maniere fâcheuse, si l'on n'y porte attention dès le commencement. Les femmes en couche ont encore assez fréquemment des éruptions miliaires; quand la fievre ne les accompagne pas, elles ne sont point suspectes comme celles où l'on n'observe point ce symptôme. Le lait disparaît peu-à-peu, à moins que la suction de l'enfant n'en entretienne la sécrétion, ensorte que passé la troisieme semaine après l'accouchement, il est entiérement disparu, du moins pour le plus souvent. Quelquefois cependant il reste en stagnation dans les conduits laiteux, et produit des gonflemens, des duretés, des inflammations et des abcès. SYMPTOMATOLOGIE.

Les symptômes dont il vient d'être fait mention, et qui accompagnent ainsi le travail de l'accouchement, sont plus ou moins liés avec quelques-uns des généraux; mais ceux qui suivent ont un rapport plus direct avec les parties internes ou externes du sexe, et existent toujours indépendamment des autres, et même de la grossesse. Les parties internes susceptibles de quelques désordres sont, 1°. les ovaires; ils renferment quelquefois une assez grande quantité d'eau pour former une hydropisie, ou ils prennent plus de volume, deviennent durs, squirreux. 2°. La matrice : elle contient quelquefois une si grande quantité d'eau, qu'on prendrait la maladie pour une grossesse. L'air y est quelquefois retenu, et n'en pouvant sortir, il dilate cet organe et constitue la maladie singuliérement rare qu'on nomme *physometra*. Sa substance dégenere souvent en squirrosités, en fongosités cancéreuses; sa totalité tombe souvent dans le vagin, et offre différentes apparences qui constituent ce qu'on appelle des descentes, des renversemens de matrice. Ce dernier accident a quelquefois lieu lorsqu'on extrait le placenta avec trop de violence. 3°. La membrane interne du vagin se relâche souvent aussi; elle s'alonge, s'étend de la même maniere que la membrane interne du rectum, et forme une tumeur ordinairement circulaire, percée d'une ouverture qui mene dans la cavité du vagin. Des polypes ou des

Symptômes relatifs aux ovaires.

A la matrice.

Au vagin.

PATHOLOGIE.

excroissances charnues et fongeuses naissent quelquefois dans ce conduit. Il s'en écoule encore diverses matieres muqueuses, aqueuses, purulentes, qui succedent toujours à un relâchement de vaisseaux ou à des ulcères qui ont lieu dans ce canal aussi bien que dans la matrice. La voie qui conduit à ce dernier viscère est quelquefois fermée, soit par un épaississement contre nature, ou une trop grande étendue de l'hymen, ou par la coalition des parois du vagin et des levres de la vulve. Si ces obstacles continuent lors de la menstruation, la douleur et le gonflement du ventre viendront se réunir aux accidens que la suppression d'une pareille évacuation peut produire. Les parties externes de la génération qui sont le plus ordinairement affectées sont, 1°. les grandes levres; elles peuvent être le siége d'une hydropisie dont la cause est le défaut d'action des absorbans qui devaient prendre la lymphe de leurs interstices cellulaires. Le gonflement est quelquefois tel qu'il faut faire des mouchetures pour en procurer l'affaissement. Les levres s'enflamment encore quelquefois, et s'ulcerent quand elles sont irritées par une acrimonie vénérienne ou de toute autre nature : elles sont encore sujetes à une intumescence accidentelle qui arrive quelquefois pendant le travail, quand quelques-uns des vaisseaux sanguins qui se distribuent au vagin et au pudendum ont été rompus : dans ces cas, le sang s'accumule dans les espaces cellulaires, gonfle prodigieusement la vulve et la périnée, souvent à un tel point, que les tégumens se rompent. 2°. Les nymphes sont quelquefois si volumineuses et si désorganisées, qu'elles exigent l'amputation ou l'application de divers topiques pour en diminuer la douleur et en cicatriser les ulcérations. 3°. L'hymen peut être imperforé, si solide qu'il ne puisse livrer passage au sang menstruel, encore moins permettre la copulation. 4°. Les mamelles sont sujetes, dans tous les tems de la vie, mais spécialement vers le tems critique, à l'inflammation, aux abcès, aux squirres et au cancer.

Aux parties extérieures.

SYMPTOMATOLOGIE.

CHAPITRE QUATRIEME.

Des symptômes propres aux enfans.

Asphyxie relative aux enfans nouveaux-nés.

Les enfans en naissant sont quelquefois pris d'asphyxie, soit parce que leur tête aura trop souffert au passage, soit parce que le sang afflue en trop grande quantité vers les poumons, pour que ceux-ci n'en soient point opprimés. Les symptômes morbifiques alors les plus apparens sont une inertie, une insensibilité la plus complete de tous les membres; une rougeur violete de tout le corps, et notamment du visage; une dépression ou un enfoncement du cuir chevelu, qui annonce que la tête a été fort comprimée. Ces symptômes sont plus ou moins fâcheux, selon que l'enfant a souffert plus ou moins longtems; ils se dissipent spontanément avec le tems, quand ils ne sont point considérables; quand ils sont plus graves, l'écoulement du sang par le cordon y remédie le plus souvent.

Il est également certains symptômes propres aux enfans à des époques plus éloignées de leur naissance; telle est la couleur jaune et souvent foncée dont est affectée leur peau deux ou trois jours après qu'ils sont sortis du sein de leurs meres. Ce phénomene, qui provient d'une réfusion de la bile dans tout leur systême, quelqu'inquiétant qu'il puisse paraître au premier abord, n'est cependant point fâcheux: il se dissipe souvent en une semaine ou deux, sans qu'il s'ensuive aucun mauvais effet. Une rougeur accompagnée d'une éruption boutonneuse en forme d'exanthême, qui tantôt occupe le visage, tantôt la poitrine et quelquefois tout le corps, est un genre de symptôme encore propre à l'enfance, et qui dure plus ou moins long-tems, quelquefois quatre ou cinq semaines, et qui souvent se dissipe de lui-même. Ce symptôme ne doit point être confondu avec diverses éruptions boutonneuses sans inflammation, et qui tiennent toujours d'une crasse viciée des humeurs. Il paraît aussi quelquefois une tumeur au-dessus du pubis, laquelle est dure et alongée, accompagnée d'une fluctuation assez évidente: cette tumeur qu'accompagne toujours un

Ictère.

Exanthême.

PATHOLOGIE.

Tumeur urinaire.

Coliques

Spasmes.

Symptômes de la dentition.

Du rachitisme

mal-aise général, provient d'un amas d'urines arrêtées dans la vessie, à raison d'un collement du canal de l'urètre ou de l'occlusion du prépuce, défaut auquel l'incision seule peut remédier. Les coliques accompagnées de selles vertes sont encore un symptôme dont les enfans sont souvent tourmentés, ainsi que les aphtes, qui sont de petits ulceres nombreux et blanchâtres, répandus sur la langue et dans l'intérieur de la bouche. Les spasmes ou affections convulsives dont ils sont encore attaqués, proviennent souvent d'un amas de matieres âcres dans les intestins; plusieurs de ces symptômes indiquent la présence des vers, et sont funestes à ces premieres époques de la vie. La dentition, qui est une suite naturelle de l'accroissement de l'enfant, se passe ordinairement sans aucun symptôme bien fâcheux; souvent cependant elle en occasionne d'assez inquiétans, tels que des douleurs, des chaleurs, des inquiétudes, des coliques, de la toux et des convulsions. C'est ordinairement aussi vers ce tems que paraît le ramollissement des os, symptôme du rachitisme. En perdant leur solidité, les os deviennent spongieux vers leur jointure; il s'éleve à leur extérieur des tubercules plus ou moins saillans, qui paraissent aux poignets et à l'endroit où les côtes s'articulent avec le sternum. A ces symptômes locaux se joignent une tuméfaction du ventre, sa dureté, des chaleurs périodiques, la faiblesse et l'amaigrissement. Les éruptions cutanées de différens genres, les écoulemens purulens de l'oreille sont encore des symptômes propres aux enfans. Lorsqu'ils ont passé le danger de la dentition, ils deviennent plus sujets aux vers, aux fievres et à nombre de maladies spasmodiques dont les symptômes sont très-variés.

SECTION SECONDE.

DE LA NOSOLOGIE

OU

DOCTRINE DES MALADES

Qu'on rapporte à la réunion de plusieurs symptômes simples.

NOUS rangerons sous la dénomination de Nosologie (1) les divers changemens ou déviations qui, survenus pendant la vie dans l'organisme, sont le produit d'une réunion ou concours de plusieurs des symptômes simples que nous venons de considérer. Ces changemens qu'on connaît sous le nom général de maladies, ont été regardés comme autant d'aberrations ou écarts de la nature, par ceux qui ne les ont envisagés que d'après l'état de santé qui avait lieu précédemment. En partant de ces premieres idées, on a cru n'y voir qu'un désordre inextricable, tel qu'on l'observe dans tous les résultats qu'on ne peut rapporter qu'au hasard; mais un examen plus sérieux ayant mené à des notions plus certaines, il s'en est suivi une opinion toute différente. En effet, si l'on étudie en elle-même une maladie donnée, on voit qu'elle est astreinte à certaines lois, à certains périodes et même à certaines terminaisons qui indiquent que, toute contrariée que la nature semble être en pareil cas, elle n'en agit pas moins d'après un plan dont elle ne s'écarte que le moins qu'elle peut, et auquel elle revient toujours dès qu'on l'abandonne à elle-même. Cette observation, qui est d'une très-grande importance dans la pratique, indique qu'il faut, autant qu'il est possible, ne la point perdre de vue dans toutes ses démarches. Baglivi nous en fait une loi lorsqu'il dit : *Medicus naturæ minister*, *quidquid me-*

La maladie n'estpoint une erreur ou oubli de la nature.

Elle est sujete à certaines lois.

---

(1) De Νόσος, *morbus*; et λόγος, *sermo*.

PATHOLOGIE.

ditetur et faciat; si naturæ non obtemperat, naturæ non imperat (1).

Les maladies caractérisées par leurs propres phénomenes offrent autant d'êtres ou apparences morbifiques, qui, comme les symptômes, demandent, pour être bien conçues, d'être rangées en différentes classes, dont les caracteres suffisamment prononcés puissent en indiquer les espèces, quelque variées qu'elles soient. Les anciens semblent sur ce point avoir moins avancé la science que les modernes. Leurs divisions ont été plutôt faites d'après la gravité, les évènemens et la durée des maladies, que d'après leurs apparences et la nature de leurs symptômes; il en est même plusieurs qu'ils se sont contentés de nommer sans les décrire, tel est le typhus, le pachy, l'avante, le *morbus scytharum*, les *magni lienes* d'Hippocrate, et le *gemursa* de Pline. Mais comme les circonstances d'où ils puisaient leurs caractères variaient souvent, que la plupart du tems elles dérivaient moins de l'essence de la maladie, que du mauvais traitement qu'on lui avait fait subir, nous nous bornerons, pour établir la meilleure synthèse, aux symptômes qui sont les moins sujets à variation, qui naissent de la nature même de la maladie; à ceux qu'on a plusieurs fois observés, et qu'on observe encore dans celles qui sont abandonnées à elles-mêmes.

Erreur des anciens sur leurs classifications.

CHAPITRE PREMIER.

De la disposition des maladies en classes, ordres, genres et especes, d'après leurs symptômes.

Du moment où l'homme sentit qu'il était au-dessus de ses facultés de saisir à-la-fois tout ce que la considération d'un objet pouvait lui offrir, il fut naturellement porté à ramener à des points généraux les notions que lui offraient les individus, et dès-lors l'étude de ceux-ci devint plus facile, et leur connais-

(1) Le médecin est le ministre de la nature, quelque chose qu'il conçoive et exécute; s'il ne lui obéit point, il ne lui saurait commander.

sance plus parfaite. Telles furent les raisons qui déterminèrent les Pathologistes à rapporter le nombre infini des maladies à des genres généraux, sous lesquels ils pussent ranger les especes qui se découvraient journellement. On appelle caractérisme, l'ensemble des phénomenes qui, paraissant réguliérement suivant les différens tems des maladies, forment autant d'indices qui annoncent leur nature. Le caractérisme établit leurs parités, fait rapporter les especes aux genres, et ceux-ci aux classes ; et ainsi établissant les abstractions nécessaires, il fait sortir la vérité des nuages de l'erreur, et fonde la pratique sur des bases plus certaines. Cet art d'abstraire d'une espece tout ce qu'elle a d'étranger au genre, est fondé sur la ressemblance ou dissemblance des symptômes : on l'appelle en général Réduction. On peut considérer, à ce sujet, une maladie sous deux rapports différens ; savoir, relativement à son essence, ou du côté de ses attributs extérieurs. Quant à son essence, comme elle est une, il s'ensuit qu'il ne doit y avoir pour elle aucune réduction. Il n'en est point ainsi des maladies considérées du côté de leurs attributs extérieurs, notamment de ceux qu'on prend de leur origine, de leur siége, de leur degré, de la gravité, complication no simplicité de leurs symptômes, et de nombre d'autres circonstances qui seront développées par la suite ; car comme ces attributs varient infiniment, ils deviennent par cela même d'autant plus propres à former des ordres constans, que leurs caractères sont plus faciles à distinguer. Aussi plusieurs auteurs y ont-ils eu recours pour former leurs histoires des maladies, notamment Sydenham, qui le premier a senti l'importance d'une méthode fondée sur une pareille réduction, et qui aussi en ait proposé l'exécution.

Ce qu'on entend par réduction en Pathologie.

Selon son plan, qu'il appelle méthode systématique, les maladies devraient être rangées comme les objets d'histoire naturelle, en différentes classes, suivant l'ordre de leurs affinités respectives. Sauvages, en méditant cette doctrine de Sydenham, l'a entiérement adoptée en lui donnant une très-grande extension dans sa Nosologie méthodique. Il a disposé les maladies en classes, ordres, genres et especes, d'après les degrés de liaisons qu'elles lui offraient. Les classes sont marquées par des symptômes et des circonstances qui sont communs à cha-

Classifications adoptées par les modernes, et leur fondement.

PATHOLOGIE.

cun; les ordres se rapportent aux classes, en ce qu'ils ont les mêmes caractères que celles auxquelles ils appartiennent, et de plus quelques-unes propres à l'ordre. Les genres ont tous les caractères et toutes les propriétés de la classe de l'ordre, et en outre quelques particularités qui distinguent le genre. On trouve dans les especes, non-seulement tout ce qui caractérise la classe, l'ordre et les genres, mais encore quelque chose qui les en fait différer. Pour mettre cette théorie en évidence, soit l'éphémere que l'auteur range dans sa seconde classe, celle des fievres: cette maladie offre tous les symptômes de cette classe; une réunion de froid et de chaleur qui se succedent, un affaiblissement des membres, et une augmentation de la force et de la fréquence du pouls. La pyrexie qui croît et décroît une seule fois pendant tout son cours, est un caractere qui l'a fait ranger dans le premier ordre, celui des continues; enfin, sa force et sa durée, qui ne passent gueres un jour, sont les caracteres qui en constituent le genre, comme l'état pléthorique, cachectique, etc., en constitue l'espece.

Nécessité d'une classification meilleure.

Cette méthode distributive des maladies a eu des adversaires qui, ne l'ayant vraisemblablement point assez approfondie, n'avaient pas pu en apprécier la valeur. Pour peu cependant qu'on l'examine sous ses différentes faces, on voit qu'il n'est pas possible de suivre un plan plus satisfaisant, et qui tende mieux à établir la pratique sur les fondemens de la saine raison. En effet, en réunissant ainsi les maladies qui se rapportent par le plus grand nombre de symptômes, quoique leur noms varient, on en saisit aussitôt les indications générales, et la méthode curative en devient plus facile à mettre en pratique. Tel est le point sur lequel Sydenham insiste dans la Préface de son excellent ouvrage, où il développe la nécessité et les avantages de réduire les maladies à des genres certains et déterminés. — *Eâdem prorsùs*, dit-il, *diligentiâ ac* ἀκριβείᾳ *quà id factum videmus à Botanicis scriptoribus in suis phitologiis* (1). Mais tout en approuvant cette méthode systématique, Boërrhaave

(1) Avec la même exactitude que l'ont fait les Botanistes dans leurs descriptions des plantes.

désespere du succès (1). *Opus quippè*, dit-il, *ut laboriosum ità et utile, acre judicium, copiam studii, medici summam sapientiam denique pari cum diligentiâ conjunctam herclè requirit.* Gaubius cependant est plus confiant que lui. — *Specimina*, dit-il, *jam nunc à recentioribus edita potiùs in spem erigunt tentaminibus multiplicatis haud defuturos successus; remque tanti momenti ac bonis ideò ominibus exoptatissimam sic tandem feliciter perfectum iri ut non in nominibus duntaxat morborum inveniendis sese utilem præstet, sed præcipue facilem ad eruendas curationes viam expediat* (2).

NOSOLOGIE.

Inconvéniens qui s'en sont quelquefois suivis.

Cependant malgré tous les avantages que cette méthode présente à ceux qui cherchent à ranger les maladies d'après leurs symptômes, il ne faut point se dissimuler les inconvéniens où sont tombés ceux qui l'ont suivie sans égard à leurs causes. Prenant souvent un accident pour un phénomene essentiel, ils en ont fait un symptôme caractéristique qu'ils ont eu seul en vue dans leurs nomenclatures. C'est le défaut où sont tombés Juncker et Hoffmann, et dont Sauvages ne s'est point garanti, ainsi qu'on le peut voir à l'égard de la fievre qu'il appelle *Tertiana à scabie*, de la *quartana Syphillitica*, du *Phrenitis variolosa*, etc. D'autres fois, ne s'en tenant qu'aux apparences, et négligeant les causes mêmes les plus évidentes, ils ont séparé l'une de l'autre des affections semblables, quoique la moindre attention aux causes et aux phénomenes indiquât entre elle une identité de nature. Ce sont spécialement les défauts de la méthode de Sauvages, qui, pour avoir trop voulu suivre l'ordre systématique, est tombé dans de grands écarts. Sa théorie souvent décousue est surchargée de théorêmes, de calculs et de répétitions qui fatiguent l'esprit sans lui offrir cet ensemble de points

(1) Car l'entreprise, laborieuse autant qu'utile, demande un bon jugement, beaucoup d'études, une grande sagacité unie à une exactitude sans pareille.

(2) Les essais déjà offerts par les modernes donnent à espérer que les succès ne manqueront point aux tentatives qu'on pourra faire. Ils portent à croire que les recherches d'une aussi grande conséquence, et dont on ne peut que desirer la réussite, auront une bonne fin, que son utilité sera moins bornée à trouver des noms à la maladie, qu'à ouvrir une route plus facile à une guérison qu'on doit opérer.

PATHOLOGIE.

qui constituent une doctrine ; aussi son ouvrage, quoique fait pour les écoles, ne peut-il réellement être utile qu'aux personnes déjà fort instruites, et qui ont le courage de vaincre toutes les difficultés. Depuis cet auteur, Linnée, Vogel et Cullen ont également publié un systême, mais où l'on trouve encore plusieurs des défauts propres à la méthode de Sauvages, et qui sont pour la plupart évités dans celui de D. Macbride, que nous adoptons.

Celle qu'on doit préférer.

Selon ce systême, les maladies sont rangées en autant de classes que nous en avons admis dans l'histoire que nous avons donnée des symptômes. Nous les distinguerons donc d'aprés ce plan, 1°. en maladies générales ; 2°. en maladies locales ; 3°. en maladies sexuelles ; 4°. en maladies de l'enfance. Chacune de ces classes se distingue en ordres, genres et especes ; et quand de moindres symptômes paraissent être de quelque considération, les especes se distinguent encore en variétés, selon les circonstances qui peuvent changer l'état de la maladie.

Maladies qu'on doit regarder comme générales.

Par maladies générales, nous désignerons celles qui, communes aux différens âges et aux deux sexes, se présentent avec une réunion de symptômes généraux, telle qu'ils puissent l'emporter assez sur les locaux, pour former le principal caractere de la maladie. Ainsi les fievres, les phlegmasies, les épilepsies, sont des maladies générales, en ce qu'elles attaquent, non-seulement les personnes de tout âge et de tout sexe, mais encore en ce qu'elles sont une combinaison de plusieurs symptômes généraux, tels que nous les avons rapportés précédemment.

Autres qu'on désigne sous le nom de locales.

Par maladies locales sont désignées celles qui, quoiqu'accompagnées de quelques-uns des quinze symptômes généraux dont la véhémence est plus ou moins grande, offrent de plus un symptôme éminent et encore plus frappant ; savoir, un désordre dans quelqu'organe particulier. L'angine et la diarrhée, par exemple, ne doivent être considérées comme maladie locale qu'autant qu'on ne découvre à leur suite aucun des symptômes généraux, tels que la douleur, le frisson, la faiblesse et le mal-aise qui peuvent obscurcir la maladie particuliere. En un mot, les maladies où les symptômes généraux l'emportent sur les autres, doivent être regardées comme générales, et celles au contraire où ces symptômes

sont

sont cachés par les locaux, doivent être considérées comme autant de maladies locales (1). NOSOLOGIE.

Les sexuelles.

Les maladies sexuelles et celles de l'enfance renferment autant d'affections qu'on pourrait en ranger dans la classe des maladies locales, si elles n'étaient pas accompagnées de circonstances particulières, qui pour la plupart demandent un traitement à part. Cette considération est plus que suffisante pour déterminer à les ranger d'après leurs propres caractères, sans les mêler avec les maladies universelles et locales, comme ont fait la plupart des auteurs.

Cette première division des maladies étant donnée, si l'on se rappelle les causes prochaines des quinze symptômes généraux que nous avons considérés, il serait aisé de distribuer la premiere classe en ordres. Cette premiere classe renferme les maladies proprement médicales, celles qui se présentent le plus souvent, et qui comme telles méritent la plus grande considération.

Pyrexies.

Le premier ordre renferme les maladies fébriles, *Pyrexiæ*. Ce sont des affections très-communes, qui sont accompagnées d'une augmentation ou irrégularité dans les mouvemens du système général de la circulation, à laquelle se joignent différens dérangemens du systême nerveux. Les symptômes qui les indiquent sont l'excès de chaleur, la soif, l'anxiété, la faiblesse et l'insomnie. Elles se terminent communément par des crises plus ou moins parfaites.

Phlegmasies.

Le second ordre comprend les inflammations, *Phlegmasiæ*. Ce sont des affections accompagnées de la stase du sang dans les plus petits vaisseaux de certaines parties, et dans lesquelles on découvre toujours une accélération de mouvement dans celui qui parcourt les grandes routes de la circulation. Le

---

(1) Cette distinction, quelque nécessaire qu'elle soit à établir dans la théorie, ne peut pas toujours avoir cours dans la pratique, beaucoup de maladies qui semblent n'être que locales, tenant toujours à une cause générale; tels sont le squirre, l'anévrisme et autres chroniques qui, guéris par des moyens topiques, reparaissent bientôt ailleurs par l'idiosyncrasie du sujet. On peut étendre cette remarque jusqu'à la péripneumonie, qui, quoiqu'affection locale, n'en dérive pas moins d'une disposition antécédente généralement repandue dans tout le systéme. Ne voit-on pas également des fievres intermittentes, des éclampsies, des épilepsies, maladies générales, être produites et entretenues uniquement par une irritation topique?

PATHOLOGIE. système nerveux est moins affecté dans cet ordre que le vasculaire ; cet ordre comprend les maladies aiguës de Boërrhaave, les fievres inflammatoires d'Hoffmann, les phlegmasies membraneuses et parenchymateuses de Sauvages. Elles se terminent par résolution, excrétion, suppuration, gangrène, épanchement séreux ou exsudation purulente.

Algies. Le troisieme ordre réunit les maladies douloureuses. Ἀλγεινοὶ. Ce sont des affections où il n'y a qu'un faible dérangement dans la circulation des humeurs, et souvent même aucun, mais où les opérations du système sensitif sont augmentées, diminuées ou irrégulieres. Comme la douleur précede ou accompagne le plus grand nombre de ces affections, on s'est fixé à elle pour caractériser l'ordre.

Spasmodies. Le quatrieme ordre contient toutes les affections spasmodiques, *Spasticæ*, c'est-à-dire celles où le spasme est le symptôme le plus apparent, quoiqu'il soit accompagné d'autres qui momentanément l'obscurcissent. Comme ces affections sont continues ou sujetes à rémission, on nomme les premieres spasmodiques, proprement dites *Tonicæ ;* et les autres, convulsives, *Clonicæ*. Le sentiment est toujours nul dans tous les cas ; aussi, en revenant, est-ce au moment de la perte de connaissance, que les malades se reportent pour renouer le fil de leurs sensations et recommencer leur existence.

Flux. Le cinquieme ordre offre les flux, *Profluvia*. Ce sont des écoulemens contre nature, des humeurs qui parcourent les routes de la circulation particuliere. Ils sont toujours accompagnés d'une accélération de mouvement dans le pouls, qui les rapproche de l'ordre des fièvres et des inflammations ; aussi peut-on les regarder sous ce point comme un ordre général de maladies.

Adynamies. Le sixieme ordre, où les *Adynamiæ* se trouvent, présente les maladies opposées aux douloureuses et aux spasmodiques. L'assoupissement, la faiblesse et l'insensibilité en constituent le caractère. Elles dérivent de la diminution ou de la privation des sens et du mouvement. On trouve dans cet ordre les paralysies, les syncopes et toutes les maladies soporeuses, connues sous la dénomination générale de faiblesses et de privations.

Dyspnoses. Le septieme ordre est celui des maladies dyspnoï-

ques, Δυσπνοικοί. Il comprend les maladies où la respiration est suffisamment gênée pour pouvoir caractériser un symptôme principal. Celles-ci sont très-nombreuses, et le plus souvent du genre des chroniques, circonstance à laquelle il faut faire attention pour ne point les confondre avec celles qui dérivent d'une cause inflammatoire fixée sur la poitrine, et qui sont également accompagnées d'une difficulté passagère de respirer.

Vésanies.

Le huitième ordre est formé par des symptômes relatifs aux facultés de l'ame, sans que la fièvre les accompagne; les affections évidentes qui s'ensuivent sont connues sous le nom de maladies mentales ou *Vesaniæ*. Elles affectent l'imagination, l'appétit ou le jugement. Sauvages les désigne sous les noms d'allucinations, de morosités et de délires.

Cachexies.

Le neuvième ordre, ou le dernier, a sous lui toutes les affections où le vice paraît moins avoir lieu dans les vaisseaux que dans les humeurs qui les parcourent; ce sont les cachexies ou les maladies humorales qui se manifestent par un changement de couleurs à la peau, le gonflement, la maigreur, l'ulcération, l'érosion et différens vices cutanés.

Maladies locales ou particulieres.

La seconde classe, celle des maladies locales, se divise en huit ordres. Le premier comprend les maladies des diverses facultés mentales, la mémoire, l'imagination et le jugement. Le second, les dérangemens qui affectent les sens externes, la vue, l'ouïe, le goût, le toucher et l'odorat. Le troisième, les vices des divers appétits. Le quatrième, ceux qui ont rapport aux diverses sécrétions et excrétions. Les fonctions de la déglutition, de la prononciation, de la respiration et de la progression sont affectées dans le cinquième. Dans le sixième sont renfermées les affections qui ont trait à la forme, à la couleur de l'habitude extérieure. Comme celles-ci ne portent point décidément obstacle à l'exercice des fonctions, elles ne sont point rangées dans le neuvième ordre des maladies générales. Le septième contient les maladies par déplacement des parties. On y trouve les hernies, les prolapsus, les renversemens de parties molles et les luxations; enfin, dans le huitième sont placées les affections dont la solution de continuité ou la destruction des parties molles et dures est le caractère évident.

PATHOLOGIE.

Maladies sexuelles.

La troisième classe, ou les maladies sexuelles, renferme quatre ordres. Dans le premier sont les maladies générales propres aux hommes. Dans le second, celles qui sont locales. Le troisième contient les générales propres aux femmes ; et le quatrième, les locales. Les maladies propres aux hommes sont en petit nombre, et encore la plupart sont-elles purement locales. Celles qui affectent les femmes sont plus nombreuses. Les générales ne sont que des combinaisons des symptômes généraux, et proviennent des désordres qui ont rapport à la menstruation, à la grossesse, à l'accouchement et à l'alaitement. Les maladies locales des femmes et des filles naissent d'un dérangement dans les ovaires, la matrice, le vagin et la vulve.

De l'enfance.

La quatrième classe qui réunit toutes les maladies de l'enfance, n'offre que celles qui sont ordinaires à cet âge, tant que la dentition n'est point achevée. Hippocrate en fait le dénombrement dans ses Aphorismes, en disant : — *Hæc eveniunt parvis et recens natis pueris, serpentia oris ulcera aphtæ dicta, vomitiones, tusses, vigiliæ, pavores, circà umbilicum inflammationes, aurium humiditates. Ad dentitionem verò progressis gingivarum stimulantes prurigines, febres, convulsiones, alvi profluvia idque præcipuè cùm caninos dentes emittere ceperint* (1). On doit ajouter à celles-ci les vers, qui souvent occasionnent des affections de nature dissemblable, et dont on ne connaît la vraie cause qu'après la mort.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Des diverses dénominations données aux maladies par les auteurs, et de leur signification.

Sources des diverses dénominations, données aux maladies.

LES auteurs, en donnant différens noms aux maladies, ont tantôt porté leur attention sur l'ordre, la

(1) Les maladies qui surviennent aux enfans nouveaux-nés sont les ulcères de la bouche qu'on nomme aphtes, les vomissemens, les toux, les insomnies, les peurs subites, les inflammations vers le nombril, les écoulemens par les oreilles. A l'âge de la dentition, les démangeaisons et douleurs de gencives, les fievres, les convulsions, surtout quand les dents canines veulent paraître.

succession et la véhémence des divers symptômes qui les caractérisent, tantôt sur la nature de leurs causes, le tems de l'année où elles arrivent, l'âge des sujets qu'elles attaquent, les effets dont elles sont suivies, ou la manière dont elles sont transmises. NOSOLOGIE.

Ils ont donné le nom d'héréditaires, *Hæreditarii*, à celles que les enfans reçoivent de leurs pères au moment même de leur conception, et qui ainsi se transmettent d'un individu à l'autre par une longue suite de générations : la goutte, l'épilepsie, la vérole et les affections calculeuses sont regardées comme étant de ce genre. Quelques-unes de ces maladies se manifestent immédiatement après la naissance, et même font des progrès surprenans en très-peu de tems, comme celles qui ont pour cause un vice vénérien découvert ou caché. D'autres ne paraissent qu'à une certaine époque de la naissance; tels sont le rachitis ou la nouure, la pierre et les écrouelles. Il est difficile de dire comment cette propagation des maladies a lieu : se fait-elle par la transmission des humeurs de la mère à l'enfant, ou la cause enracinée dans les solides augmente-t-elle en force comme un ferment qui, restant en repos pendant un certain tems, s'élève tout-à-coup dans son plus haut point de développement, en convertissant la pâte où on l'a mêlé, en une toute autre substance de ce qu'elle était précédemment? Ici tout est matière de doute quand il s'agit d'affirmer. Héréditaires.

Les maladies congénérées, *Ingeniti*, sont celles que l'enfant contracte dans le sein de sa mère, sans qu'on puisse dire que ses parens y aient contribué; telles sont les hernies de naissance, les vices organiques ou monstruosités, soit qu'elles soient dues à l'imagination des mères, à quelques greffes qui se seront faites aux premières époques de la vie, aux blessures que l'enfant aura reçues étant encore dans la matrice, ou à un vice de la liqueur spermatique, s'il est vrai que ce vice puisse quelque chose sur les premières ébauches de l'homme. Congénérées.

Les maladies adventitielles, *Adventitii*, sont celles qui surviennent accidentellement après la naissance, soit que l'enfant en prenne le germe des mamelles de sa nourrice, ou qu'elles lui viennent de toute autre cause. Plusieurs tiennent de la nature des hé- Adventitielles.

PATHOLOGIE.

réditaires, et ont comme elles une cause profondément enracinée.

Protopathiques.

Les maladies primitives, Προτοπαθοί sont celles qui persistent dans leur même nature, depuis leur commencement jusqu'à leur fin, et qui ne subissent d'autres changemens que ceux qui constituent le caractère de la maladie, telle qu'une fièvre, une inflammation ordinaire, qui se dissipe par coction ou par résolution.

Deuteropathiques, métastatiques.

Les maladies secondaires, Μεταπτώμενοι, Δευτεροπαθοί, sont celles qui succèdent à une autre; elles ont un caractère entiérement différent de celles d'où elles dérivent, et demandent un tout autre traitement; telles sont la phthisie qui succède à la péripneumonie, la démence qui survient à la phrénésie. Plusieurs de ces maladies peuvent se confondre avec les symptômaties; mais avec un peu d'attention, il sera toujours facile de les distinguer; ce à quoi il faut d'autant plus prendre garde, que l'efficacité du traitement est fondée sur cette distinction. Nous nous étendrons sur celles-ci en parlant de la métaptose.

Pandémiques.

Les maladies pandémiques, Πανδήμοι sont celles qui proviennent d'une cause commune, et qui sévissent indistinctement sur les riches comme sur les pauvres. Elles proviennent le plus souvent d'une cause commune, comme du mauvais pain dans un tems de disette, ou d'un mauvais régime auquel on aura été forcé par les circonstances; tels sont le scorbut, la dyssenterie et autres. Les maladies pan-

Endémiques.

démiques sont endémiques, Ενδήμοι celles-ci se contractent toujours dans une même région, soit à cause des alimens et des boissons dont on fait usage, ou de l'air qu'on y respire; tels sont le scorbut dans le Nord, le pian en Amérique, le dragoneau en Arabie, et autres affections particulières auxquelles les habitans des différens climats sont sujets. Les épi-

Epichoriques.

choriques, Επιχώροι, sont celles qui, nées d'une cause commune et point ordinaire, ne paraissent qu'en certaines circonstances, se répandent avec fureur, et souvent portent la mort partout où elles sévissent; telles sont les fièvres malignes, la coqueluche des enfans, les fièvres pestilentielles et autres d'un caractère plus ou moins inconnu, qui paraissent quelquefois, et dont on ignore entiérement la cause.

NOSOLOGIE.

Sporadiques.

Les maladies sporadiques, Σποραδικοί, *Sparsi*, sont opposées à celles dont il vient d'être fait mention, en ce qu'elles ne proviennent point d'une cause commune, comme les pandémiques, mais de l'idiosyncrasie des sujets qui en sont affectés, et d'une erreur quelconque commise dans le choix et l'usage des six choses non naturelles. Sydenham appelle stationnaires les maladies qui — *cùm à particulari quâdam at nondùm satis cognitâ hujus aut alterius anni constitutione pendeant, singulæ suo ordine invalescunt grassantur admodùm et quasi cæteris dominantur per continuam illam annorum seriem* (1). Il donne le nom d'intercurrentes à celles qui se mêlant à ces dernières n'en sévissent pas moins avec plus de fureur, et paraissent par-là avoir un tout autre caractère; telles sont la scarlatine, la pleurésie catharrale, le rhumatisme, l'érésipèle et l'angine, qui ont lieu aux époques où les fièvres continues courent épidémiquement. Aussi cet auteur regarde-t-il ces fièvres comme la maladie première, et les autres affections comme autant de symptômes *quæ*, dit-il, *vel peculiarem criseos modum vel partem in quam ruit morbi vis, præcipuè spectant* (2).

Intercurrentes.

Tempestives.

Les maladies de la saison, *Tempestivi*, sont distinguées en vernales, hyémales, estivales et automnales. Elles proviennent des changemens qu'opèrent sur le corps la variation de la température de l'air, le froid, l'humidité, la sécheresse de l'atmosphère, les fruits, les eaux de pluies, les vents réglés ou autres, et nombre d'autres circonstances qui ne peuvent bien être saisies que par ceux qui ont une connaissance suffisante de la météorologie et de la physique générale. Hippocrate s'est beaucoup occupé de ces maladies dans son traité *De Morbis populariter grassantibus*. — *Oportet*, dit ce divin vieillard, *exactè perdiscere unamquamque temporum constitutionem et ipsum morbum : nàm æstivos morbos superveniens hyems*

(1) Dépendant d'une constitution parriculière, et point encore bien connue, de telle ou telle année, augmentent en intensité chacune à sa manière, marchent de même, et priment sur toutes les autres pendant tout le reste de l'année.

(2) Qui ont principalement rapport à un mode particulier de crise, ou à la partie sur laquelle se porte l'impétuosité de la maladie.

PATHOLOGIE.

dissolvit et hyemales æstas succedens transmutat (1). Il en traite aussi fort au long dans la troisième section de ses Aphorismes. Les maladies épidémiques paraissent particuliérement à l'époque des solstices, ainsi que l'a remarqué Sydenham, qui a fait sur cette matière plusieurs observations intéressantes.

Vraies.

Les maladies sont dites vraies, quand elles parcourent réguliérement leur tems, accompagnées de leurs propres symptômes, sans aucune déviation apparente ; telle est une péripneumonie bien caractérisée, ou toute autre maladie inflammatoire. Elles sont dites fausses, quand avec le caractère principal il y a écart, dérangement, et même anomalie dans l'ordre des symptômes ; telles sont les affections inflammatoires de poitrine, qui avec un caractère fébrile sont accompagnées de faiblesse, d'une prostration de forces, d'embarras dans le bas-ventre, et de nombre d'autres circonstances qui obscurcissent plus ou moins le caractère radical de la maladie. C'est dans celles-ci que le Praticien a besoin de toute sa sagacité, pour ne point se laisser entraîner à l'erreur par l'apparence de la réalité.

Avec ou sans matière.

Les maladies sont avec matière ou sans matière; cette division est des anciens. Les maladies avec matière sont celles dont la cause paraît résider dans la masse des humeurs, où elle est cachée comme un levain en attendant qu'elle trouve l'occasion de se développer ; telles sont les fièvres rémittentes, les continues, les fièvres d'accès et nombre d'autres où la crasse des humeurs est visiblement viciée. Les maladies sans matière sont celles qui proviennent d'un dérangement dans l'organisation des solides, comme certaines affections nerveuses, le ramollissement des parties dures, et l'endurcissement des parties molles. Cette distinction est fondée sur des notions très-fausses de l'organisme, et ne doit conséquemment point être adoptée.

Internes, externes.

Les maladies sont encore internes et externes, errantes ou fixes. Ces dénominations faciles à en-

(1) Il est bien nécessaire d'étudier la constitution de chaque saison, ainsi que les maladies qu'elle amène. On observe en effet qu'aux approches de l'hiver les maladies d'été disparaissent, et que celles de la premiere saison changent entiérement de caractère à l'arrivée de l'été.

tendre se donnent aux maladies à raison de leur siége et de leur fixité ; elles caractérisent autant de maladies qui sont du ressort de la médecine et de la chirurgie , et qui par cette raison demandent une étude particulière. Cependant quelque distinctes que paraissent être les limites dont elles sont entourées, elles se confondent souvent, ensorte que le domaine de l'un et de l'autre Praticien paraît n'être qu'un. Ainsi l'on voit des maladies générales absolument du ressort du médecin , être occasionnées par des causes physiques auxquelles le chirurgien seul peut remédier, *et vice versâ*. De là la nécessité de lier ces deux sciences, sinon dans la pratique, du moins dans la théorie.

Idiopathiques.

Les maladies idiopathiques, ἰδιοπαθικοί, sont celles dont les symptômes se manifestent à l'endroit même où est la cause ; ce sont les plus ordinaires, celles où se méprennent le moins les médicastres et empyriques ; telle est l'apoplexie qui succède à une compression du cerveau, l'épilepsie occasionnée par une cause qui irrite le principe des nerfs, et la péripneumonie qui dérive d'une stase inflammatoire sur les poumons. Les sympathiques sont celles où la cause est ailleurs que là où paraissent les symptômes; comme l'épilepsie qu'accompagne une mauvaise disposition des hippochondres ou de la matrice ; le délire qui succède aux hémorrhoïdes douloureuses ; la dyspnée suffocative occasionnée par un foyer vermineux dans les premières voies : ces dernières égarent souvent les Praticiens mêmes les plus judicieux, qui se méprennent sur leurs diagnostics. Il faut se rappeler, en pareil cas, les lois qui régissent notre machine et les ressorts secrets par lesquels nos parties communiquent entre elles, pour ne point tomber dans l'erreur sur leurs causes et les remèdes qu'elles demandent. Ces maladies paraissent particuliérement dépendre d'une disposition nerveuse, inhérente au sensorium ; aussi pourrait-on les ranger avec raison parmi les maladies sans matière des anciens. Il ne faut point les confondre avec les maladies métastatiques, qui également paraissent ailleurs que dans le lieu primitivement affecté; celles-ci surviennent toujours vers le milieu ou le déclin des maladies, et en changent plus ou moins la nature; au lieu que les autres pa-

Sympathiques.

PATHOLOGIE.

raissent au moment même où la cause agit avec tous les caractères qui leur sont propres.

Les auteurs donnent encore aux maladies des dénominations relatives à leurs cours, et sous ce point de vue ils les distinguent en aiguës et en chroniques.

Aiguës.

Les aiguës sont accompagnées d'une suite de phénomènes qui indiquent une réaction, dont l'effet est d'élaborer les causes stimulantes, d'en changer la nature, et de les expulser ensuite hors des routes de la circulation. Elles parcourent leurs tems dans un très-court espace et avec danger ; elles sont subdivisées, 1°. en très-aiguës, *Acutissimi* (1): celles-ci ne passent pas le quatrième jour; telles sont la gastritie vraie, l'éphémère simple et la suette; quelquefois celles-ci tuent sur l'heure même, telles que l'apoplexie et la suffocation. 2°. En simplement aiguës, *Peracuti ;* elles vont jusqu'au septième ; tel est le causus. 3°. En aiguës par décidence, *Acuti subdecidui*, quand elles vont jusqu'au quarantième jour ; passé ce terme, elles deviennent chroniques.

Chroniques.

Celles-ci durent un très-long tems, à raison du défaut de réaction, quelquefois même le reste de la vie ; leurs symptômes se développent successivement et avec tant de lenteur, que la nature s'apperçoit à peine du danger qui la menace, telles sont l'hydropisie, les cachexies, la consomption pulmonaire et autres où la réaction est nulle ou presque éteinte, à raison de l'inertie du principe vital.

Tems d'irritation.

Les maladies aiguës offrent, dans leurs cours, deux tems bien marqués, celui d'irritation ou d'acrisie, et celui de coction ou de crise (2). L'âcreté de la chaleur, la sécheresse de la peau, celle de la langue, la soif, l'ardeur et le brillant des yeux, la douleur, l'anxiété, le spasme, la limpidité des urines qui dénote l'orgasme des couloirs, le serrement, la

---

(1) Ces maladies sont d'autant plus courtes que le stimulant a plus d'énergie, qu'il agit sur des parties plus sensibles et plus nécessaires à la vie, qu'il existe un consensus plus général, et que la réaction est plus vive, *et vice versâ.*

(2) Ceci ne doit s'entendre que des maladies inflammatoires, dont le principal symptôme est l'athermasie. La digestion étant suspendue en pareil cas, la graisse déposée dans le tissu cellulaire reprend les routes de la circulation, ensorte que, dit Bertholet, la consommation de l'hydrogène étant plus grande que dans l'état de santé, il doit s'ensuivre un excès de chaleur proportionné.

fréquence et la concentration du pouls, tels sont les signes qui annoncent le premier tems. La rémission ou disparition de toutes ces apparences, la liberté des couloirs avec la molesse et la régularité du pouls annoncent le second tems ou celui de la crise. Il est très-important de bien distinguer le premier de ces deux tems dans les maladies aiguës. — *Cùm supputatio dierum criticorum*, dit Stoll, *indè pendeat, quæ quid sperandum timendumve moliendumve quid sit, an quiescendum, attentum medicum docebit* (1).

NOSOLOGIE.

De coction.

Continues, intermittentes, exacerbantes.

Les maladies ont encore reçu des dénominations relativement à la manière dont elles parcourent leurs tems, et sous ce point de vue on les distingue en continues, en intermittentes et en exacerbantes. On dit d'une maladie qu'elle est continue quand elle persiste la même depuis son invasion jusqu'à sa fin, cependant avec les modifications que la nature de la maladie demande. On dit au contraire qu'elle est intermittente quand son impétuosité est divisée en différens tems séparés par des intervalles de repos (2). On appelle accès le tems où la maladie paraît avec

(1) Car d'elle dérive la supputation des jours critiques, laquelle apprend aux médecins ce qu'il faut craindre ou espérer, s'il faut agir ou rester tranquille.

(2) On a beaucoup théorisé sur la cause de ces retours et repos des fièvres intermittentes; les Praticiens s'accordaient à l'attribuer au retour de la bile dans la masse des humeurs, lorsque le docteur Baumes, qui un des premiers a fait un systême de maladies appuyé sur les nouvelles notions de chimie, l'a expliqué de la manière suivante: " Quand, dit-il avec une énergie convenable, du systême organique l'hydrogène carboné surabonde dans l'économie animale, comme il arrive toutes les fois que le sang ne peut se décarboniser ni se déshydrogéniser convenablement, il doit en résulter une décroissance progressive dans la force du systême vasculaire: bientôt le frisson, le froid, le spasme ont lieu, et constituent le premier tems d'un accès fébrile. L'hydrogène carboné, qui d'abord n'était que mêlé avec le sang, s'y combine plus ou moins étroitement, et cette combinaison ne pouvant se faire sans dégagement de calorique, la chaleur revient et se proportionne à la force de ce dégagement. Les effets ordinaires de l'action des vaisseaux et de la circulation augmentée entretiennent et augmentent la chaleur qui caractérise le second tems de l'accès. Enfin, dans la destruction de certains composés et la recomposition des combinaisons nouvelles, aidée par la température à laquelle la chaleur élève le systême, un gaz aqueux se forme avec plus ou moins de profusion, et les moiteurs ou les sueurs générales qui constituent le troisième tems de l'accès fébrile, amènent le calme et la fraîcheur par l'effet même de la vaporisation. "

PATHOLOGIE.

toute sa force dans les maladies non fébriles; et pyrexie, la même époque dans celles qui sont avec fièvre. Les exacerbantes ou rémittentes sont des maladies qui tiennent des continues et des intermittentes: elles tiennent des continues, en ce qu'elles ne quittent point du moment où elles ont commencé; mais elles ont un rapport avec les intermittentes, en ce qu'elles sont sujetes à devenir plus intenses à des époques réglées. Ces intensités, à raison de leur régularité, entrent comme caractère de la maladie, et sont désignées sous le nom d'exacerbation ou paroxysme. Elles sont plus ou moins rapprochées, plus ou moins longues, plus ou moins régulières dans l'ordre de leur apparition; et à raison de tous ces phénomènes on distingue les maladies où elles ont lieu, en périodiques ou régulières, et en anomales; en typiques et en erratiques ou vagues. On appelle période un assemblage de phénomènes qui se suivent d'une manière régulière, et l'on donne le nom de type à l'ordre dans lequel les périodes se succèdent. La période qui revient toutes les vingt-quatre heures constitue le type quotidien; celle qui paraît après quarante-huit heures forme le type tierce, et celle qui s'annonce après soixante-douze heures forme le type quarte.

Paroxysmes.

Régulieres, bénignes, malignes.

Les maladies sont distinguées, par rapport à leur suite, en graves et en légères, en bénignes et en malignes. Une maladie est grave quand elle est accompagnée d'un grand nombre de symptômes qui sévissent tous en même tems, soit qu'il y ait du danger ou non; elle est légère quand les symptômes sont peu nombreux, et qu'ils ne menacent d'aucune suite fâcheuse. Une maladie peut être bénigne, quoique grave, pourvu qu'elle puisse céder à un traitement convenable, et que les symptômes dont elle est accompagnée ne soient point fâcheux par eux-mêmes. Une maladie est maligne quand elle apparaît subitement, et que sous des dehors trompeurs et peu inquiétans elle n'en sappe pas moins les fondemens de la machine, en opprimant les forces qui l'animent. Cette malignité a principalement lieu dans les maladies aiguës; elle paraît venir de miasmes qui flottent épidémiquement dans l'atmosphere, et qui passés dans le système de l'absorption infectent les humeurs, détruisent l'excitabilité des solides, et jettent les res-

sorts de la machine dans une stupeur et un engourdissement dont ils ont peine à se débarrasser. Elle peut également venir d'un principe de contagion virulente et pestilentielle, qui passe d'un individu à un autre par le simple attouchement.

Les maladies sont dites régulières quand, accompagnées de leurs propres symptômes, elles parcourent leurs tems avec exactitude et convenablement à leur nature. On appelle irrégulières ou anomales celles dont les symptômes insolites n'ont aucun type ni périodiocité qu'on puisse prévoir. L'anomalie, dans les fièvres sur-tout, indique toujours une cause rebelle.

Curables, incurables, salutaires, mortelles

Les maladies sont curables, incurables ou salutaires. Ces distinctions sont essentielles à faire remarquer aux Praticiens; car avant de penser à traiter une maladie, il faut savoir si elle guérira ou non, si elle guérira en totalité ou en partie, si elle guérira avec le secours de l'art ou avec celui de la nature. Il en est, en effet, qui sont supérieures aux efforts de tous deux, d'autres qui ne le sont qu'à ceux de l'art, d'autres qu'à ceux de la nature, et certaines n'admettent la guérison qu'en partie. Toute maladie qui ayant été guérie, revient peu de tems après, est désignée sous le nom de rechute. La rechute suppose toujours une guérison imparfaite, et un reste de la cause qui se réveillant d'une manière ou d'une autre reparaît avec toute son activité. Les maladies salutaires se distinguent des autres par leur bénignité et par les heureux événemens qu'ils annoncent. Quoique de tems en tems elles occasionnent des troubles, elles sont loin de nuire à la vie, et sont d'autant plus nécessaires qu'elles délivrent de plus grands maux, et laissent le corps plus sain que quand elles l'ont attaqué. On doit rapporter à ce genre le plus grand nombre des maladies fébriles qui sont accompagnées de crises, c'est-à-dire, des efforts de la nature victorieuse qui tendent à la guérison. On dit qu'une maladie est mortelle, quand la réaction n'amenant ni intermittence ni crise, la crudité persiste jusqu'à ce que les forces de la vie manquant dans l'universalité du systême, le cœur, qui n'a plus d'action sur la masse des humeurs qui lui est récemment arrivée, succombe sous les efforts qu'il fait pour l'expulser.

PATHOLOGIE.

Enfin, depuis peu on a introduit dans le langage nosographique la distinction des maladies en sthéniques et asthéniques. Les premières qui prennent leur dénomination de Σθένος, *robur*, sont celles qui dérivent d'un surcroît de forces de la fibre et d'une irritabilité plus grande des organes destinés à la grande circulation. Ces maladies, qui ont un grand rapport avec les inflammations, ne sont cependant pas toujours accompagnées d'inflammation. Les asthéniques sont celles qui sont le produit d'un état contraire dans le système des solides ; elles se distinguent par la petitesse et la faiblesse du pouls. Un grand nombre des anomales rentrent dans celles-ci.

SECTION TROISIÈME.

DE L'AITIOLOGIE

OU

DOCTRINE DES CAUSES MORBIFÈRES.

La maladie est un changement physique de l'état sain du corps en un opposé; elle est donc l'effet d'une puissance en vertu de laquelle elle existe; car, comme l'observe Hippocrate dans son livre *De Arte*: Τὸ αὐτόματον *nil prorsùs esse constat, si quidem quidquid fit propter quid fieri deprehenditur, et ad aliquid refertur. At quod* αυτοματως *fit nullo modo subsistere videtur, sed tantùm nomen inane* (1). Or, cette puissance nécessaire à la formation de la maladie, quelle que soit sa manière d'agir, en est appelée la cause. Mais comme la maladie elle-même n'est qu'un concours de symptômes qui coexistent, se succèdent, s'entremêlent, disparaissent et reparaissent à différentes époques, sa cause sera donc la raison de coexistence, de succession et de variation de ces symptômes, ou ce qui revient au même, la connexion du principe avec l'événement (2). Les symptômes n'étant que des chan-

La cause de la maladie est dans la connexion du principe avec l'événement.

(1) Il est constant que la spontanéité n'a aucune valeur par elle-même; car on observe dans toutes les choses qui arrivent, des raisons pourquoi elles paraissent, et auxquelles on peut les rapporter. Mais ce qui arriverait spontanément ne pouvant subsister, toute dénomination lui devient nulle et vide de sens.

(2) Pour bien entendre cette théorie, ainsi que son développement qui suit, il faut savoir que les forces vitales par leur consentiment d'action forment une puissance réactive à l'égard des corps ou substances qui pourraient troubler l'organisme: d'où il suit que pour faire naître une maladie il faut, 1°. que sa cause occasionnelle agisse sur les organes vitalisés; 2°. qu'à l'impression qui s'ensuit succède une réaction qui en modifie la nature, en l'offrant avec les attributs que lui donnent l'idiosyncrasie de l'individu. C'est dans cette réaction que se trouvent l'essence de la maladie et la raison de la diversité d'apparence, selon la nature des causes et l'état des forces vives de

PATHOLOGIE.

gemens dans les actions et les qualités, l'un et l'autre étant le résultat des facultés organiques et intellectuelles, il s'ensuit que la cause des maladies peut aussi bien siéger sur les parties, que dériver du principe qui les anime.

Il est des organes sur lesquels la cause semble agir de préférence à d'autres. Cette préférence est due à leur disposition première, à l'étendue de leur surface, à leur sensibilité particulière, aux résorptions qu'ils opèrent, et aux régions du corps qu'ils occupent. Hufeland les nomme avec raison les vestibules des maladies, *Atria morborum*; les plus importans sont le canal intestinal, les poumons et la peau. « Ces organes, doués d'une sensibilité et d'une irritabilité plus grande, ont un consentiment singuliérement marqué entre eux et avec quelqu'autres parties du corps où ces mêmes facultés sont portées au plus haut degré. Ils sont d'ailleurs soumis aux influences extérieures d'une manière immédiate et plus constante que tout le reste du système. C'est pour cette raison que la classe des maladies gastriques est si étendue et si importante, et que les affections du bas-ventre ont tant d'influence sur toute l'économie. Les poumons, où circule toute la masse du sang, et où s'établit la communication de ce fluide avec l'air extérieur, sont sujets, par la même raison, à diverses affections importantes; leur sensibilité à quelqu'irritation spécifique, comme à celle de certains gaz; augmente encore chez eux cette disposition. Enfin, la peau, par son étendue, par le grand nombre de nerfs dont elle est pourvue, par son exquise sensibilité, par sa connexion immédiate avec l'air extérieur et avec d'autres substances capables de modifier son état, par sa faculté absorbante, par l'importante fonction de purifier continuellement le sang des parties corrompues dont la rétention ne pourrait avoir que des suites funestes, et par ses rapports sympathiques avec toutes les parties du systême, est le sujet d'une multitude d'impressions et d'affections. »

---

l'organisme. La réaction étant fondée sur la perception du stimulant, il s'ensuit que la maladie doit durer jusqu'à ce que la force de la nature en ait surmonté la cause, ou jusqu'à ce que la cause ait amorti la force de la nature.

Ceux

Ceux qui les premiers pensèrent à établir la médecine sur des dogmes raisonnés, furent également ceux qui s'occupèrent d'abord de la cause des maladies, persuadés, comme l'était Celse, — *Eum rectè curaturum quem prima origo causæ non fefellerit* (1). Mais leurs tentatives sur cet objet dûrent bientôt les convaincre qu'on ne peut connaître les causes des maladies, si l'on ne joint le raisonnement aux phénomènes, et les phénomènes au raisonnement; car les phénomènes sans le raisonnement ne fournissent aucune idée sur la nature de la maladie, comme le raisonnement sans les phénomènes n'est applicable à aucun cas connu. Ils ne tardèrent pas aussi dès-lors à s'appercevoir qu'il en était d'évidentes, et qui en quelque façon frappent les sens, pendant que d'autres étaient abstruses, ou d'une nature très-cachée, et seulement accessibles à ceux qu'une étude des ressorts de la machine avait disposés à les appercevoir, et de là la première division des causes en internes et en externes. Les internes étaient toutes celles qui se soustraient aux sens, qui sont au dedans du corps, et qui ne parviennent à un plein développement qu'après un espace de tems proportionné à la force de leur action; tel était le vice vénérien dans une carie ou dans un bubon, l'érosion ou rupture d'une artère du cerveau dans l'apoplexie. Les causes externes furent celles qu'on regardait comme hors de l'organisme; ce sont généralement les six choses non-naturelles, et toutes les substances mécaniques qui opèrent une division ou torsion apparente des parties : celles-ci ont été plus examinées par les anciens, à raison de ce qu'elles sont plus sensibles et moins sujetes aux conjectures; mais pour cela elles n'en sont pas placées au plus haut point d'évidence, à raison du peu de certitude qu'on a sur la nature intime des substances nécessaires à la vie, et de leur influence sur l'organisme.

AITIOLOGIE.

Comment on la peut découvrir.

Internes, externes.

On a demandé si la cause morbifère pouvait agir séparément sur les solides ou sur les humeurs, et former ainsi deux classes distinctes de maladies, présentant chacune des indications particulières. Les

(1) Que celui-là devait bien guérir, à qui la cause première du mal serait mieux connue.

PATHOLOGIE.

Si les solides peuvent être affectés indépendamment des humeurs, *et vice versâ.*

Dogmatistes l'ont cru, et même sont partis d'après cette idée pour établir leurs divisions nosologiques, en admettant des maladies des solides et des maladies des humeurs, comme si le vice de l'un ou de l'autre de ces deux ordres de parties pouvait par lui seul faire naître la suite de phénomènes qui seule peut caractériser une maladie. La vérité est que chacun est dans une trop grande correlation, pour que le vice de l'un ne passe point à l'autre du moment où il a commencé à produire son effet; c'est ce dont on a des preuves indubitables dans le scorbut et la vérole, et dans toutes les affections inflammatoires, où non-seulement le sang est vicié, mais où les solides mêmes sont dans un état de plus ou moins grand éréthisme.

Prédisposantes, procathartiques.

Les notions prises de la cause interne de la maladie ont fait naître une nouvelle division des causes, savoir; les prédisposantes ou proégumènes (1), et les procathartiques (2) ou occasionnelles. On a appelé cause prédisposante tout état du corps qui le rend propre à recevoir la maladie, pourvu qu'une occasion favorable à cette réception se présente. On a désigné sous le nom d'occasionnelle la condition qui, s'introduisant dans l'organisme, le rend susceptible de l'effet propre à la cause prédisposante. Aucune de ces deux causes, considérée seule, ne pouvant produire la maladie, il faut nécessairement leur simultanéité. Si la prédisposition manque, l'occasion ne saurait avoir son effet, et alternativement. L'observation a d'abord fait établir cette distinction, et l'expérience l'a depuis confirmée; mais pour mieux mettre la chose en évidence, prenons l'inoculation de la petite vérole pour exemple. Une infiniment petite quantité de matière purulente, que l'expérience a démontré être contagieuse, est introduite par une légère piqûre à la peau; et bientôt prise par les absorbans, elle est portée dans la masse des humeurs, et distribuée par-tout avec elle. Si la cause prédisposante peut avoir son plein effet, c'est-à-dire, si le corps est convenablement dispo-

---

(1) Προηγούμεναι, *antecendentes.*

(2) Προκαταρτικαί, *primaria.*

ſé, les ſuites de cette introduction ſeront un certain nombre de phénomènes ou ſymptômes, dont la combinaiſon formera la petite vérole. Mais cependant ces ſymptômes ne paraîtront qu'autant que cette diſpoſition du corps à favoriſer les effets du virus aura lieu. Si cette coopération n'y eſt pour rien, ſoit parce que la perſonne aura eu la petite vérole, ou pour toute autre raiſon hors de notre ſphère d'attention; il ne ſurviendra aucun changement, et la ſanté reſtera la même qu'elle était avant l'inoculation. Ainſi il eſt facile de voir que la matière contagieuſe qui, conſidérée en elle-même, pourrait être regardée comme la cauſe prochaine de la maladie, n'en eſt réellement qu'une éloignée, contingente ou poſſible; qui peut agir ou ne pas agir, ſelon que le corps y eſt diſpoſé ou non. AITIOLOGIE.

Enfin, les cauſes des maladies ont été diſtinguées en éloignées et en prochaines. Les éloignées, chacune ſéparément, contribuent à produire la maladie; mais cependant elles ne peuvent la faire éclore qu'autant qu'elles ſont réunies, quel que ſoit l'enchaînement des circonſtances néceſſaires à cette production. La prochaine eſt celle qui, formée par le concours des cauſes éloignées, produit la maladie par elle ſeule, et d'une manière immédiate. On l'appelle continente, en ce qu'elle contient la raiſon ſuffiſante de la maladie, de manière qu'étant donnée celle-ci a lieu, et qu'étant ſouſtraite elle diſparaît. Pour en avoir l'idée exacte, il faut conſidérer la manière dont les cauſes éloignées peuvent contribuer à former une maladie; car c'eſt de la connaiſſance de cette coalition que dérive celle de la cauſe prochaine. Celle-ci préſente donc le caractère de la cauſe véritablement phyſique de la maladie, les autres n'en devant être conſidérées que comme les matrices ou foyers particuliers. Cette cauſe prochaine eſt ſouvent une modification qui, quoique réelle, ne peut cependant tomber ſous les ſens. Qui peut en effet établir cette diſpoſition d'organes ſi propres à recevoir le mouvement fébrile, à favoriſer l'invaſion du virus variolique ou l'abſorption du vérolique; du pſorique chez les ſujets ſi propres en certains cas à répondre ou ſe ſouſtraire à l'impreſſion de ces cauſes? Éloignées et prochaines.

Si l'on conſidère le pouvoir mutuel qu'ont, dans Réſultats.

PATHOLOGIE.

la formation d'une maladie quelconque, les causes dont nous venons de faire mention, on concevra pourquoi lorsque l'une manque, change ou augmente, ou que d'autres viennent à la compliquer ou à se substituer à elle, aussitôt une disparition, une diminution, un changement ou une augmentation analogue surviennent; comme aussi pourquoi la maladie disparaît entièrement lorsque l'une et l'autre, dans le cours de la maladie, sont totalement détruites. C'est de ces observations qu'on peut prendre quelques notions sur l'origine des maladies aiguës ou chroniques, leurs accroissemens, leurs décroissemens, leurs paroxysmes, leur rémission, leurs périodes, leurs changemens en d'autres de nature différente, leur guérison parfaite ou imparfaite, et leur retour. Mais tous ces objets si étendus ne sauraient être bien appréciés qu'autant qu'on pèse bien l'influence qu'ont sur le corps les six choses non-naturelles en santé comme en maladie; car ce sont vraiment elles qu'on doit considérer comme puissances morbifères, ainsi qu'on le verra d'après les détails où nous allons entrer.

CHAPITRE PREMIER.

Des puissances morbifères hors de l'organisme.

On entend par nature, considérée sous l'aspect médical, le complément de forces qui maintient les opérations de la vie dans l'état de santé. Cet état est le produit d'une série de mouvemens apparens ou cachés qui contribuent à assimiler à l'individu vivant ce qui est nécessaire à son existence, et à rejeter par les excrétoires, ou autrement, ce qui pourrait lui nuire. Quoique tous les hommes, avec un même systême de parties, aient une masse d'humeurs évidemment homogènes et mises en mouvement par des forces semblables, et que tous offrent une constitution approchant la même à l'époque de leur naissance, chacun cependant, à mesure qu'il avance vers le méridien de la vie, n'en offre pas moins des nuances sensibles, particulières à chaque individu, et d'où dérive la diversité de tempéramens, qu'on

Variété dans l'action de ces puissances.

appelle idiosyncrasie. Il n'est point étonnant, d'après cette observation, que chacun soit plus ou moins soumis à l'influence des puissances morbifères, ainsi qu'il est constaté par la pratique. Les puissances dont il s'agit, opérant sur l'organisme, n'agissent que d'après les lois de la mécanique, de la physique, de la chimie et de la psychologie; aussi ne doit-on pas s'étonner si dans leur exposition nous recourrons fréquemment à elles; car ces lois seules régissent notre machine, et conséquemment elles sont les seules que nous ayons à considérer pour en apprécier le désordre.

AITIOLOGIE.

Sont les causes les plus ordinaires des maladies.

Les puissances morbifères, hors de l'organisme, envisagées relativement à leur action, peuvent et semblent devoir être regardées comme les causes les plus ordinaires des maladies. Elles sont la plupart du tems les occasions sans lesquelles la maladie n'aurait point lieu; elles sont conséquemment les plus nécessaires à connaître. — *Ego quotidie deprehendo*, dit Baglivi en parlant d'elles, *conducere mihi pluris ad feliciter medendum morbis occasionem inquirere, quàm recurrere ad causas primo-primas de quibus usquè ad nauseam plures scatent libri futiliter nihilominùs et ineptè. Auctores enim pro quodam usitato more aliorum auctorum scripta emungentes, ingerunt in suis operibus tot nugas tandemque ineptias super causis primo-primis ut stomachum meherclè et fastidium mihi pariant, et crambem recoquentes multam præbent ansam felicium utiliumque curationum* (1). Nous allons considérer l'action de ces différentes puissances morbifères en autant d'articles particuliers, en commençant par celles qui dérivent de l'atmosphère.

ARTICLE PREMIER.

Des qualités morbifères de l'atmosphère, ou de l'air considéré comme cause de maladie.

Du moment où l'homme, sorti du sein de sa mère,

(1) J'observe tous les jours qu'il m'est plus utile pour bien guérir, de rechercher l'occasion de la maladie, que de recourir aux causes premières, dont les livres font futilement mention jusqu'à exciter le dégoût; car les auteurs, selon leur coutume, butinant les uns chez les autres, mêlent dans leurs écrits tant d'inutilté et d'ineptie sur les causes de ce genre, qu'ils vont jusqu'à faire naître des nausées; et revenant sur ce qui a été dit, ils en prennent motif pour parler de leurs succès.

PATHOLOGIE.

commence à vivre par lui-même, jusqu'à celui où la mort met fin à son existence, il respire et s'assimile l'air qui l'entoure, et en est pressé de toutes parts avec une force qui surpasserait toute croyance si elle n'avait été prouvée par un très-grand nombre d'expériences. Il doit donc en être diversement affecté, selon que les qualités de ce milieu varient plus ou moins. Hippocrate, long-tems avant les physiciens de nos jours, avait observé cette grande influence de l'air sur le corps. Il dit dans son traité *De Flatibus*, en termes précis : *Aerem in omnibus quæ corpori accidunt maximum esse auctorem et dominum cujus potentiam diligenter perspicere oportet* (1). Et plus loin il continue, en disant : — *Mortalibus vitæ et morborum esse auctorem.* — Mais l'air n'a guères d'effet sous ce dernier aspect, qu'autant que son influence est prompte, et qu'elle opère sur des personnes qui ne sont point accoutumées à ces mauvaises qualités.

Nonne vides etiam cœli novitate et aquarum
Tentari, procul à patriâ quicumque domoque
Adveniunt, ideò quia longè discrepat aer (2).

LUCRET. l. VI.

Effets morbifères de la trop grande pesanteur.

La pesanteur de l'air, portée à vingt-huit pouces dans le tube de Toricelli, et répondant à une hauteur de trois cent quarante mille deux cent cinquante-six pieds de ce fluide, s'élève rarement à un pouce plus haut dans ce même tube ; aussi est-elle supportable à ce point en nos climats. Elle paraît alors plutôt servir à l'organisme qu'à lui nuire ; elle rend la fibre plus élastique, la circulation plus facile, et les sécrétions plus accélérées ; et conservant le diamètre des vaisseaux dans un état toujours à-peu-près le même, elle restreint l'expansibilité des humeurs, et les empêche de se porter ailleurs que dans leurs

(1) Que l'air est cause de beaucoup de phénomènes qui ont lieu dans le corps humain, et qu'on n'en saurait trop considérer le pouvoir, puisqu'il peut également occasionner la vie ou la mort.

(2) Ne voit-on pas être affectés par l'influence du climat et des eaux ceux qui vont loin des lieux qui les ont vu naître, à raison de la grande différence dans les qualités de l'air auquel ils ne sont point accoutumés.

propres canaux. D'un pareil équilibre entre ces deux forces résulte la facilité dans les fonctions de la circulation et de la respiration, une égalité dans la chaleur, et enfin la santé. Mais si cette pesanteur devient trop considérable, elle nuit alors en resserrant les vaisseaux, en exprimant les humeurs, et les forçant vers un autre lieu moins comprimé. Si cette détermination se fait vers les poumons, les vaisseaux étant gênés, et présentant au sang qui leur arrive, une très-grande résistance, le cours de cette humeur en est empêché, et même souvent arrêté. Les expériences de Wainwright prouvent qu'en général les animaux ont plus de force, et succombent moins sous leurs fardeaux lorsque l'air est pesant, que quand il est léger; dans une atmosphère sèche, que dans une humide; dans celle qui est battue des vents, que dans une stagnante et tranquille.

AITIOLOGIE.

De la légéreté.

Les effets de la trop grande légéreté de l'air sont beaucoup plus pernicieux; les solides en deviennent plus lâches; les humeurs rarescibles entrant en expansion, remplissent leurs vaisseaux, les dilatent, les affaiblissent, et de là les intumescences, les éruptions, le ralentissement de la circulation dans les capillaires cutanés, l'accablement, la gêne dans la respiration, l'hémoptisie et autres affections de stase qui sont prouvées par tout ce qui arrive aux plongeurs qui restent un peu trop long-tems sous l'eau. Tous ces effets sont confirmés par les expériences de Boyle, qui constatent que les animaux supportent facilement la pesanteur de l'air, qui fait monter le mercure à trois pouces plus haut qu'à son ordinaire dans la machine de compression, et qu'ils périssent au contraire dans la machine du vide lorsque le mercure descend à trois ou quatre pouces au-dessous du terme ordinaire. Le poids de l'atmosphère varie, non-seulement dans les différens climats, mais encore tous les jours dans le même. Le corps s'accoutume à ces différentes gradations quand elles arrivent insensiblement; mais il en souffre toujours quand les transitions sont subites, particuliérement quand la constitution est très-délicate et irritable, les humeurs d'une nature très-expansible, et qu'il y a quelques vices dans les poumons. De là on conçoit comment les asthmatiques peuvent pré-

PATHOLOGIE.

voir l'augmentation de leurs maux, ou leur diminution à l'inspection d'un baromètre.

De la chaleur.

La chaleur excessive de l'atmosphère provient toujours de l'influence du soleil qui darde ses rayons plus ou moins perpendiculairement, du défaut de vent, comme il arrive en plein calme. Cette chaleur dilate les différens ordres de vaisseaux, en raréfiant diversement les humeurs, à raison de leur densité particulière, et ainsi elle opprime les forces, procure l'évaporation de ce qu'il y a de plus tenu dans les humeurs, et laisse les solides dans l'inertie et l'affaissement. La sueur coule de tout le corps au moindre mouvement, et bientôt la soif, l'inquiétude, l'amaigrissement et une entière exsolution de forces s'ensuivent; de là diverses fièvres aiguës et synoques putrides, le cholera, la diarrhée, la dyssenterie et diverses hémorrhagies. La chaleur de l'été change ordinairement les intermittentes du printems en rémittentes, et celles-ci en continues, et chacune reprend son premier type en automne. Mais quelque fâcheux que soient les effets d'une trop grande chaleur de l'atmosphère, ils sont bien moindres quand on y a été accoutumé dès sa plus tendre jeunesse, quand on a soin de fournir à l'excessive transpiration par une boisson abondante, et qu'on passe le tems dans l'oisiveté, ainsi que le font les Orientaux. On croyait autrefois que la vie ne pouvait subsister dans une atmosphère échauffée au-dessus du degré de la chaleur ordinaire du sang; mais les observations d'Adanson dans la Nigritie, celles du D. Ellis dant la Georgie, constatent que les habitans de ces régions jouissent d'une bonne santé, quoique le thermomètre de Farenheit, à l'ombre, soit souvent au 103° (1), et celui de Réamur à 43°, et même quelquefois plus haut.

Du froid.

Le froid de l'atmosphère, lorsqu'il est porté à un très-haut point, rétrécit le diamètre des vaisseaux, fige les humeurs, crispe et durcit les solides, et donne lieu à des symptômes, d'abord inflammatoires, qui sont bientôt suivis de la sidération de la partie qui l'éprouve quand l'effet continue.

---

(1) Le 32° de celui de Réaumur.

Le premier effet d'un moindre froid se passe à la surface du corps :

AITIOLOGIE.

Stringuntur tubuli pellis coguntur et intùs,
Tot variis pellenda viis excreta, cruoris
Concressit lento moles tardissima gressu (1).

HYG. *Geof.*

Il donne lieu aux apoplexies, à la suffocation, aux pleurésies, à la péripneumonie, aux esquinancies d'automne et de printems, et aux palpitations : il occasionne l'engourdissement, la stupeur même, qui sont toujours les avant-coureurs de la gangrène. Porté à un degré inférieur, le froid, en resserrant modérément les couloirs, retient au dedans les humeurs utiles, et ajoute une nouvelle force en donnant plus d'élasticité à la fibre ; les humeurs trop animalisées, qui ne peuvent sortir par la peau, s'échappent par les reins, et sont ainsi dans l'impossibilité de nuire à l'organisme. Mais ce froid, quelque modéré qu'il soit, n'en dispose pas moins aux maladies inflammatoires, rhumatismales, et à toutes celles qui dérivent de la trop grande roideur de la fibre.

De la sécheresse.

La trop grande sécheresse dans l'air, produit des maladies qui ont beaucoup de rapport avec celles que le froid ordinaire occasionne. Il donne lieu à l'absorption d'une beaucoup plus grande quantité de principes aqueux du sang qu'il ne convient, et laisse le reste dans un état de trop grand épaississement. En augmentant la force de la fibre, il augmente également la perspiration, qui, portée trop haut, donne lieu au retardement des humeurs dans leurs canaux, et ainsi par suite au caractère inflammatoire qu'elles prennent, comme le prouvent les péripneumonies, les pleurésies et les angines, dont sont si souvent pris ceux qui passent promptement d'un air humide dans un autre de qualité opposée.

Mais de toutes les qualités de l'atmosphère il n'en

---

(1) Il resserre les vaisseaux de la peau, repousse au dedans les humeurs qui devaient s'échapper par leurs divers excrétoires, et épaissit la masse du sang dont le cours est alors très-lent.

PATHOLOGIE.

De l'humidité.

est point qui produisent de plus mauvais effets que son humidité :

Scilicet immodico gravis atmosphera liquore
Obstruit exiles tubulos quais pervia sensìm
Corpora perspirant intùs compellit aquosam
Colluviem.
Intereà humorum delibatissima moles,
Admixta vitiatur aqua tardoque movetur
Circuitu, vapidam volvens pro sanguine lympham (1).

HYG. *Geof.*

Quand cette humidité est accompagnée d'alternatives de froid et de chaud, l'air se charge alors d'une très-grande quantité d'eau qui s'y trouve dans une parfaite solution; Linning a observé dans la Caroline méridionale, que le poids d'un corps a augmenté d'une livre en une heure dans une pareille atmosphère. Cette humidité, à laquelle on s'expose assez imprudemment le matin ou le soir, produit souvent des catarrhes que la chaleur du soleil guérit en peu de jours. Mais quand cette cause agit d'une manière continue, il survient bientôt un relâchement des fibres, accompagné d'une dissolution du sang, pour peu qu'il y ait dans l'atmosphère un degré de chaleur propre à la favoriser, et de-là les accidens qu'occasionne le défaut de transpiration, dont les suites sont souvent si funestes. Sanctorius en fait l'observation, lorsqu'il dit dans un de ses Aphorismes : — *Adiapneustia quæ æstate malignam febrem, hyeme vix minimam alterationem efficere potest; corpora enim acriori-perspirabili æstate referta sunt quàm hyeme* (2).

(1 Car alors son poids, augmenté par l'eau qu'elle tient en dissolution, opprime les canaux par lesquels le corps perspire, et force ainsi la matière transpiratoire à s'ouvrir une voie au dedans. La portion la plus pure des humeurs se trouvant alors surchargée d'un principe aqueux, ne peut parcourir les routes de la circulation que d'une manière fort lente, et les canaux, au lieu d'un sang pur, ne charient qu'une lymphe crue.

(2) Le défaut de transpiration qui l'été occasionne des fièvres ma-

AITIOLOGIE.

De l'humidité combinée avec la chaleur.

L'humidité de l'atmosphère, combiné à un certain degré de froid, produit beaucoup de maladies qui dérivent du défaut de transpiration, de la roideur de la fibre, et de la stagnation et coagulation des sucs; tels sont l'anasarque, le scorbut, l'atshme humide, les engorgemens séreux des jambes, les affections catharrales et autres. Ces maladies, qui sont du genre des chroniques, indiquent une cachexie humorale, à laquelle il est bien difficile de remédier si l'on ne change d'air le plus promptement possible. Les effets de l'humidité, combinés à ceux de la chaleur, sont encore bien plus fâcheux et plus prompts. Il se forme alors des effluves de nature différente, par la décomposition des matières organisées, privées de vie, qui réduites en gaz portent avec elles des principes de septicité, comme on l'observe dans les pays chauds que les pluies rendent toujours humides, ou qui sont arrosés par beaucoup de canaux peu navigables, et d'où conséquemment il s'élève des miasmes plus ou moins corrompus.

Atque ea vis omnis morborum pestilitasque,
Aut extrinsecus ut nubes nebulæque superna
Per cœlum veniunt aut ipsâ sæpe coorta
De terra surgunt, ubi pulverem humida nacta est
Intempestivis pluviisque et solibus icta (1).

LUCRET. l. VI.

Les voyageurs s'accordent tous à rapporter à de pareilles causes l'insalubrité de l'air de Batavia et des bords du Gange, où paraissent chaque année des fièvres si pestilentielles, qu'en 1771 il en coûta la vie, au Bengale, à plus d'un million d'hommes (2). Prosper

---

lignes, n'amène que de très-petits changemens l'hiver, vu que l'été le corps est plus rempli de l'humeur acrimonieuse de la perspiration, qu'il n'a lieu l'hiver.

(1) Et de là l'origine de ces maladies et de toutes les pestes, soit que les nuages et les brouillards se repandant par les cieux les amènent de loin, ou qu'elles s'elèvent de terre, lorsque celle-ci, humectée par des pluies continues, est ensuite échauffée par un soleil violent.

(2) Ces fièvres, dans ce dernier endroit, ont pour foyer les rizières

PATHOLOGIE.

Alpin observe que la peste, quoiqu'originaire de la Grèce ou de la Syrie, commence néanmoins quelquefois en Egypte, après de grandes inondations, lorsque les eaux du Nil, répandues au loin, séjournent sur les terres et y forment des marais putrides. Les fièvres putrides et bilieuses, ainsi que le scorbut, sortent tous les ans des canaux de la Hollande, où pourrissent en été une quantité incroyable de poissons qui sont à sec. Le mauvais air de Rome vient, en été, de ses anciens aqueducs, dont les eaux se répandent parmi les ruines et dans les plaines, dont le niveau a été interrompu par les travaux des modernes. Les fièvres pourprées, les dyssenteries, les petites véroles malignes, si communes dans les campagnes, proviennent la plupart du tems des mares dans lesquelles les feuilles et les herbes se putréfient. En pareil cas la chaleur, jointe à l'action des miasmes marécageux, change plus ou moins l'état de l'oxygène nécessaire à l'organisme animal, et souvent même affaiblit dans les corps vivans la faculté qu'ils ont d'absorber ce principe. L'hydrogène carboné surabonde alors, et les élémens de la bile dominant, cette humeur se forme d'autant plus abondamment, que l'hydrogène, en excès, fait la base de l'huile dont la bile est en grande partie formée. L'on voit, d'après cette théorie, pourquoi le foyer qui en est l'organe sécrétoire, est d'autant plus menacé de congestion que la bile est plus abondante (1).

Circonstances auxquelles il faut avoir égard.

Les violentes commotions et agitations de l'air peuvent encore occasionner des maladies, quand elles persistent dans une direction donnée, et assez long-tems pour former des vents violens. On ne peut foncièrement déterminer les effets de tel ou tel

---

ou marais artificiels pratiqués le long de ce fleuve pour y faire croître le riz. Après les récoltes, les racines et les pailles de ce graminé, abandonnées dans les eaux stagnantes, pourrissent et se changent en un bourbier infect, d'où s'exhalent des vapeurs trop souvent funestes.

(1) Lancisi avait observé que les émanations des marais étaient plus actives après le coucher du soleil que pendant le jour. Cette observation s'accorde avec les notions modernes qui établissent que le point de saturation de l'air, qui tend continuellement à dissoudre les exhalaisons, s'élève ou s'abaisse à proportion que la température s'accroît ou diminue.

vent, parce que celui du sud-ouest, par exemple, qui, à la latitude de Paris, amène toujours l'humidité sur les côtes, peut apporter la sécheresse en d'autres, selon la position des lieux, les déserts arides qu'il a à parcourir, et nombre d'autres circonstances desquelles la chorographie seule peut instruire. Les vents en eux-mêmes n'ont de bonnes ou de mauvaises qualités qu'autant qu'ils sont chauds ou froids, et chargés ou non de molécules délétères. Le vent du nord ici dessèche la fibre, épaissit les humeurs, et leur donne plus de viscosité; aussi quand il souffle un peu long-tems, amène-t-il avec lui les inflammations et toutes les affections de stases qui dérivent du trop d'épaississement des sucs albumineux. Il est des vents qui portent avec eux des principes vénéneux d'une telle activité, qu'ils occasionnent aussitôt la mort; tel est le vent sem-yeli, l'*afrum* des poëtes, dont parle Chardin dans son Voyage de la Perse, et dont on ne peut éviter les atteintes qu'en se couchant promptemenr le nez tourné à terre (1); les vents étésiens qui apportèrent la peste dont parle Hippocrate, et nombre d'autres cités par les voyageurs.

AITIOLOGIE.

En considérant la variété indéfinie des effluves que laissent échapper les corps malfaisans, leur diffusion dans l'atmosphère, leur combinaison propre à en former d'autres d'une nature mixte, leur accès facile dans le systême de l'absorption, on concevra combien doit être active leur puissance morbifère, puissance qu'on ne saurait expliquer d'après les notions d'une météorologie ordinaire. Mais comme tous ces objets sont encore loin d'être bien connus, il est aussi impossible de donner une histoire pathologique de l'air, qui en comprenne exactement toutes les mauvaises qualités, et qui soit applicable à toutes les constitutions, dans tous les tems et dans tous les lieux, surtout

Variété de maladies qui dérivent de toutes ces considérations.

(1) Ce vent souffle ordinairement les mois de messidor et thermidor; il est mêlé d'exhalaisons sulphureuses, brûlantes, qui s'élèvent très-haut dans l'atmosphère, en forme de colonne perpendiculaire. Tout ce qui respire, est frappé de mort par-tout où ce tourbillon vient à passer. L'abbé Settini le croit produit par les champs et les mares de bitume et de naphte, qui sont en grand nombre dans les deserts, vers les lieux bas où croupissent les eaux hyémales.

PATHOLOGIE.

quand on considère combien sont fréquentes les occasions où ces qualités doivent changer. Le commencement des saisons seules est le tems de l'année où la vérité de cette assertion paraît dans toute son évidence; non-seulement leurs successions influent sur les opérations naturelles de la vie, mais encore sur leur déviation : d'où s'ensuivent différentes modifications qui, ajoutées au caractere primitif de la maladie, lui donnent un aspect particulier auquel il convient de faire attention dans le traitement.

ARTICLE II.

Des quantités et qualités morbifères des substances alimentaires.

Points généraux à envisager.

Pour que les alimens et la boisson, qui sont les moyens destinés à réparer nos pertes, puissent remplir cette fin, il faut qu'ils soient eux-mêmes de bonne qualité, qu'ils ne puissent par leur nature ou par leur quantité, occasionner aucun trouble aux organes. Mais ici il est une inégalité de mesure fondée sur la force ou la faiblesse, l'âge, le sexe des individus, l'exercice ou le repos du corps, la température du climat, la saison et l'habitude, auxquels il faut scrupuleusement faire attention pour établir les causes morbifères et les indications qui peuvent mener à la guérison.

L'athlête se fait à toute sorte d'alimens; son estomac et le canal qui lui est continu sont des vaisseaux digestifs, où se font indifféremment mille combinaisons différentes : le volume comme la qualité lui sont égaux, la force de son tempérament vient à bout de tout. Il n'en est pas ainsi de celui qui mène une vie plus oisive; le plus petit excès, en plus comme en moins, a chez lui des suites beaucoup plus promptement fâcheuses. L'estomac après un repas excessivement copieux, succombant sous le poids des alimens, ne peut convenablement agir sur eux; les sucs digestifs sont désormais sans action : il s'en sépare une moindre quantité que précédemment, à raison de la pression qu'éprouvent les sources qui la versent. Il n'y a que la surface de la pâte alimentaire qui soit exposée à leur action. La digestion, par cette raison, devient excessivement lente; les organes voisins éprouvent

Circonstances morbifères qui dérivent de l'excès en plus dans les alimens.

AITIOLOGIE.

un sentiment de gêne et de pression qui se communique sympathiquement à toutes les parties, notamment à la tête : d'où s'ensuit une incapacité à toute application sérieuse. Quand la surchage est au plus haut point, que l'évacuation ne peut s'en faire ni par en haut ni par en bas, l'anxiété survient, la petitesse du pouls indique une circulation difficile dans la région précordiale ; le mal de tête, le vertige, succèdent et annoncent un tel reflux des humeurs vers le cerveau, que l'apoplexie en est souvent la suite. L'air et toutes les substances gazeuses qui ne peuvent entrer en combinaison, s'échappent quelquefois par la bouche avec une odeur d'aigre qui indique une coction imparfaite. Si les matières alimentaires ne sont pas rejetées par le vomissement, et qu'au contraire l'action gastrique prenne le dessus, elles passent dans le reste du systême de la digestion pour y éprouver l'action des intestins ; mais cette action, nécessairement aussi inefficace que celle de l'estomac, est bientôt cause du retardement que les matières éprouvent dans leur marche, de la dégénérescence spontanée qui s'ensuit, et des phénomenes nerveux qui souvent surviennent chez les vaporeux.

De l'excès en moins.

L'excès en moins occasionne des effets bien différens. C'est d'abord une langueur insurmontable dans l'exercice des fonctions; à elle succèdent un affaissement, des borborygmes et un relâchement dans les organes digestifs: d'où s'ensuit une diminution dans la quantité des sucs qui doivent être absorbés. Mais les humeurs qui s'échappent de l'organisme n'étant point suffisamment remplacées, l'inertie des vaisseaux succède, et la graisse se consommant de plus en plus il survient une émaciation et une exténuation générale, une faiblesse et une petitesse du pouls qu'accompagne un manque de chaleur par tout le corps; enfin, si le remplacement des humeurs vient à manquer entiérement, les sels et les huiles se développent, et bientôt surviennent différens genres d'acrimonie qui détériorent le caractère balsamique des humeurs, d'autant plus promptement qu'on boit moins. Une fois ces acrimonies formées, bientôt leur succèdent des cardialgies, des vomissemens bilieux, des convulsions, des diarrhées, des dysenteries colliquatives, des syncopes et des adyna-

PATHOLOGIE. mies d'autant plus difficiles à guérir, que les organes de la chylification sont dans le plus mauvais état. De là on voit comment, généralement parlant, les excès en plus sont moins dangereux que les excès en moins continués un certain tems; et c'est ce qu'Hippocrate avait déjà observé.

Quant à la qualité des alimens, il faut, pour apprécier l'influence qu'elle peut avoir dans la production des maladies, la comparer toujours avec la constitution des sujets. Mais, à cet égard, on peut dire avec Lucrèce :

Tanta in his rebus distantia differitasque est,
Ut quod aliis cibus est aliis, fiat aere venenum (1).

LUCRET. l. IV.

De leurs qualités. Une trop grande viscosité dans les alimens, en tant qu'elle n'est point suffisamment travaillée et atténuée par les organes, donne nécessairement lieu à une pareille qualité du chyle qui en provient. Tous les principes plus glutineux de cette humeur offrent une plus grande résistance à la sanguification, et de là l'épaississement des humeurs et ses suites. Un trop grand usage d'alimens gras, et néanmoins doux, en lubréfiant les premières voies, relâche et affaiblit leur système. L'huile que contient le chyle, peu combinée, fait divorce d'avec les autres principes, lorsqu'elle est passée dans les routes de la circulation; et s'échappant dans les cellules adipeuses, elle vient former cet excès d'embonpoint si proche de la maladie. Si les forces du systême digestif sont énervées, le mucilage, qui ordinairement est combiné avec les alimens gras, se convertit facilement en viscosité ou glaires qui, distribuées par-tout, relâchent et détruisent l'élasticité de la fibre. Ces mêmes alimens, dénaturés par une corruption spontanée, par les préparations qu'on leur aura fait subir, ou par un défaut de coction, donnent naissance à un genre d'acrimonie bien plus nuisible, surtout quand par un long usage la rancidité a pu pénétrer des premières voies jusqu'aux secondes, et porter ses effets sur la graisse des cellules

Huileux.

Corrompus.

(1) Qu'il y a en cela une si grande différence, que ce qui est aliment aux uns, devient un poison pour d'autres.

lules adipeuses. De là différentes cacochymies qui se manifestent par des ébullitions ou exanthêmes, des boutons de nature dartreuse; des ulcères malins ou cacoëthes, le ramollissement des os; des caries et des fièvres lentes, dont souvent on est bien éloigné de se douter de la cause. Les alimens austères resserrent les fibres et en augmentent le ton; s'ils sont continués long-tems, ils épaississent les sucs qui sont susceptibles de concrétion, et occasionnent tôt ou tard des obstructions dans le mésentère ou dans quelques-uns des viscères du bas-ventre. S'ils sont acides, ils passent plus promptement dans les secondes voies; et s'unissant à différentes bases ils forment des composés de nature plus ou moins acrimonieuse, auxquels doivent se rapporter, comme à leur cause première, les douleurs, les spasmes, les constrictions et les stases, d'où dérivent les affections rhumatismales, gouteuses et calculeuses. Les alimens aromatiques, alkalescens, de nature âcre, caustique, volatile, occasionnent, dans les premières voies, la cardialgie, la pyrose, des coliques inflammatoires. Leurs molécules, en passant dans les secondes voies, atténuent les humeurs, augmentent et stimulent les forces vasculaires, et portent par-tout avec elle une irritation contre nature, qui souvent allume la fièvre, et produit des furoncles et des exanthêmes.

AITIOLOGIE

Austères.

Acides.

Aromatiques.

Ceux qui sont d'une nature douce et sucrée, font naître chez les personnes qui ont les organes digestifs naturellement faibles, une grande quantité de substances gazeuses qui, n'entrant que difficilement en combinaison, donnent lieu à des rots, à des gonflemens et à des spasmes de l'estomac, à des anxiétés, des vomissemens, des diarrhées, au cholera et à la dyssenterie. Ils favorisent aussi la formation de la saburre acide, et celle-ci une fois établie stimule plus ou moins les intestins, et devient cause de nombre de symptômes chez les enfans, les femmes hystériques et les hypochondriaques. Les alimens venteux, comme les légumineux et les farineux, laissent échapper les mêmes substances gazeuses, et donnent lieu aux mêmes symptômes; de plus, ils facilitent sur les membranes la formation de cette glutinosité si propre à servir de nid aux œufs des vers qui siégent dans les premières voies. Ceux qui

Sucrés.

Farineux.

PATHOLOGIE.

sont froids, et même dans un état de congélation, peuvent figer le sang, et par là occasionner des coliques inflammatoires, des pleurésies, des angines, ainsi qu'on l'observe souvent chez ceux qui se font un délice de prendre des glaces ou des crêmes glacées immédiatement après un somptueux repas.

Circonstances morbifères relatives aux boissons.

Les boissons, comme les substances alimentaires, peuvent devenir nuisibles à l'organisme, à raison de leur quantité et qualité. L'eau, la boisson la plus naturelle, la plus propre à former partie avec nos organes, prise trop chaude ou en trop grande quantité, énerve et inonde les viscères de la première digestion, les relâche, et diminue l'activité des sucs digestifs; de là l'anorexie et l'apepsie. En délayant et enlevant la mucosité des parois du canal intestinal, elle rend ces parois plus susceptibles des âcretés que les matières alimentaires pourraient contenir. Le chyle devient plus aqueux, moins élaboré, et passe avec ces qualités jusqu'aux secondes voies, où il va jeter les premiers germes d'une cachexie aqueuse et de toutes ses suites. Non suffisamment prise, elle ne peut répondre aux vues fondées sur son usage; ce qui ne peut qu'amener une détérioration dans les humeurs à renouveler, et par suite une plus fâcheuse dans la trame même des solides les plus durs. Les liqueurs fermentées, prises en grande quantité, et souvent quoique travaillées et combinées de nouveau dans le laboratoire de la digestion, retiennent toujours dans les secondes voies quelque chose de leur nature première; elles condensent et épaississent les humeurs de nature albumineuse, stimulent et resserrent les fibres, excitent d'abord les forces vitales et sensitives, et finissent par les anéantir chacune: d'où s'ensuivent les stases, les engorgemens, les squirrosités, l'anasarque, le tremblement et la paralysie. Tous ces effets paraîtront en plus ou moins grand nombre, et auront d'autant plus de difficultés à se dissiper, que les liqueurs auxquelles on se sera adonné, auront été plus fortes, et que l'usage en datera depuis plus long-tems.

AITIOLOGIE.

ARTICLE III.

Des Substances vénéneuses, considérées comme causes morbifères.

On entend par venins ou poisons, *Toxica*, toute substance qui, introduite en très-petite quantité, et sous quelque forme que ce soit dans l'organisme, peut y produire les plus grands troubles, et souvent même frapper de mort les ressorts secrets qui l'animent. On voit, d'après cette définition, la différence qui existe entre le poison et l'aliment; celui-ci sympathisant avec les organes, peut s'assimiler à eux, et l'autre les convulsant ou les privant de leurs actions n'en sappent que d'une manière plus certaine les fondemens de la machine. On trouve les poisons dans les deux règnes de la nature; l'art les extrait et les travaille de nouveau pour en former des substances simples ou composées, et propres à remplir certaines indications, quand ils sont prescrits avec la prudence, le sagesse et le savoir que les lois exigent de ceux qui pratiquent dans un pays policé. Le nombre des poisons est si diversifié à raison des corps qui les fournissent, et leurs effets si variés à raison des circonstances qui les accompagnent, qu'il faudrait composer un volume pour discuter la matière d'une manière qui répondît à l'importance de son sujet; aussi ne traiterons-nous ici que les points généraux relatifs à leur action.

Différence du poison d'avec l'aliment.

Il en est beaucoup qui agissent sur les surfaces par une force mécanique qu'on pourrait comparer aux causes vulnérantes; ils irritent, piquent, blessent ou déchirent les membranes, excitent des douleurs, des spasmes, des plaies, des hémorrhagies, des inflammations et des ulcères très-difficiles à guérir dans des parties qui jouissent d'un mouvement continuel; tel est le verre pilé et les poils tirés du nez du tigre, coupés très-menus, qu'on fait avaler avec les alimens en quelques pays, et qui agissant de cette manière sur les premières voies font périr de langueur. D'autres opèrent, par une âcreté manifeste ou cachée, d'abord sur les premières voies, puis sur les secondes, selon qu'ils sont plus ou moins violens, et que la sensibilité des organes est plus ou

Agissent par une force mécanique.

Par des moyens chimiques.

PATHOLOGIE.

moins grande ; tels sont le plomb, le cuivre, l'arsenic, le sublimé corrosif et plusieurs sels métalliques. A cette classe peuvent se rapporter plusieurs végétaux; tels que les champignons (1), les euphorbes, l'ænanthe, la ciguë, le colchique, le napel, presque toutes les renoncules, notamment la douve et la cigüe aquatique (2). Certains, enfin, pénètrent dans le sang par une blessure ; et s'insinuant ensuite dans les voies cachées de l'organisme, ils y excitent les plus grands troubles ; tels sont les venins du scorpion, de la vipère (3), du gecko (4),

---

(1) Le délétère des champignons réside dans le principe résineux qu'ils contiennent ; c'est ce qui a été constaté par les recherches du docteur Paulet, qui dit qu'on peut prendre sans danger leur décoction aqueuse et leur extrait ; mais que leur teinture spiritueuse, comme leur extrait résineux, donnée à petite dose, tue la plupart des animaux.

(2) Certaines de ces plantes manifestent au goût une saveur qui annonce ce qu'elles peuvent produire dans le systême, quand une fois elles y auront été introduites ; d'autres cachent leur vénénosité sous une apparence déceptive de douceur, qui n'en est que plus dangereuse ; et cependant de petits insectes trouvent dans ces foyers de mort un amylum dont ils vivent sans toucher aux principes vénéneux. O nature, combien sont variés les moyens que tu emploies pour faire subsister les machines organisées qui constatent ta puissance !

(3) Le venin de celle-ci est contenu dans une vésicule placée de chaque côté de la tête, au-dessous d'un muscle propre à la machoire supérieure. Le mouvement de ce muscle pressant cette vésicule en fait sortir le venin qui, gagnant le conduit des dents canines, en sort par le trou qui est près de leur pointe, et pénètre dans la blessure. Voyez l'ouvrage de Fontana sur les Poisons, imprimé à Florence en 1781, volume 1.

(4) Espèce de lézard qu'on trouve en Egypte, dans l'Inde et à Amboine. Bonier dit que sa morsure est tellement venimeuse, que si la partie affectée n'est retranchée ou brûlée, on meurt avant peu d'heures. Voyez l'*Hist. Nat. des Quadrupèdes*, *Ovipares* de Lacépède, page 137, Mead *On Poisons*. " Un marchand indien voyant un Mahométan prêt à tuer un de ces reptiles endormis sous son paquet, lui demanda grace, ajoutant qu'ils ne faisaient de mal que lorsqu'ils étaient provoqués. Passant sa main sous l'animal, il se disposait à le porter hors du camp, lorsque tout-à-coup celui-ci se repliant le mordit au petit doigt. Ce malheureux martyr de sa charité jette un cri, fait quelques pas, et tombe sans sentiment. On vole à son secours ; les pierres à couleuvre, le feu, les scarifications, tout fut inutile. Une heure après, comme on se disposait à inhumer le cadavre, il offrait déjà les signes de la dissolution la plus complete. "

d'un animal enragé et de beaucoup d'insectes (1). La plupart de ces venins agissant sur les premières voies, occasionnent des anxiétés, des douleurs, des nausées, des vomissemens souvent sanguinolens, des convulsions, des météorismes, des crispations, des hoquets, le trisme, et souvent l'avortement chez les femmes grosses; et lorsque ces accidens primitifs sont passés, un accablement, une défaillance et un dérangement dans les idées, qui annoncent que des principes délétères ont gagné les secondes voies, et même les troisièmes. La plupart de ces venins produisent une telle colliquation, que les malades rendent le sang par tous les canaux sécrétoires, et meurent avec les signes d'une fièvre putride et maligne; d'autres développent dans les humeurs un principe de septicité, qui d'après les apparences extérieures semblent, chez quelques-uns, être d'une nature assez bénigne; tel est celui du blé ergoté qui fait naître dans les membres une stupeur bientôt suivie de gangrène, le venin du boicininga ou serpent à sonnettes, de l'ibiracoa et celui du sepias aïmorrhous, dont l'activité est si grande, qu'il dissout le sang sur-le-champ, si l'on en croit Lucain, qui en parlant de la blessure de Tullus, continue:

AITIOLOGIE.

Ceux qui développent un principe de septicité.

Sic omnia membra
Emisêre simul rutilum pro sanguine virus.
Sanguis erant lacrymæ; quæcumque foramina nôrit,
Humor ab iis largus manat cruor, ora redundant,
Et patulæ naris sudor rubet, omnia plenis
Membra fluunt venis, totum est pro vulnere corpus (2).

(1) Quoiqu'on ait été dans ces derniers tems jusqu'à rejeter tout ce qu'on a dit sur les accidens subséquens et la piquure de la tarentule, cependant plusieurs observations, récemment produites, sont encore en faveur de la vénénosité de certaines araignées. On a vu, en pareil cas, la chaleur, la stupeur et le gonflement survenir bientôt à la partie, s'étendre même fort au loin, et à ces symptômes locaux se joindre des sueurs froides, des nausées, des vomissemens, des faiblesses, et même des syncopes si prolongées, qu'on avait tout à craindre pour les jours du malade; plusieurs même y ont succombé.

(2) Ainsi tous ses membres, au lieu de sang, versaient un venin de pourpre; ses larmes étaient de sang; de tous les passages qu'il peut

PATHOLOGIE.

Tel est encore le venin dont sont imbues les flèches des sauvages d'Amérique, dont le venin est si puissant que, quoique celles-ci aient été exposées à l'air depuis un grand nombre d'années, elles peuvent, d'une seule piqure, faire mourir en quelques minutes un animal assez robuste (1). Enfin, la septicité de quelques-uns est si développée, que leur vapeur seule tue au premier moment; tel est celui, dit-on, de l'arbre qui porte le fameux venin de la Chine ou du Japon.

Qui agissent immédiatement sur le principe de la vie.

Plusieurs très-pernicieux agissent immédiatement sur le sensorium, en diminuant, arrêtant ou suspendant ses opérations : d'où s'ensuit un sommeil souvent mortel. Serait-ce ceux que Celse voulait caractériser, en disant : *Maxima pars venenorum frigore interimit* (2). On peut rapporter à cette classe les principes vénéneux de la pomme épineuse, de la bella-dona, de la jusquiame, de l'ivraie, de l'opium, de la mandragore, qui amènent avec eux la léthargie et autres affections carotiques plus ou moins profondes, la démence, l'ivresse et autres (3). On peut leur rapporter encore les miasmes pestilentiels, septiques, répandus et dissous dans l'air comme dans un menstrue, lesquels courent épidémiquement, et attaquent les ressorts les plus cachés de la vie; les principes corrupteurs qui se développent dans les fièvres malignes, nerveuses, dyssentériques, et les petites véroles du plus mauvais caractère.

Non eget hìc medicis, non lectis mollibus æger;
Ambulat, et subitò mirantur funus amici (4).

PROPERT.

---

trouver, le sang s'échappait à grands flots; sa bouche, ses narines élargies, en regorgeaient; sa sueur était du sang, les veines gonflées de tous ses membres le laissaient échapper de toutes parts, et tout son corps n'était qu'une plaie.

(1) Voyez, pour de plus grands détails, l'ouvrage de Fontana, tom. II, pag. 110.

(2) La plus grande partie des venins tue par le froid.

(3) Ces poisons agissent par un principe vireux qui passe à la distillation dans un produit aqueux qu'ils fournissent, le principe irritant qu'ils contiennent de plus restant en arrière.

(4) Le malade, en pareil cas, n'a pas besoin des secours de la

Ces miasmes passent même long-tems après la mort d'un individu à un autre, et ils ont un effet d'autant plus prompt, que l'air est calme, chaud et humide; ils peuvent se propager par l'haleine, la sueur, les excrémens, et sur-tout le contact, même long-tems après que l'épidémie qu'ils ont produite, est éteinte. On en arrête les effets fâcheux en renouvelant l'air, et en évitant de toucher à tout ce qui a servi aux malades, et par tous les moyens usités en tems de peste (1).

AITIOLOGIE.

Quand l'air peut être regardé comme tel.

On pourrait ajouter à cette classe de poisons l'air lui-même, non-seulement en tant qu'il est chargé de miasmes vénéneux, de la nature de ceux dont il vient d'être fait mention, mais encore en tant que la combinaison des principes qui en fait un fluide respirable vient à changer; car alors il est le poison le plus prompt de tous dans ses effets, à moins qu'on ne substitue à sa mixtion le principe de vitalité qui lui manque; ce qui est souvent impossible (2). Les médicamens peuvent également se rapporter aux poisons, lorsque, pris inconsidérément, ils jettent dans de très-grands troubles; car les organes, dans l'état de maladie, ont leurs sensations particulières, et l'on n'excite point alors indifféremment leur jeu, sans qu'il ne s'ensuive des dérangemens que les circonstances peuvent rendre plus ou moins funestes.

Phénomènes dont la cause est inconnue.

L'histoire des poisons, malgré tous les travaux des chimistes et les observations nombreuses et bien faites de Rhédi, de Mead, de Charas et de Fontana, offre encore un nouveau champ à cultiver. Quelque multipliées qu'aient été les découvertes,

---

médecine, ni du repos que peut lui offrir un bon lit; il s'est promené depuis peu, et cependant sa mort vient bientôt surprendre ses amis.

(1) Un grand nombre de ces substances vénéneuses agissent dans un état de vaporisation, lorsque, réduites en gaz par leur combinaison avec la matière de la chaleur, ils pénètrent, sous cette forme, les routes que l'air respirable doit seul parcourir; tels sont les divers gaz minéraux, végétaux et animaux, seuls ou différemment mélangés; les principes odorans, nauséabonds, même les oxides métalliques.

(2) Tel est l'air des prisons, celui des salles de spectacles qui pèche par la diminution de l'oxygène qui a été absorbé, et la présence de l'azote qui lui a été substitué.

PATHOLOGIE.

on ne peut encore sûrement dire pourquoi les uns agissent dans le moment même, pendant qu'il faut à d'autres huit, dix jours et même quarante avant d'appercevoir le moindre de leurs effets; pourquoi il faut quatre jours au venin variolique, et quarante à celui de la rage; pourquoi celui du sépias tue comme un coup de foudre; pourquoi celui du serpent cérastes occasionne le tétanos; celui de la vipere, l'ictère; celui du scorpion, une fièvre convulsive; celui du dipsas, une soif insatiable; et celui des cantharides, une inflammation de la vessie; pourquoi le sang est coagulé par le venin de la vipère, et qu'il est dissous par l'effet du ticunas (1); pourquoi certains fixent leurs effets sur les premières voies, pendant que d'autres n'agissent que sur les secondes, et même sur les troisièmes; pourquoi les uns semblent se fixer sur les grands moteurs de la circulation, pendant que d'autres, de prime-abord, attaquent la puissance nerveuse dont ils excitent ou dépriment les actions; pourquoi les mêmes venins n'agissent pas de même sur tous les individus, et qu'il en est même quelques-uns de ceux-ci qui se soustraient entiérement à leur action; pourquoi le même poison, avalé ou insinué par inoculation, opère différemment; pourquoi le virus variolique et vérolique avalé, est sans effet, et qu'inoculé il en occasionne souvent de fâcheux; pourquoi l'animal vénéneux vit hors des atteintes d'un poison si funeste à d'autres; pourquoi... Il est encore beaucoup de questions à faire sur cette matière, mais dont la solution tient à l'intime connaissance de tant de choses que vraisemblablement on sera long-tems avant d'en donner une satisfaisante.

Quippè ubi nec causas nec apertos cernimus ictus
Undè tamen veniunt tot mala, cæca via est (2).

PROPERT.

---

(1) Poison pris d'un genre de serpens qu'on trouve chez les Indiens de l'Amérique septentrionale, et qui en a conservé le nom.

(2) Car du moment qu'on ne peut voir ni les causes, ni les dérangemens d'où tant de maux derivent, on ne peut que marcher dans l'obscurité.

AITIOLOGIE.

ARTICLE IV.

Des Passions de l'ame, considérées comme causes morbifères.

Nous considérons ici les passions de l'ame comme causes externes de maladie, par la raison que les motifs qui les déterminent sont toujours hors de notre organisme : or, comme c'est à elles que se rapporte le principe de nos actions, elles doivent conséquemment avoir une grande influence sur les opérations cachées ou évidentes de nos organes. Pour peu qu'on ait réfléchi sur ce qui se passe en soi, on a dû s'être apperçu que les travaux de l'esprit diminuaient la force inhérente aux organes, aussi bien que les exercices les plus violens du corps, et qu'il fallait après les uns comme après les autres un repos alternatif pour que l'énergie première pût revenir. En effet, l'ame est tellement liée au corps pendant la vie, qu'on ne saurait concevoir une de ces opérations la plus pure et la plus simple qu'elle ne soit suivie d'un changement quelconque dans les organes des sens internes, quel que soit le lieu qui unisse ces deux substances. Tantôt c'est un genre d'éréthisme qui, provenant d'une plus grande affluence nerveuse, met alors les fibres à l'unisson du principe sensitif; d'autres fois c'est une turgescence qui en surcharge le tissu, et donne lieu à un reflux violent : d'où s'ensuivent des dérivations tumultueuses dans les organes de la sensibilité et du mouvement, et de là ce genre de passions qui anime et excite la machine en en montant les ressorts au plus haut point; tantôt enfin c'est une détermination vers les premiers moteurs de la circulation qui en augmente ou en gêne les mouvemens, selon les circonstances, comme dans les passions vives, telles que la colere, ou les accablantes, telles que la tristesse et le chagrin. Dans tous ces cas, il y a tantôt un épanouissement et tantôt un resserrement dans tous les réseaux nerveux de la machine, qui fait que la substance intime des parties est dans l'état continuel d'une plus ou moins grande action.

Observation qu'on a dû faire.

Ces deux genres de passions opèrent une suite d'effets bien différens les uns des autres. En effet, les

Résultat.

PATHOLOGIE.

fibres du sensorium ne peuvent être dans un travail forcé pendant les passions vives, sans éprouver des trémoussemens continuels qui, s'ils sont fréquemment répétés, amènent l'affaiblissement des sens, la confusion des idées, le dérangement du sommeil, la détérioration de l'imagination, le délire ou la démence (1). Tous ces troubles, qui paraissent n'avoir lieu que dans le système des nerfs, s'étendent souvent jusques sur les plus petits vaisseaux, et de là s'ensuivent des stases, des dérivations, et même des solutions dans leur texture, qui font naître diverses maladies, dont la nature varie à raison du lieu où se trouve le plus grand désordre (2). Ainsi l'on a vu l'ictère, les convulsions, l'hémoptysie, suivre les violens accès de colere; le cholera, les fièvres bilieuses, putrides, malignes, succéder à la terreur, notamment à la fin de l'été, saison où la bile surabonde dans les voies de la première digestion. Dans la plupart de ces cas, le sensorium éprouve les actions les plus vives; il quadruple son influence sur le cœur; celui-ci bat vivement: d'où s'ensuivent la fréquence du pouls et l'augmentation de la force musculaire; et les petits vaisseaux recevant plus de sang que leur calibre ne le comporte, les parties qui en sont les plus fournies en prennent plus de rougeur; et enfin si la cause première continue d'agir, la fureur survient et prive l'homme de sa raison. Les fibres du sensorium ne peuvent être également dans l'état d'affaissement propre aux passions déprimantes sans perdre de leur ressort, sans tomber dans une inertie qui, mettant tous les organes dans l'inaction et l'apathie si ordinaire en pareil cas, prolonge la vie au milieu des souffrances indéfinies. Ce genre de passion agit spécialement sur les organes digestifs, vraisemblablement en leur soustrayant les influences nerveuses qui sont si nécessaires au complément de la digestion, et de là dérivent l'anorexie et tous les symptômes d'une coction lésée, qui accompagnent

---

(1) Les syncopes, les convulsions, la catalepsie, le tetanos, le scélotyrbe, dérivent souvent d'une pareille cause chez les vaporeux.

(2) Les observateurs font mention de congestions subites sur les poumons, dans le cœur et les grands réservoirs véneux, et même de la rupture de ces derniers à la suite de contractions spasmodiques que des passions orageuses avaient occasionnées.

si fréquemment le chagrin et ses suites, et qui sont toujours avec stase de la bile dans ses couloirs, et retardement du sang dans le systême de la veine-porte (1). Hippocrate dépeint cette cause avec sa précision ordinaire, en disant dans son deuxième livre *De Morbis : — Cura in visceribus veluti spina est, atque illa pungit* (2). On trouve dans les observateurs nombre de faits qui prouvent les fâcheux effets des différens genres de passions dont il vient d'être fait mention. Morgagni, dans son ouvrage *De Sedibus et Causis Morborum per anatomen indagatis*, rapporte deux exemples bien frappans des tristes suites qu'ont eues les violentes passions de l'ame, portées à un très-haut point; l'un, d'une personne qui mourut après un accès de colère; et l'autre, par un saisissement de peur. Celle-ci, portée à un très-haut point, produit la pâleur du visage, une faiblesse des membres, un tremblement général, des palpitations de cœur, une accélération dans la respiration et l'évacuation d'une grande quantité d'urines limpides. La plupart de ces effets n'ont point échappé aux poëtes; ainsi Virgile, rapportant le singulier phénomène du sang sorti des racines d'un myrte qu'Énée arrachait pour en parer un autel, continue :

Mihi frigidus horror
Membra quatit gelidusque coit formidine sanguis.

Et ailleurs :

Gelidusque per ima cucurrit,
Ossa tremor,
Obstupui, steteruntque comæ et vox faucibus hæsit (3).

---

(1) Souvent ce systême n'admettant plus alors la même quantité de sang qu'il recevait avant, à cause de l'état spastique où sont les vaisseaux, la surabondance se porte par les artères gastro-hépatiques; sur la surface de ce viscère, s'épanche même souvent au dedans, et donne lieu à ces vomissemens et déjections noires qui sont, avec les symptômes concomitans, un signe de la maladie qu'on connaît sous le nom de melæna.

(1) La maladie est comme une épine dans les viscères; elle les picote de la même manière.

(2) Un frissonement froid s'empara de tous mes membres, et mon sang figé par la crainte s'arrêta dans mes veines, un tremblement glacial se continua jusques sur mes os; je m'étonnai, mes cheveux s'hérissèrent, et ma voix expira sur mes lèvres.

PATHOLOGIE.

L'observation journalière offre pareillement les fâcheux résultats du chagrin, de la tristesse, de l'envie et de toutes les passions lentes dont on a honte de révéler les motifs, et qui, concentrées au dedans, n'en deviennent que plus fâcheuses. Les auteurs se sont également étendus sur les maladies qui dérivent de ce genre de passion, en certaines circonstances, et des moyens moraux les plus appropriés à leur guérison.

ARTICLE V.

De quelques autres causes morbifères extérieures qu'on ne saurait ranger dans les articles précédens.

Enveloppe qui défend les organes des influences du dehors.

L'ENSEMBLE des organes, disposé de la manière la plus convenable à l'exercice des opérations de la vie, nécessitait une enveloppe générale qui, les recouvrant de toutes parts, les préservât de la malfaisance des agens extérieurs, sans les priver des influences de vie qu'ils doivent prendre dans l'atmosphère. Aussi a-t-il été étendu sur tout le corps un tégument vasculaire et nerveux, défendu au dehors par une surpeau percée d'un nombre infini d'ouvertures par où s'exhalent au dehors les impuretés de la troisième digestion, et par où pénètrent l'eau et les principes les plus subtiles de l'atmosphère. Il faut pour que la santé subsiste, que cette communication de l'intérieur à l'extérieur, *et vice versâ*, subsiste; car c'est sur elle que sont fondées les exhalaisons et les absorptions nécessaires à l'organisme. Si donc elle vient à être interrompue, et qu'elle ne se rétablisse point aussi promptement qu'il convient, il s'ensuit divers phénomènes morbifiques qui ont rapport à la suppression de la transpiration; tels sont, aux approches de l'hiver et au commencement du printems, les affections catarrhales, les fièvres humorales, les œdêmes, les leucophlegmaties chez les vieillards et les cachectiques, et les diarrhées (1). Il suit de là que le changement trop précipité de vêtement dans l'une et l'autre de ces saisons peut avoir de mauvaises suites, lorsqu'il n'est point dicté par la prudence.

Circonstances morbifères relatives à elle.

(1) L'opium, en ce dernier cas, en diminuant les sécrétions intestinales, agit souvent comme un puissant diaphorétique.

On en peut dire autant de l'application des substances grasses, qui assez ordinairement donne lieu aux érésipèles chez les personnes dont la peau est très-sensible et irritable ; et de l'usage des bains chauds ou froids, quand les circonstances ne sont point en leur faveur.

AITIOLOGIE.

Instrumens mécaniques.

A ces causes, il faut ajouter les instrumens mécaniques qui peuvent faire différens genres de plaies, selon la nature de l'instrument, sa figure, la manière dont il a été dirigé, les substances qu'il a pu introduire dans les parties, les accidens ou épiphénomènes qu'il fait paraître, les influences solaires, les érosions, les brûlures, les corps étrangers introduits par les ouvertures naturelles où par des factices, et généralement tout ce qui peut affecter les parties, en les tordant, pressant, déchirant, rongeant et en emportant le tissu. En se rappelant toutes ces choses, on voit combien sont nombreuses celles seulement qui, placées hors du corps, peuvent ainsi lui nuire, et quelle doit être, pour se préserver de leur effet, l'activité du principe de vie qui veille continuellement à sa conservation.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Des puissances morbifères nées dans l'organisme.

QUAND on considère la correspondance établie entre les puissances morbifères qui viennent de fixer notre attention, et celles qui nous restent à traiter dans ce chapitre, on est incertain si ces dernières existent indépendamment des autres, et si par elles seules elles pourraient constituer une maladie. Nous avouerons que s'il était des cas qui portassent à le croire, il en est aussi beaucoup d'autres où le doute serait le meilleur parti à prendre s'il fallait se décider. Si, par exemple, le calcul, l'asthme chez les vieillards; les vers, les convulsions chez les enfans, les différentes inflammations chez les adultes, reconnaissaient pour cause un vice caché des organes propres à ces âges, aucun individu ne pourrait être exempt de chacune de ces maladies à ces différentes époques de la vie ; ce qui est absolument contre les faits qui constatent que le plus grand nombre des

PATHOLOGIE.

Strictement parlant, ces puissances ne sont morbifères que secondairement.

hommes parviennent à la vieillesse la plus reculée, et même meurent sans jamais avoir été attaqués de la moindre maladie. Les puissances que nous allons considérer ne sont donc point morbifères par elles-mêmes; elles doivent plutôt être regardées comme autant d'effets successifs de celles qui sont hors de l'organisme. Néanmoins comme ces effets contribuent, par leur continuité, à former des symptômes morbifiques plus évidens que les causes extérieures dont ils proviennent, on les a regardés comme autant de causes premières, quoique réellement elles fussent déjà le produit de quelqu'autre antécédente. Ainsi les vers, chez les enfans, pourraient être regardés comme cause de ce genre; mais les vers eux-mêmes proviennent de saburre dans les premières voies, comme celles-ci dérivent toujours d'une erreur dans le régime. Néanmoins, quelle que soit la difficulté de pouvoir bien assigner les limites entre les puissances morbifères internes et externes, nous suivrons encore la marche des auteurs dans l'examen où nous allons entrer sur les premières, d'autant mieux que leur considération éclairera les notions que nous avons déjà données sur l'histoire des symptômes. Nous les rapporterons aux diverses erreurs dans le mouvement ou l'exercice, le sommeil ou la veille, la rétention ou évacuation des excrémens, les calculs ou autres substances solides nées au dedans du corps, et aux animaux ou insectes qui s'y nourrissent.

ARTICLE PREMIER.

Des erreurs dans le mouvement et le repos.

Phénomènes de la contraction musculaire.

L'EXERCICE que l'homme prend à sa volonté, a un tel rapport avec les actions intérieures du corps, qu'il ne peut pécher par excès ou par défaut, sans que tôt ou tard celles-ci n'en éprouvent quelqu'atteinte, et même souvent un tel dérangement, qu'il s'ensuit une maladie caractérisée. Mais pour concevoir les états morbifiques qui peuvent résulter de ces deux extrêmes, il faut se rappeler les phénomènes qui accompagnent l'action musculaire qui dure quelque tems et avec une certaine énergie. Tout muscle qui se contracte devient plus court, plus épais,

plus dur qu'il n'était avant cette action; il se gonfle, prend une nouvelle forme, et tend à changer de situation par rapport aux autres parties. Quand ces efforts cessent, il revient dans son état naturel, et chaque fibre reprend sa position première. De ceci il suit que les liqueurs sont mues, dans leurs propres canaux ou réservoirs, avec une force et une vîtesse très-grandes; que celles qui sont stagnantes dans les espaces cellulaires, sont remises en circulation à mesure qu'elles se déposent; que le sang des veines acquérant un surcroît de pression latérale, arrive au cœur avec plus de promptitude; que celui-ci le distribue par-tout en beaucoup moins de tems; et de là tous les phénomènes qui résultent d'une augmentation dans la circulation, l'attrition, la chaleur, la subtilisation et l'assimilation des humeurs.

AITIOLOGIE.

Effets qui s'ensuivent.

Mais tous ces effets ont un terme, passé lequel ils deviennent causes de maladie. En effet, la chaleur étant alors nécessairement augmentée, et les sécrétions emportant ce qu'il y a de plus fluide, les humeurs, que nous supposons n'être point convenablement réparées, s'épaississent; la partie albumineuse du sang, ainsi que la rouge, passent à la viscosité inflammatoire; les sels et les huiles s'exaltent, et prennent un caractère acrimonieux, volatil, putrescent, rance, fétide, aduste, et peu propre par conséquent à la circulation. Les vaisseaux les plus délicats dans les viscères les plus sujets à être secoués, continuellement tiraillés et irrités, s'enflamment, se déchirent, se sphacèlent, et donnent lieu à des hémorrhagies plus ou moins graves. Les sécrétions, qui étaient fondées sur la facilité de la circulation dans le systême des sécrétoires, au milieu d'un si grand trouble, se trouveront dérangées et même perverties. Les humeurs les plus tenues, qui continuellement s'échappent, laissent les plus épaisses qui adhèrent aux solides et en augmentent la masse; les plus petits vaisseaux ne sont plus perméables, et la circulation ne se faisant que dans les plus gros, la rigidité et la sécheresse deviennent universelles. La maigreur succède insensiblement, et est augmentée par la résorption de la graisse, dont la portion la plus tenue s'échappe avec les sueurs et les urines, pendant que les plus denses, devenues plus acrimonieuses, entretiennent le feu de la fièvre. Enfin, sur-

Comment et quand ils deviennent causes de maladie.

PATHOLOGIE.

viennent la faibleſſe, la douleur, le tremblement et le ſpaſme, qui perſiſtent juſqu'au dernier moment de la vie. Ces effets ſont plus ou moins promptement fâcheux, à raiſon de l'état précédent des humeurs, des engorgemens qui peuvent ſubſiſter, du degré d'excitabilité des ſolides, de l'abſtinence plus ou moins longue, de la chaleur de l'air et de nombre d'autres circonſtances extérieures, qui prouvent encore l'intime rapport qu'a cette cauſe morbifique interne avec celles du dehors. De leur coïncidence naiſſent des hémorrhagies, des fièvres aiguës, des inflammations topiques, des ſpaſmes. des convulſions et nombre d'affections ſecondaires qui dérivent des épanchemens par rupture, ſi ordinaires en pareils cas.

Effets qui réſultent de l'état contraire.

Les effets qui réſultent d'un trop grand repos, ſont beaucoup moins promptement à craindre que ceux qui ſont occaſionnés par un trop grand mouvement; mais ils n'en ſont pas moins fâcheux par la ſuite. En général, ils proviennent de la ſtagnation des ſucs et de leur aſſimilation imparfaite. Le mal commence dans les plus petits vaiſſeaux, et bientôt il s'étend dans les plus grands, et enfin il termine par amener une ſurabondance de ſucs non élaborés, ſous laquelle le principe de la vie ſuccombe. Les maladies qui dérivent de cet excès, ſont d'une nature oppoſée à celles qui proviennent de l'autre; elles amènent inſenſiblement les chroniques, et celles que les auteurs diſent venir *à ſeroſâ colluvie*, et que Piſon a ſi bien décrites. Ces maladies paraiſſent particulièrement chez les vieillards et chez ceux dont le ton des vaiſſeaux a beaucoup ſouffert dans le cours des inflammatoires qui ont précédé; ſouvent même elles ne ſont qu'une métaptoſe de ces dernières, dont on vient facilement à bout par un régime analeptique et corroborant, joint à un exercice convenable.

ARTICLE II.

Des erreurs dans le ſommeil et la veille.

NOUS avons déjà vu, dans la première Partie de cet ouvrage, comment les actions de la vie néceſſitaient le ſommeil, et pourquoi ce dernier état ne perſiſtait qu'un certain eſpace de tems plus ou moins étendu,

étendu, relativement au genre de vie et au tempérament. Les sens internes et externes, pendant la veille, sont toujours en activité; et de cette activité dérivent différens mouvemens volontaires dont l'ame se rend toujours compte. Mais les ressorts qu'elle met alors en action, se détendent insensiblement par la déperdition des forces qui les disposaient à agir, les sens s'émoussent, les membres deviennent plus difficiles à mouvoir, les fibres motrices tombent dans l'atonie; et l'ame manquant de moyen, et ne pouvant suffire au commerce mutuel établi entre elle et le corps, les sens internes succombent sous le sommeil. Il suit de ceci que l'état de veille porte une atteinte réelle aux organes sensitifs et moteurs, qu'il épuise leurs forces, affaisse les fibres du sensorium, de manière qu'il succède un dérangement dans l'ordre des idées, le délire, le vertige, la manie même quand cet état est prolongé trop long-tems. Il suit encore que, pour peu que les humeurs recèlent quelques principes d'acrimonie, ces principes se développent et deviennent le germe des maladies fébriles et inflammatoires, dont le carus est un des principaux symptômes: de là le typhus carotique, la tritéophie soporeuse, la phrénésie et autres affections où la stase sur le cerveau est évidente, d'après les symptômes qui les accompagnent.

AITIOLOGIE.

Comment la veille devient cause de maladie.

Le sommeil, chez ceux qui s'y livrent trop, opère un tout autre désordre dans le cerveau; il survient dans ce viscère une torpeur indéfinissable; l'ame oublie d'inspecter les organes, et les laisse dans le plus grand relâchement et la plus grande inertie. La circulation devient excessivement lente, les humeurs en contractent une densité froide, muqueuse; les sucs surabondent dans les couloirs, la sensibilité et l'irritabilité sont presqu'éteintes, les sucs indigestes sont en excès, la tête se charge d'excrémens muqueux, les poumons de phlegmes visqueux. Les mouvemens musculaires étant interrompus, les divers effets qui en dérivent sont suspendus, les sécrétions diminuent, les excrémens s'accumulent: il n'y a plus de coction, de dépuration, de nutrition à espérer, et bientôt enfin la machine est affaissée sous le poids d'un sommeil léthargique. En comparant tous ces effets avec le tempérament connu, on con-

Comment le sommeil produit le même effet.

PATHOLOGIE.

cevra comment l'un ou l'autre excès peut être utile ou nuisible à l'âge, au sexe et au genre de vie des différens sujets.

ARTICLE III.

Des erreurs dans les sécrétions et excrétions.

POUR que la santé subsiste, il doit y avoir un rapport ou liaison entre l'excrément et l'aliment ; il ne faut pas que ce qui doit être retenu soit expulsé, comme il ne faut pas que ce qui doit être expulsé soit retenu ; car si l'un ou l'autre arrive, c'est toujours au détriment de la machine. Cependant quand ce qui est retenu peut trouver à s'échapper par un autre excrétoire, alors les symptômes que sa rétention eût fait naître, n'ont point lieu. Hippocrate avait fait mention de cette circonstance dans son quatrième livre *De Morbis* : — *Ubì humor*, dit-il, *adfligens copiosior factus fuerit*, *si his locis nempè per nares ; os*, *podicem*, *urinæ meatum*, *homo depurgetur*, *nullus ab ipso morbus hominem premit* (1).

Phénomènes relatifs à l'expulsion morbifère de la salive.

De toutes les humeurs, il n'en est aucune qu'on rejette plus indifféremment que la salive, et bien à tort; car cette humeur étant de nature savoneuse, et très-propre, en se mêlant aux alimens, à en commencer la dissolution et la rendre ainsi d'une élaboration plus facile, elle devient par cela même absolument nécessaire au travail de la digestion. On observe en effet que les fumeurs de tabac, les mélancoliques qui sont sujets à des écoulemens abondans de salive, ceux chez qui cette humeur se perdait par un ulcère, ont été sujets à de grands maux d'estomac, aux obstructions des glandes du mésentère, à la sécheresse et l'atrophie, à raison de la difficulté de digérer qu'occasionnait la perte de cette humeur.

Des excrémens.

La suppression des excrémens stercoraux, quelle qu'en soit la cause, occasionne différens symptômes qui constituent autant de maladies particulières, non-seulement au bas-ventre, mais encore à des régions

(1) Si une humeur peccante se trouve en plus grande quantité que le corps ne peut la supporter, il ne s'ensuit aucune maladie si elle trouve son écoulement par les narines, le vomissement, les évacuations du ventre ou les urines.

plus éloignées ; telles sont la constipation, les hémorrhoïdes, les borborygmes, l'iléus, le vomissement, l'entéritie, l'hypochondrie, la céphalalgie, le vertige, l'ophtalmie et le spasme. Ces maladies sont plus ou moins lentes à se manifester, selon le tempérament des sujets, et la laxité plus ou moins grande du ventre qui existait auparavant. L'évacuation plus répétée que de coutume constitue diverses maladies qu'on trouve dans la classe des flux, comme la diarrhée, la dyssenterie et le mélena, dont les suites fâcheuses amènent toujours le marasme.

Des urines.

Les urines peuvent également être diminuées, supprimées, ou couler avec beaucoup plus d'abondance que de coutume ; elles peuvent s'arrêter dans les urétères, dans la vessie, et ne pouvoir être rejetées au dehors. L'urine est diminuée quand les matières qui la constituent sont détournées de leurs couloirs pour passer dans d'autres qui ne leur sont point naturels, comme dans les cas d'hydropisies, de diarrhées, de sueurs critiques ou exolutives, et dans ceux d'engorgement ou autres maladies locales des reins. On dit que les urines sont supprimées quand elles ne sont plus séparées dans les reins. Cette suppression est le plus souvent occasionnée par un spasme ou un éréthisme qui occupe les vaisseaux capillaires des reins, et les rend inhabiles à leurs fonctions. Elle est toujours promptement suivie de symptômes généraux qui annoncent la réfusion des urines dans le système des vaisseaux, et une véritable pléthore urineuse dont les suites sont promptement et infiniment fâcheuses. L'apoplexie termine ordinairement la vie en pareil cas, et à l'ouverture des cadavres on découvre un épanchement d'urine dans la cavité du cerveau, ou entre lui et ses membranes. L'excrétion trop abondante des urines a lieu lorsqu'il y a diversion des humeurs aqueuses vers les reins, comme après la suppression des sueurs pendant l'usage des diurétiques chauds, et dans le cas d'un trop grand relâchement des couloirs, comme dans les affections hystériques et le diabétès. Cette abondance, dans le dernier cas, peut aussi survenir à une trop grande absorption par les vaisseaux de la surface ; les urines sont alors comme sucrées, et ne paraissent tenir en rien de la nature excrémenteuse ; elles ressemblent assez bien à un mêlange d'eau et

PATHOLOGIE.

de miel, comme l'observe le docteur Letherland. Les urines, en s'arrêtant dans la vessie, et ne pouvant s'en échapper, occasionnent ce qu'on appelle la rétention d'urine. Cette affection est très-grave par elle-même; elle le devient encore bien plus par les épiphénomènes qu'elle fait naître, ainsi que l'observation le constate journellement.

De la transpiration.

L'excès dans la transpiration, continué pendant long-tems, donne lieu à une trop grande dissipation du calorique; il énerve les forces, et fait naître les mêmes maladies que le trop grand mouvement. Sa suppression retient une surabondance de sucs aqueux qui, s'ils ne sont point emportés par la voie des urines, s'accumulent peu à peu, et terminent par produire la leucophlegmatie et toutes ses suites. L'acrimonie saline qui n'est point expulsée, excite d'autres fois des irritations, des érésipèles, le rhumatisme et différentes affections fébriles. La suppression subite de cette évacuation, avant que les reins et autres colatoires qui peuvent remplacer ceux de la peau, aient pu leur survenir, est des plus fâcheuses; elle occasionne quelquefois une prompte bouffissure de tout le corps, avec une plus ou moins grande rénitence, et dont les suites sont souvent promptement funestes; des coliques, des affections catharrales, le coriza, les pleurésies, le rhumatisme et nombre de maladies qui paraissent au commencement du printems et de l'automne. Pringle (1) fait mention d'une dyssenterie qui attaqua ainsi la moitié des troupes, après un tems pluvieux qui avait succédé aux grandes chaleurs de l'été.

De la semence.

La trop fréquente éjaculation de la matière séminale devient plus souvent morbifère que sa rétention; car la nature a donné aux réservoirs destinés à la conserver un certain tems, une irritabilité ou un genre particulier de sensibilité qui fait que quand elle est trop acrimonieuse, elle sollicite par elle-même son expulsion. Les maladies qui proviennent de cette trop fréquente évacuation tiennent toutes du genre des nerveuses; et comme cette humeur est un résultat de la troisième coction, et qu'elle est formée des parties les plus balsamiques et les plus pures du sang, il est évident qu'on ne doit

(1) *Observations on the Diseaseas of the Armies.*

point l'évacuer impunément, et sur-tout dans la vieillesse, où la sécrétion s'en opère si difficilement. En vain l'homme alors, pour répondre à des besoins mensongers, AITIOLOGIE.

Assumptis herbis acrique veneno
Cantharidum antiquum vult sollicitare vigorem,
Huic perit attritum corpus, maciata rigescunt
Viscera, et instanti properat citò funere lethum (1).

HYG. *Geof.*

Les premiers symptômes qui annoncent trop de fréquence dans cette excrétion, sont une certaine douleur le long de la verge, un genre d'ardeur dans le canal de l'urètre, un sentiment de pression vers l'anus, et bientôt après succèdent une lassitude, une faiblesse, une douleur dans les lombes, une pesanteur de tête, des chaleurs qui courent par tout le corps, et particuliérement au visage, de légères convulsions aux muscles de la face et des yeux, un affaiblissement des sens, un vertige, une imbécillité, un amaigrissement et un sentiment comme des fourmis qui iraient et reviendraient le long du dos. Tous ces symptômes augmentent plus ou moins promptement par la continuation des mêmes causes ; car lorsque les organes y ont été habitués, l'évacuation se fait même en dormant. La rétention de la semence ne peut guères être fâcheuse qu'aux personnes très-ardentes, à celles qu'on appelle Πολύσπερμοι. Celles-ci éprouvent souvent des maux de tête, des exanthêmes qui se manifestent particuliérement au visage, des douleurs, des gonflemens du testicule avec une tension de la verge qui tient du spasme. Quand la liqueur spermatique ne peut s'échapper, le testicule souvent s'enflamme par sympathie ; il suppure, et même devient cancéreux.

Du lait.

La trop grande excrétion du lait emporte une trop grande quantité de sucs nutritifs, d'où suivent la faiblesse, la pâleur, la maigreur, la fièvre hectique,

(1) Cherche par des breuvages où entrent les plantes échauffantes et le venin âcre des cantharides, à rappeler son ancienne vigueur : son corps usé succombe, ses entrailles desséchées maigrissent, et il ne fait qu'accélérer l'heure où il lui faudra descendre au tombeau.

PATHOLOGIE.

la consomption, les sueurs colliquatives, les palpitations, le vertige, les spasmes et diverses affections du genre hystérique. La suppression dans l'excrétion de la même humeur donne lieu au gonflement, à la douleur, l'inflammation, la suppuration et au squirre des mamelles; et lorsque le lait est reporté dans tout le systême, à la fièvre, aux douleurs rhumatismales, aux congestions lentes, aux épanchemens laiteux, et à cette foule de maux auxquels les femmes accouchées et les nourrices sont sujettes.

Les autres excrémens, peu considérables en eux-mêmes, peuvent également produire des affections morbifiques locales, soit par leur trop grande évacuation, comme par leur suppression. Mais pour en bien apprécier le caractère, il faut avoir présens la notion précise de leur organe, le caractère et les usages que doit remplir l'humeur qui est séparée: ce qui a été déjà dit à leur égard, dans la première Partie de cet ouvrage, doit suffisamment instruire sur tous ces objets.

ARTICLE IV.

Des substances calculeuses et autres corps solides, considérés comme cause intérieure morbifère.

Les calculs peuvent se rencontrer dans toutes les parties du corps.

Il est constaté, d'après les Fastes de la Médecine, que toutes les parties du corps peuvent servir de matrice à des calculs ou concrétions: on en a trouvé jusque dans le cerveau, viscère le plus mou et le plus pulpeux de tous; dans les articulations, lieux les plus exposés aux frottemens, et conséquemment moins propres qu'aucun à favoriser leur naissance; dans les poumons mêmes qui sont dans un mouvement continuel d'expansion et de resserrement. Le botaniste Vaillant, asthmatique par cette cause, en avait rendu quarante avant qu'une hémorrhagie du poumon terminât sa vie. Mais les endroits où ces substances étrangères se rencontrent le plus fréquemment, sont les reins, la vessie urinaire, la vésicule du fiel, le rectum, et quelquefois l'estomac même. On les désigne alors plus particulièrement sous le nom de pierres.

Pierres urinaires.

L'urine la plus cuite, la plus limpide, passée à travers le papier gris, et abandonnée ensuite à elle-

même, laisse déposer nombre de petits grains qui s'aggrumelant forment enfin une couche d'une certaine épaisseur. Un corps étranger qui séjourne quelque tems dans les voies urinaires, se recouvre également d'une pareille couche, et peut devenir par la suite du tems démésurement plus volumineux qu'il n'était précédemment. Presque toutes les pierres de la vessie offrent ainsi une substance d'une toute autre nature que la leur, qui sert de base à la matière qui les forme, et sur laquelle celle-ci s'appose par couches concentriques, d'autant plus grandes qu'elles deviennent plus volumineuses. On a beaucoup cherché à connaître la nature des pierres de la vessie, persuadé que si l'on pouvait la saisir, on parviendrait à prévenir les fâcheuses suites auxquelles elles donnent lieu. Passant sous silence tout ce qu'en ont dit Paracelse, Helmont, Boyle, Boërrhaave et Hales, les nouvelles notions qu'ont données Bergman et Schéele sur les principes qui les constituent, nous rangerons ces corps étrangers en six genres, d'après le nouveau jour que le professeur Fourcroy a jeté sur elles. AITIOLOGIE.

Le premier comprend les pierres formées par l'acide urique pur; elles sont composées de couches très-fines qui s'appliquent en commençant vers le centre pour se continuer à la circonférence. Leur couleur est d'un gris fauve plus ou moins clair, selon l'épaisseur de chaque couche. Plusieurs individus offrent différens mamelons, comme les stalagmites, qui s'emboîtent dans les excavations des couches supérieures. Leur cassure est micacée et n'est suivie d'aucune saveur quand on la pose sur la langue; ces pierres n'happent point, et par cela même elles sont susceptibles de recevoir le poli. Quelques individus ont deux ou trois centres avec quelques cellulosités; d'autres ont un centre solide formé de lames concentriques très-rapprochées et des nuances différentes. Quand la couche qui recouvre un calcul est de cette nature, on peut croire qu'il n'y a aucune autre substance dans toute la masse; si l'on s'en rapporte à ce qu'a fait découvrir la fracture d'un très-grand nombre.

Le second genre est formé par des phosphates terreux, mélangés de chaux, de magnésie et d'ammoniac, provenus de la décomposition de l'urine. Les pierres où le phosphate ammoniaco-magnésien est excédant, sont remarquables par la cristallisation qui

PATHOLOGIE.

a l'apparence du spath. C'est dans ce genre qu'on trouve particuliérement les corps étrangers qui ont servi de base à la pierre, tels que les épingles, les pailles, les aiguilles d'ivoire, les bouts de sonde, etc. Ces pierres happent à la langue, et n'ont pas de saveurs particulières, et elles ont une légère odeur ambrée; elles sont par couches cylindriques; commençant par un noyau; elles sont blanches, et laissent aux doigts une empreinte comme la craie; elles sont les plus légères.

Le troisième genre est formé d'acide urique pur au centre, et recouvert de phosphate terreux, pur ou mélangé. On trouve dans ce genre quelques espèces où l'acide urique, qui forme la base, est recouvert d'une écorce épaisse de 0,015 ou environ, de phosphate ammoniaco-magnésien. Lorsque l'ammoniac se trouve avec la magnésie, en assez grande quantité, il forme des cristaux lamelleux qui ont l'apparence du spath calcaire. Dans les circonstances contraires, il forme des couches très-minces, qui de toutes parts enveloppent le noyau.

Dans le quatrième genre sont les pierres composées d'oxalate de chaux, lié par une matière animale. Celles-ci sont très-pesantes, ont des lits très-inégaux, à la différence des autres qui les ont très-réguliers. La cassure offre une couleur d'ambre gris et comme résineuse, sans aucuns cristaux; elles sont sans odeur; leur surface extérieure est plus ou moins mamelonée. Toutes les pierres de ce genre sont uniformes; il est on ne peut plus rare de trouver à leur centre une substance autre que l'oxalate de chaux: elles sont susceptibles d'être aussi bien polies que l'ivoire.

Le cinquième genre comprend les pierres formées d'oxalate de chaux au centre, et recouvertes d'acide urique pur, disposé par couches: cette dernière disposition est très-rare. Jamais l'oxalate de chaux n'est interposé, au moins sensiblement, entre d'autres matières calculeuses. Il s'est trouvé constamment au centre des terreux, des couches d'acides uriques.

Enfin, dans le sixième genre se trouvent les pierres formées par l'oxalate de chaux au centre, et par différentes couches de phosphates mélangés. Il est quelques individus où ces couches sont très-régu-

liérement cristallisées en aiguilles plus ou moins déliées. AITIOLOGIE.

Les pierres urinaires sont plus fréquentes chez les enfans, les vieillards et les personnes sédentaires, que chez les adultes qui s'exercent beaucoup; elles n'occasionnent guères de maladies que quand elles sont parvenues à un certain volume, et alors elles donnent lieu à des symptômes divers, selon qu'elles sont arrêtées dans les reins, les urétères ou la vessie. Les plus ordinaires sont des douleurs, des envies d'uriner, des écoulemens purulens, une tension de la verge, un ténesme; et lorsque la vessie est ulcérée, souvent une petite fièvre lente qui mine le malade en le conduisant insensiblement au tombeau.

Les biliaires.

Les calculs biliaires, quoique d'une nature différente, se forment d'après le même mécanisme. Il en est de plusieurs espèces; les uns sont bruns, noirâtres, irréguliers, tuberculeux et comme granuleux: les autres sont plus durs, brunâtres, jaunâtres ou verdâtres; ils offrent également des couches concentriques, et souvent sont recouverts d'une couche sèche, unie et grise: leur forme est ordinairement anguleuse ou polyèdre. Un troisième genre offre des concrétions blanchâtres, ovoïdes, plus ou moins inégales, couvertes d'une écorce grise, raboteuse, formée de couches comme spathiques, ou de lames cristallines, transparentes, et souvent rayonnées du centre à la circonférence. La nature de ces dernières a beaucoup de rapport avec le blanc de baleine et avec les matières converties en gras, pour employer le langage des fossoyeurs, ainsi que plusieurs chimistes l'ont constaté. Ces calculs parvenus à un certain volume, par la pression qu'ils exercent sur les parois de la vésicule du fiel, ou par l'obstacle qu'ils apportent au cours de la bile dans le canal cholédoque, occasionnent des crispations, des resserremens qui arrêtent le cours de la bile, et facilitent sa réfusion dans le système général; ils donnent lieu également à des coliques bilieuses, inflammatoires, et à nombre de maladies dont les suites sont très-fâcheuses.

Les stercoraires.

Les matières fécales s'endurcissent aussi quelquefois, tellement qu'elles acquièrent alors la solidité de la pierre; elles s'arrondissent ou deviennent plus ou moins irrégulières, quant à leur forme. Quelquefois

PATHOLOGIE.

c'est une toute autre substance qui, ayant pour base un noyau, s'appose couche par couche, jusqu'à un volume assez considérable. Ces dernières pierres sont jaunâtres ou verdâtres; elles sont très-fétides, et acquièrent en se desséchant, une odeur de savon échauffé; leurs couches sont polies et comme grasses au toucher. Quand on en met un morceau sur du charbon allumé, il se fond en partie, et le reste s'enflamme ou se calcine; ce qui fait croire que la bile entre pour beaucoup dans leur formation. La nature des pierres ou concrétions qui se forment dans le cerveau, les voies aériennes et les articulations, est peu connue.

Symptômes qu'ils peuvent produire.

Les calculs produisent des symptômes plus ou moins graves, qu'on peut rapporter à leur action mécanique. Ainsi, par leur masse, leur poids et leur dureté, ils pressent les parties voisines et obstruent les canaux, empêchent le passage des humeurs, nuisent à la circulation, aux sécrétions et excrétions. Le frottement qu'ils produisent irrite les solides, déchire les vaisseaux, et de là naissent la douleur, la chaleur, l'inflammation, la suppuration, la gangrène; ou si les effets sont plus lents et se passent sur une partie moins sensible, une dureté qui dégénère en callosité. La vessie, chez les pierreux qui ont été tourmentés depuis long-tems, est toujours dure et comme calleuse intérieurement. Si l'on rapporte actuellement tous ces effets aux différens organes plus ou moins sensibles, où les calculs se forment, il sera aisé d'apprécier les maux nombreux qu'ils peuvent occasionner.

ARTICLE V.

Des animaux ou insectes qui, nés ou introduits au dedans du corps, peuvent être regardés comme causes morbifères.

Ces causes sont fort répandues.

La nature entière est peuplée d'êtres qui jouissent à leur manière des influences de la vie : on en trouve dans l'air, dans l'eau, dans la terre; il n'est pas même jusqu'au feu où la fable n'ait voulu en admettre. Les substances organisées en recèlent dans les parties les plus cachées de leur système; les végétaux et les animaux sont ainsi autant de matrices à d'autres ani-

maux. Leur nombre et leur puissance multiplicative sont d'autant plus grands et plus surprenans qu'ils sont plus petits ; ils se font remarquer surtout par leur voracité et leur industrie à chercher leur aliment et former leur nid.

AITIOLOGIE.

Comment elles ont accès chez l'homme.

L'homme n'est pas plus à l'abri d'eux que les autres substances organisées ; la surface de son corps leur offre un lieu propice où ils pratiquent un domicile propre à recevoir leurs œufs. Les ouvertures naturelles dont elle est pourvue, en menant à l'intérieur, leur offrent une voie qu'ils suivent souvent. Ils sont également portés par les alimens et les boissons dans les organes de la première digestion ; l'air les charie dans les spiracules et les trachées ; mais quoi qu'en aient dit certains observateurs, et notamment Duverney, aucun ne peut exister dans les vaisseaux qui sont continuellement parcourus par le sang ; ainsi l'on doit regarder comme fabuleuse l'histoire de ces vers qu'on dit être sortis par l'ouverture d'une saignée, de ceux qu'on a trouvés dans le cœur et les sinus de la dure-mère. Il peut en éclore dans les espaces celluleux, quand des insectes, en perçant le corps de la peau, y ont déposé quelques-uns de leurs œufs; les cirons et le dragoneau, la chique et la furie infernale sont des vers qu'on présume venir de cette manière dans le système animal. Le *Tænia visceralis*, auquel les Naturalistes rapportent la formation des hydatides, aurait-il une pareille origine ? Bononio et Cestone ont fait des expériences qui donnent à croire que la sérosité des pustules de la gale est également propre au développement des animalcules. Le dragoneau est un ver qui mérite le plus l'attention du médecin-physicien : on peut le regarder comme l'insecte le plus voyageur dans l'économie animale ; il passe d'une région à l'autre à pas lents, et souvent sans que ceux chez qui il habite se doutent de sa présence. Lorsqu'il est près de la peau, il occasionne une légère inflammation à laquelle l'ulcération succède bientôt. La tête de l'animal s'y élève suffisamment pour qu'on puisse la fixer avec un fil sur une plume, et successivement rouler son corps sur elle. Quand on est parvenu à la fin, on est étonné de trouver qu'il s'étend quelquefois jusqu'à six et huit pieds, et même beaucoup plus. Quand l'animal ne peut sor-

Dragoneau.

PATHOLOGIE.

tir, souvent il occasionne des symptômes généraux qui sont quelquefois très-inquiétans.

Mais de tous les vers qui infestent l'économie animale, il n'en est point de plus fréquens que ceux qui habitent l'intérieur des intestins, et l'on en concevra facilement la raison, si l'on considère la facilité qu'ils ont de pouvoir y entrer par l'ouverture qui reçoit les alimens, ou par celle qui en rend le résidu. On distingue quatre espèces de vers qui peuvent ainsi séjourner dans les intestins; savoir, les lombricaux, les cucurbitains, les ascarides et le ténia. Les lombricaux sont les plus fréquens, notamment chez les enfans, qui les rendent souvent par en bas sans s'en appercevoir On les nomme ainsi, parce qu'ils ont beaucoup de rapport avec les vers de terre, connus sous les noms de *Lumbrici* en histoire naturelle; ils paraissent être organisés comme eux, mais ils ne contiennent pas de sang. Plusieurs faits m'ont convaincu qu'ils étaient vivipares; ce qui n'est point l'opinion commune, et qui tranche beaucoup de difficultés sur l'origine singuliérement débattue de ces animaux. On a peine à concevoir comment ces vers, qui souvent sont d'une texture très-délicate, échappent néanmoins aux puissances digestives, et vivent dans les mêmes lieux, et à côté de substances plus dures et plus résistantes, qui cependant sont réduites en putrilage. La raison en est dans leur principe de vitalité, qui élude l'action des sucs digestifs; car du moment qu'ils périssent, ils sont soumis à la digestion, comme toutes les substances animales privées de la vie, et propres à nourrir. Le ténia ou le ver solitaire est le plus commun dans les diverses classes d'animaux: presque tous, à l'exception de la nombreuse classe des insectes, ont leurs ténias; encore peut-être les plus volumineux ont-ils le leur, comme quelques-uns ont leur dragoneau. Le ténia est en quelque sorte une suite d'animaux, dont chacun tient l'un à l'autre, comme les chaînons d'une chaîne tiennent entre eux. Les portions animales sont très-courtes, articulées et mobiles les unes sur les autres, de manière à former une longueur de cinquante, cent pieds, et même plus; ce qui donne la facilité à toute leur suite d'exercer une multitude infinie de mouvemens. Chaque portion applatie donne au

Lombricaux.

Le ténia.

tout l'apparence d'un ruban, d'où lui vient sa dénomination. Chacun a également des spiracules et un mamelon en forme de trompe, destinés à prendre sa nourriture; une ouverture propre à la rejeter, en sorte qu'elles peuvent se séparer et vivre à part dans les circonstances où elles y sont forcées. Le docteur Bloch, de Berlin, dit avoir vu de plus un ou deux tubes qui partent de chaque ovaire, et sont destinés à déposer les œufs. Le corps du ténia est long de plusieurs aunes; il se rétrécit peu à peu vers sa partie supérieure, et se termine par un fil menu dont la pointe, à la loupe, paraît renflée, et présente une tête terminée par quatre cornes de longueurs inégales, qui peut-être sont des suçoirs par lesquels l'animal se nourrit (1). Les ascarides sont de petits vers blancs de la longueur de deux à trois lignes, agglutinés les uns aux autres par une matière visqueuse. Ils ont une tête qui approche de la figure d'une feuille de trefle, un corps rond qui devient plus mince aux deux extrémités qui sont obtuses; ils sont unis et assez solides. Ils se fixent aux environs de l'anus, et rarement pénètrent plus avant; quelquefois cependant ils vont jusqu'aux parties génitales chez les femmes. Ils sont ordinaires aux petits enfans, et généralement à tous ceux qui ne sont point propres; ils sont beaucoup plus rares que les espèces précédentes. Les cucurbitins sont de petits vers applatis qui ont beaucoup de ressemblance avec les semences de courges, et qui s'échappent quelquefois en assez grand nombre par les selles. Ces vers, dans les intestins, sont unis les uns aux autres de manière à être pris pour un solitaire; mais ils en different en ce que leurs portions ou fragmens sont plus étendus que ceux du ténia, qu'ils sont striés dans leur longueur, qu'ils ont de chaque côté un seul mamelon latéral, qu'ils se détachent facilement les uns des autres, qu'ils sont plus serrés par une de leurs extrémités, plus larges par l'autre, qu'ils ne finissent point par une portion effilée, apparence que le ténia n'offre point.

AITIOLOGIE.

Ascarides.

Cucurbitins.

(1) Voyez, sur la structure de ce singulier ver, le dixième volume des *Œuvres de Charles Bonnet*.

Origine.

On n'a point encore sur l'origine des vers les notions précises qu'il semblerait que l'observation eût dû fournir, depuis qu'elle ne prend ses preuves que de l'expérience. Quelques-uns ont cru qu'on pouvait admettre pour eux une génération spontanée, fondée sur la présence de ces animaux chez les fœtus encore renfermés dans le sein de leurs mères. En général, ces vers tiennent toujours de leur espèce; ils sont particuliers à certains sujets, à raison du tempérament, du genre de vie, des alimens, des régions, de la saison; ils se développent sans doute comme les autres espèces qui nous sont plus connues, à moins que les forces de la vie n'empêchent ce développement.

Symptômes qui dérivent de leur présence dans les intestins.

Les vers se formant ainsi dans leurs propres matrices, font naître divers symptômes morbifiques qui constituent des maladies relatives à chaque espèce. Ceux qui sont à l'extérieur, et qui se trouvent sous l'épiderme, occasionnent des châtouillemens, des démangeaisons, un éréthisme qui souvent excite une inflammation érésipélateuse ou phlegmoneuse, laquelle passant à la suppuration favorise l'expulsion du ver par l'ulcère qui s'ensuit; et telle est la manière dont le dragoneau se fraie une issue au dehors. Mais avant que la chose en vienne à ce point, le malade est souvent tourmenté de symptômes disparates auxquels on ne saurait attribuer une cause connue et sensible. La présence des vers, dans les premières voies, est plus facile à établir, sur-tout celle des lombricaux. Les symptômes qui l'annoncent sont une pesanteur vers l'ombilic, des coliques, un sentiment, comme de quelque chose qui ramperait dans les entrailles; des affections nerveuses, sur-tout chez les femmes et les enfans; des nausées et des vomissemens, le hoquet, des anxiétés, des spasmes dans les entrailles, des rots, des flatuosités, des borborygmes, des douleurs vagues, une irrégularité dans les évacuations du ventre, des rougeurs, des feux passagers au visage, une démangeaison du nez, un grincement de dents; enfin, une dilatation de la pupille. Lorsque ce sont des lombricaux, et qu'ils occupent toujours le même endroit, la succion qu'ils font, irrite les membranes, y attire une inflammation, une ulcération ou un

Locaux relatifs aux lombricaux.

resserrement tel que l'intestin rentrant en lui-même, il s'ensuit un volvulus.

AITIOLOGIE.

Généraux.

A tous ces symptômes, bornés à certaines régions du corps, se joignent des symptômes généraux, la pâleur, l'émaciation, la faiblesse, la cacochylie qui mène à la cacochymie et à une véritable cachexie; diverses affections spasmodiques générales, la paralysie, la catalepsie et nombre d'autres désordres qu'on observe dans la pratique, et auxquels se joignent des fièvres atypiques, avec un pouls tantôt inégal, fréquent, obscur, et tantôt plein et très-régulier. D'après ce simple exposé, on voit à combien de symptômes et de maladies exposent les vers qui prennent naissance et se nourrissent dans le tissu de nos parties.

CHAPITRE TROISIEME.

Des puissances morbifères en tant que dérivées de l'augmentation ou de la diminution des propriétés des solides.

Comme la maladie est du ressort de la vie, et que jusqu'ici l'on a regardé les solides comme les seules parties douées des facultés qui constituent celle-ci, et comme donnant à chaque organe le degré d'animation qui lui est nécessaire pour agir; aussi, dans ce chapitre, devons-nous plus rechercher les changemens morbifiques qui ont lieu dans les forces vives de la fibre, que former des explications d'après sa nature, qui est encore un sujet de dispute pour plusieurs. Mais comme celle-ci entre dans l'organisation de toutes les parties, il s'ensuit que ses affections morbifiques doivent nécessairement s'étendre aux ordres, ou systêmes d'organes, ou parties qu'elle compose. Ainsi, pour suivre un plan convenable, nous aurons à considérer ces affections dans la fibre même, et ensuite dans les différens ordres de parties qu'elles forment.

PATHOLOGIE.

ARTICLE PREMIER.

Des propriétés de la fibre, conſidérées comme cauſe morbifère.

Propriétés générales de la fibre.

UNE fibre compoſée quelconque, qui eſt en communication avec les ſources de la vie, a ſon ton qui varie ſelon la nature de la conſtitution : elle a une faculté ſenſitive qu'elle emprunte de ſon commerce avec le principe de ſenſations; elle a de plus une faculté motrice qui eſt inhérente à ſon organiſation, et qui eſt ſingulièrement augmentée en certaines circonſtances par l'acte de la volonté; faculté par laquelle, ſortant ſpontanément de ſon inertie, elle oppoſe la force à la force, et rend pour ainſi dire nuls les effets de la puiſſance qui cherchait à diminuer ſon action. Ainſi tant que la vie perſiſte, tout ſolide compoſé jouit de cette ſuite de conditions; ſavoir, le ton, l'irritabilité et la contractilité, états qui confluent quelquefois par une ſucceſſion très-prompte, en s'excitant chacun mutuellement, quoique par des lois différentes. La contraction dans l'état ordinaire eſt conſtamment proportionnée à la perception; il n'en eſt pas de même de l'irritabilité, ſoit que l'on conſidère la nature du ſtimulus qui la détermine, ou celle des parties qu'elle affecte. Il eſt même ici une ſi grande différence, qu'en vain on chercherait à la rapporter à des lois; tout ce qu'on ſait, c'eſt que ſes degrés varient relativement à l'âge, au ſexe, au tempérament, au genre de vie, et à nombre d'autres circonſtances qu'on obſerve dans la pratique : de là il ſuit que telle ſubſtance eſt un ſtimulus très-puiſſant en certains cas, qui eſt ſans activité dans d'autres.

Principe vital.

Ces propriétés de la fibre, intimement liées au pouvoir qu'a l'ame ſur nos organes, conſtituent cette force de vie qu'on déſigne communément ſous le nom de principe vital ou forces vives, ſur qui eſt fondé le mécaniſme des forces conſervatrices, deſtructrices ou médicatrices du corps humain. Ce principe peut pécher de deux manières, par excès ou par défaut : nous appellerons le premier état éréthiſme ou orgaſme; et le ſecond, engourdiſſement ou torpeur ; l'état mitoyen entre ces deux extrêmes eſt le naturel. L'éréthiſme provient d'une ſi grande ſenſibilité

sensibilité et irritabilité de la fibre, que le moindre stimulus met les organes dans des mouvemens excessifs qui troublent et dénaturent l'ordre de leurs actions. La mesure de l'excès de ces mouvemens est connue par les notions qu'on a sur la sensibilité et l'irritabilité, et celle qu'on peut acquérir sur la nature du stimulus, comparée avec l'intensité, la durée, le retour et l'étendue des contractions et mouvemens qui s'ensuivent. Cet excès a lieu par tout le corps, et est souvent déterminé par diverses affections morales qui ne lui donnent que plus d'intensité, ou il n'occupe qu'une seule partie, et en dispose plus ou moins les organes à l'action. Il est difficile d'établir avec certitude la véritable source de cet excès; tout ce que l'observation a fait connaître, c'est qu'il se manifeste spécialement chez ceux qui ont la fibre très-délicate et le sensorium susceptible des moindres émotions. Aussi l'observe-t-on plus évidemment dans la jeunesse que dans un âge avancé; chez les femmes que chez les hommes; chez ceux qui vivent splendidement sans faire d'exercice, que chez les personnes laborieuses et peu nourries; chez ceux qui ont l'imagination vive et qui travaillent beaucoup d'esprit, que chez ceux qui passent oiseusement leur vie en ne s'occupant à rien. L'éréthisme dispose à toutes les maladies aiguës, aux fébriles, comme aux inflammatoires; ses effets généraux sont des trémoussemens, des crispations, des tensions, des spasmes et des convulsions qui amènent à leur suite des douleurs, des anxiétés, des inflammations et nombre d'autres maladies dépendantes des obstacles à la circulation dans les capillaires et les sécrétoires. Si l'on rapporte ces effets aux membranes, aux vaisseaux composés, aux viscères, aux glandes, aux muscles, aux organes des sens dont on connaîtra bien la structure, l'on verra qu'il n'est point de cause interne morbifère plus fréquente que celle-ci, et qui puisse exposer à un plus grand nombre de maladies.

AITIOLOGIE.

Eréthisme.

L'engourdissement ou torpeur provient d'une diminution si grande des forces vives de la fibre, que désormais elle ne peut convenablemenr vaquer aux mouvemens que l'économie animale demande. Cet état, comme l'éréthisme, peut également avoir lieu dans tout le corps, comme dans quelques-unes de

Torpeur.

PATHOLOGIE.

ses parties; et il offre différens degrés, selon qu'il s'approche ou s'éloigne du point intermédiaire qui a lieu en santé. L'abolition entière de ces forces constitue la mort; telle est celle qui survient chez les animaux tués par la foudre, par une détonation électrique; celle qui succède à la morsure du serpent à sonnettes, dans la saison où le venin de ces reptiles est le plus exalté; ou celle occasionnée par certaines plantes vénéneuses, comme le napel. Les effets généraux de la torpeur sont une inaction, un affaissement ou laxité de la fibre, qui amènent la lenteur de la circulation dans les capillaires, une crâse froide, aqueuse, visqueuse ou muqueuse des humeurs, un affaissement des sens et de toutes les opérations intellectuelles, et une inertie dans les puissances motrices. De la combinaison de ces premiers effets, rapportés aux fonctions des organes qui sont ou peuvent être affectés, résultent nombre de maladies principalement du genre des chroniques, lesquelles sont plus ou moins rebelles, à raison de l'ancienneté du vice; maladies qui ne peuvent céder qu'autant qu'on rétablit la fibre dans son état primitif; telles sont les paralysies, les anorexies et autres qu'on trouve dans la classe des *Debilitates* de Sauvages et dans l'ordre sixième de notre classification.

ARTICLE II.

Des diverses affections des solides vasculaires, considérées comme causes morbifères.

Il n'est point de structure plus généralement répandue dans l'économie animale que la vasculaire. Par-tout on ne voit que des canaux d'une infinité d'espèces, destinés à contenir, transmettre, séparer et chasser au dehors différentes classes d'humeurs. On pourrait donc regarder la masse du corps, sinon totalement, du moins comme presqu'entièrement tubuleuse. Chacun de ces tubes a son mode naturel d'existence relatif aux fonctions qu'il doit remplir; si ce mode se porte au-delà ou en-deçà, il s'ensuit différentes affections morbifiques qui diffèrent essentiellement les unes des autres.

Comment un vaisseau peut être vicié.

En considérant un seul vaisseau en lui-même, on conçoit qu'il peut être affecté morbifiquement par

AITIOLOGIE.

excès, par diminution ou par abolition de son diamètre, et par rupture ou érosion de ses parois.

Dilatation.

L'excès en diamètre constitue ce qu'on appelle la dilatation, Εὖρυσμα. C'est l'état du vaisseau où les parois, écartées de l'axe, offrent le plus grand espace qu'elles peuvent circonscrire. Il a lieu quand l'humeur contenue agit avec une force plus grande sur les parois, que celles-ci n'en mettent à la vaincre; c'est ce qui arrive dans la dérivation, les congestions et les inflammations. L'anastomose, la diapédèse et la dierèse sont autant d'effets de cette première cause; la première annonce un relâchement des derniers orifices des vaisseaux, l'autre une déhiscence des pores de leurs membranes, et la dernière une érosion de leur texture. Les deux premiers états ont toujours plus ou moins lieu pendant la vie; ils ne doivent être regardés comme morbifiques que quand ils excèdent les bornes par rapport au tems, à l'ordre et aux parties où ils se manifestent. Ils ne diffèrent qu'en degré, ensorte que le premier produit successivement les autres, quand la cause qui l'occasionne continue d'agir, ce qu'il faut bien observer pour en prévenir les suites; car si l'on remédie facilement à l'anastomose et à la diapédèse, on n'est pas si heureux à l'égard de la dierèse qui suppose toujours érosion ou rupture. Eclaircissons cette théorie par un exemple. L'hémoptysie ou le crachement de sang est une maladie qui n'est pas inquiétante quand elle a lieu par anastomose, que l'écoulement est modéré, et que le sujet qui en est affecté jouit d'ailleurs d'une excellente complexion. Il en est de même quand elle dérive de la transudation du sang à travers les mailles des tuniques vasculaires, comme dans la diapédèse; car elle cesse ordinairement dès que la pléthore diminuant, les parois des vaisseaux reviennent sur elle et reprennent leur ton ordinaire. Il n'en est point ainsi dans le cas de rupture ou de diabrose, qui étant fomenté par une acrimonie apparente ou cachée, passe plus ou moins promptement à l'état d'ulcération.

Anastomose, diapédèse et dierèse.

Obstruction.

La diminution du diamètre des vaisseaux amène l'obstruction. Boërrhaave définit cet état : l'obturation d'un canal qui empêche le passage du liquide, dont le volume est en excès sur celui de capacité du vaisseau qui doit le transmettre. Gaubius la re-

PATHOLOGIE.

garde comme produite par le seul vice des liqueurs qui doivent être transmises, et il en étend la dénomination à tout réservoir ou espace destiné à contenir quelqu'humeur ; ce qu'il dit de ses effets est en général très-compliqué. L'obstruction est le plus souvent due à un éréthisme local qui agit dans un très-petit espace, et qui ordinairement est occasionné par une cause irritante quelconque. Quand cette cause n'est point trop vive pour occasionner le spasme, qu'elle agit sur des vaisseaux vasculaires infiniment fins, les humeurs de la circonférence accourent vers le lieu irrité, en surchargent les vaisseaux ; et les oscillations réitérées dans lesquelles les fibres entrent, en augmentant le ressort d'action, donnent lieu à tous les phénomènes de l'inflammation. Si ces oscillations se passent dans les cryptes muqueux, il se sépare une plus grande quantité de mucus, qui alors coule abondamment comme dans le coryza, les gonorrhées simples, les rhumes et les catharres. Ainsi se produisent divers phénomènes que Boërrhaave attribuait, d'après des vues hypothétiques, à une série décroissante de globules dans les humeurs, et à un pareil décroissement des vaisseaux correspondans. Le diamètre des vaisseaux peut diminuer par une égale augmentation d'épaisseur de leurs parois à la suite d'une congestion ou épanchement de nature cartilagineuse, terreuse ou osseuse : on appelle cet état Στενοχωρία, *Arctatio*, resserrement. L'anévrisme vrai ou faux dérive souvent de cette cause. Des tumeurs voisines, des ligatures ou toute autre cause externe peuvent comprimer en dehors leurs parois ; ce second état est le Θλίψις, l'*Anxietas* des auteurs. Harvey rapporte l'histoire d'un homme auquel un athérome, placé sur la division des artères iliaques, causa ainsi la mort ; il cite un autre qui périt d'une gangrène au pied et à l'ouverture duquel on trouva une pareille tumeur, dont la veine crurale était comprimée. Vesale cite une cécité dont la cause était une tumeur sur la divarication des nerfs optiques. Les parois vasculaires peuvent ne plus être soutenues par le défaut de liqueurs, et s'affaisser en conséquence ; c'est le *Collapsus*, Συνίζησις, qui a lieu dans les grandes hémorrhagies, les flux passifs. Enfin, elles peuvent se resserrer spasmodiquement, comme dans l'orgasme, ou d'une manière insensible,

Espèces.

comme dans la vieilleſſe, lorſqu'il n'y a plus d'antagoniſme entre les vaiſſeaux et les humeurs qui les parcourent; on appelle ce dernier état Συνφίσμος, ſymphiſme. AITIOLOGIE.

Abolition. Le diamètre des vaiſſeaux peut être aboli, quand leurs parois comprimées, reſſerrées, la cavité qui leur eſt propre diſparaît, et qu'il ne reſte plus qu'un ſolide fibreux plus ou moins volumineux, à raiſon du calibre du vaiſſeau qui exiſtait avant : on dit alors qu'il y a obturation, Ἔμφραξις. On a vu des iſchuries, des apoplexies provenir de cette cauſe. Lorſque le déſordre eſt parvenu à ce point, il n'eſt plus de remède, et c'eſt ce qui arrive à meſure que l'homme avance vers le terme de ſa vie, ainſi que nous l'avons expliqué dans la première Partie de cet ouvrage, en parlant des phénomènes relatifs aux différentes époques de la vie.

Eroſion, rupture. Enfin, l'éroſion et la rupture donnent lieu à des épanchemens ſanguins, ſéreux, bilieux, urineux, aériens, ou à des flux de pareille nature : d'où dérivent les maladies connues ſous les noms d'échymoſes, d'anévriſmes, d'apoplexies, d'hématocèles, d'hématuries, d'hémoptyſies, des diarrhées, d'hydrocèles, d'emphyſêmes et autres où il y a aberration ou extravaſation d'humeurs ou de fluides qui doivent être retenus dans leurs propres canaux. Les petits vaiſſeaux ſont ſpécialement ceux qui ſont les plus expoſés à ſe rompre dans les affections fébriles, à raiſon de la molleſſe de leurs parois; ainſi, dans la fièvre qui précède ou accompagne l'éruption de la petite vérole confluente, il ſurvient ſouvent une hémoptyſie ou piſſement de ſang dont les malades périſſent ſouvent, avant même, comme l'obſerve Sydenham, que l'éruption ait paru. En combinant pluſieurs de ces différens états pathologiques enſemble, on aura un très-grand nombre de diſpoſitions morbifiques propres à établir des maladies très-compoſées, et dont les ſymptômes ſont plus ou moins variés à raiſon des circonſtances concomitantes, et c'eſt ce que l'ouverture des cadavres conſtate journellement.

PATHOLOGIE.

ARTICLE III.

Des affections du système nerveux, considérées comme causes morbifères.

Conjecture sur le vice du nerf considéré dans son état de simplicité.

Il est difficile de dire en quoi consiste le vice de la fibre nerveuse simple, sans recourir aux conjectures, par la raison que son organisation n'est point encore bien établie. Si l'on peut la comparer à un vaisseau simple, parcouru par un fluide subtil, comme beaucoup de faits portent à le croire, ce qui a été dit à l'article précédent, pourrait également s'entendre d'elle; mais nous n'osons rien assurer sur ce point. En la considérant comme composée, on commence à voir plus clairement dans l'histoire des causes morbifères qui peuvent l'affecter. Formée de nombre de filets unis les uns aux autres par un tissu celluleux très-délicat, elle compose bientôt autant de cordons assez volumineux, arrosés par beaucoup de vaisseaux, qui dans leurs cours s'unissent à d'autres ou s'en séparent. Ces cordons aboutissent aux organes des sens ou à ceux du mouvement, et y portent les influences nécessaires à leurs fonctions.

Dans un état de plus grande composition.

Leurs terminaisons sont trop compliquées avec les parties, pour qu'on voie clairement le genre d'affection auquel ils sont sujets. Il n'en est pas de même dans leur cours; ils sont exposés à être engorgés à la suite de quelques acrimonies locales: d'où s'ensuivent des douleurs lentes et chroniques, qui tourmentent plus ou moins. Leurs interstices sont souvent remplis d'eau, de mucosités, de concrétions, qui relâchent ou compriment les tubulures nerveuses, et deviennent autant de causes de paralysies si rebelles, si difficiles à connaître, et si bien caractérisées par le docteur Cotunni, dans son Traité *De Ischiade nervosâ*. Quelquefois ils sont irrités par une sérosité saline, acrimonieuse, qui appelle et détermine d'une manière plus répétée les influences nerveuses dans les fibres motrices: d'où s'ensuivent ces spasmes et ces convulsions qui caractérisent le trisme, le tétanos et toutes les affections du genre spastique et clonique. L'origine du système nerveux est souvent le lieu où siége la cause de ces sortes d'affec-

tions ; et selon qu'elle réside plus ou moins profondément, qu'elle est d'une nature aiguë ou chronique, il s'ensuit nombre de maladies locales, inflammatoires, purulentes, gangreneuses et squirreuses dont on ne peut se douter que par le désordre plus ou moins constant dans les idées, et qu'on observe si souvent à l'ouverture des cadavres.

AITIOLOGIE.

Lésion par *consensus.*

Une lésion dans les nerfs amène toujours un dérangement dans les facultés motrices ou sensitives, et de là nombre de phénomènes qui ont été précédemment considérés dans notre Symptomatologie, à leurs articles respectifs. Ces phénomènes se manifestent sur le lieu primitivement affecté, où ils paraissent fort au loin. Quand la cause propage son effet sur un organe important, l'organe peut prendre un caractère morbifique, sans qu'il ait en lui le principe de son affection : on dit alors qu'il y a lésion par *consensus*. Ainsi l'on voit les nausées, les vomissemens, les cardialgies, les douleurs d'entrailles succéder aux pyrexies simples, aux phlegmasies, et tellement prendre le caractère des maladies gastriques, qu'elles en imposent souvent aux routiniers, quoique tout indique qu'on doit chercher ailleurs leur origine. Ainsi un stimulant qui affecte la membrane muqueuse des narines et des bronches, un calcul rénal, peuvent, en agissant sur le foie, tellement déranger la sécrétion de la bile, qu'il s'ensuive une fièvre bilieuse, comme l'on voit l'inflammation et la suppuration de ce viscère succéder à la commotion du cerveau.

ARTICLE IV.

Des diverses affections du système celluleux, considérées comme causes de maladies.

Usage de ce système.

Le tissu cellulaire simple est, avec raison, regardé comme le solide le moins organisé qu'on connaisse, ainsi qu'il est constaté par sa nature. Il est donc, par cette raison, exposé à l'influence d'un bien moins grand nombre de causes morbifiques que toutes les autres parties de notre organisation dont les pouvoirs ou facultés de vie sont plus évidens. Il recouvre l'intérieur comme l'extérieur du corps, en formant

PATHOLOGIE.

une pellicule qui, en manière d'enveloppe, préserve les organes en même tems qu'elle établit entre eux et le dehors une communication très-étendue. Il forme différens liens propres à soutenir les viscères, ou plusieurs accompagnemens qui suivent leurs vaisseaux; mais alors il est déjà très-composé, et susceptible d'un très-grand nombre d'altération. Ce tissu, considéré comme lien, peut être très-relâché, et alors les parties qu'il retient, abandonnées à elles-mêmes, se portent çà et là, et paraissent souvent au dehors recouvertes des tégumens comme dans les hernies, ou entièrement à nu comme dans les prolapsus et les renversemens de matrice ou du rectum. Il peut aussi être trop dur, trop résistant, et en pareil cas il s'oppose au développement des viscères expansibles, comme dans certaines contractures de l'estomac et des intestins.

Liens qu'il forme.

Engorgement.

Exsiccation.

Les cellules dont il est formé peuvent être gorgées de sérosité, et relâchées à un tel point que leurs parois n'ont aucune consistance, comme dans l'anasarque, les infiltrations séreuses et purulentes. Elles peuvent être diminuées et même réduites à rien par l'affaissement ou par l'augmentation de leur ton, et alors les organes qui en sont le plus fournis diminuent de volume, et même disparaissent tellement qu'il n'en reste plus aucune trace. Ainsi l'on voit dans le marasme, l'aridure, le corps entier, ou quelques-unes de ses parties ou organes, se dessécher et se réduire à un très-petit volume. Le tissu cellulaire est encore susceptible d'engorgement et d'endurcissement qui lui donnent l'apparence d'un véritable cartilage; la plupart des squirrosités, des callosités ou indurescences sont ainsi dues à une semblable dégénérescence; et selon qu'il y a épanchement et concrétion de sucs, il s'ensuit différentes espèces de tumeurs auxquelles on donne le nom de clous, tubercules, ganglions, écrouelles, vomiques, athérômes, mélicéris, stéatômes; diverses poches qui contiennent assez d'eau pour imiter une hydropisie vraie. Il peut également, par le simple mécanisme que nous avons développé, se former du tissu cellulaire là où il ne doit point s'en trouver; et selon que ce tissu est plus ou moins dense, que les parties sur lesquelles il se forme sont plus ou moins mobiles et

expansibles, il s'ensuit différens symptômes relatifs à la nature et aux fonctions des parties mises ainsi en cohésion.

AITIOLOGIE.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Des puissances morbifères contenues dans les premières voies.

Ce que c'est que la saburre.

ON désigne communément ces causes de maladies sous le nom de saburre. On entend, par ce terme, des matières plus ou moins lentes, visqueuses ou acrimonieuses qui, comme de la lie, invisquent et recouvrent les surfaces de l'estomac et des intestins. F. Hoffmann est un des auteurs qui aient le plus considéré cette congestion de matière, et qui l'aient indiquée comme cause du plus grand nombre des maladies. Il a prouvé par de nombreuses observations insérées dans sa *Médecine Rationelle*, et dans une Dissertation particulière intitulée *De duodeno plurimorum morborum sede*, que beaucoup de maladies dérivaient particulièrement du séjour des matières saburrales dans cet intestin, et que c'était en vain qu'on cherchait à les dissiper, si l'on ne portait ses vues vers elles. Il leur a rapporté diverses affections des voies urinaires de la matrice, de la peau, même certaines paralysies de la retine. et quelques affections convulsives des yeux. Il a détaillé à cette occasion les sympathies qui se manifestent quelquefois entre l'estomac et les différentes parties du corps avec la plus grande précision, ce en quoi il a été suivi par le docteur Whytt; et ce que ces deux Praticiens ont découvert sur ce point, confirme de plus en plus l'axiome d'Hippocrate. —*Ventriculi confusio, omnium confusio* (1). Leurs observations réunies établissent que la plupart des maladies proviennent aussi plus souvent de la cacochylie des premières voies, que d'une acrimonie générale: d'où il suit que les symptômes généraux qui paraissent alors, étant purement sympathiques, ils sont beaucoup plus aisés à dissiper que les idio-

Part qu'elle a dans la formation d'une maladie.

(1) Le désordre du ventricule entraîne celui de toutes les autres parties.

pathiques qui proviennent d'un vice dans les humeurs.

Especes.

On distingue cinq especes de saburres, savoir ; l'acide, l'amère, l'insipide, la putride et l'empireumatique. Toutes ces espèces de saburre produisent indifféremment la perte de l'appétit, les nausées, la douleur d'estomac, un sentiment de pesanteur et de réplétion dans ce viscère, des digestions difficiles, des dévoiemens, des maux de tête, la langueur et la soif. Mais outre ces symptômes propres à toutes les saburres, il en est qui caractérisent chaque espece. Ainsi, la saburre acide occasionne des aigreurs par le reflux qui se fait des substances gazeuses non combinées, le long de l'œsophage jusques dans la bouche ; des gonflemens, de la tension, de la chaleur et une douleur à l'estomac, qui est quelquefois si vive qu'on la désigne sous le nom de fer-chaud ; une faim insatiable, une démangeaison du nez, des rougeurs qui paraissent et disparaissent alternativement en très-peu de tems, une pesanteur et une douleur de tête ; la toux, le hoquet, la constipation et quelquefois la diarrhée et le ténesme. Cette saburre est ordinaire aux enfans à la mamelle, à beaucoup de filles chlorotiques, à quelques femmes grosses : on l'observe souvent dans les fièvres d'été et d'automne, accompagnées, dès leur invasion, de vomissement dont la matière est tellement acide que les dents en sont toutes agacées ; les selles, dans tous les cas, sont plus ou moins vertes.

Acide.

Amère.

La saburre amère cause une soif immodérée, de la chaleur et de la douleur à l'estomac, un vomissement de matières jaunes ou verdâtres, des évacuations abondantes et douloureuses d'une humeur mordicante et âcre. Toutes ces apparences sont ordinairement accompagnées d'une teinte jaunâtre dans le blanc des yeux, et même sur tout le corps. Cette saburre est propre aux constitutions bilieuses ; ceux qui l'ont, rejettent souvent le matin des gorgées d'une bile tantôt d'un verd foncé et de la couleur de porreau ; ce qui lui a fait donner le nom de *Bilis porracea* par les anciens ; ou de la couleur de vert-de-gris, d'où lui est venu le nom d'*Eruginosa*. Cette saburre est ordinaire dans les fièvres de printems. Les malades, dans cette saison, la rejettent spontanément

sans qu'elle ait été rendue plus mobile par quelques boissons délayantes; ce qui n'arrive point dans celles d'été et d'automne, où la bile est épaisse, tenace, et ne peut être détachée de l'estomac que quand elle y a été disposée par un long usage des délayans (1). AITIOLOGIE.

La saburre insipide se reconnaît à la présence d'un phlegme dur, coriace, insipide, qui rend la bouche pâteuse, détruit l'appétit, favorise la génération des vers, et donne naissance à beaucoup de matières flatulentes qui rapportent avec elles le goût et l'odeur des alimens récemment pris, lorsqu'on les rend par en haut. A toutes ces apparences se joint une pesanteur vers la région de l'estomac : les constitutions pituiteuses y sont fort sujetes. Insipide.

La saburre putride se manifeste par un goût, comme de pourriture à la bouche, par des rapports flatulens de même odeur, ou des nidorosités, par un poids sur l'estomac, une oppression vers la région précordiale, une faiblesse, un mal-aise, de l'oppression et des nausées qui ont l'odeur d'œufs couvés. On regarde cette saburre comme l'avant-coureur le plus certain des fièvres putrides et malignes; elle accompagne toujours les synoques et les tritéophies du plus mauvais caractère. C'est à cette espèce qu'il faut rapporter l'ammoniacale dont parlent quelques auteurs. Putride.

La saburre rance ou empyreumatique occasionne des rots suivis d'une matière comme huileuse, âcre et mordicante, telle que du beurre ou de l'huile fritte, une forte douleur et une chaleur vive à l'estomac, avec des coliques, un mal-aise, de l'oppression et des nausées. On regarde cette saburre, chez l'homme fait, comme le signe le plus certain de la goutte; elle est ordinaire aux tempéramens bilieux. Rance.

Les causes les plus ordinaires de la saburre sont une lenteur et une inertie des organes de la digestion; inertie qui elle-même peut provenir de plu- Causes.

---

(1) Quand cette saburre est exaltée dans ses principes, à la suite de quelques violens mouvemens de l'ame ou du corps, son acrimonie devient souvent telle qu'elle fait naître les mêmes symptômes que des substances vénéneuses qu'on aurait avalées inconsidérément ou de propos délibéré; aussi est-il très-difficile, en pareil cas, de statuer si les phenomènes dérivent d'un empoisonnement ou d'une cause morbifique naturelle.

PATHOLOGIE.

sieurs causes particulières, telles que la négligence des exercices convenables du corps, des pertes abondantes de sang ou des humeurs qui s'en séparent, un travail d'esprit trop long et trop soutenu, des passions vives et long-tems continuées. En considérant les circonstances et les comparant toutes entre elles, on trouvera des raisons suffisantes pourquoi l'une de ces saburres paraît plus tôt que l'autre.

Circonstances déterminantes de l'acide.

Ainsi la saburre acide aura lieu si les alimens, tenant déjà d'une pareille nature, sont retenus trop long-tems dans l'estomac, soit à raison de la faiblesse des fibres musculaires de cet organe, ou du peu d'exercice auquel on s'adonne. Dans ce cas, le mélange alimentaire y séjourne, ainsi que dans les intestins grêles, non-seulement pendant le premier degré de fermentation qui doit s'y opérer, mais encore pendant celui de l'acide qui lui succède. Cette fermentation sera d'autant plus facile, que les alimens dont on aura fait usage auront un caractère marqué d'acidité, ou qu'ils auront plus de penchant à passer plus promptement à cet état, comme le lait, les fruits d'été et les substances farineuses. De là on peut juger d'avance quels sont ceux qui seront les plus sujets à cette espèce de saburre.

De la putride.

La saburre putride provient communément d'un trop grand usage des viandes déjà faites, telles que celles qui sont faisandées, du poisson ancien qui n'a point été assez salé ou mariné : elle a d'autant plus de propension à paraître, qu'on tempère moins ce genre de nourriture par des végétaux ou des boissons acides et spiritueuses; quelquefois le trop long séjour des matières alimentaires dans l'estomac suffit seul pour la produire.

De l'amère.

La saburre amère dérive toujours d'une grande sécrétion de la bile et du trop long séjour de cette humeur dans les premières voies, et notamment dans le duodénum et l'estomac. Si alors une trop grande chaleur tend à en exalter les principes, cette humeur acquiert une acrimonie si grande, qu'elle enflamme et corrode les tuniques de l'intestin, comme un véritable poison, ainsi qu'on en a des exemples dans Spigel, *De Semitertianâ*; dans Cornelius Gemma et autres observateurs, et comme il arrive quelquefois au commencement de certaines fièvres intermittentes du plus mauvais genre, dans le cholera, les rémittentes pu-

trides ou bilieuses, et autres qui réduisent en très-peu de tems les malades à toute extrémité. Mais, comme l'observe Pringle, quoique la bile ne soit pas toujours la première cause de ces fièvres, cependant sa trop grande abondance et sa dépravation pendant qu'elles ont cours, deviennent fréquemment une cause secondaire d'irritation qui les continue et rend en quelque sorte vraie la dénomination de bilieuses que quelques auteurs leur ont donnée. Chez quelques-uns de ceux qu'on a ouverts à la suite de ces maladies, on a trouvé une bile érugineuse si caustique, qu'elle imprimait sur la pointe d'un scalpel une tache violette, comme si l'on y eût versé de l'acide sulphurique (1).

AITIOLOGIE.

De la lente.

La saburre lente et insipide est due à une sécrétion surabondante de la mucosité qui lubréfie le canal alimentaire. Les accidens qu'elle produit sont d'abord peu inquiétans, mais insensiblement elle détruit la force dissolvante des sucs digestifs ; ce qui nuit à la digestion. Si en pareil cas on fait usage d'alimens trop huileux et graisseux, ces sucs ne peuvent alors agir suffisamment sur eux ; le principe huileux n'entrant point en combinaison avec le chyle, il séjourne dans l'estomac, et devenant âcre par la chaleur du lieu il fait bientôt naître la saburre rance ou empireumatique. Cette saburre, ordinaire aux buveurs de profession, mène lentement à la cachexie ; maladie dont ils périssent presque tous.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Des puissances morbifères contenues dans les secondes voies.

Affections du sang.

On conçoit que si les digestions sont troublées par la présence des saburres ci-dessus rapportées, les principes du chyle seront nécessairement mal éla-

(1) Cicognino dit qu'en pareil cas, ayant plongé la pointe encore mouillée de cette bile dans l'aile de deux tourteraux, l'un et l'autre périrent en convulsion après des tremblemens qui survinrent bientôt ; il donna à un coq un peu de mie de pain qui avait trempé dans cette bile, et il ne tarda pas à le voir également périr.

PATHOLOGIE.

borés ; que la combinaison qui doit s'en faire pour former le sang, sera plus ou moins empêchée ; que cette humeur qui doit avoir tous les caractères d'une mixtion parfaite et analogue aux humeurs à réparer, ne sera plus qu'un composé plus ou moins dégénéré. Néanmoins cette dégénérescence ne constituera pas encore la maladie, quoi qu'en dise Massarias, qui confond le vice des humeurs avec l'état morbifique, quoique ces deux choses soient absolument distinctes l'une de l'autre, et ne doivent pas être plus confondues que l'effet avec sa cause.

Variétés d'opinions.

On est peu d'accord sur la crâse du sang qui succède à un pareil défaut d'élaboration. Nombre de théories ont succédé les unes aux autres depuis le siècle de Galien, où la quaternité humorale était en vogue, jusqu'à ceux où tour-à-tour les chimistes donnèrent la préférence à leurs principes salins, sulphureux ou mercuriels ; les mécaniciens, à leurs cubes, leurs sphères, leurs pointes et leurs coins ; les humoristes, à leur épaississement et acrimonie ; et les novateurs, à leur oxygénation et désoxygénation.

Vice dans la mixtion.

Le sang, ainsi que toutes les humeurs mises en circulation, est composé de sphérules qui, emportés par un mouvement de tourbillon, glissent avec la plus grande facilité les uns sur les autres, sans se porter le moindre obstacle. Mais pour que ce glissement puisse avoir lieu, il faut que les vaisseaux soient suffisamment calibrés, que les globules ou petites sphères aient une suffisante quantité de véhicules, sinon divers obstacles surviennent à la circulation, qui sont le principe de maladies les plus fâcheuses. Quand les globules rouges sont en excès, ce qui ne peut avoir lieu sans que la partie coagulable ne le soit aussi, on dit alors qu'il y a plétore. C'est l'état de toutes les personnes corpulentes, sanguines, et qui s'exercent peu, quoique leur santé paraisse la plus florissante ; cependant ceux qui en jouissent doivent la tenir pour suspecte. — *Quia*, dit Celse, *non ultrà progredi potens retrò quasi ruinâ quâdam revolvitur* (1). L'état opposé à la plétore est l'anemie, diathèse où le sang est peu riche en prin-

Plétore

Anemie.

(1) Parce que ne pouvant s'élever plus haut, elle ne peut que revenir en arrière par un renversement funeste.

cipes de vie. Quand le véhicule est en excès, le mouvement de projection des globules est moindre, la circulation et les sécrétions sont ralenties, et dès-lors il s'établit un genre de plétore humorale qui bientôt passe à la cachexie. Quand au contraire il manque, les humeurs deviennent plus denses; travaillées par l'action plus répétée des vaisseaux, leurs principes se compriment davantage; ceux qui ont plus de tendance à l'union s'agglutinent et deviennent plus visqueux, plus collans, et conséquemment éprouvent plus de difficultés à parcourir les routes tortueuses de la circulation : de là la facilité que les inflammations ont à se former dans une pareille disposition d'humeurs, ainsi qu'on l'observe chez toutes les personnes qui abondent en sang, et chez qui l'action vasculaire est portée à un très-haut point. Ces deux derniers états du sang sont connus sous les noms de dissolution et d'épaississement; le premier accompagne l'anasarque, le scorbut, l'ictère noir, la dyssenterie ancienne; l'autre, la nombreuse famille des phlegmasies, des pyrexies et des oppilations.

AITIOLOGIE.

Vice dans le mouvement.

Acrimonie.

Mais les humeurs peuvent encore être viciées par différentes acrimonies qui s'y développent spontanément, ou qui y passent par les voies lactées, à la suite d'une mauvaise digestion. Quand ces acrimonies ont inficié toute la masse des humeurs, et que le vice a lieu depuis un certain tems, on dit alors qu'il y a cacochymie. On entend par acrimonie, toute substance de nature âcre, caustique et corrosive, dont les principes rapprochés tendent plus ou moins à détruire la compacité des solides. Boërrhaave et ceux qui, comme lui, ont admis ces sortes de substances, ont moins eu en vue un état des humeurs, tel que l'indique leur dénomination, qu'une tendance ou un caractère qui pourrait se développer et devenir tel hors des routes de la circulation, où il n'y a aucun risque pour la vie. On n'est point encore instruit sur l'intime nature des acrimonies, malgré les notions que la chimie ait pu fournir sur cet objet. Quelques Méthodistes, et entre autres Gaubius, n'en sont pas moins partis de ce point, pour les distinguer en cinq espèces, savoir; l'acide, l'alkaline; la putride, la muriatique et l'ammoniacale.

Quoique généralement parlant on conçoive que la plupart de ces acrimonies puissent se former spontanément dans nos humeurs, lorsqu'elles ne sont point assez fréquemment renouvelées, que les sécrétions qui doivent les dépurer ne s'opèrent point comme il convient, ou quand des miasmes formés au dehors parviennent dans la masse des humeurs, soit par absorption ou contagion, cependant on n'en doit pas moins regarder la saburre des premières voies comme une des principales causes. Cette observation intéressante se trouve journellement confirmée dans le traitement des affections herpétiques, psoriques et autres vices cutanés qu'on regarde comme dérivés d'une acrimonie quelconque, et auxquelles l'usage des purgatifs réitérés est si utile. Mais quelles que soient les causes de ces acrimonies, dès qu'une fois elles se sont développées, elles acquièrent plus d'activité par le mouvement et la chaleur vitale qu'elles éprouvent, et dès-lors elles occasionnent des démangeaisons, des douleurs, des spasmes et des convulsions. En irritant plus ou moins les solides en différentes régions, ils excitent une circulation irrégulière dans les capillaires, une érosion: d'où s'ensuivent tantôt des échymoses, des hémorrhagies, des ulcères, des caries, et d'autres fois des pustules, des phymas, des bourgeons, des échauboulures et autres efflorescences, selon que les principes d'acrimonie sont plus ou moins caustiques, et que leur action est plus lente ou plus continue. Les auteurs citent à ce sujet des faits qui paraissent incroyables. Lobenwald parle d'un sang si corrosif, qu'une seule goutte tombée sur la main y excita une ampoule. Sennert fait mention d'un scorbutique, dont le sang était si âcre en sortant des narines, qu'il brûla le linge sur lequel il était tombé. Mais outre ces effets qui sont généraux, et conséquemment communs à chaque espèce d'acrimonie, il en est encore d'autres qui sont propres à chacune, et qui méritent d'être considérés.

Saburre, cause d'acrimonie.

Effets généraux.

L'acrimonie acide, qui dérive originairement des premières voies, et qui par laps de tems passe jusques dans les secondes, provient de l'usage trop long-tems continu des alimens acides ou acescens, soit que cette acescence ne puisse être corrigée par son mélange avec les autres humeurs, ou par les forces

L'acide.

coctrices

coctrices de tout le systême. Une fois cette acrimonie développée, elle attire les parties aqueuses, absorbe les inflammables, dissout la terre des solides, et occasionne une pâleur, un froid général, et un tel relâchement que les os mêmes s'amollissent : d'où dérivent une langeur, une inertie générale dans les organes du mouvement ; une stagnation des humeurs, diverses pustules et élévations, des démangeaisons et des douleurs. Cette acrimonie, admise d'abord par Boërrhaave, puis rejetée par d'autres, et prouvée ensuite par les découvertes de Schéele, est ordinaire aux enfans, aux filles chlorotiques, aux femmes accouchées et aux nourrices ; elle s'étend même jusqu'aux humeurs des troisièmes voies, ainsi qu'il est constaté par l'odeur de la transpiration et des urines, qui sentent toujours plus ou moins l'aigre. Chez les enfans, cette acrimonie s'échappe souvent par les couloirs qui se forment spontanément à la tête, surtout au crâne et derrière les oreilles. L'acrimonie est mêlée à une humeur lente, visqueuse, qui, à mesure qu'elle se dessèche, forme des croûtes épaisses, lesquelles en tombant laissent une surface ulcérée, d'où suinte une humeur aussi coagulable que la première. Ces écoulemens sont regardés comme salutaires chez les enfans : on a observé en effet qu'on ne les desséchait pas impunément, que la plupart de ceux chez qui cette exsiccation a eu lieu, soit spontanément, soit de dessein prémédité, avaient été pris d'épilepsie ou attaqués de maladies plus graves.

AITIOLOGIE.

L'alkaline.

L'acrimonie alkaline se développe peu à peu dans nos humeurs, quand elles ne sont point renouvelées, ou par un trop grand usage des végétaux âcres, des sels, et de toutes les substances savoneuses qui contiennent un alkali fixe ou volatil ; par l'abus des aromatiques chauds, et peut-être par certains genres de venins dont la nature n'est pas encore bien connue. A mesure que cette acrimonie se forme, elle détruit la crâse du sang, en dissout les parties terreuses et huileuses, irrite les solides qui sont susceptibles de son impression, corrode les parois des vaisseaux, et produit ainsi des extravasations d'humeurs qui varient à raison du canal dont l'organisation aura été détruite ou lésée : on présume que

PATHOLOGIE.

celle qui fomente les affections psoriques est de ce genre.

La putride.

L'acrimonie putride, qu'il ne faut point confondre, comme l'a fait Boërrhaave, avec la précédente, paraît être due à la présence d'un sel volatil, alkalin, et à une huile âcre et fétide qui lui est combinée. Le développement de ces deux substances, et particuliérement de la dernière, constitue l'état de pourriture. Celle-ci se forme spontanément dans les humeurs abandonnées à elles-mêmes, et qui ne sont point tempérées par de nouveaux sucs; elle est favorisée par une nourriture animale trop exaltée, par les eaux pourries qu'on boit et l'air putride qu'on respire, par les principes de putridité que versent continuellement dans la masse du sang les ulcères, les caries, les cancers et les gangrènes humides; par la chaleur et l'humidité de l'atmosphère, la suppression des excrétions les plus animalisées, les miasmes contagieux qui, bien que par eux-mêmes ils ne soient pas susceptibles de putréfaction, peuvent cependant, comme un ferment, se propager dans toutes les humeurs. Cette acrimonie est celle dont les suites sont les plus terribles; elle détruit la viscosité du sang, le rend incapable de toute assimilation aux solides, et le dissout tellement qu'avant la mort il passe par diapédèse ou exérèse, à travers les vaisseaux de la peau, teint la salive et la sérosité que les vésicatoires attirent; et se mêlant à la matière des vomissemens, des urines et des excrémens, il leur donne la couleur noire qu'on remarque aux approches de la mort: elle dissout la graisse, lui donne de la rancidité; elle irrite, ronge et détruit les solides: de là les synoques putrides, certaines amphimérines malignes accompagnées de spasmes, de douleurs; d'autres fois de carus, d'athermasie, auxquels succèdent, comme épigénomènes, des charbons, des anthrax, des pustules pourprées ou des *vibices*: de là les fièvres pestilentielles, les petites véroles *mali moris*, les dyssenteries malignes, les fièvres colliquatives et autres accompagnées de convulsions, de délire, d'anxiété ou de syncope, le scorbut et autres. L'état de putréfaction du sang dans ces maladies a été reconnu par le plus grand nombre des auteurs: Fernel, en traitant des fièvres, dit à ce sujet: — *Sanguis qui*

per febres putridas detrahitur, sæpè animadvertitur, non solùm fætidus et graveolens, sed et putridus adeò ut nec sibi cohærere nec concrescere queat, omnibus scilicet ejus fibris putredine consumptis — (1). Morton, Schwencke et Huxam font la même observation, et elle se trouve confirmée par les expériences du docteur Pringle, ainsi qu'on le peut voir dans ses *Mémoires sur les Substances septiques et antiseptiques* (2).

AITIOLOGIE.

La muriatique.

L'acrimonie muriatique est présumée provenir de l'abus du sel marin ou des nourritures qui en sont imbues, surtout quand leur usage n'est point tempéré par une suffisante quantité de boisson. Cette acrimonie est ordinaire aux marins et à ceux qui habitent les bords de la mer, et qui font usage du poisson salé; elle opère sur les solides et sur les humeurs des effets qui approchent beaucoup de ceux que produit l'acrimonie alkaline, et d'où s'ensuivent différentes rougeurs à la peau, des pustules, des ulcérations, un dépérissement, et quelquefois une roideur des jointures; et cette inflexibilité des muscles, qu'on observe assez souvent dans le scorbut, portée au second et même au troisième degré.

L'ammoniacale.

L'acrimonie ammoniacale, quoiqu'admise par beaucoup d'auteurs, est cependant très-douteuse : on présume qu'elle est occasionnée par le développement des sels savoneux du sang, lesquels tendent à l'ammoniacalité, et qui sous cette forme devraient être rejetés au dehors si les issues par où elles doivent s'échapper étaient bien ouvertes. Les effets qui en dérivent ont beaucoup de rapport à ceux que produit l'acrimonie muriatique, ainsi qu'on peut s'en con-

(1) Le sang qu'on tire dans les fièvres putrides, est non-seulement de mauvaise odeur, mais souvent même tout décomposé, ensorte qu'il ne peut se coaguler, les parties fibreuses étant détruites par la putréfaction.

(2) La résorption de la graisse peut aussi entrer pour beaucoup dans la production de tous ces effets. Quand on considère que le sang, en reprenant l'hydrogène carboné, perd de sa capacité pour contenir le calorique, et qu'il est de l'essence des fièvres, dont il vient d'être fait mention, de faire dominer l'hydrogène carboné, on sent que la chaleur dans ces maladies doit être d'autant plus forte, qu'en passant plus rapidement à l'état veineux, le sang perd plus de calorique.

PATHOLOGIE.

vaincre par une comparaison réfléchie qu'on peut en faire.

Virus.

Les acrimonies dont il vient d'être fait mention contribuent à former et peut-être forment-elles par elles-mêmes individuellement, ou par leur combinaison, les différens virus. L'observation a fait voir que notre organisme ne supportait point les actions particulières de plusieurs virus, telles qu'on les avait admises, et que quelques-uns les admettent encore actuellement; qu'une partie qui avait contracté un virus, et qui en subissait les actions, était incapable des opérations d'autre. L'observation a encore prouvé que dans le traitement des maladies il fallait autant faire attention à l'ordre et à la succession des symptômes, qu'à la nature des acrimonies, pour établir un traitement dont les suites soient aussi heureuses qu'on se le promet. Soit un exemple pour mettre ceci en évidence : si une personne paraît pâle, languissante, et que son corps soit couvert de petites pustules et autres apparences qui indiquent une acrimonie acide, loin de recourir d'abord aux substances propres à corriger ce genre d'acrimonie, on se rappellera les signes qui indiquent une maladie contagieuse, pour voir s'il n'y en aurait point qui caractérisassent un virus, afin de le combattre par les remèdes que l'expérience a montré être les plus convenables. Ces considérations ont leur utilité, et doivent déterminer à caractériser la cause morbifique d'après l'affection même qu'elle produit, et non d'après ses qualités intrinsèques qui sont purement hypothétiques.

Egoût des acrimonies.

Les hémorrhoïdes chez les hommes, les règles chez les femmes, et les ulcères anciens chez l'un et l'autre sexe, sont en quelque sorte les égoûts par où s'échappent les principes d'acrimonie, aux époques de la vie où il s'en forme le plus. L'observation a en effet prouvé que les hommes auxquels les hémorrhoïdes ne fluent point, et les femmes qui sont mal réglées, sont plus sujets que les autres aux ulcérations et à toutes les maladies de la peau, et que ces maladies ne disparaissaient qu'autant que ces écoulemens revenaient comme précédemment. Hippocrate fait cette remarque dans ses Epidémies, lorsqu'il dit : — *Qui sanguinem per ora venarum quæ in ano sunt profundere solent, ii neque lateris dolore, neque*

pulmonis inflammatione, neque ulcere exedente, neque furunculis corripiuntur, neque tuberculis, neque vitiliginibus (1). De ceci pourrait-on déduire la raison pourquoi les femmes, à la cessation de leurs règles, sont si sujettes au cancer, aux dartres et aux ulcérations de matrice? AITIOLOGIE

(1) Ceux qui sont accoutumés à rendre du sang par les ouvertures des veines qui sont au voisinage de l'anus, ne sont point sujets aux douleurs de côté, aux inflammations des poumons, aux ulcères rongeans et aux furoncles, ainsi qu'aux tumeurs et au vitiligo.

SECTION QUATRIÈME.

DE LA SÉMÉIOLOGIE

OU

DE LA DOCTRINE DES SIGNES.

Définition.

Les Pathologistes ont désigné sous le nom de Signes, toutes les apparences morbifiques qui, s'étant manifestées ou se manifestant chez les malades, peuvent être connues par elles-mêmes ou d'après leur aveu, soit que ces apparences entrent comme symptômes de la maladie, ou qu'elles n'en soient que les effets ; tous les changemens enfin qui — τὰ παρέοντα κὴ τα προγεγονοτα κὴ τα μέλλοντα ἴσασθαι — *Quæ sint, quæ fuerint et quæ mox ventura sint denunciant* (1). Hippocrate est le premier auteur qui ait porté une attention sérieuse à cette partie de la médecine ; aussi les dogmes qu'il nous a laissés sur elle sont-ils si bien établis sur les démarches de la nature, et ses pronostics tellement cohérens avec elles, qu'ils lui ont valu le surnom de divin. Donnant peu de remèdes, et contemplateur attentif de tout ce qui survenait dans le cours d'une maladie, il avait plus d'occasions d'apprécier ce qui était le produit de la maladie, que ceux qui la tourmentent continuellement par des soins indiscrets ; aussi ses Aphorismes et ses Pronostics ne sont-ils qu'un épitome des bons et des mauvais événemens qu'il eut occasion d'observer dans sa pratique. Ces bons et ces mauvais événemens sont rangés avec tant d'ordre dans son premier et son troisième livre *De Morbis vulgaribus* et dans ses Coaques, qu'on croit voir sur un tableau la véritable expression de ce que peut ou ne pourra point la nature

Sagacité d'Hippocrate dans l'examen des signes.

(1) Annoncent les choses qui existent, qui ont été ou qui doivent arriver.

dans les tentatives qu'elle doit faire contre la maladie. Galien, son successeur, s'est moins étendu que lui sur le diagnostic, mais aussi s'est-il spécialement occupé des apparences qui annoncent un bon ou un mauvais événement; car il est d'un bon médecin, disait-il, de connaître l'état futur d'une maladie, pour établir sur lui le régime qu'il faut prescrire. Les divers commentaires que cet auteur a donnés sur cette matière, annoncent combien il s'était livré à tout ce qui lui a rapport. Ici il annonce au philosophe Eudême le jour qu'il aura la fièvre, quelle en sera l'espèce et l'évacuation critique qui la jugera. Là il dénonce au sénateur Sextus le jour que la fièvre lui viendra, qu'elle cessera le sixième, qu'elle reviendra le quatorzième, et qu'elle se jugera le dix-septième par les sueurs. Par-tout on voit des preuves de sa sagacité à suivre les pas de la nature, et à en prédire les événemens. Le coup-d'œil de ce Praticien était si juste sur ce point, qu'il excitait même la surprise des médecins. « Quoi ! lui dit un jour Martianus en le rencontrant, vous savez tout ce qui est contenu dans le second livre des *Pronostics* d'Hippocrate, je le sais pareillement, et je ne puis prédire comme vous ! » Prosper Alpin, dans son livre *De Præsagiendâ vitâ et morte*, a suivi les traces d'Hippocrate et de Galien; mais après ces auteurs, il n'en est point qui ait été aussi exact que Cœlius Aurelianus, dont l'histoire des maladies et des signes qui les caractérisent fera toujours époque dans les fastes de l'art de guérir. Ce peintre des écarts de la nature s'est surpassé dans les tableaux qu'il nous a laissés sur plusieurs des affections chroniques qui, bien décrites par ceux qui l'avaient précédé, étaient encore loin de passer pour autant de modèles à copier. Th. Fienus, Sydenham, Leroy et tous les autres auteurs, qui avec raison ont craint de s'écarter d'aussi bons modèles, donnent dans leurs ouvrages la doctrine de ces premiers auteurs, établie sur nombre d'observations qui ne font que la confirmer encore plus.

SÉMÉIOLOGIE. De Galien. De Prosper Alpin. Et autres.

Les signes sont au médecin ce qu'est à l'astronôme qui cherche à faire un systême, l'apparition d'un astre à tel ou tel endroit du firmament. Ils ne dénoncent rien quand on les considère isolés, mais

PATHOLOGIE.

bien quand on les réunit pour en observer les diverses apparences.

Alterius sic
Altera poscit opem res, et conjurat amice (1).
HOR.

Les signes ne font point toujours partie des maladies.

Ils ne font point toujours partie de la maladie, quoiqu'il y en ait plusieurs qui en soient autant de symptômes. Ainsi les urines, la sueur, les excrémens, les crachats qui ne constituent point un symptôme morbifique, deviennent néanmoins, par leurs diverses apparences, autant de signes essentiels dans le plus grand nombre de circonstances. Il y a donc cette différence entre les signes et les symptômes, que ceux-ci prouvent la présence de la maladie par eux-mêmes, et les autres, qu'autant que les symptômes leur donnent de l'authenticité. La vivacité, par exemple, du pouls et la couleur foncée des urines sont bien des signes de la fièvre, mais ce sont des signes qui n'ont de valeur qu'autant qu'on trouve chez celui où on les observe, une chaleur considérable, la soif, la perte d'appétit, la faiblesse et l'insomnie qui caractérisent la maladie. Si tous ces symptômes, ou au moins la plupart, ne paraissent point, alors l'accélération du pouls et la couleur chargée de l'urine ne dénoteront rien, puisque par eux mêmes ils peuvent paraître et disparaître sans occasionner aucun changement morbifique.

Différence entre le signe et le symptôme.

Les symptômes font partie des signes.

Les symptômes sont les parties intégrantes des maladies; ils doivent donc en être les premiers signes; l'urine et les autres excrétions, ainsi que le pouls, ne doivent être considérés qu'autant qu'ils viennent à leur appui et leur donnent une nouvelle force. Ce serait donc la preuve d'une bien grande ignorance, que de ne s'arrêter qu'aux signes pour avoir une notion exacte des maladies, ainsi que le font tous les jours les charlatans, qui n'ont aucune connaissance d'un art aussi difficile que la médecine, et dans la pratique duquel néanmoins ils s'immiscent partout. Les uns ne s'arrêtant qu'au pouls, et en en établis-

(1) Ainsi une circonstance demande l'aide d'une autre, et conspire convenablement avec elle.

sant des divisions hypothétiques, croient avoir saisi toutes les indications, pendant que d'autres aussi imposteurs et aussi ignorans, se fixant aux urines, croient que toute la pratique doit être dirigée d'après leur inspection. Une maladie ne peut être apperçue qu'autant qu'on a devant les yeux tous les symptômes qui la caractérisent, et que par une suite de raisonnemens, d'inductions et de déductions spontanées, on s'est assuré de son caractère. Or, une pareille découverte ne peut être faite que par celui qui n'a négligé aucune partie du grand art de guérir, et qui s'est livré à chacune dès sa plus tendre jeunesse. Soit un exemple pour éclaircir ceci : une personne se plaint de ressentir au côté une douleur aiguë et fixe, cette douleur augmente pendant l'inspiration; une toux fatigante, une chaleur excessive, la soif et l'insomnie l'accompagnent. En pesant toutes ces circonstances et les comparant avec celles qui ont lieu en santé, on ne peut s'empêcher de reconnaître dans leur ensemble cette combinaison de symptômes qui constituent la pleurésie. Mais si au lieu de ces symptômes il y a une simple augmentation de vélocité et de plénitude dans le pouls, que cet état soit accompagné d'une couleur foncée des urines, sans aucun autre phénomène, alors n'y ayant aucun autre symptôme constitutif de maladies, il reste à croire que le dérangement survenu provient de quelqu'erreur dans la nourriture ou l'exercice.

SÉMÉIOLOGIE.

Ce qu'on entend par phénomènes de fonctions et phénomènes de qualités.

Les signes sont des apparences qui dérivent des phénomènes de fonctions, comme des phénomènes de qualité. On appelle phénomènes de fonctions, les apparences qui se manifestent par un mouvement évident des organes, et dont le mode d'apparence constitue la santé ou la maladie; telle est la respiration naturelle et ses contraires, la dyspnée, l'orthopnée, le pouls, les évacuations, l'expectoration, l'élocution et l'action des puissances motrices. Les phénomènes de qualité sont relatifs à la forme, la couleur, la situation, la grandeur, l'odeur, la dureté ou la mollesse, et autres apparences qui ont lieu indépendamment de l'action des organes; telle est la teinte jaune de la peau dans l'ictère, son pâle-vert dans la chlorose, son luisant dans l'anasarque, la couleur noire des excrémens dans le mélæna, l'odeur aigre dans la fièvre de lait, celle nauséabonde

PATHOLOGIE.

dans l'ozène. Le plus grand nombre de ces derniers peuvent continuer après la mort, mais non les autres, qui ont leur raison d'existence dans l'action des organes.

On distingue les signes en commémoratifs ou anamnestiques, en diagnostiques ou délotiques, et en pronostiques.

Commémoratifs.

Les signes commémoratifs sont les indices qu'offrent certaines circonstances où le malade s'est précédemment trouvé; ils se déduisent de l'examen de tout ce qui s'est passé avant l'attaque de la maladie. Une personne, par exemple, est attaquée d'une phthisie pulmonaire dont on ignore la cause : si en s'informant des circonstances précédentes l'on apprend que le malade a eu une gale qu'il a imprudemment fait rentrer, ou qu'il a éprouvé les accidens primitifs d'une infection vénérienne, qui ont promptement disparu sans qu'il ait fait quelques remèdes; que les symptômes de la maladie actuelle aient commencé du moment de la rentrée de la gale ou de la disparition des accidens primitifs de l'infection vénérienne, ces deux circonstances seront autant d'indices qui constitueront le signe et l'espèce de la maladie qu'on a alors à traiter. Les signes commémoratifs sont en général hors du malade, et ont toujours rapport aux circonstances antécédentes que la mémoire rappelle; ce qui n'a pas lieu à l'égard des signes diagnostiques et pronostiques.

Diagnostics.

Les signes diagnostiques annoncent la présence et l'état actuel de la maladie; leur certitude dérive de la connaissance exacte des symptômes les plus propres à en faire connaître le genre, et de leur connexion avec les causes; ils sont conséquemment ceux auxquels il faut avoir recours pour la bien définir. Ainsi une chaleur considérable, une grande douleur de tête, une soif inextinguible, l'insomnie, la sécheresse de la peau, un pouls très-fréquent, plein, dur, avec des urines très-colorées, sont les signes de la fièvre inflammatoire. Les principaux signes diagnostiques de toute la première classe de maladies, savoir les générales, sont les quinze symptômes généraux que nous avons considérés dans la Symptomatologie. Lorsqu'on en trouve deux ou trois combinés ensemble, et qu'ils surpassent les autres pendant tout le cours de la maladie, ou pendant la

plus grande partie, ils confirment alors qu'elle est une de celles que nous avons nommées générales. Les signes diagnostiques de la seconde classe des maladies sont faciles à saisir d'après la description des symptômes particuliers ou locaux d'où ils prennent leurs distinctions et leurs différens noms, selon les parties affectées. Les symptômes, dans ces cas, deviennent de véritables signes diagnostiques des maladies; cependant comme tous ne peuvent être également apperçus, qu'il en est plusieurs dont on ne peut avoir quelques connaissances que par induction ou par l'aveu des malades, que souvent ceux-ci ne peuvent énoncer distinctement tous les caractères de la maladie qui les affecte, des recherches plus suivies ont fait découvrir des moyens de suppléer à ce défaut; ces moyens consistent à observer l'état des actions vitales. Plus alors on découvre que celles-ci s'éloignent de la liberté et de l'égalité qui leur sont naturelles, plus on doit reconnaître du danger dans la maladie. Galien disait à cet égard: — *Summa totius præsagitionis in morituris convalituris que est quoties vis morbi cum ægri facultate conferatur* (1). Or, comme les forces vitales résident dans l'énergie du cœur et de tout le systême des vaisseaux, que celle-ci a une correspondance directe avec les organes des sens et les instrumens du mouvement volontaire, si ceux-ci répondent convenablement à cette énergie dans une maladie donnée, on doit regarder le cas comme peu grave, et ses suites comme peu inquiétantes; c'est l'opposé dans les cas contraires.

SÉMÉIOLOGIE.

Pronostics.

On appelle signe pronostique tout phénomène qui dénonce les changemens à venir pendant le cours d'une maladie, soit qu'ils tournent au bien du malade ou à sa perte. Ainsi dans une fièvre inflammatoire, la violente douleur de tête, un bourdonnement dans les oreilles, la rougeur et le feu des yeux, la férocité de l'aspect, la paleur ou l'aquosité des urines, sont autant de signes pronostiques qui indiquent que sûrement le délire ne tardera pas à paraître. Le pro-

(1) Ce point essentiel de tout présage, à l'égard de ceux qui doivent mourir ou se rétablir, est de comparer la force de la maladie avec les moyens que les malades peuvent lui opposer.

PATHOLOGIE.

nostic a un très-grand rapport avec le diagnostic ; l'un et l'autre supposent dans celui qui observe une sagacité de perception sans laquelle on court le risque de s'égarer dans la pratique. On appelle prédiction tout jugement invariable déduit de la présence des signes dans lesquels on annonce la mort ou la guérison, une crise ou une évacuation, ou tel événement heureux ou malheureux, en tant qu'il dépend de la nature comme de la maladie. Hippocrate s'est beaucoup appliqué à la doctrine des pronostics ; ses Prénotions et ses Prédictions renferment les chefs-d'œuvre de l'observation et de l'expérience. On voit dès le commencement de son livre sur les Prénotions, combien il prisait l'art de prédire lorsqu'il était fondé sur un vrai savoir. — *Operæ pretium*, disait-il, *mihi facturus medicus videtur si ad providentiam sibi comparandam omne studium adhibeat ; cùm namque præsenserit et prædixerit apud ægrotos tùm præsentia, tùm præterita, tùm futura quæque ægri omittunt, exposuerit; res utique ægrotantium magis agnoscere credetur, adeò ut majore cum fiduciâ sese homines medico committere audeant* (1). Van-der Linden a éclairci la doctrine d'Hippocrate dans un ouvrage où l'on trouve les différens passages qui ont rapport à cette partie de la médecine. Celse s'en est également occupé fort utilement pour ceux qui le liront. En général, les signes pronostiques n'ont de valeur qu'autant qu'ils sont déduits de la nature et des symptômes mêmes de la maladie; et en pareille circonstance aucun d'eux n'est à mépriser; car comme l'observe Baglivi, — *Natura nil frustrà molitur, minimaque sunt sæpiùs magnarum rerum initia et minima quæque ad notitiam grandium nos conducunt. Flatus podice judicantur motus viles et nullius ad curationem momenti ; et tamen si in dyssenteriâ flatus qui prius non aderant, per inferiora exire incipiant, brevi*

---

(1) Le médecin qui dirige toute son application à l'étude des présages, s'occupe d'un travail qui est de la plus grande importance ; car du moment qu'il aura prévu et prédit les phénomènes qui s'offrent chez les malades, ceux qui sont déjà passés et ceux qui devant arriver ne fixent point leur attention, on croira qu'il connaît bien la maladie, et alors il s'attirera une plus grande confiance des hommes, qui n'hésiteront plus désormais à le consulter.

sanitatem promittunt (1). On peut résumer de tout ce qui précède, que la doctrine des signes est fondée sur un ensemble de faits relatifs aux apparences actuelles des maladies, à leurs causes et à leurs effets.

SÉMÉIOLOGIE.

CHAPITRE PREMIER.

Des signes que les différens états du Pouls présentent.

Nécessité de connaître ce qui a rapport au pouls.

Le Pouls, *Sphygmus*, est l'indicateur de la régularité et l'expression de la force avec laquelle le cœur agit sur les humeurs qui lui arrivent dans tous les instans de la vie. Il désigne donc, du moment que la maladie est formée, si les puissances vitales seront suffisantes ou non pour la dompter. Si l'on conçoit bien l'importance des opérations qui dérivent de la pulsation du cœur et de toutes les artères qui lui sont continues, l'on sentira dès-lors la nécessité de recourir à un moyen si simple, si apparent et si propre à manifester ce qui se passe plus profondément dans la machine. Cependant tel utile et tel simple que s'offrait ce moyen aux anciens, plusieurs ont cru qu'ils en faisaient peu d'usage : on a même été jusqu'à dire que, dans les ouvrages attribués à Hippocrate, il n'y en était fait qu'une très-légère mention. Haën, qui rend un culte presque religieux à ce père de la médecine, et qui croit qu'il est injurieux pour lui de le regarder, sur cet article, comme inférieur à ceux qui lui ont succédé, a noté plus de quarante passages différens où il fait mention expresse du pouls et des pulsations. En lisant ces passages l'on voit qu'Hippocrate touchait le pouls au poignet, au cou, aux tempes et à la région du cœur ; qu'il a noté la différence relative aux tempé-

Hippocrate taxé injustement d'insouciance sur ce point.

(1) La nature ne tente rien en vain, et les petites choses sont souvent le commencement des grandes ; les plus indifférentes nous mènent à la connaissance des plus graves. Les vents rendus par l'anus sont des effets qui paraissent bien peu essentiels à observer, et cependant rendus dans une dyssenterie, quand ils n'avaient point lieu avant, ils annoncent que la santé ne tardera point à reparaître.

PATHOLOGIE.

ramens, qu'il discernait les passions en touchant le pouls, qu'il y avait recours tant dans les maladies aiguës que dans les chroniques, et qu'il a connu la nécessité d'en noter les différences relativement aux crises (1). Aretée, d'après l'extrait que Haën en donne, paraît avoir beaucoup plus porté attention aux changemens du pouls que l'oracle de Cos; mais quelles que soient les imputations dont on puisse charger ce dernier, pour omission sur cette matière, l'imagination effrénée de Galien, son commentateur, nous a complétement dédommagé sur son silence.

Excès où sont tombés ses successeurs.

Cet auteur a fait un nombre extravagant de distinctions, dont la plupart n'ont point lieu dans la pratique, ou qui, si elles se rencontrent, ne peuvent être connues d'après les descriptions qu'il nous en a laissées. On pourrait porter le même jugement sur la doctrine de quelques modernes qui ont cru trouver dans le pouls diverses particularités propres à faire prédire les progrès et l'issue des maladies. Ces particularités, qui demandent, pour être observées, un esprit très-attentif et un tact fort délicat, ne s'apperçoivent point en lisant les auteurs. S'il en est ainsi que l'ont prétendu Solano, Nihell et Bordeu, il faut pour les connaître suivre la méthode de ces Praticiens, et être toujours au lit des malades pour saisir les moindres variations de leur pouls. Les Chinois passent communément pour exceller dans la connaissance du pouls. Duhalde dit qu'ils connaissent très-bien le danger dont est accompagné le pouls intermittent. L'empereur Ho-Hamti, dit-il, est le premier médecin qui chez eux en ait parlé; il a laissé une tablature singulière sur les mesures des battemens du pouls, quant à leur durée. Il a pris pour règle les intervalles d'une respiration ordinaire; il a ordonné qu'on tatât le pouls en trois endroits différens du bras et par trois différens degrés de pression, le premier jusqu'aux chairs, le second jusqu'aux nerfs, et le troisième jusqu'aux os; manière de s'exprimer par laquelle on peut juger de l'ignorance de ces peuples

(1) Lefebvre de Villebrune, dans sa traduction du *Traité de l'Expérience*, de Zimmerman, défend également Hippocrate contre les inculpations qu'on lui a faites de son prétendu oubli, et il apporte de nouvelles preuves qui ne lui sont que favorables.

en anatomie. On peut voir, dans le *Specimen Medicinæ Sinicæ* de Cleyer, leur singulière théorie sur cette matière.

SÉMÉIOLOGIE.

Lieux où l'on touche le pouls.

On peut toucher le pouls par-tout où les artères sont suffisamment à nu, et assez grosses pour qu'on puisse manifestement sentir leurs pulsations. Il serait à souhaiter qu'on préférât à toute autre région celle du cœur : l'on y prendrait une notion beaucoup plus exacte des forces de la vie, que celles qu'on peut avoir en explorant le pouls aux poignets ou aux tempes. Des raisons de bienséance ont empêché de suivre ce procédé chez le sexe ; mais pour peu qu'on ait des doutes, et que l'on soupçonne quelques maladies du cœur, il faut se mettre au dessus du préjugé, et toucher cette région en mettant avant le malade dans différentes situations, de manière à ramener le cœur vers les côtes où on le peut plus aisément sentir.

Circonstances qui font varier le pouls.

Le pouls en santé est toujours relatif aux circonstances particulières de l'âge (1), du sexe et du tempérament; il l'est encore à beaucoup d'autres cas dont Egidius fait mention dans les vers suivans :

Forma, crasis, sexus, ætas, gravidatio, somnus
Et locus et tempus, labor, esca, repletio, potus,
Causa, genus morbi, coïtus, turbatio mentis
Corporeique situs variant idiomata pulsûs (2).

Observation importante.

Toutes ces variations sont essentielles à connaître avant de tirer aucune induction sur l'état du pouls. Il faut donc avant tout établir, autant qu'il est possible, le juste milieu qui constitue le pouls en santé; car cet état une fois bien connu, il sera facile de lui

(1) Le pouls bat chez l'enfant nouveau-né environ 140 fois par minute, 124 à un an, 110 à deux, 96 à trois et suivans, 86 à l'âge où les dents de lait ont coutume de tomber, 80 environ vers la puberté, 75 vers l'âge viril, 60 chez les sexagénaires; en général le pouls est plus prompt chez les femmes que chez les hommes.

(2) Le rhithme du pouls éprouve des variations d'après la stature, le tempérament, l'âge, la grossesse, le sommeil, le climat, la saison, le travail, la nourriture, la réplétion, la boisson, la cause et le genre de la maladie, le coït, les troubles de l'ame et la situation du corps.

ramener toutes les déviations contre nature qu'on observera dans la pratique.

Quoique les actions du systême vasculaire se fassent librement, modérément et avec égalité, et que le pouls, qui n'est que l'expression de ces actions, ne manifeste aucun désordre dans la circulation générale, on conclurait à tort, d'après lui, que la même régularité règne toujours dans le systême nerveux. Nombre d'observations ont en effet prouvé qu'il pouvait survenir de très-grands troubles dans ce systême, sans que néanmoins on puisse observer le moindre dérangement dans le pouls. On doit porter la plus sérieuse attention à la force du pouls aux époques les plus saillantes de la vie, en noter les différences et être attentif aux circonstances qui pourraient le faire varier, afin de distinguer son rhythme naturel d'avec celui qui est morbifique. Celse donne à ce sujet un avis qui mérite d'être connu. — *Periti medici est*, dit-il, *non protinùs ut venit, apprehendere manu brachium; sed primùm residere hilari vultu, percunctarique quemadmodùm se habet, et si quis ejus metus est eum probabili sermone lenire, tùm deindè ejusdem carpo manum admovere. Quas venas autem conspectus medici movet; quàm facilè mille res turbant* (1)!

Considération à prendre quand il s'agit de statuer sur le pouls.

Le pouls dans l'état de santé est égal, modéré, libre, et a un état moyen de mollesse. Dans celui de maladie il est inégal ou intermittent; l'intervalle d'une de ses pulsations à l'autre varie comme la force de ces mêmes pulsations Quelquefois le pouls s'arrête entiérement, d'autres fois il se précipite outre mesure, ou il est très-lent; souvent il monte beaucoup au dessus de l'état naturel, et d'autres fois il descend au dessous. Il est mou ou dur, petit ou grand, et offre ainsi successivement nombre de variations qu'il est très-important de bien connaître.

---

(1) Le médecin en arrivant auprès d'un malade, ne doit pas aussitôt s'emparer de son bras pour lui toucher le pouls ; il doit au contraire rester quelque tems à côté de lui, et lui témoigner de la gaîté en lui faisant les questions relatives à son état. Pour peu que celui-ci lui manifeste de la crainte, il doit chercher à la dissiper par de douces paroles : c'est alors qu'il convient de passer à l'examen du pouls. Combien en effet la vue d'un médecin peut-elle, ainsi que mille autres choses, troubler le battement du pouls !

Mais avant de porter aucun jugement sur ce qu'on découvre dans le pouls, il faut successivement passer d'un bras à un autre, du bras aux tempes, à la mâchoire inférieure, vers le masseter et autres endroits où les artères sont presqu'à nu; car il est des affections, telles que la goutte et le rhumatisme, où le pouls d'un côté diffère beaucoup de celui de l'autre. SÉMÉIOLOGIE.

Le pouls est intermittent quand il laisse entre l'une et l'autre de ses pulsations un espace plus grand qu'il ne convient. Cette intermittence varie à raison de l'étendue de cet espace et de sa régularité à paraître. On dit que le pouls est dicrote quand chaque intermittence correspond à chaque battement de l'artère; ce pouls a presque toujours lieu dans les anévrismes du cœur et de l'aorte. Lancisi et Marquet le regardent comme très-mauvais, et Solano comme annonçant une hémorrhagie critique des narines. Intermittent. Dicrote.

On dit qu'il est inégal quand les pulsations paraissent avec différens degrés de forces; et si les pulsations sont telles qu'à une première en succède une plus forte, et successivement comme les houlles de la mer se développent sur le rivage, on dit qu'il est *Inciduus*. Solano croit que ce pouls joint à la mollesse annonce la sueur, et à la dureté, l'ictère. L'inégalité, comme l'intermittence du pouls, est toujours inquiétante; l'un et l'autre indiquent le plus souvent un grand désordre dans le système nerveux, et doivent conséquemment tenir en suspens sur ce qui pourrait survenir. Cependant en estimant le danger que l'intermittence présente, il faut avoir égard aux circonstances qui ont précédé ou qui peuvent exister. Ainsi lorsqu'on observe ce pouls à la fin d'une fièvre, lorsque les forces manquent, ou après de grandes évacuations de quelque nature qu'elles soient, on doit le regarder comme un signe des plus fâcheux. Cependant s'il a de la force, il est moins à redouter dans les maladies aiguës qu'on ne l'a toujours cru; il n'exclut point les évacuations, si d'ailleurs elles sont bien indiquées. Il précède quelquefois les cours de ventre salutaire. C'est le contraire quand il succède à une passion violente et subite, ou quand ce pouls est naturel au tempérament, comme on l'observe quelquefois chez certains vieillards. Quand l'intermittence du pouls continue Inégal.

PATHOLOGIE. quelque tems, qu'elle survient à une hémorrhagie considérable ou à d'autres écoulemens, elle doit toujours être regardée comme très-dangereuse, et le danger dont elle menace comme étant souvent imminent. Mais quand elle accompagne certaines affections dyspnoïques, comme l'asthme ou l'orthopnée, elle est alors moins à redouter; néanmoins elle n'est pas toujours sans danger, elle persiste long-tems, et quelquefois même jusqu'à la mort. L'ouverture des cadavres a fait voir que dans ces cas elle provenait souvent d'une ossification dans le centre du diaphragme, de l'ossification des valvules de l'aorte ou d'un anévrisme de cette artère, ainsi que Morgani les a plusieurs fois trouvés chez les vieillards. Elle est beaucoup plus à craindre quand elle provient d'une diminution d'irritabilité dans les fibres du cœur, comme il arrive dans certaines fièvres malignes, dans la peste et autres maladies miasmatiques.

Vif et fréquent

Galien et après lui Stahl établissaient une différence entre le pouls vif et le pouls fréquent. Le fréquent, selon eux, est celui dans lequel on observe un nombre extraordinaire de pulsations dans un espace de tems donné, et le vif est celui dont les pulsations s'opèrent avec une vigueur remarquable, et dans le plus petit espace de tems qu'on puisse concevoir. Ces deux sortes de pouls dérivent d'une trop grande irritabilité du cœur, qui détermine les ventricules à se contracter avant que leur cavité soit autant remplie qu'elle peut l'être, ou d'une augmentation dans la puissance stimulante du sang, qui en sollicite trop fréquemment l'action. Quoique faciles à distinguer l'un de l'autre aux premières époques de la vie, même chez le poulet, ainsi qu'Haller l'observe, elles se confondent néanmoins facilement dans la pratique. Il est rare que la fréquence du pouls monte au-delà de cent quarante pulsations par minute; quand cela arrive, on doit regarder le cas comme fâcheux. Quand le pouls vif a lieu chez l'adulte, il imprime aux doigts qui le touchent le sentiment d'un corps très-solide, comme d'une chanterelle qui les frapperait en se rompant; aussi l'épithète de dur lui serait-elle plus convenable. Ce pouls a lieu toutes les fois que l'artère est roide et tendue, le sang visqueux, et qu'il est vivement

Dur.

chassé par le cœur qui en envoie une grande quantité. On l'observe dans la pleurésie, et même il est regardé comme propre à cette maladie, mais à tort; car le plus souvent il est mou et petit dans le commencement comme à la fin, tems où les évacuations critiques s'opèrent aisément : ceci mérite la plus grande considération dans la pratique. SÉMÉIOLOGIE.

Il est une dureté singulière du pouls, telle, dit Stoll, que je ne l'ai jamais observée dans aucune autre maladie. L'artère paraît comme un fil de fer très-tendu qui frapperait les doigts d'un mouvement de vibration égal et tardif. Ce pouls a lieu dans la rachialgie métallique ou colique de peintre ; « et il lui est tellement propre, continue le même Praticien, que je n'ai rencontré qu'un malade qui au contraire l'eût mou, inégal ou intermittent. » Espèce particulière.

Le pouls mou est celui où l'artère est remplie sans offrir aucune résistance; il diffère de celui dont il vient d'être parlé, en ce que le sang est chassé faiblement par le cœur, et qu'il dilate peu l'artère. Ce pouls est celui des péripneumoniques : on l'observe dans l'inflammation de tous les viscères spongieux ; il n'indique point un grand danger tant que la maladie parcourt convenablement ses tems ; mais il est toujours inquiétant quand la respiration reste oppressée, et que la gravité des symptômes est toujours la même. Baglivi dit qu'il n'est pas rare de voir les malades périr inopinément avec un pareil pouls. On l'observe également dans les fièvres provenant de plétore, et communément dans toutes les inflammations et autres affections générales où le systême vasculaire est plus affecté que le nerveux, chez ceux qui sont sujets aux maux de nerfs, à raison de la ténuité de leur sang et de l'inertie de leurs solides. Mou.

Le pouls développé est celui où le diamètre de l'artère est porté au plus haut point d'expansion possible. Ce pouls peut être en même tems lent, quand il n'y a aucun obstacle à la circulation, qu'aucune cause irritante n'agit, et que le cœur suffit à la projection du sang. Ce pouls peut également être joint au fréquent, lorsque la quantité du sang à mouvoir est très-grande, que l'effort du cœur est augmenté, et qu'il y a en même tems un obstacle et une cause irritante qui excitent à le vaincre. Le développement Développé.

PATHOLOGIE.

Fort.

du pouls est ordinairement uni à sa force (1); ce pouls indique toujours l'abondance du sang et l'énergie avec laquelle le cœur distribue cette humeur dans toutes les parties. En général, ces espèces de pouls n'annoncent rien de bien fâcheux quand les symptômes qui les accompagnent ne le sont pas eux-mêmes.

Petit, faible, lent.

Le pouls petit est celui où le diamètre de l'artère n'augmente pas sensiblement à raison du peu de sang que le cœur lui envoie. Ce pouls survient aux hémorrhagies, aux saignées réitérées, et généralement à tous les flux abondans qui persistent quelque tems. Quand il n'y a aucune évacuation, il indique une circulation difficile à travers le cœur, soit qu'elle soit occasionnée par des polypes qui remplissent l'aorte, ou par l'ossification de ses valvules ou l'anévrisme de sa totalité. Le pouls petit diffère peu du faible, si ce n'est que sa petitesse a plutôt rapport à la vacuité, et sa faiblesse à une diminution des forces du cœur. La présence d'une saburre bilieuse, d'un foyer vermineux, l'apparition d'une hémorrhagie, d'un vomissement, d'une diarrhée, se manifestent souvent par une faiblesse et une irrégularité du pouls, qui n'offrent aucun danger à raison de leur état passager. On ne rencontre guère le pouls petit et lent que chez les hystériques; mais le pouls petit et vîte s'observe beaucoup plus fréquemment dans la gastritie, l'entéritie, l'hystéritie, et dans la plupart des typhus où, le stimulus étant très-grand et l'obstacle très-fort, le cœur est si faible qu'il n'envoie qu'une onde à peine suffisante pour dilater l'artère; aussi cette espèce de pouls doit-elle être regardée comme présageant le plus grand danger.

Indices à tirer de la vivacité et de la fréquence du pouls.

La vivacité et la fréquence du pouls indiquent une irritation extraordinaire dans le systême vasculaire, occasionnée par quelques acrimonies dans la masse du sang, ou par la difficulté que les ventricules du cœur trouvent à se vider complétement du sang qui

(1) Pour bien juger de la force du pouls, dit Leroy, il faut appuyer les doigts à divers degrés sur le trajet de l'artère; si le pouls a réellement de la force, les battemens de l'artère se font sentir plus vivement à mesure qu'on appuie davantage; mais lorsqu'il est faible, les battemens de l'artère paraissent s'affaiblir, et enfin s'éteindre à mesure que les doigts appuient plus fortement sur l'artère.

PATHOLOGIE.

leur devient alors un stimulus continuel. Cette difficulté que le cœur éprouve à s'évacuer peut provenir de la faibleſſe des parois de cet organe, qui ne se contractent qu'avec lenteur, ou des obstacles que lui présentent les dernières terminaisons des artères, qui, resserrées alors, forcent le sang à s'accumuler en grande quantité vers le centre. Le pouls devient encore vif et fréquent toutes les fois que le sang se porte de la circonférence vers le centre, beaucoup plus promptement qu'il ne le devrait, ou en plus grande quantité que le cœur ne peut le recevoir, comme il arrive à la suite des exercices violens et extraordinaires du corps, et de là on conçoit pourquoi les évacuations abondantes affaiblissent le pouls. En effet, la force du cœur dans ce cas est très-diminuée : les ventricules ne pouvant conséquemment être convenablement évacués, font des efforts continuels pour se débarrasser, mais ils sont faibles et vains ; le pouls ne peut donc être alors que très-petit et fréquent. On conçoit, d'une autre part, pourquoi tout ce qui excite des spasmes anime le pouls : de là la continuation de la fièvre tant que les artères de la circonférence sont dans un état de constriction.

Ne sont point une preuve que le sang circule avec plus de force.

La vicacité et la fréquence du pouls ne prouvent point que le sang circule avec plus de force dans les vaisseaux, ni que ce fluide se meuve dans un tems donné dans un plus grand espace qu'auparavant. L'effort du sang mis en circulation doit s'estimer en multipliant la force du pouls par le nombre des battemens qui ont lieu dans un espace de tems déterminé. « Pour mettre ceci en évidence, estimons, dit Macbride, la force du pouls en pleine santé égalant 4, le nombre des battemens étant dans une minute de 70 ; 70 multiplié par 4 donne 280 : donc 280 exprime la force de la circulation en pleine santé. Supposons actuellement une fièvre inflammatoire qui augmente de 5 la force du pouls, et que le nombre des battemens dans une minute soit porté jusqu'à 112, ces deux nombres étant multipliés l'un par l'autre donnent 560 ; ce qui est le double de sa force circulatoire dans l'état de santé. Supposons toujours que le nombre des pulsations dans une minute soit de 112, et que la force des battemens soit réduite à la moitié de ce qu'elle est

Sémiologie.

ordinairement, c'est-à-dire, au lieu de 4 estimons-la seulement comme 2, alors le produit sera 224; ce qui est beaucoup au-dessous de l'état naturel. Ainsi l'on voit que malgré que le pouls soit beaucoup plus fréquent, cependant la masse du sang ne circulera pas avec autant de liberté et de promptitude qu'elle circulait quand le cœur se contractait lui-même seulement 70 fois dans une minute, au lieu de 112. »

La lenteur du pouls, qui n'est point ordinaire, fait soupçonner que le cœur et le système artériel sont moins irritables qu'ils le devraient. Le manque d'influence nerveuse dans les fibres du cœur peut occasionner cet état; ce manque peut également lui-même provenir de ce que le cerveau est comprimé par une pièce détachée du crâne à la suite d'une fracture, ou de ce que les vaisseaux ou les ventricules du cerveau sont surchargés de sang, de sérosité; aussi observe-t-on cette espèce de pouls dans les maladies qui proviennent de cette cause, comme le carus, l'apoplexie, le coma, la léthargie et autres. Cette moindre irritabilité du cœur peut encore venir d'une trop grande laxité dans les fibres de cet organe, comme chez les personnes grasses ou hydropiques, dont les fibres sont surchargées d'eau ou de graisse; chez les vieillards, dont les valvules du cœur se solidifient par la présence des matières terreuses qui ôtent aux fibres une grande partie de leur irritabilité; elle est occasionnée d'une manière sympathique par la présence des vers, des glaires et de certaines acrimonies dans l'estomac et les intestins, notamment chez les vaporeux et les femmes hystériques.

Il en est de même de la lenteur pour le cas inverse.

De même que la vîtesse et la fréquence du pouls n'indiquent point que la force circulatoire du sang soit augmentée, de même sa lenteur n'est point un signe qu'elle soit diminuée. « Les mêmes principes qui ont servi à établir un jugement dans le cas précédent, doivent donc également diriger dans celui-ci. Par exemple, si le pouls d'une personne qui relève de la fièvre est si lent qu'il ne batte que 56 fois dans une minute, et que toute la force de chaque battement puisse être estimée à 5, alors on voit, par le produit qui est 280, que la force circulatoire est précisément la même que celle qui avait lieu en parfaite santé, où elle a été estimée à 4, et le nombre

des pulsations à 70. ,, D'après tout ceci on conçoit pourquoi un pouls fort et lent, pourvu qu'il soit égal, est un si bon signe quand il survient à un faible et fréquent; pourquoi on doit le regarder comme l'indice le plus certain que la crise de la fièvre a été complète, et que l'égalité et la liberté sont entièrement rétablies dans tout le système vasculaire. On peut également conclure qu'un pouls vif, fréquent, dur et fort est toujours inquiétant, vu qu'il annonce une irritation et une diathèse inflammatoire très-grande; qu'un pouls lent, plein, mou et moins fréquent indique un degré moins fort d'irritation, et par conséquent un spasme plus modéré; un pouls fréquent, petit, irrégulier et serré désigne le concours le plus dangereux de spasme, d'irritation et de faiblesse : ce pouls est ordinaire aux fièvres pestilentielles, aux typhus, ainsi qu'aux péripneumonies, aux esquinancies et aux dyssenteries malignes qui souvent sont épidémiques. Quand il succède à un qui était bien développé, il devient un signe fâcheux, et d'autant plus fâcheux qu'on a tout à craindre que la maladie ne tourne bientôt à la mort. Les espérances sont plus favorables dans le cas contraire. Les anciens caractérisaient cette espèce sous le nom de vermiculaire ou formicant. Le pouls vacillant, qui tantôt est fort et tantôt faible, tantôt est lent et ensuite vif, est toujours d'un mauvais augure; il est ordinaire dans la phlegmasie du péricarde et la carditie.

AITIOLOGIE.

Pouls composés.

Il arrive quelquefois, dans l'exploration du pouls, qu'on ne découvre aucune pulsation à l'un des poignets, et même à tous les deux. Sans citer les exemples qu'on rencontre dans la pratique, on en trouve plusieurs rapportés dans le *Sepulchretum* de Bonnet. Ces sortes d'asphygmies locales, quand elles ne sont accompagnées d'aucun désordre dans les autres fonctions, ne présentent rien de fâcheux; elles proviennent d'un changement de position dans la distribution des artères qu'on touche communément, changement dont l'ouverture des cadavres a plus d'une fois offert des exemples. Ce phénomène, qui surprend toujours le médecin peu instruit, est aussi quelquefois la suite d'une vive émotion, souvent il accompagne les hémiplégies, et d'autres fois leur succède, ainsi que Rayger l'observe. Dans l'un comme

Asphygmie locale.

N 4

PATHOLOGIE.

Variaion partielle dans le rhithme.

dans l'autre cas il faut, comme il a été dit précédemment, toucher les artères temporales et autres : on doit d'autant plus insister sur ces recherches, qu'on découvre une différence manifeste dans le pouls de l'un et de l'autre bras. Harvée parle d'un anévrisme au côté droit du cou, près la descente de l'artère souclavière vers l'aisselle, accompagnée d'un pouls presqu'insensible, « parce que, dit-il, la plus grande partie du sang, qui aurait dû parvenir au poignet, se perdait dans la tumeur. » Cette variation peut également venir d'une cause spasmodique locale, qui accompagne certaine maladie : on observe souvent dans la pleurésie sèche, que le pouls du côté affecté est souvent mou, petit, et même obscur, quoiqu'il soit dur et fréquent de l'autre. Quelquefois encore l'on découvre un nombre différent de pulsations dans chaque bras, quoique le pouls d'ailleurs soit assez développé. Zimmerman fait mention d'une femme qu'il traitait pour un rhumatisme, à l'artère du bras droit de laquelle il compta, pendant plusieurs semaines, cinquante pulsations en une minute et quatre-vingt-dix au bras gauche : la malade éprouvait de tems en tems des chaleurs assez fortes, mais elles étaient moindres du côté droit que du côté gauche. Baillou avait déjà remarqué cette singularité du pouls ; il l'attribue à un resserrement considérable ou à une position plus profonde de l'artère, que dans l'état naturel. Elle peut aussi provenir, dit Haën, de la position de la main ou d'un plus grand diamétre de l'artère cubitale, qui attire à elle une partie du sang qui eût coulé par la radiale ; ou de ce que celle-ci a une toute autre distribution.

Tels sont les signes que les divers états du pouls peuvent offrir : on en peut tirer de grandes inductions, en les combinant ensemble et les rapportant aux diverses circonstances de la maladie. C'est d'après les notions que leur doctrine suggère, que les changemens du pouls, qui annoncent quelque chose de grave à ceux qui ne s'en tiennent qu'à ce signe, sont réputés bien peu alarmans par d'autres qui ont plus d'expérience et de savoir, et alternativement, comme on le voit dans les affections nerveuses et comateuses, où ces sortes de variations sont si fréquentes ; mais tous ces détails ne peuvent être bien

développés que dans l'histoire des cas particuliers, qui n'est point entrée dans notre plan.

SÉMÉIOLOGIE.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Des signes pris de la respiration.

Ces signes ont un tel rapport avec ceux que le pouls fournit, que leur examen doit nécessairement succéder à ceux-ci : on conçoit ce rapport, en se rappelant la position des poumons entre l'un et l'autre ventricule du cœur, eu égard à l'ordre de la circulation. Il suit, de cette position, que les mouvemens de ce dernier organe ne peuvent être accélérés ou retardés, sans qu'il ne survienne une accélération ou un retardement dans le rhythme de la respiration. Hippocrate a beaucoup prisé les signes déduits des divers états de la respiration, ainsi qu'on le peut voir dans ses Coaques et ses Pronostics : il les comparait avec ceux que le pouls lui offrait, pour annoncer les événemens. — *Venarum pulsationes*, dit-il, *et respiratio pro ætate consentiunt et dissentiunt*, *indiciaque et morbi sunt et sanitatis* (1).

Rapport du pouls avec la respiration.

La respiration a, comme le pouls, ses états accidentels et d'autres qui sont inhérens à la nature même des sujets, et qui dérivent toujours d'une conformation particulière de la poitrine. La respiration en santé s'exécute avec la plus grande aisance, et même avec un certain plaisir. Le mouvement de toutes les parties qui y contribuent est si doux, si tranquille, que l'élévation et l'abaissement des côtes sont à peine sensibles ; la cavité de la poitrine est alors alternativement augmentée et diminuée, principalement par la contraction alternative et le relâchement du diaphragme et des muscles abdominaux. Il n'en est point ainsi dans les maladies : on observe en effet que la respiration est fréquemment troublée, interrompue, douloureuse, difficile, par fois prompte et sonore, que souvent

Respiration naturelle.

Maladie

(1) Le pouls et la respiration, eu égard à l'âge, concordent ou s'éloignent dans leurs mouvemens, et ainsi ils deviennent des indices de la maladie et de la santé.

PATHOLOGIE.

même elle s'opère avec un mouvement évident des côtes. Tous ces phénomènes, qui paraissent de peu de conséquence au premier abord, sont très-importans à connaître, considérés en eux-mêmes; ils sont autant de signes de la plus grande conséquence lorsqu'il s'agit de juger du degré de trouble et même d'interruption dans la circulation générale.

Les poumons, considérés sous le point de vue où ils doivent être envisagés ici par rapport aux phénomènes de la circulation générale, peuvent être regardés comme une épitome de tout le corps, quant à leur composition vasculaire. En effet, ce viscère renferme une série de vaisseaux qui décroissent à l'infini, et qui correspondent, eu égard à leur fonction, à ceux qui se distribuent dans toute l'étendue du corps. Ainsi quand le sang les parcourt avec facilité, on peut supposer que son cours est également régulier, quant à l'ordre général qui doit régner dans tous les autres canaux sanguifères.

Déduction d'après l'observation.

On observe qu'une seule inspiration, en parfaite santé, équivaut à quatre contractions du cœur: d'où l'on peut inférer que quand la respiration est plus prompte qu'elle ne l'est communément, le sang est poussé du cœur en plus grande abondance qu'à l'ordinaire, dans l'artère pulmonaire qui lui correspond. Cette plus grande quantité de sang que le cœur chasse alors peut venir de ce que cette humeur afflue plus abondamment de la circonférence au centre, comme il arrive dans les violens exercices du corps ou dans les fortes passions de l'ame. Les poumons ne pouvant alors livrer passage, dans une de leurs dilatations, à la quantité ordinaire du sang qui doit les traverser, leur insuffisance est nécessairement compensée par une répétition d'action. Cette répétition doit également avoir lieu toutes les fois que les poumons, par une cause quelconque inhérente en eux, ne peuvent suffisamment se développer pour répondre à leur fonction première: de là ces respirations courtes et réitérées chez ceux dont les poumons engorgés se prêtent difficilement au passage du sang; mais cette accélération de la respiration peut encore avoir lieu toutes les fois que les muscles qui meuvent la poitrine, et particulièrement le diaphragme, sont agités de mouvemens spasmodiques, comme il arrive chez les femmes hystériques, lorsque

Respiration anhéleuse.

des vents ou d'autres matières nuisibles sont renfermés dans l'estomac et les intestins, ou lorsque les poumons souffrent de la présence d'un lait détourné ou autres substances stimulantes.

SÉMÉIOLOGIE.

Entrecoupée et inégale.

Une respiration laborieuse, entrecoupée et inégale, dans laquelle les mouvemens de la poitrine sont non-seulement prompts, mais encore dans laquelle le thorax ne se dilate point suffisamment, marque que le passage par les vaisseaux pulmonaires est considérablement intercepté, soit par la contriction spasmodique de ces vaisseaux, ou par la trop grande ténacité du sang qui ne peut aisément se faire voie par les dernières terminaisons des artères, comme le prétendait Boërrhaave qui voulait expliquer ce phénomène par le *Lentor* qu'il admettait. Le genre de respiration qui a lieu alors est celui que les anciens appelaient Ἀνελκομενα, Προχείρα πνεύμα, Μετέωρον πνεύμα (1). Dans quelques-unes de ces respirations, le ventre, les côtes, le sternum, les omoplates, les clavicules et les narines sont dans le plus grand mouvement, et néanmoins l'air n'entre dans la poitrine et n'en sort qu'en très-petite quantité. Cette respiration annonce un avenir fâcheux et une suffocation qui est souvent prochaine; telle est, selon Prosper Alpin, celle qui se remarque dans la vraie esquinancie, ou qui survient au moment de la rupture d'une vomique. Ce genre de respiration paraît quelquefois dans le cours des fièvres continues, putrides, avec tous les symptômes d'un engorgement inflammatoire du poumon; cet engorgement n'a point ordinairement les suites funestes qu'ont ceux qui surviennent quelquefois dans les viscères du bas-ventre à la suite de ces mêmes maladies. Le moindre danger provient sans doute de l'expectoration qui a toujours lieu en pareille circonstance, et qui conséquemment diminue beaucoup le foyer de la maladie. La respiration laborieuse, quand aucun mouvement fébrile ne l'accompagne, indique encore une congestion de matière aqueuse, huileuse et souvent calcaire dans le tissu interlobulaire des poumons, assez grande pour comprimer les conduits aériens et les vaisseaux sanguins, de manière à empêcher

(1) Respiration élevée, précipitée.

PATHOLOGIE.

les uns de recevoir l'air qui doit les distendre, et les autres la masse du sang qu'ils doivent transmettre : de la combinaison de ces deux causes naissent divers degrés d'obstacles plus ou moins difficiles à surmonter.

Douloureuse.

La respiration, accompagnée d'une douleur intérieure, fixe, aiguë et souvent insupportable, avec une très-grande chaleur et quelquefois un sentiment d'oppression, dénote que la tunique des poumons et les membranes qui revêtent intérieurement le thorax, sont dans un état inflammatoire qui souvent est porté au plus haut degré.

Laborieuse.

Si à une respiration difficile, laborieuse, et accompagnée d'une douleur sourde et profonde, se joint un pouls vif et mou, cette réunion de symptômes suffira pour désigner un état inflammatoire des poumons, dont les suites sont incertaines; mais si la douleur qui accompagne la difficulté de respirer, siége dans les parties charnues et au dehors de la poitrine; qu'au lieu d'être fixe elle aille d'un lieu vers un autre, sans qu'il s'ensuive de grands changemens dans le pouls, c'est signe d'une affection spasmodique à laquelle il sera facile de remédier par les opiacés, ou d'une fluxion rhumatismale qu'on ne peut guérir qu'autant qu'on donne issue à l'acrimonie qui l'occasionne, par l'application d'un vésicatoire et autres remèdes évacuans.

Prompte et stertoreuse.

On peut regarder comme signe d'une mort prochaine, une respiration prompte, difficile, avec soupir et râlement dans le gosier, lorsqu'elle succède à d'autres mauvais signes, tels qu'un pouls petit, fréquent, des sueurs froides, l'insensibilité et la perte totale des forces. Quand ces derniers signes manquent, la respiration avec râle peut durer un ou deux jours et même plus, et les malades néanmoins en revenir, comme dans certaines péripneumonies vraies, qui ont été traitées par les saignées et le camphre.

Petite, entrecoupée et rare.

La respiration peut être également mauvaise, sans être accompagnée de tous ces fâcheux symptômes, quand elle est petite, entrecoupée et rare. Galien, dans ses Définitions, appelle cette respiration Ὁ μικρὸν πνεῦμα, *Parvus Spiritus*, *Luctuosa Spiratio*, parce qu'en effet elle est à peine sensible : elle est très à craindre dans les maladies inflammatoires, surtout, dit Stoll, dans la péripneumonie et même

dans l'inflammation d'un viscère quelconque. Quand ce genre de respiration arrive inopinément et dans un tems où le pouls devrait être moins accéléré et plus mou, cette respiration dénote toujours un accablement dans les forces vitales dont les suites seront très-fâcheuses. Galien parle encore d'une respiration petite et rare, qu'il regarde comme mortelle, en s'exprimant comme il suit : — *Si frigidum naribus expiratur, exitiale jam est admodùm* (1). Cette respiration a ordinairement lieu quand les forces sont épuisées au point que la nature succombe. Tous les Praticiens s'accordent à dire que cette respiration est la plus mauvaise de toutes, et qu'elle est dans les fièvres un signe de mort; aussi lui donne-t-on communément le nom de respiration froide, à raison du froid des membres qui l'accompagne toujours.

SÉMÉIOLOGIE.

Circonstance qui pourrait conduire à l'erreur.

Pour juger la nature d'une maladie et les suites qu'elle peut avoir, surtout quand elle siége dans les régions précordiales, il ne faut point s'en tenir aux indices que la respiration seule peut fournir, telle déréglée ou difficile qu'elle paraisse ; ainsi l'on voit quelquefois des personnes délicates et très-sensibles avoir une respiration très-laborieuse par des causes qui n'intéressent que les muscles destinés à cette fonction, et qui n'affectent ou ne troublent que très-peu le passage du sang à travers les poumons. Le danger, en pareil cas, ne doit pas être estimé d'après ce que les symptômes actuels offrent d'inquiétant; car tant que la circulation sera libre dans les poumons, la mort ne peut être prochaine : le pouls est l'indice le plus sûr qu'on puisse consulter alors pour s'assurer de cette liberté de la circulation dans ce viscère ; on ne peut au contraire que présager en mal quand la respiration est laborieuse et même presque suffoquée, quand on sait d'ailleurs que les poumons sont enflammés, gorgés ou surchargés de matières aqueuses, muqueuses, huileuses, sanguines ou purulentes : comme le succès est alors incertain, on doit se préparer à tout événement, et ne point annoncer une guérison qui souvent est impossible, comme le font si souvent les ignorans. Baglivi en

Moyen de l'éviter.

(1) Si l'air sort froid des narines, c'est un signe qui dénote une mort prochaine.

PATHOLOGIE.

donne le conseil en disant : — *O quantùm difficile est curare morbos pulmonum ! ô quantò difficilius eosdem cognoscere et de iis certum dare præsagium ! fallunt vel peritissimos ac ipsos medicinæ principes. Tyrones mei, cauti estote et prudentes in iis curandis, nec facilem promittite curationem sicut nebulones faciunt qui Hippocratem non legunt* (1).

Signes pris de la voix.

A ces signes, pris de la respiration, on peut ajouter ceux que fournissent l'éternuement, le changement de la voix, la toux et le hoquet; ces signes indiquent toujours une cause qui, affectant immédiatement les voies de la respiration, ne peut qu'avoir des suites plus ou moins fâcheuses, à raison de l'intensité de ses effets. La voix sonore, grêle; *Clangosa*, comme disent les auteurs, est, par exemple, d'autant plus fâcheuse qu'elle est plus aiguë; elle indique toujours un rétrécissement inflammatoire de la glotte, qui ne présage rien que de funeste. tandis que la raucité n'annonce rien de fâcheux. La toux, qui n'entre point comme symptôme dans la maladie, est en général peu inquiétante; les redoublemens des fièvres continues, remittentes, s'annoncent et préludent souvent par elle; elle tient plus alors à l'irritation que l'estomac éprouve par la présence d'un foyer bilieux, qu'à une affection idiopathique de la poitrine. Le hoquet, qui n'est accompagné d'aucun symptôme fâcheux, disparaît par le vomissement ou les déjections qui en emportent la cause. ou par l'usage des acides qui l'énervent : il est mortel quand les symptômes indiquent qu'il dépend de l'inflammation de quelques viscères du bas-ventre. comme il arrive dans le chordapse, les dysenteries et les hernies avec étranglement.

---

(1) O combien il est difficile de guérir les maladies des poumons! mais qu'il est encore plus difficile de les connaître et de porter sur elles un bon pronostic ! elles trompent la sagacité des Praticiens les plus expérimentés. Mes élèves, ayez toute la prudence que demande leur traitement, et n'annoncez pas une guerison facile, comme font ces fourbes qui ne lisent point Hippocrate.

CHAPITRE TROISIEME.

Des signes qui, d'après les apparences du visage, de la langue, du ventre et de tout l'extérieur du corps, manifestent un désordre dans tout le système nerveux.

SÉMÉIOLOGIE.

Quand on peut prendre les signes de l'état du système nerveux, et comment.

DIFFÉRENTES observations et expériences faites sur les animaux vivans ont suffisamment constaté que les sensations, les perceptions et les mouvemens volontaires dépendaient essentiellement de l'état sain des nerfs : toutes les fois donc qu'on observe une diminution, un dérangement ou une suspension dans l'exercice des sens externes, dans les facultés de l'ame ou dans la force des muscles, on est fondé à croire que le système nerveux éprouve quelque dérangement ; on peut alors s'assurer du danger en comparant l'état morbifique avec celui qui constitue les sensations, les perceptions et le mouvement volontaire, tels qu'ils doivent être chez ceux qui jouissent de la meilleure santé. Si, par exemple, le délire et l'insomnie surviennent pendant l'exacerbation d'une fièvre rémittente, on pourra présumer qu'une plus grande sécrétion du fluide des nerfs et sa distribution plus fréquente aux organes des sens en sont la cause ; mais si ces deux symptômes persistent quelque tems avec une certaine violence, on aura raison de craindre pour la vie, à raison de la déperdition du fluide nerveux qui est trop grande pour que celle-ci n'en éprouve pas quelques atteintes. Ce délire est rarement redoutable, tant qu'il marche d'un pas égal avec la fièvre, c'est-à-dire, quand il augmente ou diminue proportionnément à celle-ci ; mais quand le pouls tombe, que les forces commencent à s'abattre, si le délire augmente ou continue dans le même état, c'est toujours un mauvais signe. En général, tous les grands écarts sont à craindre dans le délire (1), et c'est ce qu'Hippocrate

(1) On ne doit point confondre, avec cet état, les rêvasseries des malades qui, dormant ou à moitié endormis, marmottent entre leurs dents ou tiennent quelques discours déraisonnables ; comme il arrive même dans les fièvres les plus bénignes, surtout quand le malade étant réveillé revient à son état naturel : cette circonstance est particulière à quelques sujets plutôt qu'à d'autres.

PATHOLOGIE.

indique en disant : — *A prudenti viro ferox responsum aque feroci modestum, et garrulitas in taciturno, atque taciturnitas in garrulo malum. Quæ circà res necessarias versantur deliria ; pessima indeque si ingravescunt morbifera* (1).

Circonstances qui indiquent un état fâcheux.

Mais si au lieu du délire le malade est pris d'un accablement, d'une stupidité imprévue, s'il tombe dans l'assoupissement, si la respiration est lente, que les membres se laissent aller à tous les mouvemens qu'on leur fait éprouver, s'ils sont tellement froids qu'on ne puisse y rappeler la chaleur, si le malade ne peut répondre à aucune demande qu'on lui fait, on pourra croire que les nerfs souffrent une rémission dans leur action, soit par la pression qu'ils éprouvent de la part des vaisseaux trop dilatés, ou par l'effet d'un miasme délétère qui agit sur le principe d'où la vie dérive. Cet état, qui constitue le coma, est généralement fâcheux, et n'offre qu'un pronostic inquiétant et toujours funeste aux malades, ainsi qu'il arrive souvent dans la peste, comme on le peut voir dans la belle description de L. A. Sénèque, dont nous citons l'extrait suivant :

Piger ignavos
Alligat artus languor ; et ægro
Rubor in vultu ; maculæque caput
Sparsêre leves : tùm vapor ipsam
Corporis arcem flammeus urit ;
Multoque genas sanguine tendit,
Oculi rigent, et sacer ignis
Pascitur artus. Resonant aures
Stillatque niger naris aduncæ
Cruor et venas rumpit hiantes.
Intima creber viscera quassat
Gemitus stridens.

---

(1) Que c'est toujours un mauvais signe quand un homme paisible donne une réponse arrogante, quand un arrogant en donne une modeste, quand un babillard devient taciturne, ou qu'un taciturne devient babillard. Les délires, qui s'étendent sur les choses les plus nécessaires, sont très-mauvais ; et s'ils prennent une plus grande intensité, ils deviennent mortels.

Aliturque

Aliturque sitis latice ingesto,
Prostrata jacet turba per aras
Oratque mori (1). ŒDIP. act. I, chor.

SÉMÉIOLOGIE.

Le pronostic sera le même dans la scarlatine, dans le cours des maladies aiguës. à moins que ce symptôme ne provienne d'une rétention d'urine, d'une constipation, de l'approche d'une parotide ou d'un exanthême miliaire. Quand le coma survient au délire, et qu'à ces deux symptômes se joignent la faiblesse du pouls et le froid des extrémités, on doit s'attendre à une mort prochaine. Il n'en est point ainsi quand l'affection comateuse est douce et paisible, quand même elle persisterait depuis longtems; elle appaise alors le délire quand elle lui succède, ainsi que Duret en a fait la remarque dans ses Commentaires sur Hippocrate

Spasmes fâcheux.

On doit, par la même raison, regarder les spasmes comme très-fâcheux, quand surtout ils se joignent avec le désordre du systême vasculaire : celui des lèvres et du visage, qu'on désigne communément sous le nom de rire sardonique, est très-inquiétant, et n'annonce qu'un avenir fâcheux quand il dérive de la phrénésie ou d'une blessure au centre nerveux du diaphragme. Il en est de même de ce mouvement des mâchoires, qui, chez les enfans, donne toujours lieu au grincement des dents. Hippocrate dit à ce sujet : — *In febribus autem dentibus stridere quibus à puero minimè est consuetum, insaniam et mortem significat* (2). Quand les spasmes et les convulsions paraissent, chez les enfans, en différentes parties du corps, on peut s'attendre à une terminaison

(1) Une langueur accablante s'empare de tous les membres; le visage du malade est rouge; de légères taches sont répandues sur sa tête; une vapeur ignée semble consumer cette citadelle; le cours du sang est attiré vers les joues; les yeux sont fixes; un feu surnaturel dévore les membres; les oreilles bourdonnent; un sang noir découle des narines émincées; il rompt ses vaisseaux qui restent ouverts; de fréquens borborigmes fatiguent les viscères les plus profonds; la soif est nourrie par l'eau qu'on prend. La foule des malheureux obsède les autels, couchée par terre, et supplie les dieux de leur envoyer la mort.

(2) Le grincement des dents, dans les fièvres, chez ceux qui n'y sont point accoutumés dès leur enfance, indique toujours la démence et la mort.

PATHOLOGIE.

moins fâcheuse quand ils n'ont point eu la petite vérole, et que les symptômes concomitans annoncent cette maladie ou une affection vermineuse. C'est le contraire chez les femmes qui avortent, et chez ceux qui ont éprouvé de grandes hémorrhagies ou des pertes d'une toute autre nature : on en peut dire autant des convulsions qui surviennent aux dysenteries anciennes, à la rentrée des exanthêmes, de celles qui suivent les signes d'une phrénésie primitive, ou qui accompagnent les grandes évacuations spontanées dans le commencement des fièvres *mali moris*. L'extrême faiblesse, l'abattement d'esprit et une prostration absolue indiquent, comme les spasmes, un bien grand danger ; et quand ces symptômes ont lieu dans telle fièvre que ce soit, il ne peut survenir un signe plus alarmant. Mais pour qu'on puisse les regarder réellement comme tels, il faut qu'ils tiennent de l'essence de la maladie, et non point d'une cause étrangère dont l'expulsion en amène la cessation, comme des vers, un amas de bile dans les premières voies, ou toute autre cause qu'une évacuation critique peut entraîner. Les malades, dans ces dernières circonstances, sont dans le plus grand affaissement ; la situation qu'ils gardent dans leurs lits est totalement différente de celle qu'ils tiennent en santé. Hippocrate, en en faisant la remarque dans ses Prénotions, en porte le jugement qui suit : — *Supinum jacere manibus cervice et cruribus porrectis, minùs bonum ; quòd si prorsùs ad pedes de lecto delabatur, magis formidandum* (1).

Siége de leur cause.

Lorsqu'on a voulu expliquer ces spasmes, on a dit que les nerfs pouvaient être affectés, à leur origine, par des délétères qui opéraient là où les tubules nerveuses se perdent dans le sensorium, et que le désordre une fois excité il pouvait se communiquer à des parties éloignées, par le mécanisme caché de la sympathie. Mais laissant à part toute discussion sur le lieu choisi par ces principes d'infection, il restera toujours pour certain que le canal alimentaire est l'organe le plus fréquemment affecté, et que souvent le système des solides, comme la

(1) Rester couché sur le dos, le cou, les mains et les cuisses tendues, n'est pas un des meilleurs signes ; mais on a tout à craindre quand on voit le malade descendre entiérement vers les pieds de son lit.

masse des humeurs, n'ont éprouvé aucune espèce d'altération : de là l'importance d'observer les signes qui indiquent la présence et la nature de ces matières, ainsi que les moyens les plus propres à les expulser ou les corriger.

SÉMÉIOLOGIE.

Apparences qui, prises de la langue, indiquent la saburre.

La présence de la saburre dans l'estomac est indiquée par le limon épais dont la langue est chargée, par un goût d'amertume, de putridité, de rancidité ou d'acidité dans la bouche; par les nausées, un manque d'appétit, une douleur à l'orifice gauche de l'estomac, un poids et une oppression à la région précordiale, avec une réplétion et une légère élévation des hypochondres; par une pesanteur, une douleur et un tournoiement de tête, le froid des extrémités, le frisson et une lassitude générale; quelquefois par des défaillances qui se succèdent fréquemment quand le malade se tient sur son séant, et même la syncope (1). Tous ces symptômes diminuent beaucoup par les vomissemens spontanés, par l'usage de l'émétique, qui entraîne avec lui les matières qui les occasionnaient. Quand au contraire les crudités séjournent dans le reste du canal alimentaire, que le bas-ventre est tuméfié, tendu, une douleur sourde se fait sentir dans toute son étendue. Cette douleur augmente pour peu qu'on touche le ventre; elle se continue jusqu'aux reins, aux aisselles et aux genoux; elle est quelquefois telle à ces endroits, que les malades ont de la peine à se tenir debout; les borborigmes se font entendre, les selles sont fétides, âcres; les purgatifs, donnés alors plusieurs fois, emportent ordinairement tous ces accidens. L'état de la langue, en pareil cas, offre des indices très-importans à se rappeler pour établir le pronostic : si elle est couverte d'un enduit blanchâtre, tirant plus ou moins sur le jaune, on en augure que la maladie qui commence sera une synoque simple ou grave, selon les suites. L'épaississement de cet enduit, sa sécheresse et sa couleur plus foncée annoncent l'augment : si le limon est blanc, épais, visqueux, et qu'à lui se joignent une démangeaison insupportable au nez et une grande voracité, on

(1) La syncope, que nous regardons comme signe ici, est un symptôme des plus dangereux quand elle vient dans le cours d'une maladie aiguë : elle indique une maladie presque toujours mortelle quand elle commence avec elle; celle qui survient à un accès de fièvre intermittente, est en général moins fâcheuse.

PATHOLOGIE.

peut en inférer la présence d'un foyer vermineux. On doit être réservé sur le pronostic, quand il devient d'un brun noir, que la langue est sèche et rude, et que les dents incisives se couvrent d'un limon sec et noir. On augure en bien quand la langue commence à s'humecter par les bords, que l'enduit diminue par degré, que la bouche s'humecte, et que les gencives reprennent leur couleur vermeille.

Signes qu'on peut prendre de l'état du visage.

Enfin, on peut encore juger de l'état du systême nerveux, d'après celui des yeux, de l'ouie et des autres organes des sens, et généralement de l'ensemble du visage; car chaque malade offre, pour ainsi dire, la mine de sa maladie, comme on peut le remarquer dans les fièvres inflammatoires, les bilieuses, les hectiques, les pâles couleurs, le melæna et les affections vermineuses. En général, plus ce qu'on y découvre s'éloigne de l'apparence qui a lieu en santé, plus aussi le présage qu'on en tire doit être alarmant. Hippocrate conseille expressément de faire attention aux traits du visage, surtout dans les pyrexies et autres affections aiguës. La description qu'il fait des changemens survenus dans celles qui sont les plus fâcheuses, est si caractéristique, qu'on en désigne toutes les apparences sous le nom de face Hippocratique. Avant d'en faire la description il dit: — *In morbis autem acutis imprimis quidem ægroti facies sic in considerationem adhibenda; sit ne benè valentium præcipuè sui ipsius similis, ità enim optima existimanda. Quæ verò ab eo plurimùm recedit, gravissimum periculùm portendit;* — et il continue: — *Qualis fuerit nasus acutus, oculi concavi, collapsa tempora, aures frigidæ et contractæ, imisque suis fibris inversæ, cutis circà frontem, dura, intensa et resiccata, et totius faciei color ex viridi pallescens, aut etiam niger, aut lividus, aut plumbeus* (1).

Apparences de la face Hippocratique.

Des yeux.

Les yeux, spécialement par la multitude de phénomènes qu'ils offrent, peuvent à juste titre être re-

---

(1) Dans les maladies aiguës, on doit particuliérement porter ses considérations sur le visage; s'il se rapproche de celui qu'ont ceux qui se portent bien, on doit le regarder comme autant bon qu'il puisse être: celui qui s'en éloignera le plus, offrira le plus de danger; tel serait celui où l'on verrait un nez émincé, des yeux caves, des tempes creuses, des oreilles froides, retirées et contournées par en bas; la peau du front dure, tendue et desséchée; la couleur de la face d'un vert pâle ou noire, livide ou plombée.

SÉMÉIOLOGIE.

gardés comme le meilleur nosomètre qu'on puisse trouver dans la plupart des cas où la maladie siége sur les organes renfermés dans le crâne. Ceux qui sont vifs, rouges, brillans, fixes, dont la pupille est très-dilatée, et ne se resserre point à la plus forte lumière, indiquent une maladie grave, et souvent un délire prochain. Cet état des yeux est très-inquiétant dans les synoques, les amphimérines, les épiales et dans les tritéophies carotiques. Hippocrate dit à ce sujet : — *In febre non intermittente si æger non videat, vel non audiat, jam debili existente corpore, mors in propinquo est* (1). Dans ses Aphorismes, après avoir insisté sur ce qui arrive aux yeux, il continue : — *Ubi namque non commissis palpebris ex albo quid subapparret, id si neque alvi profluvium, neque medicamentum purgans expressit, neque ità dormire consueverit æger, pravum est judicium et læthale admodùm* (2). On doit juger de même quand l'humeur gluante des glandes ciliaires ne peut être rejetée hors de l'œil par le mouvement des paupières. Il dit ailleurs, à l'égard de la difficulté de l'ouie : — *Surditas quæ ex criticâ perturbatione procedit quamque alia signa comitantur, salubris esse consuevit* (3). Il ajoute dans ses Coaques : — *Bombus in acutis et sonitus aurium læthalis* (4); vraisemblablement quand ils ne sont point accompagnés des signes dont il vient d'être fait mention. Ainsi l'on doit toujours pronostiquer un grand danger toutes les fois que les traits du visage sont si changés, que les amis des malades peuvent à peine les reconnaître. Le gonflement blanc du visage, qui paraît vers le déclin d'une maladie aiguë, peut être regardé comme critique ; il est avantageux dans les typhus et les am-

(1) Si, dans une fièvre continue, le malade ne voit ni n'entend point, le corps étant déjà affaibli par la longueur de la maladie, la mort ne peut être que proche.

(2) Quand les paupières n'étant pas entiérement fermées il paraît entre elles quelque chose de blanc, si l'on ne peut rapporter ce phénomène à un flux de ventre, ou à l'opération de quelque fort purgatif, ou que le malade n'ait point coutume de dormir ainsi, on doit en tirer un pronostic fâcheux, et même regarder le cas comme dénotant la mort.

(3) La surdité, qui provient d'une évacuation critique, et qui est accompagnée d'autres signes, est toujours salutaire.

(4) Le tintement et le bourdonnement d'oreilles, dans les maladies aiguës, sont toujours mortels.

PATHOLOGIE.

phimérines malignes. Celui qui est accompagné de rougeur, dans le cours de quelques espèces de ces fièvres, est toujours symptômatique, et comme tel il est mauvais.

Du ventre.

Le ventre offre également plusieurs signes indispensables à connaître. Hippocrate dit qu'il est toujours avantageux, dans toutes les maladies aiguës, que le ventre soit souple comme dans l'état naturel, qu'il ne soit point gonflé, qu'il soit exempt de douleur dans toute son étendue : si donc il paraît augmenté ; si, frappé légérement, il résonne comme un tambour, il y a ce qu'on appelle météorisme. Le météorisme n'a communément lieu que dans les intestins grêles, où l'air est arrêté entre deux ou plusieurs constrictions spasmodiques, qui empêchent l'issue des matières. Le pronostic qu'on en tire varie suivant les circonstances ; il n'offre aucun signe fâcheux tant qu'il n'a lieu que sur quelques régions particulières du ventre ; ou, s'il est peu considérable, quand il occupe toute son étendue : mais si le contraire a lieu, on a tout à craindre. Hippocrate dit à ce sujet : — *In febribus alvo inflatâ, si flatus liberum exitum non habeat, malum* (1). L'éruption des vents, par en haut, fait cesser le météorisme de l'épigastre ; celui qui a lieu vers les hypochondres et dans toute l'étendue du ventre se dissipe par des selles ou par l'éruption des vents par en bas, soit que ces évacuations soient produites spontanément ou par l'opération de quelques médicamens. Les douleurs du ventre sont plus ou moins graves, selon qu'elles augmentent, ou n'augmentent pas, par la pression : les premières indiquent un état inflammatoire des viscères ; les autres, la présence des matières bilieuses, âcres, des vents ou des vers : le pronostic relatif à ces dernières n'est point fâcheux.

Agitations convulsives.

A ces signes généraux peuvent s'ajouter ceux qu'on découvre dans les autres parties du corps. Souvent quelques-unes de ces parties, dans les maladies aiguës, sont agitées de mouvemens convulsifs ; et ces mouvemens tantôt paraissent à la face, notamment aux lèvres et aux paupières, au cou, aux mains, et

(1) Si le ventre étant gonflé, dans le cours des fièvres, les vents ne peuvent se former une issue, c'est un mauvais signe.

particuliérement aux poignets, dont les tendons trésaillent, et font ce qu'on appelle communément des soubresauts : leurs bras sont agités de différens mouvemens ; ils sont portés de côté et d'autre hors du lit, et sont employés à chasser les mouches. Ces phénomènes annoncent toujours quelque chose de fâcheux. Hippocrate les détaille avec sa concision ordinaire, en disant : — *In febribus acutis aut pulmomonum inflammationibus, aut phrenitide, aut capitis doloribus, quibus ante faciem quid fertur, aut aliquid frustrà venantur, aut festucas colligunt, aut floccos è vestibus evellunt, et ex pariete paleas carpunt, ex his omnibus malum, et mortem portendi* (1). SÉMÉIOLOGIE.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Des signes que fournissent les diverses hémorrhagies, éruptions, ulcérations et autres apparences extérieures du corps.

Les maladies aiguës, comme les chroniques, se jugent souvent par des éruptions, des flux et par des exanthêmes, dans la matière desquels se trouve mêlé l'hétérogène qui les a occasionnées. Toutes ces apparences sont autant de signes qui méritent la plus grande considération, en ce que souvent elles annoncent une terminaison heureuse, et que d'autres fois elles sont comme autant d'épiphénomènes qui compliquent la nature de la maladie et la rendent conséquemment plus grave ; aussi ces circonstances ont-elles donné lieu de les distinguer en critiques et en symptômatiques, pour parler le langage reçu. Comme l'on peut tirer beaucoup d'inductions de la considération de tous ces objets, nous allons nous en occuper séparément en commençant par les flux sanguins qui surviennent si souvent dans le commencement, comme vers la fin des maladies.

Hémorrhagie favorable.

Le printems et l'été sont les saisons où ces sortes d'écoulement paraissent le plus communément, prin-

(1) Ceux qui, dans les fièvres aiguës, les inflammations de poitrine, la phrénésie, les douleurs de tête, agissent comme si quelque chose passait devant leurs yeux, qui chassent après, qui ramassent des brins de paille, qui épluchent la laine de leurs couvertures, tirent des chaumes de la muraille, offrent un ensemble qui n'annonce que malheur, et même la mort.

PATHOLOGIE.

cipalement quand le tems est sec et chaud, et qu'un froid assez vif a précédé. Les sujets qui y sont exposés le plus sont ceux qui sont entre leur dix-huitième et leur trentième année, et qui sont frêles, quoique d'un tempérament sanguin. Il n'est point rare de voir les fièvres ardentes avorter chez eux, dès le commencement, par une hémorrhagie nasale qu'annoncent un pouls fort, une chaleur qui se porte à la tête, une douleur fixe de cette partie, notamment quand les urines, après des indices évidens de coctions, deviennent aussitôt ténues et le ventre serré.

Signes qui annoncent qu'elle aura lieu par le nez.

On peut être assuré que le sang ne tardera pas à couler si les malades ont le vertige, s'ils ont l'oreille dure ou qu'ils sentent des tintemens; si l'on voit les artères des tempes battre avec plus de fréquence; si le cou devient rouge et gonflé, le visage brillant, les yeux enflammés; si les larmes coulent involontairement, que les narines démangent; si la région précordiale est tendue, que la difficulté de respirer survienne inopinément: le plus grand nombre de ces signes, paraissant ensemble ou séparément, désigne que le sang doit sortir du nez, et que son issue pourra juger la maladie. Si au contraire rien n'indique que l'anarrhopie se fasse vers les parties supérieures, et que les malades éprouvent une pesanteur, une tension, de la chaleur, de la douleur et de la pulsation vers les lombes et l'hypogastre, on a tout lieu de croire que le sang sortira par les parties inférieures, et notamment par les hémorrhoïdes ou la vulve.

Par les hémorrhoïdes ou la vulve.

Les anciens ont nommé catarrhopie la tendance que les humeurs ont en pareil cas pour se porter vers les voies inférieures: mais si les signes qui dénotent l'affluence vers la tête, succèdent à ceux qui manifestent une congestion vers le bas, on doit s'attendre à une hémorrhagie du nez; cette hémorrhagie aura plutôt lieu par une narine que par l'autre, quand de ce côté le visage est manifestement plus rouge. Si la stase est au foie, l'hémorrhagie aura plutôt lieu par la narine droite, et réciproquement par la narine gauche si c'est la rate qui est affectée. Cette assertion, confirmée par Hippocrate, est appuyée sur le passage suivant de Galien. — *Solvit autem lienis et hepatis inflammationes sanguis è naribus profluens, cum hæc viscera unà cum acutis febribus habent inflammationes. Oportet autem per directum fluere sanguinem*

ex dextrâ quidem nare hepate patiente, vel locis in dextris præcordiis positis; ex sinistrâ autem liene et locis vicinis (1). — Toute hémorrhagie nasale, qui ne procure aucun soulagement, doit être regardée comme un épigénèse fort grave; Hippocrate le confirme dans ces Coaques, en disant : *A sanguinis fluxu delirium aut etiam convulsio, malum* (2).

SÉMÉIOLOGIE.

L'éruption prématurée des menstrues supplée souvent à l'hémorrhagie du nez dans les maladies aiguës : si leur période tombe dans leur cours, on pourra augurer en bien quand elles paraîtront au tems et à la quantité ordinaire ; celles qui auront lieu en toutes autres circonstances doivent être regardées comme symptômatiques. Le pissement de sang et l'hémophtysie sont regardés comme annonçant un mauvais avenir quand ils surviennent dans le cours du typhus et des petites véroles confluentes et putrides.

Distinctions à établir dans les exanthême.

Les éruptions et exanthêmes, que l'on considère comme signes, sont accompagnés de fièvres ou ne le sont pas. La plupart des éruptions qui sont avec la fièvre, reconnaissent pour causes un hétérogène d'une nature particulière, tel que celui qui occasionne la petite vérole, la rougeole et autres. Quelques-unes au contraire sont produites par la dissolution du sang, à la suite d'un mouvement trop violent, ou par l'intensité d'une chaleur trop longtems continuée. Cette dissolution peut être encore favorisée par des miasmes corrupteurs qui passent au-dedans du corps, et infectent la masse générale des humeurs en y introduisant un genre particulier de fermentation, si l'on peut appeler ainsi le mouvement qu'ils y occasionnent. De pareils miasmes s'engendrent également dans l'intérieur du corps, à la suite d'un mauvais régime ou de quelques erreurs dans le choix des six choses non naturelles. Ce dernier genre d'éruption, qu'on nomme communément pétéchie ou pourpre, qui est toujours symp-

Pétéchies.

(1) Le sang qui sort des narines juge les inflammations du foie et de la rate, lorsque ces viscères, dans les fièvres aiguës, sont le siége de quelques inflammations ; mais il faut que le sang coule en ligne directe ; savoir, de la narine droite, lorsque le foie ou autres parties placées dans les régions précordiales droites, sont malades ; et de la gauche, quand c'est la rate et les lieux voisins.

(2) Le délire ou les convulsions, à la suite de l'hémorrhagie, sont un mauvais signe.

PATHOLOGIE.

tômatique, est de différentes couleurs, depuis le rouge brillant jusqu'au livide, et même au noir. Il paraît sous forme de plaque, dont l'étendue varie depuis celle d'une petite tache pareille à celles des morsures de puces, jusqu'à celles des plaques grandes comme la paume de la main, et même infiniment plus, comme on le voit dans les érésipèles non bornées, de nature inflammatoire ou gangréneuse, qui succèdent au typhus et aux fièvres rémittentes malignes. Quelquefois elles sont étroites, longues et assez semblables aux meurtrissures qui succèdent aux coups de fouet : on appelle ces dernières *Vibices*. Les pétéchies s'élèvent à peine sur la peau; elles sont petites, mais souvent en si grand nombre, qu'à une petite distance la peau paraît comme toute rouge; néanmoins en y regardant de près, l'on aperçoit des interstices; elles sont ordinairement plus nombreuses sur la poitrine et sur le dos, que sur les bras et les jambes; elles paraissent rarement avant le quatrième ou le cinquième jour de la maladie; et d'autres fois vers le quatorzième, et quelquefois après la mort. Leur apparition n'indique aucune crise : c'est le contraire pour les autres éruptions; elles amènent toujours une diminution évidente dans les symptômes. Les acrimonies ou miasmes morbifiques, dégagés dans ce dernier cas de la masse du sang, se déposent paisiblement dans les interstices cellulaires; et quand le dépôt est complétement fait, la fièvre s'appaise et tous les symptômes fâcheux disparaissent. Mais si la quantité en est trop considérable pour pouvoir être ainsi toute confinée, et s'il en reste encore quelques portions mêlées avec le sang, la fièvre continue malgré l'éruption, comme il arrive souvent dans les petites véroles confluentes, dans la rougeole et les fièvres miliaires, vésiculaires et scarlatines. En général, dans quelques fièvres que ce soit, on peut tirer les inductions suivantes des éruptions qui paraissent au-dehors : toutes les fois que les symptômes fébriles cessent presque tous à la sortie de l'éruption, on doit la regarder comme le signe le plus favorable et le plus certain de l'heureuse terminaison de la maladie; quand au contraire elle n'apporte aucun soulagement, et que les symptômes fébriles, l'oppression, la faiblesse, le délire, etc., augmentent plutôt que de diminuer, on peut

Epoques et lieux où elles paraissent.

Inductions qu'on doit en tirer.

conclure que la crâse du sang est déjà détruite, et peut-être au-delà du terme où les secours de la médecine peuvent atteindre.

Qualités de la peau à observer comme signe.

Tant que les forces expulsives trouvent à la surface du corps une résistance égale et proportionnée à elles, les liqueurs parcourent paisiblement les routes de la circulation, et les plus ténues s'exhalent au-dehors ou reviennent au cœur sans éprouver aucun retardement. La peau est alors sensible, molle, souple, humectée, modérément chaude, et sa couleur est celle d'une belle carnation. Mais si ces apparences sont portées à un très-haut point, on a tout à craindre, ainsi qu'il est constaté par le passage suivant de Celse. — *Si speciosior et plenior aliquis et coloratior factus est, suspecta habere debet sua bona; quæ quia neque in eodem habitu subsistere, neque ultrà progredi possunt, ferè retrò quasi ruinâ quâdam revolvuntur* (1). La peau perd de sa souplesse et de son humidité au commencement de presque toutes les fièvres inflammatoires; elle est alors sèche, inégale, souvent raboteuse, et continue en cet état jusqu'à ce que la coction amène une crise qui juge la maladie en bien; elle est encore telle dans plusieurs affections chroniques, notamment la jaunisse et le scorbut.

Sa chaleur.

L'athermasie et la phriciasie, considérées comme signes, méritent également une attention particulière; l'athermasie est sensible dans les fièvres ardentes, bilieuses et hectiques; la peau semble alors âcre, sèche ou humide, selon le caractère different de la fièvre. L'athermasie locale a souvent lieu aux joues, au front et à la paume des mains, aux pieds, dans le dernier degré de la phthisie; elle est également un indice de suppuration à la poitrine, à la suite de la péripneumonie et de la pleurésie. La phriciasie se manifeste dans les affections syncoptiques, les fièvres leipiriennes, intermittentes et autres; elle succède souvent aux phlegmasies intérieures, et alors elle annonce une suppuration prochaine. Quand ces deux symptômes sont joints à un accablement

(1) Si quelqu'un paraît plus brillant et plus coloré, il doit tout craindre de cette apparence favorable; car il ne peut rester dans cette disposition, ni aller plus loin, qu'il ne revienne en arrière par un renversement nécessaire.

PATHOLOGIE.

Son froid.

Sa sensibilité.

dans les forces vitales, ils annoncent toujours un événement fâcheux ; il en est de même des variations dans le sentiment propre aux différentes parties, qui tantôt est porté au plus haut point, et d'autres fois est tombé fort bas, selon le caractère de la maladie et la nature du tempérament.

Sa couleur.

Le changement de couleur de la peau est un signe dont Hippocrate faisait le plus grand cas, si l'on en juge par le scrupule qu'il mettait à en noter toutes les nuances : un teint pâle, vert, avec des taches noirâtres sur les yeux, indiquent que la circulation est languissante, et que le sang est aqueux et appauvri. Si une pareille apparence a lieu chez une femme, en santé d'ailleurs, elle indique un obstacle à l'écoulement des règles. Quand au contraire on la rencontre chez les hommes, elle désigne un vice scorbutique ou une faiblesse dans les entrailles, d'où naissent les mauvaises digestions. Une couleur qui approche de la livide, et qui est généralement répandue sur toute la peau, marque une tendance à la même maladie ; elle est un signe évident d'un commencement de putrescence dans la masse générale des humeurs, et d'une langueur universelle dans l'action des vaisseaux. Ce qu'on appelle le tempérament jaune, qui est toujours avec un teint sombre et foncé du visage, une pesanteur de la vue, est un signe qui indique que la sécrétion de la bile ne s'opère point convenablement. Quand la couleur jaune est décidée, elle dénote un engorgement des voies biliaires ou une réfusion de la bile dans l'universalité du système : cette circonstance a souvent lieu dans le commencement de certaines fièvres ardentes et bilieuses, à la suite des fièvres inflammatoires avec stase vers le foie, dans la paraphrénitie qui attaque les sujets dont la constitution est bilieuse; cette réfusion arrive ordinairement le septième jour, ou les jours critiques suivans quand l'hypochondre droit n'est point trop gonflé. Ce signe n'a rien de fâcheux; il annonce au contraire une terminaison souvent heureuse de la maladie première.

Signes pris de la transpiration.

La transpiration fournit encore beaucoup de signes propres à faire connaître l'état des humeurs : elle est toujours troublée dans l'invasion des maladies, et c'est même de ce premier dérangement qu'on

pourrait en quelque façon les prévoir si l'on y était toujours bien attentif. L'importance de cette vérité, non-seulement a été développée, mais confirmée encore par les nombreuses expériences de Sanctorius. Le signe le plus certain d'une bonne santé, a-t-il dit, est quand le corps pesant à la balance est néanmoins léger d'après ce qu'on éprouve par soi-même ; c'est le contraire quand on se sent le corps pesant, quoiqu'il soit léger à la balance. Une diminution de la transpiration, chez les vieillards, est l'indice d'un accès de goutte ou de rhumatisme : elle annonce au contraire un flux de ventre, chez les jeunes gens vigoureux, quand aucune autre évacuation ne la remplace. Quelquefois la matière de la transpiration est aigre, particuliérement chez les enfans et les femmes en couche ; d'autres fois elle répand une odeur putride, et assez souvent elle est teinte de la partie rouge du sang, qui lui donne une couleur jaunâtre ou verdâtre. Quand cette couleur est particulière à la sueur qui sort de quelques endroits, comme aux aisselles ou aux pieds des personnes qui s'exercent beaucoup, elle ne constitue point un signe bien important; mais quand cette couleur est générale, qu'elle survient dans certaines fièvres de mauvais genre, elle annonce une plus ou moins grande colliquation dans les humeurs : ce signe alors est des plus fâcheux.

SÉMÉIOLOGIE.

De l'intumescence des glandes.

L'intumescence des glandes conglobées ou sécrétoires, dans le cours d'une maladie aiguë, offre également des signes qu'il est bon de connaître, à l'égard du pronostic qu'on doit en tirer, notamment dans les fièvres pestilentielles et malignes. Ces sortes de fièvres se jugent souvent par des bubons inguinaux, axillaires ou cervicaux : ces bubons sont de bon augure lorsque l'éruption en est marquée par un mieux, qu'elle fait cesser la fièvre et tous les fâcheux symptômes qui l'accompagnaient. Leur disparition est suivie de la mort quand ils ne sont point remplacés par une autre tumeur, par un charbon ou une évacuation critique. Ils sont d'un très-mauvais augure toutes les fois qu'ils sont symptômatiques, et qu'en paraissant, loin de diminuer la maladie, ils l'aggravent : on en peut dire autant des parotides ; et à ce sujet Hippocrate dit : *Inter acutos parotides potissimùm in causis assurgunt ; ac tùm si*

PATHOLOGIE.

febrem lege criticâ non expellant, nec ipsæ coquantur; nec sanguis fundatur è naribus, nec verò urinæ excipiant crassam hypostasin, moriuntur (1).

Des apparences des parties en ulcération.

Enfin, les ulcères fournissent une des sources les plus indicatives de l'état des humeurs, tant relativement au diagnostic qu'au pronostic. Hippocrate fait une loi de leur examen, lorsqu'il dit dans ses Prénotions : — *Ulcus quoque sive antè morbum, sive in morbo natum sit nosse oportet; nam si periturus æger est, antè mortem, lividum et siccum, aut pallidum et siccum erit* (2). Si la matière qui s'écoule des ulcères est extrêmement âcre, fétide, qu'elle excorie les parties environnantes, elle désigne une acrimonie cancéreuse ou d'une nature corrosive; si elle est claire et sanguinolente, elle annonce une dissolution putride ou une dégénérescence scorbutique : c'est le contraire quand elle est douce, sans aucune odeur désagréable et d'une consistance comme caillée; circonstance qui manifeste toujours un levain scrophuleux. L'écoulement que les ulcères vénériens fournissent, est quelquefois aussi âcre et aussi corrosif que la matière qui sort d'un cancer; aussi les confond-on souvent ensemble, à moins qu'on ne fasse attention aux progrès de la maladie, et qu'on ne compare chacun de ces symptômes entre eux. Les ulcères offrent encore plusieurs autres apparences qui contribuent beaucoup à établir le pronostic, et qui ne peuvent bien être saisies que dans la pratique.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Des signes pris de l'Aimoscopie ou *inspection du sang.*

HAEN avait déjà remarqué, il y a plus de quarante

(1) C'est dans les aiguës spécialement, que les parotides s'élèvent; et si, par le mécanisme de la crise, elles ne chassent point la fièvre, et qu'elles ne parviennent point à suppuration; s'il n'y a aucune hémorrhagie par les narines, que les urines n'offrent aucune hypostase épaisse, la mort survient.

(2) Il faut encore faire attention aux ulcères, soit qu'ils aient paru pendant la maladie ou avant; car si le malade doit mourir, ils deviendront livides et secs, ou pâles et secs.

SÉMÉIOLOGIE.

ans, que le sang pris d'un même sujet, sorti par la même ouverture d'un vaisseau, avec un même jet et dans le même espace de tems, mais dans deux vases séparés, offrait des phénomènes différens; que dans l'un il était délayé, fluide; dans l'autre, épais, concret et recouvert d'une couche phlogistiquée, assez dense, en sorte que, considéré séparément, on l'eût pris pour du sang tiré à deux personnes différentes. L'observation constate également que le sang, tiré de la veine d'une personne évidemment malade, paraît souvent semblable à celui qui sortirait des vaisseaux d'une autre en pleine santé. On sait, d'une autre part, que certaines femmes grosses, bien portantes d'ailleurs, en donnent un couenneux, épais, qui ressemble à celui qu'on retire des pleurétiques. Baillou avait déjà fait cette remarque, comme on le voit par le passage suivant: — *Plurimis impurus sanguis detractus, quibus mortuis et sectis partes integræ deprehensæ sunt: aliis purus quibus viscera et pulmones putres sunt inventi; et formosissimis mulieribus semper ferè impurus sanguis detrahitur* (1). Cette incertitude de l'aimoscopie, relativement aux signes, n'avait vraisemblablement point échappé à Hippocrate et Galien, car ces auteurs, qui partout regardent le sang comme le trésor de la vie, nous ont très-peu laissé sur le jugement qu'on doit en porter dans les maladies, d'après son inspection.

Variation dans les apparences du sang.

De ces faits il suit qu'on ne peut pas toujours se flatter d'obtenir de l'aimoscopie les connaissances certaines qu'on espérait en avoir, et qu'il ne peut y avoir de signes assez invariables pour qu'on puisse juger, d'après eux, de la qualité du sang dans tous les cas possibles; aussi doit-on toujours le regarder relativement aux circonstances particulières de l'âge, du sexe et de la constitution. On remarque, en général, que le sang d'un rouge foncé, qui par le froid se sépare en une sérosité limpide, d'un beau jaune citrin, et dont la quantité est environ un tiers

Incertitudes.

Faits qui serviront de base.

---

(1) Le sang tiré à plusieurs paraissait impur, quoiqu'étant mortes les parties coupées n'aient rien offert que de naturel; il était au contraire très-sain chez d'autres, chez qui l'on trouva les viscères et les poumons dans un état de pourriture, et très-souvent celui qu'on tire aux plus belles femmes est corrompu.

PATHOLOGIE.

et demi du total, et en un coagulum point trop solide, point bigarré, est un sang bon, sain, qui n'est point corrompu par aucune acrimonie, et dont toutes les parties sont dans la proportion la plus juste et la plus convenable aux fonctions de la vie.

Induction d'après les circonstances contraires.

Lorsque le sang est d'un rouge vif.

D'après ces notions sur l'état naturel du sang, il sera aisé de juger des changemens par lesquels il passe dans les diverses maladies. Le sang qui est d'un rouge très-clair, approchant de l'écarlate, et dont la coagulation est lente à se faire, indique que la masse des humeurs surabonde en parties salines, et qu'il y a une tendance à la goutte ou à quelques éruptions chaudes ou psoriques. On observe assez souvent ce sang dans les sujets que la fièvre hectique mine, ou chez ceux qui se nourrissent d'alimens trop salés et trop assaisonnés : ce sang indique toujours une grande acrimonie dans les humeurs, et souvent une dissolution dont les suites sont quelquefois fatales : on l'a observé dans les fièvres ardentes, mais plus souvent encore dans certaines petites véroles et rougeoles de mauvais caractère, et dans plusieurs synoques putrides.

Lorsqu'il est aqueux.

Diverses circonstances.

Une surabondance de la sérosité du sang menace communément de quelques maladies séreuses, surtout quand elle est accompagnée d'un relâchement excessif des solides, et que les vaisseaux absorbans n'opèrent plus comme précédemment : la sérosité, qui devrait être résorbée, reste alors accumulée dans les grandes cavités ou dans les interstices, et les remplissant de plus en plus, produit l'œdême ou la leucophlegmatie. Quand la sérosité est décidément jaune, qu'elle teint, en cette couleur, un linge sur lequel on en verse, on présume qu'il y a réfusion de la bile dans la masse du sang ; ce dont on est d'autant plus assuré, que la peau a une légère teinte jaune. La sérosité rougeâtre ou livide dénonce une grande dissolution ou putridité ; elle est telle chez les scorbutiques et dans les mauvaises espèces de fièvres putrides. On a bien plus à redouter quand la sérosité est trouble, que tout le sang paraît obscur, sale, couleur de lie de vin, et qu'il ne s'y opère aucune séparation quand il est resté quelque tems en repos.

Croûte blanche.

Quand le coagulum se sépare convenablement de la sérosité, s'il se forme sur celui-ci une croûte blanchâtre

châtre ou tachetée, on peut en inférer, avec raison, que le sang est trop visqueux, et que sa trop grande glutinosité l'empêche de passer avec facilité à travers le système des plus petits vaisseaux. Le sang qu'on tire dans les maladies inflammatoires offre souvent ce phénomène ; aussi Boërrhaave s'en est-il servi pour confirmer la théorie du *Lentor*, comme cause de l'obstruction et de l'inflammation : mais ce qui arrive au sang hors des vaisseaux, peut-il également avoir lieu pour celui qui est en circulation ? L'observation est absolument contre cette opinion : il est prouvé, en effet, qu'un sang véritablement phlogistiqué se coagule beaucoup plus lentement que celui qui est dans l'état le plus naturel. Mais il est possible encore, comme l'observe Haën, de faire naître une croûte couenneuse, même avec un sang tourné en dissolution, en le recevant dans un vase d'une manière particulière, en sorte que, d'après ce procédé, l'on pourrait conclure que la croûte inflammatoire est souvent, sinon toujours, une suite de la putridité. Nous ajouterons, pour confirmer cette opinion, que la formation de la croûte dépend fréquemment des causes accidentelles, qu'elle ne répond pas toujours à la force de la fièvre, qu'elle n'a point lieu dès son commencement, qu'elle ne paraît qu'au second et au troisième jour, et que souvent elle ne paraît pas du tout, quoique le caractère inflammatoire soit manifeste, ainsi que Swieten, Haën, Sarcone et autres l'ont observé, et que très-souvent elle varie, selon l'ouverture du vaisseau d'où le sang a coulé, la largeur du vase qui l'a reçu, et nombre d'autres circonstances. La couenne souvent paraît dans les maladies où la méthode antiphlogistique ne saurait convenir. Homes l'a vue dans le cours d'une fièvre nerveuse ; Sydenham dit l'avoir rencontrée dans les affections goutteuses. Or, toutes ces observations prouvent assez qu'abstraction faite des autres symptômes, cette diathèse du sang ne peut rien offrir de certain sur la nature de la fièvre et les remèdes qu'elle demande.

SÉMÉIOLOGIE.

S'observe quelquefois dans d'autres maladies que les inflammatoires.

Sa formation.

La formation de la couenne tient aux faits que nous avons développés en parlant de la nature du sang. Le coagulum, avons-nous dit, est formé de parties colorantes, unies à la partie fibreuse ; ainsi quand on tire du sang à une personne dont les hu-

PATHOLOGIE.

meurs ont éprouvé long-tems la trop grande action des artères, les molécules de la partie fibreuse, qui étaient dissoutes dans le sang, tant qu'elles étaient douées du mouvement vital, perdent leur solubilité à mesure que le sang se coagule. Or, à raison de leur pesanteur spécifique, moindre que celle de leur dissolvant, elles s'élèvent bientôt à la surface, où se réunissant elles donnent naissance à la couenne (1) Cette théorie, confirmée par la facilité avec laquelle on s'oppose à la formation de la couenne en agitant le sang, est conforme à celle que Malpighi avait déjà donnée dans le siècle dernier, et à ce qu'en disait Haller dans celui-ci. Les Praticiens, qui d'abord attribuèrent la formation de la croûte couenneuse à un état phlogistique du sang, se fixèrent dès-lors à ce signe, pour établir invariablement, d'après lui, les divers degrés de l'inflammation. Le docteur Langrish, un des plus grands partisans du *Lentor*, alla jusqu'à imaginer un instrument fait d'après les principes de l'aréomêtre ordinaire, pour estimer les divers degrés de ténacité de cette couenne, et établir, d'après elle, des règles utiles pour la pratique. D'autres, peu satisfaits de ces résultats, ont cru mieux réussir en desséchant le sang, pour trouver le rapport de la partie solide à son excipient. Quelques-uns l'ont pesé spécifiquement, pour connaître la différence entre son poids et celui de l'eau; enfin, il en est qui l'ont mêlé à plusieurs réactifs, à la décoction de kinkina, à l'alkool et autres substances: mais toutes ces tentatives n'ont eu aucune utilité réelle; elles ont plutôt satisfait la curiosité, qu'elles n'ont servi à confirmer une doctrine reçue ou à en établir une meilleure, la plupart n'ayant été faites que d'après une théorie qu'on cherchait à établir, et à faire valoir malgré les faits.

Mais quelque infructeuses et peu utiles qu'aient pu être les recherches qui ont été faites sur la formation de la croûte inflammatoire, il n'en conste pas

(1) C'est à cette même humeur que l'on rapporte, dans les pleurésies, la production de ces fausses membranes qui recouvrent et unissent les poumons à la plèvre ou au médiastin, et les suppurations locales quand l'humeur, plus digérée par l'action continue de l'inflammation, s'oxygène de plus en plus, pour parler le langage des chymistes, de manière à devenir un véritable pus.

moins qu'on doit toujours en faire grand cas, comme signe dans les maladies où elle paraît. Quand elle se manifeste dans le cours de la pleurésie, elle conduit à annoncer un pronostic favorable toutes les fois qu'elle n'est point trop épaisse, et qu'il se sépare une suffisante quantité de sérosité; mais quand au contraire la croûte occupe presque toute l'épaisseur du caillot, quand elle a de la transparence, qu'elle ressemble à de la gelée; quand il paraît sur sa surface un grand nombre de dépressions ou creux, et qu'en même tems il ne se sépare point ou que très-peu de sérosité après un espace de tems suffisant; quand le sang est d'une couleur rouge, claire, qu'il se couvre d'une pellicule irisée, toutes ces circonstances, prises ensemble, fournissent la plus grande présomption que la maladie se terminera bientôt d'une manière funeste. La plupart de ces apparences ont lieu dans le scorbut porté au plus haut degré : la cohésion des globules rouges avec la portion coagulable étant rompue, celle-ci se prend en partie, et forme cette couche bigarrée qui en couvre la superficie, et qui, comme la couenne pleurétique, ne contient rien du principe ferrugineux de Menghini. La partie colorante reste à part; elle est d'une couleur peu foncée, et ressemble assez à de la brique pilée qu'on aurait mêlée à la sérosité. Quand à ces signes se joignent les hémorrhagies spontanées du nez, des yeux, des gencives, qu'il se forme d'un moment à l'autre des taches violettes, des pétéchies sur la peau, que l'haleine, les urines et les sueurs sont fétides, on peut alors regarder la putrescence des humeurs comme *in procinctu*, si elle n'est établie.

SÉMÉIOLOGIE.

Quand elle annonce un événement heureux.

Circonstances contraires.

CHAPITRE SIXIÈME.

Des signes qu'on peut tirer de l'Ouroscopie ou inspection des urines.

DEPUIS Hippocrate jusqu'à nos jours on a beaucoup écrit sur les urines, considérées comme signes dans les diverses maladies générales ou particulières; mais tout ce qu'on en a dit n'étant point fondé sur les notions bien précises de l'organisme, encore

Erreurs des anciens.

PATHOLOGIE.

moins sur les expériences chimiques qui seules peuvent porter la lumière dans l'obscurité où semble si souvent se plaire la vérité, on a accumulé erreur sur erreur, sans s'en douter. Langrish est le premier qui ait senti la nécessité d'analyser les urines dans les maladies, et d'en comparer les produits avec ceux du sang d'où elles dérivent. Les expériences qui ont été faites sur cette humeur et les urines des personnes attaquées de fièvres inflammatoires, établissent une corrélation entre chacune, qui mérite d'être étudiée, non-seulement dans les maladies aiguës, mais même dans les chroniques. Le docteur Bertholet a suivi le plan de Langrish; il a analysé les urines dans les accès de goutte, et a découvert qu'elles étaient beaucoup moins chargées d'acide phosphorique, et qu'elles rougissaient beaucoup moins la teinture de tournesol en santé : il conjectura donc naturellement, d'après ce fait, que chez les goutteux l'acide phosphorique ne s'évacuait point par les urines comme chez les personnes saines; qu'il s'égarait pour ainsi dire, et que, porté sur les articulations, il y excitait de l'irritation et de la douleur.

Travaux des modernes.

Trois sortes d'urines à distinguer.

Mais avant de penser à porter un jugement sur les urines considérées comme signes de maladies, il faut en bien connaître la nature chez ceux qui jouissent d'une parfaite santé. On distingue, chez eux, trois sortes d'urines, qu'il est très-important de ne point confondre : la première est l'urine de la boisson; elle se sépare du sang après qu'on a beaucoup bu; elle est pâle, ne dépose point, et est très-éloignée de la putréfaction : la seconde est l'urine du chyle; celle-ci est blanche, trouble, et dépose un nuage mucilagineux; elle est symptômatique dans les maladies chroniques, et souvent elle retient la couleur et la saveur des alimens qu'on a pris; ce qui est un indice de faiblesse et de crudité : la troisième enfin est l'urine du sang; c'est celle qu'on rend après que la coction dans les secondes voies est achevée; elle est exactement élaborée et d'un jaune clair; elle se trouble au bout de quelque tems en formant différens nuages qui se précipitent, et un sédiment blanchâtre plus ou moins abondant. C'est celle-ci que Galien avait en vue lorsqu'il disait : *Urina illa optima est quæ in substantiâ est mediocris;*

quantitate potui assumpto respondens; colore subrufo aut flavo, cum hypostasi albâ, lævi et æquali (1).

SÉMÉIOLOGIE.

On peut tirer de ces différens précipités, et généralement de l'inspection des urines, beaucoup d'inductions que le charlatanisme a portées trop loin, et que les personnes instruites ont peut-être trop négligées. Cette remarque n'est point d'aujourd'hui; elle a déjà été faite par Laforest et par Alcmarius, dans son Traité *De incerto urinarum judicio*. Mais pour ne point se tromper dans ces inductions, il faut choisir l'urine de la troisième espèce, et se rappeler les différences qu'elle peut avoir selon l'âge, la manière de vivre, les exercices, la quantité de boisson qu'on a prise, et nombre d'autres circonstances. L'urine d'un enfant est douce, sans odeur, comparée à celle d'une personne âgée, chez laquelle les principes salins, huileux et terreux surabondent et lui donnent une couleur foncée, une odeur forte et une très-grande âcreté; elle est également plus aqueuse chez les femmes. L'urine des personnes qui se portent bien, se trouble légérement vers le milieu, cinq ou six heures après avoir été rendue, et bientôt après elle dépose un nuage qui, du fond du vase, s'élève en cône. Ce nuage, d'abord en petite quantité, augmente continuellement jusqu'à ce que, la putréfaction se mettant de la partie, l'urine commence à se troubler. Ce nuage est blanchâtre, léger et égal, pour parler le langage d'Hippocrate: cette égalité suppose nécessairement la légéreté de chacune des parties qui le composent. A ce nuage succède un sédiment que Bellini regardait déjà comme un composé de substances salines, ayant dit que leur séparation se faisait en vertu d'une affinité particulière.

Apparences qu'offre l'urine de la troisième espèce, quand elle est abandonnée à elle-même.

L'urine bien colorée, parfaitement limpide, qui ne dépose point trop tôt, indique des vaisseaux convenablement calibrés, pour donner passage à tous les principes qui doivent la former, et une louable mixtion de ceux-ci entre eux: celle qui est limpide, aqueuse et abondante, est l'indice d'une diminution

Signes à prendre de celle qui est bien colorée.

(1) L'urine qu'on peut regarder comme la meilleure, est dans un état moyen; sa quantité répond à celle de la boisson qu'on a prise; elle est d'une couleur roussâtre ou jaune, avec un dépôt blanc, uni et égal.

PATHOLOGIE.

extraordinaire de la transpiration cutanée ; elle accompagne toujours les paroxysmes hystériques et hypochondriaques, dans lesquels il y a une sensation d'un froid extrême, une oppression et une douleur aiguë en différentes parties, et notamment à la tête et aux reins. Quand on observe de pareilles urines dans les fièvres, ce qui arrive souvent, on doit les regarder comme un très-mauvais signe ; elles indiquent une grande constriction spasmodique aux dernières terminaisons des artères, une augmentation de symptômes fébriles, un délire prochain, des convulsions et souvent la mort. Ce pronostic est confirmé par le passage suivant d'Hippocrate : — *Quibus urinæ albæ, perspicuæ, malæ, præsertim si in phreniticis appareant* (1). Galien prouve la vérité de cet aphorisme, en disant n'avoir jamais vu guérir aucun des phrénétiques qui avaient rendu de pareilles urines : quand ces urines paraissent après la crise, elles annoncent toujours une récidive.

De celle qui est pâle.

La pâleur de l'urine, lorsque rien ne trouble les actions des systêmes nerveux et vasculaires, fait soupçonner un sang appauvri et aqueux ; elle succède souvent au manque d'exercice, et indique toujours une faiblesse et un relâchement général des solides. L'urine pâle et trouble, celle que les auteurs nomment *Jumentosa*, indique que les organes de la digestion sont en mauvais état, qu'ils manquent d'énergie, et que les qualités dissolvantes et assimilantes de la salive, de la bile et des autres sucs digestifs sont émoussées : d'où s'ensuit la résorption d'un chyle crud, indigeste, et retenant encore les qualités primitives des substances dont il a été formé. Les premières voies, en pareil cas, sont farcies d'un phlegme visqueux qui favorise la génération des vers ; aussi regarde-t-on ces urines comme un de leur signe le plus certain. Elles passaient comme très-mauvaises chez les anciens, quand elles paraissaient au commencement des synoques, ainsi que le constatent les vers suivans d'Egidius :

Lactea subtenuis in acutæ caumate febris,

(1) On peut regarder comme mauvaises, chez ceux qui les rendent, les urines qui sont blanches, pellucides, notamment quand elles ont lieu chez les phrénétiques.

Litis in ingressu signis adjuncta sinistris

Damnat et accusat patientem crimine mortis (1).

SÉMÉIOLOGIE.

Stoll confirme la vérité de ce passage par l'aphorisme suivant : — *Si post urinam crassam priùs emissam mox aquosa, pellucida exit, dein fit convulsio, pessima est* (2). Mais il les regardait différemment quand elles terminaient ces mêmes fièvres.

Lactea subtenuis, febre declinante, salutem

Impetrat et corpus relevat, vitamque reducit (3).

De celle qui est grasse.

L'urine citrine, un peu foncée, qui dans les maladies aiguës tient en suspension un nuage en forme d'ovale, qui se recouvre d'une couche comme irisée, et assez semblable à celle qu'on voit sur les eaux stagnantes, et sur laquelle flottent des linéamens gras, est toujours très-mauvaise ; elle indique une chaleur hectique qui fond la graisse et la ramène dans le torrent de la circulation, d'où elle passe en nature par les couloirs des reins. Hippocrate désigne ce qu'on doit en attendre, en disant dans ses Prénotions : — *Quin etiam pinguedines supra innatantes, aranearum telas referentes, damnare oportet, colliquationem namque significant* (4). L'urine rougeâtre et haute en couleur, néanmoins sans sédiment, caractérise une chaleur supérieure à celle qui est propre au corps, soit qu'elle soit l'effet d'un violent exercice ou d'une fièvre actuellement existante. En effet, la couleur de l'urine étant supposée provenir principalement de la quantité d'huile qu'elle contient, une augmentation de vélocité dans la circulation ne

(1) Une urine légère, couleur de lait, dans la grande chaleur de la fièvre, jointe aux autres mauvais signes dans le commencement de la crise, accuse le malade et le condamne à la mort.

(2) Si après l'évacuation d'une urine épaisse il en sort une aqueuse, claire, et que les convulsions surviennent, celle-ci doit être regardée comme un très-mauvais signe.

(3) L'urine qui est légère et laiteuse vers le déclin de la fièvre, indique la guérison, rétablit le corps et ramène la santé.

(4) De plus, on doit voir comme mauvaises les graisses qui surnagent les urines, ayant l'apparence d'une toile d'araignée ; car elles indiquent toujours une colliquation.

PATHOLOGIE.

manque jamais d'augmenter la résorption des sucs huileux du tissu cellulaire. Ces sucs, mêlés ainsi en trop grande proportion au sang, se portent bientôt vers les couloirs des reins, et donnent à l'urine une couleur plus foncée qu'elle ne l'est ordinairement: de là on conçoit pourquoi on rend de semblables urines dans les maladies fébriles, tant que les obstacles à la liberté de la circulation persistent; mais quand il survient une crise favorable, les matières âcres qui excitaient l'irritation générale, sont détournées vers les reins, et alors les urines deviennent si chargées, que les parties salines et huileuses, tenues en dissolution, se déposent abondamment sous la forme d'un sédiment épais, d'un blanc rougeâtre et d'une odeur assez forte.

De celle qui est chargée.

Expériences de Langrish.

Langrish rapporte les expériences suivantes, qui confirment pleinement cette théorie. Si l'on partage l'urine d'une personne bien portante en 512 parties, la distillation en fera évaporer 494, qui sont purement aqueuses, et il en restera 12 qui sont un mélange de parties salines et terreuses, dont 5 sont réellement salines et une seule huileuse. Si l'on fait la même opération sur l'urine d'un fiévreux, le résultat sera absolument autre: de 512 parties d'urine que rendit un jeune homme dont il fait mention, au milieu d'une fièvre aiguë, accompagnée de délire et autres mauvais symptômes jusqu'au huitième jour que la fièvre fut modérée, et que l'urine déposa une grande quantité de sédiment, il n'y en eut que 494 d'aqueuses; mais la substance saline et terreuse monta à 14; la saline pure, à 11; et la huileuse, au lieu de 1, était le tiers de 512, la totalité.

Conséquences à tirer.

Si l'on réfléchit à cette différence de l'urine rendue vers le déclin de la fièvre, d'avec celle qu'on évacue en santé, l'on verra combien la première est avantageuse, eu égard aux matières hétérogènes qui se séparent sous forme de sédiment: une pareille urine, en effet, indique que les parties salines et huileuses, qui, portées partout avec le sang, augmentaient le trouble des solides, sont alors chassées au-dehors, que les obstacles sont levés en grande partie, et que la circulation reprend son cours ordinaire. Hippocrate avait beaucoup de confiance dans le sédiment blanc et égal des urines, qui paraissait vers le milieu des fièvres; il le regardait comme de-

vant juger la maladie, quand d'ailleurs son apparition n'était point troublée par aucun mauvais traitement. Ce signe a été aussi singuliérement prisé par Joubert; Morgagni l'a observé dans le plus grand nombre des fièvres hyémales et automnales, continues ou intermittentes, bénignes ou malignes. Non-seulement il l'a remarqué dans les fièvres, mais encore dans d'autres maladies non fébriles, dans les douleurs aiguës de la tête et dans les affections apoplectiques. Il a observé que toutes les fois que ce signe paraissait, la maladie qu'il accompagnait ne tardait pas à se dissiper. Les urines chargées n'annoncent souvent qu'une métaptose, et alors la coction étant toujours imparfaite, la maladie mal jugée est sujette à récidive. En considérant ces urines, on peut y découvrir quelques indices qui font présumer que cette terminaison doit avoir lieu; elles ne sont point aussi limpides qu'elles devraient être, et quoiqu'elles laissent échapper un sédiment, elles ont plusieurs énéorêmes plus ou moins légers, et par conséquent dans une coction imparfaite; elles restent souvent troublées comme dans le premier tems de la maladie; et celles qui ont été rendues limpides en passant bientôt au louche, annoncent les substances peu cuites qu'elles contiennent. L'urine sur laquelle flotte une couche huileuse et irisée, soit dans les affections fébriles ou autres, annoncent une colliquation générale des humeurs et un dépérissement total du corps. Ruisch cite un fait de ce genre; mais il ne faut point confondre ce cas avec celui où l'huile résorbée d'un lavement s'échapperait par les couloirs urinifères, ainsi que Lametrie dit l'avoir vue. Celles qui déposent une grande quantité de matières terreuses, bien liées et comme grumeleuses, indiquent une disposition calculeuse, et quelquefois une pierre bien formée. Mais l'urine rouge, au point de passer au brun presque noir, est toujours d'un fâcheux présage, soit qu'elle soit avec énéorême, ou un dépôt de même couleur, ou non. On doit cependant excepter les cas de fièvres continues, avec jaunisse, où souvent elles sont critiques.

La couleur du sédiment de l'urine mérite encore, par elle-même, une très-grande considération; elle désigne, aussi bien que les urines, l'état actuel des

PATHOLOGIE.

Indices à prendre des apparences du sédiment.

humeurs : ainsi un sédiment blanc, léger, mais copieux, et point trop pesant, présage toujours une métastase par abondance de matières; un rougeâtre, et comme briqueté, annonce ordinairement un flux copieux de bile, comme Duret et Prosper Alpin l'ont particuliérement remarqué; les urines qui le fournissent sont le prélude des éruptious bilieuses : celui qui est noirâtre indique une disposition putrescente des humeurs, et est regardé comme un mauvais signe. Il n'a lieu que dans les maladies où la crâse du sang est presque détruite par une affection putréfactive. Une grande quantité de sédiment pâle et visqueux désigne une faible constitution et la présence d'humeurs crues, non-seulement dans les premières voies, mais encore dans la masse générale des humeurs; on doit le regarder comme annonçant une maladie de très-longue durée. On observe fréquemment cette espèce de sédiment dans les fièvres intermittentes; si dans les fièvres, l'urine, quoique fortement colorée, reste limpide pendant l'intervalle des accès, et qu'elle ne laisse échapper aucun dépôt, c'est encore un plus mauvais signe qui annonce que probablement ces fièvres deviendront continues. Le sédiment rouge ou briqueté qu'on observe dans l'urine des hydropiques, se rencontre aussi dans celles que rendent ceux qui sont minés par la fièvre hectique ou les intermittentes : il ne donne lieu qu'à un pronostic fâcheux. Un sédiment abondant, de couleur jaune, sans fièvre, désigne toujours un embarras dans le systême biliaire. Quand il se prend en petits cristaux brunâtres, qui adhèrent fortement aux parois du vase, et brillent avec une certaine transparence, on peut présumer une acrimonie goutteuse ou rhumatismale. Ce sédiment est ordinaire dans les fièvres de ce genre, qui sont prêtes à se juger par un érythrême.

Des matières étrangères à la crâse de l'urine.

Les urines, considérées comme signes, n'exigent pas seulement de l'attention par rapport à la mixtion de leurs principes; il convient encore de les envisager relativement aux matières étangères qu'elles contiennent, et qui n'ont conséquemment aucun rapport avec la coction. Hippocrate avait déjà fait cette remarque; il dit en effet : — *Si quis arenulas, furfures aut squamulas furfuribus similes, carunculas, sanguinis*

grumos aut capillamenta quædam albis conglomeratis sub caudâ cancrorum venulis simillima eminxerit, hæc vesicam scabie, aut renes lithiasi, suppuratione, aut quavis alia nephritide vel venæ rupturâ laborare (1). Le pus, en effet, se trouve souvent mêlé avec les urines. La présence de cette matière fait soupçonner alors une ulcération dans les reins, la vessie ou la glande prostate. Quand le pus vient des reins, le désordre est quelquefois tel qu'il ne reste plus de cet organe que les propres membranes : quand il vient de la vessie, il y a toujours ulcération dans ce réservoir, et quelquefois cette ulcération ayant lieu dans le voisinage du rectum, l'érosion devient commune à ces deux parties, et alors les urines et les matières fécales sortent indifféremment par le canal de l'urètre et par l'anus. Une urine visqueuse et gluante désigne une grande irritation dans l'intérieur de la vessie, dont la cause est souvent une pierre ou quelqu'autre substance étrangère. L'urine sanguinolente, grumeleuse, dans les affections calculeuses, jointe à une pesanteur à la région de la vessie, annonce une pierre murale ; et sans cette pesanteur, une dissolution du sang ou un relâchement, une érosion dans les vaisseaux des reins à la suite de coups, de chûte ou de quelqu'effort. On observe assez ces urines chez les scorbutiques, vers le troisième période de leur maladie ; mais elles sont plus ordinaires dans les petites véroles putrides. Quand elles paraissent dans ce dernier cas, et qu'elles sont accompagnées de taches purpurines ou de *Vibices*, elles annoncent toujours un événement fâcheux. Comme souvent l'urine paraît rouge sans qu'il y ait aucun mélange de sang, il est très-important de distinguer cet état du précédent, afin de pouvoir statuer sur la conduite qu'on doit tenir dans le traitement : on trempe alors dans l'urine des morceaux de linge blanc, fin, usé, et on les fait ensuite sécher. Si ces linges conservent leur pre-

SÉMÉIOLOGIE.

Comment on pourra distinguer le sang qui serait mêlé aux urines.

(1) Si quelqu'un rend, par les urines, de petits graviers ou de petites écailles semblables à du son, de petites caroncules, des grumeaux de sang ou de petits filets semblables à ces vénules blanches qui sont en grande quantité sous la queue des écrevisses, ces apparences annoncent que la vessie est affectee de gale, ou que les reins sont calculeux, en suppuration, que quelques vaisseaux y sont rompus, ou qu'ils sont le siége de quelqu'autre néphrétie.

PATHOLOGIE.

mière couleur, c'est une preuve que la rougeur de l'urine lui est inhérente; s'ils sont rouges, c'est un indice qui donne à croire que du sang y est mêlé. On chauffe encore l'urine dans un vase; si c'est alors le sang qui colore cette liqueur, il se coagulera par l'ébullition, et formera bientôt des grumeaux; mais si la rougeur vient des principes mêmes de l'urine, cet excrément n'en deviendra que plus limpide, et il n'y paraîtra pas la moindre coagulation. Cette expérience est de Burghman; elle indique la présence d'un sang qui souvent provient de la vessie même, et notamment des vaisseaux variqueux du col de cet organe, ainsi que Cœlius Aurelianus l'avait observé. Le sang est alors quelquefois coagulé, comme en concrétion vermiforme; circonstance qui est ordinairement précédée de douleurs dans les lombes: la rougeur des urines varie quant à l'intensité; elle est d'une couleur qui approche de l'écarlate, d'un pourpre comme cramoisi, d'un rouge igné comme le feu, d'une semblable à la lavure de chairs, et d'une obscure, comme brunâtre. Celle-ci s'observe souvent au troisième degré du scorbut, dans les affections hypochondriaques, et généralement dans toutes celles où le sang éprouve quelque dissolution.

Indices pris de leur quantité.

Les urines, considérées toujours comme signes, doivent encore être envisagées relativement à leur plus ou moins grande quantité, et à la facilité ou difficulté de leur excrétion: cette considération est surtout intéressante dans le traitement de l'hydropisie; aussi Celse donne-t-il le conseil suivant: — *Non alienum erit potionem hydropici et urinam metiri, namque si plus humoris excernitur quàm assumitur ità demùm secundæ valetudinis spes est* (1). On observe quelquefois que les urines sont supprimées dans les maladies aiguës, sans qu'il s'ensuive les effets bien fâcheux auxquels on aurait dû s'attendre; souvent même cette suppression spontanée est un indice de crise qui doit terminer la maladie en bien.

(1) Il convient même de mesurer la quantité de boisson que prend un hydropique, pour la comparer à l'urine qu'il rend; car si ce qui est rendu surpasse ce qui est pris, on doit concevoir des espérances favorables pour le retour à la santé.

SÉMÉIOLOGIE.

On ne doit pas se fier aux seules apparences énoncées, quand il s'agit du pronostic.

Tels sont les principaux signes qu'on peut prendre des urines dans les diverses maladies ; mais quelque nécessaire qu'il soit de se les bien rappeler pour établir un pronostic, on ne doit pas plus compter sur eux que sur ceux qu'on prendrait du pouls, à moins qu'on ne les comparât également avec les autres circonstances concomitantes. Si, par exemple, étant appelé près d'une personne qui a rendu une très-grande quantité d'urines pâles et limpides, et qu'ayant examiné l'état où sont les systêmes nerveux et vasculaires, on ne trouve que le premier qui souffre, et que l'autre soit peu et même point du tout dérangé, on pourra décider que le phénomène est purement accidentel, et qu'il tient à une cause hystérique ou hypochondriaque, qui par elle-même n'est nullement urgente ni fâcheuse. Si au contraire on trouve un grand désordre dans le systême vasculaire, si la fièvre existe, l'urine pâle et claire sera alors un présage des symptômes les plus fâcheux, par les raisons énoncées plus haut. Les urines, considérées sous tous les rapports que nous venons d'exposer, offrent beaucoup d'autres points intéressans à connaître dans le traitement de la plupart des maladies ; mais il ne faut point s'en rapporter à leur seule considération, comme c'est la coutume de ces ouronoscopes ignorans qui font consister tout leur savoir à deviner la nature des maladies à la vue des urines. — *Impunè per hominum mortes experimenta agunt*, dit Langius.... *et nomen medici sibi vindicantes, in medicinæ professionem, ut fuci in aliena apum alvearia, nimis sæpiùs irrepunt* (1). On ne saurait trop admirer à cet égard la prudence avec laquelle le collége des médecins de Londres s'est conduit il y a plus d'un siècle, en portant, pour ses membres, le décret suivant qui mérite d'être connu : — *Ridiculum quidem est et insulsum ex urinarum solummodò inspectione, sive de morborum genere atque naturâ, sive de ægrotantium statu ac conditione haruspicum et conjectorum more, velle quicquam certi solidique divinare. Monemus itaque omnes medicos ut in hâc re multò cautiùs posthàc se gerant*

Décret intéressant à connaître, relativement aux ouronoscopes.

(1) Ils font impunément des expériences aux dépens de la vie des hommes, et, s'arrogeant le nom de médecin, ils se fourent dans la profession de la médecine, comme les bourdons qui pénètrent les ruches des abeilles qu'ils n'ont point en propriété.

PATHOLOGIE.

quàm antehàc solitum est à plerisque factitari; et hanc ob causam omnibus medicinam exercentibus interdictum volumus, ut idiotis istis et mulierculis ægrotantium matulas circùm portantibus, ne quidquam in medicinâ præscribant, nisi aut ipsum ægrotum benè priùs noverint, aut viderint, aut saltem ab illis qui consilium petunt, de toto illo morbo quo laborat æger morbique circumstantiis ut planè, plenè, et sufficienter instructi fuerint. Hâc enim ratione et dignitatem medici meliùs tuebimur, et multò etiam aptiùs et scientiùs excogitabimus ea remedia quæ sint homini periclitanti maximè profutura (1).

CHAPITRE SEPTIÈME.

Des signes pris des diverses apparences des sueurs.

S'IL convient, dans la pratique, de connaître les variations des urines dans tous les tems de la maladie, il n'est pas moins important de savoir ce que présagent les différentes apparences des sueurs dans les circonstances où elles paraissent. En effet, quelquefois elles constituent un symptôme qui aggrave la maladie, et auquel il convient de remédier au plus tôt, et d'autres fois elles sont un moyen de crise; et selon qu'elles sont plus ou moins abondantes, plus ou moins générales, et d'une nature qui leur est propre, elles annoncent un avenir heureux ou funeste, qu'il est essentiel de prévoir.

---

(1) Il est non-seulement insensé, mais encore ridicule de vouloir, par l'inspection seule des urines, connaître quelque chose de certain et de fixe sur le genre des maladies et leur nature, sur l'état où est le malade, comme le font les aruspices et les devins. Nous avertissons donc tous les médecins de se comporter, par la suite, plus prudemment que plusieurs n'ont coutume de le faire A ces causes, nous enjoignons à tous les praticiens de ne plus ordonner aucune médecine aux ignorans et femmelettes qui courent çà et là portant les urines des malades, à moins qu'avant ils n'aient vu la personne, ou ne la connaissent bien, ou au moins qu'ils n'aient été convenablement instruits par ceux qui leur demandent des conseils de tout ce qui a rapport à l'affection dont elle pourrait être attaquée, et aux circonstances qui lui sont propres. Par cette conduite, nous conserverons la dignité de notre profession, et nous serons dans le cas de mieux choisir les remèdes qui seront les plus convenables aux circonstances.

SÉMÉIOLOGIE.

Considérées beaucoup chez les anciens.

Les anciens portaient une très-grande attention aux sueurs, ainsi qu'on peut s'en convaincre en lisant l'histoire des malades, rapportée dans le premier et le troisième livre des Epidémies d'Hippocrate, et les savans commentaires de Foës, qui leur servent d'explication. Ils l'appréciaient d'après l'odeur qu'elles exhalaient, et même le goût qu'elles manifestaient sur la langue; mais ce dernier moyen de recherche leur a peu attiré d'imitateurs parmi les modernes.

Identité de la sueur et de la transpiration.

La matière des sueurs étant la même que celle de la transpiration, les organes sécréteurs leur sont également communs : il y a néanmoins cette différence que dans la sueur la quantité de l'humeur transpirable est augmentée, et qu'elle est unie à une portion d'huile sous-cutanée et à la lymphe que la violence de la circulation entraîne et force à transuder à travers les pores de l'épiderme, qui sont alors très-relâchés. Quelquefois ses principes salins sont si rapprochés, qu'ils donnent à la sueur un caractère de causticité, telle qu'on a vu l'épiderme des doigts qui avaient touché le pouls, se séparer complétement. Les principes de la sueur sont si prochainement alliés à ceux de l'urine, que souvent l'une de ces évacuations remplace quelque tems l'autre. Cependant la sueur a quelque chose de plus visqueux, de plus huileux, comme ayant été séparée d'un sang qui a souffert une plus grande élaboration de la part des vaisseaux, et qui conséquemment a ses parties plus intimement combinées ensemble.

Indices des bonnes sueurs.

Hippocrate s'est beaucoup étendu sur les maladies qui se jugent par les sueurs : on peut s'en convaincre en lisant ses Epidémies, ses Prénotions et ses Aphorismes : il a spécialement parlé des sueurs qui surviennent aux différentes espèces de fièvres, et tout ce qu'il en a dit dans ses divers Traités forme un corps de doctrine dont on peut encore observer la vérité dans la pratique. Aussi les règles qu'il nous a laissées sur elles, transmises d'âge en âge dans toutes leurs intégrités, sont-elles aussi certaines actuellement qu'elles l'étaient de son tems. On a remarqué, comme lui, que les sueurs qui paraissent en même tems que l'urine déposait un sédiment, étaient un signe le plus favorable. Néanmoins, pour que le bien qu'il annonce ait lieu, il faut que le pouls, de fréquent et dur, devienne mou et régulier;

PATHOLOGIE.

que les sueurs, loin d'être bornées à un seul endroit, coulent généralement de tout le corps; qu'elles diminuent et même dissipent entièrement tout sentiment d'oppression; qu'elles paraissent les jours décrétoires, et qu'elles soient immédiatement précédées de cette espèce de frisson qu'on appelle *Rigor;* c'est ainsi qu'on expliquera le passage suivant des Coaques d'Hippocrate. — *Causus rigore accedente solvitur* (1). Toutes ces circonstances sont rapportées dans le passage suivant pris des Prénotions. — *Sudores optimi quidem per omnes morbos acutos qui diebus judicatoriis contingunt et penitùs febre liberant. Boni verò quicumque toto corpore oriuntur, faciuntque ut æger et morbum facilius ferre videatur* (2). Elles annoncent que cette évacuation pourra être salutaire, surtout si elle a lieu le troisième, le cinquième, le septième, le neuvième, le onzième, le quatorzième, le dix-septième ou le vingt et unième jour de la maladie, et que les urines aient déjà présenté quelques signes de coction; car c'est dans ces jours qu'on observe ordinairement les changemens heureux de la maladie. Les sueurs, au contraire, qui paraissent dans les jours intermédiaires, sans aucun signe de coction dans les urines, celles qui ont l'odeur de musc, doivent être regardées comme mauvaises. On doit encore considérer comme telles celles qui paraissent avec un pouls dur et une tension du ventre, un mal-aise général et une très-grande oppression: celles-ci sont bornées au visage, au cou ou ailleurs; elles désignent une exsolution ou défaillance générale. Ces circonstances sont rapportées dans les Prénotions de la manière suivante: — *Pessimi autem frigidi quique circà caput tantummodò faciem et cervicem exoriuntur; namque cum acutâ febre mortem, cum mitiore verò morbi longitudinem prænunciant. Qui verò milii formam referunt, et circà cervicem tantùm oriuntur; pravi, boni autem qui guttatìm et cum exhalatione fiunt* (3).

Des mauvaises.

(1) La fièvre ardente se juge par le frisson.

(2) Les meilleures sueurs, dans les maladies aiguës, sont celles qui arrivent les jours décrétoires, et qui jugent entièrement la fièvre; les bonnes viennent de tout le corps, et font que les malades peuvent mieux supporter leur maladie.

(3) On doit regarder comme très-mauvaises les sueurs froides qui

L'abondance

L'abondance des sueurs dans les fièvres continues et intermittentes, dérive souvent de l'exsolution, aussi bien que de la véhémence de la fièvre, ainsi qu'Hippocrate l'a observé dans ses Prénotions. Les sueurs d'exsolution sont les plus mauvaises; elles annoncent que la nature succombe sous le poids de la maladie, et que les humeurs sont dans un état prochain de dissolution; elles sont bornées au visage ou à la poitrine; elles se rassemblent en grosses gouttes, ou coulent sur la peau en stries visqueuses; elles sont froides et accompagnées de tous les signes avant-coureurs de la mort; elles sont ordinaires aux fièvres malignes, nerveuses, à la typhomanie; elles paraissent encore au dernier degré des fièvres hectiques, occasionnées par un foyer purulent, quel que soit le viscère qui en est le siége. Les sueurs du second genre, ou celles qui paraissent à la suite de la chaleur fébrile, sont d'un augure beaucoup plus favorable; elles indiquent une supériorité de force dans l'action systaltique, et sont ordinairement le produit d'une crise.

SÉMÉIOLOGIE.

Etendues.

Bornées.

CHAPITRE HUITIÈME.

Des signes pris des divers états des selles, des vomissemens et de l'expectoration.

Si les excrétions dont il a été fait précédemment mention, sont si nécessaires à connaître pour juger, non-seulement de la nature des maladies, mais encore de la manière dont elles peuvent se terminer, celles dont nous allons actuellement nous occuper ne sont pas moins intéressantes sous le même rapport, notamment les alvines dans les fièvres continues, rémittentes et putrides, qui se jugent souvent par cette voie. On a lieu, en pareil cas, de s'attendre à

Indices des évacuations diarrhoïques.

paraissent à la tête, sur le visage seulement, et vers le cou; car quand la maladie est aiguë, elles annoncent la mort; et quand elle est d'une nature plus douce, elles indiquent sa longueur: celles qui amènent avec elles de petites éminences, ayant la forme de grains de millet, qui ne paraissent qu'au cou, sont toujours mauvaises; celles-là sont bonnes, au contraire, qui coulent par gouttes et comme par exhalaison.

PATHOLOGIE.

des évacuations diarrhoïques si, dans une saison humide, la plupart des fièvres régnantes se jugent de cette manière, si ces fièvres sont bilieuses, si les malades sont tourmentés par de vains efforts pour vomir, si, le temps de la crise approchant, il ne paraît point que les autres couloirs s'ouvrent d'une manière quelconque. Les borborygmes, l'élévation du ventre, les tranchées, la douleur des lombes précèdent toujours ces évacuations. Les selles liquides qui paraissent immédiatement après, et qui offrent comme si quelques matières purulentes leur eussent été mêlées, sont les meilleures; elles jugent particulièrement les fièvres qui durent jusqu'au quatorzième jour, et elles les jugent en bien quand les signes d'une bonne coction ont précédé : ce sont ces évacuations qu'Hippocrate désigne dans ses Aphorismes, quand il dit : — *In perturbationibus alvi et vomitibus spontè evenientibus et vasorum evacuationibus, si qualia oportet excerni, excernantur, confert et leviter ferunt; sin minùs, vice versâ* (1). On augure que la crise est complète par cette voie, si la nuit suivante le sommeil est tranquille, si la chaleur n'excède point la naturelle, si la langue est molle et humide, que la soif s'appaise, l'appétit revienne, que la tête soit en bon état, et si le pouls et les excrémens reparaissent dans leur état primitif.

Quelles sont les meilleures selles.

Comme la couleur des excrémens provient en grande partie de la bile, quand ils sont blanchâtres ou grisâtres, on peut penser que cette humeur n'est point suffisamment versée dans les intestins, soit que l'obstacle vienne de la présence d'un calcul biliaire ou d'une constriction spasmodique des conduits du foie, comme il arrive souvent chez les hystériques et les hypochondriaques. Quand au contraire ils sont foncés, olivâtres, ils indiquent une redondance de la bile, et souvent une très-grande force dans le système digestif. Les selles vertes que rendent si fréquemment les enfans à la mamelle, et quelquefois les femmes hystériques et les hypocondriaques, dé-

Les blanchâtres.

Vertes.

(1) Si, dans les déjections alvines, les vomissemens qui arrivent spontanément, et les évacuations sanguines, les matières à rejeter, le sont convenab ement, cela ne peut qu'être avantageux aux malades, et d'autant plus qu'ils s'en trouvent mieux : s'il en arrive autrement, on doit s'attendre à un effet contraire.

notent qu'il y a une saburre acide dans les premières voies, laquelle, se mêlant avec la bile, donne cette couleur aux excrémens. Les selles mêlées de beaucoup de sang, et qui ne sont accompagnées d'aucune colique ni tranchée, désignent l'ouverture de quelques vaisseaux au voisinage de l'anus. Quelquefois les malades rendent le sang par caillots : on présume alors qu'il vient des gros intestins; d'autres fois il est mélangé d'une couleur plus ou moins noirâtre; il vient alors de plus loin, des intestins grêles, et souvent même de l'estomac. En se rappelant les rapports que les vaisseaux courts de l'estomac ont avec la rate, on se rend facilement raison de ces flux sanguins si ordinaires aux mélancoliques, et qu'on observe si souvent dans le méléna dont ils deviennent le symptôme caractéristique. Quand cette évacuation a lieu dans le cours des maladies aiguës, sans qu'il y ait eu avant aucune hémorrhagie du nez ou des vomissemens de sang, le danger n'est pas grand en pareil cas, malgré l'altération du visage et la faiblesse du pouls qui pourraient l'indiquer.

SÉMÉIOLOGIE.

Mêlées de sang.

Les selles noires, puantes et de différentes couleurs, mais tirant toujours sur le livide, sont les plus dangereuses de toutes; elles annoncent une dissolution et une mortification intérieure. Si, en pareil cas, le pouls tombe, que les forces manquent et que les sueurs froides surviennent, on peut prédire une mort prochaine. Hippocrate confirme cette observation dans l'aphorisme suivant : — *Quibuscumque per morbos acutos vel diuturnos, aut vulnera, aut quovis alio modo extenuatis atrabilis, aut veluti sanguis niger per inferiora subsederit, postridiè moriuntur* (1). Si le flux est copieux, fréquent et assez semblable à la lavure des chairs, il offre toutes les apparences du flux hépatique des anciens; bientôt la prostation survient accompagnée de tout son cortége de symptômes, et la mort ne tarde point : c'est ce qu'on voit dans certaines rémittentes et intermittentes qui, accompagnées de ce flux dès leur invasion, ont été

Noires.

(1) Ceux-là meurent le lendemain, qui, atténués par des maladies aiguës ou de longue durée, par des ulcères ou par toute autre cause, rendent de l'atrabile ou comme un sang noir par le fondement.

PATHOLOGIE.

nommées atrabilaires par Torti et autres Praticiens. Hippocrate en indique le danger quand il dit : — *Malum verò ventris valdè rubens profluvies, eoque magis si hepatis vitio ut in hepaticis fit, tales dejiciuntur* (1). Quelquefois les selles sont noirâtres sans être accompagnées de tous ces fâcheux symptômes : on les a vues telles à la suite d'une hémorrhagie des narines ; le sang tombant alors dans l'intérieur de l'estomac, et parcourant tout le canal intestinal, sortait plus ou moins décomposé par les selles, de manière à en imposer à ceux qui n'auraient pas fait attention à cette circonstance.

Glutineuses.

Les selles glutineuses et visqueuses indiquent la faiblesse des forces digestives ; elles sont toujours un signe de la présence d'un foyer vermineux ; elles ont une odeur fade, quelquefois aigre, et sont ordinaires aux enfans. Les vers à cet âge, et même à une époque plus avancée, compliquent souvent les fièvres aiguës, et aux symptômes ordinaires se joint, comme épiphénomène, un sentiment désagréable à la gorge, comme si quelque chose passait de l'estomac par cet endroit. Les vers sortent même quelquefois vivans par l'anus ou par la bouche ; souvent aussi on les rend morts et comme pourris, ainsi qu'il arrive dans certaines fièvres vermineuses. Cette circonstance est très-fâcheuse ; elle indique une putridité développée dans les premières voies, à laquelle il est urgent de remédier.

Muqueuses, argilleuses.

Les selles muqueuses, sanguinolentes, assez âcres pour occasionner le ténesme et corroder le rectum, caractérisent certaines intermittentes, rémittentes, ataxiques, et sont toujours d'un mauvais augure. Les blanchâtres ou grisâtres, dans lesquelles il semble qu'on ait délayé de l'argille, qui déposent par le repos et se couvrent d'une couche grasse, comme irisées, sont très-mauvaises ; elles annoncent une colliquescence fâcheuse, et sont ordinaires aux derniers tems de la phthisie pulmonaire, et à la suite des grands abcès dont le fond ne peut se nettoyer ; elles

(1) Les selles rouges sont d'un mauvais augure, et encore plus quand elles dérivent d'un vice du foie, comme dans les flux hépathiques.

entraînent peu à peu toute la graisse, et amènent bientôt le marasme. Hippocrate disait d'elles : — *Pingues et viscosæ dejectiones, lethales* (1).

SÉMÉIOLOGIE.

Aqueuses.

Les selles aqueuses font soupçonner des substances âcres et irritantes dans les premières voies, ou le relâchement des vaisseaux qui fournissent l'humeur intestinale, comme il arrive souvent chez les personnes âgées : elles sont encore un indice de l'engorgement des glandes du mésentère, quand en même tems elles sont un peu blanchâtres, et toujours accompagnées d'un marasme général; ou enfin elles annoncent la suppression de quelques évacuations, notamment celle de la peau. Quand elles ont lieu dès le commencement de la fièvre, il faut toujours en augurer un avenir fâcheux : c'est ce qu'on observe dans les fièvres malignes, où elles sont regardées comme symptômatiques, et annoncent un danger d'autant plus fâcheux, qu'elles se répètent fréquemment, de manière à épuiser les forces. Hippocrate confirme cette vérité de la manière suivante : — *Liquida dejectio quæ cum morbo acuto incipit, et cum eodem perseverat, mala* (2); et pour l'appuyer davantage par une antithèse, nous citerons ce qu'il dit ailleurs : — *Alvi excrementa liquida quæ in progressu morbi sensim crassescunt, bona* (3).

Solides.

La trop grande solidité des selles marque une chaleur interne excessive, ou un manque de la bile qui stimule, ou de la mucosité intestinale qui lubréfie les parois des intestins; telles sont celles qu'on rend vers le milieu de la fièvre et de toutes les maladies inflammatoires, avant que les crises se soient établies. L'irrégularité et le trouble dans l'évacuation stercorale proviennent souvent d'une affection nerveuse, à la suite de quelques passions de l'ame. En faisant attention aux nombreuses distributions de nerfs que les intestins reçoivent, il est facile de se

---

(1) Les déjections grasses et visqueuses sont mortelles.

(2) Les déjections liquides, qui commencent avec une maladie aiguë et persévèrent avec elle, sont mauvaises.

(3) Les matières liquides, qui prennent plus de consistance dans le progrès d'une maladie, offrent un bon signe.

PATHOLOGIE.

rendre raison pourquoi la chose arrive ainsi. Quand les intestins exécutent leurs fonctions d'une manière régulière, et que les excrémens sont comme ceux qu'on rend en bonne santé, c'est signe que le systême nerveux est peu affecté et même point. Il en sera de même par rapport aux fonctions de l'estomac et à l'appétit; si celui-ci est bon, le trouble ne peut être bien grand dans les solides, quoique les humeurs s'éloignent beaucoup de leur état naturel, et que le sang soit pour ainsi dire dans un état de corruption, comme on l'observe dans le scorbut putride, mais très-grave, où l'appétit continue jusqu'à la mort.

Indices pris des vomissemens.

Les vomissemens qui accompagnent les accès des fièvres tierces, ou les exacerbations des fièvres rémittentes qui commencent par le frisson ou le tremblement, notamment à la fin d'un été chaud ou au commencement de l'automne, annoncent une réplétion bilieuse, et n'offrent rien de bien inquiétant quand la violence des accès diminue en proportion de l'évacuation de la bile. Les signes du vomissement prochain, dans ces cas, sont une très-grande douleur et une pesanteur de tête, un embarras dans les régions précordiales, une inquiétude et une anxiété, avec froid aux extrémités; un pouls petit, dur, inégal; un pincement d'estomac, un crachotement, des nausées et un tremblement de la lèvre inférieure. Les matières vomies, et dont la présence était indiquée par tous ces signes, sont souvent en très-petite quantité; elles sont le plus souvent acides, plus ou moins pellucides; d'autres fois, épaisses et foncées. Quand on vomit au commencement d'une maladie aiguë une grande quantité de bile, c'est un signe qui indique une surabondance de cette humeur. On doit toujours mal en augurer quand le vomissement suit la périodicité de la fièvre, comme l'ombre, dit Torti, suit le mouvement du corps d'où elle provient; quand la couleur de la matière est verte, porracée, érugineuse, livide ou noire, ainsi qu'on l'observe dans le plus grand nombre des fièvres intermittentes, ataxiques, accompagnées d'anxiétés, de sueurs partielles et de hoquets. Hippocrate dit à ce sujet, dans ses Prorrhétiques : — *Si vomitus exigui biliosique fuerint, malum; si verò vomitio fuerit*

porracea aut livida, nigra, quicumque ex his fuerit color, malum esse censendum est (1); et il confirme ce pronostic par beaucoup de faits cités dans ses Epidémies. Quand les matières sont vertes, sans être accompagnées d'aucun mauvais symptôme, elles indiquent une saburre acide et un désordre dans le système nerveux. Il est rare qu'une fièvre aiguë se juge par le seul vomissement : celui qui accompagne son commencement et qui continue quelque tems, annonce une maladie grave. Les vomissemens de sang qui succèdent à la suppression du flux des hémorrhoïdes ou des règles, ne sont point inquiétans ; ils cessent ordinairement lorsque ces flux reparaissent, comme Hippocrate l'observe en disant : *Mulieri sanguinem evomenti, menstruis erumpentibus solutio* (2). Mais en toute autre circonstance ces vomissemens sont toujours fâcheux. Hippocrate avait également dit, par rapport à eux et à toutes les hémorrhagies qui se font par en haut : — *Sanguinem super efferri qualiscumque sit, malum* (3). Ceux dont la matière est noire et puante peuvent être regardés, dans les maladies aiguës, comme le signe d'une mort qui approche, et dont la cause est une mortification interne. Hippocrate dit à ce sujet : — *Mortem in propinquo esse significat lividus ille vomitus qui tetrum odorem spirat ; nam omnes subputridi et graveolentes odores in iis omnibus qui vomitus rejiciuntur, mali sunt* (4). Les vomissemens pituiteux, visqueux et insipides marquent une grande faiblesse de l'estomac, à laquelle les amers pourront remédier efficacement.

SÉMÉIOLOGIE.

Des rapports.

Le mouvement spasmodique de l'estomac, qui opère le vomissement, n'a souvent que le degré de

(1) C'est un mauvais signe quand les vomissemens sont bilieux, peu considérables, qu'ils sont d'un vert porracé, livides, noirs, quelle qu'en soit la teinte.

(2) Toute femme qui vomit le sang, cesse de le rendre du moment que ses règles reparaissent.

(3) Rendre le sang par en haut, de quelque nature qu'il soit, est toujours un mauvais signe.

(4) Le vomissement de matières livides et puantes annonce que la mort est proche ; car toute odeur putride et puante qu'on rend par cette voie, indique toujours quelque chose de mauvais.

PATHOLOGIE.

force nécessaire à l'expulsion des matières venteuses que ce viscère contient. On nomme rapport, *Ructus*, ces mêmes matières quand en sortant elles font un bruit sourd en passant par le gosier. Les rapports dans le commencement de certaines fièvres ne sont pas bien fâcheux ; ils indiquent une turgescence de saburre à laquelle les émétiques seuls peuvent remédier, mais en toute autre circonstance ils sont toujours inquiétans. Les rapports qui paraissent à la suite de la lienterie, qui a duré long-tems, sont toujours d'un heureux présage. Hippocrate l'annonce par l'aphorisme suivant : — *In diuturnis lævitatibus intestinorum superveniens ructus acidus qui priùs non erat, bonum* (1).

Indices pris de l'expectoration ou des crachats.

Enfin, une dernière source d'où dérive une suite de signes importans, est celle qu'offre l'expectoration, *Anacatharsis*. Les anciens faisaient singuliérement attention aux crachats dans les maladies qui siégent sur les poumons, comme ailleurs. Ils en considéraient particuliérement la forme, la figure, la densité et la couleur dans la péripneumonie, et les fiévres qu'ils avaient observé se juger par ce genre d'excrétion. L'on voit dans les Coaques, les Epidémies et les Pronostics d'Hippocrate, combien cet auteur s'était occupé de ce signe. Les crachats sont l'évacuation la plus naturelle qui juge les fièvres pleurétiques, catharrales, rhumatismales et autres;

Maladies qu'ils jugent.

mais ils ne paraissent qu'à une certaine époque de la maladie, qui est celle de la coction. Quand ils sortent plus tôt, et qu'on les rend avec abondance, on doit moins les regarder comme une exsudation salutaire, que comme dérivant d'un épanchement séreux dans le tissu des poumons et des bronches, qui pourra bientôt occasionner la suffocation. Cullen fait cette observation, et l'ouverture des cadavres en a souvent donné la confirmation. Ceux qu'on rend sans aucune douleur et sans aucune difficulté, principalement le matin, indiquent un relâchement dans les sécrétoires de la mucosité des bronches, tel qu'il a lieu dans les affections catharrales : ceux au contraire qui sont en petite quantité, mêlés de

Ce qu'ils indiquent.

(1) C'est un bon augure quand dans les dévoiemens de longue durée, il vient des rapports acides qui n'existaient point auparavant.

SÉMÉIOLOGIE.

blanc et de vert, qu'on rejette le matin après une toux assez forte, et qui sont suivis d'autres aqueux et écumeux, annoncent une irritation permanente, soit qu'elle soit entretenue par quelques levains, et notamment le dartreux, ou par l'engorgement de quelques glandes, comme dans la phthisie tuberculeuse. Les crachats sanguinolens et d'un beau rouge, accompagnés de toux et précédés d'un goût comme salé dans la gorge, indiquent la rupture de quelques vaisseaux dans les poumons. Les crachats paraissent quelquefois chez les personnes d'une faible constitution, chez les filles et les femmes dont les règles ont de la difficulté à couler, chez celles qui sont sujètes aux moindres émotions, à des serremens de poitrine et à un dyspnée. Ce signe chez elles donne beaucoup à craindre, surtout quand on se rappelle l'aphorisme d'Hippocrate. — *A sanguinis sputo puris sputum, à puris sputo tabes, cùm verò sputum supprimitur, mors* (1). Les crachats rouges, mais écumeux, qu'on rend au commencement d'une fièvre inflammatoire, annoncent une péripneumonie bien établie. Si le rouge passe au livide, et même au noir, c'est un indice de gangrène qui bientôt sera suivie de la mort. Si le sang est mêlé comme par filet ou strie, et qu'il soit rendu aisément, c'est un signe qui doit être indifférent. Si le sang est intimement combiné et en petite quantité, qu'il donne aux crachats la couleur de rouille, que l'excrétion s'en fasse aisément, c'est un bon signe qui annonce que la péripneumonie, alors existante, se terminera par résolution. Ce cas est sans doute celui qu'Hippocrate avait en vue lorsque dans ses Coaques et ses Pronostics il disait : — *Sputum flavum pauco permixtum sanguine in pectoris aut pulmonis inflammationibus ineunte morbo editum, salutare est multùmque confert; septimo verò die agenti aut provectioribus, securitatis minùs est* (2). Si la matière des crachats est purulente, elle

Leurs apparences.

(1) Les crachats purulens succèdent aux sanguins ; la consomption, aux purulens ; et quand ceux-ci viennent à être supprimés, la mort s'ensuit.

(2) Les crachats jaunes, entremêlés d'un peu de sang, rendus dans les commencemens des inflammations de poitrine ou de poumons, sont utiles ou salutaires ; quand la maladie est à son septième jour, et même qu'elle est plus avancée, on doit avoir plus d'inquiétudes.

PATHOLOGIE.

Expériences pour distinguer ceux qui sont purulens de ceux qui ne le sont pas.

annonce une suppuration dans les poumons ou dans quelques régions des voies aériennes. Quelques Praticiens, pour statuer sur la purulence des crachats, les jettent sur le feu; et s'il s'en exhale une odeur de corne assez forte, ils les regardent comme contenant du pus : cette expérience est sujette à erreur; car tous les crachats un peu épais donnent cette même odeur quand ils sont examinés ainsi : d'autres, et cette méthode est la plus sûre, les mêlent à l'eau tiède, et les laissent reposer quelque tems. Quand les crachats sont réellement purulens, le pus qui leur était mêlé s'unit à l'eau, lui donne une apparence laiteuse, et se dépose ensuite sous forme de petites lames furfuracées, pendant que la mucosité est tenue en suspension par beaucoup de filets, comme une toile d'araignée. Quand ils sont pituiteux, ils tombent au fond de l'eau comme du blanc d'œuf, sans s'y mêler et sans en troubler aucunement la transparence. Les crachats jaunâtres et écumeux qui sortent en occasionnant un goût d'amertume, et qui accompagnent la pleurésie, dont le siége est du côté droit, annoncent un état inflammatoire du foie; et tels sont ceux qu'on rend dans les pleurésies et péripneumonies bilieuses, ou dans les inflammations de la partie gibbeuse du foie.

SECTION CINQUIÈME.

DE LA MÉTABOLÉLOGIE

OU

DE LA CONVERSION DES MALADIES LES UNES DANS LES AUTRES, ET DES DIVERS CHANGEMENS QUI LEUR SURVIENNENT.

Pour bien connaître la nature intime des maladies et le genre de guérison qui leur convient, il ne suffit pas de donner toute son attention à leur différence, leurs symptômes, leurs causes et leurs signes, il faut encore prévoir, comme le dit Hippocrate : — *Quæcumque fiant morborum vicissitudines*, *et ex quibus in quos succedant* (1). En effet, la considération de ces changemens est de la plus grande importance ; car, comme l'observe Baglivi : — *Morborum naturam et causas tenere est hoc sanè aliquid vel potiùs multùm ; at eorum successiones, quò se illi vertant veluti è speculâ providere, profectò est artificis fulgore suo utentis, artesque infrà se positas prægravantis* (2). Pour se convaincre de la vérité de ceci, il suffit de considérer ce que sont les maladies en elles-mêmes, abandonnées à leur propre cours, et nullement dérangées par l'action d'aucun remède. L'observation fait voir que, quoiqu'elles paraissent le résultat d'un désordre apparent, elles n'en sont pas

Fait préliminaire et fondamental de notre doctrine.

(1) Tous les changemens qui peuvent leur survenir, et comment, de ce qu'elles sont, elles peuvent passer à d'autres de nature différente.

(2) Connaître la nature et les causes des maladies est quelque chose et même beaucoup ; mais prévoir, comme d'un donjon, de quel côté elles tourneront, c'est le propre d'un Praticien jouissant de tout son éclat, et l'emportant, dans sa profession, sur toutes les autres, inférieures à cet égard.

PATHOLOGIE.

moins le produit d'une cause première, dont l'influence est réglée sur les lois de l'organisme, et qui agirait généralement de la même manière chez les divers individus, en les supposant tous dans les mêmes circonstances. Mais ce principe simple de maladie, cette cause morbifère identique, contrariée souvent dans ses opérations, occasionne des actions en apparence irrégulières, et dans lesquelles cependant on apperçoit de la régularité pour peu qu'on les étudie avec quelqu'attention. Ici, lorsque tout paraissait aller selon le type de la maladie, une nouvelle scène se présente tout-à-coup, les symptômes sont tout autres, il faut tenir une toute autre conduite dans le traitement, et encore la terminaison n'en est-elle pas moins funeste (1). Là, au milieu du combat de la nature contre la cause morbifère, lorsque les espérances sont encore incertaines, une autre suite de phénomènes vient se mêler à ceux déjà existans, et font une maladie qui complique la première : ailleurs, lorsque tout paraît être dans le plus fâcheux état, naît un rayon d'espérance que vient apporter un symptôme qui se manifeste souvent bien loin du lieu primitivement affecté, et dans le moment où l'on s'y attendait le moins. Chaque circonstance est accompagnée de signes qui indiquent ce qu'on a lieu de craindre et ce qu'on peut

---

(1) C'est ce que démontre, dit Leroy dans son *Traité du Pronostic*, la succession des symptômes que présentent les maladies quand elles se terminent par la mort. Dans quelques-unes, c'est un délire phrénétique ; dans d'autres, une affection soporeuse ; quelquefois des convulsions épileptiques qui caractérisent la fâcheuse influence de la maladie sur le cerveau ou ses méninges ; un point de côté très-douloureux, une grande difficulté de respirer, annonceront son influence sur les poumons ou sur la plèvre ; un météorisme excessif du bas-ventre, une tumeur sensible et douloureuse, survenue dans telle ou telle partie de cette cavité, marqueront, dans d'autres cas, les funestes effets de la maladie sur un ou plusieurs viscères du bas-ventre. L'ouverture des cadavres, en confirmant la théorie sur les causes extérieures des nouveaux symptômes, démontre leur connexion avec les affections intérieures qu'elles indiquent ; elle prouve de plus combien il est rare qu'un homme succombe à une fièvre aiguë, par exemple, sans que l'ouverture de son cadavre ne manifeste la funeste impression que la maladie avait portée sur telle ou telle partie intérieure où elle avait produit, soit un engorgement, soit une inflammation, un abcès, la gangrène, des pustules purulentes, des taches gangréneuses ; enfin, quelquefois un épanchement dans l'une des trois cavités.

espérer ; mais pour pouvoir apprécier les opérations de la nature dans tous ces troubles, il faut l'avoir étudiée dans ses diverses démarches ; ce qui n'a point été accordé au plus grand nombre. Eclairés sur ces faits par une longue suite d'observations, nous rangerons tous les changemens qui surviennent ainsi dans le cours des maladies, sous trois dénominations différentes, l'Epigénèse, la Métaptose et la Métastase. Nous allons nous occuper de ces trois objets dans autant de chapitres particuliers. MÉTABOLÉLOGIE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Épigénèse.

L'ÉPIGÉNÈSE (1) est une affection morbifique qui survient à une déjà formée, et qui en change plus ou moins la nature : on peut la regarder en quelque façon comme une greffe morbifique, en la comparant avec ce qui a lieu dans l'économie végétale lorsqu'on ente une tige sur un tronc d'espèce différente. La même coalition a lieu ici, avec néanmoins cette différence que les phénomènes restent toujours les mêmes qu'ils étaient avant dans les greffes végétales, au lieu qu'ils deviennent communs dans les greffes morbifiques. Entr'autres exemples propres à éclaircir cette matière, nous nous en tiendrons à un qu'on trouve dans la seconde partie du *Ratio medendi* de Haën. Une petite fille eut une péripneumonie qui, laissée à elle-même, passa le dixième jour à la suppuration : à cette époque parurent au visage de légères efflorescences qui avaient un grand rapport avec la scarlatine. Quatre jours après, la fièvre devint très-forte ; elle était accompagnée d'un flux dyssentérique et d'une éruption scarlatine très-copieuse, au milieu de laquelle on découvrit avec la loupe, de petites élévations qui étaient le millet blanc. Ainsi cette petite infortunée éprouvait en même tems quatre maladies très-graves, la suppuration du poumon, la dyssenterie, la scarlatine et la miliaire : mais bientôt Comparaison.

(1) D'Ἐπιγείνομαι, *supernascor*.

PATHOLOGIE.

vint s'en joindre une cinquième; c'était la petite vérole, dont les pustules bien caractérisées couvrirent le lendemain le visage, le cou et les bras; mais l'enfant ne pouvant suffire à ce déchaînement de maux, y succomba.

Maladies où on a observé l'épigénèse.

L'épigénèse peut avoir lieu dans les maladies aiguës et dans les maladies chroniques; elle est même pour beaucoup de celles-ci un moyen de guérison auquel on a peu pensé, et qui cependant méritait beaucoup de considération. Hippocrate, notre modèle en pratique, n'a point été aussi indifférent sur ce point: on trouve dans nombre de ses Aphorismes, une mention expresse de l'épigénèse envisagée comme signes dans les maladies aiguës et chroniques; ainsi, dans la sixième section, il dit: — *Longo alvi profluvio detento spontanea accedens vomitio alvi profluvium solvit, morbo laterali aut pulmonum inflammatione conflictato succedens alvi profluvium, malum. Quibus ad præcordia dolores citrà inflammationem oriuntur iis febris succedens, dolorem solvit* (1). Ce qui s'est offert au père de la médecine, s'est égalemeent présenté à d'autres, et ici l'observation a peut-être plus fait que les raisonnemens les plus profonds. On a vu des enfans attaqués d'épilepsie, de gourmes, de maux d'yeux et de suintemens d'oreilles, être guéris par une fièvre continue, par l'éruption de la rougeole, de la petite vérole: en fallait-il davantage pour exciter l'attention des Praticiens sur les conversions et changemens formés dans l'organisme par ces maladies nouvelles que l'augmentation des symptômes qu'on en attendait, faisait redouter? Cependant peu s'en sont occupés d'une manière particulière, excepté Prosper Alpin, dont le livre *De variis morborum mutationibus* est perdu; et le docteur Lorri, qui, dans un petit ouvrage posthume intitulé *De præcipuis morborum mutationibus et conversionibus*, a rapporté diffusément tout ce qu'on peut dire sur cette importante

---

(1) Un vomissement spontané, qui survient à ceux qu'un long dévoiement tourmente, guerit leur maladie. Le dévoiement qui succède aux douleurs de côté et à l'inflammation des poumons est fâcheux. Quand des douleurs ont lieu sans inflammation, vers les régions précordiales, la fièvre qui leur survient juge la maladie.

matière ; aussi y avons-nous puisé nos principaux points de divisions.

MÉTABOLÉLOGIE.

L'épigénèse naît de la maladie, en sorte qu'on l'en peut regarder comme la continuation, ou elle provient de circonstances extérieures non prévues, et qui par cette raison ne pouvaient être évitées. Considérons chacune séparément, pour avoir une notion plus parfaite.

ARTICLE PREMIER.

De l'Epigénèse qui provient du caractère de la maladie.

Maladies qui donnent lieu à l'épigénèse.

Ce genre d'épigénèse dérive tellement du caractère de la maladie, qu'on peut, d'après l'intime connaissance de sa cause, le prévoir et même l'éviter d'une manière assez certaine; telle est l œdématie qui survient aux hémorrhagies qui se répètent souvent; la paralysie de la langue qui succède à l'apoplexie; l'amaurôse, la cophose, le bombement d'oreille qui surviennent à la phrénésie, au coma; et la péripneumonie, qui survient à l'angine. L'épigénèse provient le plus souvent d'un développement de la cause morbifère, soit qu'elle parcoure les routes de la circulation mêlée à la masse des humeurs, ou que, fixée dans le tissu des solides, elle en augmente ou énerve les forces. Les acrimonies ou crudités étant alors en excès dans l'organisme, et suffoquant de plus les efforts qui cherchent à les expulser, elles font naître des mouvemens qui n'ont aucun rapport à eux, et qu'on peut par cette raison regarder comme autant d'actions contre nature, ou symptômes de complications. En effet, la coction est fondée sur les lois de l'assimilation humorale ; trop de forces, comme point assez, lui sont également contraire : dans les premiers cas, les humeurs trop agitées passent bientôt à un point d'assimilation voisin de l'acrimonie. Plus tranquilles dans le second, elles cherchent en se combinant à former des mixtions qui répugnent aux opérations de l'économie, et dans l'un comme dans l'autre, tendent à devenir cause de complication morbifique.

Ce qui a lieu en santé arrive également en maladie, avec la différence néanmoins qu'y apporte la nature de l'affection qui cherche à se développer.

PATHOLOGIE.

Si elle est du genre inflammatoire, l'épigénèse paraît plutôt sous cette forme que sous toute autre, ainsi qu'on l'observe dans l'inflammation du pharynx ou du larynx, qui survient souvent aux fièvres inflammatoires dont sont attaqués les jeunes gens. On en a également un exemple dans les éruptions des parotides, des bubons, des charbons; des phlictaines, du pourpre, des dépôts et érésipèles gangréneux qui, survenant les uns ou les autres dans le cours d'une fièvre aiguë, forment autant de symptômes et signes secondaires qui indiquent un caractère de malignité. La fièvre disparaît pour l'ordinaire, et avec elle tous les symptômes dont elle était accompagnée; mais le foyer inflammatoire une fois mis en activité, continue toujours et devient par lui-même une maladie nouvelle, qui semble ne rien tenir du caractère de la première. C'est le contraire quand elle est par congestion; l'épigénèse se présente alors sous une forme chronique, qui est d'autant plus rebelle aux remèdes, que la maladie première est plus difficile à combattre; telles sont l'hydropisie qui succède à l'engorgement du foie; l'atrophie, la paralysie; qui surviennent à la rachialgie. L'épigénèse paraît de préférence sur les parties faibles et sur celles qui ont déjà souffert après quelques maladies; elle sévit également sur les parties qui ont été affectées les premières, même celles dont la texture n'est pas fort vasculaire: ainsi lorsqu'à la suite de la céphalitie, la stase a été portée au plus haut point où elle puisse aller, sans occasionner le sphacèle, le ton des vaisseaux étant si affaibli que les racines voisines des nerfs ne sont plus émovibles, il succède une fatuité qu'on peut regarder comme épigénèse, et qui quelquefois cesse avec le tems. On peut considérer comme autant d'épigénèses les accès d'épilepsie qu'ont les enfans qui ont eu la phrénésie, les douleurs de poitrine qui succèdent à la guérison de la péripneumonie; les palpitations qui succèdent aux fortes convulsions; nombre d'engorgemens du bas-ventre qui terminent les fièvres intermittentes, et la tympanite qui s'ente sur l'ictère.

Exemples de quelques unes.

L'épigénèse a quelquefois sa cause dans le trop grand ton de la fibre, ainsi qu'on a lieu de l'observer chez les hommes vigoureux qui ont atteint le milieu de la vie, et de là s'ensuit une convalescence longue et

Le trop de ton lui donne souvent naissance.

MÉTABOLÉLOGIE.

et souvent pleine de danger. En effet, lorsqu'à cet âge on est pris de quelques maladies inflammatoires, la chaleur convertit le sang en une couenne dense et comme résineuse; les fibres du lieu primitivement affecté, s'il y a quelques maladies locales, deviennent plus solides; les canaux se rétrécissent et même s'oblitèrent : d'où s'ensuit une imméabilité plus grande, qui, par un mécanisme différent de celui qui vient d'être considéré, occasionne des engorgemens et des squirres, dont les suites sont très-fâcheuses quand ils occupent les poumons, le foie, le cerveau et autres viscères intéressans pour la vie: de là la raison pourquoi les journaliers, les soldats et tous ceux qui vivent de travaux forcés, relèvent si difficilement des maladies inflammatoires lorsqu'elles sont portées à un certain point. L'épigénèse, qui a lieu chez les vieillards, a des suites encore plus opiniâtres et plus difficiles à vaincre, et rend en général leurs maladies moins curables que celles des enfans et des adultes : c'est ce qu'avait déjà observé Celse, qui, en parlant des maladies auxquelles ils sont sujets, dit que, comme chez eux, *Lenta est nec integra victoria naturæ, itâ etiam convalescentiam summè difficilem et labore plenam esse* (1). Mais comme, dans le cas d'une plus grande force de la fibre, on a plus à craindre la suppuration, on aura dans celui-ci, par une raison contraire, beaucoup plus à redouter l'œdématie, la cachexie et le squirre; car ici la stase se fait lentement, l'engorgement se forme dans des viscères à peine sensibles, d'où surviennent des maladies d'un tout autre caractère, et qu'on peut prendre pour autant d'épigénèses.

ARTICLE II.

De l'Epigénèse qui provient de causes accidentelles non prévues.

CES causes sont extérieures et conséquemment étrangères à l'organisme tant qu'elles n'ont point été soumises à son action; elles dérivent la plupart de

(1) La victoire que remporte la nature est lente et souvent incomplète, de même la convalescence est difficile et pleine de danger.

PATHOLOGIE.

l'influence des six choses non naturelles, et plus encore de la manière d'agir des médicamens donnés dans l'intention de remplir une indication quelconque. Les six choses non naturelles, pouvant par elles-mêmes agir sur le corps en santé, de manière à en déranger le mécanisme, peuvent, à plus forte raison dans l'état de maladie, occasionner des changemens qui ne sont point entrés dans le plan de la nature. Leur influence ajoute alors au caractère primitif de la maladie, beaucoup de qualités qui lui sont étrangères, et, selon la manière dont elle est dirigée, elle augmente la maladie radicale, en ajoutant à sa cause ou à l'organe qui est en souffrance : ainsi une fièvre épidémique offre, selon la différence des tems, des variétés qui tantôt annoncent une métaptose, et tantôt une simple épigénèse ; ainsi une même synoque putride prend le caractère de pleurésie l'été, et celui d'une dyssenterie l'automne, ou d'une angine gangréneuse au printems ; et ces épigénèses souvent disparaissent, quoique la maladie première continue. Souvent encore en certaines saisons opposées, comme l'été et l'hiver, une maladie épidémique s'appaise pour reprendre une force nouvelle le printems et l'automne ; et changeant seulement de type, elle offre le même caractère et les mêmes indications, comme Sydenham l'a observé, et comme on l'observe encore journellement dans la pratique.

Exemples de cette espèce.

La chaleur ainsi que le froid de l'atmosphère sont avec raison regardés comme une des causes les plus ordinaires de l'épigénèse. Le froid particuliérement ajoute à l'irritation de la cause morbifère, une certaine crispation qui s'oppose au travail de la nature, et nuit à la dépuration qu'elle tente dans ces circonstances si peu favorables ; aussi voit-on les acrimonies morbifères intérieures, empêchées dans leurs actions pendant l'hiver, paraître au-dehors pendant le printems, et couvrir le corps de boutons, d'érésipèles ou de furoncles, par un mécanisme qu'on a faussement comparé à celui de l'ébullition. Sydenham en offre nombre d'exemples dans l'histoire de ses Constitutions. La chaleur paraît avoir moins de puissance, mais ses effets n'en sont pas moins réels : elle donne aux humeurs un caractère d'alkalescence qui les fait facilement passer à la putridité : ainsi l'on voit des petites véroles, d'abord bénignes, passer par cette

Qualités de l'air, qui quelquefois la déterminent.

seule cause à une septicité évidente, et diverses épigéneses, tels que des flux diarrhoïques, hemorrhoïques, se développer, lesquels disparaissant par le seul usage d'un air frais convenablement administré, l'éruption revient à son état premier. Les anxiétés, les convulsions, les vomissemens qui accompagnent l'éruption de certaines, se dissipent ou s'appaisent également beaucoup par ce simple moyen. Les autres qualités de l'atmosphère, dont il a été fait mention comme causes morbifères, peuvent également contribuer à faire naître l'épigénèse, et avec d'autant plus ou moins d'intensité, que ces qualités sont plus ou moins malfaisantes.

MÉTABOLÉ-LOGIE.

Erreurs dans le régime, autres causes.

Mais de toutes les causes extérieures qui peuvent la favoriser, il n'en est point qui soient généralement plus évidentes que le défaut dans le régime ou la nourriture. Hippocrate avait observé il y a long-tems que l'aliment est un poids ajouté aux forces du corps; mais qui doit leur être proportionné, en sorte qu'il puisse être digéré sans trouble, sans peine et même sans sentiment quelconque. Or, ce poids ou cette matière étrangère, en demandant des organes occupés ailleurs, une élaboration qui est au-dessus de leurs forces, non-seulement les détourne, mais même souvent leur ôte toute leur action. Aussi Hippocrate, pour ne point déranger la nature dans les maladies les plus graves, recommandait-il la diète la plus sévère, et avait-il soin de se relâcher dans les moindres, proportionnément au surcroît survenu de force, jusqu'à ce que, convenablement rétabli, le corps fût revenu à sa vigueur première. Les trop grandes veilles, comme le sommeil trop profond, favorisent également l'épigénèse, soit par eux-mêmes, soit par les excrétions qu'ils accélèrent ou ralentissent, notamment quand celles-ci tiennent quelque chose de délétère. Tant que ces excrétions se font convenablement, rien n'est à craindre pour la rechûte; mais pour peu que quelques-unes des conditions favorables à leur mécanisme viennent à manquer, la cause morbifère reparaît bientôt avec tous ses phénomènes, et c'est ce qu'on voit fréquemment dans les affections dartreuses, les fleurs blanches et autres cas, avec excrétion morbifique. Enfin, les passions de l'ame, les excitantes comme les déprimantes, font également naître beaucoup d'épigénèses

PATHOLOGIE.

qui paraissent aussi inopinément que les causes qui les occasionnent ; ainsi l'on a vu la convulsion à la suite d'un accès de colère, s'enter sur la fièvre intermittente ; et lorsque l'émotion était appaisée, la sonnolence et la catalepsie lui succéder, comme il en est des exemples dans quelques observations insérées dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*.

Fautes dans l'administration des remèdes.

La mauvaise administration des remèdes est sans contredit la cause qui produit le plus souvent et le plus promptement les épigénèses : on pèche communément sur ce point, pour n'avoir point assez combiné la quantité et la qualité proportionelle qui doivent être entre les médicamens et les maladies auxquelles ils doivent remédier, ou pour les avoir donnés dans un tems peu convenable et peu propre à en favoriser les bons effets. La pratique combinée à la théorie donne une telle certitude sur cette matière, que ce qui était probabilité pour l'homme sans principe et sans expérience, devient vérité pour celui qui réunit ces deux qualités. Il faut en effet changer l'état maladif du corps, mais il faut que ce changement soit proportionné à la cause qui l'a occasionné. Le remède ne doit donc point être supérieur à cette cause, sinon la matière ennemie et étrangère du remède, pour parler le langage d'Hippocrate, surpasserait toujours son effet, et ne pourrait alors par elle-même qu'agir en mal, comme il arrive dans l'usage inconsidéré du quinquina, de l'opium, du mercure et de tous les remèdes qu'on appelle communément héroïques.

ARTICLE III.

De l'Epigénèse occasionnée par le développement d'un virus.

TELLES saines que paraissent nos humeurs, considérées dans toute leur masse, elles n'en contiennent pas moins quelquefois des principes de virulence, qui, cachés, attendent les circonstances favorables à leur développement. Ces principes ne se manifestent point par eux-mêmes, mais bien par leurs effets, qui varient à raison de la nature differente des virus. Ces principes semblent avoir une singulière affinité avec la lymphe coagulable ; du moins on peut le

penser du vénérien, du scrophuleux, du psorique et du dartreux; cependant le vénérien paraît, quand il est ancien, se porter de préférence sur le système des solides; il peut même tellement se combiner à eux, qu'il ne donne aucun signe de sa présence : il est en quelque sorte neutralisé et incapable, sous cette nouvelle forme, d'aucune action quelconque. Les maladies inflammatoires ont la singulière propriété de développer les virus, surtout quand elles se jugent par un dépôt ou une suppuration locale; le mouvement alors imprimé à tout le système donne une activité nouvelle aux principes de virulence, et les contraint en quelque sorte à se porter avec toute leur force vers le lieu où l'irruption s'est faite; mais souvent aussi ils se portent dans l'intime substance des os, et y produisent des désordres si évidens, qu'il n'est pas possible de se refuser à en reconnaître la cause : ainsi l'on voit souvent les bubons secondaires, les exostoses, les caries, les ulcères vénériens de la gorge paraître comme spontanément vers la fin des fièvres qui ont duré un certain tems; une affection scorbutique décidée succéder à la péripneumonie chez les vieillards, et être annoncée par des crachats striés, livides, même noirs, et par des taches lenticulaires répandues çà et là sur la peau. On a observé que ces changemens étaient ordinaires, vers le nord, chez ceux qui avaient été long-tems tourmentés de la fièvre. Sydenham, qui avait déjà fait la même remarque, pensait que la cause en était le long usage du quinquina; mais une observation plus attentive l'a fait rapporter à une certaine constitution du corps, propre à la favoriser. On ne sait point encore quelle est la nature du virus scorbutique; quelques-uns vont même jusqu'à nier son existence, et conséquemment la possibilité de sa communication; et les expériences qui appuient leurs sentimens semblent si concluantes, qu'on peut regarder comme fausse l'opinion où était Boërrhaave, que le scorbut, dans son dernier état, était contagieux; *contagium celere*.

MÉTABOLÉLOGIE.

Maladies qui développent les virus.

Mais si un virus, quelle que soit la manière dont il se développe, peut produire par lui-même un genre d'épigénèse, la guérison apparente des effets qu'il produit peut en occasionner d'autres dont la nature ne sera bien connue qu'à celui qui pesera

La guérison des effets d'un virus donne souvent lieu à d'autres effets morbifiques.

PATHOLOGIE.

soigneusement toutes les circonstances précédentes avec celles qui existent actuellement. Il arrive assez souvent, par exemple, que des efflorescences psoriques ou dartreuses disparaissent dans le cours d'une fièvre inflammatoire ; le virus se jetant alors sur les poumons, y excite un éréthysme qui est suivi de la toux et autres symptômes apparens de la phthisie, et ces symptômes persistent jusqu'à ce que le virus revienne occuper son premier siége avec la même apparence. Les maux de gorge, l'asthme, les ophtalmies surviennent aussi vers la fin des fièvres érésipélateuses, et persistent jusqu'à ce que cette dernière affection soit radicalement guérie : c'est le propre de tous les virus, de ne donner aucun signe d'eux tant que la maladie aiguë qui leur survient continue, et de reparaître vers la fin plus ou moins ouvertement, selon l'intensité de la force qui leur reste encore.

Maladies qui ont une grande influence dans la destruction des virus.

Les maladies inflammatoires, celles surtout qui sont générales ou fébriles, qui durent un certain tems, et dans lesquelles se développent des germes d'une septicité manifeste, ont une grande influence dans la destruction des virus cutanés; ainsi des dartres anciennes ont été guéries par des synoques putrides, telles que celles qui régnent ordinairement entre les tropiques après les pluies chaudes qui ont duré longtems. Ces faits, confirmés par mon expérience et celle de quelques autres voyageurs, pourraient avoir leur utilité dans le traitement des affections herpétiques anciennes, s'il était permis de tenter une guérison pareille dans des cas qui par eux-mêmes ne sont pas sans danger. Quelques Praticiens ont eu occasion de faire la même remarque à l'égard du virus arthritique, et peut-être que si l'on observait mieux on la trouverait applicable à d'autres virus. On sait que le scrophuleux, quand il n'est point trop enraciné, est un des plus dociles aux efforts de la nature; ceux qui ont lieu à l'âge de puberté, pour porter les organes à leur plus grande perfection, suffisent souvent pour opérer une crise favorable et en produire l'expulsion.

MÉTABOLÉ-LOGIE.

CHAPITRE DEUXIÈME.

De la Métaptose.

Diffère de l'épigénèse.

La Métaptose (1) est la conversion d'une maladie en une autre si dissemblable, qu'il n'est plus possible de la reconnaître. La métaptose diffère de l'épigénèse en ce que dans celle-ci une nouvelle maladie est ajoutée à une ancienne, une cause conjointement avec tous ses symptômes se trouve entée sur une autre; au lieu que dans la métaptose, la première change entiérement et se convertit en une absolument dissemblable, et qui n'a aucun rapport aux efforts d'une crise : la cause morbifère existe toujours; mais comme elle a changé de siége, les premiers symptômes cessent et font place à d'autres différens des premiers, et qui à raison de leurs apparences font prévoir une terminaison plus ou moins promptement funeste. Une phrénésie qui succède à une pleurésie, à une fièvre quarte, à un volvulus, comme Baglivi dit l'avoir observé; une fièvre qui d'intermittente devient continue; une anorexie qui paraît à la suite de la rentrée de l'humeur arthritique; une angine qui remplace une affection rhumatismale; la céphalitie qu'occasionne la rentrée de l'humeur variolique, offrent autant d'exemples connus de la métaptose dans les maladies aiguës, comme la paralysie à la suite d'une suppression de la gonorrhée (2); la phthisie pulmonaire à la suite d'une fièvre

---

(1) De Μεταπτωω, *transeo.*

(2) On trouve dans le sixième volume des *Medical and Philosophical Commentaries*, un exemple de cette métaptose qui mérite d'être connu. Un jeune homme vigoureux fut subitement pris d'une paralysie du bras gauche, assez violente pour ôter tout mouvement et tout sentiment, non-seulement dans le bras, mais encore dans la main et aux doigts : la saignée, les vésicatoires, le camphre et les sels volatils ne furent point oubliés, mais en vain. Le docteur Gulbrand fut appelé, et d'après les informations qu'il fit de ce qui avait précédé, il apprit que le jeune homme avait eu une gonorrhée, récemment supprimée par des remèdes qu'un charlatan lui avait donnés; il eut recours au sublimé corrosif et aux boissons sudorifiques, et bientôt après l'écoulement revint et amena avec lui la disparition totale de la paralysie.

PATHOLOGIE.

continue qui aura fait rentrer des dartres, une fièvre quarte qui survenant à une épilepsie la guérit, en présentent qui sont pris des chroniques. Entr'autres exemples de semblables conversions de maladies que nous pourrions ajouter ici, nous nous contenterons des suivans. Nous prenons le premier de la première partie du *Ratio medendi* de Haën. Une petite fille de neuf ans eut successivement la petite vérole et la rougeole : à cette dernière maladie succéda une toux fréquente qui fut suivie de crachats purulens ; cette dernière affection terminée, survint la danse de Saint-Guy ou le scélotyrbe, principalement du bras et du pied gauche, avec convulsion des muscles de la face : on lui administra les secousses électriques pour cette dernière maladie, qui guérit à l'apparition des pustules nombreuses et épaisses qui s'élevèrent sur les bras et la cuisse ; enfin, la santé revint par l'usage des purgatifs réitérés. On trouve dans Morton un exemple également curieux de métaptose. Un jeune homme eut une plaie d'armes à feu à la cuisse ; après une longue suppuration, la plaie tendait à la cicatrisation ; mais à mesure que celle-ci avançait, à mesure aussi paraissaient les symptômes de la phthisie : après plusieurs mois, l'ulcère revint à la cuisse, et à mesure qu'il grandissait les symptômes de phthisie disparaissaient ; l'ulcère guérissant de nouveau, la phthisie revenait.

Exemples de quelques unes.

La métaptose ne peut avoir lieu dans les maladies qui dérangent et détruisent tellement l'organisation d'une partie, que la vie ne saurait désormais y reparaître : cela doit être d'après la nature de la métaptose, qui suppose toujours un reste d'organisme dans les parties sur qui elle paraît : elle ne peut égale-

---

Il y a seize ans environ que j'observai la même chose, à la différence cependant que la métaptose s'était faite sur l'articulation du coude : le gonflement et les douleurs atroces qui survinrent, me déterminèrent à prescrire aussitôt les frictions mercurielles ; le traitement, dès la quatrième, eut un effet heureux ; les accidens locaux disparurent insensiblement, la gonorrhée revint, et ayant parcouru ses tems pendant l'usage des remèdes, elle tarit peu à peu, et la guérison fut complète en peu de tems. Leroy cite un homme qui, ayant eu pendant cinq jours tous les symptômes d'une péripneumonie, en fut promptement délivré par une rétention d'urine qui dura quatre jours, au bout desquels il fut entièrement rétabli, ayant été plusieurs fois sondé et traité selon que le demandaient les symptômes survenus.

ment se manifester dans les maladies d'atonie nerveuse, où les parties sont privées de l'influence nécessaire à leur action; mais elle survient plus fréquemment dans les maladies avec matière, pour parler le langage des anciens, surtout lorsque cette matière est mobile, qu'elle se refuse à toute action qui pourrait l'assimiler aux organes ou la rejeter vers les excrétoires. Souvent cette matière, en se portant de côté et d'autre, produit divers symptômes, jusqu'à ce que, trouvant un organe qui lui convienne, elle s'y dépose et s'y fixe tellement qu'il ne lui est plus possible de le quitter. Quand cet organe est peu sensible, formé en grande partie de tissus cellulaires, peu susceptibles des grandes actions de la vie, comme la rate, le foie, etc., la cause morbifère y séjourne souvent un très-long-tems sans nuire en rien au mécanisme des fonctions; mais il n'en est point ainsi quand l'organe est essentiel à la vie : différens symptômes paraissent, qui sont plus ou moins inquiétans, et dont l'ensemble annonce la métaptose : c'est ce qu'on voit arriver souvent dans le cours des synoques putrides, des typhus et autres fièvres *mali moris*, quand la dérivation se fait sur le cerveau ou les poumons, même sur une parotide, quand l'engorgement devient promptement assez volumineux pour comprimer les veines jugulaires.

Survient particuliérement dans les maladies avec matière.

Les affections catharrales, rhumatismales et arthritiques sont les maladies où la métaptose paraît le plus communément; ainsi l'on voit, dans le printems surtout, où les alternatives du froid et du chaud font de nos corps un véritable thermomètre, les rhumes de poitrine disparaître au moindre froid un peu sec, et la matière se portant sur les intestins y produire des coliques; et dans une saison plus chaude, se déposer sur la peau en y excitant des démangeaisons et des éruptions pustuleuses. Hippocrate parle beaucoup des diarrhées à la suite du coma, des difficultés de respirer, de la raucité et même de la surdité; et il en parle de manière à les faire regarder comme autant de métaptoses de la maladie première. Les anciens regardaient ces maladies comme étant occasionnées par une fluxion de matière : leur théorie à cet égard était on ne peut plus obscure et peu cohérente avec les faits, faute d'être

Dans les maladies catharrales.

PATHOLOGIE.

partis de principes bien raisonnés et discutés d'après l'observation.

Les métaptoses peuvent, comme les épigénèses, provenir de la nature même de la maladie ou de causes purement accidentelles. Nous allons nous occuper de chacune en particulier, en commençant par celles qui proviennent de la nature même de la maladie.

ARTICLE PREMIER.

De la Métaptose qui provient de la nature de la maladie.

Survient à la petite vérole inoculée.

LES maladies contagieuses sont singuliérement propres à faire naître la métaptose toutes les fois que le miasme qui leur donne naissance, ne trouve point une suffisante issue au-dehors. La petite vérole, chez les enfans, paraît spécialement être de ce genre, quoique l'éruption s'en soit faite complétement en apparence; cependant une portion de la matiére peut encore se porter sur les poumons ou les yeux, et donner lieu à des maladies secondaires qui demandent un traitement tout différent. Il est des circonstances où la petite vérole inoculée est plus particuliérement exposée à cet accident, du moins l'observation l'a prouvé aux Praticiens qui s'en rapportent à elle. La raison en est sans doute que le mouvement de dépuration qui a lieu alors, est moins actif que celui qui est déterminé dans les circonstances où la maladie paraît spontanément. La rétropulsion du virus dartreux et psorique produit également des symptômes qu'on peut rapporter à la métaptose, et qui sont plus ou moins inquiétans à raison de leur nature. Aux uns, c'est une toux fatigante, accompagnée d'âcreté et de sifflement; aux autres, un tel trouble dans les fonctions du cerveau, qu'il s'ensuit une manie incurable; et chez plusieurs ce sont des spasmes de poitrine, des coliques, des hémorrhoïdes ou la strangurie. Cependant cette rétropulsion ne produit pas toujours d'aussi mauvais effets; la matière de la contagion reste souvent long-tems dans l'organisme sans occasionner le moindre symptôme qui indique leur présence; mais après un certain tems, la cause produisant son effet, la maladie

reparaît avec toute son apparence; phénomène qu'on n'a point encore jusqu'ici expliqué.

MÉTABOLÉLOGIE.

Dérive souvent de l'abondance de la matière morbifique.

La métaptose est souvent due à une telle abondance d'une cause humorale morbifère, que, quels que soient les efforts de la nature pour l'élaborer, il en reste toujours une quantité suffisante pour opérer ailleurs une nouvelle maladie; c'est ce qui arrive dans les petites véroles confluentes, où la peau est tellement couverte de pustules, que, n'y ayant point suffisamment de place pour une éruption complète, la matière varioleuse reste en dépôt dans le tissu cellulaire, ou se jette dans les articulations sur les os, les intestins, d'où s'ensuivent de nouvelles maladies souvent beaucoup plus cruelles que la première. Mais une cause très-ordinaire de la métaptose est la faiblesse actuelle de la partie sur laquelle elle se forme. C'est un fait constant dans l'économie animale, que les efforts de la nature se font toujours vers les régions qui lui offrent moins de résistance, quand la maladie est générale, et qu'elle n'est point occasionnée par une cause locale stimulante qui détermine ses actions: ainsi ceux qui sont sujets aux migraines, aux douleurs et aux pesanteurs de tête, sont très-exposés aux délires, aux convulsions dans les fièvres courantes. Les synoques simples se changent souvent en de vraies péripneumonies chez ceux qui sont sujets à cette dernière maladie, et dont les poumons n'ont pu se débarrasser d'un reste d'engorgement dans une ou plusieurs qui ont précédé.

A quelquefois lieu dans les maladies sans matières.

La métaptose peut enfin survenir aux maladies qui sont sans matière; et en pareil cas ce sont les nerfs qui en opèrent les principaux phénomènes, ainsi qu'on l'observe chez les femmes très-sensibles et chez les enfans. Les symptômes de convulsions, d'insensibilité, d'hypéræsthésie, les athermasies nerveuses et les frissons se portent ainsi chez ces sujets d'une partie à une autre; ils s'entremêlent et se convertissent en quelque sorte les uns dans les autres; et quand on cherche à en connaître la cause, on la trouve dans une dent qui pousse, des vers lombricaux, ou quelqu'autre cause qui les affecte vivement. Les ouvrages de ceux qui ont écrit sur les maladies nerveuses sont remplis d'observations de ce genre. En général, pour que les métaptoses dont il est fait mention dans cet article puissent avoir lieu, il faut les conditions sui-

Conditions générales pour que la métaptose arrive.

PATHOLOGIE.

vantes, 1°. que la cause de la maladie ne soit point trop fixe, pour qu'elle puisse changer de lieu et amener ainsi un état meilleur ou pire; 2°. qu'elle soit copieuse, afin qu'elle puisse se porter dans différens endroits, selon la tendance qu'elle a pour eux; 3°. qu'elle puisse se multiplier et prendre plus de force dans un espace de tems donné, ainsi qu'il a lieu pour toutes les affections épidémiques et contagieuses.

ARTICLE II.

De la Métaptose par causes accidentelles.

Nous avons vu comment l'épigénése pouvait dériver de l'influence de ces causes; la métaptose peut également être produite par elles; il semble même que leur effet ici soit plus prompt et plus décisif; elle est alors plus ou moins fâcheuse, selon le lieu où elle s'est faite. L'air froid, par le spasme qu'il fait naître sur la peau, devient ainsi une cause très-ordinaire de métaptose sur la poitrine, chez ceux qui, ayant des dartres vives et même sèches, s'exposent imprudemment à son influence. La peau se nettoie, mais le principe dartreux qui l'infectait, dérivé sur les poumons, y occasionne un éréthisme inflammatoire : d'où naissent des péripneumonies, des pleurésies, des angines fausses qui ont beaucoup de peine à se guérir, et qui laissent après elles une atonie propre à produire de nouveaux engorgemens. Si la détermination se fait vers les entrailles, il survient des diarrhées, des dyssenteries, des flux qui souvent durent très-long-tems; ainsi la rougeur des yeux, du visage avec démangeaison, les surdités légères occasionnées par réplétion cessent aux premiers froids; mais la cause, en changeant de place, vient produire ailleurs des hémorrhoïdes, des douleurs articulaires qui tiennent du rhumatisme, des flux de ventre avec ténesme, et nombre d'autres maux plus ou moins compliqués. Les variations de l'air n'agissent en pareilles circonstances que parce qu'elles se passent subitement; car si elles arrivent d'une manière lente, les organes s'y accoutument, et la métaptose trouve plus de difficulté à s'établir. Hippocrate est sans contredit le premier auteur qui ait

Par l'impression de l'air.

MÉTABOLÉLOGIE.

parlé des qualités de l'air comme cause de la conversion métaptoïque; il a renfermé dans plusieurs aphorismes courts celles qu'il a eu occasion d'observer. On trouve également dans ses Pronostics, nombre de passages qui peuvent prouver jusqu'à quel point il avait poussé l'exactitude sur cette matière; il avait remarqué que la trop grande chaleur de l'air pouvait par elle-même amener une métaptose ou péripneumonie putride dans les fièvres inflammatoires, qui couraient épidémiquement lors d'une pareille constitution. Ses successeurs on fait la même remarque à l'égard de l'air froid et humide qui occasionne le scorbut, et d'autres maladies qui proviennent d'une putrescence plus ou moins avancée.

Les erreurs dans le régime.

Les erreurs dans le régime sont également des causes fréquentes de métaptose, par les raisons rapportées précédemment en parlant de l'épigénèse. De quelque manière qu'on envisage ces minières d'où dérivent si fréquemment les changemens qui surviennent en maladies, la rétention des matières excrémenteuses, tant du ventre que de toute autre colatoire; la suppression des hémorrhoïdes, des menstrues, l'excès ou le défaut dans le sommeil ou la veille, n'en doivent pas moins être regardés comme cause de métaptose plus ou moins grave, selon que les organes ou parties sont plus ou moins nécessaires aux grandes opérations de la vie. Quoique ces causes puissent produire des effets quand elles agissent d'une manière isolée, leur action est cependant plus certaine quand elle est le résultat de plusieurs; l'une alors prédispose le corps, et l'autre détermine spontanément l'effet.

Les médicamens.

Les médicamens, ceux surtout pris de la classe des irritans, font également naître la métaptose quand ils sont donnés dans un tems peu convenable, et sans avoir égard aux crises que la nature médite au milieu des troubles qui l'obsèdent de toutes parts; mais le plus souvent on s'abuse sur ce point, et l'ignorance rapporte à la maladie les désordres qui ne proviennent que de la mauvaise administration des remèdes. Ils donnent alors plus d'intensité à la fièvre, déterminent le courant des humeurs vers certaines parties, de préférence à d autres; ainsi l'on voit le hoquet, les mouvemens convulsifs, l'amaurose survenir à l'effet des vomitifs; la diarrhée, les

PATHOLOGIE.

coliques, le ténesme et les dyssenteries paraître à la suite d'un cathartique; l'ischurie à l'usage des cantharides dans les fièvres malignes, la toux à l'usage des aromatiques stimulans, l'asthme ou l'hydropisie succéder à la répercussion de la goutte traitée par des astringens. Arétée avait déjà remarqué cette métaptose à l'égard de cette dernière maladie; et en effet il dit : — *Multi in hydropem concessit podagra, quibusdam in asthmâ; hæc verò successio medicabilis, atque inevitabilis est* (1).

CHAPITRE TROISIÈME.

De la Métastase.

La Métastase est le produit nouveau d'une maladie première, opéré par les forces de la nature qui a combattu contre la cause morbifère et en est devenue victorieuse. Il suit, d'après cette définition, qu'on doit distinguer deux choses dans toute métastase; savoir, la cause morbifère et la nature occupée à la combattre. La métastase ne peut avoir lieu que dans les maladies humorales ou celles qu'on connaît communément sous le nom de maladies avec matière; et de là la raison pourquoi les auteurs n'en font aucune mention dans l'histoire des maladies nerveuses. La métastase diffère de l'épigénèse en ce que, quoique celle-ci puisse provenir de l'essence même de la maladie, et que même souvent elle doive lui survenir, néanmoins elle n'a rien en elle que d'accidentel, elle n'offre rien qui vise à la guérison; elle est plutôt un épiphénomène ou un symptôme ajouté à un autre, et qui, ne présentant rien de nécessaire, est toujours à craindre, surtout quand elle vient d'une cause épidémique, et qu'elle est l'indice d'une nature accablée ou incertaine dans ses résolutions. La métastase au contraire annonce toujours des efforts victorieux qui tendent au rétablissement; quoique cette fin ne soit pas toujours

N'a lieu que dans les maladies humorales.

Diffère de l'épigénèse.

(1) La goutte chez plusieurs a dégénéré en hydropisie; chez quelques autres, en asthme : cette succession est curable, même quand elle est inévitable.

remplie; l'épigénèse, la métaptose et la métastase se compliquent quelquefois ensemble dans une même maladie; par exemple, dans une petite vérole et autres phlegmasies éruptives, où les pustules et les efflorescences constituent une métastase salutaire; ainsi si ces éruptions acquièrent un caractère putride, alors ce changement formera une épigénèse; si alors elles rentrent inopinément en dedans, comme il en est des exemples, cette rentrée subite constituera la métaptose, qui est d'autant plus funeste, que les forces étant épuisées la nature succombe de toutes parts.

MÉTABOLÉLOGIE.

La métastase a toujours un effet d'autant plus salutaire, qu'elle entre plus dans le plan de la nature, qu'elle se fait des parties nobles, selon le langage des anciens, vers celles qui le sont moins, comme des organes vitaux vers les articulations et dans les diverses régions du tissu cellulaire : elle est au contraire fâcheuse si elle est le résultat d'un mauvais usage dans le choix ou l'application des six choses non naturelles; si elle paraît inopinément, si elle se fait de l'extérieur à l'intérieur, et notamment vers les parties essentielles à la vie; si les voies qu'elle choisit lui sont peu convenables, si les efforts de la nature sont moindres que ceux nécessaires à l'expulsion de la cause, si ces efforts se font prématurément à la coction, et avant qu'aucun des signes qui l'annoncent aient paru; s'ils sont dirigés vers des organes naturellement peu propres par eux-mêmes à opérer une nouvelle élaboration. Aussi Hippocrate disait-il à ce sujet : — *Qui ab imbecillibus partibus ad fortiores remearint morbi, ii faciliores, influxus enim facilè à robore excluduntur* (1).

Salutaire et fâcheuse.

ARTICLE PREMIER.

De la Métastase salutaire et de la crise qui détermine.

LA métastase dont il s'agit ici arrive vers le milieu de la maladie, c'est-à-dire, à l'époque de la coction.

---

(1) Les maladies qui passent des parties les plus faibles aux plus fortes, sont plus faciles à se terminer, car leurs efforts sont plus facilement vaincus par la force.

PATHOLOGIE.

Les maladies inflammatoires sont celles où l'on a fréquemment lieu d'observer les bons comme les mauvais effets de la métastase. L'hétérogène qui les occasionne est plus mobile, plus irritant, et conséquemment excite plus fortement les efforts de la nature, qui tendent à l'expulser. Les maladies de ce genre offrent trois tems bien caractérisés; celui d'irritation, celui de coction et celui de dépuration. Dans le premier, que quelques-uns appellent de crudité, la cause morbifique stimule, agace et irrite les organes, en y appelant une plus grande action: le désordre se continue au loin par le consentiment d'action: d'où résulte l'augmentation, le dérangement et la perversion dans les sécrétions. Dans le second elle est élaborée, travaillée, et tellement adoucie, qu'elle est assimilable aux humeurs; et dans le troisième, leur étant assimilée, elle est dérivée vers les excrétoires qui la portent au-dehors, ou confinée dans les espaces cellulaires sous forme d'efflorescence ou d'abcès. Sydenham est le premier qui ait admis ces tems qu'il désignait sous les noms d'exhorrescence, d'ébullition et de despumation.

Quand elle a lieu.

Espèces où on l'observe.

Les maladies aiguës qu'on désigne communément sous le nom d'humorales, parce qu'elles proviennent d'un délétère disséminé, et en quelque sorte confondu avec la masse des humeurs, comme les synoques simples, les synoques bilieuses et autres fièvres continues ou rémittentes, les phlegmasies qui constituent la troisième classe de Sauvages, sont celles où l'on observe plus fréquemment la coction, et par conséquent celles où la métastase salutaire a plus souvent lieu. Mais pour qu'il s'ensuive métastase, il ne suffit pas seulement que ce délétère soit répandu dans la masse des humeurs, comme il l'est dans ces fièvres, il faut encore qu'il soit de nature à être dompté, sinon il reste avec elles et continue ses effets sur le système de la sensibilité, de manière à bouleverser en quelque sorte toute la machine. Insurmontable comme l'épine de Van-Helmont, il excite partout des spasmes, des mouvemens irréguliers qui ne tendent à aucune fin. Il ne faut pas non plus que le délétère soit de nature à tourner entièrement les humeurs en colliquescence putride; car par cela même il suffoquerait et rendrait nuls les efforts de la nature. Enfin, il ne doit pas

être

être caustique ou septique ; car il tendrait alors à éteindre plutôt l'action vitale, qu'à la conserver pour cette opération où elle est si nécessaire.

MÉTABOLÉLOGIE.

Lorsque le délétère a toutes les qualités requises, il est alors susceptible d'expulsion hors du systême de la circulation, par les seules forces de la nature, au moyen d'une opération qu'on nomme la crise. L'acception de ce mot en médecine est due à l'idée que la cause morbifère personnifiée offrait à l'esprit: on regardait celle-ci comme un agent malfaisant qui prenait possession du corps dans l'intention de le tourmenter et le détruire ; on voyait la nature, toujours studieuse à la conservation du corps, employer tous ses efforts pour vaincre et chasser son ennemi : de là résultait nécessairement un combat entre la nature et cette cause, qui, comme tout combat, devait nécessairement venir à une décision ou jugement, et être terminée en faveur de l'un ou l'autre athléte. Telle fut l'origine du mot crise, employé par Hippocrate, Galien, et successivement par tous les Grecs, pour désigner ce jugement, et qui est encore usité aujourd'hui pour exprimer tout changement qui s'opère dans une maladie aiguë, qui, parvenue à son plus haut point, se termine par une excrétion plus ou moins abondante d'une nature quelconque.

Ce qu'on doit entendre par crise.

Les anciens croyaient que la matière hétérogène, au commencement de ces maladies, était dans un état d'imperfection ou de crudité, qu'ils comparaient à la non maturité des fruits ; mais que peu à peu elle se mûrissait, et se digérait à mesure que ces maladies faisaient des progrès, et qu'enfin vers le tems de la crise les molécules nuisibles, disposées à l'évacuation, étaient expulsées en partie par les pores de la peau ou par les couloirs urinaires et autres. D'après ces idées, non-seulement ils regardaient comme hors de saison, et souvent même comme dangereux, tous les efforts faits dans la vue d'attirer au-dehors la matière lorsqu'elle était dans un état de crudité ; mais ils posaient encore pour maxime, qu'il fallait attendre que la coction fût parfaite, et que la matière morbifique fût mobile et disposée à l'expulsion. Préoccupés du danger qu'on pourrait courir en cherchant à débarrasser le corps de la matière morbifique lorsqu'elle est encore crue, les Grecs ne se contrarièrent point dans leur pratique,

Opinions des anciens sur cette opération particulière.

PATHOLOGIE.

sinon dans quelques fièvres particulières, notamment les hectiques, qu'ils regardaient comme affectant spécialement les solides. Le plus souvent ne faisant rien qui pût déranger le travail de la coction, ils avaient beaucoup plus de loisir et de facilité à observer les progrès de la maladie, que la plupart des modernes, qui, souvent trop actifs, donnent toujours quelques remèdes. Comme ils ne s'occupaient qu'à considérer les efforts de la nature quand elle travaillait à préparer, séparer et expulser la matière peccante, ils découvrirent que la crise arrivait, dans les fièvres continues, à des jours déterminés, en comptant du premier de l'invasion de la maladie; ils nommèrent ces jours, décrétoires ou critiques. Ces observations des anciens, quoique taxées d'incertitude, n'en parurent pas moins solidement établies à leurs successeurs, même en ces climats, où tant de causes concourent à déranger la marche de la maladie, ainsi qu'il conste d'après l'observation des Praticiens, et notamment de Haën, qui a pris avec raison la défense d'Hippocrate, le pere de toute cette doctrine.

Jours critiques.

Les jours septenaires furent ceux qui fixèrent le plus l'attention des médecins; ils les nommèrent radicaux ou *Principes*. Ce sont, à compter du moment où la fièvre a commencé, le septième, le quatorzième, le vingtième, le vingt-septième, le trente-quatrième, le quarantième; passé ce terme, les septenaires ne désignent plus rien, mais bien les vicenaires, comme 60, 80 et 100. A ce terme, on ne compte plus que par mois et années. Le second septenaire, qui est le quatorzième, commence avec le huitième jour; le troisième, avec le quatorzième. Après les septenaires viennent ceux qu'on nomme intercalaires, parce qu'ils tombent entre les septenaires et les indicateurs; ce sont le troisième, le cinquième, le neuvième, le treizième et le dix-neuvième. La crise arrive rarement dans ces jours, et lorsqu'elle paraît elle est moins parfaite. On appelle contemplatoires ou *Indices*, les jours qui annoncent que la crise se fera dans les septenaires; ainsi le quatrième jour est l'indicateur du septième, le onzième l'est du quatorzième, et le dix-septième du vingtième; et après ce terme, ces jours n'indiquent plus rien: ceux qui sont pairs avant et après ces qua-

triémes jours, sont en général mauvais, excepté cependant ceux qui complètent le nombre septenaire: on les appelle jours médicinaux, parce qu'on peut, pendant leur durée, donner avec moins de crainte les différens remèdes. Si la fièvre manque ces jours, les malades sont sujets à des rechutes. De tous ces jours critiques, ceux qu'on doit le plus observer, selon Galien, sont le septième, le quatorzième, puis le neuvième et le vingtième. La crise qui arrive dans ces jours est plus ou moins parfaite, selon que la matière est plus ou moins avancée vers la coction. Quand elle est excessivement abondante, et qu'elle sollicite en quelque sorte sa sortie par elle-même, état qu'Hippocrate désigne sous le nom de turgescence de matière, alors une certaine quantité en est souvent rejetée dès l'invasion même de la maladie, et avant qu'elle ait souffert la moindre coction: c'est ce qu'on observe assez souvent dans les fièvres d'exacerbation et dans celles qui approchent du caractère des intermittentes; car chaque période a sa coction particulière et ses excrétions, qui, étant plus ou moins abondantes, diminuent plus ou moins la gravité de la maladie (1).

MÉTABOLÉLOGIE.

Comment la matière purulente se rassemble.

Les humeurs élaborées par la crise sont dérivées vers les couloirs naturels ou vers les régions plus ou moins sensibles du système animal, où elles se ramassent, s'accumulent et forment ce qu'on appelle dépôt ou apostême. Les humeurs ne prennent cette dernière détermination qu'autant qu'il a y obstacle vers les couloirs, que la diathèse phlogistique est très-

(1) Cette doctrine des jours critiques, telle que nous venons de l'établir pour introduire l'étudiant à la lecture des ouvrages anciens, ne doit pas être rigoureusement suivie dans la pratique. Les maladies aiguës en effet diffèrent les unes des autres, à raison de leur marche et de leur durée; les jours qui sont critiques pour les unes, ne le sont nullement pour les autres. Ne serait-il pas aussi ridicule de s'occuper du septième jour, comme critique dans une fièvre rhumatismale qui doit durer quatre septenaires, que de considérer sous le même aspect le vingt-quatrième ou le trentième jour dans une fièvre pestilentielle qui doit se terminer en deux ou trois? Aussi quand il s'agit d'établir un pronostic dans les cas de fièvres, convient-il plus de considérer attentivement le caractère de la maladie, la qualité des évacuations et les signes d'intégrité ou d'affection plus ou moins grands des viscères, que de le baser sur le type particulier d'une telle fièvre, qui fait que les redoublemens tombent dans les jours pairs ou impairs?

PATHOLOGIE.

grande, l'hétérogène très-acrimonieux, et que la matière qui le retient, a été élaborée trop promptement pour pouvoir convenablement se frayer route par les sécrétoires. Quand cette réunion de cause a lieu, alors cette matière se porte spontanément vers l'endroit qui lui offre le moins de résistance, et peu d'heures suffisent pour y établir un dépôt bien formé et en état d'être ouvert aussitôt. Les dépôts ont quelquefois lieu dans le tissu cellulaire du péritoine, à la région des lombes; leur apparition fait alors cesser la fièvre première; mais la matière qui ne saurait s'échapper en repassant dans le système de la circulation, vient y entretenir une fièvre hectique, qui bientôt met fin à la vie. Toutes les parties peuvent en général être indifféremment le siége de ce genre de métastase; mais on observe cependant que celles qui sont le plus fournies de tissu cellulaire, sont spécialement celles où elles se forment le plus communément. Les viscères spongieux sont, par cette raison, ceux qui en sont ordinairement affectés, ainsi qu'on en a nombre d'exemples dans les maladies aiguës, et notamment dans la pleurésie, la péripneumonie, les fièvres érésipélateuses et autres. Les accidens sont bien moins à craindre quand les humeurs sont portées vers les couloirs, et que l'excrétion s'en fait abondamment et avec facilité; car la cause morbifère une fois expulsée, tout revient à l'état ordinaire qui a précédé.

Crise salutaire.

Quand tout a lieu ainsi, on dit que la crise est salutaire, en ce que l'état du malade passe à une amélioration marquée qui le conduit à la guérison: elle devient funeste quand l'évacuation étant insuffisante, elle n'affaiblit que plus les forces; ce qui a lieu quand les viscères essentiels à la vie ont reçu une atteinte irrémédiable: souvent alors le malade ne succombe qu'un, deux ou trois jours après l'époque de la crise. Le jour de la mort est celui où se consomme l'effet d'une pareille crise. On distingue deux espèces de crises salutaires, suivant qu'elles s'opèrent par degré ou subitement. La première arrive sans que les symptômes de la maladie s'aggravent; les évacuations, qui en sont le produit, durent plusieurs jours, pendant lesquels la maladie diminue peu à peu jusqu'à la complète terminaison: c'est ainsi que la péripneumonie se termine par une expec-

toration louable, facile et abondante, qui dure jusqu'à la convalescence. Quelques auteurs donnent à celles-ci le nom de Λύσις ou *Solutio*. Les secondes sont précédées et souvent accompagnées de symptômes effrayans; ainsi, au milieu des plus grandes agitations, lorsque la fièvre, la chaleur, sont portées au plus haut point, à la suite d'un délire phrénétique, la maladie est promptement jugée par une hémorrhagie du nez. Mais telles alarmantes que soient ces circonstances, on doit être rassuré par l'absence des symptômes qui indiquent une affection grave de quelques viscères, et par la présence des signes de coction joints à ceux qui annoncent la crise actuelle.

Conduite que le Praticien doit tenir.

Le Praticien doit rester paisible observateur dans toute crise, d'autant plus que les efforts de la nature tendans à porter l'hétérogène par un excrétoire, elle peut souvent se suffire à elle-même, et n'a besoin d'aucun secours étranger. Il n'en est pas ainsi dans la métastase : non-seulement il doit observer, mais encore être prêt à agir, et souvent sur-le-champ; car quoique ordinairement cette terminaison puisse se prévoir de loin, quelquefois cependant elle arrive sans qu'aucun signe ne l'ait annoncé. On distingue les signes de la métastase en ceux qui indiquent qu'elle doit se faire, ceux qui annoncent qu'elle se fait, et ceux qui font voir qu'elle est faite. Les principaux signes qui indiquent que la métastase doit se faire, sont ceux de la coction : les phénomènes d'irritation sont singuliérement diminués, la peau n'est plus sèche et ardente, la langue commence à s'humecter, les urines déposent leurs sédimens, les yeux sont moins brillans et plus sereins. Tous ces signes, plus ou moins réunis entre eux, annoncent que le tems de la crise est venu : pour peu alors qu'on ne voie point quelques couloirs s'ouvrir, on doit s'attendre à une métastase. On présume que la métastase se fait quand à tous ces signes se joignent une irrégularité dans le pouls, des frissons qui se succèdent; quand il paraît une intumescence à quelqu'endroit, une gêne, une pesanteur dans quelques organes, un dérangement d'action qui n'entre point comme symptôme dans la maladie, et diverses efflorescences ou affections cutanées. On est sûr que la métastase est faite quand la maladie première est totalement disparue avec tous ses symptômes, et

PATHOLOGIE.

qu'il ne reste plus que la secondaire, qui est l'effet de la métastase. On trouve dans les Prénotions d'Hippocrate, nombre de passages qui font voir combien ce père de la médecine était attentif à tout ce qui pouvait indiquer une métastase salutaire : parmi plusieurs, nous choisirons les suivans : — *Si febris detinet neque dolor conquiescit, neque sputum ex ratione procedit, neque biliosæ sunt alvi egestiones, neque lenè solutæ ac sinceræ, neque urina admodùm multa et copiosum habet sedimentum, suffragantur verò ad salutem reliqua omnia salutaria signa, in his hujusmodi fore abscessus expectato. Ac hi oriuntur quidem in locis inferioribus quibus præcordia mollia et doloris expertia perseverant, namque in difficultate spirandi aliquandiù vexatus fuerit quæ citrà ullam aliam evidentem occasionem quieverit. — In vehementibus et periculo proximis pulmonum inflammationibus, abscessus ad crura omnes sanè utiles; si verò dispareant abscessus et intrò recurrant, sputo non prodeunte et detinente febre, gravis morbi periculum et delirii et mortis ægro imminet* (1). Baglivi avait souvent observé que les pleurétiques, à qui il survenait une douleur dans le fond des oreilles, avec suppuration, guérissaient tous. Il a particuliérement fait cette remarque au commencement de 1694, tems où les pleurésies couraient épidémiquement à Rome et en d'autres villes de l'Italie : mais une métastase qui a encore plus fréquemment lieu, est celle qui se fait sur l'une des parotides, dans la plupart des fièvres malignes : — *Optimæ sunt parotides*, dit cet auteur, *quæ die critico cum signis coctionis veniunt; quæ nec majores sunt quàm ferri possint à parte affectâ, nec minores quàm*

---

(1) Si la fièvre continue, que la douleur ne soit point appaisée, que les crachats ne sortent point comme ils le devraient, que les déjections ne soient point bilieuses, convenablement fluides et naturelles, que l'urine ne soit point trop abondante, que son sédiment ne soit point copieux, que tous les autres signes soient favorables au retour de la santé, attendez-vous, en pareil cas, à des abcès. Ceux-ci paraissent dans les parties inférieures, chez ceux qui continuent à avoir les régions précordiales molles, et sans cette douleur qui, dans la difficulté de respirer ayant tourmenté quelque tems, s'arrête sans aucune cause évidente. --- Dans toute inflammation violente et dangereuse des poumons, les abcès qui paraissent aux jambes sont toujours utiles; que s'ils disparaissent et passent au-dedans, les crachats ne sortant pas et la fièvre continuant, il y a danger d'une grande maladie; le délire et la mort même sont proches.

purgare valeant; quæ sunt diffusæ magis quàm quæ nimiùm contractæ, et quæ sunt citrà ruborem nimium, et citrà nimium dolorem (1).

MÉTABOLÉLOGIE.

Evénemens subséquens qui sont contingens.

La métastase une fois établie, la matière reprise de son foyer, peut sortir au-dehors par une évacuation critique, ou se rassembler ailleurs pour y former ce qu'on appelle délitescence. Hippocrate offre plusieurs exemples du premier cas; il dit que les articulations qui souffraient beaucoup à la suite des fièvres, et qui menaçaient déjà d'un abscès, ont été délivrés par un flux abondant d'urines très-épaisses: on observe quelquefois que ceux chez qui les signes annoncent un abscès prêt à se former intérieurement, en sont souvent délivrés inopinément par une diarrhée bilieuse. Certains engorgemens du foie ont été ainsi guéris par des hémorrhoïdes ou des flux de sang modérés. Quoiqu'on ne trouve point ces sortes de terminaisons rapportées par Hippocrate, cependant elles n'en sont pas moins fréquentes. La délitescence s'observe souvent dans la petite vérole, lorsqu'elle est parvenue à son troisième tems, celui de la suppuration; l'hétérogène, qui s'était fixé vers la peau avec le pus, rentre alors subitement dans les vaisseaux, et se porte à la tête, ou, se jetant sur le larinx et les poumons, il opprime et suffoque leur action. On voit également l'acrimonie érésipélateuse déposée sur la peau à la suite de la fièvre, rentrer au-dedans et produire, par une vraie conversion métastatique, tantôt une angine ou une pleurésie grave, et après plusieurs symptômes disparates se terminer en une dyssenterie. Des parotides ou des bubons qui sont presqu'en pleine suppuration, disparaissent ainsi promptement à la suite d'une diarrhée ou d'une intuméfaction du foie.

Quand la métastase est favorable.

La métastase, comme la crise, ne tourne à l'avantage du malade, qu'autant que la matière s'échappe ou se dépose en tems convenable et en suffisante quantité; car, comme Hippocrate l'observe

(1) Les parotides les meilleures sont celles qui arrivent les jours critiques, avec les signes de coction; qui ne sont pas plus volumineuses que ne le comporte la partie, ni trop peu étendues pour ne pouvoir juger la maladie; qui occupent beaucoup plus de surface qu'elles ne sont ramassées, qui ne sont point accompagnées d'une trop grande rougeur et d'une trop grande douleur.

PATHOLOGIE.

judicieusement : — *Quemadmodùm quod nimium est damnatur, ita nihil paucum est criticum* (1). Toutes les fois donc qu'une évacuation copieuse arrive les jours critiques ou hors, que la fièvre ne baisse point, qu'aucun symptôme ne disparaît, mais qu'ils persistent dans la même force, ou qu'ils augmentent, c'est un fâcheux signe. Hippocrate, dans tous ses écrits, condamne les crises imparfaites qui paraissent les jours critiques, et celles qui soulagent les jours qui ne le sont point. La métastase une fois établie, il peut s'en former encore d'autres qui la rendent plus complète sous d'autres apparences; ainsi certaines fièvres, déjà jugées par abscès, se jugent encore par une diarrhée, par des sueurs ou par un flux copieux d'urine, comme on l'observe à l'égard de la maligne, où la métastase par les parotides est si souvent imparfaite. Dans cette complication d'action, la crise est plus lente à se faire, à raison de ce que les forces ont été diminuées par le travail précédent; mais cependant elle ne s'en complète pas moins.

ARTICLE II.

De la Métastase fâcheuse.

Cas contraire.

QUAND l'hétérogène morbifique a été élaboré convenablement, que sa coction est autant parfaite qu'elle puisse l'être, il est spontanément porté vers les couloirs qui peuvent plus avantageusement lui donner issue : c'est ce qui arrive dans les maladies où les efforts de la nature tendent à une même fin; mais il en est où les forces ne sont point suffisantes, où celles qui restent partagées à différentes opérations ne peuvent vaquer, comme il convient, aux plus importantes; et c'est ce qui arrive dans celles qui se distinguent par leur anomalie, quelle qu'en soit la cause. Les métastases sont alors toujours fâcheuses, en ce qu'elles n'entraînent avec elles qu'une petite portion de la cause, et qu'il en reste toujours une surabondance qui ne saurait être complétement expulsée; c'est ce qu'on observe particuliérement

(1) De même qu'on doit trouver mauvais ce qui est de trop, de même ce qui est en petite quantité a souvent ses inconvéniens.

MÉTABOLÉ-LOGIE.

dans le tems de crudité, où l'épigénèse et la métaptose souvent se combinent pour compliquer la maladie. La métastase, dans les maladies inflammatoires, est toujours fâcheuse, même lors de la coction, quand la matière se jette vers l'intérieur sur les organes essentiels à la vie, tel que le cerveau. Cette métastase est ordinaire dans le typhus. Les fièvres de ce genre sont toujours accompagnées de symptômes qui désignent une lésion dans les opérations mentales, et qui sont les indicateurs d'une phlogose des méninges, et souvent du cerveau lui-même. Quelquefois au lieu de cette phlogose on trouve, à l'ouverture du crâne, une véritable suppuration qui occupe différens points de la superficie du cerveau. L'observation qui a constaté ces faits a indiqué les révulsifs, notamment les épispastiques aux jambes, pour dériver ailleurs le courant métastatique; mais c'est souvent en vain, comme le prouve l'observation. Quand la métastase a lieu sur le cerveau, elle est annoncée par le délire, le brillant des yeux, des rougeurs et des feux continuels au visage, des bruissemens d'oreilles, ou par un assoupissement, une prostration de forces, selon que la matière s'est déposée plus ou moins promptement : dans l'un comme l'autre cas, l'une ou l'autre des paupières est souvent pendante, la déglutition difficile et souvent impossible. Quelquefois elle se fait dans l'intérieur du cerveau, proche la face supérieure du rocher; et la matière une fois formée, ne trouvant point d'issue en cet endroit, ronge par la suite la table vitrée de l'os; et découlant dans la cavité de la caisse, elle sort, ou par la bouche, ou par le conduit auditif, après avoir corrodé la membrane du tympan; mais le plus souvent elle a lieu sur l'une ou l'autre des parotides, qui alors se tuméfie assez promptement, se durcit, et vient quelquefois à suppuration d'une manière assez prompte, sans néanmoins que les symptômes de la maladie s'améliorent évidemment.

Sur le cerveau.

La métastase qui se fait sur les poumons est beaucoup moins à craindre, quoique l'intégrité de cet organe soit aussi nécessaire à la vie, que celle du cerveau : le mouvement continuel où il est, la grande surface qu'il présente à l'atmosphère, déterminent facilement la matière de la métastase à s'échapper

Les poumons.

PATHOLOGIE.

au-dehors sous forme de crachats plus ou moins purulens. La quantité de cette excrétion est souvent considérable, et plus grande que ne le comporte le caractère connu de la maladie. La matière purulente dérive vers les poumons, et sort par un mécanisme assez semblable à celui des sécrétions ; la masse du sang en est le réservoir, et la surface des bronches le colatoire (1). La métastase ne devient fâcheuse, en pareil cas, que chez ceux dont les poumons sont naturellement faibles, susceptibles d'agacement, et conséquemment très-propres à donner foyer à l'inflammation ; aussi doit-on regarder ce genre de métastase comme très-inquiétant, malgré la facilité que la matière trouve à son excrétion.

Le foie.

Le foie est assez souvent le siége de la métastase dans les synoques et les amphimérines bilieuses, dans les rémittentes putrides, le typhus ictérodes, et même dans quelques intermittentes d'automne. Il n'est point même rare, en pareil cas, de voir les engorgemens du foie ou de la rate qui se forment alors, continuer avec ces maladies, et les compliquer comme autant d'épigénèses particulières. Quand la matière se dépose dans le parenchyme du foie, hors des routes de la circulation, ce viscère s'engorge, devient pâteux ; il s'abscède en différens endroits, et d'autres fois il passe à une induration parfaite. Si au contraire elle est de nature très-acrimonieuse, et qu'elle se fixe sur le système biliaire, l'irritation qu'elle détermine devient si vive, que la bile afflue continuellement, et donne lieu à une diarrhée bilieuse. Ce dernier genre de métastase est le résultat d'une crise heureuse qui est très-ordinaire aux fièvres bilieuses d'automne et aux intermittentes du printems. La bile a quelquefois une si grande acrimonie en pareille circonstance, qu'elle corrode les bords de l'anus et la peau des environs.

La rate.

Quand la métastase se fait sur la rate, les phénomènes sont beaucoup plus lents à se manifester : on ne s'en aperçoit qu'à une pesanteur qui se fait plus sentir à l'hypochondre gauche et aux signes exclusifs des crises, et de toute autre métastase.

---

(1) Il n'y a, en pareil cas, aucune érosion quelconque, quelque abondante qu'ait été la matière expectorée, et telle approchante qu'elle paraisse être de la nature du pus.

MÉTABOLÉLOGIE.

Les intestins.

La métastase qui a lieu sur les intestins, quoique critique en beaucoup de circonstances, peut cependant devenir fâcheuse en quelques-unes quand la matière est singuliérement putride, acrimonieuse ou vénéneuse. Beaucoup de dyssenteries, de choleras, de passions iliaques, sont les effets de ce dépôt, et par leur longue continuité affaissent tellement la machine, qu'elle succombe bientôt. Ces flux ne sont quelquefois qu'une métaptose, et par conséquent ils offrent une maladie existante par elle-même, et qui demande un traitement différent de celui qui convient à la métastase.

La région lombaire.

La métastase peut encore avoir lieu dans la région lombaire, après la crise des synoques et même du typhus. Cette région est fournie de tissu cellulaire très-propre à en contenir la matière, qui, le plus souvent purulente, y stase, forme des sinus ou fuse quelquefois bien au-delà du lieu qui a été le premier affecté; une fièvre hectique mine alors le malade, et le conduit insensiblement au tombeau. Les articulations sont également le siége de la métastase dans les affections goutteuses et rhumatismales. Les membranes qui les entourent, et qui ont été regardées comme des parties exsanguines par les anciens, qui les considéraient comme peu propres aux actions ordinaires de la vie, sont, comme toutes les autres, perméables aux hétérogénéités qui sont expulsées du système de la circulation générale : de là les douleurs, les gonflemens blancs ou inflammatoires qui terminent certaines fièvres dépuratoires et rhumatismales, et qui sont quelquefois accompagnées d'un épanchement séreux dans l'articulation.

Les articulations.

Les plus fâcheuses.

Mais de toutes les métastases il n'en est point de plus funeste que celle qui se fait par des dépôts gangréneux. Cette fâcheuse terminaison est annoncée par une sécheresse et une noirceur de la langue, par un sédiment noirâtre et furfuracé des urines, par un froid général, et par une petitesse et une irrégularité dans le pouls. Quand la métastase se fait sur une extrémité, tout n'est point encore désespéré, quoique l'incertitude soit très-grande. S'il survient un cercle rouge qui s'interpose entre ce qui est vif et ce qui est mort, que les urines déposent un sédiment moins noir et qui devienne blanc peu à peu, que la langue s'humecte, que sa couleur devienne plus

PATHOLOGIE.

vive, que les boutons dont elle ou les levres étaient chargées disparaissent, on a tout lieu d'espérer; mais quand aucun de ces phénomènes ne se manifeste, que le sphacèle occupe un endroit fort sujet à l'engorgement, comme l'anus, les suites sont très-promptement fâcheuses, et la mort ne tarde point à s'ensuivre, tant par la résorption des sucs putrides qui se fait toujours, que par l'impossibilité de relever les forces accablées de la vie.

ARTICLE III.

De la Métastase dans les maladies chroniques.

Comparaison des maladies aiguës avec les chroniques.

Les maladies aiguës ont une marche régulière qui se manifeste à tous ceux qui savent observer; elles commencent par une irritation, et à des époques données les exacerbations paraissent plus ou moins réguliérement, la coction succède, puis vient la crise que quelques nouveaux désordres annoncent. Tout ici est évident, rien ne peut conduire à l'erreur; phénomènes que la cause détermine, phénomènes de la nature qui se défend contre elle, et terminaison du combat facile à prévoir d'après l'observation. Il n'en est point ainsi dans les maladies chroniques, dont la marche est plus ou moins cachée; elles trompent sous de fausses apparences; mille détours se présentent, les voies de la guérison sont à peine tracées, les plus marquées bientôt disparaissent pour se confondre avec d'autres qui en éloignent. En considérant ainsi toutes les avenues qui mènent à l'erreur, on s'étonne de ce que Celse dit: — *Magis tamen ignoscendum medico est parùm proficienti in acutis quàm in longis; hìc enim breve spatium est, intrà quod si non profuerit auxilium, æger extinguitur: ubi et mutationi remediorum et deliberationi tempus patet; adeò ut raro si inter initia medicus accessit, obsequens æger sine illius vitio pereat* (1). Mais pour bien con-

(1) Il faut plus pardonner au médecin de moins réussir dans le traitement des maladies aiguës, que dans celui des chroniques; car dans les premières l'espace est court, et si le remède n'a point été utile au malade, il meurt bientôt; dans les autres, il y a du tems pour la délibération et le changement de remède; de sorte que si le médecin a été appelé dès le commencement, que le malade soit docile, s'il périt, c'est rarement par la faute du premier.

naître ce qui est du domaine de la nature, dans ce genre de maladie, commençons par en établir le caractère dans les différentes classes.

MÉTABOLÉLOGIE.

Classes de celles ci.

La première renferme les maladies dont la cause a été rebelle aux efforts pyrectiques de l'organisme; telles sont celles qu'on appelle chroniques par décidence, et qui sont autant de métaptoses des aiguës, comme les rhumatismes, qui, d'abord inflammatoires, finissent par des douleurs chroniques; l'ostéocope, les différentes espèces de gouttes invétérées et vagues, les fièvres hectiques, symptômatiques, qui proviennent de la purulence de quelques viscères. La seconde comprend celles dont la cause peut récidiver, soit que cette récidive soit due à des alimens de mauvaise nature, ou à une mauvaise qualité de l'atmosphère; tels sont les spasmes, les douleurs de coliques sujètes à retour, le scorbut, la cachexie et l'hydropisie. La troisième renferme toutes les maladies chroniques qui oppriment les forces et détruisent le ton des organes; tels sont les obstructions, les engorgemens qui nuisent au cours du sang, et dégénèrent en squirre. Dans la dernière sont toutes les affections nerveuses, dont les accès plus ou moins rapprochés forment autant de maladies spasmodiques, qui sont dénommées d'après leurs propres symptômes.

Conduite de la nature dans chacune de ces classes.

Il n'est personne qui, considérant l'opiniâtreté du plus grand nombre de ces maladies, ne desirât, comme Helmont, les étouffer toutes à leur origine. Mais ici, comme dans les maladies aiguës, il est des efforts que la nature tente souvent, et qu'il faut favoriser, et d'autres qu'il convient de lui éviter. Ainsi quand, à la première classe, par exemple, la matière morbifique, qui dans la plupart des fièvres doit être portée par métastase vers le lieu qui lui est destiné, ne s'y présentant pas toujours en totalité aux époques où il conviendrait, s'accumule en différens tems dans les espaces celluleux les plus cachés, d'où s'échappant peu à peu par les selles ou par de petits abscès qui se succèdent, elle occasionne une maladie chronique, dont le jugement s'opère lentement. Ceci s'observe encore chez les enfans attaqués précédemment de la petite vérole ou autres maladies éruptives, dont la crise a été incomplète; ils sont exposés à nombre d'affections chroniques

PATHOLOGIE.

qui se jugent le plus communément par des suppurations et des diarrhées. Astruc parle de gonorrhées guéries et reparues à différentes fois pendant le traitement mercuriel, et qui en avaient ainsi abrégé la longueur. Les efforts critiques, dans les maladies de la seconde classe, se font par des réitérations plus évidentes, et sont toujours accompagnées de quelques évacuations qui diminuent le pouvoir de leur cause. La mélancolie et l'hypochondriacisme, qui ont régné une partie de l'hiver, se guérissent souvent ainsi au printems par plusieurs diarrhées bilieuses; le mélasictère, par des écoulemens d'urines d'un jaune foncé, qui se réitèrent à différentes époques. Les maladies chroniques, dans la troisième classe, paraissent être moins sujètes aux évacuations critiques; cependant il suffit quelquefois d'irriter les organes pour déterminer des changemens qui peuvent tourner en bien. Les charlatans, par leurs purgatifs dont ils cachent la composition par toutes les dénominations fastueuses que peut faire imaginer la cupidité du gain, réussissent souvent dans celles-ci, parce que n'ayant rien à perdre ils osent tout risquer. Th. Glass prétend que dans ces cas, quand il s'agit d'ouvrir des abscès chroniques, ainsi qu'il arrive souvent dans ces sortes de maladies, il faut préférer le cautère actuel au fer, qui ne saurait, comme le feu, réveiller l'action des vaisseaux et les exciter à se débarrasser de la cause qui les opprime. Quant aux maladies de la quatrième classe, les nerveuses, comme beaucoup, dérivent de la rentrée d'une acrimonie dartreuse ou psorique, qui, passée dans le systême, devient cause de tous les symptômes; c'est à cette acrimonie qu'il faut porter toute son attention. Floyer cite ainsi une femme attaquée d'un asthme convulsif qui guérit par une diarrhée salutaire; une autre, par le psora. Merklin conseille à ce sujet l'inoculation de la gale dans la mélancolique; mais il est de ces maladies qui guérissent par les seuls efforts de l'organisme; ainsi l'épilepsie, qui a duré long-tems dans l'enfance, se guérit spontanément aux approches de la puberté, par des voyages dans la zone torride; ainsi diverses affections laiteuses disparaissent vers la cessation des règles.

Les métastases qui se manifestent ainsi dans le plus grand nombre des maladies chroniques, ont

été observés par la plupart des auteurs. Hippocrate avait dit : *Abscessus qui ad crura fiunt in pulmoniis vehementibus ac periculosis, utiles sunt* (1). Les gonflemens leucophlegmatiques, chez les jeunes filles, sont souvent rebelles, tant que la nature n'en a point travaillé la cause en excitant de petits accès de fièvres, qui, en la digérant, la portent vers quelques-uns des excrétoires. L'épilepsie, vers la puberté, est également adoucie par des accès fébriles qui emportent toujours avec eux quelque chose de critique. Les affections hystériques de la plupart des femmes, les migraines qui paraissent périodiquement, offrent encore autant d'exemples d'efforts critiques et métastatiques. Sydenham avait déjà remarqué qu'une maladie aiguë qui survenait aux affections chroniques, en était souvent la crise, et l'on en trouve la preuve dans ses Constitutions.

MÉTABOLÉLOGIE.

Notamment à l'époque de la puberté.

Tous les efforts critiques dont nous venons de parler dans l'histoire des métastases relatives à cet article, doivent être distingués de ceux qui dérivent de l'art. Ceux-ci, dont la force provient de l'action des remèdes, sont ordinairement proportionnés à la nature du médicament; leur effet peut être avantageux, selon les circonstances que le médecin seul peut prévoir. Les autres surviennent souvent inopinément, sans qu'on puisse en aucune manière s'y attendre, et ils ne sont point suivis ou précédés de ces troubles qui accompagnent les métastases propres aux maladies aiguës, parce qu'ils ont commencé de loin, et qu'ils ne sont que le résultat d'un très-grand nombre de petits mouvemens qui ont leur fin. Aussi ces mouvemens critiques sont-ils peu connus, et n'en a-t-on point encore fait un corps de doctrine, tel que celui qu'on a déjà pour ceux qui paraissent dans les maladies aiguës.

Effets de la nature, qui ne doivent point être confondus avec ceux de l'art.

---

(1) Les abscès qui, dans les pulmonies confirmées et dangereuses, paraissent vers les cuisses, sont toujours utiles.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

Contra mortis imperium nil valet habitu martio incedere, nec contra morborum violentiam terrore disputationum pugnare; sola remedia sanant et ubicumque scientiæ substiterit infirmitas, sola remedia pondus et majestatem ejusdem restituent.

Baglivi, *Prax. Med. lib.* 11, *cap.* 13, *IX.*

INSTITUTIONS

INSTITUTIONS DE MÉDECINE.

QUATRIÈME PARTIE.

DE LA THÉRAPEUTIQUE OU

Des Principes généraux de l'Art de guérir, applicables aux différentes Maladies.

INTRODUCTION.

Les détails dans lesquels nous sommes entrés jusqu'ici, ont pour objet le rétablissement dans les organes, toutes les fois qu'il s'est introduit en eux un désordre assez grand pour nuire à l'exercice de quelques-unes de leurs fonctions. Nous considérerons, dans cette Partie, comment ce rétablissement peut avoir lieu, et la manière dont l'art, aidé de l'étude et de l'observation, est parvenu à le procurer. On appelle Thérapeutique (1) la partie de la médecine, qui enseigne tout ce qui a rapport aux moyens de guérison, tels qu'on les emploie généralement dans tous les cas où l'on a quelques vues à remplir, relativement à cette fin. Ces moyens, considérés tant à raison de leur

Définition.

---

(1) De Θεραπεύω, *curo.*

THÉRAPEUTIQUE.

substance intime, que par rapport à leur faculté médicale, sont peut-être aussi multipliés que les maux qu'ils sont destinés à combattre : mais quelque étendu qu'en soit le nombre, on peut cependant les rapporter à des divisions générales ; et présentés de cette manière, ils offrent les trois grands moyens de guérison si usités dans la pratique de la médecine, la diète ou le régime, la pharmacie ou les médicamens, et la chirurgie ou les opérations. Ces moyens, telle raisonnée qu'en soit l'application, ne peuvent guérir qu'autant que la nature contribue à leur efficacité. Le grand point pour celui qui traite, est donc de concilier la vertu de ces moyens avec la puissance médicatrice de la nature, afin d'aider celle-ci dans le travail de la guérison, soit en lui ajoutant ou en lui ôtant, selon que les circonstances le demandent.

L'application des moyens de guérison doit être basée sur la notion intime des causes morbifères et celles des puissances médicatrices de l'organisme, afin que les moyens ne soient ni inférieurs à la cause, ni opposés aux efforts spontanés de la nature. Mais comme la cause prochaine a en elle la raison suffisante de la maladie, c'est aussi à elle qu'il faut opposer le moyen ; et quand elle est inaccessible à son pouvoir, il faut chercher à concilier à celui-ci toute l'énergie qu'il peut avoir sur les éloignées, pour miner insensiblement l'autre. Le traitement sera toujours le plus prompt et le plus certain quand les moyens de guérison seront dirigés sur l'un et l'autre genre de causes.

Indication ; sur quoi elle est fondée.

On ne doit se déterminer à employer les moyens de guérison qu'autant qu'on trouve un rapport entre eux et la maladie qui est à guérir. Ce rapport, qu'on nomme indication, est fondé sur l'intime connaissance qu'on a de la maladie actuel-

lement existante, et de la vertu qu'ont ou qu'auront les moyens de guérison lorsqu'ils seront soumis aux lois de l'organisme. L'expérience et le raisonnement doivent se porter un mutuel secours dans la recherche de l'indication; car, comme l'observe Bacon, — *Homo, naturæ minister et interpres, tantùm facit et intelligit quantùm de naturæ ordine re vel mente observaverit, nec ampliùs scit, aut potest. Ad opera, nil aliud potest quàm ut corpora naturalia admoveat vel moveat, reliqua natura intùs transigit* (1). *Nov. Org.* Cette manière de voir l'indication est conforme à la définition que Galien en donne : —- *Indicatio* dit-il, *est comprehensio juvantis una cum comprehensione nocentis quæ simul cum re indicante, adveniat sine ullâ experientiâ aut ratiocinio* (2), ou d'une manière encore plus courte : Ἔμφασις τῆς ἀκολουθίας (3). L'indication, d'après cette définition, est donc toujours la même, soit que le médecin la saisisse ou non; elle est hors de ses facultés mentales, sans quoi elle serait sujète à variation; ce qui est hors de son essence. On voit d'après ces notions, que pour saisir l'indication il faut avoir

---

(1) L'homme, le ministre et l'interprète de la nature, ne conçoit et n'opère que d'après l'observation qu'il a pu faire et conserver en sa mémoire, sur tout ce qui a rapport aux phénomènes et à l'ordre de la nature; il ne sait et ne peut rien de plus. En opérant, il ne peut qu'approcher ou éloigner les corps naturels; quant au reste, c'est la nature qui l'opère au-dedans.

(2) L'indication est la conception de ce qui soulage conjointement avec la conception de ce qui nuit, laquelle vient, avec la chose indiquante, sans tâtonnement ni raisonnement.

(3) La représentation de ce qui suit.

THÉRAPEUTIQUE.

le génie vraiment médical; car, comme l'observe Baglivi, — *Qui benè judicat, benè curat; integritas judicii, fons et caput est benè medendi* (1).

Se divise en vitale et médicale.

L'indication se divise en conservative ou vitale, et en curatoire ou médicale. La première n'a rapport qu'aux forces vives des solides, qu'il faut maintenir, par tous les moyens possibles, dans leur plus grande vigueur; car ce n'est qu'autant qu'elles sont dans cet état, qu'elles peuvent elles-mêmes contribuer à la guérison. La seconde est proprement celle qui désigne au médecin les vrais moyens ou remèdes propres à la guérison; elle ne se manifeste qu'à lui, au lieu que la conservative s'offre indifféremment à tous, quoique peu puissent choisir ce qui convient le mieux pour la remplir. L'indication curatoire se divise en générale et en spécifique; la générale ne présente que les points généraux sur lesquels on doit insister le plus dans un traitement; la spécifique ou particulière offre les détails et tous les infinimens petits à observer pour mener à la santé. C'est dans la perception de cette série de rapports, que consiste le succès du médecin dogmatique : lorsqu'il la suit en passant des indications générales aux particulières, on dit qu'il est méthodique; qualité si rare parmi ceux qui traitent, et si peu appréciée par ceux qui sont traités. Galien, dans son livre *De Methodo*, donne sur cette matière un avis qui mérite de trouver ici sa place. — *Quisquis*, dit-il, *condere methodum parat, huic à primis indicationibus est auspicandum, atque hinc ad eas quæ deinceps sunt transeundum; rursùsque ab his ad proxi-*

---

(1) Celui qui juge bien, guérit bien; la bonté du jugement est la base d'un bon traitement.

mas. Ita pergenti, non priùs consistendum quàm ipsius compos sit finis ; finis autem est invenire cuique morbo remedia (1). Aussi, dit cet auteur, celui-là mérite seul le nom de médecin, qui suit la méthode désignée par l'indication, et non celui qui, méprisant toute attention aux circonstances, se livre à un pur empyrisme.

INTRODUCTION.

Indiquant, indiqué.

On appelle indiquant, Ἐνδείκνυς, toutes les circonstances qu'on découvre chez un malade, et qui mettent l'indication dans tout son jour; et indiqué, προσφερομένον, les moyens que le médecin croit nécessaires pour parvenir à remplir l'indication. La cause prochaine ou conjointe est l'indiquant auquel il faut toujours faire attention, lorsqu'il s'agit de se décider sur le choix des moyens de guérison, sans quoi il ne faut compter en rien sur leur efficacité ; car comme l'on travaillerait en vain à faire périr un arbre en lui ôtant successivement ses épines et ses feuilles, de même on chercherait infructueusement à détruire une maladie quelconque, si l'on se contentait de remédier aux symptômes à mesure qu'ils paraissent, sans avoir aucun égard à la cause première ou prochaine d'où ils dérivent. Mais cette cause prochaine n'est pas toujours évidente, comme nous l'avons dit en traitant des puissances morbifères; elle est souvent cachée dans les détours de l'organisme, et n'est annoncée que par l'influence des causes occasionnelles beaucoup plus sensibles ; c'est

(1) Quiconque se dispose à établir une méthode, doit commencer par les premières indications, et passer ensuite à celles qui suivent, et ensuite à celles qui sont les plus proches. En allant ainsi, il ne s'arrêtera point qu'il n'en soit venu à son but, qui est de trouver les remèdes les plus propres à chaque maladie.

THÉRAPEUTIQUE.

alors vers celles-ci qu'il faut tourner ses efforts, si l'on veut obtenir, par les moyens que leur nature connue demande, une guérison, sinon radicale, au moins qui puisse soulager pour le moment.

Circonstances où il faut laisser tout le travail de la guérison à la nature.

Ces moyens doivent être prescrits de manière qu'ils fassent le plus grand effet dans le plus court espace possible de tems : il est cependant des cas où il faut moins mettre de précipitation et où il faut beaucoup laisser à la nature, qui doit faire tous les frais de la répartition, ainsi qu'il doit avoir lieu, pour un grand nombre de maladies aiguës, dans plusieurs des chroniques, notamment dans les maladies vénériennes invétérées, dans certaines affections dartreuses et écrouelleuses, et généralement dans celles où le médecin doit faire attention aux métastases et à tout autre effort critique que la nature tente souvent pour les favoriser de tout son pouvoir. On trouve chez les anciens nombre de préceptes sur ce point, qui sont de la dernière importance. Rhasés et Avicenne disent que dans les maladies de ce genre il est bon de rester une semaine et plus sans rien faire. Aretée disait que plusieurs maladies ne se guérissaient que lorsque les médecins se retiraient ; et avant lui Celse avait dit : — *Optima interdùm medicina est medicamentis non uti* (1). Ce dernier auteur donne des avis qui mériteraient bien d'être suivis, lorsqu'il parle de la manière dont on doit se comporter dans le traitement des maladies. « Il est d'un homme prudent, dit-il, de ne point entreprendre la guérison d'une maladie incurable, de peur qu'il ne paraisse avoir tué celui que son sort aurait fait périr. Lorsqu'il y a beaucoup à craindre,

(1) La meilleure médecine est quelquefois celle où l'on n'a recours à aucun médicament.

sans cependant qu'on puisse désespérer, il faut avertir de la grandeur du danger, pour que, si l'art est inférieur à la gravité de la maladie, on ne paraisse point s'être trompé ou avoir voulu tromper. Mais comme cette conduite est celle de la prudence, ce serait celle du charlatanisme que d'élever fort haut un petit succès, pour paraître avoir beaucoup fait lorsqu'on a très-peu agi et même point. »

INTRODUCTION.

Coindication, contre-indication, corrépugnance.

L'indication générale est souvent accompagnée de circonstances qui la favorisent et la confirment de plus en plus dans l'esprit du médecin : on désigne alors ces circonstances sous le nom de coindication. Souvent aussi ces circonstances sont contraires à l'indication, et loin de lui être favorables elles la détruisent; celles-ci prennent alors le nom de contre-indication, à raison de ce peu de rapport. Quelquefois encore, non-seulement tout est défavorable à l'indication, mais les circonstances concomitantes lui répugnent entiérement : on dit alors qu'il y a corrépugnance. Ces dénominations, prises de Galien, peuvent être confirmées par un exemple où tous ces cas se rencontrent. Un homme a la pierre, l'indication conservatoire suggère de la lui soustraire; le curatoire désigne, pour y parvenir, les médicamens lithontriptiques ou l'opération. Cet homme est jeune et vigoureux; ces circonstances sont autant de raisons en faveur de la résolution qu'on a prise, et constituent ce qu'on appelle l'indiquant. La saison est favorable à l'opération, si c'est le moyen qu'on préfère; nouvelle circonstance qui fait ce qu'on appelle coindication. Mais le malade est âgé, infirme et sujet à la goutte; voilà des incidens auxquels le médecin ne devait point s'attendre, et qui, n'étant point entrés dans son plan, constituent

THÉRAPEUTIQUE.

la contre-indication. Non-seulement les choses sont ainsi, mais de plus il y a une petite fièvre lente qui mine peu à peu le malade; cette dernière circonstance est ce qu'on appelle la corrépugnance : elle détourne entièrement du parti que l'indication suggère, et qui tournerait au détriment du malade si on le mettait à exécution.

Principes fondamentaux reçus en médecine.

Le grand principe reçu en médecine est que les contraires se guérissent par leurs contraires; *contraria contrariis curantur.* Ce principe, vrai quant au fond, peut mener à beaucoup d'erreurs, faute de discussion. Il ne peut être vrai qu'autant qu'on prend l'indication de la cause prochaine; mais comme celle-ci est souvent hypothétique, les vérités qui lui servent de base pourraient tourner à mal si on s'en rapportait indistinctement à lui dans la pratique. Il n'en est pas de même du suivant : — *A juvantibus et lædentibus sumitur indicatio* (1). Ce principe fait la base de la médecine empyrique; mais rapporté aux notions de l'organisme, il en prend plus de force et de valeur; car quel doit être le but de celui qui cherche à guérir, sinon de connaître ce qui peut être nuisible ou utile au malade, pour seconder les efforts de la nature quand il les juge convenables, et les combattre lorsqu'ils lui paraissent, non-seulement inutiles, mais même encore pernicieux? Pour remplir les points essentiels que ce principe peut offrir, il faut être éclairé par une expérience raisonnée; car sans elle on tombe dans un empyrisme affreux, où il n'est plus possible de rien découvrir. C'est à ce principe que Sydenham rap-

(1) L'indication se prend de ce qui soulage et de ce qui nuit.

portait toute sa pratique dans le traitement des fièvres d'une nouvelle constitution, jusqu'à ce que la nature lui en fût bien connue, et le plus souvent même il ne prescrivait aucun remède. — *Neque*, dit-il, *pudet fateri me non semel in curandis febribus, ubi nondùm constaret quid mihi agendum esset, nihil prorsùs agendo et mihi et ægro consuluisse optimè; dùm enim morbo invigilarem quo eum opportuniùs confodere valerem, febris vel sponte suâ sensìm evanuit; vel eum se in typum redegit ut jam mihi innotesceret quibus armis esset debellanda* (1). Un autre principe auquel on doit porter la plus grande attention dans le traitement des maladies, est le suivant : — *Appetitibus quibusdam spontè evenientibus quandòque indulgendum* (2). La nature, en effet, se tourne quelquefois d'elle-même vers le remède qui peut lui être favorable; mais c'est au médecin à juger de ces instincts et de la valeur du remède vers lequel ils se portent. Il doit considérer ce que la maladie demande; ce que l'état du malade exige; en un mot, *Quid valeant humeri, quid ferre recusant.*

On ne doit pas toujours procurer la guérison.

Quoique la guérison soit l'objet vers lequel le Praticien doit diriger toutes ses vues, cependant il ne doit pas toujours faire ce qu'il convient pour

---

(1) Je n'ai point honte d'avouer que dans le traitement des fièvres, lorsque je ne voyais pas clairement ce que je devais faire, j'ai souvent agi prudemment pour le malade et pour moi, en ne faisant rien. En effet, pendant qu'en considérant la maladie je cherchais les meilleurs moyens à lui opposer, souvent elle s'est guérie insensiblement d'elle-même, ou elle est revenue à un type qui m'a clairement annoncé quelles étaient les armes qu'il me fallait prendre pour la combattre.

(2) Il faut quelquefois favoriser les appétits qui surviennent spontanément.

THÉRAPEUTIQUE.

l'obtenir ; car souvent elle serait un plus grand mal que celui qu'on voudrait éviter par elle. Il faut ici que le raisonnement, de concert avec l'expérience, fraie la voie qu'on doit tenir avec le plus d'avantage. La guérison est parfaite quand il ne reste rien de la cause morbifère, et que les puissances, hors ou au-dedans de l'organisme, ne peuvent la faire reparaître. Comme dans le traitement où l'on se propose ce genre de guérison, la maladie cesse d'avoir lieu, de même qu'un arbre cesse de végéter quand on en coupe les racines, on dit alors que la cure est radicale. Elle est imparfaite quand, ne s'attachant qu'aux symptômes et épiphénomènes de la maladie, on cherche à en diminuer la violence, pour revenir ensuite à la cause qu'on avait laissée de côté comme étant moins urgente ; la maladie restant alors en quelque façon cachée sous un voile, on dit que la cure est palliative, du latin *Pallium*, manteau. L'affection calculeuse, qui vient de nous servir d'exemple, relativement aux indications, peut également nous convenir pour éclaircir nos idées sur chacune de ces espèces de cures. La cure radicale, dans ce cas, consiste à extraire la pierre. Mais nous avons dit que les circonstances ne permettaient pas toujours de mettre cette indication à exécution ; c'est la saison, l'âge, le défaut d'opérateur, etc. qui s'y opposent. Dans ce cas, les accidens qui existent demandent qu'on se tourne vers les moyens qui peuvent les dissiper, jusqu'à ce que les circonstances convenables à l'extraction se présentent. Ces moyens sont ceux qui amènent la palliation de la maladie, mais qui ne la guérissent pas ; elle reste toujours la même, et tellement la même, que les symptômes reparaissent du moment où l'on cesse tous les remèdes.

Ce qu'on entend par cure palliative, radicale.

Quelques-uns admettent une cure préservative ou prophylactique, mais c'est par un abus de terme. La guérison, en effet, ne doit s'entendre que d'une maladie alors existante; car on ne peut guérir d'une affection qu'on n'a point : tout ce qu'on peut faire, c'est d'empêcher qu'elle vienne; mais le succès n'est plus alors une cure, c'est une préservation. On prévient une maladie en évitant les causes éloignées et occasionnelles qui peuvent la faire naître, et en faisant tenir un régime entiérement opposé aux effets qu'elle pourrait produire : de cette manière, la cause prochaine ou continente, privée de son aliment qui ne peut avoir aucun pouvoir, reste sans action. Ainsi en nous en tenant toujours à notre exemple, comme il est prouvé que les eaux dures et séléniteuses contribuent à faire naître et augmenter la pierre chez ceux qui sont déjà disposés à cette affection, par une disposition intime d'organe absolument cachée, au lieu de continuer l'usage de ces eaux, on les remplacera par de plus pures, auxquelles on pourra mêler un peu d'alkali caustique; remède connu dans un grand nombre de cas, pour être un des plus puissans lithontriptiques.

INTRODUCTION.

Prophylactique.

Mais il ne suffit pas pour guérir de satisfaire indifféremment aux indications connues de la maladie, il faut encore, dans l'administration des indiqués, se conformer à l'ordre que la nature du mal et les circonstances qui l'accompagnent peuvent seules suggérer, suivant en cela la maxime d'Horace;

Méthode et son utilité dans la pratique.

Singula quæque locum teneant sortita decenter (1).

Ars Poët.

---

(1) Que les choses convenablement disposées doivent chacune occuper leur place.

THÉRAPEUTIQUE.

Hippocrate, à ce sujet, fait, sur la certitude de l'art, une observation bien essentielle dans son livre *De Arte*, lorsqu'il dit : *Neque verò minùs quæ offenderunt quàm quæ profuerunt artem esse comprobant, si quidem hæc quæ rectè adhibita fuerint profuerunt; illa verò ob incommodum eorum usum nocuerunt* (1).

On appelle méthode cet art de procéder à la guérison, d'après une suite de raisonnement convenablement déduit des indications. Cet art est fondé sur les mêmes bases que la méthode en logique ; elle demande un esprit juste, qui sache apprécier les causes et les dérangemens qu'elles peuvent opérer dans l'organisme, afin de leur résister ou de les abandonner entiérement à elles, ou les oublier momentanément lorsque quelques symptômes, plus graves que la maladie, demandent un traitement particulier. L'indication curative se tire des causes tant prochaines qu'éloignées; elle n'a d'efficacité qu'autant qu'elle est appuyée sur une expérience raisonnée et sur la connaissance des efforts salutaires de la nature, consignée dans l'histoire de la médecine. On parvient à la remplir en employant, dans l'ordre et le tems convenables, les moyens qu'elle suggère pour arriver à la guérison. L'ordre a rapport à la succession des moyens; c'est ce qu'indique Hippocrate dans ses Préceptes, ainsi qu'il suit : *Tempus autem dicendum est in quo occasio consistit, et occasio in quâ tempus non multum* (2). Ces moyens opèrent, sur le systême

(1) Les choses qui ont nui ne prouvent pas moins l'existence de l'art, que celles qui ont été utiles; car celles-ci ne l'ont été que parce qu'elles ont été convenablement administrées, et les autres n'ont été nuisibles que par le mauvais usage qu'on en a fait.

(2) Le tems est ce en quoi l'occasion consiste, et l'occasion ce en quoi le tems est court.

des solides comme dans la masse des humeurs, des changemens qui sont universels ou locaux, et qui sont entiérement opposés aux effets de la maladie. Ces changemens sont suivis d'évacuations quand les humeurs sont primitivement affectées, et que la maladie est du genre de celles qui se terminent par une crise et une métastase, ou ils offrent le résultat d'une combinaison différente quand le principe de la maladie réside dans la trame des solides. La nature, qui est la complexion des forces vives des solides, tend par elle-même à faire arriver à la guérison par une méthode qui lui est propre, et qui doit être le modèle de celle que le médecin se propose de suivre; mais il faut pour cela qu'elle soit abandonnée à elle-même, et que rien ne la contrarie dans sa marche. Quand tout se passe à ses souhaits, on dit que la cure s'opère spontanément; mais comme souvent elle éprouve des obstacles, soit par les résistances qu'elle rencontre dans l'organisme, soit par l'erreur ou l'ignorance dans laquelle l'homme, laisssé à lui-même, tombe relativement au choix qu'il fait des moyens de guérison, il est nécessaire de la ramener vers la route d'où elle s'écarte, et de l'y maintenir jusqu'à la fin. Quand on réussit dans ces cas, on dit que la guérison s'opère par l'art; celle-ci est celle qui élève le Praticien au plus haut point de gloire, et qui a valu à Hippocrate les honneurs divins, dans les tems où l'on savait apprécier la dignité de la profession.

INTRODUCTION.

Cure spontanée.

Procurée par l'art.

La méthode a suggéré plusieurs axiômes relatifs aux points qui viennent d'être considérés, et dont la vérité, transmise de siècle en siècle, n'en devient par là même que plus certaine. Ces axiômes sont les suivans : 1°. Il faut accorder quelque

Axiômes généraux de pratique.

THÉRA-PEUTIQUE.

chose à la coutume, à la saison, au climat et à l'âge. *Concedendum aliquid et consuetudini, et tempestati, et regioni et ætati.* — Cet axiôme est d'Hippocrate; il a été confirmé par le plus grand et le plus célèbre observateur de l'antiquité, l'oracle de l'école d'Alexandrie, Erasistrate, qui regardait ce précepte comme l'une des bases les plus essentielles de la doctrine médicale, sans la pratique duquel on ne pouvait espérer aucun succès. 2°. Ceux que les remèdes ne guérissent point, sont guéris par le fer; ceux que le fer ne guérit point, le sont par le feu; ceux sur qui le feu ne peut rien, sont réputés incurables. *Quos remedium non sanat, ferrum sanat; quos ferrum non sanat, ignis sanat; quos ignis non sanat, insanabile.* — Cet axiôme du même auteur marque la succession qu'on doit mettre dans les moyens de guérison, et en même tems le degré de confiance qu'on doit avoir en eux; il serait à souhaiter qu'il fût continuellement médité. 3°. Il faut diriger les moyens de guérison vers le lieu où la nature tend. *Quò locorum convenientium natura vergit eò ducendum.* — Hippocrate, en parlant ainsi, indique qu'il faut toujours être attentif aux démarches de la nature, pour les favoriser quand elles tendent à la guérison: or, les lieux les plus convenables où elle puisse porter la cause morbifère, sont les excrétoires; il faut donc alors favoriser ces évacuations toutes les fois qu'elles sont accompagnées d'une amélioration dans les symptômes. 4°. Il est inutile de recourir aux médicamens, à moins que ce ne soit dans les maux violens. *Medicamentis uti, nisi in vehementibus malis supervacaneum.* — Cet axiôme est de Celse; il désigne qu'il faut, dans les maladies qui ne sont pas graves, laisser la nature à elle-même, et ne point la tourmenter par

des soins indiscrets et peu réfléchis. *Mallem enim*, dit Stoll à ce sujet, *ut nulla prorsùs medicina fiat, quàm inepta et morbo non respondens, atque hoc ipso perniciosa et salutarium moliminum turbatrix* (1). Mais cet axiôme, quoique vrai dans le principe, est néanmoins faux dans les conséquences, y ayant beaucoup de maladies graves qui demandent d'être laissées à elles, et d'autres très-légères en apparence, qui deviendraient mortelles si l'on ne leur opposait aucun remède. 5°. Il vaut mieux éprouver un remède douteux, que de recourir à aucun. *Satiùs est anceps experiri auxilium, quàm nullum.* — Celui-ci est encore de Celse; mais quelque vrai qu'il soit dans son principe, il deviendrait faux dans sa conséquence; car si le remède douteux peut tourner au détriment de l'art, sans produire un bien manifeste, il vaut mieux ne point y avoir recours. 6°. Il n'est nulle espérance de succès, si à un mal violent on ne porte un remède de même nature. *Vehementi malo nisi æquè vehemens auxilium, succurrere non potest.* — Cet axiôme, pris du même auteur, est le même que l'aphorisme d'Hippocrate: *Ad extremos morbos, extrema remedia exquisitè optima* (2). Ils désignent l'un et l'autre, qu'en vain l'on s'attend au mieux dans une maladie grave, si l'on n'emploie point les grands moyens de guérison. Par ces grands moyens, il faut entendre ici, non les remèdes qui opèrent de grands mouvemens dans l'organisme, tels que les héroïques

(1) J'aimerais mieux qu'on ne tentât aucun remède, que de recourir insensément à ceux qui ne répondent point à la nature de la maladie, et qui, par cela même, en troublant les efforts salutaires, ne peuvent que devenir pernicieux.

(2) Aux grands maux, les grands remèdes.

THÉRAPEUTIQUE.

des anciens, mais ceux qui sont appropriés au caractère de la maladie, et qui souvent agissent d'une manière insensible. 7°. Un remède qui n'est pas toujours utile aux malades, nuit toujours à ceux qui sont en santé. *Medicamentum non semper ægris prodest, nocet semper sanis.* — Cet axiôme est de toute vérité; car le médicament, en tant que doué de facultés différentes de celles de l'organisme, a le pouvoir de le changer ou de ne pas le changer dans l'état morbifique; mais il le change toujours dans l'état de santé, pour peu qu'il agisse long-tems et qu'il soit doué d'une certaine énergie. 8°. Ceux que le choix dans les remèdes ne guérit point, trouvent souvent du soulagement dans la témérité. *Quos ratio non restituit, temeritas adjuvat.* — Cet axiôme de Celse devrait être l'objet continuel de l'attention des médecins; car pour y peu réfléchir, souvent ils s'attirent le mépris de ceux qui ne les jugent que par l'événement. 9°. Le succès ne peut avoir lieu quand la nature y répugne. *Naturâ repugnante, nil proficit medicina.* — Cet axiôme est la version de celui d'Hippocrate : Φύσειος ἀντιπραττέσης κενὲα πάντα. Il indique qu'avant de chercher la guérison il faut être sûr que la nature répondra aux efforts de l'art; car, comme le point essentiel consiste dans le ménagement et l'emploi convenable des forces, si celles-ci viennent à manquer, il n'y a plus aucune espérance de succès. 10°. Les remèdes héroïques, dans les mains d'un ignorant, sont ce qu'est un glaive dans la main d'un furieux. *Medicamenta heroïca, in manu imperiti, sunt utì gladius in dextrâ furiosi.* — La vérité de cet axiôme n'a besoin d'aucune explication pour être saisie, même de ceux qui ne sont point de la profession. 11°. *Citò, tutò et jucundè.* — L'origine de ces trois mots remonte

remonte à Asclépiade, qui s'en est servi le premier pour prescrire la conduite qu'on doit tenir en observant la méthode. Ils signifient que la guérison doit être la plus prompte possible, la plus sûre et la plus agréable; cette dernière circonstance suit nécessairement de l'observation des deux premières; elle doit en être le complément. 12°. Hâtez-vous lentement, et laissez quelque chose à la nature. *Festina lentè, et aliquid naturæ committe.* — Ce dernier axiôme désigne qu'il ne faut pas toujours précipiter l'emploi des moyens de guérison; qu'il faut souvent laisser le mal à lui-même quand le danger n'est point urgent, d'autant plus qu'il est le premier instrument de la guérison.

SECTION PREMIÈRE.

DE LA DIÉTÉTIQUE

OU

DU CHOIX DES SIX CHOSES NON NATURELLES, CONSIDÉRÉ COMME PREMIER MOYEN DE GUÉRISON.

Ce qu'on entend par le régime.

On entend par Diététique ou Régime, le bon usage qu'on doit faire des six choses non naturelles dans le traitement d'une affection morbifique quelconque. Cette partie de la Thérapeutique, qui guérit par le régime, a été celle dont les anciens s'occupaient le plus, si l'on en juge d'après ce qu'ils nous ont laissé; il fut même une secte qui portait la persuasion jusqu'à croire que toutes les maladies étant le produit d'une erreur dans l'usage des six choses non naturelles, elles devaient être guéries par l'usage de ces mêmes choses qui nous sont si utiles en santé, ajoutant seulement qu'il en fallait disposer le choix d'après l'état du corps et la nature des maladies qui l'affectaient; car il est plus facile, disaient-ils, de changer le corps, quant à ses qualités premières, par les alimens et les boissons qu'on peut prendre en plus grande quantité et qui peuvent se convertir en notre propre substance, que par des médicamens dont on ne fait usage qu'en très-petite quantité, et qui séjournent peu de tems dans le corps. Elle a été aussi vraisemblablement celle que les hommes cultivèrent la première, avant de chercher à employer des moyens plus efficaces et plus convenables à l'opiniâtreté de certains maux. Mais peut-on espérer, par les seuls secours qu'elle offre, de guérir indistinctement toutes les maladies? On ne pourra se le persuader, si l'on s'en rapporte au passage suivant de Celse. « Il faut savoir avant tout, dit cet auteur, que les parties de la médecine sont tellement liées, qu'on ne peut aucu-

Si l'on peut guérir les maladies par ce seul moyen.

nement les séparer ; en sorte que celle qui guérit par le régime, emploie quelquefois les médicamens; celle qui opère avec les médicamens, admet également le régime, qui est si avantageux dans toutes les maladies. ,, Le régime par lui-même est donc souvent insuffisant ; mais si les anciens eurent à se louer de lui avoir substitué l'emploi des remèdes, d'une autre part, la trop grande confiance qu'ils eurent en eux et la négligence où ils se laissèrent aller à l'égard du régime, furent plus d'une fois funestes à leurs malades. Il n'est que trop ordinaire encore, surtout dans les hôpitaux, de voir l'oubli porté au plus haut point à cet égard, aujourd'hui où l'on est si scrupuleux sur les moyens d'améliorer la pratique de l'art; aussi y observe-t-on souvent nombre d'épiphénomènes plus ou moins fâcheux, qu'on attribue communément à une malignité qui n'existe point. Nous rapporterons tout ce que nous avons à dire sur le régime, à celui qu'on doit observer dans les maladies aiguës, et à celui qu'il convient de suivre dans les maladies chroniques.

CHAPITRE PREMIER.

Du Régime qu'on doit faire observer dans les maladies aiguës.

Caractères des maladies aiguës.

On entend par maladies de ce genre, celles qui parcourent en très-peu de tems leurs périodes, et avec un danger plus ou moins imminent. Elles sont la plupart avec fièvre, dont le résultat est une surazotisation des humeurs, avec cette différence que le phénomène n'a lieu dans les inflammatoires que sur leur déclin, et d'une manière bornée ; ou avant ce tems, comme dans les pyrexies qui sont inflammatoires dans leur première période, et putride dans leur seconde (1).

(1) Cette surazotisation paraît commencer avec la maladie, dans les putrides; et c'est à elle qu'on rapporte les phénomènes que les urines offrent dans certaines périodes des maladies. Il est manifeste que le phosphate de chaux n'étant dissous dans l'urine qu'à cause de son état acidule, c'est de la production, si facile et si prompte de l'ammoniac dans cette lessive animale, que dépend le nuage qui s'y forme

THÉRAPEUTIQUE.

Intention qu'on doit avoir en prescrivant le régime.

Les moyens qui conviennent ici sont ceux qui, oxygénisant les humeurs, et s'opposant au développement de l'azote, préviennent les produits délétères de la putréfaction. La fièvre constituant le symptôme principal de cette classe de maladies, la première attention qu'il faut avoir est de prescrire un régime qui, bien que laissant continuer la fièvre, la fixe néanmoins dans certaines bornes, jusqu'à ce que les évacuations critiques aient paru.

Règles relativement à l'air.

L'air, comme nous l'avons fait observer dans toutes les circonstances où nous avons eu occasion d'en parler, ayant l'effet le plus prompt sur notre organisme, non-seulement dans les poumons disposés par la nature pour sa décomposion, mais encore sur la surface du corps, ce fluide doit être le premier objet d'attention pour le Praticien qui entreprend de guérir une maladie aiguë. Il doit être d'une moyenne pesanteur pour contrebalancer la force expansive des humeurs contenues dans leurs vaisseaux respectifs; plus frais que chaud, d'une température qui n'excède point le quinzième degré du thermomètre de Réaumur; il ne doit être chargé d'aucune exhalaison malfaisante, plutôt humide que trop sec, et être peu agité. L'air trop riche en principes oxygénés est généralement nuisible dans les affections sthéniques des poumons, notamment dans les catharres violens, les péripneumonies et les phthisies sèches. Quand son énergie est trop diminuée par l'absence de ces principes, il faut la lui restituer en établissant des courans d'air, en faisant détonner une certaine quantité de poudre à canon, en faisant évaporer de l'eau, soit sur une pelle chaude ou de toute autre manière, et non en y faisant végéter des plantes aqueuses; méthode qui ne peut que le détériorer davantage, par l'absorption qui a lieu alors du peu de principe vital qu'il pourrait contenir; enfin, en corrigeant ses mauvaises qualités par tous les moyens que la physique et la chimie pres-

et le précipité qui s'y dépose par le transport de cet alkali volatil sur la portion d'acide phosphorique, qui rendait le sel soluble. Ainsi, observe Fourcroy, la rapide précipitation et l'abondant sédiment qu'on observe dans les urines critiques, à la fin des maladies, ne viennent que de la grande disposition dans laquelle se trouvent ces urines, pour former de l'ammoniac.

crivent (1). Le vinaigre est parmi ceux-ci le plus sous la main, et celui dont on puisse momentanément retirer le plus grand avantage. Hales, en effet, a trouvé qu'en respirant l'air à travers plusieurs diaphragmes de flanelles trempés dans du vinaigre, il se purifiait tellement qu'il pouvait servir à la respiration pendant une fois autant de tems que tout autre. Cette bonne administration de l'air commun, ainsi que d'autres factices, peut, dans beaucoup de cas de fièvres putrides, malignes, pestilentielles et autres, produire des effets surprenans, que ceux qui sont versés dans la connaissance des lois de l'économie animale peuvent seuls apprécier. La ventilation, moyen simple de changer la couche d'air qui est en contact avec le corps, est par elle-même un sédatif dont on ne saurait trop préconiser les bons effets. Mais quoiqu'Hippocrate en ait fait une mention expresse dans différens endroits de ses ouvrages, il serait vraisemblablement tombé en oubli si Sydenham ne l'eût vanté dans le traitement des maladies inflammatoires, et notamment dans celui de la petite vérole putride et autres affections de ce genre. Haën a prouvé par diverses observations, combien le renouvellement de ce fluide était utile dans le traitement des maladies inflammatoires, des fièvres exanthémateuses et pourprées. On doit à Hales un appareil de moyens, on ne peut mieux imaginé, pour procurer ce renouvellement dans les hôpitaux, les prisons et autres lieux où le grand nombre de personnes qui s'y trouvent rassemblées contribue encore à infecter l'air, conjointement avec les principes de maladies dont elles sont attaquées. On peut en voir la description sous le nom de Ventilateur, dans les *Transactions Philosophiques de la Société royale de Londres*.

DIÉTÉTIQUE.

Par rapport aux alimens.

L'observation apprend que, dans les maladies aiguës, l'appétit qui porte vers les alimens est tellement tombé, que les malades, loin de les desirer, les ont au contraire en aversion. Elle apprend encore

(1) Voyez à ce sujet l'ouvrage du docteur Beddoës, sur les airs factices, et la description de l'appareil de Watt, pour leur emploi dans les diverses maladies qui l'exigent. Voyez aussi le traité de Tibere Cavallo, intitulé : *An Essay on the Medecinal properties of factitious air.*

THÉRAPEUTIQUE.

que les premières voies, et l'estomac particulièrement, sont farcis d'une saburre qui s'oppose à la digestion des substances alimentaires qu'on ferait prendre en pareil cas, et qui, acquérant plus d'acrimonie par la continuité de la fièvre, donnent lieu à nombre d'épiphénomènes qui ne font que l'aggraver. La raison dicte donc l'abstinence dans ces tems de troubles où les alimens mal digérés ne serviraient qu'à perpétuer la saburre, de n'avoir recours par la suite à ceux-ci que quand les malades les demandent, époque où les premières voies étant nettoyées, l'on présume que, données en petite quantité, leur usage ne pourra que fortifier et rétablir les organes de la vie dans leur état de force primitive.

Conduite que tenait le fondateur de la saine médenice.

Hippocrate est le plus beau modèle qu'on puisse suivre dans le choix comme dans l'administration des alimens qui sont appropriés à ces circonstances. L'observation avait appris à ce fondateur de la saine médecine, que, dans la plupart des fièvres, il y avait un hétérogène qui devait subir une coction par l'action continue des forces vitales, et que cette coction rendait la matière morbifique susceptible d'expulsion par ceux des couloirs qui s'ouvraient à cet effet. Comme son unique but était de suivre pas à pas la nature qu'il regardait comme l'instrument le plus propre à détruire la cause morbifère, si, dès la première invasion, la fièvre n'était point réglée, il restait dans l'inaction jusqu'à ce qu'elle devînt régulière, et alors la seule nourriture qu'il prescrivait était la tisane d'orge qu'il rendait plus ou moins consistante, selon qu'il prévoyait que la maladie devait plus ou moins durer. Il fait mention de trois espèces; la

Trois espèces de tisanes qu'il employait.

première était celle qu'il faisait avec une partie d'orge mondé, bouillie dans dix ou douze parties d'eau, jusqu'à ce que l'orge parfaitement dissous ne formât plus qu'une seule masse; il l'appelait alors Πτισανα, *integra ptisana*; quand elle était passée par la chausse pour en séparer la partie la plus épaisse, il la nommait Πτίσ-να διατ λσσι, *ptisana colata*, *colatura ptisanæ*. Telles sont les deux sortes de tisanes dont il est fait mention dans son livre *De Ratione victûs in acutis*, et qu'il nomme indifféremment *Grutum hordeaceum*. Les Latins et les Arabes font encore mention d'une troisième tisane faite avec l'orge commun ou l'épautre, qu'on fait bouillir dans l'eau un certain tems.

DIÉTÉTIQUE.

On conçoit les avantages de ces deux sortes de tisanes employées dès l'origine de l'art; d'une part, le mucilage de l'orge, étendu dans une grande quantité d'eau, formait une nourriture légère et suffisante dans les circonstances où il ne fallait point accabler les organes, mais simplement subvenir à l'entretien des forces; et de l'autre, l'acescence dans laquelle tourne spontanément ce mucilage, corrigeait en grande partie le penchant à l'alkalescence, si naturel aux humeurs dans toutes les maladies inflammatoires. Mais à ce régime l'on a substitué l'usage des bouillons, si pernicieux en beaucoup de circonstances, et si peu propre à remplir les vues qu'on pourrait se proposer. En effet, dans les fièvres où l'haleine est puante, l'amertume et le goût de pourriture à la bouche extrêmes, où tout aliment pris du régne animal répugne, l'on conçoit facilement que le bouillon, qui en est l'extrait souvent très-rapproché, ne pourra, en se corrompant par la chaleur même de la fièvre, que devenir bientôt une nouvelle cause d'irritation propre à faire naître des vomissemens et des diarrhées épigénomatiques, dont plusieurs malades sont quelquefois tourmentés au commencement des fièvres.

Observation qu'il avait faite relativement à la trop grande abstinence.

Hippocrate était entiérement contre la pratique établie de son tems et même bien avant, de ne donner aucune nourriture ni aucune boisson aux malades les trois ou quatre premiers jours d'une maladie aiguë. Une pareille abstinence en effet, loin de rendre les humeurs plus balsamiques, devait au contraire leur donner plus d'acrimonie, et ainsi les mieux disposer à maintenir le feu de la fièvre. L'expérience lui avait montré combien sont dangereux les grands changemens qui surviennent tout-à-coup; elle lui avait aussi appris qu'il fallait plus ou moins de nourriture, selon la longueur de la maladie et l'habitude que le malade avait en santé, de manger peu ou beauconp. Ainsi comme les personnes âgées et celles qui vivent dans les pays chauds mangent habituellement moins que les jeunes gens et les habitans des pays froids, il avait égard, en réglant la quantité de nourriture que les malades devaient prendre, à leur âge, à la saison et au climat. Exact observateur de ses principes, il portait le scrupule jusqu'à n'en prescrire par jour qu'autant

THÉRAPEUTIQUE.

de fois et aux mêmes heures qu'ils avaient coutume de manger en santé, pour ne point trop souvent exciter l'action des organes digestifs, et dans les instans où ces organes ne sont point accoutumés à exercer leurs fonctions. Son traité *De Ratione victûs in acutis*, ainsi que plusieurs de ses aphorismes, offrent les meilleurs préceptes dont on puisse faire généralement usage dans toutes les maladies aiguës. — *Cùm morbus*, dit-il dans ces derniers, *in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. — Considerare oportet etiam ægrotantem, nùm ad morbi vigorem victu sufficiet et an priùs ille deficiet et obtundetur. Quibus igitur statìm vigor adest, statìm tenuiter alendi; quibus verò in posterùm vigor, his ad illud et paulò antè illud subtrahendum, anteà verò uberiùs alendum ut sufficiat æger* (1).

Comment il adaptait l'observation de ses principe aux circonstances.

Tenant à ses principes, Hippocrate subordonnait ces règles générales du régime aux indications particulières des maladies. Dans celles, par exemple, qu'il prévoyait devoir durer long-tems, il donnait la tisane entière dans le commencement, pour conserver les forces nécessaires à la crise, qui ne devait arriver que dans un tems éloigné. Il prescrivait au contraire une nourriture légère et aqueuse dans celles qui devaient se terminer promptement. Dans la plupart des fièvres, les malades sont tourmentés d'une soif ardente, et sont avides de boissons aqueuses et acidules; ces boissons conviennent d'autant plus alors, qu'indépendamment de ce qu'elles corrigent l'alkalescence des humeurs, elles ont encore une qualité sédative qui calme l'irritation et appaise la chaleur. Hippocrate, ayant en vue cette première indication prise de la nature même de la maladie, cherchait à la remplir en conseillant une boisson oximélisée, où le vinaigre était toujours en plus grande proportion que le miel.

---

(1) Quand la maladie est dans sa plus grande force, il faut alors recourir à une nourriture très-légère: il faut aussi considérer l'état du malade, et voir s'il pourra parvenir au plus haut point de la maladie avec un tel régime, ou s'il ne manquera pas en y allant. Ceux en qui ce terme est peu éloigné, doivent être nourris légerement; ceux au contraire chez qui il est plus distant, doivent éprouver une moindre diminution dans leurs alimens; mais avant, il convient toujours de nourrir plus largement le malade, pour qu'il puisse suffire aux circonstances.

Les règles établies par Hippocrate sur le régime alimentaire, dans le plus grand nombre de pyrexies, ont tellement été confirmées par l'expérience, qu'elles sont encore suivies aujourd'hui par la plupart des médecins dogmatiques. Haën avait entiérement fondé sa pratique sur elle. Sentant comme lui la nécessité de résister à la putrescence, qui a tant de propension à se développer, il ajouterait à la tisane d'orge les sucs acides de citron, de grenade, et la crême de tartre ou l'oseille aux bouillons qu'il prescrivait communément. Dans les maladies aiguës, qu'il prévoyait être d'une certaine durée, et dans celles qui tournaient à leur fin, il faisait macérer, avec le bouillon, du pain blanc bien cuit et bien levé, qui tend de sa nature à l'acescence. Il donnait la crême d'avoine ou d'orge, des pommes et des poires cuites à l'eau avec un peu de sucre, ou quelques pruneaux également cuits, à ceux dont la maladie n'était pas bien grave, et qui n'étaient pas assez restaurés par les analeptiques précédens, et même à ceux dont la maladie offrait quelqu'indice de malignité, et dont les forces demandaient à être soutenues. Quand les évacuations critiques étaient cessées, et que les malades avaient été purgés, s'il le jugeait convenable, il donnait des bouillons de viande, insensiblement de plus forts en plus forts. Dans les maladies qui n'étaient point encore parvenues à leur état, il prescrivait six, huit, dix onces de bouillon, trois, quatre ou cinq fois dans la journée, plus ou moins, selon l'appétit et selon que le malade était accoutumé à une nourriture plus ou moins copieuse.

DIÉTÉTIQUE. La plupart des modernes se conforment à sa pratique.

Mais quelque réels que soient les avantages du régime qu'Hippocrate et ses sectateurs faisaient observer, ils ne furent cependant point reconnus tels par tous les Praticiens qui lui succédèrent. Erasistrate, avec toute son école, d'après l'autorité de Chrysippe son maître, substitua l'abstinence entière aux alimens légers dont l'efficacité était déjà reconnue. Asclépiade moins rigoureux, commença ensuite à ne permettre la nourriture et la boisson à ses malades, que le quatrième jour de l'invasion de leur pyrexie, en quoi il fut suivi de toute la secte des méthodistes; et après cette époque, il ne donnait de nourriture que les jours alternes et pairs. Celse suivit la méthode d'Asclépiade; il pensait que dans les premiers

Médecins qui s'en éloignent.

THÉRAPEUTIQUE.

jours il fallait laisser digérer la matière morbifique par l'abstinence, et ne nourrir que vers le quatrième jour dans les fièvres qui sont de courte durée. — *Neque inter magnos dolores*, dit-il, *ut neque increscente morbo tutum est ægrum cibo impleri, sed ubi inclinata jam in meliùs valetudo est* (1). L'aliment qu'il prescrivait était très-léger et humectant, ainsi que l'indique le passage suivant : — *Cibus febricitantibus humidus est aptissimus, aut humori certè quàm proximus, utiquè ex materiâ quàm levissima maximèque sorbitio, eaque, si magnæ febres fuerint, quàm tenuissima esse debet* (2). Lorsqu'il croyait devoir nourrir davantage, il prescrivait le miel ou même une crême d'épautre. *Intrita ex aquâ calidâ vel alicâ elotâ.* Il donne à ce sujet un conseil bien prudent, en disant que le médecin doit toujours consulter les forces ; si elles sont trop grandes, il les combattra par l'abstinence ; si elles ne sont point suffisantes, il les relevera par une nourriture convenable ; car, dit-il, en parlant de ce que doit faire le médecin, — *Officium ejus est ut ægrum neque supervacuâ materiâ oneret, neque imbecillitatem fame perdat* (3). L'observation que nous avons faite précédemment, qu'il ne fallait pas passer à des extrêmes inopinément, mais bien par des nuances insensibles, établit la conduite qu'on doit tenir à cet égard.

Meilleure conduite à tenir, et bases sur lesquelles elle repose.

Ainsi la maladie et le genre d'aliment qu'elle demande, une fois bien connus, on aura donc égard, dans le régime, aux habitudes du malade et aux heures qu'il a coutume de prendre ses repas. Si la maladie est du genre des fébriles, et qu'elle vienne par accès, il faut attendre que celui-ci soit passé pour donner l'aliment. Cet aliment sera léger les premiers jours de la maladie ; mais la simple tisane, telle que celle qu'Hippocrate conseillait à ses fébricitans, peut

(1) Il n'est rien moins que sage de remplir le malade de nourriture au milieu des grandes douleurs, aussi bien que dans l'augmentation de la maladie, mais bien quand leur état tourne au mieux.

(2) La nourriture humide est la plus convenable aux fébricitans, et encore mieux celle qui approche le plus de l'aquosité, surtout prise en boisson ; si la fièvre a lieu, elle doit être la plus légère possible.

(3) Son devoir est de ne point trop surcharger le malade d'une matière superflue, ni d'augmenter la faiblesse par l'abstinence.

elle également leur convenir en nos climats ? Lommius ne le présume point ; cependant Sydenham ne soutenait ses malades dans les fièvres courantes et simplement aiguës, que par des décoctions d'avoine et d'orge, substances qui ne sont pas beaucoup plus nourrissantes que la crême de tisane. Les enfans et les vieillards supportent moins la faim que les adultes ; c'est une observation à laquelle il faut avoir égard dans le régime, pour être moins sévère avec eux, surtout dans les maladies de long cours. Il ne faut point non plus faire rompre trop tôt avec les anciennes habitudes, quand même elles seraient mauvaises. Hippocrate nous en fait un précepte, en disant : — *A multo tempore consueta etiamsi fuerint deteriora insuetis minùs turbare solent* (1). Et Boërrhaave le confirmait à ses auditeurs, par l'histoire suivante. Un buveur de profession tomba malade en l'absence de son médecin, également buveur et son ami ; la maladie qui était aiguë, allait grand train vers une terminaison funeste, par la rigueur avec laquelle on lui refusait sa boisson favorite. Il était près de périr lorsqu'arriva son ami, qui, le voyant dans un aussi fâcheux état, commença par faire venir une potion où le vin n'était point oublié, et par l'usage ménagé de cette liqueur il eut le plaisir de le ramener d'un si dangereux pas.

DIÉTÉTIQUE.

Usage du vin, et espèces que les Praticiens en reconnaissaient.

Il paraît, en lisant les anciens, et notamment Hippocrate, que le vin entrait plus dans le régime des malades qu'actuellement. A s'en rapporter à ce que dit cet auteur, on voit qu'il prescrivait différentes espèces de vin ; vraisemblablement il le délayait avec de l'eau, comme c'était la coutume autrefois, et comme c'est encore aujourd'hui la nôtre. Dans son livre *De victu in acutis*, il fait mention d'un vin doux, d'un vin blanc et d'un vin noir. Il avait observé que le vin doux, dans les affections de poitrine, attirait davantage les crachats, et qu'il passait plus facilement par le ventre. Il avait aussi remarqué que ce vin n'appaisait point la soif, et qu'il occasionnait des ventosités dans l'estomac et les intestins ; vraisem-

(1) Les choses auxquelles on a été accoutumé depuis long-tems, fussent-elles mauvaises de leur nature, sont sujètes à moins occasionner des troubles, que celles auxquelles on est moins accoutumé.

THÉRAPEUTIQUE.

blablement à raison des principes sucrés qu'on sait produire tous ces effets. Il prescrivait le vin blanc toutes les fois qu'il avait intention d'accélérer la sécrétion des urines et d'appaiser la soif ; ce vin est celui qui porte le moins à la tête, principalement quand il est inodore et léger. Le vin noir était austère ; il le prescrivait dans les laxités du ventre et dans toutes les maladies où l'indication était de fortifier, comme dans les flux passifs. Les Arabes employaient le vin avec succès dans les fièvres pestilentielles, celles surtout où le pouls était singuliérement affaisé. Avicenne et Brassavole le recommandèrent spécialement ; et Crivellati, médecin de Viterbe, dans un ouvrage intitulé *Dell' uso e modo di dare il vino nelle malattie acute*, s'étend beaucoup sur les avantages du vin, notamment dans le délire, les veilles, les insomnies et autres affections qui accompagnent les fièvres nerveuses. Cortacci, dans son traité intitulé *Trutina medica*, parle également en faveur de l'usage du vin dans le traitement des fièvres pestilentielles ; il en discute fort au long les bons comme les mauvais effets, de manière à faire voir qu'il s'énonce d'après l'expérience. Le vin, en effet, offre un moyen dont l'efficacité n'est point assez appréciée parmi nous dans le traitement de beaucoup de maladies aiguës, et notamment dans les fièvres nerveuses malignes, du genre du typhus, lesquelles sont accompagnées de cette espèce de délire qui provient du collapsus. Cullen rapportait à ce sujet, dans ses leçons, l'histoire d'un malade qui, dans un cas semblable, buvait quatre pintes de vin par jour, et qui était repris du délire dès qu'on lui diminuait cette dose. Les vins qui ont du corps, pour parler le langage reçu, tels que ceux de Bordeaux, du Languedoc, d'Oporto, sont très-avantageux dans les maladies asthéniques. Ceux qui ont moins de force agissent jusques sur les troisièmes voies dont ils excitent les sécrétions. Le Madère, celui de Chypre et des Canaries paraissent plus concentrer leur action sur l'estomac, que sur toute autre partie.

Maladies pour lesquelles les modernes l'ont conseillé.

Utilité de l'hydromel.

L'hydromel était encore un genre de boisson fort usité chez les anciens, dans le traitement des maladies aiguës, et qui n'est plus guère en usage aujourd'hui que dans le traitement des affections inflammatoires de la poitrine, sans cependant qu'on

DIÉTÉTIQUE

puisse en dire la raison. Cette boisson se fait en réunissant une certaine quantité de miel à une dose donnée d'eau, et en en rendant la mixtion plus intime au moyen de l'ébullition. Il est d'observation que l'hydromel, ainsi bouilli, relâche moins le ventre que quand il ne l'est pas. Cette boisson convenablement faite, et point trop chargée, adoucit les acrimonies qui irritent les poumons ; elle entraîne les crachats, pousse très-souvent par les urines ; et pour peu que le ventre ait de la disposition à s'ouvrir, elle en facilite les évacuations. On doit cependant éviter d'y avoir recours quand la bile surabonde, et que les malades sont tourmentés de flatuosités, afin d'ôter à celles-ci toute occasion d'augmenter. Une certaine dose de vinaigre unie avec le miel, et cuite convenablement, forme l'oximel, qu'on peut en pareil cas substituer à l'hydromel, dans les potions et boissons qu'on approprie aux différentes circonstances. L'oximel possède, à un certain degré, comme l'hydromel, une qualité nutritive, en même tems qu'il est par lui-même un peu incisif. Il convient beaucoup dans les maladies inflammatoires, accompagnées de stase sur les poumons, et qui sont toujours annoncées par une respiration plus ou moins difficile. Il est également usité dans les fièvres putrides, dans les bilieuses inflammatoires, et avec un double avantage ; car, d'une part, il corrige la trop grande disposition à l'alkalescence ; et de l'autre, il tempère et nourrit plus efficacement que les bouillons ordinaires, qui ne font qu'augmenter la putrescence ; il entraîne vers les reins les acrimonies, qui, retenues dans les voies de la circulation, augmenteraient la gravité des symptômes. La méthode la plus reçue est celle où on le donne uni à la dose d'une once et plus, à une pinte d'infusion de bourrache.

Manière dont se fait l'hydromel, et les maladies auxquelles on l'emploie.

De l'oximel.

Quand la maladie est encore dans son état de crudité, que la fièvre dessèche et crispe les couloirs, que la langue est sèche, croûteuse et gercée, que les fonctions intellectuelles participent au désordre qu'éprouvent tous les ressorts de l'organisme, on s'en tient aux moyens précédens, et l'on attend patiemment le moment où la nature déterminera une crise salutaire. L'aliment léger qu'on donne alors est plus que suffisant pour les organes qui doivent le travailler. Le petit-lait, les émulsions faites avec

Emulsion, et ses différentes espèces.

THÉRAPEUTIQUE.

les pistaches, les amandes, les graines de pavots; la chair cuite de melon, de concombre, les gelées de groseilles, de coing, les sucs d'oranges, d'ananas, ont également leur utilité en pareil cas, comme rafraîchissans, calmans et analeptiques. Quand il convient de restaurer davantage, on leur entremêle le bouillon léger du poulet ou l'eau de veau, qu'on continue jusqu'à une époque suffisamment avancée, pour qu'on puisse découvrir de quel côté la crise aura lieu. Quand elle se manifeste complétement, et que les évacuations qui lui succèdent ont été suffisantes, que le pouls est détendu, mou et régulier, et que la maladie est dans son troisième tems, ou en approche, non-seulement on peut rendre les bouillons plus substantiels, mais encore leur donner plus de corps, en y ajoutant un peu de crême de riz ou d'orge. Il est bon alors de prescrire des fruits rouges, cuits et assaisonnés avec un peu de sucre et d'écorces de citron, tels que les cerises, les prunes, les fraises, les framboises, et généralement tous les fruits acescens et aigrelets, qui nourrissent en même tems qu'ils récréent. On pourra également, à une époque encore plus avancée, conseiller les panades, les herbes potagères cuites à l'eau simple, et légèrement assaisonnées. Les Ecossais, en pareil cas, font usage d'une gelée un peu acidule, qu'ils préparent avec le son d'avoine macéré dans une certaine quantité d'eau chaude; et lorsque le son s'est précipité par le repos, ils décantent la liqueur qui surnage, et la réduisent en consistance de crême qu'ils donnent par cuillerée.

Usage des bouillons, et les espèces qu'on en reconnaît.

Fruits rouges.

Gelée végétale.

Usage du repos.

Les personnes attaquées de maladies aiguës cherchent par elles-mêmes le repos, tant celui du corps, que celui de l'esprit. Les influences nerveuses, dirigées vers les organes vitaux, et employées à vaincre les causes morbifères, ne sauraient être détournées de cette fin, sans préjudice pour le retour de la santé. Il faut donc viser à conserver ce repos par la tranquillité qu'on fera régner autour du malade, surtout dans les affections où l'irruption se fait vers le cerveau ou la poitrine. Les anciens, pénétrés de l'importance de ce précepte, faisaient coucher leurs malades dans des lieux obscurs et éloignés de tout bruit. Peut-être l'observation scrupuleuse de cette coutume aurait-elle ses inconvéniens; car il

est prouvé que la communication des phrénétiques, avec les objets qui les entourent, contribue beaucoup à les rappeler à eux-mêmes, surtout quand leur délire n'est point occasionné par un désordre local. Cette remarque avait déjà été faite par Sydenham, et c'est vraisemblablement pour cette raison qu'il louait beaucoup la méthode de faire sortir les malades de leur lit, et même de les tenir levés quelques heures dans la journée. Il avait observé que cette pratique était le meilleur moyen d'abattre la véhémence de la fièvre, de diminuer le mal de tête, les rêveries ou le coma dont ils étaient affectés. Le sommeil par la torpeur, et la veille par la consommation des forces qu'ils amènent, ainsi que la rétention ou l'évacuation des récrémens et excrémens (1), offrent également différentes indications auxquelles on peut satisfaire, soit par les moyens relatifs au régime alimentaire précédemment indiqué, ou par ceux que la matière médicale fournit, et dont il sera fait mention par la suite. Quant aux passions de l'ame, on doit s'occuper à faire cesser celles qui, trop vives, occasionneraient de trop grands troubles, et qui nuiraient aux évacuations critiques par les mouvemens extraordinaires dont elles pourraient être suivies, et à faire naître celles qui favorisent la détente qu'on espère aux approches des crises. Les Fastes de la médecine sont remplis d'histoires où les erreurs en ce genre ont été non-seulement fâcheuses, mais même funestes, et ils offrent également les moyens variés d'y remédier.

DIÉTÉTIQUE.

Du sommeil.

Conduite à tenir à l'égard des passions de l'ame.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Du Régime à prescrire dans les maladies chroniques.

Sources des maladies chroniques.

LA plupart des maladies chroniques viennent d'un désordre dans quelques viscères, d'une inertie générale, qui est bientôt suivie de cachexie ou de

(1) Le coït, qui procure celle de la semence, offre des indications relatives aux circonstances ; en général, il convient, comme débilitant, dans la prédisposition aux sthéniques, dans les catharres de même genre, et il ne peut que nuire dans les cas contraires.

THÉRAPEUTIQUE.

la présence de quelque virus qui opère d'une manière plus ou moins cachée. La nature passe souvent par des degrés insensibles, pour aller des maladies aiguës aux chroniques; souvent aussi sa marche est plus précipitée, comme il arrive dans celles qui sont la suite des aiguës par décidence, et qui sont accompagnées d'un foyer de matières purulentes; ce qu'on observe quelquefois après des maladies inflammatoires, notamment celles qui siégent sur la poitrine. Le régime doit donc être très-varié dans ces différens cas, et approprié aux circonstances de l'habitude dont on ne doit jamais s'écarter. Galien, dans son livre *De consuetudine*, cite l'histoire d'un péripatéticien célèbre, accoutumé, depuis son enfance, à ne boire que des liqueurs chaudes. Ayant été pris de la fièvre, et forcé d'avaler une potion froide par l'ordonnance de ses médecins, il s'ensuivit des accidens terribles, auxquels succéda une mort très-prompte. Cet exemple, analogue à celui rapporté par Boërrhaave, prouve combien le système d'attaque ou de défense, qu'on adopte dans le traitement d'une maladie, doit toujours être analogue aux habitudes de l'individu. Pour mieux établir ce précepte, nous l'étendrons sur les bases de l'hygiène.

Règles sur l'air.

L'air, qu'on doit chercher à faire respirer dans les maladies chroniques, doit être assez pur, chargé autant qu'il peut l'être, des principes oxygénés qui le rendent respirable, sans néanmoins l'être trop, surtout pour ceux qui ont la poitrine délabrée, et dont les poumons sont tuberculeux. Il est d'observation qu'un pareil air gêne leur respiration, irrite l'intérieur des trachées, excite des spasmes, qui sont suivis de toux plus ou moins répétées. Les phthisiques, dont les poumons leur sont un baromètre aussi sûr que celui des physiciens, ne se trompent point sur les effets de cet air, comparés avec ceux d'un plus humide et moins oxygéné, qui leur convient mieux. On préférera donc de leur faire respirer l'air du matin, chargé de molécules odoriférantes, d'un pré, d'un bois voisin, des bords de la mer, à toute autre atmosphère sèche qui serait aussi plus irritante; et l'on préférera celui-ci pour les malades chez qui la sérosité surabonde, et tend à s'échapper de la mixtion du sang. L'air rempli de corpuscules odorans, de nature stimulante ou surchargée d'oxygène,

quoique

quoique mauvais dans certains cas, peut cependant être bon à ceux qui ont une atonie ou relâchement dans les bronches, comme dans l'asthme humide et autres affections de ce genre. Baglivi donne, à ce sujet, un avis qui devrait plus souvent être mis en pratique. En parlant des avantages de l'air d'une campagne ouverte, il continue : — *Debet itaque asthmaticus sequi bubulcum quandò terram arat, et incedere per sulcum sive viam ab aratro recenter in terrâ factam, et aperto ore respirare aërem, sive halitus nitro-salinos ac sulphureos à recenter ruptis terræ glebis prodeuntes. Tonus pulmonum longo morbo relaxatus nitro-salinâ centralis terræ caloris substantiâ roboratur, confirmatur ac restituitur, eoque restituto circulus quoque liquidorum per pulmonum telas in libertatem ponitur morbusque profligatur* (1). Il est prouvé, par l'expérience, qu'un air, riche en principe oxygéné, tel que celui qu'on respire sur les hautes montagnes, dans les lieux découverts et bien exposés au soleil, contribue également à la guérison dans la paralysie, dans l'hypochondrie, l'anasarque, la chlorose, et dans les maladies asthéniques des enfans; notamment le rachitisme et l'atrophie. Pour ne point entrer dans de trop grands détails, et éviter toute répétition, nous renvoyons aux circonstances qui accompagnent chaque maladie; elles suggéreront à un esprit réfléchi, la meilleure conduite à tenir dans chaque cas, relativement à l'usage de l'air qui conviendra le mieux.

DIÉTÉTIQUE.

Sur les alimens.

La lenteur avec laquelle les maladies chroniques parcourent leur tems, indique assez que la nourriture ne doit point être la même que dans les aiguës. Les alimens doivent être très-peu substantiels dans celles-ci, à raison du mauvais état où sont les premières voies, du trouble dont

---

(1) L'astmatique doit aller derrière le laboureur lorsqu'il est à sa charrue, et même suivre le sillon ou le chemin récemment ouvert par le soc, et respirer de toute sa force l'air ou les vapeurs nitro-salines et sulphureuses qui s'élèvent des mottes de terre rompues. Ainsi le ton des poumons, qui a été relâché par la longueur de la maladie, se fortifiera insensiblement par les émanations nitro-salines de la chaleur centrale de la terre; une fois qu'il sera rétabli, la circulation des liqueurs, à travers le tissu, s'exécutera plus aisément, et la maladie se terminera.

THÉRAPEUTIQUE.

sont affectées les secondes, et du dérangement plus ou moins grand qui s'est introduit dans les fonctions. C'est le contraire dans les maladies chroniques où les forces sont épuisées, et dont le cours doit être d'une certaine durée; celles-ci demandent un régime plus ou moins restaurant, surtout les consomptives avec foyer de matières purulentes et accompagnées de fièvres hectiques, qui minent tacitement les forces par les sueurs et autres évacuations acritiques qu'elles suscitent. Il est, pour ces maladies, une classe de substances qui, à raison de leur qualité nutritive, ont reçu le nom d'alimenteuses par excellence; ce sont les analeptiques.

Usage du lait.

Le lait est sans contredit celui de toutes qui est le plus en usage, et celui qui convient dans le plus grand nombre de circonstances. Les parties nutritives qu'il contient, unies à la sérosité qui leur sert d'excipient, sont facilement portées dans les plus petits vaisseaux où la réparation est nécessaire, en même tems que celle-ci se charge de toutes les parties excrémentitielles, et s'échappe par les couloirs qui lui sont les plus convenables. La quantité de parties nutritives du lait n'est pas la même chez les divers animaux; cette observation ne doit point être indifférente dans la prescription. En général, le lait de vache possède les qualités analeptiques au plus haut point; aussi est-ce à lui qu'on doit recourir, de préférence à tout autre, quand on a la nutrition en vue. Le lait d'ânesse a été fort recommandé par les anciens, dans toutes les maladies consomptives, et notamment dans celles qui sont fomentées par un foyer purulent dans les poumons. C'était celui qu'Hippocrate conseillait préférablement à tout autre; il lui donnait une qualité médicamenteuse avec la décoction de plusieurs plantes, tant altérantes que purgatives; il en faisait même la plupart du tems l'excipient de l'élaterium et autres substances drastiques qu'il donnait fréquemment. Il préférait ce lait à tout autre, en pareil cas, dans la persuasion où il était de sa vertu purgative; et, en lisant ce qu'il en dit, on voit que souvent il le prescrivait seul, pour satisfaire aux indications qui demandaient ce genre d'évacuation. Dans une histoire qu'il nous a laissée du fils d'Erotolaüs, il dit que pour remédier à une

De vache.

D'ânesse.

consomption qu'une ancienne dyssenterie entretenait, il commença par donner le lait d'ânesse comme purgatif, et qu'il vint ensuite à celui de vache comme analeptique. Le lait d'ânesse n'a point eu de plus grand partisan que F. Hoffmann; sa méthode était de l'unir aux eaux de Seltz; et sous cette forme il le donnait aux dyssentériques, aux lientériques, et généralement à tous ceux qu'il soupçonnait d'avoir intérieurement quelques dépôts purulens. Alexandre de Tralles n'a pas été moins appréciateur des bonnes qualités du lait d'ânesse. « Si ce que les malades rejettent par l'expectoration, dit-il, paraît avoir besoin de coction; s'il est d'un vilain aspect, d'une odeur désagréable, le lait d'ânesse est alors le meilleur, non-seulement parce qu'il déterge, mais encore parce qu'il dénature les impuretés. On peut également, continue-t-il, donner le lait de jument, qui est en tout semblable au lait d'ânesse. Aussi ai-je remarqué que tous ceux qui respiraient difficilement en éprouvaient toujours un soulagement marqué quand on le leur donnait à tems; car il rend alors expectorables toutes les matières qui sont dans les lieux les plus profonds du poumon. » La connaissance des proportions qu'ont entre elles les différentes parties du lait d'ânesse, et notamment l'excès du principe saccharin sur les autres, donne lieu de croire que si ces auteurs ont été enthousiastes sur les bons effets de ce lait, du moins ce n'est pas sans quelque fondement. Dans les cas où il est impossible de se le procurer, on peut le remplacer par celui de brebis ou de chèvre, qui peut remplir les mêmes indications analeptiques; mais alors il faut veiller scrupuleusement à la nourriture que ces animaux prennent, car le lait en contracte souvent des qualités contraires aux vues qu'on se propose en y ayant recours. Il faut aussi avoir soin que leur étable soit toujours tenue bien propre, qu'elle soit exposée au soleil et à l'abri du vent.

DIÉTÉTIQUE.

De jument.

Et multâ duram stipulâ filicumque maniplis
Sternere subter humum, glacies ne frigida lædat
Molle pecus, scabiemque ferat, turpesque podagras.
Densior hinc soboles, hinc largi copia lactis.

THÉRAPEUTIQUE.

Quò magis exhausto spumaverit ubere mulctra,
Læta magis pressis manabunt flumina mammis (1).

VIRG.

Tems où le lait se prend; choix.

Le lait se prend le matin à jeun, au sortir du pis de l'animal, à la quantité d'une demi-livre ou d'une livre; on conseille au malade de rester tranquille après l'avoir bu, et même de dormir s'il a l'estomac faible: on ne lui donne rien à prendre que trois heures après, tems où le lait est passé. Les laits d'ânesse, de brebis, de chèvre, de jument, et même de la femelle du chameau, qui sont les plus usités, ont des qualités particulières qui sont relatives aux différens cas de maladies:

At non ulla datur species quæ reddere vires
Possit et antiquum meliùs reparare vigorem,
Quàm quod femineo suges ex ubere, turget
Nectare materies nostrisque simillima succis (2).

GEOF.

Aussi convient-il plus qu'aucun autre, et a-t-il été recommandé, de toute antiquité, dans les affections lentes, provenantes du vice des solides, et dont le marasme est le symptôme le plus évident.

Hæ tibi sint epulæ longo cui languida morbo
Viscera, et amisso velut infans robore corpus.
En redit oris honos, non jam pallore gravatur
Exanguis facies, sicco non ossa tumescunt
Vultu, instauratâ pellis pinguedine splendet (3).

GEOF.

---

(1) Il est bon de jeter sur la terre beaucoup de paille et de fougère, pour que le froid ne puisse nuire à ce faible troupeau, et qu'il n'en contracte aucune gale ni aucune douleur; les petits n'en seront que mieux portans, et le lait plus abondant. Plus le lait, lorsque la mamelle sera épuisée, sera écumeux, plus par un nouveau trait s'écouleront abondamment les flots d'un autre.

(2) Mais il n'en est aucune espèce qui puisse plus promptement réparer l'antique vigueur, que celui qu'on suce aux mamelles d'une femme. Ce fluide est un vrai nectar qui approche le plus de la nature de nos sucs.

(3) Qu'il devienne donc votre nourriture, vous à qui les viscères

On dit être au régime lacté, quand on fait du lait son unique nourriture, quand on le prend à ses repas comme dans les intervalles; le lait de vache est alors celui auquel on a le plus communément recours, tant à raison de sa grande analepticité, que par la facilité qu'on trouve à se le procurer abondamment. Pour peu que les premières voies offrent quelques indices de saburre, il convient de commencer par un minoratif ou un cathartique pour l'entraîner, et rendre le lait plus facile à être digéré. Quand, malgré ces précautions, il a un effet laxatif qui peut nuire, on lui mêle une infusion amère ou une certaine quantité d'eau de chaux. Supposez que le lait passe convenablement, s'il ne restaure point assez, on peut lui allier d'autres nourritures, comme les œufs frais, le riz, l'orge, le salep, le sagou et autres alimens simples de facile digestion. On observe, pendant ce régime, des règles pour le détail desquelles nous renvoyons à notre *Essai sur le lait considéré médicinalement sous ses différens aspects.* DIÉTÉTIQUE. Régime lacté.

Après le lait suivent d'autres analeptiques, dont les principes nutritifs, étant plus rapprochés, nécessitent une plus grande dépense de forces de la part des organes qui les doivent digérer; tels sont les bouillons de viandes d'animaux faits, tels que de vieux coqs, de bœufs et autres qu'on rapproche plus ou moins, et auxquels on unit le vin blanc, le sucre et la canelle, ayant soin de les prescrire le plus chaud que les malades peuvent le prendre. Après eux viennent les légumineux, les graminés, les racines, les tiges mêmes des végétaux que l'art travaille et offre sous les noms de sagou, de salep, de vermicelle et de fécules, qui sont autant de substances alimenteuses excellentes, et qui nourrissent très-bien quand elles sont convenablement administrées. On en fait des bouillons, des crêmes et des gelées, qu'on acidule avec le citron, l'orange, et qu'on aromatise de la manière la plus agréable. Quand l'estomac est Analeptiques plus consistans.

---

dépérissent par l'action d'une maladie trop longue, et dont le corps, comme celui d'un enfant, est languissant par la perte de sa force. Bientôt le brillant coloris de votre visage reparaîtra, la paleur lui cédera la place, les os ne paraîtront plus comme s'ils eussent été dépouillés de leurs chairs, et la peau, fournie de nouvelles graisses, brillera comme précédemment.

THÉRAPEUTIQUE.

suffisamment fortifié par ces alimens, on leur fait succéder les œufs bien frais, et cuits à la mouillette; et lorsqu'on présume qu'une nourriture plus restaurante ne peut entraîner aucun danger, on en donne une qui l'est davantage, et dont le pain bien levé fait la base. On préfère celui de seigle bien cuit quand les viscères sont chauds, que la digestion s'opère promptement, et que le ventre est serré : on en fait des panades qu'on assaisonne avec du beurre et un peu de sel. Les viandes qu'on prescrit alors sont les blanches, de préférence aux noires qui sont plus pesantes, et qui fourniraient un chyle d'une hématôse plus difficile. Le poulet en fournit une préférable à celle de tout autre animal, même à celle du poisson, qui est réputée la meilleure. On en facilitera la digestion par quelques aromates et par un peu de vin pur pris à la fin des repas. On prescrit encore les herbages bien cuits, et simplement assaisonnés, notamment ceux de la classe des oligochyles. Quand il y a indication à porter par les urines, on préfère ceux en qui l'on reconnaît quelques qualités diurétiques, comme le chou, le céleri, les asperges, les artichaux. S'il faut corriger une diathèse scorbutique, on insiste sur le cresson de fontaine, alenois, les raves et radis. On a également recours à ceux d'une nature laxative, tels que les pruneaux, la chicorée, l'endive, la laitue et les épinards cuits, quand il est nécessaire d'entretenir les évacuations du ventre; l'aliment alors est d'autant meilleur, qu'il tient du médicament indiqué.

Boisson dans les maladies chroniques.

La boisson, dans les maladies chroniques, ne doit point être donnée sans avoir égard aux circonstances. La plus simple, l'eau, est très-utile dans la phthisie pulmonaire; elle remédie à l'érétisme des vaisseaux enflammés, et diminue conséquemment l'activité des causes qui produisent et entretiennent la suppuration; il convient, pour la fixer davantage, de l'unir alors au mucilagineux; c'est dans cette vue qu'on donne la solution de gomme arabique, la décoction blanche. Ces prescriptions sont également utiles dans la phthisie vésicale et rénale, pour faciliter l'évacuation du pus, diminuer l'inflammation et ses suites; les eaux minérales simples leur sont cependant préférables par leurs qualités diurétiques. Dans les engorgemens lents des organes, accom-

pagnés de viscosités, il faut concilier aux boissons la faculté apéritive, pour aider les vaisseaux à se débarrasser des sucs qui les oppriment : les eaux sulphureuses martiales, les liqueurs fermentées, notamment le vin blanc, sont celles à préférer. Quand l'engorgement est bilieux et que la stase tourne à l'atrabile, comme chez les mélancoliques, l'eau simple ou aiguisée de quelques sels neutres, les eaux minérales froides et gazeuses, sont les plus convenables. Ces moyens ont également valeur dans les affections cutanées, comme la gale, les dartres et érésipèles récurrens, dans la goutte et autres. L'eau enrichie du principe volatil des crucifères, dans l'état du plus grand rapprochement, est la boisson qui convient le mieux dans la diathèse scorbutique, et les affections qui en dépendent. Donnée seule, au degré de chaleur de l'atmosphère ou beaucoup au-dessus, sans aucune addition, elle est un spécifique dans beaucoup d'affections nerveuses; elle convient encore sous forme de bain, de lavemens ou en boisson, notamment lorsque ces maladies proviennent d'une trop grande excitabilité de la fibre. Quand celles-ci dérivent de la faiblesse de la fibre et de l'inertie des organes qu'elles forment, l'eau au terme de la glace, en bain ou boisson, jointe aux autres toniques, est la boisson qui convient le mieux.

DIÉTÉTIQUE.

Préceptes sur l'exercice.

L'exercice dans les maladies chroniques est très-utile, surtout quand aucun vice local bien évident ne s'y oppose; il l'est même dans plusieurs de celles-ci, surtout quand elles ne sont point trop avancées. Mais chez les sujets cacochymes, ou chez ceux qui ont quelques viscères en suppuration, il faut que cet exercice soit bien modéré, surtout dans le commencement. Ici l'on doit entendre par l'exercice, non-seulement le mouvement actif qu'on se procure par soi-même, mais encore celui qu'on reçoit passivement par des frictions. Ce moyen, si apprécié de Galien, qui a écrit un livre sur elles, a une efficacité reconnue dans les maladies *à serosâ colluvie*, et dans celles qui dérivent d'un manque d'action dans les organes. Aussi en observe-t-on souvent les bons effets dans la paralysie et l'anasarque, où il est si avantageux de ranimer l'énergie musculaire par un exercice proportionné aux forces du malade, aussi bien que par des frictions prudemment administrées. S'il

THÉRAPEUTIQUE.

est utile dans les marasmes, il doit également être réglé d'après l'état de la maladie qui l'indique. Il faut, dans le choix de ce moyen, faire attention aux circonstances qui le demandent ou l'excluent ; car, si l'on se trompe, le malade encourt le plus grand danger. Il en est de même des passions vives de l'ame, qui, dans le plus grand nombre de cas, sont préférables aux douces, peu propres à mettre la fibre en action. Les maladies chroniques, surtout celles qui sont sans matière, et qui ont leur cause dans le chagrin, sont sans contredit celles sur qui la morale a le plus grand pouvoir. Savoir alors gouverner le principe immatériel, d'où dérive tout le mal, est assurément un des plus grands moyens de la médecine, qui seul peut guérir par lui-même, pendant que les autres ne peuvent rien sans lui. C'est pourquoi le médecin, qui joint à ses connaissances l'art de persuader, est toujours plus sûr de réussir dans pareil cas, que celui qui n'a point le talent de la parole. Baglivi en fait la remarque, en disant : — *Medicus namque in sermone potens et artium suadendi peritissimus tantam vim dicendi facultate medicamentis astruit, et tantam doctrinæ suæ fidem in ægro excitat, ut interdùm abjectissimis remediis difficiles morbos superavit, quod medici doctiores, sed in dicendo languidi molles ac penè emortui nobilioribus pharmacis præstare non potuerunt* (1). Mais à ce moyen efficace de consolation peut succéder la musique, cet art enchanteur qui émeut si diversement l'ame, selon le caractère de l'harmonie, et dont le succès est si marqué dans les affections nerveuses et mélancoliques. Nous rapporterons également à ce moyen de guérison, les douces sensations que font éprouver le récit de nouvelles heureuses, l'agréable tableau d'une nature variée, l'enjouement de la conversation et autres qui tiennent la fibre sensitive dans un état d'érection et d'animation si nécessaire aux opérations de la vie.

Sur les passions.

---

(1) Le médecin qui possède l'art de parler et de persuader, donne une telle force aux remèdes par son éloquence, et excite chez le malade une telle confiance en son pouvoir, qu'il a souvent guéri des maladies graves par des remèdes fort communs, dont d'autres médecins, plus savans, mais moins persuasifs par leurs discours, n'auraient pu venir à bout par des remèdes plus énergiques.

DIÉTÉTIQUE.

Corollaires.

Nous terminerons cette section en établissant les axiômes suivans; 1°. les vieillards, par rapport au régime, doivent être traités comme les enfans; il faut leur donner peu d'alimens à la fois, et souvent. 2°. Les alimens seront d'autant plus légers, que la maladie sera présumée devoir durer peu de tems. 3°. Il faut préférer, dans les maladies aiguës, ceux qui sont de nature végétale et acide, à ceux qui, provenans du règne animal, seraient trop nutritifs et ne tendraient qu'à conserver ou augmenter les forces qu'on cherche à déprimer. 4°. Il faut les prescrire dans les intervalles lucides ou apyrectiques, dans les fièvres intermittentes; hors les exacerbations ou paroxymes, dans les rémittentes; et au déclin, dans les continues de très-courte durée, et le matin de préférence. 5°. L'aliment, dans les maladies chroniques, sera prescrit d'après la nature de leurs causes, afin de remédier à celle-ci le plus complétement; il sera pris plutôt du règne animal que du végétal, dans tous les cas où l'estomac pèche par trop de faiblesse, et par la facilité que les acrimonies acides trouvent à s'y développer. 6°. On prescrira peu d'aliment d'abord à ceux qui auront été exténués d'une manière lente, et on en rapprochera les doses chez ceux qui l'auront été promptement, comme Hippocrate le recommande dans l'aphorisme suivant: *Corpora quæ lentè extenuata sunt, lentè; quæ verò celeriter, celeriter reficienda* (1).

(1) Les personnes qui auront été exténuées lentement par une maladie de longue durée, seront également rétablies d'une manière lente: on agira avec plus de célérité chez celles dont les effets du mal auront été plus prompts.

THÉRAPEUTIQUE.

SECTION SECONDE.

DE LA PHARMACEUTIQUE

OU

DES MÉDICAMENS CONSIDÉRÉS COMME SECOND MOYEN DE GUÉRISON.

Ce qu'on entend par médicamens.

LES médicamens sont, à proprement parler, tous les moyens substantiels à l'aide desquels le médecin opère, dans l'organisme, les changemens qu'il croit convenables d'après les indications actuellement existantes. On désigne plus particuliérement sous ce nom, toute substance qui, donnée intérieurement ou appliquée au-dehors, change la mauvaise disposition du corps en une meilleure. Hippocrate définissait le médicament : — *Quod omnia è præsenti statu dimovens, opem fert* (1). En parcourant les livres de l'art, on est étonné de la prodigalité avec laquelle ils étalent ses richesses en ce genre.

Quidquid agat morbus, prastò sunt germina mille ;
Mille medendi artes, seu sit purgantibus alvum ;
Seu sit opus fluxam lenè adstingentibus, adsunt
Mille anni florentis opes et mille manipli
Pubentum herbarum (2).

SAVASTANI, *Just. rei herb. lib. IV.*

Elle surpasse la croyance quand on ajoute ceux que la mode, qui s'étend sur tout, n'a que trop souvent

(1) Ce qui, déplaçant les choses de leur état présent, porte un soulagement certain.

(2) Sous quelque aspect que se présente la maladie, l'art offre mille moyens pour la combattre, soit qu'il faille procurer des évacuations par des purgatifs, ou resserrer celles qui passent les bornes par des astringens. La saison du printems offre toutes ses richesses dans les plantes agréables qui croissent de toutes parts.

introduits dans la pratique d'une science, d'où l'on aurait dû pour toujours l'exclure. Pour que le médicament remplisse les indications qui le désignent, il faut que celui qui l'emploie en connaisse bien la nature, le tems où il faut le donner, la manière dont il doit être pris, et la dose qui convient, sans quoi les erreurs s'offrent de toutes parts dans la pratique.

PHARMACEUTIQUE.

En quoi l'aliment, les médicamens et le poison diffèrent entre eux.

L'aliment, le médicament et le poison sont des substances qu'on ne saurait confondre entre elles, pour peu qu'on fasse attention à leurs propriétés. L'aliment maintient le corps dans l'état où il doit être pour subvenir à l'exercice des fonctions, le médicament le ramène à cet état lorsqu'il s'en est éloigné, et le poison l'affecte tellement, que les fonctions en sont plus ou moins perverties. L'aliment devient quelquefois médicament quand, soumis aux actions de l'organisme, il peut acquérir une qualité secondaire et opposée au caractère de la maladie; ainsi la crême d'orge, les fécules et les sucs sucrés ont une pareille propriété dans les synoques putrides. Le médicament devient un poison quand il est donné à trop haute dose, et dans les circonstances peu propres à favoriser son action Le poison peut devenir médicament entre les mains de l'homme prudent, mais il ne saurait être converti en aliment, à raison du manque de principes nutritifs dans sa mixtion. Ces substances, douées de qualités, dont la nature est une, offrant à l'analyse des produits invariables, devraient donc opérer des effets toujours identiques, si elles agissaient sur des parties dont le mode de disposition fût toujours le même. Mais le corps humain, sur lequel se passe leur opération, a son genre de vie qui, plus ou moins émovible chez les différens sujets, s'oppose par-là à cette unité d'effet. Ses organes jouissent d'une faculté élective, qui leur fait admettre les substances qui sympathisent avec leur texture, et d'une répulsive qui, convulsant les fibres, ferme tout accès à celles qui, introduites dans l'organisme, en bouleverseraient les opérations.

Ce que deviennent les remèdes entre les mains de l'ignorant.

Les médicamens sont sans contredit de grands agens quand ils sont prescrits par un homme sage et instruit, qui se conduit d'après les indications raisonnées et fondées sur l'expérience; mais ils deviennent un glaive à deux tranchans dans les mains de l'ignorance, et un glaive dont le coup pourra

THÉRAPEUTIQUE.

être salutaire ou mortel, selon les circonstances qui dépendront alors du hasard. De là le succès des ignorans et des charlatans, qui est si fréquemment détruit par les erreurs grossières où ils tombent, et où les entraînent la cupidité et le défaut de principes. Mais pour que les médicamens puissent mieux remplir les vues qu'on se propose, et qu'ils agissent de la manière la plus certaine et la plus évidente, il faut les simplifier autant qu'il est possible, et n'en point trop surcharger les formules. Baglivi donne ce conseil, en disant : — *Parcat igitur ignarum vulgus, parcant et medici tantis remediorum formulis; nam sæpissimè quies lecti, et quies à negotiis ipsaque demùm à remediis abstinentia morbum jugulat quem usus remediorum frustraneus magis exacerbaret* (1). Et ailleurs il s'écrie : *Tyrones mei, quàm paucis remediis curantur morbi, quàm plures vitâ tollit remediorum farrago* (1) *!*

Division des médicamens, établie par les auteurs de matières médicales.

Les médicamens ont été divisés en différentes classes, selon les vues particulières de ceux qui en ont traité. Les auteurs de matière médicale les ont divisés en simples, en composés et en chimiques. Les simples, selon eux, sont ceux qu'on emploie tels que la nature les offre sur la surface de la terre ou dans son intérieur; les composés sont formés de l'union, par mélange, de plusieurs substances simples; ce sont des espèces d'aggrégats, pour parler le langage des chimistes. Ces remèdes sont nommés galéniques, parce qu'ils étaient les seuls dont on fît usage du tems de Galien, et dont cet auteur ait expressément fait mention dans son Traité des Médicamens. Les remèdes chimiques sont le résultat des opérations de la chimie; ils ne se sont introduits dans la pratique que depuis Arnaud de Villeneuve, qui les a vantés le premier. Les naturalistes ont aussi donné leur division, qu'ils ont prise des trois règnes, savoir; les minéraux, les végétaux et les animaux. Quoique ces trois classes en renferment le plus grand

Les naturalistes.

(1) Que le commun des hommes, que les médecins mêmes, évitent ces formules si surchargées de remèdes; car souvent le seul repos du lit, la cessation des affaires et l'abstinence des remèdes ont arrêté une maladie que l'usage inconsidéré de ces moyens eût empirée. --- O mes élèves, avec combien peu de remèdes on peut guérir les maladies! combien d'hommes ont dû leur mort à une polypharmacie peu raisonnée!

nombre, ils ne s'y trouvent cependant pas tous. La matière de la chaleur, de la lumière, celle de l'électricité répandue dans l'espace, et qui agit si sensiblement sur les chaux métalliques et les végétaux, n'y sont point comprises, quoique par elles-mêmes elles puissent opérer sur l'organisme une action véritablement médicamenteuse. Les pharmaciens distinguent également les médicamens en officinaux, domestiques et magistraux. Les officinaux sont ceux qu'on conserve toujours prêts pour subvenir dans les besoins pressans; tels sont la thériaque, le mithridate, les confections, l'émétique, les syrops et autres de différente nature. Les domestiques sont ceux qu'on peut faire chez soi, et qui ne demandent qu'une simple macération ou ébullition, pour communiquer à l'eau leurs propriétés particulières; telles sont les tisanes, les décoctions et les lavemens simples. Les magistraux sont ceux qu'on prépare d'après l'ordonnance du médecin, et sur-le-champ, d'où leur est venu le nom d'extemporanés; telles sont les potions éthérées, calmantes, pectorales, les loochs et juleps, qui perdraient de leurs qualités s'ils étaient trop long-tems conservés dans l'état de mixtion qu'on les prescrit.

Les pharmaciens.

Enfin les médecins, ne faisant attention qu'aux parties sur lesquelles ils agissent et aux effets qu'ils procurent, les ont divisés en internes et externes, en évacuans et altérans, en doux et en actifs ou héroïques. Les internes sont ceux qu'on porte sur les surfaces intérieures du corps, n'importe la voie qui leur donne admission; ces remèdes sont spécialement ceux dont les médecins font le plus grand usage, et que le vulgaire attend toujours d'eux lorsqu'il les consulte. En passant des surfaces sur lesquelles ils sont appliqués, jusque dans les détours les plus profonds, non-seulement ils agissent sur les humeurs, mais encore sur les plus petites fibres de la machine. Ces remèdes se prescrivent sous forme de tisane, d'apozème, de potion, de julep, de teinture, de goutte, de loochs, de confection, de conserve, d'extrait, d'électuaire, d'opiat, de bols, de pilules, de tablettes, de rotule, de pâte, de poudre et autres. Les externes ou topiques sont ceux qu'on applique sur la surface extérieure du corps, et qui opèrent sur elle des changemens d'après les

Les médecins.

THÉRAPEUTIQUE.

mêmes lois que ceux qui sont portés intérieurement. Ces remèdes s'appliquent sous forme d'onguent, de linimens, de fomentation, d'embrocation, de frictions, d'épithême, de fumigation, d'injection, etc. Ces remèdes ne méritent leur nom qu'autant que leur opération ne s'étend pas plus loin qu'au lieu où ils sont; car si l'on applique sur la peau un remède qui parvienne jusque dans les voies de la circulation, ou seulement dans les espaces cellulaires, ou qu'il n'agisse que par sympathie sur toute la machine, ce médicament, quoiqu'externe par son application, sera réellement interne par ses effets. Les évacuans sont ceux qui occasionnent une déplétion, en déterminant une excrétion quelconque; tels sont les purgatifs, les vomitifs, les diurétiques et autres. Les altérans agissent en occasionnant une nouvelle combinaison dans le système des solides, sans produire aucune évacuation; tels sont les astringens, les toniques, les calmans, les narcotiques et toutes les préparations opiacées. Les doux agissent paisiblement, sans produire aucun tumulte ou trouble; tels sont les rafraîchissans. Les actifs ou héroïques produisent de vives émotions ou secousses, d'où s'ensuivent de grands et prompts changemens; tels sont les émétiques, les drastiques, les sternutatoires, etc. Ces notions générales données, passons à d'autres détails.

CHAPITRE PREMIER.

De l'art de formuler ou de disposer les médicamens, pour remplir les indications médicales.

Il ne suffit pas de connaître les sources d'où l'on tire les médicamens, les différentes vertus de chacun d'eux dans leur état naturel ou de mixtion, il faut encore savoir les combiner de la manière qui puisse le mieux convenir aux indications qu'on a en vue. Cette connaissance est la science qui constitue le vrai médecin, celle qui le distingue de la foule de ceux qui prescrivent des remèdes sans avoir les notions des substances qu'ils emploient.

Ce qu'on entend par formule.

On entend par formule la manière dont on exprime, par caractères connus, les médicamens qu'on

reconnaît nécessaires pour remplir l'indication. La formule doit donc être faite d'après les indications qui se présentent, et appropriée au sexe, au tempérament, à l'âge, à l'état de la maladie et aux différentes circonstances qui peuvent se rencontrer. La matière de la formule constitue ce qu'on en appelle les ingrédiens. En général, on en distingue quatre, la base, l'adjuvant ou l'auxiliaire, le correctif et l'excipient. Les anciens en admettaient un cinquième, qui était le dirigeant; ils l'employaient lorsqu'ils voulaient que le remède se portât spécialement sur une partie de préférence à une autre. Ainsi lorsqu'ils avaient intention de déterminer l'action d'un purgatif sur le cerveau, pour en entraîner les sérosités, dans ce qu'ils appelaient intempérie froide de la tête, ils ajoutaient à la formule un remède céphalique qu'ils regardaient comme propre à produire cet effet. Des notions plus étendues sur l'économie animale ont fait rejeter ce dernier ingrédient

PHARMACEUTIQUE.

Ingrédiens.

La base est le médicament sur lequel on compte le plus dans la formule; elle doit être placée à la tête, et prédominer sur les autres substances, non parce qu'elle l'emporte sur elles par le poids, mais par ses propriétés actives. La base peut être simple ou composée; elle est simple, lorsqu'elle est à peu près la seule qui ait la vertu sur laquelle on compte; tel est le quinquina dans un apozème fébrifuge, où seraient d'autres plantes qui n'auraient point cette qualité. Elle est composée dans une formule fébrifuge, où les plantes amères, idiogènes, pourraient chacune remplir ce but; telle est celle où entreraient le chamœdris, le chamœpytis, la petite centaurée, l'absynthe et autres plantes amères dont on se servait autrefois avant qu'on connût le quinquina. La base doit être simple autant qu'il est possible, afin de rendre le remède plus facile à prendre, et son action plus aisée à connaître.

Base.

L'adjuvant ou auxiliaire indique, par sa dénomination, qu'il doit avoir les mêmes propriétés que la base, afin d'aider à son action. On le nomme encore stimulant, parce qu'on présume que son action est fondée sur une irritation spécifique qui favorise l'opération de la base. Le plus souvent on le fait entrer dans la formule pour diminuer le dégoût que la base pourrait produire par son trop grand

Adjuvant.

volume. La scamonée, qu'on ajoute à une plus grande dose de jalap dans une poudre purgative, offre un exemple d'adjuvant, relativement à l'effet qu'on attend de la formule.

Correctif.

Le correctif est employé, ou pour diminuer l'activité de la base, par exemple, lorsqu'on mêle un alkali fixe avec des résines purgatives, dans la vue que celles-ci soient moins actives et moins capables de produire des superpurgations, ou pour masquer la saveur et l'odeur désagréable de certaines drogues; et défendre les organes contre l'activité des substances trop irritantes, comme quand on joint aux remèdes héroïques des aromates, des huileux, des mucilagineux ou des saccharins: on choisit dans ces cas la substance la plus convenable, et celle qui est la moins contraire à l'effet du remède.

Excipient.

L'excipient ou constituant est ce qui donne la forme et la consistance au médicament; il doit encore être approprié à la base et aux vues médicales, et sa quantité définie. Les excipiens qui sont fluides, sont nommés véhicules; tels sont l'eau, le vin, le vinaigre, l'esprit-de-vin, etc. Les excipiens plus consistans sont nommés intermèdes; tels sont le jaune d'œuf, le mucilage et les extraits des plantes. Ces notions mises en avant, voyons comment il faut constituer la formule.

Manière de la faire.

On doit d'abord l'intituler; quelques-uns cependant s'en dispensent, et renvoient le titre à la fin, en donnant le *modus faciendi*. Quand on intitule la formule, il faut éviter tout titre fastueux, et encore plus les propriétés sur lesquelles on n'est point d'accord. Il faut ensuite écrire lisiblement et distinctement le nom de chaque drogue, à gauche, successivement les unes au-dessus des autres, et toujours à la ligne pour plus de clarté, en faisant précéder la base du signe ♃ qui veut dire *Prenez*. Quand on en emploie plusieurs à la même dose, il faut les mettre les unes au-dessus des autres, ayant soin de les réunir par une acolade, à gauche de laquelle on met la quantité. Au-dessous de la base on met l'adjuvant ou l'auxiliaire, ensuite le correctif et enfin l'excipient, dont il faut prescrire la quantité qui doit être employée, et celle qui doit rester si c'est une décoction. Au bout de chaque ligne ou phrase, on pose le caractère qui désigne le poids de chaque substance; on

on trouvera ces signes avec leur valeur, dans la table suivante. PHARMACEUTIQUE.

Livres.	Onces.	Gros.	Scrupules.	Grains.
℔ I.	℥ XII.	ʒ XCVI.	℈ CCCXXVIII.	gr 5760.
℔ ß.	℥ VI.	ʒ XLVIII.	℈ CXLIV.	2880.
	℥ I.	ʒ VIII.	℈ XXXIV.	480.
	℥ ß.	ʒ IV.	℈ XII.	240.
		ʒ I.	℈ III.	60.
		ʒ ß.	℈ I ß.	30.
			℈ I.	20.
			℈ ß.	10.
				I. = I.

Le *modus faciendi* ou la manière de préparer les ingrédiens doit faire un *alinéa* dans la formule, ainsi que le *signetur* qui succède à la manière de prendre le remède. L'un et l'autre doivent toujours être placés au bas de la formule, qui, ainsi disposée, sera méthodique, et empêchera qu'on ne tombe dans aucune erreur. Pour mettre tout ceci en évidence, ayons recours à un exemple.

POTION PURGATIVE.

♃. *Mann. choisie* .... ℥ II. Base.
Sen. mond .... } a͠a ...... ʒ II. Auxiliaire.
Agaric .... }
Racine de scrophul .... ʒ I. Correctif.
Décoct. de chicor. sauvag... S. Q. Excipient.
Faites bouillir un instant, puis infuser s. A. jusqu'à la dose de . ℥ IV. *Modus faciendi.*
Passez, et donnez le matin vers les six heures, en une seule dose.

PETIT-RADEL, D. M. P. *signetur.*

Les formules n'offrent pas toujours une telle réunion d'ingrédiens, celles surtout qu'on compose avec des médicamens altérans : on y trouve souvent que des substances qu'on peut regarder comme autant de bases, en ce que leurs propriétés sont toutes à peu près les mêmes ; d'autres fois ces bases sont simples, et quelquefois il n'y en a qu'une ; mais tout ceci ne doit s'entendre que des formules dictées par le savoir et le jugement ; car dans celles prescrites par la routine, on n'y voit qu'un chaos où l'on ne peut rien

Ne sont pas toujours aussi compliquées.

THÉRAPEUTIQUE.

débrouiller. S'il est un moyen de perfectionner la pratique de la médecine, c'est sans contredit celui qu'offre l'art de formuler; aussi pour empêcher de tomber dans aucune erreur sur ce point, établirons-nous quelques règles, qui seront d'une bien grande importance dans la pratique.

Règles à observer dans la prescription.

1°. Il faut éviter de faire entrer, dans la formule, des substances susceptibles de se décomposer par leur mélange; telles seraient la potasse et le muriate d'ammoniaque, la soude et le muriate d'ammoniaque et autres sels, tels que les lois d'affinité indiquent être décomposables les uns par les autres. 2°. On ne doit point y trouver les mêmes substances sous différens noms; la connaissance de la matière médicale fera éviter cette erreur. 3°. On préférera toujours les substances les moins volumineuses à celles qui le sont plus, pour diminuer le désagrément qu'occasionnerait la déglutition du remède. 4°. Il faut toujours faire en sorte de flatter la vue par la couleur et autres apparences extérieures, qui n'influent en rien sur la nature du remède. 5°. Il faut, autant qu'il est possible, ne prescrire que ceux aisés à composer, et qui se rencontrent le plus fréquemment, afin que le pharmacien ne puisse recourir à d'autres pour remplacer ceux de la formule qu'il n'aurait point. 6°. Il faut éviter les remèdes chers que la chimie a démontré n'avoir aucune vertu, tels que les fragmens précieux, le bezoard oriental, l'usnée, les perles et autres de ce genre, auxquels on accordait autrefois de merveilleuses propriétés. 7°. Il faut que la nature de l'excipient ne puisse détruire celle du remède; les notions de chimie feront éviter toute erreur sur ce point. 8°. L'excipient sera le plus agréable possible, afin de n'occasionner aucune répugnance, sur-tout quand cette répugnance ne peut servir en rien à l'opération du remède.

Così a l'egro fanciul porgiamo aspersi
Di soave licor gli orli del vaso;
Succhi amari ingannato in tanto ei beve,
I da l'inganno suo vita riceve (1).

Il Tasso.

(1) Ainsi l'on enduit de liqueurs agréables les bords de la coupe

On doit distinguer deux tems pour la prise du remède, celui de nécessité et celui d'élection. Celui de nécessité demande qu'on donne le remède sur-le-champ, pour subvenir le plus promptement possible à ce qu'on appelle l'urgent, c'est-à-dire, à quelqu'épiphénomène auquel on ne s'attendait pas. Celui d'élection est celui qui est au choix du médecin; c'est ordinairement à six heures du matin, quatre de l'après-midi ou vers les neuf heures du soir; ces heures sont désignées, dans la pratique, sous le nom d'heures médicinales. On les désigne avant le *signetur*, et l'on a soin d'y noter la manière de prendre le remède, si c'est par cuillerée, par goutte, en une seule fois ou en plusieurs, quel sera le véhicule ou l'intermède; toutes ces choses forment ce qu'on appelle l'instruction, qui doit toujours être exprimée dans la langue du pays où l'on pratique, lorsqu'on écrit la formule en latin.

PHARMACEUTIQUE.

Relativement aux tems où il faut prendre le remède

CHAPITRE DEUXIÈME.

De la manière générale d'agir des médicamens.

Pour que le médicament produise un effet quelconque lors de son application, il faut que sa propre substance ou ses émanations puissent être en contact avec quelques-unes des parties du corps; car quoiqu'il soit au pouvoir de l'imagination d'activer quelquefois les ressorts de l'organisme, de manière à y produire des altérations qui approchent de celles qu'occasionnerait un médicament, néanmoins, comme ces altérations ne sont que l'effet du moment, ce serait à tort qu'on compterait sur elles dans un traitement où il faut une continuité d'effets. Aussi les moyens de guérison qu'on allait chercher autrefois dans la sympathie, et ceux que fournissait, il y a quelques années, le magnétisme animal, doivent-ils moins être regardés comme médicamens que comme circonstances accessoires à l'action médicamenteuse: de là le peu d'efficacité de cette médecine transcendante

Circonstances nécessaires pour que le médicament puisse opérer son effet.

---

qu'on présente à un enfant; l'innocent, trompé par cette ruse, boit les sucs amers qu'elle contient, et ainsi il reçoit la vie de son erreur.

THÉRAPEUTIQUE.

chez ceux dont l'imagination n'était point préoccupée. Mais comme il ne s'agit ici que de l'action physique des médicamens ; nous nous bornerons aux seuls phénomènes constatés par l'observation et l'expérience ; uniques guides à suivre pour prononcer, sans se tromper, dans une matière aussi difficile à traiter.

Qualités des médicamens, auxquelles on peut rapporter leurs vertus.

Les notions jusqu'ici acquises ont établi que l'action des médicamens pouvait se rapporter à leur sapidité, leur odorabilité, leur divisibilité, et à l'affinité qu'ils ont dans ce dernier état avec les parties sur lesquelles on les applique. Mais comment celles-ci, d'après de pareilles propriétés, sont-elles affectées jusque dans leurs moindres molécules ? Boërrhaave, qui interprêtait tous les phénomènes de l'économie animale d'après les lois générales de la mécanique, expliquait également d'après elles ceux qui s'ensuivaient de l'application des médicamens. Il voyait partout des pointes, des sphères, des coins, des cônes et des cubes, et passait sous silence la puissance qui mettait ces forces en action. Les propriétés de la fibre, plus étudiées de nos jours, jettent une plus grande lumière sur ce point de doctrine. En effet, ces propriétés étant le principe de toutes les actions qui se passent dans l'économie animale, et les médicamens n'opérant qu'en ajoutant ou soustrayant à ces actions, on voit que c'est uniquement vers elles qu'il faut se tourner si l'on veut avoir une explication autant satisfaisante qu'il est possible sur l'action médicamenteuse. En parcourant les causes radicales des maladies inhérentes aux solides, nous avons vu qu'on pouvait les rapporter à l'augmentation, à la diminution ou à l'abolition de ces propriétés. Mais en ne considérant la nature des médicamens que par la saveur et l'odeur, qui sont les premiers juges qu'on consulte d'abord quand il s'agit de statuer sur la propriété d'un remède, on s'apperçoit bientôt qu'ils sont tous plus ou moins propres à augmenter, diminuer ou détruire les propriétés de la fibre, et de là s'ensuivent de nouvelles modifications du principe vital qui change l'état pathologique des organes et les ramène à l'exercice libre de leurs fonctions premières (1).

(1) La saveur manifeste, dans les médicamens, une qualité amère,

PHARMACEUTIQUE.

Pouvoir des nerfs sur l'action médicamenteuse.

Mais la puissance nerveuse n'est point indifférente à toutes ces actions. Il est en effet notoire que le médicament étant toujours le même, son action est d'autant plus grande que les nerfs sont plus à nu, et conséquemment dans un état de plus grande émovibilité. Ceci est prouvé par l'effet des émétiques ou des purgatifs, qui devient d'autant moindre qu'on leur unit une plus ou moins grande quantité d'opium; par la superpurgation qui arrive à ceux qui sont agités de passions violentes après avoir pris un léger cathartique; par l'efficacité plus certaine des résolutifs, discussifs et phénigmes, sur une partie dont on a mis auparavant les nerfs dans un nouvel état d'animation par le frottement, et par nombre d'autres observations qu'on a occasion de faire dans la pratique. C'est à cette différence de disposition des nerfs sur une partie, qu'on doit rapporter pourquoi la poudre de bétoine, de muguet, plantes qui sur la langue donnent une saveur naturellement douce, portée sur la membrane pituitaire, occasionne des

---

douce, acide, âcre, austère, salée, visqueuse, sèche, aqueuse et grasse, dont l'effet est nécessaire à connaître relativement aux cas qui les requièrent; les médicamens amers fortifient les solides, donnent une activité nouvelle à l'estomac, arrêtent la septicité, aiguisent la bile et tuent les vers. Les doux relachent les solides et tempèrent l'acrimonie des humeurs. Les acides calment la soif, modèrent la chaleur, s'opposent à la pourriture, condensent les liqueurs, durcissent les solides. Les âcres échauffent, accélèrent le cours des humeurs en irritant la fibre, excitent les sécrétions et souvent même occasionnent corrosion. Les austères épaississent les humeurs, resserrent et durcissent les vaisseaux, dessèchent conséquemment les plaies, les ulcères et arrêtent les flux. Les salins irritent et stimulent, divisent les humeurs et facilitent les évacuations. Les visqueux amollissent, relâchent, lubréfient et invisquent les acrimonies. Les gras récens ont la même propriété; ils deviennent stimulans quand ils sont anciens et rances. Les secs absorbent l'humidité, obstruent les canaux et donnent de la roideur à la fibre. Les aqueux, toujours insipides, humectent les solides, les relâchent, délaient les humeurs et désobstruent les conduits. Les médicamens odorans agissent diversement, selon la nature de leurs principes volatils. Ceux qui sont de nature aromatique augmentent le mouvement des humeurs; ceux qui sont fragrans relèvent les nerfs de leur affaissement; les ambrosiaques ajoutent une nouvelle force à celle du cœur; les alliacés excitent la transpiration; les hircins portent au coït; les vireux relâchent les nerfs et assoupissent; les nauséeux les convulsent, « mais, comme l'observe Vogel, quoique les choses se passent ainsi, il ne faut cependant pas croire qu'on doive les recevoir telles sans aucune réserve, et qu'il faille toujours ajouter foi à ces apperçus. »

THÉRAPEUTIQUE.

mouvemens convulsifs dans les muscles de la respiration ; pourquoi le vin d'antimoine, qui est un doux résolutif, appliqué sur l'œil, devient un fort émétique ou purgatif si on le prend par la bouche ou qu'on le donne en lavement ; pourquoi le suc âcre de l'ellébore blanc, introduit dans le tissu cellulaire avec les flèches empoisonnées, rend leur blessure mortelle, tandis que la décoction et l'extrait de ce végétal, reçus dans l'estomac, n'y occasionnent qu'un effet purgatif s'ils sont donnés convenablement. Mais cette action peut encore éprouver des modifications relatives à l'état des vaisseaux qui s'entrelacent avec les dernières filières nerveuses : ceux-ci, à raison de leur plus ou moins grande réplétion, donnent différens degrés d'érection à la fibre nerveuse, lesquels peuvent entrer pour beaucoup dans l'explication de l'action des médicamens : de là on conçoit pourquoi, dans les cas de pléthore et d'inflammation, où les vaisseaux sont dans un état de trop grande réplétion, les calmans et les altérans ne peuvent avoir un effet complet qu'autant que les saignées ont procuré un vide suffisant. Si l'action des nerfs et l'état des vaisseaux sont d'une si grande importance à l'effet médicamenteux, il s'ensuit que l'étude de leurs fonctions est un objet essentiel, et que, toutes choses égales d'ailleurs, les succès du médecin qui s'en sera profondément occupé, seront toujours plus certains que ceux de celui qui les ignorerait entièrement.

Modifications qu'y apporte l'état des vaisseaux.

De ce que le pouvoir des nerfs est si grand dans l'action des médicamens, on a pensé que ceux-ci bornaient leur effet à les mettre en jeu, et l'on s'est cru suffisamment fondé sur quelques faits isolés, et très-propres, par cette raison, à conduire à l'erreur. Mais pour bien sentir la fausseté de cette opinion, il ne faut que faire attention à l'effet de deux médicamens de qualité absolument opposée ; par exemple, un irritant et un adoucissant. L'irritant paraît véritablement mettre en jeu la puissance nerveuse et produire des effets apparens et différens, à raison du lieu où il est appliqué. L'adoucissant au contraire, semble n'exciter aucune action ; on dirait, pendant qu'il agit, que les nerfs sont absolument passifs. Mais si, d'une part, cette inertie de la puissance nerveuse ne promet aucun succès du remède, de l'autre la force de résorbtion semble en annoncer un qui peut

Opinion de ceux qui ont dit que les médicamens bornaient leur effet à mettre les nerfs en jeu.

être très-efficace, selon les circonstances. En effet, cette force est d'autant plus grande, que la puissance nerveuse est moindre. Peut-être est-ce à cette circonstance qu'on doit rapporter pourquoi les personnes faibles, et chez qui la peur débande tous les ressorts du corps, sont plus souvent affectées dans les maladies contagieuses qui dérivent de l'absorption, que les plus vigoureuses, qui à raison du ton de leur fibre s'y soustraient ordinairement. Non-seulement les molécules aqueuses, les plus vaporescibles, peuvent en pareil cas pénétrer l'organisme en suivant les routes du système absorbant, mais même encore les parties les plus denses et les plus solides, les martiaux, les salins et les salino-terreux, lorsqu'ils sont portés à une extrême division. Ces médicamens peuvent, ainsi répandus dans tout le systême, remplir des indications relatives aux solides ou aux fluides, relâcher ou resserrer ceux-là en s'identifiant à leurs molécules, épaissir ou délayer ceux-ci en s'interposant entre leurs globules.

PHARMACEUTIQUE.

Corollaires à tirer.

On peut, de tout ce qui précède, tirer les corollaires suivans : 1°. le médicament agit d'abord localement d'après des lois propres aux aggrégés chimiques, c'est-à-dire, par affinité de principes : d'où il suit que deux corps, offrant une mixtion semblable dans leurs principes, peuvent produire des effets semblables, quoiqu'ils ne se ressemblent nullement dans leur apparence. 2°. Cette action est modifiée par le pouvoir nerveux de la partie que le médicament affecte ; elle est locale quand le médicament est de nature très-irritante ; elle devient universelle quand, étant plus doux, les nerfs, modérément affectés, n'opposent aucune résistance à son admission dans le systême de l'absorption. 3°. Si cette action est trop violente, elle éteindra les forces vives de la fibre, et le médicament, se combinant promptement avec ses molécules, devient un vrai caustique, et fait périr ainsi la partie sur laquelle il est appliqué. 4°. Ce même médicament, dont l'action est si prompte dans l'état de concentration, suffisamment délayé et ne pouvant affecter l'organisme comme précédemment, pourra entrer dans les routes de l'absorption, et ainsi devenir un vrai altérant, selon l'acception du terme. 5°. L'effet médicamenteux varie selon que le médicament est appliqué sur une surface sécré-

HÉRAPEUTIQUE.

toire ou sur une qui ne l'est pas; sur la langue, par exemple, que la racine de pyrèthre irrite et stimule, et sur la peau où elle n'agit constamment point. 6°. La coutume qui régit toutes nos opérations, a également une grande influence sur l'action médicamenteuse, ce à quoi il est bon de faire attention dans la prescription. Tous ces points sont très-importans dans la pratique; il est fâcheux qu'ils ne soient point l'objet des méditations du plus grand nombre de ceux qui s'y livrent. Il en est encore d'autres, mais ils appartiennent à l'action médicamenteuse considérée en particulier, et dont nous ne pouvons nous occuper ici sans entrer dans des détails qui seraient déplacés.

CHAPITRE TROISIÈME.

De la division médicale des substances médicamenteuses, et des médicamens des trois Règnes qui s'y rapportent.

TOUT médicament convenablement administré change la disposition de l'organe sur lequel il est appliqué; et si cet organe est du genre des sécrétoires, il en augmente tellement la sécrétion, que l'humeur qui en dérive semble être le résultat immédiat de son action. Si l'organe n'est point sécrétoire, alors l'effet du remède est caché et ne se manifeste au-dehors que par des changemens que le médecin seul peut appercevoir. Cette différence d'action a donné lieu de diviser les médicamens en deux classes, les altérans et les évacuans.

ARTICLE PREMIER.

Des medicamens altérans et évacuans.

Vice de la division des médicamens en altérans et évacuans.

ON divise communément les médicamens altérans en ceux qui agissent sur les solides, et en ceux qui opèrent quelques changemens sur les humeurs qu'ils renferment. Cette division n'est point établie d'après ce qui se passe dans l'opération du médicament; en effet, il n'est aucun remède altérant qui, agissant sur les solides, n'opère sur les humeurs

quelques changemens, soit de dimotion ou de mixtion, et pour en être convaincu il ne faut que voir ce qui se passe dans les capillaires sanguins lorsqu'on les touche avec le plus simple irritant. Tout est si bien ordonné dans cette dernière série vasculaire, que les globules circulans paraissent être appropriés aux vaisseaux qui les charient, comme ceux-ci le sont aux globules qui les parcourent. Par-tout on observe une réciprocité d'action nécessaire à la continuation de la vie et des opérations qui en résultent. Un médicament ne peut donc point agir sur un vaisseau sans que nécessairement il opère un changement sur le liquide qu'il renferme; il ne peut point atténuer ou délayer une humeur arrêtée, sans que préliminairement il ne stimule ou ne relâche les parois du vaisseau où elle est. Aussi ne nous arrêtons-nous à une semblable division que pour ne point trop nous écarter de la route tenue par les auteurs, quoique aucun n'ait fait sentir le peu de fondement d'une semblable division, pas même ceux qui ont écrit le plus récemment sur la matière médicale. Les altérans ont reçu différentes dénominations, à raison de l'effet le plus évident qu'ils produisent, ainsi qu'on le verra par la suite.

Ce qu'on entend par évacuans.

Les évacuans sont ceux qui agissent en augmentant la sécrétion d'une humeur quelconque. La ligne de démarcation qui existe entre eux et les précédens, n'est point encore connue; beaucoup d'évacuans, donnés à petite dose, pouvant devenir altérans, et ceux-ci pouvant en certaines circonstances devenir évacuans. L'effet des évacuans peut différer beaucoup à raison de la plus ou moins grande sécrétion qu'opère, dans l'état ordinaire, l'organe dont ils stimulent et accélèrent alors l'action. Mais pour bien apprécier l'effet de ces médicamens, il faut se rappeler que les sécrétions se font ou par des surfaces étendues, comme la peau, le canal intestinal; ou par des organes qu'on nomme glanduleux, tels que les reins. Les sécrétions étant différentes dans ces organes, l'action des médicamens qui les détermine ne doit pas être la même, comme on le verra par la suite. Mais avant d'aller plus loin, nous présenterons, dans un tableau général, tous les médicamens vus médicinalement sous ces différens aspects, pour qu'on en puisse prendre une idée plus

exacte. Nous suivrons l'ordre du docteur Cullen, le dernier auteur qui ait amplement écrit sur cette matière.

TABLE GÉNÉRALE

DE LA MATIÈRE MÉDICALE,

Dans laquelle les médicamens sont rangés selon les indications qu'on leur suppose devoir remplir.

Les médicamens agissent sur

- les solides { morts ou vivans.
  - Astringens.
  - Toniques.
  - Émolliens.
  - Corrosifs.
  - Stimulans.
  - Calmans.
  - Narcotiques.
  - Rafraîchissans.
  - Antispasmodiques.
- les fluides
  - altérans.
    - *Leur fluidité.*
      - Atténuans.
      - Incrassans.
    - *Leur mixtion.*
      - Corrigent leur acrimonie en général.
      - Adoucissans.
  - évacuans.
    - Antacides, en particulier.
    - Antalkalins.
    - Antiseptiques.
    - Errhins.
    - Sialagogues.
    - Expectorans.
    - Émétiques.
    - Cathartiques.
    - Diurétiques.
    - Diaphorétiques.
    - Ménagogues.

PHARMACEUTIQUE.

I. ASTRINGENS.

A. DU RÈGNE MINÉRAL.

Bolus.	Le bol.
Argilla.	L'alumine.
Creta.	Le carbonate de chaux.
Calx.	La chaux.
Alumen.	L'alun.
Hæmatites.	La pierre hématite.
Rubigo.	Le carbonate de fer.
Vitriolum viride.	Le sulphate de fer.
Vitriolum cœruleum.	Le sulphate de cuivre.
Ærugo.	L'acétite de cuivre.
Cerussa.	L'oxyde de plomb blanc.
Saccharum saturni.	L'acétite de plomb.
Lithargyrus.	La litharge.
Minium.	Le minium.
Calaminaris.	La calamine.
Tuthia.	La tuthie.
Vitriolum album.	Le sulphate de zinc.

B. DU RÈGNE VÉGÉTAL.

a. *Senticosæ.*

Agrimonia.	L'aigremoine.
Eupatorium.	L'eupatoire.
Alchimilla.	Le pied de lion.
Argentina seu *Potentilla anserina.*	L'argentine.
Caryophyllata seu *Geum urbanum.*	La benoîte.
Fragaria.	Le fraisier.
Rosa rubra.	La rose rouge.
Quinquefolium seu *Potentilla repens.*	La quinte-feuille.
Tormentilla erecta.	La tormentille.

b. *Stellatæ.*

Aparine seu *Gallium Aparine.*	Le grateron.
Gallium verum.	Le caille-lait.
Rubia tinctorum.	La garence.

c. *Vaginales.*

Acetosa seu *Rumex.*	L'oseille.
Hydrolapatum seu *Rumex aquaticus.*	La patience des marais.
Bistorta.	La bistorte.
Rumex alpinus.	La rhubarbe des moines.
Rhaponticum seu *Rheum.*	Le rapontic.

d. *Criptogamiæ.*

Filix florida.	La fougère.
Osmonda regalis.	L'osmonde.
Lingua cervina seu *Asplenium scolopendra.*	La scolopendre.
Polypodium seu *Filix mas.*	La fougère mâle.
Equisetum hyemale.	La prêle.
Muscus pyxidatus seu *Lichen coniferus.*	Le lichen conifère.

e. *Cortices.*

Malicorium seu *Punicum granatum.*	L'écorce de grenade.
Fraxinus excelsior.	— de frêne.
Quercus seu *Robur.*	— de chêne.
Hæmatoxylon.	Bois de Campêche.
Gallæ cerridis.	Noix de galle.

f. *Fructus acerbi.*

Cydonia.	Le coing.
Mespila.	Les nêfles.
Morus niger.	Les mûres.
Prunus sylvestris.	Les prunelles.
Sorba seu *Sorbus domesticus.*	Les sorbes.

g. *Succi spissati.*

Mimosa nilotica.	Le suc d'acacia.
Mimosa indica seu *Cate.*	Le cachou.
Ptero carpus seu *Draco.*	Le sang de dragon.
Kino.	La gomme rouge astring.

k. *Adstringentes erraticæ.*

Anchusa.	L'orcanette.
Balaustia seu *Punica grana.*	Les balaustes.

Hypericum perfoliatum.	Le mille-pertuis.
Lythrum seu Salicaria.	La salicaire.
Achillæa seu Millefolium.	La mille-feuille.
Myrthus communis.	Le myrthe.
Plantago major.	Le plantain.
Convallaria s. Polygonatum.	Le sceau de Salomon.
Viscum album.	Le guy de chêne.
Arbutus urſi.	Le raisin d'ours.

II. TONIQUES.

Gentiana.	La gentiane.
Cuscuta seu Curſuta.	La cuscute.
Centaurium minus seu Gentiana.	La petite centaurée.
Quassia amara.	Le quassi.
Burſera gummifera.	Le simaroube.
Trifolium aquat. seu Menyanthes trifolium.	Le trefle aquatique.
Ignatia amara.	La fêve de saint Ignace.
Fumaria officinalis.	La fumeterre.
Chamæmelum seu Anthemis nobilis.	La camomille.
Tanacetum vulgare.	La tanséie.
Artemisia seu Absynthium.	L'absynthe.
Artemisia seu Abrotanum.	L'abrotanon.
Humulus seu Lupulus.	Le houblon.
Teucrium seu Scordium.	Le scordion.
Aristolochia serpentaria.	La serpentaire de Virginie.
Arnica montana.	L'arnique.
Chincona officinalis.	Le quinquina.

III. ÉMOLLIENS.

Aqua.	L'eau.
Decocta vel infusa aquosa.	La décoction ou infusion des mucilagineux et farineux dans l'eau.

A. DU RÈGNE VÉGÉTAL.

a. *Columniferæ.*

Althæa officinalis.	La guimauve.
Malva sylvestris.	La mauve.

THÉRAPEUTIQUE.

b. *Semina farinosa, mucilaginosa.*

Cannabis sativa.	Le chenevi.
Pyrus cydonia.	Les semences de coing.
Trigonella monspeliaca.	La graine de fénugrec.
Linum.	— de lin.
Plantago seu *Psyllium.*	— de psyllion.

c. *Oleracea.*

Atriplex hortensis.	La bonne dame.
Beta vulgaris.	La poirée.
Chenopodium seu *Bonus Henricus.*	Le bon henri.
Spinacia oleracea.	Les épinards.

d. *Varia emollientia.*

Alsine media.	L'alsine.
Acanthus mollis.	La brancursine.
Trifolium seu *Melilotus.*	Le mélilot.
Parietaria officinarum.	La pariétaire.
Saponaria.	La saponaire.
Verbascum seu *Thapsus.*	Le bouillon blanc.
Lilium candidum.	Les oignons de lis.
Allium capa.	Les oignons blancs cuits.

e. *Oleosa.*

Olea blanda expressa.	Les huiles récemment exprimées.

B. DU RÈGNE ANIMAL.

Lac.	Le lait.
Butyrum.	Le beurre.
Adeps.	La graisse.
Axungia.	L'axonge.
Sperma ceti seu *Physeter macrocephalus.*	Le blanc de baleine.

IV. CORROSIFS.

Acida concentrata.	Les acides concentrés.
Vitriolicum.	Le sulphurique.
Nitrosum.	Le nitrique.

PHARMACEUTIQUE.

Causticum commune acerrimum seu *Lixivium causticum inspissatum.*	Lessive caustique, potasse.
Causticum commune mitius.	Le caustique ordinaire.
Lixivium causticum cum calce vivâ.	La pierre à cautère.
Causticum commune fortius.	
Calx cum kali puro.	
Causticum lunare.	Eau lunaire.
Acidum nitrosum, argento junctum.	La pierre infernale, nitrate d'argent fondu.
Vitriolum cæruleum.	L'eau de Vénus.
Acidum vitriolicum cupro junctum ærugo.	Le sulphate de cuivre.
Acidum vegetabile cupro junctum.	L'oxyde de cuivre vert.
Butyrum antimonii.	Le muriate d'antimoine.
Acidum muriaticum antimonio junctum.	
Hydrargyrus variis acidis junctus.	Les différentes préparations mercurielles.
Arsenicum album.	L'oxyde d'arsenic.

V. STIMULANS.

a. *Verticillata.*

Betonica officinalis.	La betoine.
Lavendula spica.	La lavande.
Melissa officinalis.	La melisse.
Origanum vulgare.	L'origan.
Origanum seu *Majorana.*	La marjolaine.
Origanum syriacum.	Le marum.
Rosmarinus officinalis.	Le romarin.
Hyssopus officinalis.	L'hysope.
Glechoma hederacea.	Le lierre terrestre.
Mentha viridis.	La menthe.
— *spicata.*	— en épis.
— *piperita.*	— poivrée.
Mentha seu *Pulegium.*	Le pouillot.
Satureia hortensis.	La sariète.
Thymus vulgaris.	Le thim.
Thymus serpillum.	Le serpolet.
Salvia satureia.	La sauge.

THÉRAPEUTIQUE.

b. *Umbelliferæ.*

Anethum.	L'anet.
Angelica arcangelica.	L'angélique ordinaire.
Pimpinella seu *Anisum.*	L'anis.
Carum seu *carvi.*	Le carvi.
Coriandrum sativum.	La coriandre.
Cuminum seu *Cyminum.*	Le cumin.
Anethum seu *Feniculum.*	Le fenouil.
Pimpinella saxifraga.	La pimprenelle.

c. *Siliquosæ.*

Cochlearia officinalis.	Le cochlearia.
Eresymum officinale.	La tortelle ou velar.
Sisymbricum seu *Nasturtinum.*	Le cresson d'eau.
Raphanum rusticanum seu *Cochlearia armoracia.*	Le raifort.
Sinapi nigrum.	L moutarde.

d. *Alliaceæ.*

Allium sativum.	L'ail.
Allium capa.	L'oignon.
Allium porrum.	Le poreau.

e. *Coniferæ.*

Pinus abies.	Le sapin.
Pinus sylvestris.	Le pin.

f. *Balsamicæ.*

Pinus larix.	La thérébentine de Venise.
Pinus sylvestris.	— ordinaire.
Pinus balsamica.	Le beaume de Canada.
Copaïfera officinalis.	— de Copahu.
Myroxylum peruiferum.	— du Pérou.
Toluifera balsamum.	— de Tolu.
Amyris opobalsamum.	— de la Mecque.

g. *Resinosæ.*

Guiacum officinale.	La gomme de Gayac.
Myrrha.	La mirrhe.
Cystus creticus.	Le ladanum.

Styrax

Styrax officinale.	Le storax.
Liquidambar styraciflua.	Le styrax liquide.
Croton benzoë.	Le benjoin.

h. *Aromaticæ.*

Cinnamomum.	La canelle.
Laurus caſſia.	La canelle blanche.
Myriſtica moſchata.	La muſcade.
	Le macis.
Caryophillus aromaticus.	Le girofle.
Myrthus pimenta.	Le pimiento.
Wintera aromatica.	L'écorce de Winter.
Croton caſcarilla.	La caſcarille.
Piper nigrum.	Le poivre.
Capſicum commune.	Le capſicon.
Amomum zingiber.	Le gimgembre.
Piper cubeba.	Les cubebes.
Amomum cardamomum.	Le petit cardamome.
Kempheria rotunda.	La zédoire.
Ariſtolochia ſerpentaria.	La ſerpentaire de Virginie.
Panax quinquefolium.	Le ginſeng.
Acorus calamus.	L'acore vrai.

i. *Acres.*

Arum maculatum.	Le pied de veau.
Polygonum hydropiper.	La perſicaire.
Anthemis ſeu *Pyrethrum.*	La pyrètre.
Delphinium s. *Staphyſagria.*	La ſtaphiſaigre.

IV. LES CALMANS ET NARCOTIQUES.

a. *Papaveraceæ.*

Papaver ſomniferum.	Le pavot.

b. *Umbellatæ.*

Cicuta ſeu *Conium maculatum.*	La ciguë.
Cicuta viroſa.	— aquatique.

c. *Solaneæ.*

Atropa belladona.	Belladone.
Hyoſciamus niger.	La hanebane.
Nicotiana ſeu *Tabacum.*	Le tabac.

THÉRAPEUTIQUE.

Solanum nigrum.	La morelle.
Datura seu *Stramonium.*	La pomme épineuse.

d. *Varia.*

Lactuca viroſa.	La laitue ſauvage.
Prunus ſeu *Lauro-ceraſus.*	Le laurier-ceriſe.
Laurus camphorifera.	Le camphre.
Thea bohea.	Le thé.
— *viridis.*	— vert.
Crocus ſativus.	Le ſafran.
Nymphæa alba.	Le nénuphar.

e. *Vinoſa.*

Vina varia.	Les vins.
Alkohol.	Alkohol.

VII. LES RAFRAICHISSANS.

Acida quæcumque diluta.	Tous les acides phlegmatiques.
Sales neutri ex acido quovis, præter muriaticum, cum alkali quovis juncto.	Les ſels neutres formés d'un acide quelconque, excepté le muriatique, uni à tout alkali.
Sales terreſtres ex acido cum terrâ alkalinâ juncto.	Les ſels terreux formés d'un acide avec une terre alkaline.
Sales metallici ex acido cum plumbo juncto.	Les ſels métalliques formés d'un acide uni au plomb.
Borax.	Le borate de ſoude.
Alumen.	Le ſulphate d'alumine.
Plantarum fructus, folia et radices aciduli.	Les fruits, tiges, herbes et racines acidules des plantes.
Coloſtrum ſeu *Serum.*	Le petit-lait.
Lac ebutyratum.	Lait de beurre.

VIII. LES ANTISPASMODIQUES.

A. DU RÈGNE MINÉRAL.

Flores zinci.	Oxyde de zinc ſubl.
Ambra ambroſiaca.	L'ambre gris.
Succinum electricum.	Le ſuccin.
Bitumen petroleum.	Huile de Pétrole.

B. DU RÈGNE VÉGÉTAL.

Plantæ fetidæ.

Artemisia vulgaris.	L'armoise.
Atriplex fetida seu *Chenopod. fetid.*	La vulvaire.
Cuminum.	Le cumin.
Matricaria seu *Parthenium.*	La matricaire.
Pulegium.	Le pouillot.
Rhuta graveolens.	La rhue.
Juniperus seu *Sabina.*	La sabine.

Gummi fetida.

Assa fetida seu *Ferula.*	L'asse fétide.
Ammoniacum.	La gomme ammoniaque.
Galbanum.	Le galbanone.
Pastinaca seu *Oppoponax.*	L'oppoponax.
Sagapenum.	Le sagapenone.
Populus balsamifera.	Le tacamahaca.
Laurus camphorifera.	Le camphre.

Radices olidæ.

Pœonia officinalis.	La pivoine.
Fuligo lignorum.	La suie.
Olea essentialia.	Les huiles essentielles.
Æthera.	Les éthers.
Olea empyreumatica.	Les huiles empyreumatiques.
Alkohol.	Les esprits ardens.

C. DU RÈGNE ANIMAL.

Moschus moschiferus.	Le musc.
Castor seu *Fiber.*	Le castoreum.
Alkali volatilia.	Les ammoniaques.

IX. LES DÉLAYANS.

Aqua.	L'eau.
Aquosa blanda.	Les aqueux doux.

X. LES ATTÉNUANS.

Aqua.	L'eau.

THÉRAPEUTIQUE.

Alkalina.	Les alkalins.
Sales neutri.	Les sels neutres.
Muriata baryta.	Le muriate de baryte.
Sapones.	Les savons.
Dulcia.	Les saccharins.
Arundo saccharifera.	Le sucre.
Mel.	Le miel.
Glycyrrhiſa.	La réglisse.
Fructus siccati.	Les fruits secs.
Lactuca sativa.	La laitue des jardins.

XI. LES INCRASSANS.

Acida.	Les acides.
Alkohol.	L'alkohol.
Farinosa et mucilaginosa.	Les adoucissans farineux.

XII. LES ADOUCISSANS.

a. *Asperifolia.*

Symphytum officinale.	La grande consoude.
Cynoglossum.	Le cynoglosse.

b. *Mucilaginosa.*

Mimosa nilotica.	La gomme arabique.
Prunus cerasus.	La gomme du pays.
Astragalus seu *Tragacantha.*	La gomme tragacanthe.
Amylum è tritico vel aliis.	L'empois *ou* l'amidon.
Ichthyocolla seu *Accipenser sturio.*	L'ichthyocolle *ou* la colle de poisson.

d. *Gelatina animales.*

Bovis.	De bœuf.
Vituli.	De veau.
Pulli.	De poulet.
Cornu cervi.	De corne de cerf.

e. *Olea dulcia.*

Amygdalina.	Les amandes douces.
Pistachia.	Les pistaches.
Behen.	Le behen.

XIII. LES ANTACIDES.

Lapides calcarii.	Les pierres calcaires.
Creta.	Le carbonate calcaire
Magnesia alba.	La magnésie blanche.
Testacea.	Les testacés.
Corallium.	Le corail.
Corallina.	La coralline.
Cornu cervi ustum.	La corne de cerf brûlée.
Alkali fixa.	Les alkalis fixes.
— *volatilia.*	— volatils.
Calx viva.	La chaux.

XIV. LES ANTALKALINS.

Acida quæcumque inter refrigerantia enumerata.	Tous les acides rapportés parmi les rafraîchissans.

XV. LES ANTISEPTIQUES.

Sales acidi omnes inter refrigerentia recensiti.	Tous les acides énoncés parmi les rafraîchissans.
Sales neutri ex acido quovis cum sale alkalino vel cum terris juncti.	Les sels neutres formés d'un alkali avec un acide ou une terre.
Plantarum partes acidæ.	Les parties acides des plantes.
Olera acescentia.	Les herbes acescentes.
Saccharum.	Le sucre.
Mel.	Le miel.
Plantæ siliquosæ, vulgò antiscorbuticæ dictæ.	Les plantes siliqueuses, dites communément antiscorbutiques.
Plantæ alliaceæ.	Les plantes alliacées.
Astringentia.	Les astringens.
Amara.	Les amers.
Aromatica.	Les aromatiques.
Olea essentialia.	Les huiles essentielles.
Camphora seu *Laurus camphorifera.*	Le camphre.
Gummi resinæ.	Les gommes-résines.
Crocus.	Le safran.
Radix contrayervæ.	La racine de contrayerva.
Radix valerianæ sylvestris.	La racine de valériane.
Opium.	L'opium.

THÉRAPEUTIQUE.

Decoctum papaveris albi.	La décoction de pavot blanc.
Vinum et vinacea.	Le vin et les liqueurs fermentées.
Alkohol.	L'alkohol.

XVI. LES ERRHINS.

a. *Dulces.*

Beta.	La poirée.
Majorana.	La marjolaine.
Betonica.	La bétoine.
Arnica.	L'arnique.

b. *Acria.*

Arum europeum.	Le pied de veau.
Euphorbium officinale.	L'euphorbe.
Veratrum album.	L'ellébore blanc.
Iris nostras.	L'iris.
Nicotiana.	Le tabac.
Achillæa seu *Ptarmica.*	La ptarmique.
Azarum.	L'oreille d'homme.
Pyrethrum.	La pyrèthre.
Turpethum minerale.	Oxyde mercuriel jaune.
Vitriolum mercurii.	Le sulphate de mercure.

XVII. LES SIALOGOGUES.

a. *Masticatoria.*

Angelica.	L'angélique.
Caryophylli.	Le girofle.
Imperatoria seu *Ostrutium.*	L'impératoire.
Nicotiana.	Le tabac.
Piper.	Le poivre.
Pyrethrum.	La pirèthre.

b. *Interna.*

Hydrargirus.	Le mercure.

XVIII. LES EXPECTORANS.

Glecoma s. *Hedera terrestris.*	Le lierre terrestre.
Hysopus officinalis.	L'hysope.
Marrhubium vulgare.	Le marrhube.

Pulegium.	Le pouillot.
Inula seu *Helenium.*	L'énule campane.
Iris florentina.	L'iris de Florence.
Nicotiana.	Le tabac.
Scilla maritima.	La scille.
Tussilago seu *Farfara.*	Le tussilage.
Tussilago seu *Petasites.*	La pétasite.
Benzoinum.	Le benjoin.
Styrax calamita.	Le storax.
Balsamum canadense.	Le beaume du Canada.
— *tolutanum.*	— de Tolu.

XIX. LES ÉMÉTIQUES.

A. DU RÈGNE MINÉRAL.

Cuprum.	Le cuivre.
Sales ex hydrargyro.	Les sels mercuriels.
Antimonium.	Les sulphures d'antimoine.
Zincum.	Le zinc.

B. DU RÈGNE VÉGÉTAL.

Azarum.	Le cabaret.
Erigeron seu *Senecio.*	Le senneçon.
Psychotria emetica.	L'ipécacuanha.
Nicotiana.	Le tabac.
Scilla maritima.	La scille.
Sinapi.	La moutarde.
Raphanus rusticanus.	Le raifort.
Alkali volatilia.	Les alkalis volatils.
Amara.	Les amers.

XX. LES CATHARTIQUES.

a. *Mitiora acescentia.*

Fructus acido-dulces recens siccati.	Les fruits acidules récemment secs.
Cassia fistula.	La casse en bâton.
Tamarindus indica.	Le tamarin.

b. *Mitia.*

Saccharum.	Le sucre.
Mel narbonense.	Le miel commun.

THÉRAPEUTIQUE.

Manna seu *Fraxinus ornus.*	La manne.
Radices dulces.	Les racines douces.
Olera blanda.	Les herbages doux.
Rosa centifolia.	La rose de Damas.
Viola odorata.	La fleur de violette.
Polypodium vulgare.	Le polypode.
Serum lactis.	Le petit-lait.
Lac ebutyratus.	Le lait de beurre.
Olea blanda è veget. et anim. expressa.	Les huiles végétales et animales exprimées.
Sapo hispanicus.	Le savon d'Espagne.
Sinapi nigrum.	Le sinapi noir.
Sulphur.	Le soufre.

c. *Salina.*

Tartarus.	Le tartrite acidule de potasse.
Alkali fixum.	Le carbonate de potasse.
Magnesia alba.	Le carbonate de magnésie.
Sales neutri.	Les sels neutres.
Aquæ minerales.	Les eaux minérales salines.
Amara.	Les amers.
Bilis quadrupedum.	La bile des quadrupèdes.
Balsamica.	Les balsamiques.

d. *Acria.*

Aloes perfoliata.	L'aloës.
Rheum palmatum.	La rhubarbe.
Polygala seu *Senega.*	Le sénéka.
Spartium scoparium.	Le genet à balais.
Sambucus nigra.	Les baies et l'écorce de sureau
Sambucus seu *Ebulus.*	L'hyèble.
Riccinus communis.	L'huile de Riccin.
Cassia senna.	Le senné.
Helleborus niger.	L'ellébore noir.
Convolvulus seu *Jalappa.*	Le jalap.
Convolvulus seu *Scammonium.*	La scammonée.
Rhamnus catharticus.	Les baies de noirprun.
Gambogia gutta.	La gomme-gutte.
Nicotiana.	Le tabac.
Veratrum.	L'ellébore blanc.
Cucumis seu *Colocynthis.*	La coloquinte.
Momordica seu *Elaterium.*	La momordique *ou* l'élatérion.

Sales metallici ex auro, argento, hydrargyro et antimonio confecti.	Les sels métalliques formés de l'or, l'argent, le mercure et l'antimoine.
Emetica minori dosi.	Les emétiques à moindre dose.

XXI. LES DIURÉTIQUES.

a. *Umbelliferæ.*

Petroselinum.	Le persil.
Daucus sativum.	Le panais.
Fœniculum.	Le fenouil.
Pimpinella.	La pimprenelle.

b. *Stellatæ.*

Eryngium.	L'éringion.
Apparine.	Le grateron.
Physalis seu *Alkekengi.*	L'alkekenge.
Arctium seu *Lappa.*	La bardane.
Dulcamara.	La douce-amère.
Triticum repens.	Le chiendent.
Lithospernum officinalis.	Le gremil.
Ononis spinosa.	L'arrête-bœuf.
Arum.	Le pied de veau.
Azarum.	Le cabaret.
Asparagus sativus.	L'asperge.
Digitalis purpurea.	La digitale.
Inula.	L'énule campane.
Genista spartium.	Le genet.
Polygonum seu *Persicaria.*	La persicaire.
Ranunculus aquaticus.	La renoncule d'eau.
Rhuta.	La rhue.
Sabina.	La sabine.
Senega.	Le sénéka.
Scilla.	La scille.
Variæ plantæ amaræ, alliaceæ, siliquosæ.	D'autres plantes amères, siliq. et alliac.
Varia ex cantharidibus, mille pedibus, salibus acidis, alkali fixis, neutris, sapone albo hispanico desumpta.	Diverses autres substances prises des animaux, les cantharides, les cloportes, les sels acides, les alkalis fixes, les sels neutres et le savon d'Espagne.

XXII. LES DIAPHORÉTIQUES.

Calendula officinalis.	Le souci.
Crocus sativus.	Le safran.
Dulcamara.	La douce-amère.
Papaver orientale.	L'opium.
Laurus camphorifera.	Le camphre.
Dorstenia.	Le contrayerva.
Aristolochia seu *Pistolochia.*	La serpentaire de Virginie.
Salvia officinalis.	La sauge.
Teucrium seu *Scordium.*	Le scordion.
Guyacum sanctum.	Le guayac.
Laurus sassafras.	Le sassafras.
Moschus moschiferus.	Le musc.
Acida vegetabilia.	Les acides végétaux.
Alkali volatile.	L'ammoniaque.
Sales neutri.	Les sels neutres.
Olea essentialia.	Les huiles essentielles.
Olea empyreumatica.	Les huiles empyreumatiques.
Vinum album.	Le vin blanc.
Alkohol.	L'esprit de vin.
Antimonium.	L'antimoine.
Diluentia calida.	Les délayans chauds.
Quidam sales mercuriales.	Quelques sels mercuriels.

XXIII. MÉNAGOGUES.

Aloe officinalis.	L'aloës.
Plantæ fetidæ.	Les plantes puantes.
Crocus sativus.	Le safran oriental.
Castor seu *Fiber.*	Le castoreum.
Ferrum.	Le fer.
Hydrargyrus.	Le mercure.

ARTICLE II.

Formules propres à remplir les indications générales rapportées dans la table précédente.

I. ASTRINGENS.

Tisane astringente.

℞ *Rad. Bistort.*
— *Tormentil.* } aña . . . . ℥ I.

℞ *Coq. in aq. s. q. ad*..................℔ IV.
Add. sub. fin.
Fol. equiset. } a͞a..................m. ß.
— urtic.
Colat. servet. ad usum.

Autre vulnéraire et astringente.

℞ *Rad. recent. consolid. maj*..................℥ II.
Fol. pervin. } a͞a..................m. ß.
— millefol.
Bull. in aq. comm. q. s. ad..................℔ IV.

Autre astringente simple.

℞ *Rad. siccat. symphit*..................℥ II.
Coq. in aq. s. q. ad..................℔ III.
Sub finem add. ros. rubr..................m. ß.

Autre astringente et incrassante.

℞ *Rad. gramin.* } a͞a..................℥ I.
— consolid. maj.
Orizæ..................℥ ß.
Ras. c. c..................℥ I.
Bull. in aq. s. q. ad..................℔ IV.

Eau vitriolique martiale.

℞ *Sulphat. martis*..................gr XX.
Gumm. arab..................ʒ ß.
Aq. com..................℔ II.

Mixture astringente.

℞ *Sang. dracon. pulv*..................℈ I.
Syrup. cydon..................℥ I.
Aq. plantag. } a͞a..................℥ II.
— ros. rubr.
Acid. sulphuris dilut..................gut. XXX.

Autre astringente et anodine.

℞ *Balaust.* } a͞a..................ʒ I.
Bol. Armen.
Succ. citr..................℥ II.
Syrup. papav. albi..................℥ I.
Fiat haustus.

THÉRAPEUTIQUE.

Sucs d'ortie.

♃ *Succ. urt. ritè defœcat*....................℥ II.
Syrup. de ros. sicc....................℥ I.
Misce.

Emulsion astringente.

♃ *Amygd. dulc excort*....................N°. XII.
Semin. pap. alb....................ʒ III.
Sem. plantag. }
— cydon. } a͞a....................ʒ II.
— fumar. }
Contund. sensìm affundendo decoct. rad. symphyt. col. ad....................℔ II.
Syrup. de ros. sicc....................℥ II.

Potion astringente majeure.

♃ *Sulphat. alumin*....................ʒ II.
Syrup. myrth....................℥ I.
Sangui. dracon. }
Hypocyst. } a͞a....................ʒ ß.
Aq. ros. }
— plantag. } a͞a....................℥ III.
Fiat pot. cochleat. sumend.

Mineure.

♃ *Confect. jap*....................℥ ß.
Syrup. limon....................℥ I.
Aq. cinnam. hord....................℥ I.
— menth....................℥ VI.
Misce. Fiat pot. cochl. sumend. quadrihoriis.

Bol astringent.

♃ *Bol. Armen.* }
Mast. } a͞a....................ʒ ß.
Sulphat. alum. }
Cons. cynorrh. q. s.
Fiant bol. n°. IV.

Pilules alumineuses.

♃ *Sulphat. alumin*....................℥ I.
Sang. drac....................℥ ß.
Amyli....................ʒ II.
Pulv. cum mucil. gumm. tragac. in mass. redig. ex quâ fiant pilul. gran. 6 pond. dos. à duob. ad quat. trihoriis.

Collyre astringent.

℞ *Trochisc. alb. Rhas*........................ʒ I.
Sulphat. zinci........................ʒ ß.
Acetit. plumbi........................℈ ß.
Terant. in mort. vitr. et misc. cum aq. ros. dest...℥ IV.

Gargarisme astringent.

℞ *Malicor*........................℥ I.
Balaust........................℥ ß.
Coq. per dimid. hor. in aq. simpl. s. q. ad.....℔ I.
Diss. in colatura.
Sulphat. aluminis........................℥ ß.
Syrup. de ros. sicc........................℥ I.

II. TONIQUES.

Tisane tonique.

℞ *Arnic. mont*........................ʒ II.
Scord........................pug. II.
Bull. min. octo in aq. comm........................℔ II.
Colatura add.
Vini canariens........................℥ II.

Eau tonique.

℞ *Limat. ferr. in nodul. susp*........................℥ I.
Bull. in aq. comm........................℔ IV.
Refriger. deindè add.
Rhei tusi in nod. susp........................ʒ I.
Infund. per noct. et col. ad usum.

Apozème tonique amer.

℞ *Rad. œnul. camp. sicc*........................ʒ III.
— *Rhapontic*........................ʒ II.
Rasur. c. c........................℥ ß.
Fol. absynth. }
— *chamœmel.* } ã........................pug. I.
Cinnam........................ʒ I.
Bull. in aq. s. q. ad........................℔ III.
Colat. add.
Syrup. Caryophyll........................℥ III.

THÉRAPEUTIQUE.

Apozème tonique simple.

℞ *Rad. fœnicul.*
  — helenii. } ã ... ℥ ß.
  — sigil. Salom
Fol. scord.
  — oxytriphyl. } ã ... m. I.
Flor. bugl.
  — rosar. rub. } ã ... pug. II.
Bull. in aq. s. q. ad ... ℔ II.
Sub finem add.
Mel. optim. ... ℥ ß.

Apozème tonique martial.

℞ *Rad. fraxin.*
  — rapha. rust. } ã ... ℥ ß.
Fol. veronic.
  — mellis. } ã ... m. ß.
Carbonat. ferri in nod. ... ℥ ß.
Cascaril.
Cass. lign. } ã ... ʒ I.
Sulphat. potassæ ... ʒ ß.
Bull. in aq. comm. s. q. ad ... ℔ II.
Colat. add.
Syrup de absynth ... ℥ II.

Vin tonique.

℞ *Rad. helenii.*
Cort. aurant. } ã ... ℥ I.
Cort. citri.
Infunde per quatuor. hor. in vin. gener. ... ℔ II.
Dein cola.

Vin tonique amer.

℞ *Rad. zedoar.*
  — zingiber. } ã ... ʒ I.
Cinnam.
Fol. meliss.
  — absynth. } ã ... m. ß.
Cort. citr. ... ℥ ß.
Affund. vini alb ... ℔ IV.
Infund. et col.

Vin tonique chalibé.

℞ *Limat. ferri rubigin*..................℥ I.
Croc. orient..................℈ ß.
Cort. mal. aurant. amar. } aa ....ʒ I.
Cinnam.
Infund. triduò in vin. albi..................℔ II.
Vas sæpiùs agita.
Col. servet. ad usum.

Mixture amère.

℞ *Kinakin. pulv.*..................℥ IV.
Rad. gentian..................℥ II.
Cort. aurant..................℥ I.
Infund. in alkohol dilut..................℔ IV.
Col. die quarto et add.
Spirit. lavend. composit..................℥ III.
Detur cochlear unum cum aq. comm. quatuor manè et serò.

Mixture extemporanée.

℞ *Vini gener*..................cochl. I.
Lilii Paracelsi, à gutt..................X ad XXX.
Illicò sumend.

Potion tonique.

℞ *Aq. scorson.* } aa..................℥ I.
— *flor. aur.*
Cinnam..................℥ II.
Lilii Paracels...................gut. XX.
Confect. alkermes..................ʒ I.
Misce.

Potion tonique ammoniacale.

℞ *Confect. alker*..................ʒ I.
Lilii Paracels...................gut. XXV.
Aq. flor. aurant..................℥ I.
— *cinnam. simpl*..................℥ ß.
Card. bened..................℥ II.
Misce.

THÉRAPEUTIQUE.

Potion kermétisée.

℞ *Confect. hyacinth.* . . . . ʒ I.
Kermet. min. . . . . gr III.
Syrup. de caryoph. . . . . ℥ I.
Aq. theriacal. . . . . ℥ ß.
— *card. bened.* } ãa . . . . ℥ III.
— *scabios.*
Miſce.

Potion cardiaque majeure.

℞ *Confect. hyacinth.* . . . . ʒ I.
— *alkerm.* . . . . ʒ I ß.
Lilii Paracels. . . . . gut. XX.
Aq. theriac. . . . . ℥ I.
— *cinnam. ſimpl.* . . . . ℥ II.
Miſce.

Potion cardiaque mineure.

℞ *Confect. hyacinth.* . . . . ʒ I.
Syrup. de caryophyl. . . . . ℥ I.
Aq. cinnam. ſimpl. . . . . ℥ ß.
Inf. rhœad. . . . . ℥ VI.
Miſce.

Opiate tonique.

℞ *Confect. hyacinth.* . . . . ℥ I.
Kinakin. . . . . ℥ I ß.
Lapill. cancr. fluviat. } ãa . . . . ʒ II.
Cinnam.
Sal. abſynth. . . . . ʒ I.
Miſce. Fiat opiata cum ſyrup. gentian. ſ. q. dos. à drachmâ unâ ad duas.

Opiate tonique abſorbante.

℞ *Corall. præp.* } ãa . . . . ℥ III.
Terr. ſigill.
Rhei . . . . ʒ II.
Conſerv. roſar. rubr. . . . . ℥ II.
Fiat opiata cum ſyrup. de gentianâ ſ. q.

Bol.

Bol cardiaque.

℞ *Carbonat. ammoniac.* } *Sal. viper.* } a͂a .... ℈ VI.
Confect. de hyacinth .... ʒ ß.
Sperm. cete .... ℈ I.
Syrup de tunicis .... q. s.
Misce. Fiat bol.

Autre.

℞ *Cascarill.* } *Catech.* } a͂a .... ℈ I.
Sal absynth .... g̃ X.
Croc. mart. adstring. .... g̃ IV.
Fiat bol. cum syr. de absynth .... q. s.

Autre tonique anodin.

℞ *Conserv. rosar. rubr.* } — *kinorrh.* } a͂a .... ʒ I.
Confect. alkerm .... ʒ ß.
Laudan .... g̃ I ß.
Pro duab. dos.

Pilules fébrifuges.

℞ *Kinakin. pulv* .... ℥ I.
Tartrit. potas. antim .... g̃ XVI.
Sal. absynth .... ʒ I.
Syrup. absynth .... q. s.
Fiant pilul. n°. LX, n°. XX, *sumant. de die lucidis intervall. in quartan.*

Pilules toniques de Bacher.

℞ *Extract. helleb. nigr.* } — *myrrh.* } a͂a .... ℥ I.
Card. bened. pulv .... ʒ III.
Fiat massa sub dio exponenda quousque formari queant pilulæ ponderis semi grani quarum IV, VI, VIII, etc. sumantur de die.

THÉRAPEUTIQUE.

Poudre tonique et aromatique.

℞ *Croc. mart. aper*.................................℥ XX.
Rad. ireos. } ãa.......................................℥ XII.
Cassia lign.
Magn. absorb...℥ X.
Terant. miſce pro duab. dos.

III. ÉMOLLIENS.

Fomentation émolliente.

℞ *Rad. alkthea.* } ãa.......................................ʒ II.
— *nymph.*
Fol. malv.
— *pariet.* } ãa.......................................m. I.
— *viol.*
Flor. chamæmel. } ãa.................................m. ß.
— *melilot.*
Coq. in aq. s. q. ad.....................................℔ IV.
Fiat fot.

Autre.

℞ *Rad. lilii.* } ãa.......................................ʒ II.
— *lapath.*
Fol. malv.
— *ſenec.* } ãa.......................................m. II
— *verb.*
Sem. lini...ʒ I.
Flor. chamœmel...m. I.
Bull. in aq. comm. q. s. ad..........................℔ VI.

Cataplaſme émollient.

℞ *Fol. malv.*
— *pariet.* } ãa.......................................m. II.
— *viol.*
— *alth.*
Flor. chamœmel...m. I.
Coq. ad pult. in aq. s. q. trajic. per ſetaceum et ign. exſcicc. ad catapl. conſiſt.

Cataplaſme de graines de lin.

℞ *Farin. ſemin. lini* .... ℔ I.
  — *panis albi* .... ℥ IV.
Coq. in decoct. alth. ſ. q. ad deb. conſiſt.

Gargariſme émollient.

℞ *Rad. altheæ* .... ℥ I.
  Fic. ping .... n°. IV.
Coq. in aq. comm .... ℔ I.
In colatur. diſſolv.
  Oxymel .... ℥ I.

IV. CORROSIFS.

Eau ſaphirine.

℞. *Aq. calc. recent* .... ℥ VIII.
  Muriatis ammon .... ℈ II.
  Acetit. cupr. pulv .... ǥ IV.
Miſc. Col. poſt XXIV h. colat. ſervet. ad uſ. pro leucomate et ulcere corneæ.

Onguent cathérétique.

℞ *Sulphat. alumin. uſt.*
  Muriat. mercurii alb. præcip.
  Acetit cupr.
  Nitr.
} a~a .... ʒ II.
Miſce. Fiat unguent. cum ov. alb. ſ. q. pro ulceribus.

Poudre rongeante.

℞ *Oxyd. merc. rub. acid. nitr. præcip.*
  Sabin.
  Ochr.
} a~a ...... ʒ I.
Miſce ad verrucas.

Autre de même nature.

℞ *Oxyd. merc. rubr. acid. nitr. præcip.*
  Sulphat. alum. uſti
} a~a ...... ʒ I.
  Pulv. ariſtol. rotund.
  — *ireos florent.*
} a~a .... ʒ II.
Miſce pro carne fungoſâ.

THÉRAPEUTIQUE.

V. STIMULANS.

Infusion stimulante.

℞ *Rad. raphan. ruſt. ras*..................℥ II.
Sem. ſinap. tus...................℥ I.
Aq. comm. tepid..................℔ II.
Infund. in vas. clauſo per duas horas. Sumat. quat. in die.

Mixture de menthe.

℞ *Aq. deſt. menth. vulg*..................℥ II.
— — *piperit*..................℥ I.
Spirit. c. c..................gut. XX.
Syrup. zingib...................ʒ I.
Fiat mixt.

Autre plus composée.

℞ *Aq. alexit ſimpl*..................℥ I.
Nucis moſchat..................ʒ II.
Spiritus volat. aromat. à gutt. XX ad L.
Syrup. zingiberis..................ʒ I.
Fiat julap.

Poudre alexitère.

℞ *Camph*..................gr. IV.
Serpentariæ Virgin..................gr. X.
Kinakin..................gr. XX.
Miſce. Serò ſumend. in febrib. mali moris.

Électuaire de moutarde.

℞ *Sinap. ſemin. cont.* } ã a..................℥ I.
Conſerv. ros. }
Syrup. zingiberis q. s.
Fiat elect. de die ſumend.

VI. CALMANS ET NARCOTIQUES.

Eau de poulet.

℞ *Pull. junior*..................n°. I.
Cap. papav. alb. contus..................ʒ I ß.
Fol. borragin..................m. I.
Coq. in aq. s. q. ad..................℔ IV.
Colat. ſervet. ad uſum.

Émulsion tempérante.

℞ *Semin. frig. maj*............................℥ I.
Amygd. dulc. excort............................n°. IV.
Semin. papav. alb............................℥ ß.
Contund. in mortario marmoreo sensim affundendo
Hordei decoct............................℔ IV.

Julep opiacé.

℞ *Aq. flor. aurant*............................℥ II.
— *lilior.* }
Syrup. capill. ven. } ãa............................℥ I.
Laud. liq. à gutt. XV ad XX.
Misce. Fiat julep.

Julep calmant.

℞ *Aq. Nymphea*............................℥ II.
— *flor. aurant*............................℥ I.
Syrup. papav. alb............................℥ ß.
Misce. Fiat julep.

Autre de même vertu.

℞ *Syrup. è meconio*............................℥ I.
Aq. menth. vulg............................℥ II.

Élixir parégorique.

℞ *Flor. benzoini.* }
Opii pur. } ãa............................ʒ ß.
Camph............................℈ I.
Olei ess. anis............................℈ ß.
Alkohol. vin............................℔ I.
Dig. et col.

Teinture thébaïque.

℞ *Laud. liquid. à gutt. XV ad XXV.*
Aq. cinnam. simpl............................℥ I.
Syrup. è meconio............................ʒ I.
Det. de die cochleat.

THÉRAPEUTIQUE.

Pilule d'opium.

℞ *Opii puriſs*................................℥ I.
Extract. glycyrrh..........................℥ III.
Miſce. Fiat pilul. serò deglut.

VII. RAFRAICHISSANS.

Eau acidule.

℞ *Oriʒæ aq*......................................℔ II.
Acidi sulph. aquos...........................gutt. XXV.

Tiſane rafraîchiſſante.

℞ *Hord. integ*....................................m. ß.
Rad. fragar. } a~a..........................℥ I
— acetos. }
Bull. in aq. s. q. ad..............................℔ IV.
Vas. remot. ab ign. add.
Liquirit ςont......................................℥. Iß

Eau de tamarin.

℞ *Aq. hord*..℔ II.
— tamarind.......................................℥ I.
Sulphat. potaſsæ..................................ʒ II.
Syrup. è cort. aurant..............................℥ I.
Coq. s. a. pro potu.

Émulſion rafraîchiſſante.

℞ *Semin. frig. maj*..................................℥ I.
— papav. alb.......................................ʒ III.
Terant. in mortario senſìm affundendo aq. lilior. ℥ VI.
Colat add.
Syrup. limon...℥ I.

Autre légérement rafraîchiſſante.

℞ *Semin. frigid. maj*.................................ʒ IV.
— lini } a~a.......................................ʒ II.
— papav. alb. }
Amygd. dulc. excort.................................nº. VI.
Contunde in mortario senſìm affundendo aq. hord. . ℔ I.
Colat. add. post expreſs.
Syrup. de nympheâ..................................℥ II.
Fiat emulſio pro duab. dos.

PHARMACEUTIQUE.

Apozème rafraîchissant.

℞ *Rad. dentis leonis.* } a͞a.......................℥ I.
— fragariæ. }
Pomor. in taleol. sect............................n°. II.
Fol. lact...m. I.
Coq. in aq. s. q. ad..............................℔ IV.
Colat. add.
Acid. sulph. aquos. ad gratam aciditatem.

Julep rafraîchissant.

℞ *Aq. portul. still.* } a͞a.........................℥ III.
— lactuc. }
Syrup. de nymph.....................................ʒ VI.
Nitr. puriss..g̃ XII.
Misce. Fiat julep.

Mixture effervescente.

℞ *Carbonat. potass*................................ʒ ß.
Succ. limon...℥ ß.
Aq. menth. simpl..................................℥ I.
— fontan..℥ III.
Syrup. moror..℥ I.
Misce. Fiat mixt.

Poudre tempérante.

℞ *Sulph. potass.* } a͞a..............................g̃ VIII.
Nitrat. }
Cinnab. arte fact..................................g̃ III.
Misce. Fiat pulvis unâ vice sumend.

Poudre tempérante et sédative.

℞ *Sulph. potass*....................................ʒ I.
Acidi boracic...ʒ ß.
Nitr. puriss..ʒ I ß.
Opii...g̃ I.
Misce.

VIII. ANTISPASMODIQUES.

Apozème antispasmodique.

℞ *Visc. quern.* *Rad. sicc. valerian. sylvest.*	ā a	℥ ß.
Pæoniæ		ʒ II.
Fol. sicc. til. — *galli lut.*	ā a	pug. I.
Infund. calid. in aq. comm.		℔ II ß.
Col. add.		
Syrup. mercurial.		℥ II.
Fiat apozema.		

Apozème antihystérique.

℞ *Fol. sicc. matr.* — *melis.*	ā a	m. I.
Fol. tiliæ. — *sambuc.*	ā a	pug. I.
Infund. et mac. s. a. in aq. com.		℔ II.
Colat. add.		
Syrup. de artem.		℥ II.

Apozème antiépileptique.

℞ *Visci querni.* *Rad. sicc. pæon.* — *caryoph.*	ā a	ʒ III.
Coq. in aq. comm.		℔ II.
Versus finem add.		
Syrup. de stæchad.		℥ II.

Mixture antispasmodique.

℞ *Aq. melissophyll.*		℥ III.
— *florum aurant.*		℥ I.
Pulv. de gutettâ — *succini præp.*	ā a	gr. X.
Syrup. caryophyl.		℥ I.
Fiat mixt.		

Autre antihyſtérique.

℞ *Aq. melliſſophyl.* } ãa........................℥ I.
— *flor. aurant.* }
Succ. lim...........................℥ ß.
Tinct. caſtor........................gutt. XV.
Fiat mixt.

Autre antihyſtérique et anodine.

℞ *Aq. flor. aurant*........................℥ IV.
Tinct. caſtor........................gutt. XXIV.
Laud. liq........................gutt. XV.
Fiat. mixt.

Autre antiépileptique et anodine.

℞ *Aq. menth*........................℥ II.
— *florum aurant*........................℥ I.
Sal. abſynth........................gr XV.
Syrup. limon........................℥ I.
Laud. liq........................gutt. XV.

Potion antihyſtérique.

℞ *Aq. melliſſophyl*........................℥ IV.
— *flor. aurant*........................℥ I.
— *cinn. ſimpl*........................ʒ II.
Syrup. de artem........................℥ I.
Tinct. caſtor........................gutt. XV.
Ol. ſucc........................gutt. VIII.
Fiat potio cochl. ſum.

Bol antihyſtérique et anodin.

℞ *Croc. orient.* } ãa........................gr V.
— *caſtor.* }
Aſſa fetid........................gr III.
Pulv. de gutt........................gr X.
Acid. boracini........................gr VI.
Tinct. ſuccin........................gutt. IV.
Fiat bol. cum ſyrup. de artem. ſ. q.

THÉRAPEUTIQUE.

Opiate antihystérique.

℞ *Gumm. ammon.*
— myrrh.
Extract. gentian.
Carbonat. ferri. } ãã............ʒ II.
Sal. absynth..........................ʒ I.
Fiat opiata cum syrup. de artem. s. q. dos. à drach. unâ ad duas

Poudre antiſpasmodique.

℞ *Nihili albi*..........................gr. X.
Sacchari puriss..........................gr. X.
Misce. Pro unâ dosi manè sumend. iterùm ac iterùm repet. ut res feret.

IX. DÉLAYANS.

Eau de veau.

℞ *Carn. vit. repurgat*..........................℔ II.
Coq. in aq..........................℔ VIII.
Ad dimid. traj. per lint. madid.
Colat. servet. ad usum.

Eau d'orge.

℞ *Hord. excortic*..........................m. I.
Glycyrr. minut. sect..........................℥ I.
Aq. comm..........................℔ IV.
Coq. ad tres lib. colat. det. de die.

Autre plus composée.

℞ *Hord. excorticat*..........................m. I.
Coq. in aq. comm..........................℔ III.
Colat. affund. sensìm amygd. dulc. excort..........n°. XV.
Tere ut artis est addend.
Sacchari crystall..........................℥ I.

Eau de riz.

℞ *Oryza lot*..........................℥ II.
Bull. per hor. in aq. s. q. ad..........................℔ IV.
Col. serv. ad usum.

Mixture.

℞ *Aq. liliorum*................................℥ III.
Ol. amygd. dulc...............................℥ I.
Spermat. cete.................................ʒ I.
Syrup. simpl..................................℥ I.
Misce. Fiat haustus.

Émulsion.

℞ *Sem. frig. maj*..............................℥ ß.
Amygd. dulc. excort...........................n°. IV.
Contund. s. a. in aq. fontan..................℥ VIII.
Colat. add.
Syrup. viol. vel de *papavere albo*...........℥ I.

Autre sédative.

℞ *Amygd. dulc*.................................n°. IV.
Pineor. enucl. } a͂a...........................℥ I ß.
Sem. pap. albi. }
Add. syrup. de nymph..........................℥ I.

X. ATTÉNUANS.

Tisane atténuante et pectorale.

℞ *Hord. integ*.................................m. I.
Jujub...n°. XII.
Passul. sicc..................................℥ I.
Coq. in aq....................................℔ VI.
Sub fine add.
Flor. papav. rhœad............................pug. III.

Hydromel pour l'asthme.

℞ *Rad. œnul. camp*.............................℥ I.
Fol. heder. terrest. } a͂a....................pug. IV.
— *hyssop.* }
Bull. in aq...................................℔ IV.
Col. add.
Mellis Narbon.................................℥ IV.

THÉRAPEUTIQUE.

Potion antiasthmatique.

℞ *Aq. cinnam. spir.* } a͠a ℥ II.
Oxym. scill. }
Sumant. cochl. de die

Bol incisif et apéritif.

℞ *Extr. gum. amm.* } a͠a ʒ II.
Alkohol. }
Carbonat. ferr. }
Sulphat. potass. ʒ I.
Muriat. mercurial. ℈ I ß.
Syrup. de quinq. rad. s. q.
Fiant boli n°. XII, *et tres vel quatuor de die sum.*

Bol de savon.

℞ *Sap. albiss.* ʒ II.
Jalap. ℈ I.
Aloes. gr. XII.
Syrup. de spin. cervin. s. q.
Fiant boli n°. VI, *de die sumend.*

Bol atténuant.

℞ *Panac. merc.* gr. IV.
Tartrit. potass. mart. } a͠a gr. XX.
Diaph. min. }
Fiat bolus cum syrup. de quinq. rad.

Bol atténuant éthiopé.

℞ *Oxyd. mercurial. sulph. nig.* gr. XV.
Onisc. pulveris gr. XVIII.
Fiant bol. cum syrup. de alth. Fernel.

Bol atténuant diaphorétique.

℞ *Oxyd. albi antimon. acid. nitr. pracipit.* gr. XV.
Muriat. merc. dulc. gr. IV.
Camph. gr. II.
Misce. Fiat bolus cum syrup. de cychorio compos.

Bol incisif pour l'asthme.

♃ *Flor. sulph*..............................ʒ III.
— benzoin..............................ʒ I ß.
Extr. gumm. ammon. cum spir. vin..........ʒ IV.
Conserv. œnul camp........................q. s.
Misce. Fiant boli n°. XXXVI *quor. duo de die.*

Poudre atténuante.

♃ *Carbonat. ferr*..............................ʒ II.
Rhei
Millep. } ãa..............................ʒ I.
Borac..............................℈ II.
Cinnam.
Ireos. flor. } ãa..............................℈ ß.
Sacch. alb..............................ʒ II.
Misce. Fiat pulv. de die sumend. à ℈ I ad II.

Pilules savoneuses.

♃ *Saponis medic*..............................℥ IV.
Farin. semin. lin..............................℥ ß.
Misce. Fiat mass. pilul. dos. drach. una.

Autres plus composées.

♃ *Sapon. med*..............................℥ II.
Lap. cancr fluv..............................ʒ ß.
Spermat. cet..............................ʒ II.
Carbon. potassæ.
Onisc. præp. } ãa..............................ʒ I.
Misce. Fiat massæ pilul. cum syrup. de absynth.

Pilules ammoniacales.

♃ *Gumm. ammon*..............................℥ I.
Sapon. venet..............................℥ II.
Fiat mass. pilul.

THÉRAPEUTIQUE.

XI. INCRASSANS.

Crême de riz.

℞ *Oriza lota* ....℥ II.
Amygd. excort...........................n°. XXX.
Contund. in mort. cum aq. pull. coq. duod. horis deind. add. sacch. q. s. cum tantill. cinnamomi, colet. ad usum.

Crême d'orge.

℞ *Hord. mund*.............................℥ II.
Coq. in aq. s. q. fervefact. abjic. et nova add. bull. igne lento VII hor. colat interim coq. ad crem. consist. cui add.
Sacchar. alb..............................℥ I.

Gelée.

℞ *Pull. gall*..............................n°. III.
Carn. vit................................℔ II.
Coq. IV hor. ign. veh. in aq. s. q. colat. add. Sacch. alb. iter. col. et concresc.
Succ. limon. ãa..........................℥ II.

Autre plus épaisse.

℞ *Aven. excort*............................℥ I.
Passul. min. } ãa
Rasur. c. c. } ....℥ II.
Femor. bov...............................℔ I.
Coq. et fiat gelat.

Décoction blanche.

℞ *Corn. cerv. calc. et pulv*...............ʒ II.
Misc. pan. alb............................℥ II.
Cont. in mort. bull. in aq. ℔ *IV ad III.*
Colat. dissolv.
Sacch. pur................................℥ II.
Aq. cinnam................................℥ II.

XII. ADOUCISSANS.

Décoction de mauve.

℞ *Rad. althaæ* ....℥ II.
Aq. fontan ....℔ III.
Coq. in aq. commun. ....℔ II.
Col. add.
Syrup. limon. ....℥ I.

Émulsion gommeuse.

℞ *Amygd. excort.* ....℥ II.
Ol. amygd. dulc. ....℥ I.
Gumm. arab. ....ʒ II.
Syrup. viol. ....℥ I.
Fiat. emuls. s. a.

Décoction pectorale.

℞ *Caric.* } ãa ....℥ I.
Passul. }
Rad. althaæ ....ʒ IV.
Glycyrrh. ....ʒ II.
Bull. in aq. commun. ....℔ II.
Col. serv. ad usum.

Mixture inviscante.

℞ *Spermat. cet.* } ãa ....ʒ I.
Mucil. gumm. arab. }
Aq. lilior. ....℥ I ß.
Syrup. bals. Tolut. ....ʒ II.

Looch cidonien.

℞ *Mucil. sem. cydon.* ....℥ I ß.
Mell. rosac. ....℥ I.
Syrup. è mecon. ....℥ ß.

THÉRAPEUTIQUE.

Looch de jaune d'œuf.

℞ *Vitell. rec.* .... n°. I.
Olei amygd. dulc. .... ℥ II.
Syrup. alth. comp. .... ℥ I.
Aq. naph. .... ʒ II.
— comm. .... ℥ III.
Misce s. a.

Looch blanc.

℞ *Pulv. gumm. tragacant.* .... ʒ I.
Lact. amygd. .... ℥ VI.
Tere in mort. marmor. et add.
Syrup. de alth. simpl. } a͂a .... ℥ I.
Olei amygd. dulc. }
Fiat looch.

Looch d'amidon.

℞ *Amyl.* .... ʒ II.
Terr. japon. .... ʒ I.
Syrup. balsam. } a͂a .... ʒ IV.
Alb. ovor. }
Misce. Fiat looch s. a.

Looch de manne.

℞ *Mann. calab.* }
Ol. amygd. dulc. } a͂a .... ℥ I.
Syrup. viol. }
Misce. Fiat looch.

Bol béchique adoucissant.

℞ *Sperm. cet.* } a͂a .... ℥ I.
Butyr. de cacao. }
Balsam. Canad. .... ℈ II.
Syrup. Tolut. q. s.
Misce. Fiant boli n°. VI, de die sumend.

XIII.

XIII. ANTACIDES.

Potion absorbante.

℞ *Corall.* } a͂a ℥ XV.
Lap. cancr. fluv. }
Cor. cerv. præp. ℥ XV.
Catech. ℥ XII.
Aq. cychor. } a͂a ℥ II.
endiv. }

Potion crétacée.

℞ *Cret. præp.* ℥ I.
Sacch. puriss. ʒ VI.
Gumm. arab. ʒ II.
Aq. comm. ℔ I.
Misce.

Bol absorbant.

℞ *Pulv. ostr.* } a͂a ʒ I.
Corall. rubr. }
Syrup. de ros. sicc. q. s.
Fiant boli, n°. IV.

Poudre d'écrevisse.

℞ *Summ. chel. cancror. fluv. præp.* ℥ II.
Corall. rubr. præp. ℥ I.
Matr. perl. ʒ II.
Misce. Fiat pulv. in XII dos. divid. et de die sumend.

Poudre testacée composée.

℞ *Testac. ostr.* ℥ I.
Cret. alb. ℥ ß.
Misce. Fiat pulv. in VIII dos. sumend.

Poudre de craie.

℞ *Cret. præp.* ℥ IV.
Nuc. mosch. ʒ ß.
Cinnam. ʒ I.
Misce. Fiat pulv. in VI dos. divid.

THÉRAPEUTIQUE.

Poudre bézoardique.

℞ *Orient. bezoard*.......................ʒ I.
Pulv. chel. compos.......................℥ I.
Miſce. Fiat pulv. in VII dos. ſumend.

Tablette antacide.

℞ *Cret. puriſs*.......................℥ IV.
Zingib.......................℥ III.
Cinnam.......................ʒ I.
Sacch. in aq. ſol. q. s. ut fiant tabell.

Tablette antacide laxative.

℞ *Carbonat. magnes*.......................℥ VI.
Sacch. puriſs.......................℥ I.
Nuc. moſch.......................℈ I.
Miſce. Fiant tabellæ cum mucilag. trag.

XIV. ANTALKALINS.

Apozème antalkalin.

℞ *Rad. acetos.* } ãã.......................℥ I.
— *fragar.* }
Fol. recent. oxytriph.......................m. I.
— *pomor. renet. in taleos. ſect*.......................n°. II.
Coq. in aq. s. q. ad.......................℔ III.
Colat. add.
Syrup limon.......................℥ II.

Tiſane rouge.

℞ *Roſ. rubr. ſicc*.......................℥ I.
Aq. fervent.......................℔ III.
Acid. ſulph. aquoſi.......................ʒ I.
Infund. quatuor hor.

Teinture de roſe.

℞ *Roſar. rubr*.......................℥ I.
Aq. bull.......................℔ I.
Inf. et add. colat.
Acid. ſulphur aquoſi.......................gutt. XXX.
Syrup. cydon.......................℥ I.

Eau acidule.

℞ *Succ. limon*..............................℥ I.
Sacch. puriſs..............................℥ I.
Dilue in aq. comm..............................℔ II.

XV. ANTISEPTIQUES.

Tisane.

℞ *Fol. scord.* } a~a..............................m. I.
— oxytriph. }
Chamœmel...............................pug. II.
Fruct. kynorrh. cont..............................nº. XX.
Bull. in aq. s. q. ad..............................℔ II.

Émulsion camphrée.

℞ *Camph*..............................℈ I.
Gumm. arab..............................ʒ I.
Terant. et add.
Aq. cinn. simpl..............................℥ VI.
Syrup. è cort. aurant..............................℥ ß.
Fiat emuls.

Plus composée.

℞ *Camph*..............................℈ I.
Amygd. dulc..............................nº. VI.
Aq. menth. simpl..............................℥ VI.
Nitr..............................ʒ I.
Sacch. alb..............................℥ ß.

Mixture de camomille.

℞ *Flor. chamœmel. pulv*..............................℈ I.
Aq. menth. vulg..............................℥ II.
Syrup. limonum..............................ʒ II.

Mixture de contrayerva.

℞ *Pulv. contrayerv*..............................ʒ ß.
Aq. cinnamom. simpl..............................℥ II.
— spirit..............................ʒ II.
Syrup. è cort. aurant..............................ʒ I.

THÉRAPEUTIQUE.

Autre de quinquina.

♃ *Pulv. cort. peruv*	℈ I.
Aq. cinnam. simpl.	℥ II.
— *spirit.*	ʒ VI.
Syrup. è succ. limon	ʒ V.

Petit-lait vineux.

♃ *Seri lact*	℔ II.
Vini albi.	℔ I.

Miſce. Det. de aie.

Autre plus acide.

♃ *Vinos. ser. lact*	℔ II.
Spirit. vitr.	ʒ I.
Syrup è meconio.	℥ I ß.

Miſce. Semi unc. det. omni horâ.

Autre avec le tamarin.

♃ *Lact. ser. vin.*	℔ I.
Tamarind.	℥ I.

Coq. col. pro uſu.

Julep acidulé.

♃ *Aq. cinnam. simpl.*	℥ IV.
— *spirit.*	ʒ I.
Acid. sulphur. aquoſi	ʒ ß.
Syrup. diacod.	℥ ß.

Fiat julep. dos. cochlear. unum omni horâ.

Bol de camphre.

♃ *Camph.*	g̃ X.
Gumm. arab.	ʒ I.

Syrup. è cort. aurant. q. s.

Bol de quinquina.

♃ *Cort. peruv.*	ʒ I.

Syrup. è cort. aurant. q. s.

PHARMACEUTIQUE.

XVI. ERRHINS.

Poudre sternutatoire.

♃ *Ireos florent*............................ʒ IV.
Fol. beton............................℈ II.
Ol. nuc. mosch............................gutt. I.
Misce.

Autre.

♃ *Radic. hell. alb*............................℈ ß.
Ireos florent............................℈ I.
Ol. menth.............................g̃ I.
Misce.

Autre.

♃ *Cyper. long. rad.* } *Kempharia.* } a~a............................g̃ XXIV.

XVII. SIALOGOGUES.

Pastille sialogogue.

♃ *Zingib.* } *Pyrethr.* } a~a............................ʒ ß.
Mastich. puriss............................℥ I.
Cer. flav............................ʒ II.
Liquent. et fiant rot. ore masticand.

Autre.

♃ *Pyrethr*............................ʒ II.
Sem. sinap } *Staphysagr.* } a~a............................ʒ I.
Cera alb. s. q. forment. rot. ore excip.

Sialogogue simple.

♃ *Florum cochl. Para.*............................n°. II.
Ore excep. mast. vel confricent. gengiv.

THÉRAPEUTIQUE.

XVIII. EXPECTORANS.

Tisane pectorale.

℞ *Rad. helenii*..........................℥ III.
Fol. hed. terrestr. } āā..........................m. I.
— hysop. }
Infund. de nocte in aq..........................℔ IV.
Colat. add.
Mell. Narbon..........................℥ II.
Det. ad asthma.

Mixture de gomme ammoniaque.

℞ *Gumm. ammon. in acet. scyll. sol*..........ʒ I.
Oxymel scillit..........................ʒ II.
Aq. hyssop..........................℥ VI.
Fiat haust. ad asthm.

Looch kermétisé.

℞ *Syrup. de tussilagin*..........................℥ III.
Ol. amygd. dulc..........................ʒ I ß.
Spermat. cet..........................ʒ I.
Oxyd. antim. sulph. rubr..........................gr. VI.
Accurat. misceant.

Looch scillitique.

℞ *Pulv. irid*..........................ʒ II.
Oxymel scill..........................℥ I ß.
Syrup. de eresym..........................℥ II.
Misce. Fiat looch.

Bol pour asthme.

℞ *Spermat. cet*..........................ʒ ß.
Flor. benzoini..........................gr. VI.
— Sulph..........................gr. VIII.
Conserv. œnul. camp..........................ʒ II.
Fiat bol. cum syrup. de eresymo.

Autre expectorant.

℞ *Oxyd. antimonial. sulph. rubr.* .... gr. XX.
Ipecacuan. .... gr. II.
Scill. pulv. vel ari .... gr. II.
Mann. Calab. .... ʒ I ß.
Butyr. cacao .... ℥ I.
Fiant bol. IV de die sumend.

Autre plus efficace.

℞ *Oxyd. antimon. sulphurat. rubr.* .... gr. XX.
Scill. et ari pulv. aña .... gr. VIII.
Ipecacuan. .... gr. IV.
Gumm. ammon .... ℈ II.
Mell. scill. q. s.
Fiant boli nº. XVI, *quor. IV de die.*

Opiate anti-asthmatique.

℞ *Flor. sulph.* .... ℥ II.
Onisc. præp. .... ʒ II.
Pulv. succin. .... ʒ I.
Myrrh. } aña .... ʒ ß.
Benzoin. }
Croc. orient. .... ℈ I.
Misce. Fiat opiat. cum oxymell. scillit s. q.

XIX. ÉMÉTIQUES.

Mixture émétique ordinaire.

℞ *Tartrit. potass. antimon.* .... gr. III.
Dissolv. in aq. tepid. .... ℥ IV.

Potion stibiée.

℞ *Tartrit. potass. antimon.* .... gr. IV.
Dissol. in seri lact. .... ℔ I.
Fiat potio cyath. sumend.

Eau minérale.

℞ *Tartrit. potass. antimon.* . . . . gr IV.
Sulphat. magnesiani . . . . ʒ IV.
Aq. comm. . . . . ℔ I.
Divid. in III dos. manè sumend.

Vin émétique.

℞ *Vini emet.* . . . . ℥ I.
Aq. scorzon. . . . . ℥ II.
Dilue et sum. uno haustu.

Bol émétique.

℞ *Oxyd. antimonii sulph. rubri* . . . . gr IV.
Mic. pan. . . . . ℈ I.
Misce. Fiat bol. cum s. q. syrupi simplicis.

Kermès fort en usage.

℞ *Oxyd. antim. sulph. rubri* . . . . gr IV.
Misce cum dupl. sacch. et divid. in VI doses quartâ quâq. horâ sumend.

Ipécacuanha.

℞ *Rad. Bresil. pulv.* . . . . ℈ I.
Dilue in juscul. pro II dosib.

Le même avec l'émétique.

℞ *Ipecac.* . . . . gr XVIII.
Oxyd. ant. sulph. rubri . . . . gr I.
Aq. comm. . . . . ℥ VI.
Sum. in II dos.

Avec l'oxymel.

℞ *Oxymell. scill.* . . . . ℥ I
Ipecac. . . . . gr X.
Aq. comm. . . . . ℥ IV.
Sum. cochl. de horâ.

Émétique cardiaque.

℞ *Aq. meliss. simpl*......................℥ III.
Menth. pip......................℥ I.
Tartrit. potass. antimon......................℈ I.
Ipecac......................℈ X.
Syrup. hyssop......................℥ I.
Misce. Det. de horâ.

XX. CATHARTIQUES.

Tisane cathartique.

℞ *Tamarind. ping*......................℥ II.
Pass......................℥ IV.
Coq. in aq......................℔ II.

Tisane royale.

℞ *Mann. elect*......................℥ I ß.
Senn. mund......................℥ ß.
Polyp. querc. } *Tamarind.* } a͞a......................℥ I.
Sulph. sodæ......................ʒ II.
Glycirrhis......................ʒ I.
Citr. in tal. sect......................n°. I.
Infund. per noct. sup. ciner. cal. in aq......................℔ I ß.
Col. man. et det. cyath.

Emulsion purgative.

℞ *Resinæ scamonii*......................℈ IV.
— *jalap*......................℈ VI.
Gummi gutta......................℈ I.
Terant. cum ov. vitel......................n°. I.
Syrup. amygd......................℥ I.
Aq. comm......................℔ I ß.

Haustus de manne.

℞ *Mann. Calabr*......................℥ II.
Aq. fol. borrag......................℥ IV.
Diss. fiat haust.

THÉRAPEUTIQUE.

Haustus de casse et de manne.

℞ *Mann. Calabr*..........................℥ II.
Cass. recent. extract. sine acinis..........℥ I.
Tartrit. potass..........................ʒ I.
Sumit. absynth..........................pug. I.

Haustus de séné.

℞ *Fol. orient*..........................ʒ II.
Tartr. potass..........................ʒ I.
Infund. calid. in aq....................℥ VI.
Col. et dissol.
Mann. Calabr..........................℥ II.
Syrup. de ros. pallid....................℥ I.

Autre de tamarin et de manne.

℞ *Tamarind. ping*........................℥ I.
Tartrit. potass..........................ʒ I.
Coq. in aq..............................℥ VIII.
Col. et diss.
Mann. elect..............................℥ I.

De confection hameck.

℞ *Fol. orient*..........................℥ ß.
Tartrit. sodæ..........................ʒ I.
Aq. bull..............................℥ VI.
Inf. col. et dilue.
Confect. hameck..........................℥ I.
Syrup. de flor. pers......................℥ I.

De noirprun.

℞ *Flor. orient*..........................℥ I.
Tartrit. potass..........................ʒ I.
Aq. bull..............................℥ VI.
Inf. col. et dissolv.
Syrup. de rhamno cathart..................℥ I.
Pulv. jalap..............................gr XII.

Haustus cathartique émétisé.

℞ *Mann. Calabr.*......................... ℥ II.
Oxyd. antimon. sulph..................... ℈ III.
Hydromell............................... ℥ IV.
Liquent.

Haustus de rhubarbe.

℞ *Rhei crassiusculè trit.*................ ʒ I.
Ros. rubr. } a͂a .... pug. I.
Absynt. min. }
Bull. s. a in aq.......................... ℥ VIII.
Express. add.
Rhei pulv................................. ℈ XV.
Syrup. ros. pall.......................... ℥ I.

Potion avec la manne.

℞ *Mann. Calabr.*............................ ℥ III.
Juscul. vitul.............................. ℥ VIII.
Infund. pro II dosib.

Potion de casse.

℞ *Fistul. Alexand. tus*..................... ℥ III.
Pulp. tamarind............................. ℥ I.
Aq. bull................................... ℥ VIII.
Col. et dissolv.
Mann. Calabr............................... ℥ II.
Syrup. violac.............................. ℥ I.
Infund. pro II dosib.

Potion tamarindacée.

℞ *Tamarind. ping.*.......................... ℥ I.
Rhei tusi. } a͂a .... ʒ I.
Carbonat. potass. }
Flor. viol................................. pug. I.
Senn. mund................................. ʒ I.
Aq. fervent................................ ℥ VI.
Col. et add.
Mann....................................... ℥ II.
Fiat potio pro II dosib. binis horis interjectis.

Teinture de rhubarbe aqueuse.

℞ *Rhei triti* . . . . ʒ I.
Carbonat. potass . . . . ℈ I.
Aq. comm . . . . ℥ VI.
Bull. levit. pro unâ dosi.

Teinture spiritueuse de rhubarbe.

℞ *Rhei triti* . . . . ℥ I.
Gentian . . . . ʒ ß.
Serpent. Virgin . . . . ʒ I.
Coccinill. . . . . ℈ I.
Alkohol vini . . . . ℔ I.
Diger. balneo solis III diebus col. det. à X gutt. ad XX.

Poudre de jalap.

℞ *Jalap* . . . . gr. XXIV.
Tartrit. acid. potass . . . . gr. XII.

Élixir sacré.

℞ *Aloes succot.* } *Rhei trit.* } *Baccar. laur.* } a͞a . . . . ℥ ß.
Alkohol. vin . . . . ℔ I.
Dig. dieb. II col.

Teinture sucrée.

℞ *Aloes succot* . . . . ℥ I.
Cardam. min. } *Serpent. Virgin* } a͞a . . . . ʒ I.
Coccinill . . . . ℈ I.
Vin. Hispanic. alb . . . . ℔ ß.
Dig. duob. dieb. col.

Bol de scammonée.

℞ *Diacrid* . . . . gr. XII.
Jalap . . . . gr. VI.
Rhei . . . . gr. VIII.
Pulv. fiat bol. cum mann.

Bol de jalap.

℞ *Pulv. jalap*..............................g̃ XXV.
Syrup. zingib. q. s.

Bol de gomme-gutte.

℞ *Gumm. gutt*..............................g̃ V.
Carbon. potass..............................℈ ß.
Mell. s. q.

XXI. DIURÉTIQUES.

Tisane diurétique.

℞ *Rad. rusci.* } ã a..............................℥ II.
— *asparag* }
Fol. herniariæ..............................m. I.
Coq. in aq. comm..............................℔ III.

Tisane d'alkekenge.

℞ *Alkekeng. fruct*..............................n°. XX.
Bull. in aq. s. q. ad..............................℔ IV.
Sub finem add.
Liquirit. ras. et cont..............................℥ II.

Lessive diurétique.

℞ *Cinerum genist*..............................℔ ß.
Aq. comm..............................℔ VI.
Fiat ex art. lixiv. aq. dos. à ℥ I *ad* I ß *in die.*

Lessive diurétique vineuse.

℞ *Cin. genist.*..............................℔ II.
Vini alb..............................℔ I ß.
Infund. XXIV hor. col.

THÉRAPEUTIQUE.

Décoction diurétique.

♃ *Fol pariet*..........................m. I.
Crystal. min..........................ʒ II.
Bull. in aq. comm..........................℔ II ß.
Add.
Ligni sassaf. } a͂a..........................ʒ II.
Semini anisi. }
Cinnam. tus..........................℈ I.
Infund. per noct. et cola.

Apozème diurétique.

♃ *Rad. aspar.* } a͂a..........................℥ ß.
— fœnic. }
— petrosel. }
Fol. scolop. } a͂a..........................m. I.
— hern. }
Fruct. alkek..........................nº. XX.
Aq..........................℔ III.
Coq. s. a. sub fin. add.
Millep. lot. et tus..........................nº. XXIV.
Col. et infund.
Spirit. therebent..........................ʒ I.

Apozème diurétique nitré.

♃ *Rad. asperifol.* } a͂a..........................℥ I.
— brusci. }
— rubia tinct. }
Fol. pariet. } a͂a..........................m. ß.
— herniar. }
Flor. genist..........................pug. IV.
Aq. ferv..........................℔ III.
Bull. s. a. col. et add.
Syrup. de altheâ..........................℥ II.

Potion oxymellisée.

♃ *Aq. pap. rhœad*..........................℥ VI.
Oxymell. scill..........................℥ I ß.
Misce. Fiat potio cochleatim.

Vin scillitique.

℞ *Rad. ſcill. præp.* .... ℨ II.
Vini alb. .... ℔ I.
Infund. frigid. XXIV hor. col. ſervet. ad uſum aq. dos. à unc. I ad II, tertia quaque hor.

Bol diurétique.

℞ *Acetit. potass.* } *Conch. præp.* } a͂a .... ℨ ß.
Millep. præp .... ℈ ß.
Extr. junip. q. s.
Fiant bol. pro trib. dosib.

Autre de thérébentine.

℞ *Therebent.* } *Sap. alb.* } a͂a .... ℨ ß.
Fiat bol. cum conserv. ros. s. q.

Autre de scille.

℞ *Sap. albiss* .... ℨ ß.
Ol. thereb. .... gutt. VIII.
Pulv. scill. .... ℥ V.
Fiat. bol. cum syrup. de quinq. radic.

Pilules scillitiques.

℞ *Sap. hisp.* .... ℥ I.
Gumm. ammon. } *Scill. millep.* } a͂a .... ℥ ß.
Bals. Copah. q. s.
Fiant pilul.

Teinture de Méad.

℞ *Tinct. canth* .... gut. XV.
Sal. absynth .... ℨ ß.
Suc. limon .... ℨ VI.
Aq. puleg .... ℥ I.
Syrup. simpl .... ℥ ß.
Misce. Det. in hydrop. de die.

THÉRAPEUTIQUE.

XXII. DIAPHORÉTIQUES.

Tisane de coquelicot.

℞ *Flor. papaver. rubr.* . . . . pug. III.
Liquirit. . . . . ʒ II.
Aq. fervent. . . . . ℥ IV.
Infund. IV hor. col. pro usu.

Tisane de guayac.

℞ *Ligni guayaci in scob. reduct.* . . . . ℥ ß.
Infund. de noct. in aq. . . . . ℔ V.
Bull. ad tertiam part. sub fin. add.
Liquirit. . . . . ʒ I.

Tisane de squine.

℞ *Chin. minut. concis.* . . . . ℥ I.
Aq. comm. . . . . ℔ VI.
Bull. ad quatuor. libr. sub fin. add.
Liquirit. . . . . ʒ II.
Col. pro usu.

Décoction sudorifique.

℞ *Rasuræ guayaci* . . . . ℥ ß.
Rad. chin. } ãa . . . . ʒ II.
Salsæpar. }
Aq. ferv. . . . . ℔ IV.
Macer. calid. de noct. in aq. . . . . ℔ III.
Coq. sub fin. add.
Lign. sassafr. } ãa . . . . ʒ II.
— *liquirit.* }
Cuiq. cyath. add.
Ammoniacæ. . . . . gutt. VIII.

Décoction antimoniale.

℞ *Antimon. crassiusc. trit. in nod. susp.* . . . . . . ʒ III.
Salsæp. }
Chinæ. } ãa . . . . ℥ I.
Sassaf. }
Aq. bull. . . . . ℔ III.
Infund. cal. per noct. bull. s. a. ad ℔ *II.*

Haustus

PHARMACEUTIQUE.

Hauſtus de coquelicot.

℞ *Florum papav. rhœad.*......................pug. II.
Aq. ferv................. ....℥ IV.
Col. add.
Oxyd. antimon. albi præcip................g̃ XV.
Syrup. papav. alb.........................℥ ß.

Julep aromatique.

℞ *Aq. lavend. ſtillat.*...................℥ VI.
Ammoniacæ. ....gutt. XXIV.
Theriac...................................ʒ ß.
Syrup. diacod............................℥ I.

Bol d'ipécacuanha.

℞ *Rad. Braſil.*...............................g̃ V.
Conſerv. roſ. rub...........................℈ I.
Miſce.

Poudre diaphorétique.

℞ *Tartr. potaſſ. antimon.*..................g̃ II.
Carbonat. magn. alb.......................ʒ ß.
Quam optimè terant. ut fiat pulv. ſubtiliſſ. cuj. dos. à gr. IV ad XVI.

XXIII. MÉNAGOGUES.

Bouillon ménagogue.

℞ *Rad. rubiæ tinctorum*.....................℥ ß.
Ariſtol. rotund. } ãa
Œnul. camp. } ....ʒ I.
Fol. eupator. } ãa
— ſcolop. } ....m. ß.
Croc. Orient................................g̃ VI.
Fiat juſcul cum pullo uno et aq. ſ. q.
Colat. add.
Tartrit. potaſſ. martial....................ʒ I.

THÉRAPEUTIQUE.

Apozème ménagogue chalibé.

℞ *Rub. tinct.* } a͂a ... ℥ ß.
Ononid.
Fol. marrh. } a͂a ... m. I.
— matric.
Flor. calend. ... pug. II.
Coq. s. a. in aq. s. q. ad ... ℔ II.
Add. dosi matutinæ.
Tartrit. potaſs. mart ... ʒ I.

Autre avec le safran.

℞ *Arund. comm.* } a͂a ... ℥ ß.
Apii sylv.
Fol. tanac. } a͂a ... m. ß.
Meliss.
Coq. in font. aq. s. q. ad ... ℔ II.
Dein infunde.
Croc. Orient ... ʒ I.

Potion ménagogue antiſpasmodique.

℞ *Aq. artem. still* ... ℥ V.
— naph ... ℥ I.
Olei eſsent. rhut. } a͂a ... gutt. VI.
— sabin.
Syrup. flor. aurant ... ℥ I.
Sumat. de die.

Autre.

℞ *Aq. Artem* ... ℥ V.
Tinct. aſs. fetid ... ʒ ß.
Castor ... g̃ XXX.
Ol. eſs. rhut. } a͂a ... gutt. VIII.
— sabin.
Liq. anod. Hofm ... ʒ ß.
Syrup, de artem. comp ... ℥ I.

PHARMACEUTIQUE.

Bol ménagogue.

℞ *Extract. mart* .... ℈ II.
Borac.
Myrrh.
Aloes.
Sal. absynth. } ãa .... ℥ VI.
Croc. Orient .... ℥ IV.
Fiat bol. cum syrup. de artemisia.

Corollaire.

Nous établirons, comme règles générales à observer dans cette section, 1°. de ne point user trop promptement la sensibilité par des remèdes héroïques qu'on ne doit administrer que dans l'urgence; 2°. de passer insensiblement des médicamens doux aux plus violens: ces deux règles sont spécialement à observer dans le traitement des maladies aiguës sans matière; 3°. de toujours disposer l'organisme à l'opération du remède, pour que celui-ci n'excite aucun trouble qui pourrait dériver de sa nature : cette règle a lieu pour les maladies sthéniques, comme pour celles qui ne le sont pas; 4°. d'entremêler ceux qui ont la propriété évacuante à l'usage de ceux qui agissent en altérant, soit qu'on les suppose opérer sur les humeurs ou sur les solides; 5°. enfin, de savoir se reposer à des distances nécessaires, et revenir de nouveau sur leur usage, pour que l'organisme ne s'accoutume point à leur opération spécifique; car, comme Aristote l'observe, *assueti pharmaci vires natura contemnit* (1).

(1) La nature méprise les efforts d'un médicament auquel elle s'est accoutumée.

SECTION TROISIÈME.

DE LA CHIRURGIE
OU
DES OPÉRATIONS CONSIDÉRÉES COMME DERNIER MOYEN DE GUÉRISON.

Définition.

La Chirurgie, *postremum medicinæ instrumentum*, est la partie de l'art de guérir qui puise ses moyens de l'application méthodique de la main sur quelques parties du corps, dans l'intention de remédier à un vice ou dérangement quelconque. Or comme ce moyen ne peut avoir son application sans occasionner une douleur plus ou moins grande et d'une plus ou moins longue durée,

Cuncta priùs tentanda, sed immedicabile vulnus
Ense recidendum est ne pars sincera trahatur (1).

Ovid. *Metamorph.*

Maladie chirurgicale primitive, celle qui le devient par décidence.

Le vice, qui demande ainsi l'aide de la main, peut constituer dès sa naissance ce qu'on appelle proprement une maladie chirurgicale; telle que l'engorgement des voies lacrymales, qui donne lieu à la fistule; l'amas de la sinovie, qui fait naître une luxation; ou il dérive d'une maladie médicale précédente dont il est la terminaison ou métaptose, comme l'empiême à la suite d'une vomique, les dépôts qui succèdent aux amphimérines et aux typhus. La main seule suffit quelquefois pour parvenir à la fin qu'on se propose dans le traitement de ces maladies; mais souvent aussi elle est insuffisante, et alors il faut recourir à des moyens qui lui donnent plus de force et la rendent plus propre à remplir l'objet qu'on a en vue. Ces moyens sont les machines et les instrumens. Les ma-

---

(1) Il faut tout tenter d'avance; mais quand le mal est incurable, il faut emporter la cause avec l'instrument tranchant, de peur que la partie saine n'en contracte les mauvaises influences.

chines sont des moyens plus ou moins composés, dont la matière est le cuir, la peau, la futaine, le linge, le bois, l'ivoire, le liége et même quelquefois les métaux; tels sont l'ambi, les moufles pour réduire une luxation, le brayer pour maintenir une hernie, les bougies et autres. Les instrumens diffèrent des machines en ce que leur partie essentielle est métallique, et qu'ils ne sont d'usage que pour le moment. Ceux-ci varient beaucoup, relativement à leur matière, à leur forme et à leur destination: on les divise ordinairement en ceux qui servent aux pansemens, et en ceux qui sont destinés aux opérations. Ceux-ci sont encore distingués en communs et en particuliers; les communs sont ceux dont on se sert indifféremment dans tous les cas; tels que les ciseaux à incision, les lancettes, les bistouris, les stilets et autres. Ce sont ceux-ci dont Hippocrate fait mention dans son livre *De decenti habitu*, lorsqu'il dit: *Alter verò tibi sit apparatus simplicior, quo ad manus utaris ad peregrinationes accommodato; promptissimus autem es qui viâ quâdam et ratione comparatur* (1). Les particuliers servent pour une seule espèce d'opération; tels sont ceux qui sont destinés au trépan, à la lithotomie et autres.

CHIRURGIE.

Moyens chirurgicaux.

Il est des cas qui demandent qu'on opère promptement, et il en est d'autres qui laissent plus de tems et de choix dans les procédés. L'ouverture de l'artère crurale, par exemple, demande qu'on en fasse promptement la ligature, ou qu'on ampute aussitôt la cuisse, pendant que la cataracte et la taille laissent un plus long tems pour se décider. C'est d'après ces circonstances que l'on distingue les opérations en électives et en urgentes; les électives sont celles qui permettent qu'on choisisse le tems où l'on doit les faire; les urgentes demandent qu'on emploie aussitôt les moyens reconnus nécessaires. Celse est le premier auteur qui ait donné lieu à cette distinction: *Duo genera curationum sunt*, dit-il, *alia in quibus eligere tempus non licet, sed utendum est eo quod incidit sicut in vulneribus et fistulis; alia in quibus nullus dies*

Tems relatifs à l'opération.

(1) Ayez toujours une trousse portative dont vous puissiez faire usage dans vos courses; les moyens les plus disponibles sont ceux que le jugement indique, et dont on peut faire usage partout.

THÉRAPEUTIQUE.

urget, et expectare tutissimum et facile est, sicuti evenit in iis quæ et tardè increscunt et dolore non excruciant (1).

Lieux.

On distingue également deux lieux par rapport à l'endroit où l'on pratique une opération; l'un de nécessité, c'est celui où le mal demande une application immédiate du moyen sur la partie qui en est affectée. Le lieu d'élection est celui qu'on préfère, quoiqu'à la rigueur on puisse cependant le varier. Soit un exemple pour mettre la chose en évidence. Le lieu où un abscès est formé est toujours un lieu de nécessité par rapport à l'opération qu'il faut y faire; il n'en est pas de même du lieu où il faut inciser pour extraire une pierre qui serait dans la vessie, car on peut opérer sur différentes régions de cet organe; ce qui constitue les différentes méthodes usitées dans la lithotomie.

Soins préliminaires généraux.

Il convient, avant de pratiquer l'opération, d'y disposer le malade selon que le demandent les circonstances dans lesquelles il se trouve. Si la force vasculaire pêche par excès, comme dans l'hiver ou dans les climats fort secs, on fera une ou deux saignées au malade pour éviter les effets d'une trop grande douleur. Si au contraire la température de l'air est chaude et humide, si la force systaltique est faible, que le tempérament soit pituiteux, les purgatifs et les émétiques auront la préférence. Il est également des cas qui demandent l'usage des altérans plus ou moins long-tems continués, selon les circonstances.

L'opérateur prêt à agir, doit encore penser à l'ordre qu'il suivra dans son procédé, à la structure naturelle ou morbifique des parties qu'il doit attaquer, et aux événemens imprévus qui peuvent survenir. L'ordre est un point essentiel pour réussir; sans lui on entremêle les moyens et l'on rend les procédés plus difficiles à suivre. La structure des parties indique la meilleure manière de faire les incisions et de remédier aux accidens; la prévoyance des événemens qui peuvent survenir suggère les moyens les plus

(1) Il est deux genres de traitement; l'un pour les maladies où on n'a point le tems de choisir, et où il faut profiter des circonstances qui se présentent, comme dans les plaies et les fistules; l'autre, dans lequel rien ne presse, où il est bon d'attendre, comme il arrive dans celles qui croissent lentement et qui ne causent pas de grandes douleurs.

propres à leur opposer. L'invention est ici d'un grand prix, et les moyens les plus simples d'une valeur inestimable. Un malade périssait d'hermorragie à la suite d'une ponction à l'abdomen, où l'on avait ouvert une veine variqueuse. Un Praticien appelé s'avise de pousser par l'ouverture un morceau de bougie de poche qu'il avait sur lui, et l'hémorragie fut arrêtée. Il convient, après les grandes opérations, de laisser auprès du malade un élève instruit, capable de remédier aux accidens qui pourraient survenir en l'absence de l'opérateur. Hippocrate en fait une loi dans son livre *De decenti habitu*, lorsqu'il dit: *Adsit autem ex discipulis aliquis qui præsit, quo præceptionibus citrà amarulentiam utatur et quod imperatum est subministretur. Ex his verò deligendi qui jàm in arte provecti sunt, ut ea quæ sunt usui exhibere, vel securè offerre sciant, ne in intervallis quisquam te lateat. Nullius verò rei curam plebeis unquàm committas; alioquin ejus quod malefactum est reprehensio ad te redundabit* (1).

Soins préliminaires relatifs à l'opération.

Pour que l'opération qu'on médite ait tout le succès qu'on desire, il faut y avoir disposé le malade en calmant ses craintes, et lui présentant tout ce qui peut flatter son attente. Il faut aussi avoir préparé tout ce qui a rapport à l'opération même; tels que les instrumens qu'on se propose d'employer, les pièces d'appareil qui doivent servir pendant et après l'opération. Les aides doivent être placés dans la position la plus favorable à l'opérateur et au succès de l'opération qu'il doit pratiquer. On opère assez indifféremment, surtout dans les hôpitaux, en plein jour ou à la lumière d'une bougie; la clarté du jour est préférable à toute autre: il est même des opérations, comme celle de la cataracte, qui demandent impérativement celle-ci. Mais il ne suffit pas que toutes les circonstances énoncées favorisent le succès de l'opération, il faut encore que celui qui la pratique contribue de tout ce qui est en lui à le procurer. Aux

(1) Ayez quelques-uns de vos disciples qui restent auprès du malade, qui lui donnent des conseils sans aigreur, qui veillent à ce qu'il prenne ce qui lui aura été donné. Il faut choisir parmi eux ceux qui sont déjà avancés dans l'art, pour qu'ils sachent donner convenablement ce qui leur convient, et vous instruire de tout ce qui sera arrivé pendant votre absence. Ne vous confiez jamais en rien aux personnes étrangères; autrement le blâme des fautes commises retombera sur vous.

THÉRAPEUTIQUE.

connaissances profondes de ce qui a rapport à son état, il doit joindre certaines qualités qui sont comme propres à l'exercice de sa profession. Celse, qui a si bien écrit sur la chirurgie, les rapporte dans les termes suivans : *Esse autem chirurgus debet adolescens, aut certè adolescentiæ proprior; manu strenuâ, stabili nec unquàm intremiscente, eâque non minùs sinistrâ quàm dextrâ promptus, acie oculorum acri claráque, animo intrepidus, immisericors, sic ut sanari eum velit quem accipit, non ut clamore ejus motus vel magis quam res desiderat properet; vel minùs quàm necesse est, secet; sed perindè faciat omnia ac si nullus ex vagitibus alterius affectus oriatur* (1).

A quoi se peuvent réduire toutes les opérations.

Toutes les opérations se réduisent à réunir ce qui est divisé, à diviser ce qui est uni, à extraire les corps étrangers à l'organisme, et à ajouter au corps ce qui lui est utile pour remplir une fonction. Chacun de ces points est renfermé dans ce qu'on appelle la synthèse ou réunion, la diérèse ou division, l'exérèse ou l'extraction, la prothèse ou addition. Ces différentes opérations concourent en plus ou moins grand nombre dans la guérison d'une maladie; elles ont toutes lieu dans l'opération de la cataracte. Considérons-les chacune briévement, en commençant par la synthèse.

CHAPITRE PREMIER.

De la Synthèse ou *des opérations où l'on réunit ce qui est divisé.*

Synthèse de continuité.

LA Synthèse, Σύνθεσις, *Compactio*, est une opération dans laquelle on réunit ou l'on rapproche les parties divisées ou éloignées les unes des autres. Cette distinction donne lieu d'établir une synthèse de continuité et une synthèse de contiguité. Dans la synthèse de contiguité, on rapproche ce qui est éloigné, et l'on remet les parties dans leur situation

(1) Le chirurgien doit être jeune, ou du moins point trop éloigné de ce tems de la vie. Sa main droite doit être agile, ferme, ne point trembler. Il doit être aussi habitué à se servir de la droite que de la gauche, avoir une bonne vue; son courage doit être le même; ne point se laisser toucher plus qu'il ne convient, par les cris et les prières de celui qu'il cherche à guérir; qu'il ne se hâte pas plus qu'il ne faut; mais qu'il continue, comme s'il n'était point ému par aucun de ses cris.

respective ; telle est l'opération dans laquelle on replace les os qui se sont échappés de leurs articulations. Dans celle de continuité, on approche les parties et l'on cherche à les souder fermement ensemble, comme dans les fractures et les plaies. Mais pour que ce dernier effet puisse complétement avoir lieu, il faut que les surfaces des parties divisées soient dans l'état le plus sain qu'il est possible ; car en vain on chercherait à le produire dans une fracture qui proviendrait de carie, sur les lèvres d'une division qu'on aurait faite pour vider un abscès. Les anciens distinguaient la synthèse de continuité, en épagogue et synthétisme. Par épagogue, ils désignaient la réunion des plaies faites au moyen de points de suture, qui sont autant de petites divisions ou nouvelles plaies. Le synthétisme est l'opération où l'on remet à leur place les esquilles ou portions des fractures ; c'est ce qu'on appelle communément la conformation. Les parties déplacées, qui sont l'objet de la synthèse de contiguité, sont de deux espèces ; les unes sont molles et les autres sont dures. Les anciens appelaient arthrombole la synthèse qui remet dans leur situation naturelle les parties dures qui se sont déplacées, et ils appelaient proprement taxis celle qui produit le même effet par rapport aux parties molles. Les moyens dont on se sert pour pratiquer ces espèces de synthèse, sont la situation, le bandage, les sutures sèches et sanglantes, les lacs, les atelles, les fanons, les boîtes et les diverses machines. L'application de ces moyens varie selon la diversité des cas qui se présentent; mais en général il faut toujours dans leur emploi, préférer les plus simples aux plus composés, lorsqu'ils peuvent également remplir les mêmes vues ; car le génie de l'homme, qui marche d'après des principes, consiste moins à inventer qu'à savoir bien tirer parti de ce qu'il peut trouver partout sous sa main, quand le succès doit être égal de part et d'autre.

De contiguité.

CHAPITRE DEUXIÈME.

De la Diérèse ou *des opérations dans lesquelles on sépare ce qui est uni.*

Diérèse commune.

LA Diérèse, de Διαίρειν, *Dividere*, est une opération par laquelle on sépare les parties dont l'union est

THÉRAPEUTIQUE.

contre nature, et où l'on divise celles dont la continuité est un obstacle à la guérison de certaines maladies. Cette définition renferme la division de la dièrèse en deux espèces, dont la première est la dièrèse commune, et la seconde la dièrèse particulière. Dans la dièrèse commune sont renfermées toutes les opérations où l'on ne divise les parties que pour parvenir à extraire une cause ou effet morbifique qui nuit plus ou moins par sa présence; telle est l'incision qu'on pratique dans toutes les méthodes de la taille, celle qu'on fait à la poitrine pour évacuer les fluides épanchés sur le diaphragme, à la trachée artère ou à l'œsophage pour extraire les corps étrangers qui s'y sont fourvoyés. Dans la dièrèse particulière on sépare les parties dont l'union est contre nature; telle est celle où l'on remédie à l'imperforation de l'anus, à celle du vagin chez les femmes, à celle du gland chez les hommes. Les anciens ont divisé la dièrèse, par rapport à la manière dont on la pratique, en entamure, piqûre, arrachement et brûlure. Ils ont donné à toutes ces opérations différentes dénominations qui ne sont en usage que chez les lexicograghes, et qu'on peut voir à leurs articles respectifs dans notre Dictionnaire de Chirurgie, qui fait partie de l'Encyclopédie par ordre de matières.

Particulière.

CHAPITRE TROISIÈME.

De l'Exérèse ou *extraction des substances étrangères.*

L'EXÉRÈSE, Ἐξαίρεσις, *Sublatio*, est un genre d'opération dans lequel on retire du corps toute substance étrangère à l'organisme, et qui conséquemment ne peut que nuire sous quelque aspect qu'on la considère. Ces substances, qu'on désigne communément sous le nom de corps étrangers, peuvent se former dans l'intérieur des parties au milieu de leur parenchyme, dans les viscères creux qui contiennent différentes humeurs séparées de la masse générale du sang, ou bien ils proviennent du dehors, et y sont portés par une violence quelconque, qui ajoute encore aux symptômes qu'occasionne leur présence. Quelquefois c'est l'humeur même qui est séparée dans un viscère, et qui, déposée dans son réservoir et ne pouvant s'écouler au-dehors, le gonfle et le dilate

Corps étrangers.

Intérieurs.

souvent à un très-haut point, comme la bile qui séjourne dans la vésicule du fiel, ou l'urine qui est trop long-tems retenue dans la vessie. Ceux qui se forment dans le tissu des différentes parties, sont diverses concrétions plus ou moins irrégulières, qui naissent même dans les endroits d'où le continuel frottement des parties semblerait devoir les exclure; tels sont certains cartilages inarticulaires qu'on désigne ainsi, parce qu'ils se forment dans l'intérieur des articulations, notamment du genou, comme on en trouve des exemples dans le *Medicals Commentaries* et chez quelques observateurs; telles sont les concrétions qui naissent dans les jointures des membres qui ont été long-tems travaillés de la goutte*; telles sont encore certaines petites pierres qui se forment dans les chairs, et particuliérement dans les gaînes des tendons. Les corps étrangers qui naissent dans l'intérieur des viscères creux, sont communément appelés calculs ou pierres; la vessie urinaire, la vésicule du fiel sont ceux où ces sortes de concrétions se forment le plus souvent. Les phénomènes qui accompagnent la formation et la présence de ces sortes de corps constituent autant de symptômes relatifs à des maladies médicales décidées, et auxquelles on peut remédier dès leur naissance par les seuls secours de la médecine, et qui nécessitent des moyens plus prompts à un terme plus avancé. Les corps étrangers venus de dehors opèrent différens effets, selon leur nature, leur forme, la manière dont ils ont été portés et les parties où ils se sont arrêtés. L'anatomie donne à ce sujet de grandes connaissances, tant sur l'explication des phénomènes que sur les procédés qu'il faut mettre en usage pour les retirer. Tous ces détails, qui sont l'objet de la pratique chirurgicale, ne peuvent entrer dans un ouvrage de la nature de celui-ci; aussi renverrons-nous à celui que nous avons cité plus haut, et à ceux où l'on traite de l'art dans toute son étendue.

CHIRURGIE.

Venus du dehors.

CHAPITRE QUATRIÈME.

De la Prothèse ou addition de ce qui manque au corps pour remplir une fonction.

LA Prothèse de Προθέτειν, *Ponere*, est une opération dans laquelle on ajoute au corps un moyen pour

Raisons qui portent à ajouter au corps.

THÉRAPEUTIQUE.

suppléer au défaut d'une partie qui lui manque naturellement ou accidentellement. On ajoute au corps pour quatre raisons, disent les auteurs; 1°. pour faciliter ses fonctions; ainsi l'on ajoute des dents artificielles, un obturateur à une carie du palais pour rendre la prononciation et la mastication plus faciles. 2°. Pour rétablir quelques fonctions on met, par exemple, une jambe de bois à une personne qui ne pourrait marcher sans ce secours. 3°. Pour diminuer une difformité, comme lorsqu'on place des yeux de verre, un nez d'argent ou un menton de métal à ceux que la perte des yeux, du nez, du menton naturels rend difformes. 4°. Pour corriger une mauvaise conformation; c'est ainsi qu'on met un corcelet aux personnes dont l'épine se courbe, et des botines à ceux dont les jambes deviennent torses, un bandage pour contenir une hernie. Quelques auteurs ont voulu renvoyer cette partie des opérations aux mécaniciens, mais bien à tort; car, pour que ces moyens réussissent comme on l'espère, il faut qu'ils soient travaillés et appliqués par les personnes mêmes de l'art, autrement le succès ne peut qu'être incertain. Nous bornons cette section à ces généralités, de plus grands détails étant du ressort de la chirurgie.

Corollaires.

Toute opération ne pouvant se pratiquer qu'en occasionnant une douleur plus ou moins grande, et sans amener avec elle des accidens qui souvent sont funestes aux malades, nous établirons à son égard les règles suivantes: 1°. de n'y point recourir que comme à un dernier moyen, ainsi qu'Hippocrate le remarque dans l'axiôme qui est cité plus haut; 2°. de ne point y avoir recours trop tard, car toute opération, celle surtout dans laquelle on emporte une partie, laisse après elle une maladie lente qui ne saurait guérir qu'autant qu'un trop grand retard n'a point ôté les forces nécessaires à cette nouvelle guérison; 3°. de ne pas aussi la pratiquer trop tôt, pour ne point être taxé d'avoir guéri par un moyen violent, une maladie qui pouvait être traitée avec succès d'une manière beaucoup plus douce. Il est ici un milieu qui, pour être saisi, demande un fonds de connaissance que malheureusement les opérateurs n'ont pas toujours, mais que peuvent posséder ceux qui croient que leur art ne consiste pas dans la seule agilité de leurs doigts.

SECTION QUATRIÈME.

DE LA PRATIQUE

OU

DE L'EMPLOI DES PRÉCÉDENS MOYENS DE GUÉRISON POUR REMPLIR LES PRINCIPALES INDICATIONS.

La pratique, Πρᾶξις, est la sage application des moyens de guérison énoncés précédemment, faite d'après les indications que présentent la nature connue des maladies et l'idiosyncrasie de ceux qui en sont affectés. La pratique a pour base l'observation et l'expérience, qui supposent une aptitude à saisir les phénomènes morbifiques, à en démêler les causes et à leur remédier, lorsqu'il est nécessaire, par les moyens les plus convenables. Par l'observation, les faits isolés se trouvent rapprochés, réunis et combinés de manière à porter la conviction dans l'esprit de celui qui traite : par l'expérience, ces mêmes faits reçoivent un nouveau degré de force ; ce qui est positif est écarté de ce qui est négatif, et la vérité paraît comme un rayon de lumière qui perce le nuage qui l'offusquait. Celui donc qui s'immisce dans la pratique sans la connaissance de ce qu'ont découvert ces deux guides, aussi nécessaires dans l'art de guérir, ne peut que se fourvoyer dans les routes tortueuses qui s'ouvrent à lui de toutes parts. Bientôt les indicans ne lui offrent qu'obscurité, et les indications qu'incertitudes ; les indiqués auxquels il a recours ne peuvent que devenir funestes à celui qu'il cherche à soulager, et dès-lors tout moyen de guérison n'est pour lui que ce que serait un glaive entre les mains d'un insensé. Pour que les moyens de guérison aient le succès qu'on en attend, il faut donc qu'ils soient prescrits d'après l'observation et l'expérience des circonstances qui ont précédé et qui accompagnent l'état morbifique, et toujours de ma-

Définition de la pratique.

Base.

THÉRAPEUTIQUE.

Conduite de l'homme sage qui s'y livre.

nière à ne nuire en rien aux efforts salutaires de la nature. Or, il n'y a que l'homme conduit par ces deux guides qui puisse réussir dans cette entreprise; s'arrêtant ou s'avançant, selon que le cas l'exige, il sait donner ainsi au moyen qu'il choisit, une valeur réelle qu'il n'eût jamais eue dans les mains de l'ignorance. Cette manière de procéder n'est connue que d'un très-petit nombre, et tel qui croit s'y conformer en est souvent éloigné : de là cet axiôme reçu : *Multi nomine medici, re autem perpauci* (1). Mais l'étude des faits doit toujours précéder ces deux guides; car que pourrait-on observer et expérimenter, si l'on n'a point un but auquel on puisse ramener l'observation et l'expérience? Baglivi en fait la remarque, en disant : *Longarum observationum præsidio instructa mens sagax potissississimam curandorum hominum rationem assequitur, præsertìm si librorum lectio accesserit : iis tamen evolvendis nisi maximas adhibeat cautiones, verendum est ne ibidem novam inveniat errandi causam undè novæ se posse doctrinæ adjumenta petere existimabat* (2).

Points généraux auxquels on peut la rapporter.

Mais quelque multipliées que puissent paraître les indications particulières dans le traitement d'une maladie, il est cependant des points généraux vers lesquels on peut toujours revenir, et qui présentent des aperçus si simples, qu'ils frappent ceux qui sont les moins instruits. En considérant la nature des symptômes généraux qui prédominent dans les maladies générales, on voit qu'ils peuvent être rapportés à l'augmentation, à l'irrégularité, à la rémission et à la suspension des mouvemens qui ont lieu dans les systêmes vasculaires et nerveux. Ces deux systêmes étant les seuls qui jouissent de la vie active, et le celluleux ne pouvant offrir aucune indication qu'on ne puisse remplir en satisfaisant à celles que présentent les autres, ils sont, par cette raison même, ceux qui méritent la plus grande considération dans

---

(1) Beaucoup sont médecins par le nom, et très-peu par l'effet.

(2) L'homme sage, aidé du secours que lui procure une longue suite d'observations, parvient plus souvent au meilleur plan de curation, s'il joint à ses moyens ceux que lui offre la lecture; mais aussi il doit apporter la plus grande circonspection dans le choix de ses livres; car il est à craindre qu'il ne trouve une cause d'erreur là où il allait puiser l'assistance d'une nouvelle doctrine.

la pratique. Il est aisé de voir d'après tout ce qui a été dit relativement aux causes morbifères inhérentes aux solides, à quoi se réduisent les indications générales qu'il faut remplir pour parvenir à une guérison réelle. Nous commencerons par examiner celles qui se présentent quand les actions du systême vasculaire ne se passent point avec la modération et l'égalité que la santé demande.

CHAPITRE PREMIER.

Des méthodes générales de guérison applicables aux désordres du systême vasculaire, notamment à l'augmentation de son mouvement.

Maladies causées par l'augmentation de mouvement dans le systême vasculaire.

Les maladies qui proviennent d'un pareil désordre sont les pyrexies, les phlegmasies, les affections dyspnoïques aiguës, les exanthématiques, les flux actifs, et généralement toutes les indispositions dans lesquelles le pouls est dur, plein et prompt, la chaleur excessive, et où la soif, l'oppression et l'insomnie prédominent. Le sang qu'on tire dans la plupart de ces cas est épais, à raison de l'absence de la sérosité; il est recouvert d'une sorte de membrane solide, de couleur grise, qu'on appelle croûte ou couenne inflammatoire. Ces maladies se forment plus ou moins promptement; elles sont la plupart le résultat d'une insurrection des forces vives contre des principes morbifères, qui, introduits dans l'organisme, et charriés dans les routes de la circulation, vont et viennent dans l'universalité du systême animal, ou qui d'une qualité plus irritante se fixent sur les surfaces, et donnent ainsi lieu à diverses affections locales qui en compliquent la nature. Alors la partie s'enflamme, rougit, se durcit, se tuméfie: il s'y développe une plus grande chaleur, et la douleur y devient plus intense; il se forme un produit nouveau qu'on appelle pus, ainsi qu'il arrive dans les fièvres inflammatoires avec inflammations locales. Quand la tumeur est plus molle, plus pâle, que la matière qu'elle renferme est tenue et crue de manière à plus ressembler à de la mucosité qu'à un véritable pus, l'affection reçoit le nom de congestion catharrale. Si la maladie provient de quelques

THÉRAPEUTIQUE.

miasmes contagieux, l'éruption se fait souvent à la peau, sous forme d'exanthême, ou par les selles sous forme de stries sanguinolentes, comme dans les dyssenteries de nature inflammatoire. Les hommes robustes sont ceux qui sont le plus souvent exposés à ces genres de maladies, notamment en hiver, à la suite d'un froid aigu, de la suppression de quelques évacuations sanguines. Elles paraissent brusquement, et se terminent souvent de même par la sueur et par un sédiment rouge dans les urines, quand elles se jugent en bien; elles durent plus long-tems et même se terminent quelquefois par la mort, quand la suppuration survient. Quand le désordre est ainsi supérieur au pouvoir de la nature, l'art vient à son aide au moyen de la saignée, des émétiques, des purgatifs, des lavemens et des sédatifs, qui, administrés convenablement en tems et lieu, mettent l'organisme à même de procurer la coction qui juge le plus grand nombre de ces maladies. On allie à ces moyens un régime et des règles diététiques qui puissent répondre aux bons effets qu'on a droit d'en attendre. Considérons ces points de thérapeutique dans les articles suivans.

Moyens à leur opposer.

ARTICLE PREMIER

De la Saignée et autres moyens analogues propres à diminuer la quantité du sang.

Définition.

ON entend par saignée, l'évacuation qu'on opère par art, d'une certaine quantité de sang, en ouvrant un vaisseau artériel ou veineux, selon que les circonstances l'exigent. Cette opération est une de celles qui ont eu le plus grand nombre de partisans et de détracteurs, comme on peut s'en convaincre en lisant les ouvrages d'Helmont son plus grand ennemi, et ceux de Botal et Sylva, qui la regardaient comme un polychreste dans le traitement des maladies. Cette opération est indiquée dans les cas de plétore, de stase inflammatoire ou chronique du sang, d'épaississement ou cohésion dans ses parties constituantes, dans les fluxions et les hémorragies actives, dans les épidémies miasmatiques qui tiennent du caractère pyrectique; et dans tous les cas où, ayant à faire de grands changemens par les remèdes qu'on

Cas où la saignée est indiquée.

qu'on nomme communément héroïque, il faut prévenir les hémorragies et autres troubles qui pourraient s'ensuivre.

Origine de cette opération.

La saignée a été pratiquée sur les veines dès l'enfance de l'art, et son auteur, comme ceux de toutes les découvertes de première utilité, se perd dans l'obscurité des tems les plus reculés. On présume que les hémorragies heureuses qui arrivent dans les fièvres aiguës, et qui les terminent en bien, ont donné lieu de la tenter dans des circonstances à peu près semblables, et enfin par abus dans d'autres où elles ne pouvaient que nuire. Avant et même depuis la pratique de cette opération avec un instrument tranchant, on a cherché à se procurer la même évacuation par la cautérisation des veines, mais avec beaucoup moins de succès.

Pratiquée sur les artères.

Depuis qu'on sait que les artères contiennent du sang comme les veines, on a également tenté de les ouvrir; mais les accidens qui s'en sont toujours suivis, ont fait réserver ce procédé pour celles qui, appuyées sur les os, peuvent admettre les moyens de compression nécessaires pour arrêter le sang. Cette opération, qu'on nomme communément artériotomie, se pratique à la tête, notamment aux tempes. Elle était usitée depuis long-tems en Egypte, au rapport de Prosper Alpin, et la méthode qu'on suivait était simple. Elle consistait à comprimer de l'ongle du pouce ou de l'index, l'artère qu'on avait intention d'ouvrir, et cela le plus bas possible, et à la diviser avec un scalpel. Lorsqu'on avait retiré assez de sang on mettait un peu de coton sur la plaie, et par-dessus une pièce de cuivre, puis on la tenait couverte pendant trois jours, au bout desquels on la débandait. Ce procédé est encore aujourd'hui à peu près celui qu'on suit.

Cas où celle-ci peut avoir lieu.

On a observé l'efficacité de ce genre de déplétion dans les céphalées qui duraient depuis très-long-tems, et même dans toutes les affections aiguës de la tête, dans lesquelles on présume que le sang accumulé dans les artères, passe difficilement dans les capillaires veineux, comme dans la phrénésie et les fièvres ardentes avec délire. Avant qu'on eût recours à ce moyen, on employait une méthode beaucoup moins certaine, et qui cependant a eu quelquefois des succès; elle consistait à porter un stilet à la partie la plus supérieure des narines, et à l'agiter rudement

THÉRAPEUTIQUE.

Pratique des anciens.

pour donner lieu à l'écoulement du sang. Cette méthode est très-ancienne ; Aretée en fait mention dans ses ouvrages. *Cùm necesse est*, dit-il, *ut sanguis è naribus interioribus detrahatur, intrò prælongum instrumentum intromittitur quod κατειαδιον vocant, aut illud cui σορυνη nomen est ; aut si quis horum copiam non habuerit, pennæ anserinæ caulem crassionem sumere debet, ejusque nervosam partem dearticulatìm instar serræ incidere atque sic intrà narem usque ad ossa quæ ethmoïdea à cribri similitudine vocantur immittere ; dein utramque manum agitare, quo locus à dentibus inscalpatur ac vulneretur. Facilis est enim ac copiosus sanguinis cursus ; nam venæ graciliores in nares desinunt corporaque in hâc parte mollia sunt ac secretioni habilia* (1).

Méthode usitée aujourd'hui pour pratiquer l'opération.

La connaissance des différentes communications que les artères et les veines ont entre elles, la position et le plus grand diamètre de celles-ci, leur prompte déplétion lorsqu'on les ouvre convenablement, et la plus grande sûreté qu'il y a d'opérer sur elles, ont fait abandonner ces méthodes pour s'en tenir à leur incision. Cette opération, qu'on nomme phlébotomie, se pratique aux bras, aux pieds, au front, derrière les oreilles, sous la langue, au cou, et même à la verge dans certaines circonstances. Les anciens ouvraient encore les veines ailleurs, ainsi qu'on le peut voir dans l'ouvrage de Paolo Magni, qui s'étend fort au long sur cet article ; mais depuis qu'Harvée a démontré quel était le cours du sang dans les divers genres de vaisseaux, on s'en tient à l'ouverture des veines que leur position rend plus propres à l'opération. La méthode la plus ordinaire d'ouvrir la veine, est d'en inciser les parois avec une lancette dans une étendue suffisante pour produire la déplétion qu'on a en vue. Voyez pour les détails, l'article *Saignée*

(1) Lorsqu'il est nécessaire de tirer le sang de l'intérieur des narines, on y pousse un instrument alongé qu'on appelle catéiadion, ou celui à qui l'on donne le nom de soruné. Si l'on n'a ni l'un ni l'autre, on prendra la tige assez épaisse d'une plume d'oie, dont on coupera les barbes en forme de scie ; on la poussera ainsi dans les narines jusqu'à l'os ethmoïde, ainsi nommé parce qu'il ressemble à un crible ; ensuite on agite la main, de manière que le lieu soit pénétré et blessé par les dentelures. Le sang qui s'écoule alors vient facilement et avec abondance ; car les veines qui le distribuent aux narines sont très-délicates, et la structure des parties est molle et propre à la sécrétion.

dans le *Dictionnaire de Chirurgie* de l'*Encyclopédie* par ordre de matières.

Cas où elle est indiquée.

La saignée est indiquée dans toutes les maladies où le sang surabonde, et dans lesquelles l'observation a fait connaître qu'un écoulement spontané de cette humeur était favorable ; telles que les fièvres inflammatoires avec délire, dont sont souvent attaqués les jeunes gens ; les esquinancies auxquelles sont sujètes les personnes pléthoriques et d'une forte constitution. La saignée faite à tems opère en pareil cas des effets surprenans ; elle appaise les douleurs atroces et pulsatiles de la tête, dissipe le vertige, le délire, la difficulté de respirer et l'oppression des hypochondres. Elle est également nécessaire dans certaines fièvres exanthématiques, les petites véroles, la rougeole, lorsque la pléthore ou quelques crispations empêchent l'éruption de se faire. Mais il faut s'en dispenser du moment où l'éruption paraît, à moins que tout n'annonce que la matière morbifique occupe quelques viscères essentiels à la vie, et dont l'affection serait par elle-même une maladie plus grave que la première. Dans tous ces cas on doit agir avec prudence, et ne réitérer l'évacuation qu'après avoir bien consulté l'état des forces et reconnu si elles sont abattues ou simplement opprimées ; car la déplétion que la saignée procure ne peut que leur nuire dans le premier cas, au lieu qu'elle les relève dans le second. Elle est d'une utilité incontestable dans la pleurésie, la péripneumonie, l'apoplexie, et dans toutes les congestions inflammatoires des viscères ; mais il ne la faut point trop différer, car, passé les trois premiers jours, souvent il n'est plus tems d'y revenir. Celse dit à ce sujet : *Sed ut aliquandò etiam primo die sanguinem mittere necesse est, sic nunquàm utile post diem quartum, quùm jam spatio ipso materia vel exhausta est, vel corpus corrumpit, ut detractio imbecillum id facere possit, non possit integrum* (1) ; ce qui n'est pas sans restriction. Elle convient enfin vers le

Observations essentielles à faire.

(1) Mais comme il est quelquefois utile de tirer du sang dès le premier jour, de même il ne convient jamais après le quatrième ; car alors la matière a été épuisée, ou elle a corrompu le corps tellement que sa diminution ne pourrait que l'affaiblir, loin de le rétablir entièrement.

THÉRAPEUTIQUE.

milieu de la maladie, lorsque celle-ci ne peut se juger par une hémorragie qui devait paraître à ce terme.

Pratique d'Hippocrate.

Toutes les fois donc que les symptômes indiquent une tendance vers une hémorragie qui ne peut se faire, la saignée ne peut qu'être salutaire. Vous tirerez du sang, dit Hippocrate, si la maladie vous paraît grave, si elle offre des indices d'un écoulement qui ne peut se faire, et si le malade est dans la force de l'âge. C'était alors que ce divin vieillard voulait qu'on saignât, parce que c'était vers ce tems qu'il avait observé que le sang sortait spontanément. Les médecins qui lui ont succédé, ont osé plus; ils ont conseillé de saigner même dans l'affaissement des forces, et non-seulement les jeunes gens, mais encore les vieillards et même les femmes grosses. Ce conseil, inconsidérément mis en pratique, n'a pu avoir que des suites fâcheuses; aussi Celse avertit-il dans la prescription de la saignée, de ne s'en tenir qu'à l'estimation du pouls et à l'apparence extérieure du corps. Galien est du même avis. Cependant le pouls trompe souvent; quand l'artère est située profondément, que la respiration est difficile, que les régions précordiales ou la tête sont opprimées, ou que certains viscères membraneux et très-sensibles sont enflammés. L'expérience, dans tous ces cas, offre un plan de conduite qu'on chercherait vainement dans les livres. Hippocrate dit à ce sujet: *Præcordiorum, septi transversi, pulmonum, laterum, sedium corporis superiorum inflammationes, quin etiam universæ morborum collectiones inflammatoriæ solvi non possunt, si quis temerariè alvum medicamento ducit, si quidem sanguinis detractione sumendum est his malis remedium* (1). Quand les forces sont opprimées, et qu'une grande anxiété annonce une stase inflammatoire dans l'intérieur, quoique la petitesse du pouls soit un contre-indicant, il convient néanmoins d'ouvrir la veine; mais alors il est d'un homme prudent de faire connaître le danger: c'est alors qu'Arétée y avait recours, même dans la syn-

De ceux qui lui ont succédé.

Précautions à prendre dans les cas qui annoncent quelques dangers.

(1) Les inflammations des régions précordiales, du diaphragme, des poumons, de côtés, celles des régions supérieures du corps et toutes les maladies où il y a stase inflammatoire, peuvent se résoudre par des purgatifs qui ouvrent le ventre largement; mais le remède à ces maux consiste spécialement dans la détraction du sang.

cope, qui quelquefois survient à une vive inflammation de la convexité du foie. L'on saigne également dans certaines maladies aiguës non fébriles, qui dérivent primitivement d'une ataxie nerveuse, comme dans les orthopnées, les paralysies, l'apoplexie, les hémophtysies, certaines asphyxies, quelques convulsions, notamment celles qui siégent vers la tête, le trisme, le vertige et la syncope. Mais dans tous ces cas il faut choisir le tems et les circonstances, et ne point se méprendre sur les causes comme sur les complications; ce qui doit spécialement s'entendre lorsque les symptômes proviennent d'un foyer de matières bilieuses que l'émétique peut seul évacuer; car alors, comme Galien l'observe : *Si venæ copiosiorem bilem attraxerint, morbum augeri necesse est* (1).

PRATIQUE.

Règles à observer sur la répétition de la saignée.

Quant à ce qui regarde la répétition de la saignée dans les maladies inflammatoires, on doit observer les règles suivantes. Lorsqu'à la suite de cette évacuation, le pouls continue encore à être fréquent, quoique sa force soit diminuée, lorsque la chaleur est toujours excessive et l'oppression vers les régions précordiales presque la même qu'avant, il faut répéter la saignée, mais avec la plus grande circonspection. On peut en effet, en la prescrivant largement en pareil cas, affaiblir tellement le corps, que l'obstruction ou resserrement spasmodique ne puisse plus céder. Plus le pouls tombe après la saignée, et plus le malaise et l'anxiété augmentent, plus aussi il faut être avare de sang, surtout quand celui qu'on a tiré se coagule mal, et qu'il est d'une couleur livide. Quand au contraire la saignée élève le pouls, quand elle diminue la difficulté de respirer et le poids qui opprime la poitrine, que d'ailleurs le sang est d'une belle couleur rouge, qu'il se prend aisément et que le caillot est dense, on peut la répéter en toute sûreté, et autant que les circonstances qui accompagnent la maladie le demandent. En général on saigne dans les maladies inflammatoires jusqu'au quatrième jour, et non plus tard, crainte de troubler les déterminations critiques qui commencent à cette époque. On peut néanmoins pratiquer cette opération après ce

(1) Les veines attirant une plus grande quantité de bile vers elles, la maladie doit nécessairement en recevoir une plus grande intensité.

THÉRAPEUTIQUE.

jour dans les fièvres et les inflammations d'un long cours. Hippocrate a fait ouvrir la veine le huitième jour à Anaxion, dans une pleurésie sèche, parce que les douleurs qu'il sentait n'éprouvaient aucune rémission, et que la toux et la difficulté de respirer continuaient toujours les mêmes.

Préceptes relatifs à la quantité de sang qu'on doit tirer.

La quantité de sang qu'il faut tirer doit varier selon l'état du corps, le tems et l'espèce de la maladie, et nombre d'autres circonstances particulières qu'on ne peut apprendre qu'au lit des malades. En général, quand la douleur est violente, qu'elle s'est fixée sur les parties supérieures, que la fièvre est très-aiguë, il faut tirer du sang presque jusqu'à la défaillance : c'est le conseil d'Arétée et de Galien. Ce dernier, dans l'angine inflammatoire, prescrit d'ouvrir la veine par une grande incision, pour que le sang sorte avec force et impétuosité; car, dit-il, *Sanguis ità fluens erit ad calorem quam citissimè mitigandum, et ad strangulationem solvendam, et ad reliqua omnia mala imminuenda efficax* (1). On a souvent occasion d'observer dans la pratique les bons effets de ces saignées faites jusqu'à procurer la syncope dans les vives douleurs qui font le principal symptôme de la pleurésie, dans les hémorragies, les spasmes, la folie et le délire. Mais tel bien qu'on puisse souvent en espérer, on ne doit jamais faire des tentatives téméraires; car, tous les sujets ne tombant pas aussi aisément les uns que les autres en syncope, on pourrait avoir fait un très-grand mal avant d'obtenir un bien qui souvent est fort loin.

Effets qui dérivent de la saignée.

La saignée produit dans tous les cas ci-dessus rapportés, ainsi que dans tout autre où elle est indispensable, différens effets qu'il importe beaucoup de connaître dans la pratique. Les anciens, dont la plus grande étude était d'épier la nature afin de se conformer à ses démarches, les rapportaient tous à la déplétion du grand systême que le sang parcourt; les modernes ont été beaucoup plus loin en les attribuant à la révulsion, la dérivation, la spoliation et l'évacuation. Ces effets ont été admis d'aprés l'observation de ce qui se passe dans les vaisseaux pellu-

---

(1) Le sang coulant ainsi pourra plus promptement appaiser la chaleur, détruire la strangulation et diminuer tous les autres symptômes.

cides des animaux vivans, lorsqu'ils ont été ouverts par quelques instrumens piquans ou irrités d'une manière quelconque. On ne leur avait porté aucune attention avant la découverte de la circulation, dans la persuasion où l'on était que le sang coulait paisiblement dans tous les ordres de vaisseaux, de quelque manière qu'ils fussent affectés. Mais ce silence de l'antiquité a été plus que compensé par les théories plus ou moins absurdes, élevées sur des notions d'hydraulique et de mécanique, qui n'ont aucune réalité dans la pratique. Bellini fut un des premiers qui fit une application fausse des mathématiques, pour expliquer les phénomènes qui avaient lieu dans l'opération de la saignée. Il prétendait que pendant que le sang sortait, il en coulait une plus grande quantité et avec plus de rapidité dans l'artère qui correspond à la veine ouverte, et que conséquemment le sang affluait en plus grande quantité que précédemment dans le lieu où le vaisseau était ouvert. Cette affluence, eu égard à la partie vers laquelle elle se fait, est ce qu'on appelle dérivation. Mais le sang, en se portant ainsi en plus grande quantité vers le lieu où la résistance est moindre, abandonne nécessairement les autres parties; or l'effet qui résultait de cet abandon à leur égard, est ce qu'il appelait la révulsion. Cette théorie de Bellini eut de grands partisans dans Heyde, Sylva, Hoffmann et Boërrhaave; mais quelque correspondante que ces auteurs l'aient trouvée avec les principes de la physique, elle n'est point encore assez certaine dans ses principes, pour qu'on pose d'après elle des règles irréfragables dans la pratique. S'il en est à établir, elles ne peuvent que dériver de ce que l'observation a fait découvrir dans les cas de fluxion, et dont ce qui suit est le résultat; savoir: que quand celle-ci menace, il faut tenter l'effet révulsif en ouvrant la veine dans le lieu le plus éloigné; que si elle est établie, il ſaut avoir en vue l'effet dérivatif, et alors faire la saignée le plus près possible du mal; c'est ainsi que la saignée de pied peut avoir de bons effets dans les stases de sang dans le bas-ventre, à la suite de la suppression des flux menstruels et des hémorrhoïdes; qu'Hippocrate conseillait la saignée de la veine angulaire dans les cas d'ophthalmie rebelle, et qu'il avait recours, dans les cas de révulsion, à celle des veines occipitales

Partisan de la doctrine révulsive et de la dérivation.

THÉRAPEUTIQUE.

dans les mêmes affections, opérant toujours sur le côté lésé.

Spoliation.

On entend par spoliation, la soustraction d'une plus grande quantité de l'une des parties du sang, par rapport aux autres. Cet effet a lieu, non point immédiatement après l'opération de la saignée, mais par succession de tems. Aussi pour le produire faut-il que ce genre d'évacuation ait été réitéré plusieurs fois. La partie rouge du sang est spécialement celle qui est soumise à la spoliation; car, comme il lui faut un tems beaucoup plus long pour se former, les autres parties l'emportent bientôt sur elles, et alors il y a surabondance de parties aqueuses, et cette surabondance, chez les personnes en qui l'on prodigue la saignée, est quelquefois portée à un tel point qu'il s'ensuit une vraie cachexie. Cette spoliation peut produire des effets bien salutaires quand on sait la manier convenablement.

Evacuation.

L'évacuation est par elle-même évidente, aussi a-t-elle été l'effet le moins contesté; mais pour qu'elle soit avantageuse, il faut que la saignée soit faite le plus près possible du siége du mal, que le sang sorte par un gros jet et dans le plus petit espace de tems possible: de là l'utilité des ventouses scarifiées et des sang-sues, immédiatement appliquées sur la partie gorgée de sang.

Ventouses scarifiées.

Quand on se propose d'obtenir sur un lieu limité l'effet évacuant de la saignée, on a recours aux ventouses scarifiées, moyennant lesquelles, ayant fait le vide sur une partie, on y pratique plusieurs ouvertures ou incisions. Les ventouses scarifiées étaient un moyen auquel Hippocrate recourait souvent; mais il employait encore plus fréquemment celles où l'on ne fait point de scarification. Il croyait que par-là la peau restant entière, il pourrait attirer les esprits et détourner les fluxions. Aujourd'hui que l'on est beaucoup plus instruit, on a encore recours aux ventouses, non dans les vues que nous venons d'indiquer, mais dans l'intention de continuer l'évacuation du sang par des moyens beaucoup moins prompts que celui de la saignée. On les applique près des endroits douloureux et enflammés, dans les fièvres aiguës; ainsi lorsqu'on soupçonne un état érésipélateux du poumon, de la gorge ou d'autres parties internes, on vise par l'application des ventouses à attirer au-dehors ce qui est mobile.

Utilité.

Arétée avait déjà observé que

les ventouses étaient utiles dans la pleurésie, après le septième jour surtout, remarque Cleghorn, quand la continuité ou le retour de la douleur, plutôt que la difficulté de respirer, est un symptôme urgent. Beaucoup de méthodistes, qui ont également prisé ce moyen, conseillent aussi d'y avoir recours dans la phrénésie, et cela vers le dixième jour, au rapport de Cælius Aurelianus. Ce genre d'évacuation ne peut qu'être utile dans toutes les maladies aiguës qui exigent une déplétion de vaisseaux, que la faiblesse des malades empêche de tenter par l'ouverture d'une grosse veine; aussi Arétée les prisait-il beaucoup dans les affections syncoptiques occasionnées par l'inflammation des régions précordiales; mais en pareil cas on a peu à en espérer. Celse avait déjà fait cette remarque; car, en parlant de l'usage des ventouses scarifiées, il dit: *Ideòque ubi sanguinem mitti opus est, si incisâ venâ præceps periculum est, aut si in parte corporis etiam vitium est, huc potiùs confugiendum est, cum eo tamen, ut sciamus hic ut nullum periculum ità levius præsidium esse* (1). PRATIQUE.

Quand on veut avoir dans un endroit peu spacieux et qu'on a intérêt de ménager, une évacuation locale, modérée, paisible, et qui ne laisse après elle aucun inconvient, il faut recourir à la sang-sue, qui, au moyen de la blessure que son dard opère, tire des capillaires le sang qui est en stagnation. Ce genre d'évacuation est utile dans les engorgemens lents des vaisseaux sanguins, comme dans les hémorrhoïdes non fluentes qui donnent lieu à cette foule de maux dont Sthall fait mention dans une dissertation qui a pour titre: *De venâ portâ, portâ malorum hypochondriaco-splenico-histerico-colico-hemorrhoïdariorum* (2). Il a également son avantage dans les violentes inflammations des yeux, appelées che- Sang-sue.

(1) C'est pourquoi lorsqu'il est nécessaire de tirer du sang, s'il y a du danger de le tenter par l'ouverture de la veine, ou que quelque cause dans la partie s'oppose à l'opération, il faut recourir à ce moyen, avec la persuasion cependant que, comme il n'offre aucun danger, de même on doit en espérer moins de succès.

(2) Quand on considère les nombreuses ramifications de cette veine, qui rapporte lentement le sang vénal du système hypogastrique, des intestins grêles et gros, de l'épiploon, de l'estomac, de la rate, la marche souvent retardée du sang avant d'arriver au tronc, la manière

THÉRAPEUTIQUE.

mosis; dans les suppressions de règles, les douleurs de tête et nombre d'autres affections où le sang n'attend qu'une circonstance favorable pour sortir. Pringle les prise beaucoup dans le rhumatisme aigu accompagné de gonflement aux articulations; il en faisait appliquer quatre ou cinq sur l'endroit où la tumeur et l'inflammation étaient plus considérables; et lorsqu'elles étaient tombées, il laissait couler le sang jusqu'à ce qu'il s'arrêtât de lui-même, et il y revenait ensuite selon l'urgence des cas. Les bons effets qui résultent de l'application des sang-sues n'ont point été ignorés des anciens : Pline en parle dans son *Historia mundi*, de la manière suivante : *Diversus hirudinum quas sanguisugas vocant, ad extrahendum sanguinem, usus est. Quippè eadem ratio, earum quam cucurbitarum medicinalium ad corpora levanda sanguine, spiramenta laxanda generalis judicatur* (1). En général ces deux derniers genres de saignée locales sont les meilleurs moyens d'évacuations pour affaiblir sympatiquement la sensibilité et l'état spasmodique qui est cause de la fluxion; mais il convient toujours de les faire précéder par une saignée générale, pour éviter leur effet de dérivation. L'observation guidait Hippocrate en pareilles circonstances, lorsqu'il faisait tirer le sang du bras avant d'ouvrir les ranines dans les cas d'angine.

---

dont celui faisant fonction d'artère, pousse le sang à travers toutes les causes de retardement dans le tissu résistant du foie, les influences que peuvent avoir sur les derniers capillaires les réseaux nerveux qui entourent, en forme de gaine, leur tronc comme dans les passions vives ou lentes, on ne peut s'empêcher de reconnaître dans l'état pathologique de cette veine, une preuve des assertions que ce restaurateur de la saine médecine établit dans sa dissertation. Aussi est-ce à cet état qu'il rapporte la cause des affections hypochondriaques, hystériques, spléniques, hémorrhoïdales, coliques, cardialgiques; celle des vomissemens de sang, des suffocations, des ictères, des ascites, des convulsions et épilepsies : d'où il conclut que l'application réitérée des sang-sues à l'anus, en procurant une déplétion locale, a souvent produit un plus prompt et un meilleur effet en pareilles circonstances, que tout autre remède qui aurait été prescrit sans intention de remplir cette indication.

(1) L'usage qu'on fait d'insecte aquatique pour tirer du sang, est très-varié. On porte le même jugement sur lui que sur les ventouses médicinales qu'on emploie pour soulager le corps de la trop grande abondance du sang et ouvrir les pertuis.

ARTICLE II.

Des Cathartiques ou Purgatifs.

UNE autre manière de procurer une déplétion dans le systême vasculaire, et conséquemment une diminution dans ses actions, est celle qu'offrent les purgatifs. La déplétion qui survient ici est fondée sur les lois de l'irritation, en vertu desquelles les humeurs fluent toujours vers les couloirs où se trouvent quelques matières stimulantes qui sollicitent leurs actions. La surface sur laquelle ces médicamens agissent étant très-étendue, on juge d'avance que l'évacuation qu'ils sollicitent doit être fort abondante. On désigne sous le nom de purgatifs toutes les substances médicamenteuses qui, prises par la bouche, produisent par les selles une évacuation plus ou moins copieuse des matieres qui sont contenues dans les premières voies, ou des humeurs qui des secondes peuvent fluer vers elles. On prescrit les purgatifs, 1°. pour donner issue à ces substances; 2°. pour supprimer une excrétion nuisible, quelle qu'en soit la nature; 3°. pour opérer une vive secousse qui rappelle sur les intestins une humeur qui, en se déposant sur quelques organes nécessaires, allait en intervertir les fonctions.

Définition.

Les purgatifs, en remplissant ces différentes indications, agissent toujours comme stimulant sur les fibres sensibles du systême intestinal. Quand leur opération se borne à solliciter paisiblement la transudation de la sérosité, on les désigne sous le nom de laxatifs; et telle est la manière d'agir de la manne et autres sucs sucrés de cette nature; des eaux minérales salines, du petit-lait, du moût. Quand ils agissent plus fortement, ils font naître des crispations dans les fibres intestinales, qui souvent sont suivies de coliques et de tels spasmes dans les entrailles, que toutes les autres sécrétions en sont momentanément supprimées; tels sont la gomme-gutte, la résine de jalap, l'aloès, l'ellébore, la gratiole, l'élatérium, l'euphorbe, le ricin, le suc de papayer et le mercure blanc, jaune, rouge ou violet. Ces différens effets ont donné lieu de distinguer les purgatifs en minoratifs et en drastiques. Les modernes établissent une

Minoratifs et drastique.

THÉRAPEUTIQUE.

Cathartiques.

classe moyenne entre ces deux termes ; ce sont les cathartiques : de cette classe sont le séné, la rhubarbe, le tamarin, les myrobolans, le jalap, les fleurs de pêcher et la plupart des sels neutres à base saline. Les différentes indications qui demandent l'usage des purgatifs se présentent dans les maladies chroniques, comme dans les aiguës, et notamment dans les fièvres courantes accompagnées des signes qui indiquent une saburre dans les premières voies.

Observation qui détermina Hippocrate à l'emploi des purgatifs dans les maladies aiguës.

En lisant Hippocrate, on rencontre divers passages où il est fait mention de fièvres qui étaient sensiblement diminuées, et d'autres qui disparaissaient entièrement lorsqu'il survenait un relâchement du ventre, suffisant pour pouvoir être regardé comme critique. Ce fut sans doute d'après cette observation que ce grand homme se détermina, à l'imitation de la nature, à procurer la liberté du ventre aux mêmes époques qu'elle se manifestait spontanément dans le cours des fièvres. Ses successeurs ont suivi son exemple, et peut-être à cet égard ont-ils été beaucoup audelà de ce qu'il leur avait prescrit. Mais avant de poser aucune règle à cet égard, voyons quelle était sa conduite, notamment dans les fièvres aiguës et autres affections de ce genre.

Principe établi par lui.

Hippocrate établissait pour principe, que les parties précordiales, le ventricule et les portions d'intestins qui en sont proches, étaient facilement évacués par en haut, ἀνῶ, c'est-à-dire par le vomissement, et le ventre inférieur ou le reste des intestins par en bas, κατῶ, c'est-à-dire par les purgations. Ce Praticien, dans les cas ordinaires, cherchait toujours à procurer la liberté du ventre, excepté vers le tems de la crise. Il avait observé que tous ceux qui l'avaient, étaient rarement affectés de maladies aiguës, et que le plus grand nombre des accidens qui compliquent si souvent celles-ci, paraissait plus fréquemment chez ceux qui ont le ventre resserré. Si quand la fièvre survenait, les selles étaient supprimées, qu'il y eût douleur ou non, il prescrivait l'abstinence jusqu'à ce que les matières fussent parvenues au ventre inférieur. Quand une pesanteur aux lombes et des vents puans indiquaient leur présence dans cette région, il cherchait à les attirer au-dehors, soit par un suppositoire ou des lavemens. Mais quand il croyait que les matières

Il y conforme sa conduite.

étaient plus haut, il conseillait l'hydromel simple ou l'hydromel acescent pour les entraîner par en bas, et il prescrivait ces boissons, non-seulement au commencement de la maladie, mais même encore jusqu'à la crise; et à cet égard sa conduite était bien différente de celle qu'on tient actuellement. Il est vrai que les purgatifs dont il vient d'être fait mention sont bien éloignés d'avoir l'énergie de ceux qu'on emploie dans la pratique ordinaire d'aujourd'hui. Une telle méthode ne peut qu'avoir des suites heureuses, surtout quand tout indique un foyer de saburre dans les premières voies. L'évacuation que ces simples boissons déterminent, enlève la cause des crispations qui ont souvent lieu dans les entrailles, et soustrait aux secondes voies les impuretés dont l'absorption ne pourrait qu'alimenter la fièvre. Sydenham et d'autres observateurs disent avoir souvent rencontré des synoques, dont les exacerbations ne provenaient que de l'omission de cette règle.

PRATIQUE.

Cas où il s'en désistait.

Mais quoiqu'Hippocrate ait conseillé les purgatifs au commencement des fièvres, cependant il n'en a point fait une loi; car, en parlant des forts purgatifs, il continue : *In acutis febribus raro et inter initia purgante utendum est*; et avant il dit : *Concocta autem purgare et movere oportet, non cruda, neque inter initia, nisi turgeant; plurima autem non turgent* (1). C'est cette turgescence de matières qui seule demande l'usage des purgatifs dans le commencement des fièvres. Mais quelle est cette turgescence dont il est si souvent fait mention dans Hippocrate? En comparant entre eux les différens passages où il en est fait mention, on voit que cet auteur ne l'a point définie d'une manière précise. D'après plusieurs recherches faites par le docteur Glass, il conste que ce père de la médecine, par ce nom, a eu spécialement en vue une bile jaune plus ou moins acrimonieuse, érugineuse ou noire; d'autres fois une saburre aigre, putride, corrompue, qui irrite l'estomac et les intestins, ou des flatuosités qui distendent le ventre au-delà du volume qui lui est ordinaire.

Ce que c'est que la turgescence des matières.

(1) Il faut, dans le commencement des fièvres aiguës, rarement recourir aux purgatifs; car il est bon d'évacuer les humeurs cuites, mais non pas les crues, surtout de prime abord, à moins qu'elles ne soient en surabondance; mais souvent elles ne le sont point.

THÉRAPEUTIQUE.

Signes qui annoncent qu'elle a lieu par en haut.

Les signes de cette turgescence vers le haut sont une lassitude générale, une faiblesse subite des horripilations, la malpropreté de la langue, l'amertume de la bouche, le dégoût, un pincement de l'estomac, un embarras dans les régions précordiales, un gonflement vers le même lieu qui cède aisément à la pression, un froid des extrémités, une oppression de poitrine, une pesanteur douloureuse de toute la tête, un vertige et un obscurcissement de la vue. Ceux qui annoncent la même turgescence vers le bas sont une faiblesse des genoux, une douleur des lombes, une tension du ventre, des borborygmes, des selles liquides, corrompues, âcres et des vents très-puans. Tous ces signes, ou la plupart ne disparaissent que lorsque la turgescence de matière diminue, ou qu'elle est expulsée par une purgation convenable. Ainsi, pour résumer d'après les principes de l'oracle de Cos, la turgescence de matière demande les évacuans au commencement des fièvres, et si la matière donne des indices d'une tendance vers le haut, il faut tenter le vomissement; mais si elle cherche à se porter vers le bas, il faut solliciter les selles; car la nature doit toujours frayer la route aux procédés. Si la fièvre ne cesse point après ces évacuations, du moins les épiphénomènes qui dérivent de la turgescence disparaissent, et les forces sont mieux disposées à supporter la maladie.

Ceux qui indiquent qu'elle existe en bas.

Conduite d'Hippocrate dans les cas où la turgescence des matières et la plétore sont coexistantes.

Souvent dans les affections fébriles la turgescence de matière et la plétore offrent des indications également urgentes, et tellement qu'on est incertain à laquelle de ces deux indications on satisfera en premier. Si l'on s'en rapporte à Hippocrate, on n'hésitera point à se décider; cet auteur dit que toutes les fois que la fièvre est forte, et qu'il y a en même tems de l'inflammation, il faut d'abord ouvrir la veine et faire succéder la purgation. Mais quoiqu'il n'ait point oublié de rapporter ses succès en se fixant à une pareille méthode, cependant beaucoup de Praticiens ont cru devoir s'en écarter en faisant précéder les purgatifs à la saignée, et cela d'après les craintes qu'ils avaient que le vide opéré par cette évacuation ne déterminât l'entrée des mauvais sucs arrêtés dans les premières voies; mais toute inquiétude à cet égard est illusoire, et ne doit nullement détourner de la route suivie par notre modèle.

En général, quand les fièvres ont été violentes, qu'elles ont duré long-tems, qu'elles ont abattu les forces du malade, que la crise approche, les purgatifs ne peuvent convenir, surtout les âcres dont se servaient les anciens. Ils donneraient plus d'intensité à la fièvre, tourmenteraient beaucoup par les grands mouvemens qu'ils pourraient exciter, et détourneraient ailleurs vers un organe qui n'est point du choix de la nature, une évacuation critique qui souvent était sur le point de se faire. Quand les circonstances requièrent la purgation au commencement de la maladie, il faut toujours choisir le tems où la fièvre est moindre. Ainsi, si les exacerbations ont lieu les jours impairs, et que la maladie ne soit pas du nombre des très-aiguës, le quatrième sera le plus propre à l'emploi des purgatifs. et c'est aussi celui qu'Hippocrate choisissait de préférence à tout autre.

PRATIQUE.

Règles sur l'usage des purgatifs dans les cas fébriles.

Cette doctrine a été religieusement observée par Sydenham en Angleterre, et les succès qu'il en a éprouvés lui ont valu, à juste titre, le surnom d'Hippocrate moderne, que lui ont donné le plus grand nombre des Praticiens. Prenons pour le prouver, l'espèce de fièvre qu'il appelle dépuratoire, et que sans doute Hippocrate eût nommée bilieuse : les malades avaient peine à respirer ; ils vomissaient, ils avaient la langue sèche, noire ; ils étaient accablés, leur peau était racornie, leur urine tenue, signe de crudité ; une diarrhée leur survenait vers le déclin de la maladie, à moins que dès le commencement on y eût porté secours. Laissée à elle-même, cette fièvre ne durait guère que jusqu'au quatorzième jour ou au vingt-unième, tems où la sueur paraissant elle se dissipait. Telle était en pareil cas la conduite de Sydenham ; si la fièvre était forte et que les forces fussent suffisantes, il commençait par la saignée ; et si dès le commencement les malades fesaient de vains efforts pour vomir, il prescrivait aussitôt l'émétique, sans avoir égard ni à l'âge ni à la trop grande faiblesse. Son expérience lui avait appris que si l'on négligeait l'émétique en pareil cas, la saburre retenue occasionnait une infinité d'accidens auxquels il était difficile de remédier convenablement. Parmi ceux-ci, il n'en était point de plus fréquent que la diarrhée, qui arrivait quand la fièvre commençait à baisser. Cette diarrhée était d'autant plus fâcheuse,

Elles ont été suivies par Sydenham en Angleterre.

THÉRAPEUTIQUE.

qu'elle paraissait à un période où les malades étaient entiérement énervés, et que les sueurs favorables ne pouvaient se manifester. Son émétique était le safran des métaux ou l'oxymel scillitique qu'il unissait au sirop de scabieuse. Quoique cet émétique soit beaucoup plus fort que celui actuellement en usage, cependant il était étonné du soulagement qu'il procurait. — *Vomitu peracto*, dit-il, *sæva illa symptomata, nausea, anxietas, jactationes, suspiria luctuosa, linguæ nigredo*, etc. *quæ ipsos excruciarant et adstantes perterrefecerant mitigari solent et solvi, quodque morbi reliquum est*, ευθυμως, *tolerari.* (1)

Leur utilité prouvée par une conduite différente.

Cette pratique de Sydenham se rapporte tellement à celle d'Hippocrate, qu'on la croirait volontiers calquée sur elle. Mais pour mieux faire sentir ses avantages, nous insisterons sur les suites fâcheuses qui résultent toujours de l'oubli ou négligence à évacuer les premières voies dans le commencement des fièvres où il y a turgescence de matières. La même année qu'étaient si communes en Angleterre celles dont parle Sydenham, en régnaient de pareilles à Pise, qui faisaient périr beaucoup de monde; mais pour mieux établir leur identité, écoutons le récit qu'en fait Borelli. Ces fièvres commençaient communément avec le type des fièvres simples tierces; la tête était pesante, la région de l'estomac douloureuse et la bouche amère. Le septième jour, la fièvre devenait continue, le onzième elle offrait des caractères de malignité, et tous ceux à qui il survenait des flux de ventre avant ou après le quatorzième jour mouraient. Mais ce qui est à observer, c'est que personne ne réchappait même des autres maladies courantes sans ce flux. « Je n'ai point découvert à l'ouverture des cadavres, continue notre auteur, aucune lésion notable dans les poumons, excepté un peu de sécheresse qui pouvait provenir de l'ardeur de la fièvre. Le mésentère et ses glandes n'étaient point pourris comme on le croyait, la vésicule du fiel était cependant très-gonflée et l'estomac rempli de matières bilieuses. Chez quelques-uns on a trouvé les intestins teints

(1) Le vomissement fini, dit-il, ces cruels symptômes, les nausées, l'anxiété, les agitations, les soupirs, la noirceur de la bouche et autres qui peinaient et effrayaient les assistans, s'adoucissent, disparaissent, et le reste de la maladie était beaucoup plus supportable.

d'une

d'une humeur bilieuse. „ Il observe que chez certains, le flux de ventre succédait au délire, à l'amertume de la bouche, aux vomissemens et aux inquiétudes.

PRATIQUE.

Congestion de saburre acide, cause de turgescence.

La turgescence n'est pas toujours produite par la présence des matières bilieuses; la congestion de la saburre acide l'occasionne souvent chez les enfans, les filles chlorotiques et les femmes grosses. Cette turgescence, à laquelle on ne donne point assez d'attention, a été confirmée par Gualther et Harris, qui ont écrit sur les maladies des enfans; aussi ont-ils regardé les alkalis et les absorbans comme devant faire la base des formules propres aux affections de cet âge. Ils ne conseillent les purgatifs que quand les matières turgescentes, qui devaient être expulsées, avaient été suffisamment neutralisées par ces sels. Fr. Hoffmann, après ces Praticiens, est le plus grand partisan de la turgescence acide dans les premières voies; il va même jusqu'à croire que les fièvres exanthémateuses et pourprées ne se manifestent fréquemment chez les accouchées, que par la négligence où l'on a été à ne point évacuer les intestins des saburres qui s'y sont amassées pendant la grossesse. Haën, à Vienne, a remarqué que le millet n'était si fréquent chez elles, qu'à raison de cette turgescence. Les purgatifs ne peuvent donc être que très-utiles en pareil cas; ils seront au contraire nuisibles toutes les fois que les efflorescences ou éruptions exanthémateuses seront le produit des efforts de la nature, qui porte au-dehors la cause de la maladie. Mais comment distinguer ces deux cas? car les purgatifs qui conviennent dans l'un nuiraient nécessairement dans l'autre. On saura que les exanthêmes sont de nature à ne point être troublés par les purgatifs, quand, à mesure qu'ils disparaissent, ils diminuent l'embarras et la gêne que les malades éprouvent à la région du cardia, que le pouls en devient plus plein: il ne faut rien prescrire alors pour ouvrir le ventre, à moins que les éruptions disparaissant, la fièvre ne mollisse.

Circonstances déceptives.

Il est des cas où une phlogose ou des aphtes se fixant sur l'estomac, font naître une suite de phénomènes qui sembleraient indiquer une véritable turgescence : ces cas sont autant de contre-indications qui détournent de l'usage des émétiques et des cathartiques. Sydenham y a été trompé dans un très-

THÉRAPEUTIQUE.

grand mal de tête accompagné de vomissemens énormes, où il prescrivait vainement les émétiques les plus efficaces. Plusieurs, dans cette constitution, avaient des évacuations bilieuses et grasses, avec des tranchées et des spasmes à différens endroits du ventre; mais aucun de ces symptômes n'était adouci par l'évacuation des matières; les purgatifs mêmes étaient nuisibles pour plusieurs: vraisemblablement, dit-il, tout le désordre provenait du miasme des feux sacrés ou érésipèles régnans, qui s'était déposé sur les entrailles et les affectait si singuliérement.

Purgatifs qui conviennent dans les cas de turgescence.

Les purgatifs qu'on emploie communément dans les maladies avec turgescence de matières, sont les minoratifs doux; tels que la manne, qui est le suc séveux desséché que donne le frêne dans la Calabre et la Sicile; les sucs sucrés des végétaux, et généralement tous les fruits qui contiennent une matière saccharine. Mais quelque préférence que ces purgatifs méritent sur les autres, il ne faut cependant point les donner seuls; car en fermentant dans les premières voies chez ceux qui les digèrent, ou dans les maladies inflammatoires du bas-ventre, ils pourraient augmenter les fâcheux effets de la turgescence. Les Praticiens, pour prévenir cet accident, leur allient avec succès le tartrite de soude, de potasse et autres sels d'une facile solution. La rhubarbe et le séné sont des adjuvans qui ont leur valeur en pareil cas: on peut les prescrire en substance en les combinant avec le tartrite acidule de potasse, pour en former des bols ou les donner sous forme d'infusion ou de teinture. Quand on a quelques autres indications à remplir que l'évacuation des matières, on allie aux purgatifs les substances qui peuvent répondre à ces circonstances; ainsi dans les affections vermineuses des enfans on mêle la poudre de jalap à l'huile de riccin, qui, en même tems qu'elle tue les vers en bouchant leurs trachées, devient un adjuvant par sa qualité purgative; ainsi pour corriger la saburre acide des premières voies dans le même âge, on prescrit le carbonate de magnésie, qui neutralise les acides en même tems qu'il en sollicite l'expulsion. Quand on a intention de continuer l'évacuation, on donne le petit-lait émétisé ou le tartrite de potasse antimonié, à la dose d'un grain qu'on réduit en poudre, et qu'on mêle à douze ou quinze grains d'yeux d'é-

crevisses, et l'on réitère cette dose après trois ou quatre heures si la première fait peu d'effet.

PRATIQUE.

Purgatifs considérés comme dérivatifs.

Tout ce qui précède sur l'usage des purgatifs n'a rapport qu'à leur propriété évacuante; mais on peut encore les envisager sous d'autres aspects, notamment comme dérivatifs. Hippocrate est le premier auteur qui les ait considérés sous ce point, et ses successeurs les ont fréquemment recommandés comme tels dans les ophtalmies rebelles, les gonorrhées, les ascites, les œdêmes du poumon, les apoplexies séreuses, certaines affections érésipélateuses et angineuses, auxquelles quelques-uns sont sujets aux approches de l'hiver. On les a également vantés dans les inflammations de poitrine, notamment celle des poumons; mais leurs effets ici ne sont nullement salutaires, en ce qu'ils suppriment ordinairement l'expectoration. Hippocrate avait anciennement fait cette remarque; car il dit : — *A pleuritide, aut peripneumoniâ occupatô alvi profluvium accidens malum est, lippienti verò bonum* (1). On a encore recours aux purgatifs, comme dérivatifs, dans les affections cutanées et dans le traitement des ulcères : Hippocrate même en fait une loi, lorsqu'il dit : — *Purgatio ventris plurimis ulceribus confert, et in vulneribus quæ sunt in capite, et in ventre, et in articulis, et in quibus corruptionis periculum est, et in his exedentibus ac serpentibus, et in aliis inveteratis ulceribus* (2). Les purgatifs, en pareil cas, doivent être pris de la classe des drastiques; mais avant de les mettre en usage il est prudent d'établir un ou plusieurs cautères, et de ne chercher à faire dérivation que quand ils sont en pleine suppuration. Les anciens les choisissaient particulièrement dans la classe des résineux, et ils les alliaient toujours au lait pour tempérer leur trop grande violence.

Drastiques usités en pareils cas.

Les drastiques qu'on emploie le plus communément aujourd'hui pour répondre à ces diverses in-

---

(1) Le flux de ventre qui arrive chez ceux qui sont attaqués d'une pleurésie ou d'une péripneumonie, est toujours un mauvais indice; il annonce un mieux chez ceux qui ont des fluxions sur les yeux.

(2) La purgation est utile dans plusieurs ulcères et dans les plaies de tête, du ventre, dans les maladies des articles où l'on craint la pourriture, dans les ulcères invétérés, rongeans et qui s'étendent.

THÉRAPEUTIQUE.

dications, sont le jalap, la scammonée, l'aloès, la coloquinte, l'élatérium, la gomme-gutte, le noirprun et le riccin. Le jalap pulvérisé et mêlé à une égale quantité de tartrite acidule de potasse, est un drastique mitigé, très-prompt dans ses effets, et qui amène toujours une très-grande quantité de sérosité; aussi le prescrit-on avec succès dans l'hydropisie commençante, et même dans celle qui est ancienne. La scammonée, qui est un suc extrait du *convolvulus scammonia*, ne lui est point inférieure; elle remplit les mêmes indications, mais elle manque souvent son effet à raison de ce qu'elle est quelquefois gâtée ou mêlée à des substances qui lui sont étrangères, comme l'est celle de Smyrne. La plus pure, celle d'Alep, à la dose de six à douze grains, triturée avec le sucre et les amandes, forme une émulsion purgative fort agréable; adoucie par le suc de réglisse ou de coings, elle forme le diagrède. La gomme-gutte triturée avec le tartrite acidule de potasse, depuis huit grains jusqu'à quinze, est un violent purgatif qu'on emploie particulièrement dans les hydropisies avec épanchement: il sollicite fortement la propriété absorbante du systême lymphatique, et par-là souvent devient un moyen de guérison radicale quand il n'y a aucun engorgement dans les viscères. Quand on présume que les fibres des intestins sont devenues tellement insensibles que le mouvement péristaltique en est comme suspendu, les aloétiques sont alors ceux qui conviennent le mieux: on les unit à la scammonée et à la coloquinte quand il faut produire une action fort vive. Ainsi il conviendra d'y avoir recours dans les affections comateuses, la paralysie, la rachialgie, la goutte séreine et autres affections nerveuses, aiguës ou chroniques, dans lesquelles il faut opérer une violente secousse, et au contraire les éviter dans les constitutions faibles et délicates, dont les fibres sont très-sensibles et irritables. C'est sous ce dernier point de vue que les purgatifs répondent à la troisième indication qu'ils peuvent remplir.

Règles thérapeutiques.

Toute cette doctrine des purgatifs, conciliée aux notions qui dérivent des actions animales, indique ce qu'on doit penser des dénominations d'eccoprotiques, cholagogues, mélanagogues et panchymagogues, données à ces remèdes par les anciens, d'a-

près les idées qu'ils entretenaient de leurs opérations particulières. Ces idées sont illusoires, et conséquemment ne peuvent servir de base à une théorie rationnelle, un même remède produisant l'un ou l'autre de ces effets, suivant les circonstances, ainsi qu'on le voit souvent dans la pratique, chez les personnes d'une idiosyncrasie singulièrement excitable. On remédie à l'effet trop violent des purgatifs en faisant prendre quelques cuillerées d'huile, quelques verres de limonade minérale, les calmans, les opiacés; par des épithêmes de thériaque sur le ventre, et enfin par l'application des ventouses sèches sur l'estomac, si tous ces moyens sont inefficaces.

ARTICLE III.

Des Lavemens ou Clystères et des Suppositoires.

Ils sont subsidiaires aux carhartiques.

Les lavemens, vus du côté qu'ils sont considérés ici, sont un genre de moyens propres à remplir les indications qui font communément recourir aux cathartiques, et quelquefois aussi d'autres absolument différentes, selon leur composition et les circonstances où on les emploie. On les désigne en grec sous le nom d'ἐνέματα, *injectio*. On les insinue dans les gros intestins au moyen d'une seringue ou d'une vessie garnie d'une canule, comme en Allemagne, en Hollande et autres lieux. Si ce genre de moyen est aussi ancien que Pline le croyait de son tems, du moins n'est-il pas aussi généralement reçu que la méthode des purgatifs. Il n'est point de pays où l'on ne donne des cathartiques par la bouche; mais il n'y a qu'en Europe où l'on ait pensé à les introduire par l'anus.

En quelles circonstances on y a recours.

On substitue les lavemens aux purgatifs toutes les fois que, pendant le cours des fièvres, les signes indiquent une surcharge de matière dans les gros intestins, à laquelle les purgatifs ne pourraient remédier sans occasionner de l'affaissement et sans nuire à la coction qui est plus ou moins proche. On les rend alors laxatifs en les composant avec l'électuaire de casse ou le diaphœnix, auquel on ajoute un ou deux gros de muriate de soude, en prenant une décoction de mercuriale ou de pariétaire pour excipient. On peut encore les faire avec une décoction de son, à laquelle

THÉRAPEUTIQUE.

on ajoute deux onces de manne grasse, deux ou trois gros de sulphate de soude et deux onces de miel mercurial. On préfère ces lavemens dans le cours des maladies fébriles, aux purgatifs ordinaires, dont il n'est pas possible de bien fixer l'opération. Il arrive assez souvent en effet, qu'un minoratif donné à petite dose, pour procurer une ou deux évacuations ordinaires, en excite plusieurs dont l'abondance, non-seulement rend la maladie plus grave, mais même occasionne momentanément des accidens très-fâcheux. En général, quand on se détermine, pour des vues particulières, à évacuer par la méthode des lavemens, il faut que les substances purgatives dont on les compose, soient doubles en poids de celles qui entrent dans les cathartiques ordinaires. Ce précepte est fondé sur la moindre sensibilité des gros intestins, qui les rend plus difficiles à être irrités par les substances purgatives.

Celles où on les prescrit comme dérivatifs.

On prescrit souvent les lavemens comme moyens dérivatifs pour détourner, vers les voies inférieures, une cause morbifère qui affectait les organes essentiels à la vie. C'est ainsi qu'on les ordonne avec succès dans l'apoplexie, l'hémiplégie, et généralement dans tous les cas où il faut s'opposer à la violence d'une cause qui affecte le principe des nerfs et les prive de toute action. On y fait alors entrer la coloquinte, le savon, le muriate de soude à bonne dose, et même le tabac. Souvent on a recours aux lavemens, dans des vues qui seront considérées par la suite, notamment pour calmer les troubles généraux, soit qu'ils aient été occasionnés par un délétère universellement répandu, ou par un médicament stimulant que les circonstances voulaient qu'on donnât intérieurement. Ainsi l'on prescrit, dans de pareilles vues, un lavement fait avec l'huile de noix et le vin, après l'opération d'un violent émétique ou purgatif dans la colique des peintres. On donne des lavemens faits avec l'infusion de tête de pavot, dans les convulsions ou spasmes de matrice; mais comme alors ils ne produisent aucune déplétion, et qu'ils n'agissent qu'en modérant la trop grande sensibilité, il en sera fait mention ailleurs sous ce point.

Comme calmans.

Suppositoires qu'on emploie pour les remplacer.

Il est des cas où quelque indiqués que les lavemens semblent devoir être, on ne peut cependant

les porter aussi loin qu'il convient, à raison d'un spasme dans les gros intestins. On a recours alors à un moyen qui remplit en partie l'intention première; ce sont les suppositoires, Βαλανοί, *Glandes*, ainsi dénommés parce qu'on les faisait autrefois sous la forme du gland. On a donné à ce genre de médicament la forme d'un cône plus ou moins alongé, et une consistance assez ferme pour qu'on puisse l'introduire convenablement dans l'anus. Le suppositoire le plus simple, celui aussi qu'on peut former le plus aisément, se fait avec un morceau de savon qu'on arrondit comme il convient, pour qu'il puisse remplir son objet: on s'en sert dans les cas de constipations habituelles. On en fait également où il entre de l'aloès; ceux-ci ont une pleine efficacité dans les cas d'hémorrhoïdes internes et non fluentes. Une racine de guimauve, convenablement taillée et enduite de miel, peut remplir le même but chez les enfans qui vont rarement à la selle. Les suppositoires dont il est fait mention dans Hippocrate, étaient composés de miel, de sucs de mercuriale, de nitre et de poudre de coloquinte. Il en recouvrait des cônes de coton qu'il poussait ensuite dans l'anus pour en irriter le sphincter, et par continuation l'intestin qui en est proche. Les modernes ont composé les leurs de différentes manières, et leur ont donné autant de propriétés particulières en les imbibant et les recouvrant de substances médicamenteuses de différente nature; mais quelque prouvées que puissent être ces vertus, elles sont toujours inférieures à celles des lavemens; aussi tant que ce moyen est admissible, faut-il toujours le leur préférer.

ARTICLE IV.

Des Emétiques ou Vomitifs.

Cas où les émétiques sont indiqués.

Ἔμεσις, chez les Grecs, signifiait l'action de vomir: d'où l'on a dérivé le mot émétique, qui désigne toutes substances propres à produire cette action. Ces substances sont indiquées dans les cas d'amertume, de nausées, d'anorexie, avec ou sans fièvre, surtout quand ces accidens sont accompagnés d'un vomissement qui soulage, et d'un sentiment de réplétion au creux de l'estomac. On ne se détermine à em-

THÉRAPEUTIQUE.

ployer les émétiques que pour évacuer des matières nuisibles renfermées dans l'estomac, lesquelles parcourant par suite le reste du canal alimentaire, pourraient occasionner quelques troubles si leurs parties les plus subtiles parvenaient dans les secondes voies. Ce qui a été dit à l'article des purgatifs fait voir quelle était la manière de penser des anciens sur ce genre de moyen, et en même tems l'efficacité dont il peut être dans le traitement de la plupart des maladies aiguës. L'observation prouve que, donnés à tems, les émétiques abaissent singulièrement la fièvre, et la rendent d'une beaucoup plus courte durée qu'elle n'eût été si l'on n'y eût point eu recours. On doit donc blâmer, dit Stoll, la pratique de ces gens timides qui, n'osant donner l'émétique quelqu'indiqué qu'il soit, se contentent de combattre par des eccoprotiques et minoratifs des symptômes que ce moyen d'abord prescrit, eût totalement fait disparaître. Le tems le plus propre à l'usage des émétiques, en supposant que l'indication les requierre, est le commencement des maladies: Hippocrate en fait une loi expresse, lorsqu'il dit dans ses Aphorismes: *Incipientibus morbis si quid movendum videatur, move; vigentibus verò quiescere melius est* (1).

Agissent en stimulant. Analogie qu'ils ont avec les purgatifs.

Les émétiques agissent par une propriété stimulante qu'ils ont à un plus haut degré que les cathartiques, ensorte que souvent ils deviennent purgatifs, comme ceux-ci deviennent émétiques, selon que l'irritation plus ou moins vive se passe sur l'estomac ou les intestins. Ainsi la manne, qui est un si doux purgatif, devient pour plusieurs un émétique, comme le tartrite de potasse antimonié devient un purgatif quand on le donne à dose refractée. On peut même porter ces remèdes à une telle fraction, que, n'irritant plus les surfaces intestinales, ils passent dans les secondes voies et viennent y opérer des changemens auxquels on n'aurait jamais pensé si l'on n'avait point porté au scrupule l'esprit d'observation dans la recherche de leur action. Donnés de cette manière, les émétiques deviennent d'excellens diaphorétiques, dont on observe journelle-

Comment ils deviennent des diaphorétiques.

(1) Si lorsque les maladies commençent il y a quelque chose à mouvoir, tentez-le; car quand elles seront avancées, il vaudra mieux se reposer.

ment l'efficacité dans le traitement des fièvres malignes et autres pyrexies nerveuses qui sont accompagnées de spasmes dans les capillaires. On a souvent occasion de voir ainsi dans la pratique, l'effet émétique du tartrite de potasse antimonié se convertir en purgatif quand on en abandonne l'usage aux personnes qui ont peu d'expérience. L'effet n'est pas bien fâcheux quand on a pour indication la simple évacuation des matières saburrales; mais il le devient quand on se propose d'opérer sur les secondes voies ou sur tout autre département du système animal.

Leur premier effet.

Il n'est point, dans le traitement des fièvres, de remèdes dont l'efficacité soit aussi prompte que celle des émétiques; ils débarrassent l'estomac des saburres et de la bile qui souvent occasionnent le retour des accès dans les intermittentes, ou des exacerbations dans celles qui sont sujètes à rémission, et ainsi ils dissipent les nausées, les vomissemens, les anxiétés; ils appaisent les douleurs sympathiques de la tête, donnent une certaine énergie aux viscères du bas-ventre, rappellent le sommeil, et le plus souvent préviennent les flux dyssentériques qui succèdent ordinairement à leur omission. Les matières qu'ils évacuent sont souvent peu considérables, à raison des troubles que leur présence opère. — *Sæpè miratus sum*, dit Sydenham à ce sujet, *dùm fortè materiam vomitu rejectam aliquandò curiosè contemplabar, eamque mole valdè spectabilem nec pravis qualitatibus insignem, quî factum fuerit ut ægri tantùm levaminis indè senserint* (1). Stoll fait la même remarque dans son *Ratio medendi*, en parlant des maladies aiguës qui régnèrent en 1776. Aussi ces remèdes, combinés avec les purgatifs, et précédés, lorsqu'il convient, de saignées propres à faciliter leur action et à empêcher le mal qui pourrait survenir lors de leur opération, sont-ils un grand moyen de guérison entre les mains des Praticiens judicieux, comme ils deviennent un glaive meurtrier entre celles des routiniers.

Circonstances où leur usage est préférable à celui des cathartiques.

Sydenham préférait l'usage des vomitifs à celui

(1) Lorsque quelquefois j'examinais la matière rejetée par le vomissement, et que je la trouvais peu remarquable quant à sa masse, et sans aucune qualité bien delétère, j'ai souvent été étonné comment il pouvait se faire que les malades éprouvassent tant de soulagement par son évacuation.

THÉRAPEUTIQUE.

des cathartiques, dans le commencement des fièvres continues. L'observation qu'il avait faite, que les malades avaient moins d'agitation et de mal-aises dans leurs cours, lorsqu ils avaient été émétisés, a fait de cette pratique un usage assez général en Europe, du moins vers le Nord. Sydenham ordonnait les vomitifs au commencement des fièvres bilieuses, et même des dépuratoires. Sa pratique à cet égard était absolument conforme à celle d'Hippocrate, avec cette différence cependant que l'oracle de Cos se dispensait quelquefois de faire précéder la saignée, règle dont Sydenham ne se départait jamais chez les sujets d'une forte constitution, pour éviter, disait-il, la rupture de quelques vaisseaux dans les poumons ou le cerveau. Cet auteur avait, en pareil cas, une telle confiance en l'émétique, qu'en quelque tems qu'il fût appelé, il le prescrivait, pourvu que les forces du malade fussent assez grandes pour pouvoir le supporter : on en a la preuve dans le passage suivant, où il dit : — *Ego quidem die febris duodecimo vomitum imperare non dubitavi etiam cùm æger vomiturire desiisset, neque sine fructu; eo namque diarrheam sustuli quæ sanguinem in peragendâ despumatione impedivit; quin et priùs idem facere minimè dubitarem nisi virium attritarum ratio prohiberet* (1). Cependant quelque prouvé qu'ait été le succès des émétiques dans la plupart des cas ci-dessus cités, Haën ne les a pas moins regardés comme défavorables dans beaucoup d'autres. Il assure que dans les maladies graves, accompagnées de signes de malignité, ils ne font qu'affaiblir, loin de relever les forces qui sont alors dans la plus grande dépression (2). Quoique tout semble

Conformité de la pratique de Sydenham, avec celle d'Hippocrate.

Différence d'opinion où es. Haën.

(1) Je n'ai point hésité de prescrire le vomitif le douzième jour de la fièvre, même lorsque les malades cessaient d'avoir des envies de vomir, et ce n'était pas sans succès ; car ainsi j'ai fait cesser la diarrhée qui empêchait le sang d'éprouver sa despumation, et même je n'aurais point hésité à le faire avant si l'affaissement des forces ne s'y fût opposé.

(2) Lorsque, dans les fièvres de ce genre, on soupçonne une stase inflammatoire dans le cerveau ou ses membranes, les émétiques ne pourraient que nuire. Il n'en est pas ainsi dans celles qui existent, sans que ce viscère ne souffre plus qu'un autre, et qui sont accompagnées d'affaissement avec indices de saburre dans les premières voies, l'émétique leur convient toujours, sinon souvent dans leur cours, du moins dans leur commencement.

alors les indiquer, en s'arrêtant aux signes ordinaires de la turgescence, sous lesquels se cachent des principes délétères, comme on l'observe dans quelques fièvres épidémiques, la rougeole et la petite vérole; il faut soigneusement les éviter, tant parce qu'ils n'évacueraient aucune matière, que parce qu'ils ne pourraient qu'augmenter les accidens, qui ne sont déjà que trop grands.

Pratique et observation de Pringle.

On prescrit souvent les émétiques dans les fièvres angineuses et dyssentériques qui ravagent les armées. Pringle, dans son excellent traité sur les maladies de ce genre, prise beaucoup ce remède, et avec bien grande raison. En effet, il diminue le nombre des selles chez les dyssentériques, et les rend moins acrimonieuses, soit en soustrayant une partie de la matière, ou en déterminant, comme le pense Sydenham, une inversion du mouvement périlstaltique, autre de celle qui amenait les matières vers le rectum. Il dissipe les nausées, les vomissemens, les hoquets qui accompagnent la maladie et la rendent si fâcheuse. Pringle, en pareil cas, a éprouvé les bons effets du tartrite antimonié de potasse, donné à la dose de deux grains, et incorporé avec la poudre d'yeux d'écrevisses. Quelques auteurs, trop systématiques sans doute, Cullen entr'autres, d'après la persuasion où ils sont que la cause prochaine de toutes les fièvres provient d'un spasme vers les capillaires cutanés, conseillent les émétiques à petites doses, dans l'intention d'affecter l'estomac suffisamment pour relâcher les vaisseaux de la surface du corps par la communication ou rapport que ce viscère entretient avec elle. Mais quelque obscure et incertaine que soit leur explication, il est reconnu que l'émétique stibié, donné à dose réitérée au commencement des fièvres accompagnées de chaleur sèche et âcre, a été plus d'une fois avantageux; il l'a également été dans la petite vérole, la rougeole et autres affections éruptives. Ainsi l'on voit plusieurs petites véroles suffoquées ou rentrées, reparaître promptement quand on sait manier un moyen si efficace. Mais cette efficacité a été si exagérée par quelques-uns, qu'ils n'ont point hésité à prescrire ce remède comme antispasmodique, dans un grand nombre d'affections purement nerveuses, et même convulsives. Quand la cause première réside dans l'esto-

THÉRAPEUTIQUE.

mac, telle que saburre ou les vers chez les enfans, son efficacité n'est point à mépriser ; mais quand cette cause affecte primitivement le système des nerfs, on prévoit d'avance quel en peut être l'événement.

Effet ultérieur des émétiques.

L'effet des émétiques ne se borne pas seulement à l'estomac, il se continue encore sur le duodénum, et de proche en proche sur les autres couloirs qui versent leurs humeurs dans cet intestin. Sans doute que c'est à ces mouvemens que se borne l'action d'un émétique doux, telle que l'eau chaude ou l'huile. Celle du tartrite de potasse antimonié paraît se porter beaucoup plus loin. En effet, la compression à laquelle les principaux viscères du ventre, de la poitrine et même de la tête sont exposés lors du vomissement, donne lieu à des changemens qui peuvent tourner en bien ou en mal, selon le genre de la maladie. Les sécrétoires de la bile, soumis comme ils le sont alors aux actions alternatives des muscles du bas-ventre et du diaphragme, s'évacuent d'une manière plus répétée; aussi les émétiques ont-ils toujours été regardés comme des remèdes héroïques dans toutes les maladies aiguës qui dérivent de la stagnation de la bile dans ses propres réservoirs, soit que cette stagnation soit due à des concrétions ou à une trop grande abondance de cette humeur. Mais la prudence exige, en pareil cas, qu'on fasse précéder les bains, les boissons relâchantes, les calmans, la saignée même en quelques cas, pour prévenir le trop grand éréthisme des solides, qui, succédant à l'effet de l'émétique, aggraverait le caractère de la maladie. Stoll cite dans son *Ratio medendi* plusieurs fièvres bilieuses d'été et d'automne, accompagnées de tous les signes d'un foyer saburral, où les émétiques ont arrêté, comme par enchantement, l'hémoptysie dont la plupart étaient accompagnées. *Vomentes*, dit-il, *ne guttam sanguinis rejecerunt, quasi ipsa emesis hiantia pulmonum vasa quovis auxilio citiùs atque efficaciùs stringeret* (1).

Les émétiques sont également avantageux dans

(1) Ceux qui vomissaient, dit-il, ne rendirent aucune goutte de sang : on aurait dit que le vomissement resserrait les vaisseaux des poumons plus promptement et plus efficacement que tout autre moyen.

PRATIQUE.

Leur usage dans les maladies chroniques.

nombre de maladies du genre des chroniques; ils donnent une secousse à tous les viscères, qui a son utilité, soit pour accélérer la circulation trop ralentie, ou pour lever les obstructions dont les couloirs peuvent être le siége. C'est sous ce rapport qu'ils sont si nécessaires dans la suppression des règles, la dyspepsie, l'hypocondrie et dans quelques cas de mélasictère. Ils réveillent l'action des absorbans, et incitent leur systême intérieur à remplir ses fonctions; ils augmentent l'énergie des irradiations nerveuses, et fournissent aux parties affaiblies des principes d'une nouvelle vie qu'on chercherait en vain dans d'autres remèdes. C'est à ces grandes propriétés qu'on doit rapporter leur efficacité dans plusieurs cas d'hydropisies, dans les apoplexies séreuses, dans les paralysies, l'asthme humide, et certaines épilepsies et migraines qui proviennent de la présence d'un foyer saburral ou vermineux dans les premières voies. Le docteur Aikenside les conseille encore dans l'asthme convulsif : n'auraient-ils alors les effets qu'il leur attribue que comme calmans, ainsi que Cullen le pense? Son explication est trop hypothétique pour mériter quelque attention.

Moyens mécaniques pour procurer le vomissement à rejeter.

Quoique l'on puisse exciter le vomissement en rappelant à la mémoire des idées désagréables, en irritant le gosier avec une plume, en s'exposant sur une mer houleuse, la pratique n'en rejette pas moins ces moyens inadmissibles dans la plupart des cas, pour s'en tenir à ceux qui sont sous la main et dont on peut mieux modérer les effets; aussi l'ipécacuanha et le tartrite de potasse antimonié sont-ils, par cette raison, de toutes les substances rapportées dans la classe des émétiques, ceux qu'on emploie le plus communément pour exciter le vomissement. On leur substitue quelquefois la scille, le kermès minéral, le vin d'antimoine; et quand il y a disposition, l'eau chaude ou l'hydræleon. On préfère l'ipécacuanha quand on vise non-seulement à évacuer, mais encore à procurer une certaine astriction au canal alimentaire, comme dans les cas de dévoiement ou de dyssenterie. Cette racine excelle sur tous les autres émétiques, en ce qu'une très-petite quantité, comme huit ou dix grains, manque rarement de faire vomir les personnes d'un âge moyen, pendant qu'une plus grande dose, comme un demi-gros, ne suscite pas le moindre

Substances émétiques.

Usage de l'ipécacuanha.

THÉRAPEU-TIQUE.

Du tartrite antimonié de potasse.

mal, quoique produisant le même effet. Il n'en est pas ainsi des préparations antimoniales, dont l'opération même à dose égale est souvent très-violente, et d'autres fois très-faible. Néanmoins comme celles-ci ont la singulière propriété de faire cesser toute constriction spasmodique, et par-là d'exciter la transpiration cutanée, comme aussi la plupart des maladies fébriles commencent par une semblable constriction, et que souvent même elles en sont accompagnées pendant tout leur cours, les émétiques stibiés seront toujours préférables dans ces cas, à l'ipécacuanha. La meilleure manière de les administrer est de dissoudre trois ou quatre grains de tartrite de potasse antimonié dans trois ou quatre onces d'eau simple distillée, et d'en faire prendre une cuillerée toutes les huit ou dix minutes, jusqu'à ce que le remède opère. Si l'on avait à en redouter les trop violens effets, on prendrait pour excipient l'infusion de tilleul, de safran, à laquelle on ajouterait vingt-quatre gouttes de liqueur minérale d'Hoffmann. Quand on juge à propos de l'unir aux purgatifs, comme auxiliaires, on ne le donne qu'à la dose d'un grain. On le prescrit ainsi dans les fièvres continues avec exacerbations, dans les synoques putrides et bilieuses, allié aux laxatifs ou seul dans le petit-lait. Alors on le file, c'est-à-dire qu'on alonge l'excipient pour que la dose serve pendant vingt-quatre heures (1).

Cas où il ne convient point de prescrire les émétiques.

Avant de prescrire les émétiques, il faut faire attention si aucune circonstance n'en contr'indique l'usage. On ne les prescrira point à ceux dont la complexion rouge et fleurie, le brillant et la saillie des yeux, la douleur, la pesanteur et le tournoiement de tête annoncent que les vaisseaux du cerveau sont surchargés. Il convient en pareil cas, suivant le conseil de Sydenham, de faire précéder leur opération par une saignée copieuse, faite avec une lancette fort large : on évite ainsi la rupture des vaisseaux

(1) Cette pratique si usitée chez les médicastres, ne convient point lorsque le pouls est dur, fréquent et serré ; la chaleur et la sécheresse indiquent alors dans la fievre un tel caractère inflammatoire, et dans les humeurs un état de si grande crudité, que le météorisme du ventre et la suppression des urines en seraient souvent la suite. On doit recourir alors aux saignées, aux délayans, aux rafraîchissans, jusqu'au tems où l'inflammation tombée, et le ventre étant souple et mou, l'on peut solliciter les évacuations.

PRATIQUE.

gorgés, que des efforts trop violens pour vomir pourraient occasionner. On les prescrira avec réserve dans les affections suppuratoires ou inflammatoires des poumons ; ils sont pernicieux dans les inflammations de l'estomac ou des entrailles; affection qu'on a raison de soupçonner quand il y a une douleur poignante et brûlante à l'épigastre, avec un pouls dur et petit, une soif violente et une envie continuelle de vomir. On les évitera dans les affections hystériques, hypochondriaques, lorsque l'estomac est contracté par des spasmes, et qu'il y a des malaises et une anxiété suffocative. On ne doit pas plus les donner dans les coliques et autres douleurs du bas-ventre, accompagnées d'une constipation opiniâtre. Les émétiques pris, lorsqu'on a été récemment agité de passions violentes, sont très-préjudiciables et même dangereux ; ils le sont également au sexe pendant l'écoulement des règles, et même quand celles-ci sont prêtes à paraître. On recommande encore de ne point les donner pendant la grossesse ; cette règle, quoique généralement admise, ne doit point être prise à la rigueur, comme l'observe Angelus Sala dans son Emétologie. Il est en effet des femmes sujètes à des éructations bilieuses, qui dans leurs grossesses supportent très-bien l'action des émétiques, même antimoniés, sans en éprouver des accidens. Il faut, quand on se détermine à l'emploi de ce moyen en pareil cas, agir avec toute la prudence qu'il demande, en se rappelant le passage de Celse : — *Multa in præcipiti periculo rectè fiunt alias, omittenda* (1).

Moyens de remédier à leurs violens effets.

L'effet de l'émétique est quelquefois porté à un point qu'on n'aurait pu le présumer d'après les circonstances ; et si l'on ne cherchait point à le modérer, les spasmes et les faiblesses qui s'ensuivent ne tarderaient point à terminer la vie. Les eaux qui abondent en gaz hydrogène sulphuré, comme celle d'Enghien, la solution des sulfures alkalins, et mieux encore, d'après l'observation de Bertholet, la décoction de quinquina (2), opèrent un soulagement

(1) On fait beaucoup de choses dans un danger urgent, qu'il faut omettre dans toute autre circonstance.

(2) Le quinquina, comme tout autre amer végétal et astringent, agit ici par son principe tanin, qui, s'emparant d'une portion de l'oxigene qui constitue le sel métallique, laisse le metal à l'état d'oxyde ou d'antimoine blanc par le nitre.

THÉRAPEUTIQUE.

subit : à leur défaut, on a recours aux calmans, qui sont la limonade ou l'oxicrat, qu'on fait boire abondamment ; mais quand le vomissement persiste, il faut recourir aux potions sédatives faites avec les eaux distillées d'hysope, de lavande ; et principalement celles de menthe poivrée : on y ajoute la craie ou la magnésie, ou bien on a recours à la potion anti-émétique de Rivière, qu'on fait prendre dans le moment de l'effervescence. Si le vomissement continue malgré ces remèdes, il faut en venir aux narcotiques. Haën, en pareil cas, vante le succès de la potion suivante :

♃ *Aq. menth. simpl*.................℥ V.
Pulv. cancr. fluviatil..............ʒ ß.
Suc. de lim.........................℥ I.
Liq. min. anod.....................ʒ I.
Laud. liq...........................gutt. XX.
Syrup. de menth....................℥ I.

Misce. Det. cochleat. quâq. horâ.

ARTICLE V.

Des Sédatifs et autres moyens qu'on peut encore regarder comme propres à tempérer le trop grand mouvement du systême vasculaire.

Ce qu'on entend par calmant.

Le nitre a cette propriété, donné à grande dose.

Aux moyens précédens on peut ajouter différentes substances, qui, ayant la propriété de diminuer la trop grande sensibilité des solides, peuvent par cela même modérer les effets de l'accélération dans le mouvement circulaire du sang. On donne à ces substances le nom de sédatives ou calmantes, d'après le calme ou la tranquillité dont leur prudente administration est suivie. Le nitre, eu égard à cette qualité, est un sel dont les effets surprennent ; donné à une beaucoup plus grande dose que celle qu'on prescrit ordinairement. Il est très-efficace dans les fièvres inflammatoires, et notamment dans les rhumatismales ; quand on la porte à six, huit et même dix gros dans l'espace de vingt-quatre heures. Le docteur

PRATIQUE.

docteur Brocklesby, en Angleterre, a beaucoup vanté le nitre donné de cette manière dans ces maladies; il le prescrivait dissous dans une grande quantité d'eau de gruau très-claire. Il en a particuliérement fait l'essai sur des soldats forts et robustes qui, dit-il, s'en sont très-bien trouvés. Il est prouvé, d'après ses observations, que l'estomac peut supporter une beaucoup plus grande quantité de nitre qu'on ne l'aurait jamais cru, quand la dose du remède est donnée à différentes fois, et qu'on la fait dissoudre à mesure, l'effet calmant qu'il procure étant plus sensible de cette manière. Mais quelque zélé qu'ait été ce Praticien sur l'emploi de ce sel à si haute dose comme sédatif, il n'a néanmoins point encore pu entraîner l'opinion du plus grand nombre. Le docteur Dickson, dans les *Medical Observations and Inquiries*, cite également les heureux succès qu'il a obtenus du nitre pris à plus grande dose que de coutume, dans les hémorragies actives, notamment celles du poumon et de la matrice, accompagnées d'un pouls dur et flexible; car dans d'autres circonstances, dit-il, l'élixir de vitriol acide, donné en petite quantité, et répété fréquemment, réussissait toujours beaucoup mieux. Le nitrate de soude semblerait devoir avoir les mêmes propriétés que le nitre ordinaire, mais la pratique n'a encore rien décidé à cet égard

Mixture de Rivière.

La mixture de Rivière, *haustus effervescens*, est un calmant qui a eu autrefois et a encore sa vogue dans les fièvres bilieuses, dont le foyer est dans les premières voies. Cet auteur l'employait dans tous les cas où, l'estomac étant nettoyé précédemment par les émétiques, l'excitabilité du système sécrétoire du foie continuait d'y dériver une trop grande quantité de bile. Cette mixture se fait avec l'acide du limon et le sel d'absynthe qu'on unit à certaine dose, et qu'on fait prendre au moment de l'effervescence. Quoique l'acide du limon soit celui dont on fait communément usage, les autres acides végétaux peuvent néanmoins le remplacer. Mais une observation importante sur ce point, c'est que l'acide doit toujours être végétal, point fermenté, et l'alkali être le sel qu'on nomme aujourd'hui carbonate de potasse; aussi celui qui est bien cristallisé est-il toujours le meilleur. Cette mixture réussit singuliérement à cal-

THÉRAPEUTIQUE.

mer les vomissemens bilieux qui paraissent au commencent de l'accès des fièvres intermittentes, ou dans le paroxysme des rémittentes du printems; mais il faut que la dose soit plus grande et plus rapprochée que celle qu'on ordonne communément. On la prescrit dans le tems de l'effervescence, dans la persuasion où l'on est que le principe gazeux qui s'en développe, contribue pour beaucoup à son succès.

Usage de l'acide sulphurique aqueux et de l'alkohol nitrique.

L'acide sulphurique aqueux et l'alkohol nitrique sont également des sédatifs très-propres à abattre l'augmentation du mouvement vasculaire, et à diminuer l'intensité des symptômes qui s'ensuivent. La racine d'ipécacuanha et certaines préparations stibiées ont également une propriété sédative dans quelques fièvres et flux qui tendent à se juger par diaphorèse; mais alors il faut les donner en petite quantité et en entretenir l'effet par des boissons légèrement sudorifiques.

Des huileux.

Les huileux sont des sédatifs dont l'efficacité est plus topique que générale; aussi n'y a-t-on jamais recours dans les maladies de la première classe. On les emploie plus particulièrement dans les affections des voies pulmonaires, dans celles du canal alimentaire, des reins et autres organes urinaires où l'irritation est portée à un très-haut point. On les prescrit récemment exprimés des végétaux qui les fournissent, pour qu'ils invisquent et lubréfient davantage par le mucilage qui leur est toujours mêlé. On ordonne ainsi le beurre de cacao, le beurre commun dans les toux convulsives et les sécheresses de poitrine; l'huile d'amande douce ou l'huile d'olive dans les coliques inflammatoires, les convulsives vermineuses, l'iléon et autres affections spastiques des intestins ou des voies urinaires, accompagnées de suppression d'urine ou non. Les émulsions et l'hydreléon peuvent avoir également leur avantage dans beaucoup de ces cas; mais ils ont l'inconvénient de trop surcharger l'estomac et de passer difficilement.

Des lavemens.

Les lavemens qui ont été précédemment considérés comme évacuans, ne peuvent avoir de propriété sédative qu'autant qu'ils sont composés d'infusions ou de décoctions de plantes de même vertu : on préfère celles qui contiennent beaucoup de mucilage, et à leur défaut on a recours aux farineux. On

PRATIQUE.

les aiguise avec le nitre, le cristal minéral (1), le vinaigre et même les acides minéraux. Ils conviennent, sous cette forme, dans les inflammations des viscères, du ventre, la gastritie, l'entéritie, l'hépatitie et autres; ils deviennent alors des bains locaux qui ont une très-grande efficacité dans la pratique.

Des bains.

Enfin, les bains généraux tièdes, c'est-à-dire ceux dont la chaleur est indiquée depuis le 21 jusqu'au 30^d du thermomètre, constituent un genre de moyens qu'on peut avec raison regarder comme sédatif. Ils agissent par une détente générale qui s'opère à l'extérieur comme à l'intérieur, quand l'eau ne passe pas le degré de chaleur indiquée. Cette propriété sédative dérive du relâchement que l'eau opère sur les solides, en se combinant à leur propre substance. Leur usage, sous ce rapport, est très-efficace dans les coliques hépatiques et néphrétiques, où il y a indication d'appaiser le spasme occasionné par quelques calculs, dans les rétentions d'urine qui viennent de l'inflammation du col de la vessie, dans les proctalgies, les hémorroïdes, les hystéralgies, et dans un très-grand nombre d'inflammations des viscères du bas-ventre. Ils conviennent également dans certains cas de fièvres éruptives, surtout celles qui sont accompagnées de délire et d'une tension ou dureté dans le pouls, qui annonce un grand éréthisme.

Des pédiluves et brachiluves.

Le bain de pied ou pédiluve n'est guère d'usage que dans les cas où l'on cherche à diminuer l'intensité du mouvement circulaire vers les parties supérieures; mais alors il faut que l'eau soit la plus chaude que les malades puissent la supporter. Le bain de pied est très-propre à soulager les douleurs de tête; il appaise le délire qui accompagne les fièvres malignes et les synoques céphalalgiques; il calme les fluxions sur les yeux, les oreilles, et généralement sur tout le visage. On y a communément recours dans les dysmenorrhées qui proviennent du manque de dérivation vers la matrice, dans les métaptoses d'humeurs goutteuses sur la poitrine, le bas-ventre ou la tête. Les anciens faisaient également usage du bain des extrémités supérieures,

(1) Ce sel, par le procédé qu'on emploie pour l'obtenir, n'est point simplement un nitre fondu, comme on le croyait autrefois, mais bien un mélange de nitrite de potasse et de sulphate de potasse.

THÉRAPEUTIQUE.

comme dérivatif, dans les maladies inflammatoires de la poitrine, telles que la pleurésie et la péripneumonie : on pourrait y avoir recours dans la suppression des règles, qui proviendrait d'un engorgement sanguin de la matrice.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Des Méthodes générales de guérir, relatives à la diminution et à la suspension de mouvement dans le système vasculaire.

Aspect sous lequel se manifestent les maladies dont il est fait mention dans le titre.

LES maladies qui ont rapport à ce chapitre, se manifestent par une faiblesse et un accablement qui va souvent jusqu'à la prostration, par une insensibilité dans les organes destinés à transmettre au principe des sensations les impressions qu'ils ont reçues du dehors, et par une inertie dans ceux qui doivent exécuter les divers mouvemens qui dérivent de la volonté. Les premiers moteurs de la circulation éprouvent une gêne, et souvent un dérangement marqué dans leurs actions : d'où il suit que le pouls est alors faible, petit, souvent concentré, inégal, et quelquefois même intermittent. La respiration est lente, et néanmoins régulière ; les sécrétions et excrétions sont dérangées, et quelquefois même supprimées ; l'apparence extérieure est pâle, le visage défait, les yeux mornes, et néanmoins assez clairs ; enfin tout annonce un désordre d'autant moins facile à réparer, qu'on tardera plus à y porter remède. Tous ces signes sont ordinairement lents à paraître ; ils se succèdent les uns aux autres ; mais quelquefois ils se manifestent spontanément ensemble, et alors ils indiquent une maladie d'autant plus grave, qu'ils sont en plus grand nombre. Le plus ordinairement ils surviennent à une maladie primitive, et en sont en quelque sorte la métaptose naturelle. Ils dénotent toujours une faiblesse dans les opérations de l'organisme, à laquelle il faut remédier par tous les moyens qui peuvent donner de l'énergie. Nous allons dans les articles suivans, considérer ceux auxquels les Praticiens ont recours, et qui ont eu les succès les plus certains.

ARTICLE PREMIER.

Des Stimulans ou Remèdes internes qui, en agiſſant ſecondairement ſur le ſyſtème vaſculaire, en ſuſcitent l'action.

A quoi l'on peut rapporter l'action des ſtimulans.

On appelle ſtimulant tout médicament qui excite à l'action une partie quelconque, ſoit que cette action ſoit accompagnée d'une ſenſation ou non. L'effet de ces remèdes paraît moins provenir d'une combinaiſon avec les parties qu'ils affectent, que d'une ſecouſſe ou énergie momentanée, imprimée à la fibre, et qui pour ainſi dire la réveille de ſa torpeur en excitant l'activité de ſes forces. Soit que cette ſecouſſe appelle dans les nerfs une plus grande influence, ou qu'elle donne une nouvelle vie aux puiſſances que le docteur Cullen déſigne ſous le nom d'*Inherent Power*, on ne doit pas moins établir une diſtinction entre les ſtimulans et les toniques. Ceux-ci ſemblent avoir plus de rapport avec les propriétés mortes de la fibre, qu'avec les vives; les ſtimulans au contraire ſemblent plus affecter celles-ci; ils agiſſent particuliérement ſur les nerfs, et conjointement ſur les capillaires ſanguins, dont ils accélèrent les oſcillations en réveillant leurs principes de vie. S'ils ſont appliqués ſur les ſurfaces ſécrétoires étendues, ils excitent une dérivation des humeurs vers elles, et par-là déterminent ces ſurfaces à vaquer à une ſécrétion plus abondante. Ainſi le miaſme ſyphillique dépoſé ſur la ſurface de l'urètre dans un coït impur, l'hétérogène variolique porté dans les glandes ſalivaires, ne déterminent leurs ſécrétions reſpectives que d'après un pareil principe. Quand les ſurfaces ne ſont point ſécrétoires, les humeurs qui affluent ne trouvant point d'iſſue, s'extravaſent dans le tiſſu cellulaire, et donnent lieu à ces gonflemens blancs qui ſuccèdent ſi fréquemment à la piqûre des inſectes; ou l'irritation ſe communiquant de proche en proche, elle fait naître dans les capillaires un éréthiſme ou vrai phlegmon. Helmont eſt le premier qui ait déſigné la formation des tumeurs inflammatoires d'après ces principes; il a parlé du point d'irritation qui attirait les fluides vers un autre; c'était là qu'était l'épine qu'il voulait chaſſer dans la pleuréſie avec le

THÉRAPEUTIQUE.

sang desséché de bouquetin, qu'il regardait comme très-sudorifique.

Effet local.

Tant que le stimulant est fixé à un seul endroit, son opération consiste à augmenter l'oscillation dans les capillaires sanguins, et à donner plus de sensibilité aux nerfs de la partie ; mais si elle devient très-vive, l'effet s'étend bientôt à tout le systême des parties sensibles, et il survient des symptômes généraux plus ou moins graves, qui compliquent la maladie premiere. Les stimulans qu'on prend intérieurement paraissent agir beaucoup plus promptement sur les divers départemens de la sensibilité, vu le genre de sentiment dont l'estomac est susceptible, et la sympathie qu'entretient ce viscère avec les diverses régions du corps. Mais comme le plus souvent ils relèvent les forces du cœur et en accélèrent les actions immédiatement après qu'on les a pris, quelques auteurs, par cette raison, leur ont donné le nom de cardiaques. Le plus grand nombre a pensé que les stimulans ne produisaient leur effet que quand ils étaient parvenus dans les secondes voies. Mais sans ôter aux stimulans cette faculté qu'ont des substances beaucoup plus grossières, et conséquemment moins admissibles, cependant la promptitude de leur effet aurait dû faire naître une opinion différente. Est-il d'ailleurs bien décidé que la propriété stimulante puisse subsister après avoir éprouvé le pouvoir des réactifs dans l'estomac ? Et quand elle aurait encore lieu, pourrait-elle êre de quelqu efficacité au milieu d humeurs visqueuses qui sans doute doivent l énerver ? Comme une explication prise de leur influence sur la puissan e nerveuse est plus satisfaisante, nous nous en tiendrons à elle en attendant mieux.

Effet général.

Perdent de leur efficacité par l'habitude

L'habitude soustrait aux stimulans une grande partie de leur énergie : les fibres, en s'y accoutumant, ne cèdent plus à leur action, et leurs effets moraux, la gaîté, la vivacité des sens et l'enjouement font place à la langueur, à la faiblesse, à l'inertie et à la tristesse. On conçoit par-là comment ceux qui sollicitent continuellement leurs sens, indistinctement et par tous les moyens, tombent insensiblement dans cette apathie ou insensibilité si ordinaire aux personnes qui ont trop vécu. Les stimulans étaient une classe de remèdes dont Sydenham faisait un très-grand cas;

il les prescrivait sous le nom de cardiaques dans la plupart des fièvres où les malades avaient été épuisés par les grandes évacuations, ou lorsqu'ils étaient affaiblis par l'âge ou par la nature de la maladie. Il y avait recours, dans ces derniers cas, dès le commencement de la fièvre, et il préférait toujours ceux qu'on a sous la main, à ceux qu'on tire de fort loin et dont l'efficacité n'est jamais aussi certaine. Sa conduite à cet égard est renfermée dans le passage suivant : — *Febris effervescentia tamdiù permittenda est quamdiù salus ægrorum passa fuerit; cùm autem finem spectat atque declinationem, secretione jam conspicuâ, tunc quidem calidioribus medicamentis illam à tergo insequimur, ad rem celeriùs ac certiùs perficiendam* (1).

PRATIQUE.

Enumération.

Les plantes verticillées, les ombellifères, les siliqueuses, les alliacées, les aromatiques, les conifères, les sucs résineux et gommo-résineux, ainsi que leurs produits, offrent un très-grand nombre de stimulans, sur le choix desquels on ne peut être embarrassé. Mais de toutes les substances qui jouissent de cette vertu, celle dont on peut le plus promptement tirer avantage, celle qui est par-tout sous la main, est le vin donné à une dose modérée, selon les circonstances. Il est peut-être plus certain dans ses effets, qu'aucun de ceux qu'on trouve dans les dispensaires ; mais il faut être prudent dans son usage; car s'il est pris en trop grande quantité, non-seulement il devient sédatif, mais même encore narcotique. On peut l'employer toutes les fois qu'il y a une langueur générale sans fièvre ; il relève alors le pouls et assez promptement, en procurant une légère perspiration. Il est très-usité dans les hôpitaux d'Angleterre, dans les fièvres malignes accompagnées d'une très-grande prostration, même celles qui sont avec délire, quand on a tout lieu de croire qu'il n'y a aucune inflammation au cerveau, quand la langue est moite, la peau douce et le nuage de l'urine bien apparent. Il faut s'en dispenser tant que la chaleur, la sécheresse de la peau, la soif excessive et le resserrement du ventre désignent que les obstacles à la liberté de la circulation

(1) L'effervescence de la fièvre doit être abandonnée à elle-même, tant que le bon état du malade le permet ; mais lorsqu'elle touche à sa fin, et que même elle décline, à mesure qu'une sécretion évidente s'opère, alors nous la poursuivons par des remèdes plus chauds, pour terminer plus sûrement et plus promptement le mal.

THÉRAPEUTIQUE.

existent encore, et que la crise n'est pas même commencée. On en peut dire autant du petit-lait vineux (1), des sels et des esprits alkalins et volatils, de la confection cardiaque, de la poudre composée de contrayerva, de la racine de serpentaire et autres remèdes de semblable nature. Quand l'action du systême vasculaire est plus complètement suspendue, il faut recourir à des stimulans plus énergiques, dont l'action soit plus prompte et plus durable ; tels sont les sels et les esprits alkalins volatils, les vésicatoires et les sinapismes. Nous allons nous occuper de ces derniers moyens dans l'article suivant.

ARTICLE II.

Des Stimulans ou *Remédes externes qui agissent localement avant de susciter l'action vasculaire.*

Effets primitifs.

CES topiques commencent d'abord par stimuler ; ils enflamment ensuite ; et si leur action continue, ils détruisent la texture de la partie, la rongent, et deviennent ainsi de vrais cathérétiques, escharotiques ou corrosifs. Les épispastiques ou vésicatoires sont sans contredit les premiers remèdes, considérés sous cet aspect. On appelle ainsi tout topique dont l'application sur la peau y fait naître plusieurs vessies remplies de sérosité, lesquelles étant ouvertes et convenablement traitées laissent un ulcère superficiel, d'où découle une humeur plus ou moins purulente. Depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, on a continué de reconnaître aux cantharides la singulière propriété de produire ces effets ; mais Archigènes, dit-on, fut le premier qui les employa, dans le dessein de former une ulcération sur la peau. Cet auteur ainsi qu'Arétée, y eurent fréquemment recours dans les maux de tête et dans les maladies nerveuses sans fièvre ; mais les vé-

Tems où remonte l'usage des cantharides.

(1) Le petit-lait vineux est un remède fort usité en Ecosse dans les fièvres rémittentes, et même dans les synoques putrides. On le fait en mettant sur le feu une pinte de lait, et y versant environ un demi-septier de vin blanc. Le lait tourne : lorsqu'il l'est complétement, on le passe au papier gris, et on l'éclaircit avec le blanc d'œuf. Pringle mêlait à chaque tasse qu'il faisait prendre, quelques gouttes d'esprit de corne de cerf ; il le regardait ainsi comme un des meilleurs cordiaux dans les cas indiqués ci-dessus. L'acétite ammoniacal peut souvent le remplacer.

sicans, et généralement tous les remèdes qui opérent une légère ulcération à la peau, furent depuis en usage dans les maladies aiguës, comme révulsifs et évacuans. Long-tems avant, Rufus d'Ephèse y avait déjà eu recours dans le traitement de la peste, lorsque l'ardeur occupait les entrailles, et que les extrémités, comme le reste du corps, étaient froides, notamment quand tous les remèdes qu'il avait prescrits ne pouvaient rappeler la chaleur. Il les conseillait même dans les affections de la tête provenantes d'intempérie froide, pour employer son langage, et comme rubéfians et phénigmes, ainsi qu'on le peut voir dans l'ouvrage d'Hercule Saxonia, qui a pour titre *De Phænigmis*. Depuis 1575, tems où la peste fit de grands ravages à Venise et à Padoue, l'usage des vésicatoires s'est plus étendu en Italie, et par suite dans le reste de l'Europe; et l'on eut plus d'occasions de se convaincre que le virus des cantharides, qui avait été suspect à plusieurs, n'était rien moins que délétère dans les cas où l'on employait celles-ci. L'espèce dont les anciens faisaient le plus fréquemment usage, est celle que Linnée désigne sous le nom de *Meloe chicorii*. Depuis long-tems on lui a substitué celle qu'il appelle *Meloe vesicatorius; Lytta vesicatoria*.

Degrés qu'on reconnaît dans leur manière d'agir.

On distingue deux degrés dans l'effet des vésicatoires; le premier est celui où ils ne font qu'enflammer légérement la peau: on les nomme alors rubéfians ou phénigmes; le second est quand leur action, plus long-tems continuée, fait naître de larges vessies remplies de sérosité: on les désigne en pareil cas sous le nom d'épispastiques. Ces effets peuvent provenir d'une même cause; toute la différence vient de la durée de son action; ils peuvent être occasionnés par la déurtication, moyen fréquemment usité autrefois, et qui est actuellement tombé en désuétude. L'effet le plus actif qui puisse résulter de ces causes est une séparation de l'épiderme d'avec la cuticule, par la rupture des vaisseaux exhalans et inhalans qui s'ouvrent à sa surface; mais lorsque cette séparation succède à l'application des vésicatoires, il survient toujours une inflammation qui est relative à l'acrimonie des cantharides et à la sensibilité des sujets. Ce principe, qui la détermine subtile de sa nature, ne se borne point au-dehors; il pénètre encore plus

THÉRAPEUTIQUE.

avant ; il stimule et excite à de plus grands mouvemens le système vasculaire, ainsi que l'indiquent la dureté et la vivacité plus grande du pouls, et souvent même il se porte jusque sur les troisièmes voies, comme le manifestent les ardeurs d'urine et l'odeur singulière qu'exhale la matière de la transpiration, huit à dix heures après leur application.

Envisagés comme remèdes stimulans.

On peut envisager l'utilité des vésicatoires sous trois points de vue, comme stimulans, comme évacuans et comme calmans.

Cas de maladies aiguës qui les demandent.

I. Les maladies auxquelles les vésicatoires conviennent comme stimulans, sont celles dans lesquelles le pouls est faible, déprimé, et où la vivacité des sens est émoussée et languissante, comme dans plusieurs affections paralytiques et comateuses ; dans les fièvres nerveuses, et dans celles où l'on a intention d'exciter et d'évacuer, comme dans la petite vérole, la fièvre miliaire et la rougeole ; lorsque les éruptions ne peuvent paraître, ou que formées elles rentrent et produisent des frissons, le délire et une oppression auxquels on ne peut remédier qu'en relevant le pouls et en donnant issue au délétère (1). Cependant il faut prendre garde que ces affections ne soient accompagnées d'une dissolution cachée ou manifeste, car alors, comme aussi dans les douleurs scorbutiques anciennes, le principe acrimonieux des cantharides ne ferait que la développer encore plus. Ce principe paraît singulièrement agir sur le sang ; il le liquéfie en quelque manière ; et si l'on peut conclure de ce qui se passe au-dedans d'après ce qui paraît au-dehors, cette liquéfaction demande plus d'attention qu'on en donne ordinairement dans le traitement des fièvres putrides et malignes, où l'on emploie les vésicatoires comme stimulans. Cette observation avait déjà été faite par Baglivi, dans son excellente Dissertation *De usu et abusu vesicantium*, et même il l'a accompagné d'expériences propres à prouver qu'ils ne conviennent nullement en pareil cas. Il dit

Attention qu'il faut avoir.

(1) Souvent l'effet de l'emplâtre ne peut être assez prompt : on lui substitue alors la teinture de Fuller, qui est composée d'une demi-once de cantharides en poudre, d'une once d'esprit de nitre dulcifié et de trois onces d'esprit de vin camphré : on y trempe des linges qu'on applique sur les parties où l'on veut que se passe l'effet du remède, et en moins de huit heures il a lieu de la manière la plus complète.

que lorsque les fièvres colliquatives couraient épidémiquement à Rome, plusieurs, trop attachés à la doctrine des Galenistes, croyant que les symptômes provenaient d'une qualité vénéneuse, s'empressaient d'attirer le venin au-dehors par deux ou trois vésicatoires. Loin de réussir par un pareil procédé, observe cet auteur, les accidens n'en devenaient que plus formidables. Ce Praticien avait observé dans les hôpitaux, que toutes les fois qu'on recourait aux vésicatoires dans les fièvres aiguës, où la langue est sèche, les convulsions et la mort ne tardaient point à survenir ; aussi ces suites fâcheuses le firent-elles tourner vers les émulsions, les rafraîchissans, et vers la section de la préparate qui avait un meilleur succès. — *Delirantibus cum febre acutâ, linguâ aridâ et indiciis magnæ viscerum inflammationis si applicentur vesicantia, omnes ferè in pejus ruunt, et magnâ ex parte moriuntur convulsi: iisdem è contrà si venam frontis vel brachii secandam imperaveris, et ex indè dederis diluentia, facillimè sanabuntur.* BAGLIV. *De Phrenitide* (1). Il est des fièvres où le sang pèche par trop de glutinosité; il ne coule alors qu'avec lenteur par l'ouverture de la veine; il est visqueux, et a une grande tendance à devenir concret. Hippocrate paraît avoir connu cette qualité du sang, d'après ce qu'il dit de l'angine. Cette glutinosité est surtout sensible dans les fièvres inflammatoires et rhumatismales, les angineuses d'automne et de printems, dans certaines pleurésies et péripneumonies d'hiver, dans lesquelles le sang tiré de la veine se couvre d'une couenne plus ou moins épaisse. Les vésicatoires conviennent singulièrement alors : Pringle les faisait appliquer sur l'endroit même de la poitrine où la douleur paraissait comme extérieure, et même souvent il en faisait appliquer deux sur les côtés dans les cas urgens. « Je n'ai point vu, dit-il, qu'il en fût résulté aucun inconvénient, pourvu qu'on ouvrît la veine avant que les cantharides eussent eu le tems d'agir. » Quand il

Usage de ces remèdes dans les fièvres où le sang pèche par trop de glutinosité.

(1) Si l'on applique les vésicatoires à ceux qui délirent dans une fièvre aiguë, qui ont une langue sèche et des indices d'une grande inflammation des viscères, leur état empire, et la plupart meurent dans les convulsions. Si au contraire vous ordonnez qu'on leur ouvre la veine du front ou du bras, qu'ensuite vous leur donniez des délayans, ils seront facilement guéris.

THÉRAPEUTIQUE.

n'y avait aucune douleur particulière, et que les malades se plaignaient seulement d'un accablement général, il les faisait mettre entre les deux épaules, et cela avec le plus grand succès. Le docteur Stoll, qui a fait la même observation à Vienne, dit qu'à peine trois heures s'étaient écoulées depuis l'application du vésicatoire, que les malades se félicitaient déjà de l'entière disparition de leur douleur de côté dans les cas de pleurésie; aussi les regarde-t-il comme autant nécessaires dans la rheumatique, qu'elles seraient nuisibles dans la vraie. Il observe que la suppuration n'y est pour rien, et que les onguens qu'on emploie pour l'exciter ne font qu'occasionner inutilement de la douleur et augmenter la fièvre. *Non enim suppuratio, sed stimulus vesicantium prodest* (1). Cullen, dans tous ces cas, rapporte leur effet à la diminution du spasme des vaisseaux situés profondément, et c'est dans cette opinion que même il les prescrit dans les hémorragies. L'observation, en effet, a fait voir combien ils étaient utiles dans les hémoptisies entretenues par cette cause, lorsqu'elles ont lieu chez des sujets épuisés, chez ceux en un mot que la saignée nécessaire affaiblirait trop. Les vésicatoires conviennent également dans les fièvres accompagnées de somnolence, et qui ont pour cause une crudité et un épaississement des sucs. Sydenham en pareil cas y avait toujours recours, et avec le plus grand succès : on n'hésite point aujourd'hui lorsque les fièvres sont accompagnées d'une stase inflammatoire rheumatique, à les appliquer sur l'endroit douloureux, sur la gorge, par exemple, dans une violente esquinancie inflammatoire ; sur le point de côté dès le commencement de la pleurésie rheumatique, et même sur certaines régions du ventre dans l'inflammation de quelques-uns des viscères qui y sont renfermés, comme dans les cas de passion iliaque, de rachialgie et de dyssenterie. S'il n'est pas toujours aisé d'établir une théorie satisfaisante sur la manière dont les vésicatoires opèrent en pareil cas le soulagement qu'ils procurent, l'expérience n'en atteste pas moins leurs heureux succès.

Cas de maladies chroniques où ils sont nécessaires.

On emploie encore les vésicatoires comme stimu-

(1) Car ce n'est pas la suppuration des vésicatoires qui est utile, mais bien l'irritation qu'ils produisent.

lans, dans les cas d'épilepsie, dans l'asthme spasmodique, les toux convulsives, les catharrales, les rhumatismes chroniques, la sciatique, l'arthritie et autres où il faut exciter une contre-irritation qui, ranimant l'action des surfaces extérieures, puisse tourner à l'amélioration du mal; mais alors il faut leur donner le plus d'étendue qu'il est possible. Hercule Saxonia conseille avec raison de les appliquer très-près des troncs de nerfs qui se portent aux parties souffrantes, et de les laisser assez de tems pour qu'ils agissent sur eux, et il termine par dire : — *In convulsione et paralysi, in præsentiâ multæ humiditatis, non solùm caput et membrum affectum, sed plerumque etiam spinalis medullæ regionem esse exulcerandam, sic enim et meliùs et citiùs affectas partes restitüi posse* (1). Stoll, dans les mêmes vues, indique l'endroit d'où le nerf maxillaire sort du trou mentonier dans le cas d'odontalgie séreuse ou rheumatique. On en conseille également l'application sur le sacrum, lorsqu'il s'agit de remédier à l'incontinence d'urine. Mais une attention qu'il faut avoir en employant les vésicatoires, dans la vue de simplement stimuler, c'est de les lever trois ou quatre heures après qu'ils ont été appliqués : avant que les ampoules se soient formées, on les réapplique ailleurs, et ainsi successivement. La déurtication usitée autrefois, ou des frictions avec la teinture de cantharides, faites fréquemment sur la partie qu'on veut stimuler, seraient aussi convenables, et pourraient également remplir l'indication. On emploie souvent avec succès cette dernière, à la dose de deux gros et plus, dans les douleurs de rhumatisme chronique, de sciatique et de goutte vague. PRATIQUE.

II. On a recours aux vésicatoires, comme évacuans, dans toutes les maladies humorales où les sucs blancs séjournant dans leurs couloirs font naître différentes affections; telles que l'hydrocéphale, l'hydropisie, l'hydrophobie, l'hydarthron, les dartres, les affections blanches et autres : ces topiques sont Considérés comme évacuans.

(1) Dans la convulsion, la paralysie et dans les cas d'une trop grande humidité, non-seulement la tête et le membre affecté, mais encore le plus souvent la région de la moëlle épinière, doivent être exulcérés ; car ainsi les parties affectées pourront plus sûrement et plus promptement être rétablies.

THÉRAPEUTIQUE.

alors d'une utilité généralement reconnue ; cependant on en abuse souvent, comme du tems où Baglivi écrivait. Il faut, en pareil cas, leur laisser former ampoule, et entretenir l'écoulement qu'ils procurent en saupoudrant de tems à autre la surface ulcérée avec un peu de poudre de cantharides, ou en mêlant de cette poudre avec le suppuratif qu'on étend sur le linge qui doit recouvrir l'ulcération. Il faut éviter d'en mêler une trop grande quantité, de crainte que l'effet ne portant sur le col de la vessie, il ne s'ensuive strangurie, accident qui, quand il arrive dans les fièvres malignes ou inflammatoires, les complique inutilement. Le docteur Homes conseille, pour prévenir cet accident, de mêler une certaine dose de camphre à l'emplâtre épispastique : il y a long-tems qu'en pareil cas, en France, les Praticiens employaient le camphre intérieurement (1).

Inconvénient à éviter.

Leur emploi comme calmans.

III. Enfin les maladies où l'on emploie les vésicatoires comme calmans, sont la plupart de celles qu'on nomme hystériques. Le simple spasme du diaphragme et des autres muscles qui servent à la respiration, excite quelquefois, dans les maladies nerveuses, une oppression considérable et une difficulté de respirer qui approchent de la suffocation. Quand tout indique que les symptômes ne proviennent point d'engorgement aux poumons, on a recours alors aux vésicatoires, qu'on applique spécialement aux jambes. Ils agissent également, sous ce point de vue, dans certaines coliques qui dérivent d'une suppression de transpiration ou du transport de la matière arthritique sur les intestins ou l'estomac ; dans certaines inflammations locales, comme la pleurésie, l'hépatitie et autres. Les vésicatoires agissent alors,

(1) On a également proposé, pour remplir ce but, de mêler le camphre au topique ; mais l'observation a fait voir que cette substance en activait tellement la force, que dans beaucoup de cas la gangrène suivait l'inflammation qu'ils excitaient. Quelques Praticiens conseillent, en pareils cas, de lui substitue l'opium ou la teinture de cette substance. Quand on se propose d'entretenir long-tems l'ecoulement, et que cet accident est à craindre chez ceux dont la vessie est irritable, le meilleur moyen d'y remédier est de lui substituer le garou, qui est l'écorce du thymelea, qu'on taille de l'etendue de douze lignes de long sur six de large, après l'avoir laissée macérer suffisamment pour la détacher plus facilement du bois. On renouvelle tous les jours ce topique, qui opère comme le vésicatoire, sans en avoir les inconvéniens.

d'après l'axiôme reçu en médecine, qu'une douleur qui naît inopinément efface une autre moindre, et actuellement existante. L'effet qui se passe en pareil cas, est alors désigné sous le nom de contre-irritation.

Epiphénomènes que les vésicatoires amènent souvent.

Les vésicatoires occasionnent souvent, dans les maladies inflammatoires, des épiphénomènes assez urgens pour exiger une attention particulière. Ordinairement la soif devient plus intense, la langue est plus sèche, le pouls plus fréquent et plus agité, tantôt plus plein et d'autres fois plus serré; des douleurs plus ou moins aiguës se font sentir à la vessie, surtout quand l'ulcération une fois faite, on en stimule la surface avec la poudre de cantharides qu'on renouvelle souvent. Le principe acrimonieux des cantharides paraît d'abord irriter les fibres singulièrement sensibles du col de la vessie, et bientôt s'ensuit l'érosion des petits vaisseaux, et de là les hématuries accompagnées d'une plus ou moins grande douleur; quelquefois même la crispation est telle, que les urines sont totalement supprimées: le pouls est alors si petit et si obscur, qu'on peut à peine le sentir. Cette dernière propriété des cantharides avait déjà été remarquée par Baglivi; car il dit qu'après l'application des vésicatoires le pouls s'obscurcit, effet qui a souvent lieu chez les phrénétiques. Tous ces accidens, comme l'observe notre auteur, ne doivent point inquiéter; ils disparaissent d'eux-mêmes dès que le sel âcre des cantharides a été expulsé; mais quand tous les couloirs sont dans un état de spasme, ce principe est souvent retenu, et alors affectant diverses régions du système nerveux, et notamment le cerveau, il amène une intensité dans les symptômes de la maladie, et quelquefois même il en fait naître d'autres qui ne sont point de son essence. Les Praticiens qui observent, ont en effet remarqué que le délire et les soubresauts des tendons deviennent plus sensibles dès que les vésicatoires agissent; mais ces mauvais effets et cette intensité dans les symptômes ne deviennent que trop souvent, pour des routiniers, le motif de la réitération du remède, qui alors exaspère la maladie première.

On emploie souvent, pour produire l'effet simplement stimulant, les pulpes de racine de raifort, de moutarde, d'ail, dont l'usage était si commun avant qu'on eût recours aux cantharides. L'appli-

THÉRAPEUTIQUE.

Usage des phénigmes.

cation de ces topiques aux pieds a eu d'heureux succès dans beaucoup de maladies rebelles de la tête, dans les affections catharrales de la poitrine, dans les gouttes remontées : on les nomme sinapismes, parce que la moutarde en est souvent le principal ingrédient; quand on les veut plus actifs, on y mêle de la poudre de mouches cantharides: on en fait des épithêmes qu'on applique aux pieds, et qu'on renouvelle souvent dans le cas de répercussion d'humeurs, suivie d'accidens. On voit par tout ce qui précède, que le premier effet des vésicans est de stimuler, et que les autres ne lui sont que secondaires.

Electricité médicale envisagée comme moyen stimulant.

Bain.

Etincelles.

Nous terminerons ce qui a rapport aux stimulans externes, par quelques observations sur l'électricité médicale, qui, seule ou concurremment avec les autres moyens médicaux, peut produire de très-bons effets. Le bain est la méthode la plus simple d'administrer l'électricité : il consiste à laisser long-tems, sur un isoloir, le malade plongé dans un atmosphère électrique. Ce bain accélère communément la vîtesse du pouls d'un sixième; il augmente sensiblement la chaleur, et communique une nouvelle énergie aux vaisseaux, souvent telle qu'elle suffit pour exciter les urines et rappeler les règles. Ce moyen de communiquer l'électricité est doux; il doit précéder les suivans; mais il demande un trop long espace de tems pour être efficace : il convient dans les affections rheumatismales et dans les douleurs vagues qui proviennent des aberrations laiteuses. La méthode des étincelles est plus prompte; elle consiste à décharger une personne électrisée, successivement avec un excitateur porté sur le lieu qu'on veut stimuler. L'excitation qui s'ensuit, réveille la contraction musculaire, fait quelquefois granuler l'épiderme, et, colorant les tégumens, détermine une circulation plus facile dans les régions qui ont été excitées. Cette méthode, qui peut avoir de très-grands avantages dans les maladies locales, où il faut discuter et fortifier, est celle que Jallabert et Sauvages ont suivie, et que quelques-uns ont cru devoir rejeter pour s'en tenir aux commotions. Dans cette méthode, on accumule une grande quantité de fluide électrique dans des réservoirs appropriés, qu'on appelle jarres ou bouteilles, et on les fait ensuite détonner sur la partie

partie qu'on a envie d'exciter. Cette méthode était celle que Haën employait dans l'hôpital de Vienne, et dont il a obtenu les plus grands succès dans les paralysies, les tremblemens et les mouvemens convulsifs qui viennent d'ataxie nerveuse (1). Mais quelque certaines que soient les observations de ce Praticien, il n'en est pas moins constaté à présent, d'après les expériences de Cavallo et de Wilkinson, que la méthode des étincèles avec la pointe, ou celle des petites commotions avec un excitateur, sans recourir à aucune charge, est le moyen le plus simple, le plus supportable, et celui qui a eu le plus de succès, si l'on y a recours à tems, et qu'on les varie à propos, selon les tempéramens et la susceptibilité d'action des individus.

CHAPITRE TROISIÈME.

Des méthodes générales de guérir, relatives aux désordres du système nerveux.

Médicamens relatifs aux désordres du système nerveux.

En parlant des symptômes morbifiques, nous avons cité la douleur, la démangeaison, l'insomnie, le spasme, l'hypéræsthésie et le délire, comme affections du système des nerfs, et nous avons rapporté ces affections à l'augmentation, dans quelques cas à la diminution, et dans d'autres à l'irrégularité du pouvoir des nerfs. Il est un grand nombre de ces affections qui, s'unissant à quelques-unes de celles-ci, constituent ce qu'on appelle maladies nerveuses. On nomme ainsi tous les mouvemens désordonnés qu'on suppose résider dans le système des nerfs, toutes les fois que la cause en est si bien cachée, qu'elle est inaccessible à toutes nos recherches, ou que celles qui s'offrent sont insuffisantes à continuer l'affection. Ces maladies dérivent d'une excitabilité si grande, que les moindres

(1) Dans le cas d'épilepsie, on donne les commotions sur le sommet de la tête, l'occiput, la nuque, la colonne épinière; vers les reins, dans les cas de diabètes par inertie; à l'hypogastre, dans les cas de paralysie de vessie, de suppression de règles; au raphé, dans les cas d'incontinence d'urine: en général on doit s'attendre à du succès quand les maladies ne sont point anciennes, et qu'elles ne dérivent point d'une cause organique.

THÉRAPEUTIQUE.

causes qui, dans l'état ordinaire, n'important aucun trouble dans l'économie, y excitent alors les plus grands désordres. Les médicamens que l'expérience a reconnus propres à remédier aux troubles qui surviennent alors, sont les anodins, les antispasmodiques et les toniques ou corroborans. Leur manière d'agir, quoiqu'obscure, paraît cependant devoir se rapporter à la sensibilité et à l'irritabilité, qu'ils augmentent ou diminuent suivant leur nature et la manière dont ils sont administrés. Le systême des nerfs ayant la plus grande part à toutes les opérations de notre organisme, l'on voit d'avance combien on doit apprécier les remèdes qui déterminent en eux les changemens convenables, sur-tout quand ils sont donnés de manière à répondre aux indications pour lesquelles on y a recours, et qu'un régime fortifiant, l'exercice et la disposition contribuent à en accélérer les bons effets.

ARTICLE PREMIER.

Des Anodins ou *Remèdes propres à dissiper la douleur.*

Ce que sont les anodins.

La douleur et sa compagne inséparable, l'insomnie, sont les symptômes nerveux qui dérivent prochainement de l'augmentation de la sensibilité. Les remèdes qui diminuent cet excès, et qui ramènent la sensibilité à ce qu'elle est ordinairement, et même à un moindre degré, sont les anodins. L'application de ces remèdes, pour remplir les indications auxquelles ils répondent, suppose tant de notions, qu'on pourrait regarder leur succès raisonné comme le produit d'une opération divine. Aussi Hippocrate regardait-il la cure de la douleur comme une œuvre surnaturelle; *Divinum est opus dolorem sedare.* Les anodins, en agissant sur le principe sensitif, dont ils modèrent la trop grande activité, paraissent avoir des effets variés, selon la dose qui en est prescrite. Quand ils ne diminuent que faiblement la sensibilité de la fibre, on les nomme parégoriques : si cette diminution est plus considérable, et qu'elle soit suivie d'une pente au sommeil, on les appelle soporifères ou hypnoptiques; si elle est telle que l'insensibilité soit parfaite, et le sommeil presque léthargique, on les désigne sous le nom de narcotiques.

Espèces.

Quand enfin leur action est si forte qu'elle éteint le principe vital, ils deviennent des poisons d'autant plus à craindre, qu'ils privent de toutes les facultés qui pourraient encore les expulser.

PRATIQUE.

L'opium, qui n'est qu'un suc extrait des têtes de pavots, en Perse, est de tous les remèdes de cette classe, celui qu'on emploie le plus communément, parce qu'il a une efficacité plus marquée et moins susceptible de variation. Mais il faut le donner comme Celse l'observe : — *Habitâ eâdem ratione quâ hìc necessaria est, ne quem obdormire volumus, excitare posteà non possimus* (1). On a beaucoup cherché comment ce remède opérait. Est-ce, a-t-on demandé, par une qualité froide ou coagulante, comme les anciens le pensaient; par une raréfaction ou expansion des vaisseaux infiniment délicats qui compriment les sources de la sensibilité, ou en suffoquant l'excitabilité du système nerveux d'une manière quelconque, comme le soutiennent quelques modernes? Les deux premières opinions n'offrent aucun côté à la probabilité; la dernière, plus vraisemblable, est appuyée sur la perte de la sensibilité qui a lieu dans les organes sensitifs, quand on verse sur eux une solution de cette substance. Il paraît que l'impression faite sur l'extrémité du nerf est la première cause, la torpeur qui en est la suite dérivant de sa transmission au principe des sensations. Il paraît de plus que le principe vireux entre pour beaucoup dans la production de cette torpeur ou somnolence; car, quand on en a privé l'opium par de longues ébullitions, celui-ci devient simplement calmant, et a perdu toutes ses qualités narcotiques. Sans doute que ce principe, par sa combinaison, s'oppose à la libre distribution du fluide qui doit animer toutes les parties du système de la sensibilité. Est-ce par une affinité d'aggrégation que cette union se ferait, ou de toute autre manière? nous laissons ces questions à discuter à d'autres, pour venir à des points plus importans.

Précautions qu'il faut avoir dans l'emploi de l'opium.

Opinions sur sa manière d'agir.

A quoi l'on peut attribuer sa qualité narcotique.

Depuis que la communication avec les Orientaux nous a mis à même de mieux connaître les propriétés de l'opium, ce remède a toujours continué d'être en usage parmi nous, comme il l'est encore aujourd'hui.

Accidens qui en accompagnent l'usage.

---

(1) Avec la modération qui est nécessaire ici, de crainte qu'on ne puisse ensuite réveiller celui qu'on voulait seulement assoupir.

THÉRAPEUTIQUE.

Il n'est pas cependant sans inconvéniens; il occasionne souvent des convulsions aux femmes hystériques, et fait naître des ataxies qui arrêtent quelquefois les crises au moment où elles allaient paraître. On ne l'emploie, par cette raison, qu'avec crainte dans les fièvres malignes, dans les suppurations déjectives et autres, où il y a indication de calmer les symptômes. Ces inconvéniens avaient déjà frappé beaucoup de Praticiens; Sydenham fut néanmoins le premier qui chercha à corriger les mauvais effets de cette substance, en la dissolvant dans le vin d'Espagne, et en y ajoutant de la canelle et du safran comme antispasmodique.

Moyens de correction.

Homberg la faisait macérer long-tems dans l'eau. Il était réservé aux chimistes de nos jours de nous découvrir le principe malfaisant d'un remède si utile, et c'est à Rouelle qu'on en est redevable. Sa théorie des résino-extractifs est prouvée par l'analyse de l'opium, qui y fait appercevoir deux principes dont la présence n'est pas également nécessaire pour opérer ses effets. Il paraît que c'est à la partie purement extractive qu'on doit sa propriété calmante, et c'est aussi sur elle que les opérateurs ont dirigé leurs travaux pour l'obtenir dans toute sa pureté; mais quelque multipliés qu'aient été leurs procédés à cet égard, le plus simple, et celui qui est le plus préférable, est le suivant.

Leur perfection.

On prend une quantité donnée d'opium très-pur; on le pile dans un mortier de marbre, en y ajoutant peu à peu de l'eau très-froide, jusqu'à ce qu'elle soit entiérement délayée : on décante la liqueur, on verse de l'eau sur le résidu qu'on décante encore, et l'on réitère le procédé jusqu'à ce que l'eau ne prenne plus de couleur. On filtre toutes ces lotions à travers le papier gris, on évapore à la chaleur du bain-marie jusqu'à la consistance de pilules. A mesure que l'évaporation avance, il s'élève une odeur vireuse, et il se forme sur la liqueur une couche grasse d'un brun très-foncé. Mais si l'on filtre la liqueur à deux ou trois reprises, il ne s'en forme plus, l'extrait devient inodore; et ainsi dépouillé de sa partie vireuse, il n'est plus narcotique, mais simplement calmant; il n'occasionne aucun vertige ni aucune ataxie comme avant(1).

(1) Voyez, pour d'autres procédés, la Chimie de J. A. Chaptal, tom. III.

Usage de l'opium dans les fièvres nerveuses continues.

Quoiqu'on ait vanté l'opium dans beaucoup de fièvres continues, il n'a cependant eu de succès décidé que dans celles qui étaient du genre des nerveuses et sans aucune inflammation, notamment celles accompagnées de soubresauts dans les tendons. Cullen le vante beaucoup en pareil cas, donné à large dose et dans des espaces rapprochés, à moins que la cessation du délire et des mouvemens convulsifs ne permettent de plus longs intervalles. Il a été également prisé dans les fièvres intermittentes, même par les anciens, quand les premières voies avaient été évacuées, et que les accès étaient acccompagnés de symptômes purement nerveux; mais cette pratique, après avoir été accréditée et combattue, est néanmoins tombée, quoiqu'il y ait des cas où elle pourrait encore avoir du succès (1). L'observation a constaté que l'opium était généralement nuisible dans toutes les inflammations, excepté cependant celles qui proviennent d'une irritation nerveuse. Ainsi Cullen, dans un cas de jaunisse avec inflammation, produite par un calcul biliaire qui se portait dans le canal intestinal, n'hésita point de prescrire l'opium, pour diminuer les crispations, après avoir commencé par les évacuations ordinaires, telles que les circonstances pouvaient les exiger, et ses tentatives, en pareil cas, ont toujours été suivies de succès. Les circonstances sont les mêmes, et demandent les mêmes procédés dans les cas de calculs qui passent par les uretères, dans les inflammations des viscères membraneux.

Dans les fièvres intermittentes.

Les maladies inflammatoires.

L'opium, allié à son principe vireux, a également été utile dans certaines circonstances où il fallait rétablir, dans le systême, une disposition à l'état de veille, au retour de laquelle s'opposait un état soporeux. Barthès cite, à ce sujet, Rivière et Pujati, qui combattaient le coma-vigil par les narcotiques. « Dans cet état

(1) Le docteur Wirtenson en cite un bien évident, c'est celui d'une dame chez qui les accès d'une fièvre tierce étaient préludés par une sorte d'assoupissement cataleptique, dont les suites paraissaient devoir être funestes. On conseillait les vomitifs et tous les stimulans connus, lorsque le docteur Hoffmann se détermina à faire prendre à a malade quatre-vingts gouttes de laudanum liquide qui la rappelèrent à elle. L'usage continué de ce remède avant l'accès suivant, adoucit les mêmes symptôm s, et la maladie prit un caractère à céder ensuite au quinquina.

THÉRAPEUTIQUE.

équivoque, dit-il, les fonctions de la veille et du sommeil se confondent, parce qu'elles se font d'une manière faible et imparfaite ; et s'il est utile d'y décider par un narcotique, l'état de sommeil parfait, c'est parce que l'habitude ramène ensuite l'état de veille absolu qui est enchaîné, au premier, dans l'ordre le plus naturel. »

Dans les maladies spasmodiques.

Mais la classe de maladies où l'opium, allié à son principe vireux, paraît avoir les plus grands avantages, est celle des affections qu'on désigne communément sous le nom de spasmodiques. Le désordre y est évidemment dans les nerfs, et il se manifeste par une augmentation de mouvement qui est évidente, ainsi qu'on l'observe dans le tétanos. On l'a également employé dans l'épilepsie, mais avec un succès différent, selon les circonstances, et qu'on est encore bien loin de pouvoir apprécier; aussi le traitement de cette maladie, qui souvent n'est pas heureux par les méthodes raisonnées, est-il le partage des empyriques, dont les tentatives hasardées sont quelquefois suivies de succès. En général l'épilepsie, dont les signes annoncent une cause inhérente vers le cerveau, n'admet point l'usage de l'opium, mais bien celles qui sont sans aucune stagnation de sang, et qui sont en quelque sorte prévues par ce que les Praticiens appellent l'*aura epileptica*. L'opium est encore d'un grand usage dans certaines affections spasmodiques passagères, qui, par leur trop longue continuité, pourraient arrêter le cours du sang dans le grand système de la circulation, telles que les palpitations, l'asthme convulsif et même humoral ; mais, il faut l'avouer, rarement ce moyen opère une guérison radicale : il dissipe l'accès; mais la cause du mal restant, la maladie reparaît à la première occasion, et souvent même avec une intensité plus grande. L'expérience a appris que, pour réussir complétement dans ces cas urgens, il fallait prescrire l'opium à dose beaucoup plus haute qu'on ne le donne communément, notamment dans le tétanos, maladie où presque tous les muscles sont en convulsion. Hillary dit avoir fait prendre, en vingt-quatre heures, vingt grains d'opium, sous forme solide; Chalmers a donné, dans le même cas, plus d'une once de la teinture d'opium, sans que ces doses produisissent aucun sommeil. Nous conseillons, pour de plus grands détails, de lire l'article *Opium*,

Hautes doses où il a été porté.

dans la matière médicale de Cullen : on y verra que si les explications de cet auteur sont souvent systématiques, ses règles de pratique n'en sont pas moins bonnes à suivre.

ARTICLE II.

Des Antispasmodiques.

Remédes qu'on désigne ainsi.

On appelle ainsi tout médicament qui paraît spécialement propre à s'opposer aux spasmes et aux contractions convulsives des muscles et de toutes les parties charnues. Les affections spasmodiques pour lesquelles on y a recours, ont particuliérement lieu dans un ordre de parties destinées à des fonctions différentes ; ainsi dans le tétanos, le catoche et l'épilepsie, ce sont les organes destinés à la locomotion qui sont mis en action ; dans l'hypochondrie, l'hystérisme et le priapisme, ce sont ceux qui servent à la digestion et à la génération chez les deux sexes ; et dans les palpitations et syncopes, il n'y a que ceux destinés à la circulation qui soient en souffrance. De ceci résulte la conséquence naturelle, que l'énergie du cerveau doit être différente, selon la diversité de ces cas, et que sans doute certaines régions de ce viscère sont dans une activité particulière, pendant que d'autres sont dans leur état ordinaire de repos.

Conséquence de ce qui a été dit en Physiologie.

Il conste de tout ce qui a été dit dans la première Partie de cet ouvrage, que le cerveau devant être regardé comme le dispensateur des forces dans le systême animal, c'est à lui qu'on doit rapporter la cause de tous les mouvemens, tant ceux qui sont dans la règle ordinaire, que ceux qui s'en écartent ; et que s'il en est quelques-uns qui naissent immédiatement de l'application de quelques substances, c'est toujours en conséquence d'une sensation qui s'est transmise à ce premier moteur. L'impression de quelques odeurs parvenues au cerveau fait tomber certaines femmes en convulsion. Tout mouvement spasmodique cesse chez un animal dont on irrite les parties, du moment qu'on leur a ôté toute communication avec le cerveau ou la moëlle épinière (1). Les différentes affections de l'ame, dont

(1) Cette assertion a particuliérement rapport à ce qui a lieu chez

THÉRAPEUTIQUE.

le siége est reconnu être dans le cerveau, font également naître différentes affections spasmodiques : mais si la cause des mouvemens ordinaires, d'après les données rapportées à l'article de la locomotion, dérive de l'influence nerveuse dans les nerfs qui se distribuent aux organes du mouvement, il s'ensuit que celle des mouvemens extraordinaires doit provenir d'une affluence beaucoup plus grande et plus répétée, qui soustrait à d'autres organes une portion de leurs influences ordinaires, et les prive par-là d'une partie de leur action. Pour mettre ceci en évidence, considérons ce qui se passe chez un épileptique. Tout est en action dans les organes du mouvement volontaire; mais une inertie, une torpeur qui tient de la mort, engourdissent tous les sens; aucun d'eux ne répond à l'impression la plus forte; toutes les régions du systême du cerveau sont occupées à fournir aux muscles la cause qui entretient leur convulsion. Mais l'énergie du cerveau n'est souvent que subséquente à l'impression de la cause qui la sollicite dans un endroit fort éloigné; ôtez cette cause, l'énergie cesse, et la naissance du spasme est prévenue. L'*aura epileptica*, dont parlent les auteurs, est ainsi arrêtée, comme on l'observe dans la pratique, par une forte ligature qui prévient le retour de l'accès. Certains états du poumon du cœur donnent ainsi lieu aux palpitations, à l'asthme, comme quelques dérangemens dans le canal alimentaire, les ovaires ou la matrice, font naître les affections hypochondriaques et hystériques chez les hommes ou chez les femmes, dont le systême sensitif est doué d'une très-grande excitabilité. On explique par-là pourquoi un même vice du cœur excitera chez l'un des palpitations les plus grandes, pendant que chez d'autres il ne produira qu'un sentiment de gêne difficile à caractériser.

Preuve de nos assertions.

Corollaires.

Ces prémisses nous mènent à tirer les corollaires suivans : que les affections spasmodiques, soit que leurs causes agissent sur le cerveau ou ailleurs, pro-

les quadrupèdes à sang chaud, le galvanisme ayant prouvé des faits absolument contraires chez ceux à sang froid : on peut voir à ce sujet les découvertes de Van Humbolt, dans son Essai sur l'irritation de la fibre musculeuse et nerveuse.

viennent toujours de l'excitement de ce viscère ; que l'opération des antispasmodiques doit corriger cette excitabilité, d'où dérive la continuité ou l'intermittence des influences nerveuses. Il est des remèdes qui produisent cet effet dans le moment même, en agissant sur le systême destiné à la dispensation des forces ; ce sont ceux qu'on peut regarder comme véritablement antispasmodiques. Il en est d'autres aussi qui n'agissent que secondairement, en ôtant aux organes la disposition qu'ils ont d'être mis en action : ces derniers sont singuliérement variés, et même de nature opposée, quoiqu'ils remplissent les mêmes indications. Cette singularité vient des circonstances dans lesquelles on les emploie ; ainsi les rafraîchissans, les invisquans, les évacuans, les toniques, les stimulans mêmes, sont, en certains cas, des antispasmodiques, et des antispasmodiques beaucoup plus efficaces que ceux auxquels on attribue spécialement cette propriété.

PRATIQUE.

Variétés des remèdes de cette espèce.

Les antispasmodiques proprement dits paraissent s'opposer à l'excitabilité du cerveau, par le genre d'impression que font sur lui les principes volatils qui s'en exhalent ; aussi sont-ils d'un très-grand usage dans les fièvres malignes nerveuses, et les fièvres lentes de même caractère, qui dérivent d'une impression nuisible sur le sensorium. Ceux qu'on doit principalement regarder comme tels, ont des principes volatils, d'une odeur désagréable, fétide, forte, telles qu'en exhalent plusieurs plantes ou produits du règne végétal et animal, ou ils sont d'une odeur suave, agréable, et n'agissent que momentanément. Dans l'un comme dans l'autre cas, ces substances opèrent en modifiant le principe du mouvement, et appelant ailleurs son énergie. L'opium, par son principe gommeux, a été regardé comme le plus efficace ici, de même que dans les cas où il faut tempérer la trop grande sensibilité ; mais il ne remplit pas toujours le succès qu'il promet ; aussi les Praticiens l'ont-ils uni à d'autres substances qui valaient peut-être mieux que lui, quoiqu'alors on le regardât toujours comme base. Le castoreum, sous ce rapport, par sa saveur amère et son odeur nauséabonde, est un excellent remède de ce genre, à la dose de quelques grains ou en teinture : il en est de même du musc, auquel souvent on l'allie. Le camphre a également réussi

Manière d'agir des antispasmodiques.

L'opium.

Le camphre.

THÉRAPEUTIQUE.

sous ce point de vue ; le calme qu'il produit dans les mouvemens désordonnés du systême nerveux, sans augmenter aucunement l'action vasculaire, est pour lui une raison de préférence ; quand il s'agit de remédier aux ataxies si ordinaires aux fièvres malignes et aux lentes nerveuses. Cette substance paraît plus agir par des principes vaporescibles, que par sa mixtion avec les humeurs ; c'est à quoi fait allusion l'école de Salerne, quand elle dit :

Camphora per nares castrat odore mares.

Huile de succin, d'ambre gris, d'huile animale de Dippel.

L'huile distillée de succin, celle d'ambre gris et de corne de cerf, à la dose d'une vingtaine de gouttes, ont également de grands effets, comme simples antispasmodiques, soit mêlées à des potions de même vertu, soit données par elles-mêmes avec des poudres de caille-lait, de tilleul ou de prime-vère. On trouve dans les pharmacopées différentes préparations de la rhue, qui ont également leur efficacité, comme antispasmodiques, dans les cas de dérangement du flux menstruel. Mais de tous les altérans qui demandent un certain tems pour avoir un effet complet, il n'en est point qui soit plus usité dans les affections spasmodiques que l'*assa fetida* (1), donnée en substance ou en teinture. La gomme ammoniaque, le galbanum, le sagapenum, et généralement toutes les gommes fétides, sont pareillement utiles, notamment dans l'hystérisme, dont la cause réside dans l'atonie du systême sensitif du bas-ventre. Il en est de même du castoreum, du musc (2), de la civette, de l'ambre, dont on fait si grand cas dans les affections hystériques. Dans l'hydrophobie, la manie, le trisme et autres affections où l'on a be-

Gommes-résines.

Musc, civette, ambre.

---

(1) Cette substance est la plus active de toutes les gommes fétides ; elle produit les meilleurs effets dans les cas de flatuosité, de spasme au canal alimentaire, et dans les accès d'asthme qu'ils déterminent : on peut, dans les cas de constipation, l'unir à l'aloès pour en former des pilules laxatives qu'on prend tous les jours, ou de deux jours l'un, selon les circonstances.

(2) Le docteur Wall a donné dans les Transactions Philosophiques, nº. 474, un mémoire qui constate l'efficacité du musc dans les affections convulsives et autres, qui s'étaient jouées de tous les autres moyens médicaux : on l'a donné jusqu'à la dose de vingt grains de six heures en six heures, et avec avantage, seul ou mêlé à d'autres antispasmodiques, sous forme sèche ou en liqueur, par la bouche comme en lavement ; dans les cas de soubresauts des tendons qui accompagnent les fièvres *mali moris*, et autres symptômes convulsifs.

soin d'antispasmodiques de la plus grande force, on joint plusieurs de ces substances ensemble. Dans les maladies de longue durée, on insiste long-tems sur les mêmes remèdes : on les varie sous plusieurs formes, et on en fait différentes formules qu'on prescrit intérieurement ou extérieurement. Beaucoup de substances ont passé, comme spécifiques, dans l'épilepsie; ainsi l'on a vu successivement être en vogue, le crâne humain, la mousse qui croît dessus, le pied d'élan, l'huile animale de Dippel, les fleurs de zinc, le gui de chêne, la racine de valériane sauvage; de pivoine, et nombre d'autres. Celle-ci a joui long-tems de sa réputation; elle a, en effet, des vertus incontestables, comme corroboratif, nervin, et comme antispasmodique : c'est sous ce rapport qu'on en a observé de très-bons effets, non-seulement dans les affections hystériques, mais encore dans cette ataxie nerveuse qui précède l'accès des fièvres intermittentes. La liqueur minérale anodine, l'éther donné à bonne dose, produisent de pareils effets (1). On a encore prisé, et avec raison, la propriété antispasmodique du zinc, réduit en fleurs, depuis six grains jusqu'à vingt-quatre, et même plus, ayant soin, en

PRATIQUE.

Spécifiques prétendus.

---

(1) On a vanté en Allemagne, comme antispasmodique et calmant, l'application de l'aimant, *magnes*. C'est d'après ces vertus qu'on lui attribue la guérison des migraines nerveuses, des convulsions de la face des yeux; quelques maux de dents, d'estomac; quelques asthmes nerveux, des vomissemens et des coliques nerveuses. Une commission nommée ici pour suivre cette méthode en pareil cas, a jugé que le moyen n'était pas sans efficacité; depuis il a été appliqué à la goutte, au rhumatisme; et Perkins, médecin aux Etats-Unis, se l'est approprié par l'usage particulier qu'il a su en faire. Il consiste à toucher la partie souffrante au moyen de deux aiguilles de différens métaux, arrondies par en haut et pointues vers le bas, d'un quart de pouce de diamètre à leur partie supérieure, et de quatre pouces de long; l'une est jaune et paraît être de laiton; l'autre est d'un blanc bleuâtre, et paraît n'être que du fer-blanc non aimanté. Voici son procédé; il commence par frotter la partie avec leur extrémité pointue, qu'il dirige ensuite vers d'autres parties, à une distance plus ou moins grande de celles qui sont malades. La douleur cesse quelquefois au premier attouchement; mais il faut souvent revenir à d'autres, et même frotter la peau jusqu'à ce que la rougeur lui vienne. Les cas où l'on dit que cette méthode, appelée Perkinisme par ses partisans, a eu du succès, sont les douleurs de tête, du visage, de dent, de la poitrine, de côté, d'estomac et du dos, quelques rhumatismes et les brûlures. J'ai eu occasion de suivre cette méthode à Philadelphie, et quelques cas ont été suivis de succès.

THÉRAPEUTIQUE.

pareil cas, de le faire prendre de quatre heures en quatre heures; nombre de Praticiens ont éprouvé ses bons effets, comme antiépileptiques, notamment Tronchin.

Délavans, bains, douhees, etc.

Enfin les bains chauds, les tièdes, les fomentations, les douches, les cataplasmes, et généralement tous les topiques qui, par leurs principes aqueux, diminuent les forces vives des fibres, et les rendent par-là moins propres à répondre à l'excitabilité qui leur est naturelle, doivent être regardés comme une dernière classe d'antispasmodiques, en ce que, par la détente générale ou particulière qu'ils procurent, ils relâchent les solides et diminuent leur contractilité. Ces moyens doivent être employés avec un certain degré de chaleur, pour en assurer les bons effets, et avec les règles que Galien établit à l'égard des bains généraux; savoir: *Ne qui balneant, aliquo pacto horreant; ne ullum viscus imbecille habeant, et ne multitudo crudorum humorum in primis viis adsit* (1).

ARTICLE III.

Des Toniques ou Corroborans.

D'où dérive la dénomination de ces remèdes.

La dénomination de ces remèdes annonce qu'ils sont destinés à augmenter le ton et l'énergie de la fibre. Ce ton provient de la bonne combinaison des élémens ou principes qui la composent, et de la communication de vie qu'elle entretient avec le sensorium; car il est une réciprocité d'action, telle que les opérations de l'une diminuent ou augmentent à raison de la force ou de l'affaiblissement de l'autre. L'affaiblissement dont il est ici question, paraît moins provenir de la négation subite de l'influence nerveuse, comme dans le cas de syncope, d'anæsthésie et autres adynamies, que d'un vice qui s'est formé peu à peu, et qui par cette raison devient plus difficile à détruire. Le froid, la faiblesse, l'insensibilité, l'anorexie, et différens degrés d'atonie et d'asthénie, sont autant de symptômes ou phénomènes qui caractérisent cet état, et qui contribuent

(2) Que ceux qui sont dans le bain n'y éprouvent aucun froid, qu'ils n'aient aucun viscère en souffrance, et que leurs premières voies ne soient point surchargées d'humeurs crues.

PRATIQUE.

à former diverses maladies plus ou moins compliquées. En général, les toniques sont les meilleurs remèdes qu'on puisse opposer à ces maladies, quand ils sont convenablement administrés. Les amers sont ceux qui conviennent le plus, ainsi qu'il est prouvé par leurs bons effets dans le traitement des fièvres intermittentes, et généralement dans toutes les maladies nerveuses pures, ainsi que dans celui des ulcères baveux, où leurs propriétés paraissent à découvert. Mais une attention qu'il faut avoir, est de ne les prescrire qu'après avoir nettoyé les premières voies. — *Quippè*, dit Stoll, *si æger ea citiùs et emetocatharsi non factâ, et non præmissis solventibus assumat, in malignissimam incidet malignitatem et vitam perdet* (1).

Ceux qui conviennent le plus.

Précautions à prendre dans leur usage.

Le quinquina est le tonique par excellence; son efficacité est inappréciable dans le traitement des fièvres intermittentes et rémittentes, dans les amphimérines, les tritéophies et autres, accompagnées de prostration de forces, et notamment dans le typhus, lorsqu'il paraît quelques exanthêmes, ou après leur éruption : on peut même le donner dès le commencement de ces dernières maladies, et avec le plus grand avantage, excepté cependant dans les intermittentes, où il ne faut pas le prescrire avant l'apparition de plusieurs de leurs accès; et suivant Sydenham : — *Antequàm morbus suo se marte aliquantisper protriverit* (2); à moins, continue-t-il, que la prostration de force n'en indique un plus prompt usage, ou que la suffocation, les syncopes, le coma ou des vomissemens répétés n'annoncent une grande malignité. Les médecins de Breslaw sont ceux qui ont commencé à vanter le quinquina dans ces affections; mais il n'en est point qui aient plus apprécié son efficacité que Torti, dans son excellent ouvrage sur le traitement des fièvres. Le quinquina, en pareil cas, doit être prescrit à grande dose : on ne peut pas en donner moins de six onces, pour arrêter complète-

Emploi du quinquina

Dose du remède.

---

(1) Car si le malade en fait usage d'abord sans que les évacuations par haut et par bas aient précédé, sans qu'il ait fait usage des dissolvans, la maladie tournera vers une grande malignité, et la vie sera en danger.

(2) Avant que la maladie ait été combattue par ses propres armes.

THÉRAPEUTIQUE.

ment le retour d'une fièvre intermittente. La dose doit être d'une once par jour : on la divise en de moindres, qu'on prend à des intervalles très-courts, évitant le chaud et le froid de la fièvre. Il faut le prescrire en substance, plutôt que sous toute autre forme, parce qu'alors il a plus d'efficacité. Mais outre la qualité tonique qu'a le quinquina en pareil cas, on lui en reconnaît encore une bien appréciable, c'est l'antiseptique. Cette qualité est prouvée, non-seulement par l'observation, mais encore par différentes expériences tentées d'abord par Pringle, et confirmées ensuite par Gaber, dans son Mémoire sur les Antiseptiques. Les racines d'arnica, de gentiane, d'aunée, les sommités de petite centaurée et le chamœdris le remplaçent souvent; mais ils manquent de ce principe antiseptique, qui leur fait et leur fera toujours préférer le quinquina.

Propriétés.

Des martiaux.

A ces substances végétales nous ferons succéder certaines préparations ferrugineuses, soit en substance ou en boisson; telles que le carbonate de fer, la limaille de ce métal, l'oxyde de fer noir et autres, qu'on trouve dans nos formules à l'article des *Toniques*. Ces préparations paraissent n'avoir d'efficacité qu'autant que le fer est dans un état de plus ou moins grande oxydation. Il convient, dans les prescriptions, de les donner sous forme sèche, et de les unir avec les absorbans et stimulans, pour prévenir la formation des rapports nidoreux qui proviennent d'abord de leur usage. L'observation ayant fait voir que le fer était plus dissoluble par les acides, sous la forme première, que sous celle d'oxyde, elle devient un motif de rejeter cette dernière de toute prescription, sous forme solide. L'oxyde de fer noir est préférable à tout autre, comme étant légérement en oxygénation. Les martiaux fortifient les premières voies; se portant jusqu'aux secondes, ils accélèrent la circulation; et le ton qu'ils impriment parvenant aux troisièmes, ils raniment les sécrétions et excrétions; ils deviennent par-là très-utiles dans les affections asthéniques, et nuisibles dans les sténiques. Toutes ces substances agissent indistinctement sur tout le système; et combinées avec l'exercice et les moyens moraux qui épanouissent et développent en quelque sorte le système de la sensibilité, ils restituent partout la liberté de la circulation, et deviennent ainsi

Des premières voies.

les meilleurs remèdes qu'on puisse employer dans les maladies d'obstruction (1). PRATIQUE.

Mais quelqu'efficacité que puissent avoir par eux-mêmes les toniques que nous venons de citer, il faut souvent l'aider par des boissons de même qualité. Les eaux minérales, celles particuliérement qu'on prend à leur source, sont spécialement utiles dans un grand nombre de ces cas. Les Grecs ne connurent point l'usage des eaux minérales; mais elles furent fort en vogue chez les Romains, notamment celles de Baïes, où les riches allaient passer la belle saison (2). Les Romains, dès que la Gaule fut sous la domination de leur empire, fréquentèrent les fontaines et les sources des Pyrénées et du Bourbonnois; et bientôt cet usage devint familier aux Gaulois mêmes, et par suite aux autres peuples du Nord de l'Europe. Sur la fin du siècle dernier, et au commencement de celui-ci, la prévention, l'enthousiasme et la cupidité ont fait trouver dans les eaux minérales un remède universel. Plus éclairés, mais peut-être trop sévères, les chimistes d'aujourd'hui, en les jugeant d'après leurs analyses, qui n'y font découvrir qu'un certain degré de chaleur supérieur à celui de l'atmosphère, quelques grains de terre, quelques principes gazeux et un peu de sel, croient qu'en réunissant tous ces principes, on doit en former d'absolu-

Eaux minérales.

---

(1) Ces maladies sont toujours accompagnées d'une suite de symptômes qui dérivent de la lésion du viscère obstrué et du dérangement des fonctions qui s'ensuivent. Lorsque quelques acrimonies prédominent, que les solides sont susceptibles d'une assez grande excitabilité, il se forme différens points d'inflammation, laquelle parcourant lentement ses tems, amène insensiblement une suppuration plus ou moins complète; quand au contraire le ton de la fibre est moindre, que les humeurs sont dans un commencement de dissolution, l'hydropisie en est toujours la suite; circonstance à laquelle il faut porter la plus grande attention dans la pratique.

(2) On est etonné en lisant Pline, d'y trouver des connaissances très-étendues sur les eaux minérales, quoiqu'il n'en parle qu'en passant. Il cite les lieux où elles se trouvent, leur température, leur nature, leur saveur et leurs propriétés médicales. De son tems, comme aujourd'hui, il n'était point de maladie à laquelle une source d'eau minérale n'offrît à peu de frais un remède assuré; et pour ne parler que des maladies chirurgicales, les eaux qui jaillissaient dans la maison de campagne de Cicéron servaient à fortifier la vue; l'île d'Enée en fournissait de salutaires aux calculeux; celles de Tibur étaient en vogue pour la guérison des blessés.

THÉRAPEUTIQUE.

ment semblables, qu'on pourrait prendre chez soi avec la même espérance de succès : mais quelle que soit cette assertion, elle ne cadre point avec ce que l'observation manifeste. Les eaux minérales qu'on recommande le plus communément, comme toniques, sont celles qui tiennent du fer en dissolution. Elles le contiennent pur et avec excès d'oxyde, comme les eaux de Forges; dans l'état d'oxyde, uni à un principe gazeux, comme celles de Spa, de Pougues, de Pyrmont; et dans l'état de sulphate, comme celles de Passi, de Vals. On les prescrit le matin et à jeun; et pendant leur usage, on fait faire suffisamment d'exercice, pour qu'elles passent aisément et sans fatiguer l'estomac. Quand on a le choix, on préfère de les faire prendre à la source; car l'exercice, le changement du genre de vie et la dissipation contribuent beaucoup à les rendre plus efficaces.

Bains froids.

Les bains froids sont regardés comme tels, quand l'eau ne fait pas monter la liqueur du thermomètre au-delà du 10e. degré de la graduation de Réaumur. Ces bains mis en vogue à Rome, du tems d'Auguste, par Musa son médecin, vantés depuis par beaucoup de Praticiens, et notamment par Floyer qui a écrit, *ex professo*, sur eux, peuvent être regardés, d'après leurs effets, comme appartenans à la classe des remèdes que nous considérons ici; aussi sont-ils fréquemment usités, sous ce point de vue, en Angleterre, et dans d'autres contrées du Nord. Leur efficacité est en raison de l'astriction qu'ils procurent à la fibre et au système de parties qu'elle compose; aussi sont-ils très-usités dans les maladies nerveuses qui dépendent de la laxité des solides, et qui sont toujours accompagnées d'un empâtement ou légère boufissure, dans les hémorragies passives qui viennent d'atonie, et dans l'exolution de force qui succède à l'abus de l'acte vénérien, dans les engorgemens par atonie, comme les écrouelles; dans les infiltrations aqueuses et les affections nerveuses, à la suite d'une faiblesse organique, et dans cet anéantissement général qui succède à la répétition de la masturbation.

La glace.

La glace agit comme topique, mais d'une manière plus prompte que l'eau simplement froide dans laquelle on se baigne. On l'applique sur le bas-ventre, l'épigastre et l'hypogastre; on la fait avaler, par petits morceaux, dans l'hémoptysie, les mé-

morragies et autres flux passifs, sans érosion. La douche est un bain local, qui se pratique en recevant un filet plus ou moins considérable d'eau, d'un lieu très-élevé, sur une région quelconque, soit qu'on veuille résoudre une humeur en stagnation, alors on a recours à l'eau chaude, ou fortifier une partie trop faible, dans lequel cas on préfère l'eau froide. On dirige communément celle-ci sur le bas-ventre dans les cas de perte, ou sur la tête dans ceux de folie. On distingue la douche en descendante et en ascendante, par la manière dont l'eau arrive sur le lieu qu'on veut doucher.

PRATIQUE. Douche.

On rapporte encore à cette classe, les bains aromatiques qu'on compose avec les plantes qui fournissent une huile essentielle, comme les baies et feuilles de laurier, de genevrier, la marjolaine, l'origan, le serpolet, la sauge, le thim, et nombre d'autres plantes de la classe des labiées : on en renferme une quantité donnée dans un sac, et on les fait bouillir dans une certaine quantité d'eau, avec quelques poignées de sel commun ou de cendres gravelées. Les bains sont très-utiles dans les cas de paralysie, de faiblesse, d'impuissance des membres; ils conviennent dans les gonflemens blancs des articulations, accompagnés d'ulcération et même de carie.

Des bains aromatiques.

Il est un genre de bain différent de celui qu'on prend par immersion, en ce qu'il opère plus promptement, et souvent plus efficacement; c'est le bain de vapeurs, *Laconica*. Les émanations qui s'en élèvent, à raison de leur humidité ou sécheresse, remplissent différentes indications; quand c'est l'eau pure réduite en ses plus petites molécules, ces bains deviennent relâchans, et comme tels ils remédient aux maladies qui dérivent du trop grand ton de la fibre; ainsi ils conviennent dans quelques engorgemens locaux, où il faut amollir et délayer les sucs épaissis; dans l'orgasme ou tension d'une partie, et sous ce rapport ils ont leur application dans certains cas de suppression de règles, dans les hémorroïdes enflammées, les douleurs rhumatismales, etc. Mais quand ces molécules tiennent en dissolution des huiles essentielles, ou autres principes odorans et salins, le bain devient un des plus grands toniques qu'on connaisse. C'est à raison de ces propriétés qu'agissent les vapeurs de l'esprit-de-vin;

Des bains de vapeurs.

Des fumigations.

THÉRAPEUTIQUE.

celles des plantes aromatiques qu'on fait bouillir dans du vin, et la fumée qui s'élève du succin, de l'oliban et autres résineux qu'on brûle à feu ouvert, et dont on dirige l'effet sur quelques parties. Ces remèdes ainsi donnés, constituent ce qu'on appelle la fumigation; moyen chirurgical usité dans nombre d'affections locales, comme fondant, résolutif ou émollient, selon la nature des substances qu'on emploie. On a recours aux fumigations, comme moyen médical, dans certaines maladies générales, et notamment dans la vénérienne : on les compose alors avec le cinnabre ou quelques pastilles, dans lesquelles le mercure entre en certaines proportions, et on les administre en suivant certaines règles qui ont rapport à la Thérapeutique particulière, et dont conséquemment le détail n'est point de notre objet.

Les toniques, dont l'action semble se passer sur quelques parties ou région, sont connus sous les noms de céphaliques, pectoraux, ophtalmiques, otiques, stomachiques, hépatiques, utérins, etc.; dénominations prises de l'organe sur lequel on présume qu'ils agissent spécialement, et qui n'indiquent aucunement la vraie nature du remède, ceux de ces classes offrant indistinctement, dans les Matières Médicales, des émolliens, des adoucissans, des résolutifs et autres, dont l'usage est très-différent. Les auteurs semblent cependant s'être plus accordés sur ceux qu'ils nomment céphaliques : la plupart de ces derniers contiennent une substance qui agit puissamment sur le système des nerfs, et notamment sur la pulpe du cerveau. Cette substance volatile est unie à une huile légère ou à des principes salins, dans beaucoup d'individus du règne végétal. La pentandrie et la didynamie de Linnée sont les classes où se trouvent les plantes qui en contiennent le plus : celles des fruits connus sous le nom d'hespérides, comme les oranges, les pamplemousses, les citrons, les vangassaies et les orangines, en contiennent beaucoup dans leur écorce. Le règne minéral fournit l'huile de pétrole et les remèdes composés, comme la liqueur minérale anodine d'Hoffmann et l'éther : on ne trouve que l'huile de Dippel qui soit prise du règne animal. Il en est d'autres qui, moins doux, et agissant momentanément en excitant le principe des nerfs, peuvent par-là être regardés comme autant de

Les céphaliques.

céphaliques particuliers; tels sont les sels volatils de succin, de la soie, l'ammoniaque, l'eau de Luce et le vinaigre radical. Ces remèdes, en agissant sur les nerfs olfactifs à nu, y excitent de vives impressions qui, portées au cerveau, le rappellent de sa torpeur. On emploie les céphaliques dans tous les cas où le systême de la sensibilité est en quelque sorte engourdi, et lorsqu'il y a pente au sommeil. Mais avant de les prescrire, il convient de faire attention à l'état actuel des vaisseaux. Il ne faut point les donner lorsque les jugulaires sont tendues, gonflées, et lorsque le visage est rouge; car en déterminant une plus grande activité vers le systême vasculaire de la tête, ils pourraient donner lieu à une hémorragie fâcheuse. On prescrit un exercice modéré pendant leur usage; et si leur action est trop forte, on la tempère par des acides végétaux détrempés qu'on fait renifler.

PRATIQUE.

Usage et précautions.

Les toniques, qu'on croit agir sur les viscères parenchymateux, et réveiller l'action de leurs vaisseaux lorsqu'ils sont dans un état de suppuration ou simplement d'exudation purulente, sont appelés balsamiques, vraisemblablement à cause que plusieurs sont pris de la classe des baumes naturels, et que d'autres en ont la consistance, comme le baume de soufre anisé, le thérébentiné. On range dans cette classe le baume de la Mecque, qui découle de l'*amyris opobalsamum;* celui de Copahu, qui vient de l'arbre cobaïba; la thérébentine de Chio, que donne le pistachier. Ces substances sont vulnéraires et cicatrisantes; on les donne en syrop, en infusion ou en substance, incorporées avec le sucre, ou mêlées avec le jaune d'œuf, et dans quelques cas on les fait recevoir réduites en vapeur par les moyens convenables. Ces remèdes, continués quelque tems à la dose de quinze à vingt gouttes dans un véhicule convenable, excitent généralement le ton des vaisseaux, et donnent une nouvelle énergie à la fibre, comme on peut l'observer dans le traitement des plaies, où leur action est plus à découvert. L'efficacité dont est suivi leur usage au-dehors, a déterminé les Praticiens à les employer intérieurement dans la suppuration des viscères, et notamment celle du poumon. Ces remèdes ne sont cependant rien moins que convenables dans la plupart des cas; ils augmentent la chaleur, stimulent trop les vaisseaux, et ne font

Les balsamiques.

THÉRAPEUTIQUE.

qu'entretenir une irritation qui est déjà trop grande. Cette observation a déjà été faite par le docteur Fotherghill, dans un mémoire adressé à la Société médicale de Londres, et inséré dans les *Medical Observations and Inquiries.* Ils peuvent être remplacés dans beaucoup de cas, par l'eau de goudron, l'élixir de vitriol ou celui de Paracelse, à la dose de quinze à trente gouttes dans quelques véhicules, dans les cas de phthisie accompagnée d'expectoration muqueuse, de dévoiement et de sueurs colliquatives.

Les stomachiques.

Les toniques qui agissent sur l'estomac en le réveillant de son inertie, sont les stomachiques : ils sont spécialement pris de la classe des amers, soit odorans ou non ; tels que l'écorce d'orange, les sommités de petite centaurée, d'absynthe pontique, la racine de gentiane, le zédoaire, le quassi et la racine de colombo. On retire de ces plantes des extraits qui ont la même vertu ; et à cette classe peuvent se rapporter le cachou, l'aloès et différentes teintures qu'on en prépare. Les oxydes de fer ont également leur efficacité en pareil cas : en excitant le ton des solides, ils s'opposent à la lenteur des digestions, et conséquemment à la formation de la saburre acide. Plusieurs, comme la chélidoine, l'aunée, la patience, la fumeterre, ont une efficacité marquée dans la jaunisse et autres affections chroniques du systême biliaire, où, par le manque de bile, l'estomac ne remplit que lentement ses fonctions : on les appelle alors hépatiques. Ceux des stomachiques, qui, par la prompte énergie qu'ils procurent aux fibres de ce viscère, déterminent l'expulsion des flatuosités qu'il contient, sont les carminatifs ; leur dénomination est hypothétique, et n'a aucun rapport à leur action. Les ombellifères, qu'on trouve dans la classe des stimulans, offrent le plus grand nombre de plantes qui ont cette vertu. Les semences de la plupart renferment une huile échauffante, comme celle d'anis, de coriandre, de carvi, dont les propriétés sont constatées par le tems. On trouve encore dans les pharmacies, des racines efficaces, comme celles de gimgembre, d'angélique, ou des eaux distillées, comme celles de menthe poivrée, de cresson de Para.

Les hépatiques carminatifs.

Conclusion générale.

Quand les facultés des solides ne sont qu'affaiblies, et que le vice est dans la seule atonie, on

ne peut avoir recours à de meilleurs moyens qu'aux toniques rapportés dans ce chapitre ; mais quand la nature est affaisée, que les organes des sens sont difficilement émus par les objets extérieurs, et que les instrumens du mouvement ont peine à répondre aux déterminations de la volonté, il faut recourir aux stimulans internes et externes, qui par leur âcreté échauffante puissent réveiller et ranimer tout le systême des solides : il en a été fait mention précédemment.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Des Méthodes générales de guérir, relatives à la correction des matières nuisibles dans les premières et secondes voies.

On ne doit pas toujours s'arrêter à remplir les indications qui ont rapport aux solides : preuves.

Les méthodes curatives que nous avons considérées jusqu'ici, peuvent toutes se rapporter aux désordres des systêmes nerveux et vasculaires. En satisfaisant aux indications qu'elles offrent, on ne se propose que de diminuer, en certaines circonstances, l'intensité d'action dont ces systêmes jouissent, ou de les augmenter en d'autres ; ce qui souvent suffit pour rétablir les opérations de l'organisme. Mais si, se contentant de satisfaire à ces indications, on n'allait pas plus loin, l'on ne ferait alors que reculer le terme de la guérison, sans pouvoir l'atteindre. Pour mettre ceci en évidence, ayons recours à un exemple. Une douleur d'estomac, des nausées, sont des affections qui certainement proviennent d'un désordre dans les nerfs, puisque du moment où ceux-ci cessent d'être excités, la douleur disparaît. Or, en supposant qu'une personne se plaigne de cette indisposition, et que tout annonce qu'elle provient d'une saburre acide dans l'estomac, cette saburre ne pouvant être facilement corrigée, loin de penser à l'opium pour calmer la douleur, on aura au contraire recours à l'émétique pour l'expulser, ou aux terres absorbantes pour la neutraliser. On peut en dire de même en supposant que la cause soit dans les secondes voies ; ainsi ce serait vainement qu'on emploierait, contre la douleur qui suc-

THÉRAPEUTIQUE.

cède aux véroles contractées depuis long-tems, les calmans ou les anodins intérieurs, si l'on ne vise à la cause prochaine, c'est-à-dire au virus, qui demande un traitement propre à rétablir les humeurs dans leur état de primitive douceur. Ces deux exemples suffisent pour prouver que si les moyens de guérison doivent être établis sur l'état des systêmes nerveux et vasculaires, souvent aussi on doit les prescrire d'après celui des humeurs mises en circulation, ou d'après la nature de la saburre, dont la présence dans les premières voies est plus ou moins évidente.

Distinction établir ici.

Parmi les affections qui ont rapport à ce chapitre, on peut distinguer les maladies putrides, les bilieuses et les pituiteuses. Les maladies putrides se distinguent par la tendance singulière que les humeurs, et même les solides, ont à passer à la dissolution; les forces sont très-abattues, la langue est noire, la peau offre une chaleur mordicante; il se forme souvent des inflammations locales, dont l'essence diffère des vraies inflammations; les exanthêmes et autres efflorescences qui souvent les accompagnent, sont d'un caractère putride. Ces maladies sont particulières aux personnes d'une tissure lâche, qui dans l'été ont été exposées aux influences des miasmes des marais et généralement des eaux stagnantes, qui font usage d'alimens putrides: elles terminent souvent les maladies aiguës, dans les grandes sécheresses d'été; elles sont souvent suivies de la mort, ou elles se terminent par les sueurs ou par des urines critiques, rarement par les selles, et quelquefois par des gangrènes spontanées. Les indicans des maladies bilieuses sont l'amertume de la bouche, une mucosité jaune qui recouvre la langue, le dégoût, les nausées, les rapports amers, le météorisme du ventre, des selles bilieuses, et quelquefois une constipation de longue durée. Le sang qu'on tire des veines se couvre d'une pellicule jaune; la sérosité en est d'un jaune amer. Les tempéramens bilieux y sont très-exposés après une violente commotion de l'ame, dans les constitutions chaudes et humides de l'année: elles se terminent par l'évacuation immédiate de la bile, par haut ou par bas. Les maladies pituiteuses se reconnaissent à un enduit muqueux et pâteux qui recouvre la langue, à l'affaiblissement des viscères digestifs, au

météorisme et à la tension du ventre, accompagnée de constipation. Celles-ci semblent être propres aux tempéramens faibles, lâches, et dont la fibre a peu d'excitabilité; elles paraissent surtout aux approches de l'hiver, notamment chez ceux qui manquent d'alimens d'une facile digestion. Ces maladies, qui sont rarement épidémiques, ont une grande propension à devenir chroniques.

PRATIQUE.

ARTICLE PREMIER

Des Méthodes curatives qui ont rapport à la saburre des premières voies.

Comment l'émétique et les purgatifs répondent aux indications prises de l'état des premières voies.

En traitant des puissances morbifères au-dedans de l'organisme, nous avons dit que beaucoup, renfermées dans les premières voies, agissaient immédiatement sur elles, ou étendaient ailleurs leur effet morbifique, de manière à faire naître des maladies compliquées, dont souvent on ignore la cause première. Le moyen le plus simple de prévenir leurs mauvais effets est donc d'en procurer promptement l'expulsion; c'est à quoi on parvient en prescrivant l'émétique. Ce remède, par les secousses qu'il occasionne, entraîne ces matières, qui sont différentes saburres, de la nature de celles dont il a été fait mention en traitant des causes morbifères; et quand ils ont eu un effet suffisant, on leur fait succéder les purgatifs, qu'on réitère plus ou moins souvent. Une attention qu'il faut avoir dans la prescription des purgatifs, en pareille circonstance, c'est d'opposer leurs qualités à celle de la saburre qu'on veut expulser; ainsi dans l'acide, on préférera les purgatifs en lavage, ou les absorbans alkalins aux tamarindacés, au tartrite acidulé de potasse et autres de ce genre, qui augmenteraient la tendance à l'acescence.

Usage des absorbans dans les cas où la saburre est acide.

Mais une fois l'expulsion opérée, il faut empêcher que la saburre ne se renouvelle; ce à quoi on parvient par l'usage des remèdes qui lui sont contraires. Quand elle est acide, on prescrit naturellement les poudres absorbantes; telles que le carbonate calcaire, les yeux et les pattes d'écrevisses, le squelette de l'écrevisse même, les coquilles d'huitre, d'œufs. Mais toutes ces substances, pour être de bons antacides, doivent avoir été calcinées, pulvérisées et fermées aussitôt dans un flacon, pour qu'elles ne puissent se satu-

THÉRAPEUTIQUE.

rer d'aucun principe gazeux, et de là la supériorité de l'eau de chaux sur toutes les autres substances qui sont déjà dans un état de combinaison : on prescrit également le carbonate de magnésie à grande dose. Toutes ces substances, en se combinant avec les acides, deviennent des sels neutres qui, en stimulant le canal alimentaire, font fonction de purgatifs, toujours indiqués en pareils cas. On peut voir à ce sujet dans la classe des antacides, plusieurs formules convenables aux différentes circonstances. On remplace quelquefois ces substances par d'autres alkalins, qu'on donne à dose réfractée dans quelques véhicules ou par elles-mêmes. Le savon officinal remplit les mêmes indications à peu de frais, et aussi commodément : on en fait des bols avec la poudre de réglisse ou de graines de lin, et on le donne ainsi à la plus grande dose possible, sans courir aucun risque. Les saburres putrides et amères demandent des correctifs pris de la classe des tempérans, des délayans ; tels que les infusions chicoracées, les eaux minérales légérement acidulées, les sucs des fruits acides et mûrs ; la mixture de Rivière peut également, prise dans l'acte de l'effervescence, corriger particuliérement la saburre putride, et arrêter le vomissement qu'elle excite. Un mélange de vin du Rhin et d'eau de Seltz, ou ce qui vaut encore mieux, comme étant plus alkalin, les eaux de Vichy ou de Vahls, avec le Madère, forment une boisson agréable et utile, lorsqu'une bile âcre demande un prompt correctif. On remédie à la saburre visqueuse et insipide par des atténuans, des amers qui ont quelques vertus aromatiques, notamment l'écorce de Winter, la racine d'arnica et le costus d'Arabie, les crucifères et le syrop antiscorbutique, qu'on réitère tous les jours à la dose d'une once, dans un véhicule. Ces remèdes paraissent acquérir la qualité atténuante, en stimulant les fibres sensibles de l'estomac, et en excitant une affluence de sucs gastriques, qui éclaircit et délaie les mucosités trop épaisses et trop abondantes. L'eau de chaux, les alkalis fixes ou neutres, comme le muriate d'ammoniaque, le tartrite de potasse ferrugineux, le sulfate magnésien, la soude et l'acétite de potasse, agissent ici également comme fondans et atténuans. Les eaux minérales salines, qui contiennent les sulfates de magnésie, de

Des tempérans et délayans, quand elle est putride et amère.

Des amers, quand elle est visqueuse et insipide.

Des eaux minérales salines.

chaux, de soude, le muriate de soude et de chaux, ont ici leur application comme apéritives et purgatives. On les distingue en chaudes et froides; les chaudes sont celles de Barèges, d'Aix-la-Chapelle, de Saint-Amant, de Bagnières, de Balaruc, de Vichi, du Mont-d'Or. Les froides sont moins nombreuses; telles sont celles de Vahls, de Sainte-Reine, de Cransac, de Sedlitz et d'Epsom. Il faut les prendre à haute dose et longtems pour en obtenir un bon effet. La meilleure saison pour en faire usage, est le printems ou l'automne.

PRATIQUE.

Chaudes.

Froides.

Tels sont les principaux remèdes usités dans les différentes espèces de saburre : ils sont toujours efficaces quand on sait en faire un bon choix; mais quand ils ont satisfait à l'indication, il convient de les continuer encore quelque tems pour éviter tout retour.

ARTICLE II.

Des Méthodes curatives qui ont rapport à l'état des humeurs dans les secondes voies.

Moyens de guérir, relatifs à la ténuité trop grande des humeurs en circulation.

Les molécules des humeurs qui parcourent les routes de la circulation, ont souvent une ténuité trop grande, qui fait qu'elles ne peuvent être retenues dans leurs propres canaux; circonstance qui dérive souvent d'une diminution dans les forces de la vie, quelle qu'en soit la cause. On remédie à ce défaut par l'usage des toniques, des analeptiques, notamment de ceux qui contiennent un principe de viscosité supérieure à la puissance digestive, et par un long usage des alimens austères et des remèdes astringens et absorbans. Le défaut contraire, le trop grand épaississement qui donne lieu aux maladies pituiteuses, se combat par l'usage des plantes savoneuses, de l'hydromel, des fruits et vins doux, des délayans, des bains, de la saignée dans certains cas; et dans d'autres, par celui des alkalis, des savons, des antimoniaux, notamment le vin émétique donné à petites doses dans les décoctions amères. L'oxyde d'antimoine sulfuré rouge et autres; les mercuriaux, soit purs, soit alliés, comme dans la poudre de Turner, qui est un mélange à parties égales, d'oxyde d'antimoine sulfuré rouge et de muriate mercuriel doux; les oxydes ferrugineux, les extraits d'ellébore noir, de cabaret, de bryone; la résine de coloquinte,

A leur épaississement.

THÉRAPEUTIQUE.

constituent une nombreuse classe de remèdes qui, employés dans les cas où les humeurs épaissies sont en stagnation dans quelques viscères ou région, sont appelés fondans, à raison de l'effet qu'on leur suppose opérer; aussi ont-ils leur usage dans les engorgemens lents du foie, de la rate, à la suite des fièvres de longue durée, dans le carreau, les engorgemens de matrice et autres viscères ou parties (1).

Accès que les acides et alkalis ont dans les secondes voies.

Il est constaté que les secondes voies donnent accès aux acides en nature, non-seulement dans l'état ordinaire de santé, à certaines époques de la vie, mais encore dans celui de maladie, et indifféremment chez tous les sujets. Il n'est pas aussi prouvé que les alkalis y parviennent; mais il peut s'en développer par l'action des puissances morbifères, ou du moins il peut se former une tendance à ce qu'on appelle l'alkalescence. Cette tendance est sensible dans nombre de maladies, et spécialement dans le scorbut, les fièvres putrides, et dans certaines gangrènes qui paraissent spontanément, et dans lesquelles les humeurs qui se séparent dans les couloirs, passent très-promptement à la putridité la plus manifeste. Boërhaave ne fait aucun doute d'admette un alkali tout formé dans nos humeurs, même dans celles qui sont mises en circulation; mais cette doctrine n'étant point conforme aux lois de l'organisme, et n'ayant aucune preuve pour base chez l'homme, nous la rejetons entièrement. Aussi la théorie des maladies psoriques qu'on voudrait établir sur elle, n'est-elle rien moins que certaine.

A leur acescence.

Lorqu'on présume que les humeurs tournent à l'acescence, le remède le plus simple est la solution alkaline édulcorée, avec un peu de réglisse, et bue abondamment. Un gros de carbonate de potasse est la dose ordinaire; mais on l'augmente ou on la di-

(1) Quand on envisage l'action de ces remèdes sur les humeurs et sur les vaisseaux qui contiennent celles-ci, il se forme une complication d'actions qui, attribuées aux remèdes, leur ont mérité le nom d'apéritifs. La qualité apéritive doit donc s'entendre du remède, en tant qu'il agit également sur les solides et sur les humeurs; et en ce cas les stimulans, les antiscorbutiques, les délayans, les purgatifs à doses réfractées, les toniques, les savoneux, les fondans, peuvent devenir de très-bons apéritifs, suivant les circonstances. Les auteurs de Matières Médicales sont très-embarrassés quand ils veulent établir les lignes de démarcation qu'ils admettent dans l'opération de ces remèdes.

minue, suivant que les circonstances l'exigent. Le régime sera antacide comme dans le cas de saburre acide, et l'on évitera tous les alimens et toutes les boissons qui pourraient tourner à l'aigre. L'eau de chaux est la meilleure, surtout coupée avec une infusion amère. La bierre bien houblonée et ancienne a aussi son utilité. Hippocrate conseillait, en pareil cas, le bouillon fait avec les écrevisses de rivière, pilées : les médecins d'Italie lui ont substitué les gelées de chairs de vipère, dans la croyance où ils étaient que le produit tournait facilement à l'alkalescence; mais une observation plus réfléchie a fait revenir de cette opinion. L'acrimonie alkaline se combat par des boissons acidulées avec l'élixir sulfurique, le petit-lait, le lait de beurre, les fruits acidules savoneux et la limonade. On aide à ces remèdes par un régime acescent et un exercice doux et tranquille. L'acrimonie putride demande l'usage des végétaux qui contiennent des principes acides, tempérés par un exact mélange avec des sucs sucrés et muqueux, qui par leurs qualités savoneuses puissent se combiner avec les principes développés d'acrimonie; tels sont les citrons, les oranges, les pommes, les melons, les pêches, les groseilles, et généralement tous les fruits doux, aigrelets, et toutes les plantes savoneuses, comme les laitues, les chicoracées, les crucifères et autres (1). Dans les cas de fièvres putrides, on en vient au camphre, et surtout au quinquina dans les circonstances où les principes de septicité, rassemblés sur un lieu, forment une gangrène décidée, qu'on traite alors par des moyens chirurgicaux. Quand les malades ne sont point trop affaiblis, que les acrimonies ont fait érosion à la peau, et qu'à différens endroits paraissent des boutons, des excoriations et autres ulcérations, il faut recourir aux bains, qui sont les meilleurs tempérans qu'on connaisse, et au lait, qu'on donne pour toute nourriture. Dans certaines acrimonies muriatiques qui se manifestent par des affections psoriques, on prescrit les eaux sulfureuses avec succès, tant intérieure-

PRATIQUE.

A leur alkalescence.

A leur acrimonie putride.

(1) Le docteur Rollo regarde ces deux derniers genres d'acrimonie comme provenans d'une diminution d'oxygène, laquelle est prouvée par les causes antécédentes, la couleur des gencives, de la langue et des lèvres, par les urines peu abondantes et fétides. Voyez l'ouvrage intitulé *An account of two cases of the diabetes mellitus*. Lond. 1797.

THÉRAPEUTIQUE.

ment qu'extérieurement, sous forme de douches ou autrement (1). Le sulfure alkalin, les pilules éthiopiques, avec l'eau de chaux composée, ou l'usage des tisanes légérement sudorifiques, comme celle de bardane et de sassafras, sont des remèdes auxquels on a recours avec succès en pareil cas.

Emploi des cautères.

En même tems qu'on cherche à corriger les acrimonies, on tente souvent avec succès à leur procurer une issue, à mesure qu'elles se forment, en établissant ce qu'on appelle un cautère. Dans l'acception que nous donnons ici à ce moyen, on doit entendre un ulcère qu'on pratique sur quelque partie du corps avec la soude concrète, et qu'on maintient ouvert avec un pois ou tout autre corps étranger. On applique toujours le cautère aux endroits les plus fournis de tissu cellulaire, et le plus près, autant qu'il est possible, de la partie la plus affectée de l'acrimonie. Il convient singuliérement dans tous les cas où elle s'est jetée sur les yeux, les oreilles, dans les céphalalgies qu'elle occasionne à la suite de l'opération du cancer, et dans les commencemens de la phthisie pulmonaire. On lui substitue souvent le séton dans les ophtalmies rebelles, et le garou dans les affections de poitrine qui proviennent d'un vice dartreux rentré. Il faut voir dans Paolo Magni tout ce qui a rapport à ce genre de moyen, pour en bien apprécier les effets. Haën et Pouteau ont également cherché à faire revivre le cautère actuel, celui auquel les anciens avaient plus fréquemment recours; mais quelqu'efficace que puisse être souvent ce moyen, la pusillanimité en écartera toujours ceux qui devraient y avoir recours (2).

---

(1) Ces eaux ont été ainsi dénommées, à raison de ce que le soufre y est tenu en dissolution par l'intermède d'un alkali ou de la chaux, qui alors constitue un vrai sulfure calcaire : elles sont toujours chaudes, et par cette qualité et ces divers principes elles sont singuliérement utiles dans les maladies écrouelleuses et autres affections chroniques qui sont accompagnées ou proviennent d'une inertie dans les premières voies, comme la goutte, les rhumatismes anciens, les suppurations intérieures. Les plus accréditées sont celles de Barèges, de Cotteret, de Bagnères, de Bones, d'Aix en Provence et de Montmorency : on les coupe avec le lait, pour l'intérieur.

(2) Haën l'a employé sur deux sujets attaqués de goutte sereine; il le fit appliquer sur le crâne découvert par une incision. Le quatrième jour, les douleurs de tête survinrent avec le délire, auquel succéda la mort. A l'ouverture du crâne on trouva la partie du cerveau, qui cor-

CHAPITRE CINQUIÈME.

Des Méthodes générales d'augmenter les sécrétions et les excrétions particulières, et de les restreindre lorsqu'elles sont excessives.

Disposition que supposent les sécrétions.

Les méthodes générales dont il s'agit ici, ont rapport aux troisièmes voies, c'est-à-dire aux organes destinés à opérer une sécrétion quelconque. Les sécrétions se font en vertu d'un appareil de vaisseaux, disposé différemment dans les organes, de manière à répondre aux diverses opérations qui s'y passent. Mais si la disposition des vaisseaux entre pour beaucoup dans cette opération, le soin que la nature prend pour disposer d'avance l'humeur, et la sensibilité particulière dont sont doués les organes, y contribuent aussi pour beaucoup; ce à quoi on doit faire attention pour bien apprécier l'action des substances propres à augmenter ou restreindre les sécrétions. Il faut également se rappeler ce rapport qui existe entre plusieurs sécrétoires, qui fait que quand l'un ne peut vaquer convenablement à son travail, l'autre vient à son aide, ou cherche à y venir pour peu qu'on le sollicite. Un moyen, par exemple, d'augmenter la sécrétion des reins, est de s'exposer au froid, comme aussi un pour la diminuer est de se procurer de la chaleur pour ramener la transpiration. Les notions de Physiologie expliquent tous ces phénomènes, et indiquent leur véritable cause. Parcourons dans différens articles, ce qui a rapport aux médicamens qui occasionnent quelques changemens dans les sécrétoires, afin d'établir quelques règles générales, relativement à leur usage, dans le plus grand nombre de circonstances.

---

respondait à l'endroit, brûlée, noire et desséchée, avec quelques points de suppuration. Voyez ce qu'il en est dit dans les Mélanges de Chirurgie du dernier, et ce qu'en ont rapporté Marc Aurelle Severin, dans son traité *De effiraci Medicinâ*, et les auteurs de la Chirurgie de l'Encyclopédie par ordre de matières.

Thérapeutique.

ARTICLE PREMIER.

Des Ptarmiques, des Sialagogues et des Expectorans.

Propriété de ces médicamens.

Les Ptarmiques (1) sont des médicamens qui, pris par le nez, augmentent la sécrétion qui s'opère dans les follicules ou cryptes de la membrane pituitaire, et en procurent la sortie sous l'apparence d'une humeur claire, aqueuse et transparente comme l'eau la plus pure. Ces remèdes sont souvent assez actifs pour exciter une violente secousse dans tout le système de nos parties, et de là leur est venu leur dénomination. Cette augmentation de sécrétion a quelquefois lieu spontanément, quand quelque délétère s'est fixé dans l'intérieur des narines, et les affecte de la même manière qu'un médicament: c'est ce qu'on observe dans l'invasion des fièvres catharrales, où la cause morbifère se porte successivement des narines dans toute l'étendue des voies aériennes, en y excitant un éréthysme qui précède toujours et accompagne l'augmentation de la sécrétion. Quand l'irritation opérée par ces substances est modérée, elle borne ses effets aux parties affectées, sans s'étendre plus loin; mais quand elle est plus grande, alors ceux ci se continuent jusqu'au diaphragme et aux principaux muscles de la respiration, d'où s'ensuit l'éternuement: lorsque l'effet du remède est porté jusqu'à ce point, on dit qu'il est sternutatoire. Les ptarmiques, considérés relativement à leur premier effet, peuvent être rapportés aux stimulans généraux dont il a été fait précédemment mention; mais ils ont de plus dans leur opération, la sécrétion et l'excrétion locale qu'ils excitent; et comme tels ils peuvent, en agissant de proche en proche, occasionner une dérivation salutaire en beaucoup de cas. De là on conçoit l'efficacité de ces remèdes dans les maux de tête et autres engorgemens du cerveau, dans les fluxions humorales, les maux de dents et d'yeux. Boërrhaave va même jusqu'à croire qu'ils pourraient, par cette raison, avoir une très-grande efficacité dans certaine

Quand ils ont l'effet sternutatoire.

Se rapportent aux stimulans.

(1) De l'adjectif Πταρμικον, *habens vim ciendi sternutamentum*, qui excite l'éternuement.

phthisie pulmonaire et dans les toux catharrales. Les ptarmiques agissent doucement, comme la racine de bette, d'iris, la marjolaine, la bétoine, le muguet, l'acore vai, l'azaret, la zédoire, l'arnique et la nicotiane; ou fortement, tels que l'ellébore, l'euphorbe, la nielle sauvage, le muriate d'ammoniaque et un mélange de turbith minéral et de soufre. On prescrit toujours les ptarmiques en poudre; il est rare qu'on les ordonne en vapeurs, encore plus en liqueur. Quoique l'effet évacuant du ptarmique soit peu considérable en lui-même, on peut néanmoins compter sur lui dans les ophtalmies, les cophoses et dysécées, et dans plusieurs autres affections de la tête qui dérivent de la stase de la sérosité. Les plus forts, par l'éternuement qu'ils produisent, paraissent plus convenir dans les affections léthargiques, dans les paralysies, la surdité, l'amaurôse, la lippitude et la sécheresse des narines. On les prescrit comme stimulans dans l'apoplexie; mais ils ne doivent pas être donnés indifféremment, la secousse qu'ils exciteraient pouvant occasionner un épanchement funeste. On diminue l'effet du ptarmique, quand il est trop violent, en faisant renifler du lait ou une décoction émolliente, en faisant recevoir la fumée de benjoin, de mastic ou d'oliban.

PRATIQUE.

Manière de les prescrire.

Maladies où ils conviennent.

Les Sialagogues, en s'en tenant au nom (1), sont tous des remèdes qui ont la propriété d'augmenter l'excrétion de la salive dans l'intérieur de la bouche, quelle que soit la manière dont cet effet se produit. Les sialagogues ont reçu différentes dénominations, à raison de la manière dont ils agissent; quand ils ne déterminent l'excrétion de la salive que par le mouvement des mâchoires, on les nomme masticatoires; on regarde comme tels la myrrhe, le mastic et la cire; quand ils stimulent et aiguillonnent par leurs qualités chimiques, ils sont désignés sous le nom d'apophlegmatismes (2); quand enfin, portés dans le système général, ils ne déterminent la salivation qu'en se fixant dans les glandes, ils sont ce qu'on appelle sialagogues. L'action des apophlegmatismes a beaucoup de rapport à celle des ptarmiques; en évacuant les

Diverses dénominations que ces remèdes ont reçues.

(1) Σίαλον et ἄγω, *salivam duco.*

(2) D'Ἀποφλεγματισμὸς, *quod pituitam elicit.*

THÉRAPEUTIQUE.

glandes salivaires et les cryptes muqueux, ils déterminent une affluence des humeurs de tous les vaisseaux voisins, dont se ressentent toutes les branches de la carotide externe. On conçoit de là comment ils peuvent dissiper les congestions rhumatismales; non-seulement des environs, comme dans le cas de douleur de dents, d'oreilles; la paralysie du pharinx, mais encore les stases séreuses dans l'intérieur de la tête : on trouve dans la dix-septième classe de la table médicale, différentes plantes qui ont cette propriété. Elle est en moindre degré dans l'angélique; mais elle l'est au plus haut dans l'impératoire, le tabac, la pyrêtre et le cresson de Para. Le mercure donné à une certaine dose est le sialagogue, dont l'efficacité soit la plus reconnue. On ne peut encore expliquer sa propriété sialagogue d'une manière satisfaisante, quoiqu'on ait donné bien des théories sur ce point. Celle qui a eu le plus de vogue est établie sur une dissolution des humeurs, qu'on dit être opérée par ce minéral; mais le sang et les autres humeurs qui en dérivent ne paraissent point jouir d'une plus grande fluidité chez ceux qui subissent le traitement mercuriel; ce que demanderait néanmoins une pareille théorie. Sans doute que le mercure, dans nos humeurs, se combine avec quelques principes salins, et que, sous cette nouvelle forme, il devient un stimulant propre à irriter les vaisseaux sécrétoires des glandes salivaires. L'évacuation de la salive est indiquée dans les cas où la nature tourne ses efforts critiques vers les couloirs salivaires, comme dans certaines petites véroles et rougeoles, dans quelques maladies épidémiques de caractère inconnu, dans les engorgemens, dans les stases catharrales des poumons et de la tête. Peut-être auraient-ils leur efficacité dans la leucophlegmatie. Mais pour bien réussir dans l'emploi de ces remèdes, il convient d'y disposer les malades par des décoctions de bardanne, de scabieuse ou de salsepareille : c'est un conseil de Boërrhaave, qui ne peut avoir qu'un très-bon effet. On réprime la trop grande action des sialagogues par une boisson émolliente, acidulée et prise abondamment; les émulsions calmantes, l'hydrogale, où l'on aura versé quelques gouttes de laudanum; les purgatifs modérés et les pédiluves.

Leur usage.

Cas où ils sont indiqués.

Les

Les Expectorans sont les remèdes qui facilitent l'expulsion de la mucosité des bronches, ou de toute autre matière qui trouble l'action des poumons, en obstruant ou irritant les conduits que l'air doit parcourir. L'effet de ces remèdes doit nécessairement varier selon leur nature et l'état de l'organe sur lequel ils doivent agir. Ceux qui devraient avoir une efficacité directe, seraient ceux qui procureraient la toux, en supposant néanmoins la présence des matières ; mais il n'en est aucun qui, pris intérieurement, puisse produire cet effet ; et l'on ne serait point assez sûr de ceux qu'on dirigerait par les voies aériennes, pour qu'on les employât de préférence à tous les autres. On peut cependant rapporter ces remèdes aux atténuans et aux délayans ; ceux-ci sont ceux dont on fait le plus fréquemment usage dans la péripneumonie, où la sécrétion des bronches est interceptée. C'est alors qu'on a recours aux expectorans aqueux légérement incisifs, qui, en même tems qu'ils s'opposent à la continuation de l'inflammation, divisent la mucosité épaissie, et poussent au-dehors celle qui était en stagnation. On les prescrit quand les déplétions générales ont été faites, quand il n'y a aucun signe que la cause de la maladie se portera vers les reins ou le ventre, et qu'elle ne formera aucun abscès au-dehors. L'hydromel simple est très-convenable alors ; on peut y mêler un peu de vinaigre, qui augmente sa qualité incisive. Hippocrate, en pareil cas, ne faisait aucune difficulté de donner le vin blanc doux ; et quand il ne réussissait pas, il prescrivait l'émétique. — *Si pro ratione*, disait-il, *expuere non valet æger, ex medicamentis sursùm educentibus dato : quòd si sputum non probè expurgetur, et spiritus fuerit frequens, et purgatio non prævaleat, prædicendum est nullam spem vitæ reliquam esse, utiquè si purgatio nil efficere possit* (1). Hippocrate étendait l'usage de l'émétique jusque dans le cas où la suppuration avait lieu ; ainsi il prescrivait à Méton, qui avait une vomique,

Les effets de ces remèdes varient.

Remèdes auxquels on rapporte leur action.

Maladies où ils conviennent.

Conduite d'Hippocrate en pareil cas.

(1) Si le malade, disait-il, ne peut cracher convenablement, il faut lui donner quelques médicamens qui tirent par en haut : que si les crachats ne sont pas convenablement expulsés, que la respiration soit fréquente, que les purgatifs ne réussissent pas, il faut annoncer qu'il n'y a plus aucune espérance de vie, et encore plus si la purgation ne peut produire aucun bien.

THÉRAPEUTIQUE.

un émétique qui attira des crachats, d'où s'ensuivit son salut. Cette conduite d'Hippocrate fait voir l'utilité des émétiques dans les cas de suppression de crachats de quelques pulmonies ; mais tels efficaces que soient alors ces remèdes, ils demandent beaucoup de prudence dans leur administration. Les émétiques, donnés à petites doses, agissent plus sûrement, les kermétiques surtout; et de là l'usage où l'on est de solliciter les crachats dans la péripneumonie, ou de les maintenir dans l'état qu'on desire, en ajoutant l'oxymel scillitique, le vin antimonié et le tartrite de potasse antimonié, aux infusions et décoctions des feuilles, des fleurs et des racines pectorales; tels que l'hysope, la bourache, le marrube blanc, le lierre terrestre, le capillaire, l'arum et le poligala. La scille, comme l'arum, contient un principe âcre et stimulant qui se perd par la dessication. Aussi, quand on prescrit cette substance comme incisive, vaut-il mieux avoir recours à elle, sous cette forme, que sous toute autre. Prise en petite quantité, elle paraît porter son énergie sur les glandes muqueuses des bronches et sur le systême urinaire; et de là l'usage qu'on en fait dans les maladies asthéniques et pituiteuses qui affectent la poitrine, et dans l'hydropisie, où l'on cherche à dériver les eaux vers les reins. Quoique, sous forme sèche, cette substance ait beaucoup perdu, on la donne encore avec assez d'avantage à la dose de trois grains et plus, en l'unissant au safran et au gingembre : à plus forte dose, elle devient quelquefois purgative, de manière à produire de mauvais effets. Ici on fait un grand usage de l'oxide d'antimoine sulfuré rouge dans les potions huileuses : ce dernier agit comme atténuant incisif; mais son action n'est bien efficace qu'autant que le relâchement, opéré par les délayans, est suffisant.

Usage des émétiques kermétiques.

ARTICLE II.

Des Galactophores, des Emménagogues et des Spermatopoiétiques.

Les Galactophores ou Galactopoiétiques (1) sont

(1) De Γάλα et φέρω ou ποιέω, *lac duco* ou *facio*.

PRATIQUE.

des médicamens propres à augmenter ou rappeler la sécrétion du lait dans les couloirs des mamelles. Les anciens croyaient que toutes les plantes qui fournissent une matière laiteuse, quand on en blesse le parenchyme, avaient cette vertu, d'après l'homogénéité qu'ils admettaient entre le lait et cette matière. Ils prescrivaient l'usage de la laitue, du laiteron, de la chondrille ou de l'hyéracium, aux nourrices qui avaient peu de lait. Mais le prétendu lait que ces plantes renferment, n'a aucune analogie avec celui qui se forme dans les mamelles; c'est un vrai suc résineux, pareil à celui que donnent l'ésule, la tithymale, les feuilles de figuier et autres plantes de ce genre. Il n'est pas plus lait que l'eau virginale, qui ne doit son blanc laiteux qu'à la résine de benjoin qui lui est entremêlée. Loin donc de reconnaître ces propriétés à ces plantes, ainsi qu'au cerfeuil et au poligala, loin de croire pareillement que la bourache, le persil et la canne de Provence aient une vertu contraire, nous ne considérons, comme galactophores, que les substances qui abondent en sucs nutritifs, et desquels les forces digestives peuvent tirer, en peu de tems, tout le parti possible; telles sont les fortes décoctions des graminées, la bière faite avec l'avoine, les consommés faits avec les jus de viandes et les racines farineuses.

Erreurs des anciens à l'égard de ces remèdes.

Ceux qu'on doit considérer comme tels.

Les Emménagogues (1) sont une classe de médicamens destinés à faire paraître les règles aux époques ordinaires, ou quand, manquant, il s'ensuit divers accidens plus ou moins graves. On trouve parmi eux beaucoup de substances dont les vertus sont très-opposées, et dont l'efficacité ne peut être bien conçue que d'après les circonstances. Souvent la débilité des vaisseaux, l'anémie et la cacochymie sont les seules causes du défaut des menstrues; les remèdes alors les plus propres à les rappeler se prennent de la classe des corroborans; tels que les martiaux, les bains froids et le quinquina, l'aloès, le safran. D'autres fois on le trouve dans une plénitude ou une trop grande sthénie du système vasculaire de la matrice; les saignées, les purgatifs, les sang-sues et les débilitans sont alors les remèdes par excellence. Le

La propriété de ces remèdes ne peut être admise que d'après les circonstances.

---

(1) D'Εμμηνα, *menstrua*; et ἄγω, *duco*.

défaut, en quelques cas, provient d'un manque de détermination du sang vers le systême génital : on favorise alors celle-ci par l'usage des demi-bains, des pédiluves, l'application réitérée des ventouses à la partie interne et supérieure des cuisses, les bains de vapeurs et la saignée de pied, comme moyens dérivatifs ; les tisanes d'aristoloche, d'armoise, de marrhube, de matricaire, les gommes fétides, la sabine, l'aloès, l'euphorbe, le borax et l'huile essentielle de succin qu'on donne intérieurement (1). Les conseils dans l'administration de tous ces moyens doivent varier comme les circonstances qu'on doit toujours avoir en vue.

Leurs variétés d'après les différens cas.

Les Spermatopées (2) sont les remèdes qui procurent une plus abondante filtration de la liqueur spermatique. Ils sont de nature différente, selon la manière dont ils agissent; les analeptiques, chez les personnes épuisées, sont les meilleurs, quand surtout on observe la plus grande continence pendant leur usage. Les martiaux et les amers, notamment le quinquina, ont, comme remèdes généraux, de très-grandes vertus, et sur lesquelles on ne saurait trop insister dans la faiblesse qui suit la perte trop répétée de la semence. Il est des personnes qui, sans être épuisées, ont le systême des vaisseaux séminaires si relâché, qu'il vaque à ses fonctions de la manière la plus lente. On a observé que les baumes et les résines échauffantes étaient très-propres, en pareil cas, à rendre la sécrétion plus prompte. On a remarqué la même propriété dans les plantes qui ont une odeur forte et aromatique, comme l'impératoire, le nasturtium, le cardamome,

Et venerem tardum revocans eruca maritum (3);

ainsi que dans le borax et le muriate de soude. Ce der-

---

(1) J'ai, en pareil cas, éprouvé avec succès la prescription suivante du docteur Whitt. Aloès succotrin, assa fetida, extrait d'ellébore noir, de sel de Mars, de safran, a~a ʒ II; élixir de propriété, ce qu'il en faut pour faire des pilules du poids de quatre grains : on en fait prendre de deux soirs l'un, cinq ou six : on aide leurs effets par des bains de pieds qu'on prescrit avant le coucher.

(2) De Σπέρμα et ποίεω, *semen facio*.

(3) Et dans la roquette, qui rappelle les maris trop tardifs aux devoirs conjugaux.

nier a particuliérement une grande efficacité ; il est en effet reconnu que ceux qui voyagent en mer, ou qui en habitent les bords, sont singuliérement portés au coït : serait-ce pour cette raison que les poëtes ont fait naître Vénus du fond de la mer ? L'ambre gris, les cantharides, l'eau de magnanimité, qui est l'eau distillée des fourmis, tous ces remèdes et autres de ce genre agissent en irritant le systême génital. Mais quelque vantés qu'ils soient, leur vertu n'est point encore hors de tout doute, surtout dans ce genre de sécrétion où le moral a tant d'influence sur le physique.

PRATIQUE.

ARTICLE III.

Des Diurétiques.

On appelle ainsi tout remède qui, pris intérieurement, a la faculté d'augmenter la sécrétion qui s'opère dans les reins. Les diurétiques agissent, ou en augmentant la quantité d'eau qui se trouve dans la masse du sang, ou en y introduisant des substances stimulantes propres à exciter l'appareil rénal à ses actions. Il n'est pas prudent de recourir d'abord au premier de ces moyens, surtout quand on n'est point sûr que les voies urinaires soient perméables aux aqueux qu'on prescrirait dans cette intention. On distingue communément les diurétiques en froids et en chauds. Les diurétiques froids sont ceux qui agissent spécialement par un principe salin, de nature acide ou neutre ; telles sont les eaux minérales salines, les décoctions ou infusions des borraginées, le petit-lait et la tisane de graines de lin légérement nitrée : ceux-ci sont principalement usités dans les maladies aiguës. Les diurétiques chauds opèrent par des principes stimulans qui dérivent les humeurs en plus grande abondance vers les couloirs des reins : on les prend dans la classe des apéritifs et des incisifs, tant du règne végétal que du règne minéral.

Manières générales dont ces remèdes agissent.

Distingués en froids et en chauds.

Il est parmi les aiguës, comme parmi les chroniques, beaucoup de maladies qui demandent l'usage des diurétiques. Les froids, qu'on présume agir comme tempérans, sédatifs et délayans, quand ils sont pris dans un abondant véhicule, conviennent particuliérement dans les maladies inflammatoires, comme dé-

Maladies où les froids conviennent particuliérement.

THÉRAPEUTIQUE.

puratoires ou propres à ouvrir un couloir par où l'humeur qu'on présume être cause ou produit morbifère, puisse s'échapper : on donne alors les plus doux, et ceux qui peuvent tempérer la trop grande véhémence de la circulation et l'éréthisme dont souvent les reins sont affectés. On les prescrit également dans l'état purulent de ces organes; mais, en pareil cas, ils doivent être balsamiques; aussi les meilleurs sont-ils le petit-lait thérébentiné et le lait d'ânesse. Dans tout autre cas, on prescrit communément comme tels, le cristal minéral, l'alkohol nitrique, l'acide nitrique, l'esprit de Mindérerus et différentes préparations salines et légérement incisives, qu'on allie aux émulsions et infusions tempérantes.

Celles où l'on a recours aux chauds.

Les diurétiques chauds sont usités dans les maladies *à serosâ colluvie*, les hydropisies, les affections chroniques froides des reins, qui dépendent d'une habitude muqueuse et calculeuse de ces organes; dans la jaunisse et les pâles couleurs. On prescrit alors, de préférence, les eaux minérales ferrugineuses, les décoctions d'asperges, de calcitrape, d'alkékenge, d'herniaire, les lessives des végétaux, les sels fixes des plantes, le savon, la teinture de cantharides et nombre d'autres remèdes de la classe des stimulans, qui agissent spécialement sur le système des reins par une irritation plus décidée. Les diurétiques, dont on fait le plus de cas dans les maladies de longue durée, sont les oignons de scille et le colchique, à petite dose; les racines de fenouil, de persil, d'asperges, de raifort, les semences de carotte sauvage, de moutarde, les baies de genièvre, les sommités fraîches de genêt, à forte dose, en décoction ou infusion dans le vin blanc. Ce véhicule augmente la qualité diurétique de ces substances, et en même tems en rend l'usage plus supportable. On donne également le savon, le carbonate de potasse, l'acétite de potasse et l'alkohol nitrique : on prescrit ces substances en nature ou mêlées aux décoctions et infusions, comme on le peut voir à l'article des Formules. Ces diurétiques sont encore indiqués dans l'inertie des reins; affection qui est annoncée par des urines pâles, muqueuses et abondantes : les alkalins et savoneux sont alors les meilleurs. Les alkalins conviennent spécialement dans les quartes qui se prolongent l'hiver, ayant pour cortége l'engorge-

Intention qu'on doit avoir en prescrivant les froids.

PRATIQUE.

ment de quelque viscère et une disposition à l'infiltration. Ces remèdes ont eu en Angleterre la plus grande réputation comme lithontriptiques, successivement sous les noms de remèdes de Chittick et de Stéphens (1). La décoction de l'*uva ursi* a également été vanté, comme efficace, dans les mêmes circonstances, en Allemagne. Les diurétiques chauds sont encore utiles dans cet état cachectique des humeurs, qui accompagne si souvent l'asthme humoral, et leur vertu n'est pas sans avoir été déjà reconnue en pareil cas. Rhodius dit avoir vu un asthme de ce genre, qui durait depuis long-tems, avoir été guéri par l'évacuation de trente-sept livres d'urine. Baglivi dit à ce sujet, avec sa concision ordinaire : — *Pluries adnotavimus nempè in morbis pectoris semper ducendum esse ad vias urinæ, naturâ id monstrante, necnon magnum consensum inter tibias et pudendum et pectus, morbosque harum partium ad invicem commutari* (2). Mais les diurétiques lixiviels ne sont pas ceux qui conviennent ici ; ils excitent la toux, et ne font qu'aggraver les symptômes. Les cloportes, les thérébentinacés, les décoctions de racines apéritives, le sirop d'althéa de Fernel, n'ont point cet inconvénient : ces remèdes poussent par les urines, sans nuire au tissu délicat des poumons. On aide à l'action des diurétiques en faisant faire quelqu'exercice qui ne puisse fatiguer, en donnant accès à un air frais, en tenant les lombes et l'hypogastre dans un degré de chaleur propre à favoriser l'effet du remède sur les reins. S'il devient trop fort, on l'arrête par l'usage des émulsions, la décoction de racine de nénufar, les astringens, les opiacés et les fomentations froides à la région lombaire.

Leur utilité dans les affections de poitrine.

---

(1) Le meilleur, en pareil cas, est la potasse fixe, caustique, étendue d'eau, presque jusqu'au point d'en être insipide, dans les cas où l'on aurait des indices que le calcul serait formé d'acide urique, d'urates ammoniacal ou de phosphate terreux. De nouvelles expériences ont fait découvrir les mêmes propriétés dans l'acide nitrique aqueux et dans le muriatique. Un champ s'ouvre aux découvertes ; le professeur Fourcroy et Vauquelin le parcourent avec cette ardeur qui nous promet d'heureux succès pour l'humanité.

(2) Nous avons remarqué plusieurs fois dans les maladies de poitrine, qu'il fallait souvent conduire vers les voies de l'urine, la nature nous en montrant l'exemple, et qu'il y avait un très-grand consentiment entre les jambes, le pudendum et la poitrine, et que les maladies de ces parties se communiquaient entre elles.

ARTICLE IV.

Des Diaphorétiques.

Incertitudes sur l'action de ces moyens, démontrée par l'observation.

DEPUIS qu'il est constaté par l'anatomie, qu'il n'y a point de glandes sudorifères, que la sueur provient des mêmes couloirs que la transpiration, les auteurs de Matière Médicale n'admettent plus de différence quant à la manière d'agir entre les sudorifiques et les diaphorétiques. Mais il est un rapport entre les diaphorétiques et les diurétiques, qui a toujours frappé les Praticiens, et qui est tel, qu'un diaphorétique, donné pour procurer une légère sueur, devient souvent diurétique si les pores du corps sont fermés par le froid, par une violente passion; la peur, par exemple : de même qu'un diurétique deviendra diaphorétique, si son action est empêchée par la chaleur d'un bon lit, l'exercice, et tout ce qui peut accélérer la force impulsive des humeurs vers la surface. Ces observations sont très-intéressantes à faire, car en même tems qu'elles font voir l'incertitude de l'effet de l'une et l'autre classe de remède, en même tems elles fournissent les moyens d'aider à leur action en disposant efficacement des circonstances; ce qui entre pour beaucoup dans le succès des moyens.

Comment on peut obtenir une sueur la plus complète.

L'efficacité des diaphorétiques est fondée sur la plus grande énergie du cœur et sur le relâchement des orifices vasculaires de la surface du corps. C'est en combinant ces deux effets qu'on peut avoir la diaphorèse la plus complète, qui est la sueur. Si cette coalition manque d'une part ou de l'autre, la diaphorèse n'a plus lieu, et c'est un autre sécrétoire qui éprouve l'effet du remède. Il n'y a donc point, à proprement parler, de remèdes diaphorétiques, c'est-à-dire de remèdes qui sollicitent les capillaires de la peau à une plus grande sécrétion. La chaleur extérieure n'excite la diaphorèse qu'en procurant un relâchement dans les pores de la peau, de manière que la force trusive intérieure l'emporte bientôt sur la résistance de la surface. Mais par les contraires, le froid de l'atmosphère peut également être supérieur, et dès-lors la diaphorèse cesse par une cause opposée à celle par laquelle elle avait

Observations relatives à la diaphorèse.

PRATIQUE.

commencé. Peut-être le relâchement que le véhicule aqueux procure à l'estomac, entre-t-il pour quelque chose dans l'opération du sudorifique; mais de plus grands détails sur ce point nous éloignant de notre objet, nous revenons à l'usage des diaphorétiques dans le traitement des maladies chroniques et aiguës.

En quoi les remèdes qui l'excitent peuvent être utiles dans les maladies aiguës.

Si l'on envisage les diaphorétiques comme stimulans, et conséquemment propres à augmenter la force impulsive du cœur, il est de toute évidence qu'ils ne peuvent convenir dans le traitement des fièvres continues inflammatoires, car ils ajouteraient à cette force qui est déjà trop grande. Mais si on les regarde comme relâchant le spasme, ils peuvent alors, non-seulement être avantageux, mais même encore nécessaires dans beaucoup de circonstances. C'est comme tels qu'on les ordonne dans le déclin des maladies, lorsque la moiteur de la peau indique que la nature choisit cette voie d'évacuation. Quelques Praticiens, au commencement de ce siècle et même avant, ayant observé que les éphémères et la plupart des synoques simples se terminaient par les sueurs, se persuadèrent aisément qu'ils les guériraient toutes par les sudorifiques, de quelque nature qu'elles fussent; et c'est d'après une telle opinion qu'ils mirent leur méthode en vogue. Sydenham est de tous les Praticiens celui qui se soit le plus opposé à cette routine meurtrière, en blâmant l'usage des remèdes chauds en pareilles circonstances; ainsi que la coutume où l'on était, de son tems, d'ensevelir les malades sous le poids des couvertures, pour solliciter une évacuation à laquelle souvent la nature se refuse. Mais quoiqu'il ait été contre les sudorifiques, il n'en a pas moins vanté les légers diaphorétiques dans beaucoup de fièvres exanthémateuses, les affections rhumatismales, catharrales et autres. C'est par cette qualité qu'agissent les décoctions de camomille, de scorsonère, de scordium, l'infusion de coquelicot, les fleurs de sureau et d'autres plantes dont l'infusion a la double propriété de relâcher et de calmer. Ce sont ces dernières qualités qui ont valu à la poudre de James, la grande réputation dont elle a joui en Angleterre, et dont elle jouit encore. Le docteur Moore, qui a souvent eu occasion de les comparer avec celle de l'antimoine, et notamment le tartre émétique, a découvert que ces

Poudre de James.

THÉRAPEUTIQUE.

remèdes avaient un grand rapport entre eux ; aussi croit-il que cette poudre est un mélange de tartrite de potasse antimonié, et d'une terre crétacée ou autre poudre insipide, propre à la déguiser. Le docteur

De Dower.

Dower employait dans le rhumatisme, un mélange à parties égales, à la dose de 40 à 60 grains, de sulfate de potasse, de nitre, d'ipécacuanha et d'opium, qui n'a d'autre vertu que celle de relâcher l'estomac, et par suite toute la surface du corps, sans porter atteinte au reste du systême général. Ces remèdes, bien administrés et combinés avec les circonstances qui peuvent en favoriser l'effet, deviennent les meilleurs diaphorétiques qu'on connaisse.

Maladies dans lesquelles on compte sur les diaphorétiques comme principal moyen de guérison.

Il est des pyrexies où l'on compte entièrement sur les diaphorétiques, comme principal moyen de guérison ; ce sont les fièvres malignes, les pestilentielles, et généralement celles qui proviennent d'un délétère communiqué par voie d'infection. Tous ceux qui ont écrit sur la peste, s'étendent avec prolixité sur leurs vertus ; il paraît néanmoins qu'elles ne sont pas aussi certaines qu'on l'a prétendu ; car le docteur Mertens, qui a écrit sur celle qui régna en 1771 à Moscou, n'en fait aucune mention. Comme heureusement les occasions de constater la vérité sont infiniment rares, on ne peut rien dire ici de certain à ce sujet : on a prescrit les diaphorétiques

Les plus forts employés en pareil cas.

les plus forts, comme l'ammoniaque, le sulfure d'antimoine, l'oxyde sulfuré orangé de ce minéral, la teinture des métaux, les bains de vapeurs, d'alkohol enflammmé dans les hydropisies, la vérole, les douleurs anciennes de goutte et de rhumatisme, les maladies cutanées et les dartres. Boërrhaave attribue la guérison d'une lèpre ancienne aux sudorifiques qu'il prescrivait ; ces remèdes sont généralement efficaces dans toutes les maladies de la peau, quand on les allie avec les bains, les purgatifs et les excrétoires ; mais elle ne l'est pas toujours dans les autres, et notamment dans les hydropisies. Nous renvoyons pour de plus grands détails, au Traité de l'Hydropisie de Monro

ARTICLE V.

Des Méthodes de restreindre les sécrétions par les astringens.

Quand les humeurs doivent être fixées dans leurs couloirs.

Les humeurs qui s'échappent des couloirs demandent souvent d'être arrêtées ou restreintes lorsqu'elles sortent en trop grande quantité, et qu'il s'ensuit une faiblesse et un dépérissement général. Si les flux sont actifs, c'est-à-dire s'ils dépendent spécialement d'une augmentation de mouvement dans le systême vasculaire, on établit le traitement sur celui des fièvres et des inflammations; les saignées et les sédatifs doivent alors être les principaux remèdes. Si au contraire ils sont passifs, c'est-à-dire si le relâchement des vaisseaux ou leur solution de continuité en est la cause première, on doit alors recourir aux astringens. Ces remèdes sont ceux qui, étant appliqués sur quelques parties molles, y produisent un resserrement ou constriction qui en augmente dans leur texture la densité ou la force de cohésion : on peut assez comparer cette action à ce qu'éprouvent les cuirs soumis au tan; elle est vraiment chimique, là où elle se passe, et tient peu à la vie. C'est à cette classe de remèdes que nous rapporterons les antiseptiques, que la plupart des auteurs croient agir par une qualité spécifique.

Conduite à tenir dans les flux actifs.

Dans les passifs.

Manière dont les astringens agissent.

Les astringens agissent en introduisant dans la fibre un principe qui lui est étranger; d'autres fois en absorbant l'eau dont elle est surchargée, et souvent en la resserrant et coagulant les humeurs, comme font les acides minéraux. Quoique l'action et l'effet se passent sur l'endroit où ces remèdes sont appliqués, ce dernier peut néanmoins, en bien des circonstances, s'étendre ailleurs; ce qui donne lieu de croire que l'action nerveuse ou le principe de la sensibilité entre encore pour beaucoup dans leur opération, et la fait différer de celle qui aurait lieu s'ils eussent été appliqués sur une partie morte. Si la chose se passe ainsi, comme il y a tout lieu de le croire d'après l'observation des phénomènes, les astringens donnés intérieurement pourraient avoir un effet ailleurs que sur le canal alimentaire; ce qui est entiérement contre l'opinion du docteur Heberden. L'astringence est une

THÉRAPEUTIQUE.

S'ils ont une action au-delà du lieu où ils sont appliqués

propriété inhérente à l'extrait et à la plupart des principes colorans, qui sont tous de nature extractive. Ceux que fournissent l'asperge, l'indigo, l'ail, le choux, la tithymale, passent avec le chyle dans les secondes voies, et même jusque dans les troisièmes, doués de toutes leurs propriétés; donc la qualité astringente, également résidente dans l'extrait des plantes de tout autre genre, peut de même parvenir dans le système de la circulation, pour y remplir des indications curatives, lorsqu'elle est suffisamment atténuée pour que rien ne s'oppose à la répartition.

Diffèrent selon leur degré de force.

Les astringens végétaux ont différens degrés de force, suivant la quantité d'extrait qu'ils contiennent. Ceux qui ont une astringence moyenne, sont la plupart des fruits charnus, avant leur état de maturité, comme les pommes et poires sauvages, les abricots, les coings, les fruits naturellement acerbes, comme les nêfles, les cornouilles, les mirobolans, l'épine vinette et les sorbes. Ceux d'une plus grande astringence, et qu'on emploie plus communément, sont les prunes sauvages, la noix-de-galle, l'écorce de chêne, de grenade, de tamarisc, la rose rouge, les racines de tormentille, de bistorte, de cachou, le suc d'acacia, le sang de dragon, et différentes préparations de mars, ainsi qu'on le peut voir dans la classe première de la Table des médicamens. Toutes ces substances se prescrivent seules, ou mêlées plusieurs ensemble, selon que les circonstances particulières le demandent. On les donne dans les cachexies qui sont accompagnées d'un grand relâchement, surtout quand il n'y a aucune stase ou obstruction bien formée : le fer est alors un des meilleurs, mais il demande à être combiné à quelques acides pour mieux opérer. Le tartareux est celui qu'on lui unit le plus communément. Ainsi l'on donne la teinture martiale de tartrite acidule de potasse, avec la décoction des plantes astringentes, dans les cas de chlorose, dans le commencement de la leucophlegmatie et des dysmenorrhées ou d'amenorrhées par relâchement. Quand il faut un effet plus prompt, comme dans les cas d'hémorragies, de flux séreux et autres, on a recours aux acides minéraux, qu'on fait prendre mêlés aux boissons, *ad gratam aciditatem* : on prescrit même le sulfate d'alumine en

Cas où on a recours à eux

substance, seul ou mêlé à quelques ingrédiens. On ne trouvera à l'article des Formules, plusieurs très-propres à remplir les indications relatives à l'astriction, sans avoir aucun mauvais effet, quoique le sulfate d'alumine et le sulfate de fer y entrent en assez haute dose; mais avant de les prescrire, il faut s'être assuré si les flux sont actifs ou passifs, afin d'arrêter ceux qu'il convient, et de laisser aller les autres qui sont souvent critiques. Il n'est point de meilleurs remèdes contre ceux-ci, que les calmans, le nitre, l'acide boracique et l'opium; ils sont préférables à tous les autres dans les hémoptysies, et généralement dans les flux de sang qui sont accompagnés de fièvre.

PRATIQUE.

Ceux qu'on nomme absorbans.

Les astringens qui opèrent en se combinant aux principes aqueux, pour faire corps ensemble, sont ceux qu'on nomme absorbans; tels sont les yeux d'écrevisses, le carbonate de chaux, les coquilles d'huitre, d'œuf, les coraux, les terres bolaires, sigillées (1) et autres. Parmi ces substances, il en est qui sont douées d'une plus grande propriété absorbante que d'autres; en général, celles qui sont prises du règne animal demandent à être calcinées pour avoir toute la qualité absorbante dont elles peuvent jouir; la calcination les débarrasse du canevas animal, qui, combiné avec le principe calcaire, ne peut que nuire à la propriété absorbante : sous ce rapport, la magnésie leur est préférable. L'astringence des absorbans ne peut guère convenir qu'aux maladies locales où l'on peut appliquer ces remèdes; car, pris intérieurement, ils s'allient toujours aux acides qui se trouvent dans les premières voies, et forment ainsi des composés neutres qui ne peuvent plus jouir de leurs propriétés précédentes, à l'égard du reste du système. Cette dernière circonstance rend leur usage nécessaire dans les maladies où la saburre acide pré-

Maladies où ils peuvent avoir l[eu]r application.

(1) La plupart de ces terres, qui nous viennent de Lemnos, d'Arménie et de Malte, sont de nature argilleuse; elles sont entremêlées d'un sable très-fin et d'un oxyde martial qui leur donne la couleur rouge : la plupart sont alliées a l'acide sulfurique. Ce sont ces derniers principes qui leur donne leurs vertus, et c'est sous le rapport de leur astringence que Sydenham les conseillait dans les diarrhées anciennes, certaines dyssenteries, les fièvres malignes et putrides, et les petites véroles de ce caractère. Aujourd'hui leur usage interieur est a peu près nul : on y a quelquefois recours comme topique.

THÉRAPEUTIQUE.

domine dans les premières voies, notamment chez les enfans, les femmes grosses et les tempéramens pituiteux; mais quand on les donne dans cette dernière intention, il faut toujours préférer ceux qui sont en poudre, et entremêler à leur usage quelques purgatifs, pour éviter toute concrétion qui pourrait se faire dans les premières voies (1). On unit souvent la faculté tonique des martiaux à l'absorbante dans les cas de flux passifs, comme dans les hémorragies de matrice et autres, et alors on préfère d'allier l'absorbance à un véhicule; ce qu'on obtient en recourant à l'eau de chaux plus ou moins chargée, qu'on unit aux décoctions végétales, ou qu'on édulcore avec le lait ou les sirops.

Ceux qu'on désigne sous le nom de styptiques.

Les astringens qui agissent sur les vaisseaux et sur le sang qu'ils coagulent, sont connus sous le nom de styptiques; tels sont le sulfate de fer calciné, donné en substance; l'acide sulfurique, l'eau de Rabel, et généralement tous les acides minéraux dont on acidule l'eau et les potions qu'on fait prendre à dose plus ou moins rapprochée. Ces remèdes se prescrivent dans les cas d'hémorragie; ils sont propres à répondre à l'urgent, car les astringens demandent trop de tems dans leurs opérations pour qu'alors on y ait recours. Une attention qu'il faut avoir lorsqu'on prescrit les styptiques, c'est de les unir toujours à des mucilagineux, pour qu'ils puissent passer en plus grande quantité, et opérer plus promptement. On les donne ordinairement avec de l'eau de grande consoude ou celle de riz : c'est ainsi qu'on les prescrit dans les cas d'hémoptysie, d'hématurie, dans les hémorragies du nez et de la matrice, et même dans certains flux actifs qui sont portés à un très-haut point.

---

(1) Ces concrétions avaient fréquemment lieu dans les quinzième et seizième siècles, tems où l'on croyait que toutes les maladies dérivaient des acides formés dans les premières voies : l'abus où l'on s'était laissé entraîner sur l'usage des absorbans, qu'on regardait alors comme une panacée assurée, en était l'unique cause. Aujourd'hui qu'on tient une toute autre conduite, le résultat est différent.

CHAPITRE SIXIÈME.

Des moyens qu'on pense ne pouvoir se rapporter à aucune des classes précédentes, et qu'on désigne communément sous le nom de Spécifiques.

Ce qu'on entend communément par spécifique.

LES médicamens que nous avons considérés jusqu'ici, se prescrivent d'après le rapport qui existe entre leur nature et l'indication qui les fait connaître comme seuls moyens de guérison. Il en est d'autres, dit-on, dont l'efficacité n'est pas moins reconnue, quoiqu'on ne puisse saisir ce rapport; ces remèdes sont les spécifiques. On doit donc entendre par spécifiques, un médicament particuliérement propre à guérir une maladie donnée, sans aucune évacuation sensible, et dont l'efficacité ne peut s'étendre à aucune autre; tout médicament qui guérit, strictement parlant, la même maladie chez tous les sujets, dans tous les tems, les lieux et les circonstances possibles. Si l'on écoute la plupart de ceux qui sont intéressés à débiter leurs drogues, il est des médicamens de ce genre, et même en assez grand nombre. Mais si l'on consulte l'expérience, et l'expérience raisonnée, on n'en admettra aucun, pas même le mercure, si prôné dans le traitement des maladies vénériennes, puisqu'il guérit d'autres affections qui n'ont aucun caractère vénérien, et que souvent il manque celles qui sont décidément vénériennes (1). Comment donc ces idées de spécificité, inconnues aux Grecs, ont-elles pu naître chez les Arabes, et passer d'eux à nous? Comment, dans les ouvrages didactiques, même des meilleurs auteurs de Matière Médicale, les trouve-t-on exposés avec cette pompe que suppose une pleine assurance de succès? C'est qu'il est plus facile de faire recevoir la vertu d'un médicament sans examen, que de l'établir inébranlablement sur des faits. On a conclu ici de quelques cas au général, et de cette conclusion sont dérivées

S'il est des remèdes de ce genre.

Mauvaise conclusion.

(1) Ce que nous disons ici du mercure, peut également s'appliquer à l'ammoniaque qu'on a tant vanté contre le venin de la vipère, qu'on regardait comme acide. Voyez toutes ces erreurs réfutées par l'expérience, dans l'ouvrage de Fontana sur les Poisons.

THÉRAPEUTIQUE.

nombre d'erreurs que les médecins qui observent peuvent seuls apprécier. De ce que l'ellébore, en évacuant la saburre des premières voies, donnait une vive secousse qui a souvent été utile dans la manie, on a regardé cette plante comme agissant spécifiquement dans cette maladie, sans faire attention que celle-ci naissait de nombre de causes qui pouvaient se soustraire à la prétendue spécificité du remède. De ce que la poudre de crâne humain absorbe les acides des premières voies, qui chez les enfans sont une cause fréquente d'épilepsie, on a regardé le crâne humain comme un antiépileptique assuré. De ce que la thériaque, le mithridate et l'orviétan relèvent le pouls dans les fièvres pestillentielles, et quelquefois aide la nature dans l'expulsion qu'elle cherche à faire des principes d'infection, on a regardé ces compositions magistrales comme des alexipharmaques indubitables. Les Arabes ont été encore beaucoup plus loin, en inventant des philtres, des amulettes, des rotules et autres médicamens de différentes formes, auxquels ils attribuèrent la propriété inappréciable de préserver de toute sorte de maladies, et de porter aux plus grandes passions (1). Mais qu'est-il résulté de tout ce délire ? Autant de monstruosités dans les formules, qui, au lieu d'avancer les bornes de l'art, n'ont servi qu'à les faire reculer.

Ce que l'observation a fait découvrir.

L'observation a néanmoins fait connaître beaucoup de circonstances où certains remèdes avaient une supériorité marquée sur d'autres ; mais cette supériorité n'est point entiérement inhérente au remède ; elle dérive autant des circonstances où il est appliqué, que du choix qu'on en fait : souvent même on en trouve qui, pouvant remplir plusieurs

---

(1) Les amulettes et les charmes furent en vogue de tout tems. Les prêtres et les rois, qui se sont tour-à-tour disputé le gouvernement des hommes, furent aussi ceux qui s'attribuèrent la prérogative de les distribuer. Avant même que les Grecs eussent pensé à faire un code de médecine, leurs hierophantes formaient des amulettes de toutes les substances les plus singulières que l'imagination pût leur suggérer. Qu. Serer. Sammonicus inventa ensuite le mot baroque *Abracadabra*, pour guérir la fièvre hémitritée. Les Juifs attribuèrent la même vertu à leur mot *Abracalan*. Les Arabes long-tems après vantèrent leurs talismans ; les Européens, l'attouchement de leurs rois et de leurs reliques. La considération de la croyance des hommes sur ce point, offre le tableau singuliérement varié de leur faiblesse.

indications

indications à la fois, méritent, par cette raison, de l'emporter sur d'autres qui ne satisferaient qu'à une. La rhubarbe, par exemple, mérite aussi la préférence sur les autres médicamens laxatifs dans la diarrhée, en ce que non-seulement elle évacue, mais encore parce qu'elle tempère, par son amertume balsamique, les sucs caustiques et irritans qui souvent enflamment les bords de l'anus, et qu'en cessant d'opérer comme purgatif, elle fortifie le ton des intestins par le principe astringent qu'elle contient. Mais ces qualités ne constituent point une spécificité : on les trouve dans d'autres amers, dans l'ipécacuanha à petite dose, dans le simarouba et autres racines amères et astringentes. Le quinquina est le remède dont on ait le plus vanté les qualités spécifiques dans les fièvres d'accès et dans les rémittentes simples. Il a effectivement eu beaucoup de succès dans plusieurs d'elles ; mais combien en est-il qui lui ont été rebelles ? L'opium lui-même, qui agit par un principe rarescible, indépendant de tout changement qu'il pourrait subir dans les premières voies, n'a pas toujours une efficacité réelle et certaine : elle dépend des circonstances ; et dès que celles-ci y font beaucoup, toute spécificité disparaît d'après la définition que nous avons donnée des spécifiques, et la seule qu'on puisse admettre. Nous en dirons autant du mercure, dont l'efficacité est si reconnue dans le traitement des maladies vénériennes, qu'il a passé en proverbe chez les Praticiens : *Point de cure sans mercure.* Cependant l'expérience prouve combien cet adage est faux, et il suffit d'être un peu initié dans la pratique de ces maladies, pour sentir combien les principes sur lesquels il est hasardé, sont peu stables. Ce que nous disons ici du mercure, nous pourrions également l'étendre aux lithontriptiques, aux vermifuges, aux alexipharmaques et à nombre d'autres remèdes regardés jusqu'ici comme spécifiques. Mais ces exemples suffisent pour établir une vérité commune à tous, qui est que la prétendue spécificité est entièrement soumise aux circonstances ; en sorte que tel remède qui aujourd'hui est regardé comme spécifique, demain manquera son effet, pour avoir été donné dans des circonstances peu favorables. Lucrèce aurait-il été convaincu de cette vérité, lors-

Le quinquina et le mercure peuvent-ils être regardés comme spécifiques?

THÉRAPEUTIQUE.

qu'au tableau achevé de la peste, qu'on trouve dans son sixième livre, il ajouta :

Nec ratio remedî communis certa dabatur ;
Nam quod aliis dederat vitales aëris auras
Volvere, in ore licere et cœli templa tueri,
Hoc aliis erat exitio lethumque parabat (1).

---

(1) Il n'y avait point de remède sûr et général ; car le même breuvage qui avait prolongé la vie aux uns, en les mettant à même de jouir des faveurs d'un ciel plus prospère, devenait dangereux et même mortel pour d'autres.

FIN.

TABLE

DE LA NOMENCLATURE CHIMIQUE

EMPLOYÉE DANS CET OUVRAGE.

NOUVELLE.	ANCIENNE.
ACÉTITE ammoniacal.	*ESPRIT de Mindererus.*
— de soude.	*Terre foliée cristallisable.*
— de potasse.	*— de tartre.*
— de mercure.	*— mercurielle.*
— de cuivre.	*Cristaux de Vénus.*
— de plomb.	*Sucre de Saturne.*
Acide acéteux.	*Vinaigre distillé.*
— acétique.	*— radical.*
— boracique.	*Sel sédatif.*
— carbonique.	*Air fixe.*
— muriatique.	*Esprit de sel marin.*
— muriatique oxigéné.	*Acide marin déphlogistiqué.*
— nitreux.	*Esprit de nitre fumant.*
— nitrique.	*Acide du nitre blanc.*
— nitro-muriatique.	*Eau régale.*
— oxalique.	*Acide de l'oseille.*
— phosphoreux.	*— phosphorique volatil.*
— phosphorique.	*— de l'urine.*
— sacco-lactique.	*— du sucre de lait.*
— sébacique.	*— du suif.*
— tartareux.	*— du tartre.*
— succinique.	*Sel volatil de succin.*
— sulfureux.	*Esprit de soufre.*
— sulfurique.	*— de vitriol, acide vitriolique.*
Alkohol.	*Esprit-de-vin.*
— de potasse.	*Lilium de Paracelse.*
— nitrique.	*Esprit de nitre dulcifié.*
— résineux.	*Teinture spiritueuse.*
Alumine.	*Argile pure.*
Ammoniaque.	*Esprit volatil de sel ammoniac.*
Arome.	*— recteur.*
Baryte.	*Terre du spath pesant.*
Borax de soude.	*Chrysocolle.*

NOUVELLE.	ANCIENNE.
Calorique.	*Principe de la chaleur.*
Carbone.	*Charbon pur.*
Carbonate ammoniacal.	*Alkali volatil concret.*
— calcaire.	*Craie, pierre calcaire, crême de chaux.*
— de fer.	*Rouille, safran de Mars apéritif.*
— de magnésie.	*Magnésie blanche.*
— de potasse.	*Alkali fixe végétal.*
— de soude.	*— minéral.*
Chaux vive.	*Terre calcaire.*
Acide carbonique liquide.	*Eaux acidules, gazeuses.*
— sulfuré.	*— hépatiques.*
Ether acétique.	*Ether acéteux.*
— muriatique.	*— marin.*
— nitrique.	*— nitreux.*
— sulfurique.	*— vitriolique.*
Gaz.	*Fluides aériformes, élastiques.*
— acide carbonique.	*Air fixe.*
— acide muriatique.	*— marin.*
— acide nitreux.	*— nitreux.*
— acide muriatique oxygéné.	*Acide marin déphlogistiqué.*
— acide sulfureux.	*Air acide vitriolique.*
— ammoniacal.	*— alkalin.*
— azotique.	*— phlogistiqué.*
— hydrogène.	*— inflammable, gaz inflammable.*
— hydrogène carboné.	*Gaz inflammable charboneux.*
— hydrogène paludique.	*— inflammable mophétisé, des marais.*
— hydrogène phosphorisé.	*— phosphorique.*
— hydrogène sulfuré.	*— hépatique.*
— nitreux.	*— nitreux.*
— oxygène.	*Air pur, vital, déphlogistiqué.*
— glutin.	*Matière végéto-animale.*
Huiles fixes.	*Huiles grasses, par expression.*
— volatiles.	*— essentielles, essences.*
Muqueux (le).	*Mucilage.*
Muriate d'ammoniaque.	*Sel ammoniac.*

NOUVELLE.	ANCIENNE.
Muriate d'antimoine fumant.	*Beurre d'antimoine.*
— d'argent.	*Lune cornée.*
— d'arsenic sublimé.	*— d'arsenic.*
— d'étain fumant.	*Liqueur fumante de Libavius.*
— de mercure corrosif.	*Sublimé corrosif.*
— de mercure doux.	*Aquila alba.*
— de mercure doux sublimé ſept fois.	*Panacée.*
— de potasse.	*Sel fébrifuge de Sylvius.*
— de soude.	*— marin.*
— de soude fossile.	*— gemme.*
Nitrate d'argent.	*Cristaux de lune.*
— fondu.	*Pierre infernale.*
— de mercure en solution.	*Eau mercurielle.*
— de potasse ou nitre.	*Nitre, salpêtre.*
— de soude.	*— cubique.*
Oxalate acidule de potasse.	*Sel d'oseille.*
Oxyde blanc d'arsenic.	*Arsenic blanc.*
— d'arsenic sulfuré jaune.	*Orpiment.*
———— rouge.	*Réalgar.*
Oxyde d'antimoine blanc par le nitre.	*Antimoine diaphorétique.*
—— sublimé.	*Fleurs d'antimoine.*
—— par l'acide muriatique.	*Poudre d'Algaroth.*
—— sulfuré.	*Foie d'antimoine.*
——— demi-vitreux.	*Safran des métaux.*
——— rouge.	*Kermès minéral.*
——— orangé.	*Soufre doré d'antimoine.*
——— vitreux.	*Verre d'antimoine.*
Oxyde de cuivre vert.	*Verd-de-gris.*
——— de fer.	*Safran de Mars.*
———— brun.	*— astringent.*
———— noir.	*Ethiops martial.*
———— rouge.	*Colcothar.*
Oxyde de mercure jaune par l'acide sulfurique.	*Turbith minéral.*
—— rouge par l'acide nitrique.	*Précipité rouge.*
——— par le feu.	*Précipité* per se.
—— sulfuré noir.	*Ethiops minéral.*
—— sulfuré rouge.	*Cinnabre.*
Oxyde de plomb.	*Blanc de plomb.*

NOUVELLE.	ANCIENNE.
Oxyde demi-vitreux.	*Litharge.*
—— rouge.	*Minium.*
— de zinc sublimé.	*Pompholix, fleurs de zinc.*
Oxygène.	*Principe acidifiant, empyré.*
Phosphate calcaire.	*Terre animale des os.*
— de soude et d'ammoniaque.	*Sel natif, fusible de l'urine.*
Potasse.	*Alkali fixe, végétal, caustique.*
— fondue.	*Pierre à cautère.*
Savon.	*Combinaisons des huiles grasses avec différentes bases.*
— acide.	*— avec des substances acides.*
— de potasse.	*— avec l'alkali fixe végétal.*
— de soude.	*— avec l'alkali fixe minéral.*
— ammoniacal.	*— avec l'alkali volatil.*
Savonules.	*Combinaisons des huiles volatiles ou essentielles, avec différentes bases.*
— de potasse.	*Savon de Starkey.*
Silice.	*Terre vitrifiable.*
Soude.	*Alkali marin, minéral.*
Soufre sublimé.	*Fleurs de soufre.*
Sucre cristallisé.	*Sucre candi.*
— de lait.	*Sel de lait.*
Sulfate d'alumine.	*Alun.*
— ammoniacal.	*Vitriol ammoniacal.*
— de chaux.	*Sélénite.*
— de cuivre.	*Vitriol bleu.*
— de fer.	*— martial, couperose verte.*
— de zinc.	*— blanc.*
— de magnésie.	*Sel d'Epsom, Sedlitz, etc.*
— de potasse.	*Tartre vitriolé, sel de duobus.*
— de soude.	*Sel de Glauber.*
Sulfure alkalin.	*Foie de soufre, hépars.*
— calcaire.	*—— calcaire.*
— ammoniacal.	*Liqueur fumante de Boyle.*
— d'antimoine.	*Antimoine cru.*
—— natif.	*Mine d'antimoine.*
— de cuivre.	*Pyrite de cuivre.*
— de fer.	*— martiale.*

NOUVELLE.	ANCIENNE.
— d'huile fixe.	*Baume de soufre.*
— de potasse.	*— de soufre à base d'alkali végétal.*
Tartrite.	*Sel formé par l'union de l'acide taratreux avec diverses bases.*
— acidule de potasse.	*Crême de tartre.*
Tartrite de potasse.	*Sel végétal, tartre soluble.*
———— antimonié.	*Tartre stibié, émétique, antimonial.*
— ferrugineux.	*Tartre chalibé, martial, soluble.*
— de soude.	*Sel de Seignette.*

FIN DE LA NOMENCLATURE.

TABLE DES TITRES.

PATHOLOGIE.

INTRODUCTION........................Page 1
SECTION PREMIÈRE. *De la Symptomatologie* ou *Doctrine des Symptômes*........................11
CHAP. I. *Des Symptômes généraux*........................14
ART. I. *De l'Athermasie* ou *Excès de chaleur*........17
ART. II. *De la Phriciasie* ou *Froid morbifique*........24
ART. III. *De la Dysphorie* ou *Anxiété*........27
ART. IV. *De la Dyspnée* ou *Difficulté de respirer*...30
ART. V. *De l'Anorexie* ou *Répugnance pour les alimens et des nausées qui souvent l'accompagnent*........33
ART. VI. *De la Polydipsie* ou *Soif excessive*.... 35
ART. VII. *Du Knesme* ou *Prurit*........36
ART. VIII. *De l'Algie* ou *Douleur*........37
ART. IX. *De l'Agrypnie* ou *Insomnie*........41
ART. X. *Du Carus* ou *de l'Assoupissement*........43
ART. XI. *De l'Adynamie* ou *Faiblesse*........45
ART. XII. *Du Spasme* ou *Etat convulsif*........49
ART. XIII. *De l'Anasthésie* ou *Insensibilité*........52
ART. XIV. *De l'Hyperasthésie* ou *Sensibilité excessive*........54
ART. XV. *De la Paraphrosynie* ou *Délire*........56
CHAP. II. *Des Symptômes locaux*........59
ART. I. *Des Symptômes locaux qu'on peut rapporter aux sens internes ou facultés de l'ame*........ibid.
ART. II. *Des Symptômes locaux qu'on peut rapporter aux sens externes*........61
ART. III. *Des Symptômes locaux qu'on peut rapporter aux différens appétits*........62
ART. IV. *Des Symptômes locaux qu'on peut rapporter aux sécrétions*........64
ART. V. *Des Symptômes locaux qui ont rapport aux excrétions*........69
ART. VI. *Des Symptômes locaux qui ont rapport aux actions*........71
ART. VII. *Des Symptômes locaux relatifs aux changemens de forme et de couleur de l'extérieur du corps*........77
ART. VIII. *Des Symptômes locaux relatifs à ce qui trouble la situation et la connexion des organes*........79
ART. IX. *Des Symptômes dérivés de la destruction de texture et consistance des parties*........81

CHAP. III. *Des Symptômes sexuels*..................82
ART. I. *Des Symptômes propres aux hommes*.....ibid.
ART. II. *Des Symptômes propres aux femmes*.......84
CHAP. IV. *Des Symptômes propres aux enfans*........89
SECTION DEUXIÈME. *De la Nosologie* ou *des Maladies qu'on rapporte à la réunion de plusieurs Symptômes simples*..............................91
CHAP. I. *De la disposition des maladies en classe, ordre, genre et espèces, d'après leurs symptômes*..........92
CHAP. II. *Des diverses dénominations données aux maladies, par les auteurs, et de leur signification*............100
SECTION TROISIÈME. *De l'Aitiologie* ou *Doctrine des causes des maladies*..............................111
CHAP. I. *Des puissances morbifères hors de l'organisme*.116
ART. I. *Des qualités morbifères de l'air, considérées comme causes de maladies*..............................117
ART. II. *Des quantités et qualités morbifères des substances alimentaires*..............................126
ART. III. *Des substances vénéneuses, considérées comme causes morbifères*..............................131
ART. IV. *Des Passions de l'ame, considérées comme causes morbifères*..............................137
ART. V. *De quelques autres causes morbifères extérieures qu'on ne saurait ranger dans les articles précédens*..140
CHAP. II. *Des causes morbifères nées dans l'organisme*.141
ART. I. *Des erreurs dans le mouvement et le repos*..142
ART. II. *Des erreurs dans le sommeil et la veille*...144
ART. III. *Des erreurs dans les sécrétions et excrétions*.146
ART. IV. *Des substances calculeuses et autres corps solides, considérés comme cause intérieure morbifère*....150
ART. V. *Des animaux ou insectes qui, nés ou introduits au-dedans du corps, peuvent être regardés comme causes morbifères*..............................154
CHAP. III. *Des puissances morbifères, en tant que dérivées de l'augmentation ou de la diminution des propriétés des solides*..............................159
ART. I. *Des propriétés de la fibre, considérées comme cause morbifère*..............................160
ART. II. *Des diverses affections des solides vasculaires, considérées comme causes morbifères*...........162
ART. III. *Des affections du système nerveux, considérées comme causes morbifères*...................166
ART. IV. *Des diverses affections du système celluleux, considérées comme causes de maladies*.........167
CHAP. IV. *Des puissances morbifères contenues dans les*

premières voies..........169
CHAP. V. *Des puissances morbifères contenues dans les secondes voies*..........173
SECTION QUATRIÈME. *De la Séméïologie* ou *de la Doctrine des signes*..........182
CHAP. I. *Des signes que les différens états du pouls présentent*..........183
CHAP. II *Des signes pris de la respiration*..........201
CHAP. III. *Des signes qui, d'après les apparences du visage, de la langue et de tout l'extérieur du corps, manifestent un désordre dans le système nerveux*..........207
CHAP. IV. *Des signes que les diverses hémorragies, éruptions, ulcérations et autres apparences extérieures du corps fournissent*..........215
CHAP. V. *Des signes pris de l'Aimoscopie* ou *inspection du sang*..........222
CHAP. VI. *Des signes qu'on peut tirer de l'Ouroscopie* ou *inspection des urines*..........227
CHAP. VII. *Des signes pris des diverses apparences des sueurs*..........238
CHAP. VIII. *Des signes pris des divers états des selles, des vomissemens et de l'expectoration*..........241
SECTION CINQUIÈME. *De la Métabolélogie* ou *de la conversion des maladies les unes des autres, et des divers changemens qui leur surviennent*..........251
CHAP. I. *De l'Epigénèse*..........253
ART. I. *De l'Epigénèse qui provient du caractère de la maladie*..........255
ART. II. *De l'Epigénèse qui provient de causes accidentelles non prévues*..........257
ART. III. *De l'Epigénèse occasionné par le développement d'un virus*..........260
CHAP. II. *De la Métaptose*..........263
ART. I. *De la Métaptose qui provient de la nature de la maladie*..........266
ART. II. *De la Métaptose par causes accidentelles*..........268
CHAP. III. *De la Métastase*..........270
ART. I. *De la Métastase salutaire et de la crise qui la détermine*..........271
ART. II. *De la Métastase fâcheuse*..........280
ART. III. *De la Métastase dans les maladies chroniques*..........284

THÉRAPEUTIQUE.

INTRODUCTION..........289

SECTION PREMIÈRE. *De la Diététique ou du choix des six choses non naturelles, considéré comme premier moyen de guérison* 306
CHAP. I. *Du Régime qu'on doit faire observer dans les maladies aiguës* 317
CHAP. II. *Du Régime à prescrire dans les maladies chroniques* 319
SECTION DEUXIÈME. *De la Pharmaceutique ou des Médicamens, considérés comme second moyen de guérison.* 330
CHAP. I. *De l'art de formuler ou de disposer les médicamens pour remplir les indications médicales* 334
CHAP. II. *De la manière générale d'agir des médicamens* . 339
CHAP. III. *De la division médicale des substances médicamenteuses et des médicamens des trois règnes qui s'y rapportent* 344
ART. I. *Des médicamens altérans et évacuans* . . . . . ibid.
TABLE GÉNÉRALE *de la Matière Médicale, dans laquelle les médicamens sont rangés selon les indications qu'on leur suppose devoir remplir* 346
ART. II. *Formules propres à remplir les indications générales rapportées dans la table précédente* 362
SECTION TROISIÈME. *De la Chirurgie ou des opérations, considérées comme dernier moyen de guérison* 404
CHAP. I. *De la Synthèse ou des opérations où l'on réunit ce qui est divisé* 408
CHAP. II. *De la Diérèse ou des opérations dans lesquelles on sépare ce qui est uni* 409
CHAP. III. *De l'Exérèse ou extraction des substances étrangères* 410
CHAP. IV. *De la Prothèse ou addition de ce qui manque au corps pour remplir une fonction* 411
SECTION QUATRIÈME. *De la Pratique ou de l'emploi des précédens moyens de guérison pour remplir les principales indications* 413
CHAP. I. *Des méthodes générales de guérison applicables aux désordres du système vasculaire, notamment à l'augmentation de son mouvement* 415
ART. I. *De la Saignée et autres moyens analogues propres à diminuer la quantité du sang* 416
ART. II. *Des Cathartiques ou Purgatifs* 427
ART. III. *Des Lavemens ou Clystères et des Suppositoires* 437
ART. IV. *Des Emétiques ou Vomitifs* 439
ART. V. *Des Sédatifs et autres moyens qu'on peut encore regarder comme propres à tempérer le trop grand mouve-*

ment du systême vasculaire 448

CHAP II. *Des Méthodes générales de guérir, relatives à la diminution et à la suspension de mouvement dans le systême vasculaire* 452

ART. I. *Des Stimulans* ou *Remèdes internes qui, en agissant secondairement sur le systême vasculaire, en suscitent l'action* 453

ART. II. *Des Stimulans* ou *Remèdes externes qui agissent localement avant de susciter l'action vasculaire* ... 456

CHAP. III. *Des Méthodes générales de guérir, relatives aux désordres du systême nerveux* 465

ART. I. *Des Anodins* ou *Remèdes propres à dissiper la douleur* 466

ART. II. *Des Antispasmodiques* 471

ART. III. *Des Toniques* ou *Corroborans* 476

CHAP. II. *Des Méthodes générales de guérir, relatives à la correction des matières nuisibles dans les premières et secondes voies* 485

ART. I. *Des Méthodes curatives qui ont rapport à la saburre des premières voies* 487

ART. II. *Des Méthodes curatives qui ont rapport à l'état des humeurs dans les secondes voies* 489

CHAP. V. *Des Méthodes générales d'augmenter les sécrétions et les excrétions particulières, et de les restreindre lorsqu'elles sont excessives* 493

ART. I. *Des Ptarmiques, des Sialagogues et des Expectorans* 494

ART. II. *Des Galactophores, des Emménagogues et des Spermatopoiétiques* 498

ART. III. *Des Diurétiques* 501

ART. IV. *Des Diaphorétiques* 504

ART. V. *Des Méthodes de restreindre les sécrétions par les astringens* 507

CHAP. VI. *Des moyens qu'on pense ne pouvoir se rapporter à aucune des classes précédentes, et qu'on désigne communément sous le nom de Spécifiques* 511

FIN DE LA TABLE DES TITRES.

TABLE GÉNÉRALE
DES MATIÈRES.

A

	Tom.	pag.
ABSORBANS. Médicamens ainsi désignés ; quels ils sont et leur action	II.	509
Maladies où ils peuvent avoir leur application		ibid.
ABSORPTION. Définition de cette propriété	I.	120
Sa connaissance remonte à la plus haute antiquité		ibid.
Premières expériences de Swamerdam pour la prouver		121
Kau-Boërrhaave, Meckel, Haller pensent qu'elle s'opère par les veines		ibid.
Opinion contraire de Bartholin et de Hunter.		122
Expériences de ce dernier à ce sujet		ibid.
Ne s'opère point par les bouches veineuses		ibid.
Vaisseaux destinés à cette fonction		ibid.
En quel état la lymphe se trouve dans le sang		124
Racines extérieures des absorbans		125
A lieu pour les fluides comme pour les solides et les liqueurs		ibid.
Mécanisme par lequel elle s'exécute		126
Progression de l'humeur absorbée		ibid.
Diffère à raison des âges de la vie et autres circonstances		127
ABSTINENCE. Observation d'Hippocrate sur ce point	II.	311
ACCOUCHEMENT. Ce qu'on entend par cette dénomination	I.	395
Contractions expulsives qui ont alors lieu dans la matrice		ibid.
Douleurs qui le précèdent et l'accompagnent, mouches		ibid.
Distinguées en vraies et en fausses		ibid.
Formation de la poche		397
Couronnement		ibid.

Tom. pag.
Rupture des membranes............... I. 397
Partie que l'enfant préſente alors......... *ibid.*
Mouvement de la tête............... 398
Fin du travail................... *ibid.*
Phénomènes qui accompagnent la délivrance et la ſuivent.................. *ibid.*
Pourquoi arrive au neuvième mois de la groſſeſſe.................... *ibid.*
Cauſes qui le déterminent à cette époque... *ibid.*
La plus probable................. 400
Préſomption ſur les cauſes alléguées par les auteurs................... 401
Ce qu'on entend par vrai travail......... II. 36
Phénomènes qui lui ſuccèdent.......... *ibid.*
ACTION MUSCULAIRE. Phénomènes qui l'accompagnent..................... 314
ACRIMONIE. Doctrine de Gaubius ſur ſes eſpèces. 175
Ses effets généraux............... 176
L'acide...................... *ibid.*
L'alcaline..................... 177
La putride..................... 178
La muriatique................... 179
L'ammoniacale.................. *ibid.*
Leurs égoûts................... 180
ADYNAMIE. Définition de ce ſymptôme...... 45
Particulière à pluſieurs fièvres.......... *ibid.*
Ne doit point être confondue avec l'accablement.................... *ibid.*
Époques où elle ſe manifeſte dans les maladies aiguës................. 46
Symptômes anomaux auxquels elle donne lieu 47
Explication qu'en ont donnée les auteurs... *ibid.*
Cauſes éloignées................. 48
Maladies auxquelles ce ſymptôme eſt toujours allié.................... *ibid.*
AGRYPNIE. D'où elle dérive............ 42
Théorie de cet état, maladies où on l'obſerve, cauſes et ſuites fâcheuſes....... 43
AIMOSCOPIE. Lumière que Baillou et Haën ont répandue ſur elle............. 149
Variation dans les apparences du ſang.... 223
Incertitudes, faits qui ſerviront de baſe... *ibid.*
Induction d'après les circonſtances contraires. 224
Lorſque le ſang eſt d'un rouge vif...... *ibid.*

	Tom.	pag.
Lorsqu'il est aqueux	II.	224
Diverses circonstances auxquelles il faut faire attention		*ibid.*
AÏTIOLOGIE. Doctrine des causes morbifères		111
La cause de la maladie est dans la connexion du principe avec l'événement		*ibid.*
Organes sur lesquels elle semble agir de préférence		112
Comment on peut la découvrir		113
Internes et externes		*ibid.*
Si les solides peuvent être affectés indépendamment des humeurs		114
Prédisposantes procathartiques		*ibid.*
Éloignées, prochaines		115
Résultats		*ibid.*
ALGIE. Symptôme morbifique difficile à caractériser		37
Son urgence dans beaucoup de cas		*ibid.*
Ses espèces caractérisées par différens noms		38
Rapportée à la trop grande tension des parties		*ibid.*
Opinions des auteurs sur sa cause prochaine		39
Cause plus probable		*ibid.*
Manière d'agir des causes qui produisent ce symptôme		40
Cas où il est sympathique		*ibid.*
Ses effets		*ibid.*
Indice d'une crise qu'il annonce		41
AIR. Sa définition d'après ses propriétés physiques	I.	16
Retiré des corps organisés, où il entre comme élément		17
Jour nouveau que les expériences jettent sur sa nature		*ibid.*
Composition de celui de l'atmosphère		19
Phlogistiqué ou mophète; sa composition		*ibid.*
Éprouve une altération dans la respiration		164
Assertions de Borelli, de Hales		*ibid.*
Expériences de Goodwyn à cet égard		165
Se combine avec le sang pour contribuer à sa couleur		166
Se décompose dans les poumons comme à un foyer incandescent		167
Parties qu'on doit regarder comme le *pabulum vitæ*		172
Est la matière de la voix		174

Tom. pag.

Modification qu'il éprouve dans le larinx; ses ventricules, la bouche, le nez...... I. 175
Matière du son...................... 261
Ses oscillations prouvées en pareil cas..... *ibid.*
Non interrompues par l'eau............. *ibid.*
De leur différence naît la diversité des sons. 262
Véhicule des odeurs.................. 270
Son action sur le corps................ 462
——— Dans la respiration............ 463
Le plus respirable.................... *ibid.*
Moyens d'en estimer la pureté.......... *ibid.*
Moyens de correction................. 464
Tems où l'atmosphère est le plus fourni d'air vital............................ *ibid.*
Moyens de connaître sa pureté........... 322
De la rétablir quand il l'a perdue........ 323
Variation de sa température............. 465
Corrompu; utilité des végétaux en pareils cas............................ *ibid.*
——— Des orages.................... 466
Lieux où il est le plus infect........... *ibid.*
Usé par la respiration de plusieurs personnes. 467
Exemples de ses mauvais effets.......... *ibid.*
Moyens de préservation............... 468
Intempéries........................ 470
Moyens de remédier à la chaleur......... 471
——— Au froid.................... *ibid.*
——— Aux hétérogénéités............. 472
Règles hygiétériques à son égard......... 473
Considéré comme cause morbifère........ II. 117
Sa pesanteur, sa légéreté, sa chaleur, son froid............................ 118
Sa sécheresse, son humidité............ 121
Qualités à lui procurer dans le traitement des maladies aiguës.................. 309
————— Des chroniques............ 320

AMILACÉE. Partie du froment qu'on désigne sous ce nom.......................... I. 480

AMNIOS. Seconde membrane de l'œuf........ 368
Humeurs qui suintent dans son intérieur... *ibid.*
Leur origine....................... 369
Ont-elles une qualité nutritive?...........
Passent-elles dans le fétus par la déglutition?
Probabilités sur leur usage............ *ibid.*

	Tom.	pag.
ANODINS. Propriétés de ces remèdes; leurs espèces	II.	466
ALIMENS. Moyens de réparation	I.	475
Substances destinées à réparer les pertes		ibid.
Désignés sous les noms de polychyles et oligochyles		478
Distingués en bons et mauvais		ibid.
Ne sont point les mêmes pour tous les hommes		479
Énumération et histoire d'un grand nombre pris du règne végétal		480
Motif de ceux qui croient que l'homme est né pour vivre d'animaux		488
Substances que contiennent les chairs		487
Quadrupèdes dont l'usage est le plus connu.		488
Les moins usités		ibid.
Les volatiles		489
Les œufs		490
Les poissons		ibid.
Les meilleurs		ibid.
Animaux vertébrés en donnent un moins succulent		491
Leurs préparations		492
Assaisonnement		493
Règles hygiététiques sur leur usage		504
Considérés comme causes morbifères	II.	126
Points généraux à envisager		ibid.
Circonstances morbifères dérivées de leur excès en plus		ibid.
En moins		127
De leurs qualités		ibid.
— Huileuse, corrompue		128
— Austère, acide, aromatique, sucrée		129
Choix qu'on doit en faire dans le traitement des maladies aiguës		309
Conduite d'Hippocrate à cet égard		310
Comment il adaptait l'observation de ses principes aux circonstances		312
Celle de ceux qui le suivirent		313
Meilleure conduite à tenir et bases sur lesquelles elle repose		314
Choix à en faire dans le traitement des maladies chroniques		321
ANŒSTHÉSIE. Privation du sentiment général;		

Tom. pag.
circonstances et maladie où on l'observe. II. 52
Générale ou particulière.................. 53
ANOREXIE. Répugnance pour les alimens; causes. 33
Maladies qu'elle accompagne ou précède... 34
ANTISPASMODIQUE. Médicamens qu'on désigne ainsi.............................. 471
Théorie et corollaire................. *ibid.*
Leur manière d'agir................... 473
Énumération des substances regardées comme telles.............................. *ibid.*
APPÉTIT. Ce qu'on entend par cette dénomination; d'où il dérive.................. 62
Susceptible d'augmentation, de diminution, de dépravation et d'abolition......... *ibid.*
ARIDITÉ. État opposé à l'intumescence........ 77
ARTÈRES. Opinion des Anciens sur leur usage... I. 40
Leur ensemble, considéré comme une suite de cylindres.......................... *ibid.*
Leur distribution et composition.......... 41
Leurs terminaisons....................... *ibid.*
Se dilatent et se contractent alternativement. 147
Mouvement latéral qu'elles impriment au sang............................... 148
Quelle est leur augmentation de diamètre.. 149
A peine sensible au miscroscope dans les capillaires............................ *ibid.*
ASTRINGENS. Comment ils agissent.......... II. 507
S'ils ont une action au-delà du lieu où ils sont appliqués...................... 508
Diffèrent selon leur degré de force...... *ibid.*
Cas où l'on a recours à eux.............. *ibid.*
ATHERMASIE. Chaleur morbifique............ 17
Faits singuliers relatifs à elle; part qu'y a l'influence nerveuse............... 18
Ses espèces.............................. 19
Ses causes générales et particulières....... 20
Ses effets................................ 22
Conséquences............................. 28
Considérée comme signe................... 219
ATTENTION. En quoi elle consiste, prolonge la sensation première................ I. 295
AUTOMATISME. Ce qu'on entend par ce terme.. *ibid.*
AVORTEMENT. Ses causes et phénomènes...... II. 85
AZOTE. Base solidifiable de la mophète....... I. 19

B.

	Tom.	pag.
Bains tièdes, regardés comme sédatifs, comment ils agissent	II.	451
Considérés comme antispasmodiques		476
Froids, indiqués comme corroborans		480
De vapeurs, *laconica*, aromatiques		481
Beurre. A beaucoup de rapport avec les huiles végétales	I.	74
Sa solidité due à l'oxigène qui lui est combiné.		*ibid.*
Bile. Sa nature		102
Propriétés chimiques et physiques		103
Regardée comme humeur digestive ; explication de ses effets		104
Opinion de Roux sur son usage		*ibid.*
Sa sécrétion et sa marche pour se rendre dans la vésicule ou le duodenum		204
Causes qui en déterminent l'évacuation		206
Son usage dans la chylification		*ibid.*
Boissons. La plus naturelle à l'homme est l'eau.		494
Celles substituées par l'art		500
Regardées comme causes morbifères	II.	130
Bouche. Histoire de cette partie et des organes qu'elle renferme	I.	181
Bouillons. Espèces et usages	II.	318

C.

	Tom.	pag.
Café. Genre de boisson usitée en Arabie et en Europe	I.	498
Personnes à qui elle convient et celles à qui elle ne convient pas		499
Calculs. Parties où ils se rencontrent	II.	150
Histoire de ceux que forme l'urine, et classe où ils sont rangés		151
Les biliaires et les stercoraux		153
Symptômes auxquels ils donnent lieu		154
Calmans. Remèdes qui ont cette vertu		448
Calorique. Ce qu'on doit entendre par ce terme	I.	11
Parties du corps humain où il abonde		16
Canal alimentaire. Ce qu'on entend par ce terme		180
Hépatique		205

Tom. pag.

Déférent................................ I. 334

CARUS. Symptôme morbifique opposé à l'insomnie................................ II. 43

Ses causes prochaines et éloignées........ ibid.

Maladies où l'on l'observe................ 44

CERVEAU. Son usage................ I. 108

Faits qui l'établissent................ ibid.

Ses mouvemens homochrones à ceux de la respiration................ 162

CHALEUR. Est un corps................ 13

Phénomènes qu'elle manifeste dans son développement................ 14

Quand elle s'appelle calorique................ ibid.

Diffère de la lumière................ ibid.

Apparences qu'offrent les corps qu'elle pénètre ou abandonne................ 15

Depuis l'état de solidité jusqu'à celui devapeur. 16

Sa formation dans l'acte de la respiration. 168

Explication de la chaleur animale................ 170

Variété dans les diverses classes d'animaux. 171

Distinction à établir sur elle................ II. 17

Part qu'a l'action nerveuse dans sa production. 18

Considérée comme signe................ 219

CHIRURGIE. Partie de la médecine, dont les moyens sont dans l'action de la main... 404

CHOCOLAT. Boisson usitée en Amérique, en Italie et en Espagne................ I. 499

Personnes à qui elle convient................ ibid.

CHOSES NATURELLES. Au nombre de six.... 3

Non naturelles................ 460

Contre nature. *Voyez* MALADIES.

CHYLE. Humeur la moins animalisée................ 71

Substances qu'il contient, susceptibles de coagulation................ 72

Varie à raison de la diversité des substances alimentaires................ 73

Considéré au microscope................ ibid.

Sa marche dans le système des vaisseaux lactés................ 201

CIRCULATION. Définition et théorie des anciens sur cette fonction................ 129

Servet jette une première lumière................ ibid.

Colombo et Césalpin lui donnent une plus grande vivacité................ ibid.

	Tom.	pag.
Harvée lui rend toute sa splendeur........	I.	130
Preuves qui l'établissent, la ligature, l'ouverture, l'injection des vaisseaux, l'autopsie......................		ibid.
De la mère à l'enfant..................		373
Comment elle a lieu chez le fétus........		386
Cœur. Premier agent de la circulation.......		132
Sa structure, ses fibres, ses vaisseaux, *etc.*		133
Jouit de deux mouvemens, la diastole et la systole		136
Phénomènes de ces actions chez les grenouilles.......................		137
Se raccourcit dans sa systole; explication..		138
Opinions des anciens et des modernes sur la cause de son mouvement, oubliées....		140
Celle de Haller adoptée.............		ibid.
Influence des passions..............		142
Combien de fois le sang le traverse dans un tems donné......................		143
Dissention des auteurs sur la force qu'il emploie		ibid.
Force initiale, aidée par une secondaire...		145
Résistances qui lui sont opposées.........		ibid.
Primum vivens et ultimum moriens. Raisons.		141
Coït. Époque où l'on peut s'y livrer.........		350
Phénomènes préliminaires; apparens chez l'homme.......................		ibid.
Les mêmes chez la femme.............		351
Émotions qui s'ensuivent chez l'un comme chez l'autre sexe.................		352
Symptômes morbifiques dérivés des erreurs où l'on tombe à son égard.........	II.	38
Combustion. Son explication..............	I.	18
Conception. S'opère par le mélange des semences de chaque sexe.............		353
Épigenèse, système de Buffon.........		353
Force essentielle de Wolf..............		354
Évolution, système de Graaf, Harvée et Haller......................		355
Confirmé dans le volvox..............		356
Évidente dans les chrysalides..........		357
Chez l'homme..................		358
Opinion des animalculistes sur le germe....		ibid.
— Des ovaristes...................		ibid.
Observations de Haller sur le jaune.......		359
		ibid.

Tom. pag.
Suscitation .... I. 360
Vivification par art.................... 361
Faits qui combattent l'évolution........... *ibid.*
Réponse 362
CONTRACTILITÉ. Phénomènes qui ont lieu par rapport à elle 62
Dérive de l'influence nerveuse et ne se manifeste qu'en certain tems................ 63
CONTRACTION. Contractilité mise en action... 314
Phénomènes qui l'accompagnent......... *ibid.*
Promptitude avec laquelle elle a lieu, sa force............................ 315
Partie de l'action destinée à surmonter l'effort des antagonistes.................. *ibid.*
Sa cause dans les nerfs................. 317
Dérive-t-elle d'une effervescence 318
CONTRE-INDICATION. Coïndication, corrépugnance, définition et explication....... II. 295
CORPS MUQUEUX. Substance qu'on désigne ainsi. I. 476
Abonde dans les végétaux 477
Est porté au plus haut point d'élaboration chez les animaux .... *ibid.*
CORROBORANT. *Voyez* TONIQUE.
CÔTES. Arcs osseux qui se développent sur l'épine, et par leur mouvement augmentent ou diminuent la cavité de la poitrine..... 156
Leur différente mobilité, et muscles qui remplissent leurs intervalles........... *ibid.*
COUENNE du sang ; paraît souvent dans celui qu'on tire des maladies inflammatoires.. II. 225
S'observe quelquefois dans d'autres....... *ibid.*
Sa formation .... *ibid.*
Quand elle annonce un événement heureux. 227
Le contraire......................... *ibid.*
CRACHATS. Maladies qu'ils jugent........... 248
Ce qu'ils indiquent.................... *ibid.*
Leurs apparences...................... 249
Expériences pour distinguer ceux qui sont purulens de ceux qui ne le sont pas.... 250
CRÊME. Composée de sérosité, de peu de fromage et de beaucoup de beurre....... I. 74
CRISE. Définition et idée des anciens sur cette opération de la nature............ II. 273
Leur doctrine sur les jours critiques....... 274

	Tom.	pag.
Humeurs élaborées par elle	II.	275
Salutaire		276
Praticien doit en être le contemplateur		277
CURE. Radicale, palliative, prophylactique		298
CYSTIDES. Tumeurs que Sauvages range sous cette dénomination		79

D.

DÉFLAGRATION. Son explication	I.	18
DÉGLUTITION. Histoire des organes qui servent à cette fonction		185
Son explication		*ibid.*
Action du larinx		*ibid.*
Du pharinx		186
Mouvemens homochrones qui ont lieu dans l'arrière-bouche		*ibid.*
DÉLIRE. Ce qu'il suppose	II.	56
Considéré comme signe		207
DÉLITESCENCE. Ce qu'on désigne ainsi	I.	279
DENTS. Leur structure chez l'homme comme chez tous les animaux		417
Succession dans leur apparition		418
Phénomènes qui la devancent et la suivent		*ibid.*
D'où dérivent les douleurs qui l'accompagnent		419
Formation de l'émail		*ibid.*
Incisives paraissent d'abord		420
Chûte des premières		*ibid.*
DIAPHORÉTIQUES. Incertitude où l'on est sur leur action	II.	504
Observations à leur égard		*ibid.*
Maladies aiguës où ils conviennent		505
Poudre de James		*ibid.*
De Dower		506
Maladies où l'on compte sur eux comme moyen principal		*ibid.*
Les plus forts en pareils cas		*ibid.*
DIAPHRAGME. Sa structure	I.	157
Nécessité de son action dans la respiration		160
Premier moteur de l'inspiration		*ibid.*
Reçoit une influence nerveuse des nerfs phréniques		*ibid.*
Comment en agissant il agrandit le dia-		

	Tom.	pag.
mètre perpendiculaire de la poitrine....	I.	160
DIÉRÈSE. Opération dans laquelle on sépare ce qui est uni..........................	II.	409
Générale, particulière................		*ibid.*
DIÉTÉTIQUE. Consiste dans le choix des six choses non-naturelles		306
Si l'on peut guérir les maladies par elle seule.		*ibid.*
DIGESTION. A occupé de tout tems les philosophes	I.	190
Tentatives de Rhédi et de Borelli pour l'expliquer		*ibid.*
Expériences de Réaumur sur les oiseaux à gésier		191
— A estomac membraneux............		192
Ultérieures découvertes de Spallanzani....		193
Action des sucs dissolvans.............		*ibid.*
Fermentation, putréfaction et trituration rejetées		*ibid.*
En quoi consiste la dernière, en la supposant admise........................		*ibid.*
Influence de la chaleur................		*ibid.*
DIURÉTIQUES. Remèdes destinés à procurer une abondante sécrétion d'urine...........	II.	501
Distingués en froids et en chauds.........		*ibid.*
Maladies aiguës qui en requièrent l'usage...		*ibid.*
Ceux qu'on préfère..................		502
Ceux que demandent les maladies chroniques		*ibid.*
DRASTIQUES. Ceux qu'on emploie communément, et en quel cas...............		427
DYSPHAGIE. Quelles affections ce symptôme accompagne		75
DYSPHORIE. En quoi consiste cet état........		27
Phénomènes qui accompagnent ce symptôme.		28
Maladies où elle se rencontre...........		*ibid.*
Ce qui la produit..................		*ibid.*
Maladies qu'il caractérise.............		29
La fébrile moins dangereuse que l'organique.		*ibid.*
DYSPNÉE. Multitude de causes qui peuvent la produire........................		30
Vices de l'air.....................		*ibid.*
Des conduits......................		31
De l'extérieur et de l'intérieur de la poitrine.		32
Maladies où ce symptôme prédomine.....		33

E.

	Tom.	pag.
EAU. Sa définition actuelle, d'après ses qualités physiques	I.	20
Réduite en gaz, est un des plus grands combinateurs de la matière		*ibid.*
Opinion d'Helmont, sur sa conversion en terre		*ibid.*
— Des modernes, sur sa conversion en air.		*ibid.*
Expériences de Lavoisier à ce sujet		*ibid.*
Composée d'environ six parties d'oxigène et d'une d'azote		40
Nouveau jour que cette notion jette sur la putréfaction, la calcination, la végétation, l'animalisation, la formation des sels, l'évaporation, *etc.*		22
Partie d'où l'on en retire plus ou moins		*ibid.*
La meilleure pour l'usage		495
Excellence de celle de la Seine		496
Utilité de cette boisson		*ibid.*
Les mauvaises		497
Moyens de les purifier		*ibid.*
Minérales	II.	479
ÉJACULATION. Phénomènes qui l'accompagnent.	I.	343
Peut se faire à différentes fois rapprochées.		*ibid.*
Considérée comme cause morbifère	II.	83
ÉLECTRICITÉ. Regardée comme stimulant		464
Bains, étincelles		*ibid.*
ÉLÉMENS. Ce qu'on entend par ce terme, en physique comme en physiologie	I.	5
Définition de Fernel		*ibid.*
Philosophes partagés d'opinion sur leur nombre		*ibid.*
Quaternité établie par Pithagore, soutenue par Aristote et Zénon, changée par Paracelse, réduite à deux principes par Bécher, et entiérement renversée par les expériences modernes		6
Substances qu'on doit regarder comme les plus simples		8
EMBRION. Époques où ce nom convient à l'homme		375
Phénomènes qui accompagnent ce développement		376

Tom. pag.

Langage de la raison, nécessaire dans leur explication .... I. 376
Mode simple sous lequel la vie peut subsister. 378
Apparition des diverses humeurs 379
Formation et apparition des solides ..... ibid.
Celle des fibres, des membranes, du tissu cellulaire, expliquées 380
Des os, des viscères 381
Part qu'a le cœur dans tous ces phénomènes 382
La lenteur de ses actions dans les premiers momens de la fécondation, remplacée bientôt par une très-grande accélération. ibid.
Augmentation en volume 383
Apparition des os, des viscères, des organes sensitifs, reproductifs, digestifs et autres à ce premier développement .... ibid.
Structure des organes de la circulation ... 384
ÉMÉTIQUES. Cas où ils sont indiqués .... II. 439
Leur affinité avec les purgatifs 440
Comment ils deviennent diaphorétiques ... ibid.
Leur premier effet 441
Circonstances où leur usage est préférable à celui des cathartiques .... I. 441
Pratique de Sydenham à leur égard 442
Leur usage dans les fièvres dyssentériques, angineuses 443
Leur effet point borné à l'estomac 444
Leurs avantages dans nombre de maladies chroniques 445
Substances les meilleures connues telles; ipécacuanha, tartrite antimonié de potasse. ibid.
Attention qu'il faut avoir dans leur prescription .... ibid.
Cas où il ne convient point de les prescrire. 446
Manière d'en modérer les effets trop violens. 447
EMMÉNAGOGUES. Leur vertu ne peut être admise que d'après les circonstances 499
Leur variété d'après les différens cas 500
EMULSIONS. Leur usage 450
ENFANT. D'où lui vient cette dénomination ... I. 415
Sa naissance, et changement qui survient chez lui 402
Effet de la première impression de l'air sur

Tom. pag.

lui.......................... I. 402
Causes qui chez lui déterminent la première inspiration.......................... 430
Cas où elle n'a point lieu.......................... 404
Développement successif du poumon à chaque inspiration.......................... *ibid.*
Erreur de ceux qui croient que le poumon gauche se développe plus tard que le droit.......................... *ibid.*
Phénomènes qui succèdent à la ligature de son cordon.......................... 405
Premier desir qu'il manifeste.......................... 414
Ses premières sensations.......................... 416
Phénomènes qui accompagnent son développement.......................... 417
Changemens qui s'annoncent à la puberté. 422
ÉPIGÉNÈSE. Définition.......................... II. 253
Faits qui l'établissent.......................... *ibid.*
Maladies où on l'observe.......................... 254
Celle qui provient du caractère de la maladie.......................... 255
— De causes accidentelles, de l'air, des erreurs dans le régime.......................... 258
— Du développement d'un virus, maladies qui y donnnent lieu.......................... 261
EPISPASTIQUES. *Voyez* VÉSICATOIRES.
ÉRECTION. Dérive d'une réplétion dans les vésicules séminales.......................... I. 342
Cause accessoire et phénomènes.......................... *ibid.*
ESPRITS. Substances qu'on désigne ainsi.......................... 106
L'atmosphère en est le grand magasin... *ibid.*
Trachées, ouïes et poumons formés pour établir le commerce entre les divers animaux et le milieu où ils vivent.......................... *ibid.*
Fluides qui passent par ces voies.......................... 107
Matière électrique rangée dans cette classe. *ibid.*
ESTOMAC. Sagesse de la nature dans sa disposition, considérée dans quelques classes d'animaux.......................... 187
Sa structure chez l'homme.......................... 188
Idée d'Helmont sur ses fonctions.......................... 189
Actions des fibres charnues qui le composent. *ibid.*
Causes auxiliaires, dérivées des influences nerveuses.......................... *ibid.*

	Tom.	pag.
ÉTERNUEMENT. Celui qu'on doit regarder comme symptôme, et cas où il a lieu..........	II.	73
EXANTHÈMES. Considérés comme signes. Distinction à établir.....................		217
EXCRÉMENS. Raison pourquoi on leur donne le nom de matière fécale...............	I.	216
Apparences qu'ils offrent..................		ibid.
Leur nature non homogène..................		ibid.
Analysés par Homberg......................		217
Circonstances où leur évacuation est regardée comme symptôme morbifique..........	II.	69
Comme causes de maladies..................		146
EXCRÉTION. Évacuation d'une humeur hors de ses réservoirs.......................	I.	235
Se fait spontanément dans les réservoirs simples..............................		ibid.
Résulte de la simultanéité de plusieurs actions dans les composés, comme la vessie....		ibid.
— la vésicule du fiel......................		151
— les vésicules séminales.................		351
Évacue les matières et humeurs surabondantes et nuisibles.....................		529
— celles des selles........................		ibid.
— de la transpiration.....................		531
— des urines............................		533
— du sperme............................		534
— des règles.............................		536
Règles hygiététiques......................		ibid.
Vices constituant divers symptômes morbifiques................................	II.	83
EXERCICE. Celui qui convient dans les maladies chroniques........................		327
EXÉRÈSE. Extraction des substances étrangères..		410
EXHALATION. Comment elle s'opère.........	I.	127
Mécanisme aidé par la force trusive du cœur..................................		ibid.
Sa matière, désignée sous le nom de sueur, de transpiration.........................		86
Variété d'après plusieurs circonstances.....		127
Considérée comme cause morbifère.......	II.	148
EXPECTORANS. Remèdes qu'on désigne ainsi; leurs effets varient......................		497
Quand ils conviennent.....................		ibid.
Conduite d'Hippocrate dans leur usage....		ibid.

	Tom.	pag.
EXPECTORATION. Signes nombreux qu'on en peut déduire	II.	248
EXPÉRIENCE. A quoi elle sert dans la pratique.	I.	XXV
Doit être liée à l'observation		ibid.
Danger d'entrer dans la pratique sans ces deux guides	II.	413
EXPIRATION. Son mécanisme, et comment elle succède à l'inspiration	I.	161
Effets qui s'ensuivent sur les poumons et le cerveau		162
Difference de l'air qui sort alors d'avec ce qu'il était auparavant		ibid.
Estimation de la quantité de vapeurs qu'on rend pendant qu'elle a lieu		163

F.

FACE HIPPOCRATIQUE. Sa description	II.	212
FAIM. Sentiment naturel qu'on désigne ainsi	I.	286
Circonstances qui le déterminent		287
Suites fâcheuses de son trop long prolongement		ibid.
Causes rapportées à trois		ibid.
Moyens pour l'appaiser		288
Les erreurs où elle mène, regardées comme symptômes morbifiques	II.	63
FER. Son usage		339
FEU. Considéré comme combiné ou non combiné	I.	10
Définition des philosophes dans ce dernier cas		ibid.
Doutes de Bacon à l'égard de ses attributs		ibid.
Combiné, phlogistique		11
Définition de Boërrhaave, prise de ses effets; inadmissible		ibid.
Composé de deux corps de nature différente		ibid.
FIBRE. Linéaire; se présente sous la forme de filet de la plus grande ténuité		32
Formée de l'agrégation de molécules d'une matière qui dérive des alimens		ibid.
Analysée par le feu et autres réactifs, paraît être composée de terre calcaire et de glutin		33

Tom. pag.

Celle qu'on devrait appeler similaire..... I. 33
——— Organique.................. ibid.
Plane; comment elle se forme............ 34
Comment elle se compose pour former les tendons, les ligamens, les aponévrôses, les membranes et le tissu cellulaire..... ibid.
Ses propriétés, désignées sous le nom d'organisme......................... 53
— Leur excès ou diminution, régardé comme cause morbifère.............. II. 160
FLUIDES GAZEUX. Propres à l'organisation animale. 115
Ceux contenus dans les grandes cavités, les ventricules du cerveau, le canal alimentaire........................... ibid.
——— L'estomac.................. 116
FLUIDE NERVEUX. D'autant plus difficile à connaître, qu'il est le lien de l'ame à la matière........................ I. 110
Conjecture sur son existence, prise de l'organisation du cerveau.............. ibid.
De divers phénomènes................. 111
Sa nature......................... 112
Comment il est présumé opérer.......... 114
FŒTUS. Époque où ce nom convient à l'homme.. 375
Sa position dans la matrice jusqu'au terme de l'accouchement................. 393
D'où elle dérive................... 394
Fait la culbute au huitième mois........ 395
FOIE. Organe sécrétoire de la bile......... 203
Structure......................... 204
Les divers vaisseaux qui y portent et en rapportent....................... ibid.
FONCTIONS. Ce qu'on entend par cette dénomination.......................... 118
Divisées en vitales, naturelles et animales.. ibid.
Meilleure division................... 119
Liaisons qu'elles ont entr'elles.......... ibid.
FORMULE. Ce qu'on entend par ce terme...... II. 334
Ingrédiens; base, adjuvant, correctif, excipient......................... 335
Manière de la faire................. 336
FROMAGE. Se durcit comme l'albumen cuit..... I. 74
Produits qu'il donne au feu............ ibid.
Acides végétaux ont peu d'action sur lui... ibid.

	Tom.	pag.
FRUITS. Aqueux, aigrelets, moëlleux, huileux..	I.	483
Manière de les conserver pour toutes les saisons..		*ibid.*
Leur emploi dans la pratique............	II.	318

G.

GALACTOPHORES. Propriété de ces remèdes; erreurs des anciens à leur égard..........		499
GAZ OXYGÉNÉ. Combinaison du calorique avec l'oxygène................................	I.	19
——— AZOTIQUE. Combinaison de la mophète avec le calorique..........................		*ibid.*
GÉNÉRATION. Définition, considérée philosophiquement chez tous les êtres...........		327
Succession des êtres, considérée dans la reproduction.....................................		328
Divers modes de reproduction...........		329
Parties de l'homme, qui servent à cette fonction; testicules, verge et dépendances...		330
Parties de la femme; vulve, vagin, matrice, trompes et ovaires..........		337
GLANDES. Histoire de celles qui servent aux sécrétions....................................		226
Acini qui les composent.............		228
Leur structure mise en évidence par l'injection, la macération.................		229
Lactifères..................................		411
Conglobées.................................		125
Signes pris de leur intumescence.........	II.	221
GLUTINEUSE. Partie glutineuse du froment.....	I.	479
GOUT. Son organe et sa structure............		273
Disposition du rameau lingual et du petit hyppoglosse..................................		*ibid.*
Tubercules..................................		274
Comment ils sont affectés dans cette sensation..		275
A quoi on la peut rapporter.............		*ibid.*
Son utilité chez l'homme................		276
GRAISSE. Sa densité due à un acide..........		100
Ses propriétés chimiques et physiques.....		*ibid.*
Ses usages..................................		*ibid.*
GROSSESSE. Phénomènes qu'elle offre dans ses divers tems..................................		391
Symptômes auxquels elle donne souvent lieu.	II.	85

H.

Tom. pag.

HÉMATOSE. Conversion des principes du chyle en sang........................ I. 202
A lieu dans les poumons................ ibid.
HÉMORRHAGIE. Considérée comme signe...... II. 215
Signes qui annoncent qu'elle aura lieu par le nez.......................... 216
Par les hémorrhoïdes ou la vulve......... ibid.
HIPPOCRATE. Ses qualités comme praticien.. I. xxiij
Ses écrits sont la source d'ou dérive la saine Médecine.................... ibid.
Sectateurs qu'ils lui attirent............ xxiv
Son respect envers ses maîtres, prouvé par son serment.................. xxvij
Son opinion sur l'organisation de l'homme. 4
Sur la conception...................... 353
HOCQUET. Provient d'un mouvement convulsif.. II. 74
Causes et maladies où il survient......... ibid.
HOMME. Comment il devint l'objet de la Médecine par la suite des tems............ I. xiij
Ce qu'il est, quant à son organisation.... 1
Vasculaire nerveux et celluleux.......... 39
Sous tel côté qu'on considère sa structure, on n'y voit ni commencement ni fin.... 4
Comparé au Prométhée de la fable par Bordeu.............................. 174
Supérieur aux autres animaux par la singulière émovibilité de ses sens........... 245
Phénomènes qui se manifestent chez lui aux différentes époques de sa vie......... 414
Pertes de substances qui ont lieu chez lui.. 284
Effets qui en dérivent.................. 285
Variation dans leur apparition........... ibid.
HUMEURS. Ce qu'on doit entendre par cette dénomination....................... 70
Sont dans un état de continuelle fluidité... 71
Se renouvellent continuellement.......... ibid.
Se distinguent en chyle, en sang et en celles émanées du sang................. ibid.
Ces dernières se divisent communément en récrémentitielles, excrémentitielles et récrémens-excrémentitiels............... 84
Par rapport à leur nature, en aqueuses, mu-

queuses,

	Tom.	pag.
queuses, gélatineuses et huileuses.......	I	85
Caractères des premières..................		*ibid.*
——— Des secondes...............		90
——— Des troisièmes..............		97
——— Des quatrièmes.............		99
Surcomposées..............................		88
Regardées comme puissances morbifères...	II.	173
Méthodes curatives, relativement à ces divers états..................................		489
Hydromel. Son emploi dans la pratique......		316
Hygiène. Partie de la Médecine où l'on traite des moyens conservatoires de la santé......	I.	455
——— Moins étudiée que les autres parties.		456
Auteurs qui en ont parlé les premiers.....		457
Travaux des modernes....................		458
Nécessité d'une surveillance publique.....		459
Développe tout ce qui a rapport à l'usage des six choses non-naturelles..........		460
Hyperæstésie. Excès de sentiment des organes.	II.	54
Effets qui s'ensuivent......................		*ibid.*
Maladie où elle a lieu.....................		55
Cause prochaine...........................		*ibid.*

I.

	Tom.	pag.
Imagination. Faculté de revenir sur les idées acquises pour s'en former d'autres.....	I.	296
Indicant. Définition et explication..........	II.	293
Indication. Rapport entre la maladie et les moyens de la guérir.....................		290
Se divise en conservatoire et en curatoire...		292
Générale, spécifique........................		*ibid.*
Indiqué. Définition.........................		293
Inspiration. Subordonnée à la volonté.......	I.	159
Déterminée par le sang en stagnation dans les poumons...........................		*ibid.*
Comment elle s'opère, et phénomènes qui l'accompagnent........................		160
Quantité d'air qui entre alors dans les poumons................................		*ibid.*
Progression du développement de ceux-ci...		*ibid.*
Contribue à la sensation de l'odorat.......		270
Intestins. Canal qui de l'estomac va aboutir à l'anus..............................		197

Tom. pag.
Grêles, sont les organes de la chylification. I. 197
Apparences et structure. 198
Leurs valvules facilitent la résorption ibid.
Leur action vermiculaire 199
Où commencent les gros 212
Cæcum, colon et rectum; organisation ibid.
Valvule de Bauhin ibid.
Phénomènes de fonctions 214
INTUMESCENCE. Définition; causes II. 77
IRRITABILITÉ. Définition de cette propriété des solides I. 57
Phénomènes qu'offrent ceux qui en jouissent. 58
N'est point en raison de l'élasticité et de la sensibilité ibid.
Moyens chimiques et mécaniques qui la mettent en jeu 59
Spécialement apparente sur les muscles et les parties musculaires 60
Où réside cette propriété 61
Phénomènes relatifs à ses degrés 62
Cause première des mouvemens du cœur 140
——— Principale de l'action musculaire 319

J.

JOURS CRITIQUES. Septenaires, contemplateurs, médicinaux II. 274
JUGEMENT. Ce qu'il suppose I. 299
Opération de l'ame en pareil cas ibid.

K.

KNESME. Sorte de démangeaison morbifique II. 36
Idiopathique ou sympathique ibid.
Maladies qu'il précède ou accompagne 37
Effets ibid.

L.

LAIT. Chyle; plus élaboré I. 73
Considéré au microscope ibid.
Se partage spontanément en trois substances. ibid.
——— Chimiquement par les réactifs acides. 74
Sa sécrétion 412
Considéré comme aliment 485
Considéré comme cause morbifère II. 149

	Tom.	pag.
Son usage dans le traitement des maladies chroniques	II.	322
LANGUE. La part qu'elle a dans la mastication et la déglutition	I.	182
Signes pris d'après son inspection	II.	211
LARMES. Leur nature	I.	85
Leur utilité		248
LAVEMENT. Employé comme suppléant les cathartiques	II.	437
Dans quels cas on peut y recourir		*ibid.*
Comme dérivatifs, calmans		438
LOCHIES. Ecoulement qui succède à l'accouchement		406
LOCOMOTION. Est l'indice de l'animalité dans les espèces où elle est à son plus petit terme	I.	309
Varie en force		310
Son organe; muscle et toute partie musculeuse		*ibid.*
Son utilité		321
LUMIÈRE. Existe par elle-même		11
Susceptible de combinaison avec les végétaux et les animaux, même avec certaines pierres		12
Unie aux corps, molécules à molécules		*ibid.*
Elle perd alors ses qualités, et ne les reprend que par l'ignition		13
Colore les végétaux, les acides minéraux, les huiles animales, certaines oxydes, et en rend plusieurs sapides et odorans		12
Diffère de la matière de la chaleur		14
Parties du corps avec qui elle entretient plus d'analogie, et comment elle s'en dégage		16
Singuliérement élastique		251
Sa réflection et réfraction		*ibid.*
LYMPHE. Ce qu'on entend par ce terme, et comment elle existe dans le sang		124

M.

	Tom.	pag.
MACÉRATION. Celle qui a lieu dans la bouche à l'égard des alimens		182
MALADIE. Ce qui caractérise cet état	II.	1
Difficulté d'en donner une bonne définition		2
Qualité d'une bonne		3
Erreur de la plupart des auteurs à ce sujet		4

Tom. pag.
Des anciens.......................... II. 5
Doléance de Sydenham.................. 6
Défaut de celles de Galien, de Sennert, de Gaubius et de Boërrhaave.............. 4
Doit être établie sur l'observation des phénomènes.............................. 6
Doctrine de Sydenham à ce sujet......... *ibid.*
Définition qu'on doit adopter............ 8
N'est point une erreur de la nature....... 91
Disposition en classe, ordre, genre et espèce.............................. 92
Doctrine de Sydenham à ce sujet.......... 94
Opposition de ses adversaires............ *ibid.*
Inconvéniens auxquels elle a quelquefois donné lieu.......................... 95
La meilleure distribution................ 96
Générales, locales, sexuelles............ *ibid.*
Héréditaires, congénérées, adventitielles... 101
Primitives, secondaires, pandémiques, sporadiques.......................... 103
Vraies, avec ou sans matières, internes, externes.......................... 104
Idiopathiques, sympathiques.............. 105
Aiguës, chroniques...................... 106
Continues, rémittentes, typiques, atypiques.............................. 107
Régulières, irrégulières, curables, incurables, salutaires........................ 108
Chirurgicales, primitives, par décidence... 404
Classes établies parmi les chroniques...... 285
Complication dont elles sont susceptibles.. 16
MAMELLES. Leur sympathie avec la matrice.... I. 408
Comparaison de leurs fonctions avec celles de ce viscère........................ 409
Apparences qu'elles offrent.............. 410
Comment et pourquoi le lait se porte vers elles après l'accouchement............ 412
Désordres et maladies.................. II. 86
MASTICATION. Son histoire............. I. 181
Nécessaire à la digestion................ 183
MATRICE. Sa structure.................. 338
Phénomènes qu'elle offre après la conception.............................. 389
Fibres charnues qui s'y développent....... 390

	Tom.	pag.
Membrane caduque qui la recouvre.......	I.	*ibid.*
Son ampliation..........................		391
Position de son orifice après la conception..		391
Ne perd rien pour fournir à tous ses accroissemens..........................		
Affections morbifiques...................		393
MÉDECIN. Connaissances qu'il doit avoir......	II.	87
Elles étaient moins nécessaires dans les premiers âges.........................	I.	xj
MÉDECINE. Ce qu'elle était dans les premiers tems..............................		xiij
Les mages de l'Assyrie et de la Chaldée en furent les premiers pères............		*ibid.*
Les Égyptiens divinisèrent ceux qui y eurent plus de succès.....................		xiv
Pæon, Esculape, Apollon et Mercure chantés par les Grecs comme auteurs........		*ibid.*
Comment elle devient dogmatique chez eux, et rationelle sous Hippocrate..........		*ibid.*
Devient systématique sous ses successeurs...		*ibid.*
Verbeuse sous Galien....................		xvij
Opprimée à la naissance de la chimie.....		*ibid.*
Mécanique sous Boërrhaave..............		*ibid.*
Animique sous Stahl.....................		xviij
Chimérique sous Mesmer..................		xix
Hypothétique sous Brown................		xx
Soumise à l'influence des astres par Paracelse, Mesmer..........................		xxij
Rapportée aux opérations de l'Archée par Helmont...........................		xiij
— de la statique et hydraulique par les Mécaniciens..........................		*ibid.*
— de la psychologie par les Stahliens......		*ibid.*
Sa splendeur maintenue au milieu du nuage des systêmes.........................		xiv
Forme un corps de doctrine qui a pour base l'observation et l'expérience..........		xvj
Ne doit être enseignée qu'aux personnes déjà disposées par l'étude des humanités et de la philosophie.........................		xviij
Sa division en théorique et en pratique....		xxvij
Principes reçus dans sa pratique..........		xxviij
Axiomes.................................	II.	200
MÉDICAMENS. Ce qu'on doit entendre par cette		202

Tom. pag.

dénomination .... II. 330
Diffère de l'aliment et du poison 331
Un des plus grands moyens de guérison pour l'homme instruit .... ibid.
Divisés en galéniques et en chimiques 332
En domestiques et en magistraux, en internes et externes 333
Circonstances nécessaires pour qu'ils aient leur effet 339
Qualités auxquelles on peut rapporter leurs vertus 340
Elles sont d'autant plus grandes, que les nerfs sur qui ils agissent, sont plus à nu 341
Modification qu'y apporte l'état des vaisseaux 342
Corollaires 343
Distingués en altérans et en évacuans 344

MEMBRANES. Sont formées par le tissu cellulaire et se résolvent en lui .... I. 36
Leur distinction .... ibid.

MÉMOIRE. Faculté de se représenter les choses absentes 296
Explication prise de la mécanique 297
Faits singuliers en ce genre 266
Comparaison de Condillac 297
La plus appréciable aux yeux du philosophe. 298

MÉTABOLÉLOGIE. Doctrine relative aux changemens qui surviennent dans le cours des maladies .... II. 251
Faits qui lui servent de base .... ibid.

MÉTAPTOSE. Diffère de l'épigénèse 263
Faits qui l'établissent 264
Survient dans les maladies humorales 265
Celle qui provient de la nature de la maladie. 266
Celle qui dérive de causes accidentelles 268
De l'impression de l'air .... ibid.
Des erreurs dans le régime; les médicamens. 269

MÉTASTASE. N'a lieu que dans les maladies humorales 270
Diffère de l'épigénèse .... ibid.
Quand elle est favorable 279
Salutaire; coction qui la précède 271
Fâcheuse; quand elle arrive 280
Viscères et parties sur qui elle se fait 281

	Tom.	pag.
La plus fâcheuse....................	II.	283
Celle qui a lieu dans les maladies chroniques.		284
Observée par divers auteurs...........		287
MÉTÉORISME. Signes qu'il peut offrir.........		214
MÉTHODE. Sa définition; comment on la suit...		299
MIXTES Pourquoi les Anciens leur ont donné ces noms......................	I.	25
Principes résultans de la combinaison de deux, trois ou quatre, ou plus des principes principiés ou primitifs..........		ibid.
Supposent une moins grande affinité ou tendance à l'union, que les élémens......		ibid.
Différence de la mixtion d'avec la tissure...		ibid.
Etat sous lequel ils se présentent..........		26
Leur identité reconnue entre les végétaux et les animaux......................		ibid.
Moyens que la chimie emploie pour les retirer...........................		ibid.
Apparences sous lesquelles on les trouve chez les animaux.......................		ibid.
Les aëriformes..........................		28
Se dégagent lors de la putréfaction........		29
Corollaires............................		30
MOUVEMENT. Nécessaire à l'homme.........		519
Son effet sur la circulation............		ibid.
Distingué en actif et en passif..........		520
Histoire du premier; course, chasse, jeux, &c...........................		ibid.
——— Du second; frictions, exercice en voiture, à cheval, *etc*..............		523
Règles hygiététiques.....................		357
Regardé comme cause morbifère..........	II.	96
——— PÉRISTALTIQUE. De l'estomac; dérive d'une succession d'action de ses fibres charnues............................	I.	189
Des intestins; n'a point échappé aux anciens...........................		199
Phénomènes...........................		ibid.
MUCUS. Ses propriétés physiques et chimiques..		90
Changemens spontanés qu'il éprouve.......		91
Parties qui en fournissent..............		ibid.
MUSCLE. Organe de la locomotion...........		310
Ventre, tête et queue; tendons aponévroses.		311
Fibres qui le composent; du genre des li-		

Tom. pag.

néaires ... I. 311
Diverſité d'opinion ſur leur ſtructure ... ibid.
Tiſſu, aréoles celluleuſes, membranes communes ... ibid.
Moyens d'union ... 312
Vaiſſeaux ; nerfs ... ibid.
Moyens d'inſertion ... ibid.
Son action et phénomènes qu'elle offre ... 314
Moyens que la nature a pris pour la favoriſer ... 316
Sa cauſe dans l'influence nerveuſe ... 317
Ultérieures conjectures ... 318
Phénomènes réſultans de la coopération de leur action ... 320

N.

NATURE. Ce qu'on doit entendre par ce terme en Médecine ... 2
D'où dérivent les phénomènes qui la conſtituent ... II. 116

NERFS. Solides deſtinés à porter par tout le corps la cauſe de la ſenſibilité et du mouvement. I. 46
Se préſentent ſous l'apparence de cordons blanchâtres et fibreux, ayant une certaine réſiſtance ... ibid.
Plus compoſés ... 47
Proviennent du cerveau et de la moëlle épinière ... ibid.
Leur entrée et ſortie des ganglions ... 49
Forment des plexus ... 50
Leur terminaiſon ... ibid.
Leur uſage ... ibid.
Portent l'impreſſion reçue des organes au ſenſorium ... 243
Conſidérés comme cauſe morbifère ... II. 166

NOSOLOGIE. Partie de la Médecine qui traite des maladies ou affections provenantes de la réunion de pluſieurs ſymptômes ſimples .. 91
Développement de ſa théorie ... ibid.

NUTRITION. Conſidérée de la manière la plus générale ... I. 178
Comparaiſon de Boërrhaave à ſon égard ... ibid.

O.

OBSERVATION. Son utilité dans la pratique ... I. xxv

	Tom.	pag.
Avantages que lui ajoute l'expérience......	I.	xxv
OBSTRUCTION. En quoi elle consiste, et espèces.	II.	163
ODORAT. Structure de son organe	I.	267
Son siége..........................		271
Molécules qui l'affectent.............		268
Recherches des chimistes sur leur nature...		269
Classes établies par les auteurs...		270
Disposition des nerfs qui sont affectés.....		271
Les nerfs sphéno-maxillaires y contribuent-ils?..............................		*ibid.*
Son utilité..........................		*ibid.*
ŒUFS. Germe fécondé, dégagé de son calice, et reçu dans la trompe de Falloppe.......		365
Descend dans la matrice et s'y fixe.......		*ibid.*
Obstacles qui s'opposent à son issue au dehors..............................		366
Peu apparent les deux ou trois premiers jours..............................		*ibid.*
Phénomènes qu'il offre à mesure qu'il devient plus sensible.................		*ibid.*
Floccons se rassemblent vers un lieu déterminé............................		*ibid.*
Ils sont vasculaires et tellement gorgés de sang, que tout l'œuf n'en semble être qu'un grumeau.........................		367
OPÉRATION. Dernier moyen de guérison......	II.	404
Tems relatifs (à l').................		405
Tems qui lui sont propres		406
Soins préliminaires, généraux...........		*ibid.*
— Relatifs à l'opération...............		407
A quoi toutes peuvent se réduire.........		408
Le malade doit y être disposé.		406
Qualités que doit avoir celui qui la pratique.		408
OPIUM. Regardé comme anodin............		467
Sa manière d'agir..................		*ibid.*
Accidens qu'il occasionne...............		*ibid.*
Moyens de correction.................		468
Son usage dans les fièvres nerveuses.......		469
——— Les intermittentes, inflammatoires.		*ibid.*
——— Dans les maladies spasmodiques...		470
Donné à hautes doses..................		*ibid.*
ORGANES. Leur formation...............	I.	50
Définition qu'en donne Avicenne		51
Leur disposition par paires.............		52

Tom. pag.

Connues par les chimistes sous le nom de tissus blancs . . . . I. 52
ORGANISME. Dérive de la vie des solides. 53
OSSIFICATION. Formation des os. 217
Variété dans la position des os, considérée chez les divers animaux . . . . *ibid.*
Puissance ossifiante des anciens. 118
Opinion de Malpighi, confirmée par les expériences de Duhamel. . . . . *ibid.* *ibid.*
Faits qui mènent à la vérité 219
Os soumis aux réactifs, par Hérissant. 220
Découverte due au miscrocope. . . . . *ibid.*
Considérés sur le cadavre 221
Parité de phénomènes entre l'ossification et la formation du cal. 222
Développement, considéré dans les os plats et longs 224
Inductions pour la pratique, prises de la théorie précédente. *ibid.*
OUÏE. Histoire de son organe. 258
Première partie ou oreille externe. . . . . *ibid.*
Pavillon, conduit, membranes du tambour. *ibid.*
Seconde partie; cavité de la caisse, labyrinthe, limaçon, vestibule, canaux demi-circulaires. 259
Effet des ondes sonores sur la première partie. 261
Continuation de l'impression sur la seconde. 263
Par la trompe d'Eustache et le conduit auditif interne. . . . . *ibid.*
Phénomènes expliqués dans le labyrinthe. . 264
Sensation. 266
Usage. . . . . *ibid.*
OURONOSCOPIE. Erreurs accumulées sur elle, depuis Hippocrate jusqu'à Langrish. . . II. 227
OURONOSCOPES. Leur ignorance; décret du collége de Londres sur eux. 237
OVAIRES. Leur organisation. . . . . I. 338
Changemens qui leur surviennent à l'époque de la puberté. 349
Après la fécondation. 363
Corps jaune; suite de la coïtion, et fente qui mène à son intérieur; sa nature. . . . . *ibid.*
Symptômes morbifiques qui leur sont relatifs. II. 87
OXYGÈNE. Substance qu'on désigne ainsi. . . . . . I. 19

	Tom.	pag.
Devient un stimulant pour le cœur.......	I.	172
Colore le sang comme les oxydes........		168
OXYMEL. Son usage dans la pratique.........	II.	317

P.

PAIN. Son excellence comme nourriture de l'homme........................	I.	480
Sa substance fournie par les triticés.......		479
Due à l'exacte combinaison de l'amilum et de la partie glutineuse...............		481
Son origine se perd dans l'antiquité.......		*ibid.*
En quoi consiste sa bonté..............		*ibid.*
PALPITATION. D'où elle provient............	II.	72
PANCRÉAS. Son organisation; analogue à celle des glandes salivaires...............	I.	208
Liqueur (du); comment s'y sépare.........		*ibid.*
Destiné à tempérer la trop grande activité de la bile.........................		*ibid.*
PARALYSIE. Définition de ce symptôme, et comme il succède à certaines maladies.........		76
PARAPHROSYNIE. En quoi elle consiste.......	II.	56
Sa cause immédiate...................		*ibid.*
Deux degrés à y observer..............		57
Idiopathique, sympathique et symptomatique.........................		58
PASSIONS. D'où elles dérivent, et leurs effets physiques sur le corps...............	I.	300
Explication qu'en donnent les auteurs.....		301
Cause déterminante d'un grand nombre de nos actions......................		538
Se manifestent au visage, et opèrent jusqu'à l'intérieur du corps...............		539
Effet de la joie, de l'amour, de la colère, de la tristesse, de la peur et de l'espérance.........................		540
Règles hygiététiques..................		546
Considérées comme causes morbifères.....	II.	137
PATHOLOGIE. Sa définition..............		1
PEPSIE. Action que les alimens subissent dans l'estomac......................	I.	187
PERCEPTION. Liée avec l'impression d'un sens affecté......................		291
L'ame seule perçoit, et non les organes; opinion de Cicéron..................		*ibid.*

Tom. pag.

Comment elle a lieu.................. I. 292

Erreurs où l'ame peut être.............. 293

Intermède du fluide des nerfs............ 292

L'ame ne perçoit pas toujours les objets tels qu'ils sont.................... 293

Ce qu'il faut considérer dans toute perception.......................... *ibid.*

Pétéchies. Signes propres à certaines maladies.. II. 217

Epoque et lieu où elles paraissent........ 218

Inductions qu'on doit en tirer.......... *ibid.*

Pharmaceutique. Partie de la Médecine qui traite des médicamens............ 330

Phlogistique. Dénomination du feu dans son état de combinaison............ I. 10

Phosphorescence. Disposition des corps, qui rend apparente la lumière qui leur est combinée.................... 13

Animaux en qui elle est naturelle......... *ibid.*

Phriciasie. Froid morbifique; quand doit être regardé comme morbifique........ II. 24

Maladies dans lesquelles on l'observe..... 25

Causes les plus reçues.............. *ibid.*

Considérée comme signe.............. 219

Physiologie. Son objet, son étymologie..... I. 2

Notions qu'elle suppose............. *ibid.*

Placenta. Masse vasculaire entre le chorion et l'amnios................... 371

Composition chez les animaux, chez l'homme.......................... *ibid.*

Comparable à une éponge............ 372

Ses vaisseaux vont-ils jusqu'à la matrice?.. *ibid.*

Ses sinus..................... *ibid.*

Son usage par rapport à l'enfant........ 374

Sert de *diverticulum* au sang de la mère.... 375

Plaie. Ordre de symptômes rangés sous cette dénomination générale.......... II. 81

Polydypsie. Soif morbifique............ 35

Sa cause...................... *ibid.*

Maladies où on la rencontre........... 36

Pores biliaires. Dénomination donnée au système des vaisseaux biliaires......... I. 205

Ils naissent des grains pulpeux du foie.... *ibid.*

Pouls. Ses causes.................. 148

Ses différences par rapport aux âges...... 149

	Tom.	pag.
Considéré comme signe	II.	189
Lieux où on le touche		191
Circonstances qui le font varier		*ibid.*
Observations importantes		192
Intermittent, dicrote, inégal		193
Vif et fréquent; dur		194
Mou, développé		195
Petit, faible		196
Indices à tirer de sa vivacité et de sa fréquence		*ibid.*
Composé		199
Variation partielle dans le rhithme		200
Ses rapports avec la respiration		201
POUMONS. Leur organisation	I.	154
Renfermés dans un espace qu'on appelle poitrine		156
Ils sont passifs dans la respiration		159
Leur série vasculaire		154
Quantité de sang qui y passe		163
Estimation des surfaces vésiculaires		*ibid.*
PRATIQUE. Définition; base sur laquelle elle repose	II.	413
Conduite de l'homme sage qui s'y livre		414
Points généraux auxquels on peut la rapporter		*ibid.*
PRINCIPES. Dénomination donnée aux élémens par les chimistes	I.	9
Distingués en prochains et en éloignés; les uns et les autres définis		*ibid.*
——— VITAL. Ce qu'on entend par ce terme		67
PROLAPSUS. Maladies qu'on doit ranger sous cette dénomination	II.	80
PROTHÈSE. Addition de ce qui manque au corps.		411
PTARMIQUES. Leurs propriétés, et quand ils ont l'effet sternutatoire		494
Circonstances où ils conviennent		495
Dénombrement et manière de les prescrire		*ibid.*
PUBERTÉ. D'où dérivent cet état et sa dénomination	I.	422
Epoque où elle a lieu		423
Phénomènes qui l'accompagnent		424
Conduite à faire tenir alors		550
PUISSANCES MORBIFÈRES. Variété de leurs actions	II.	116

Tom. pag.

Sont les causes les plus ordinaires des maladies........................ II. 117
——— STIMULANTES. Déterminent l'irritation.. I. 59
PURGATIFS. Substances qu'on désigne ainsi..... II. 427
Intentions qu'on se propose en les prescrivant........................ *ibid.*
Ils sont minoratifs ou drastiques......... *ibid.*
Pratique d'Hippocrate, relativement à leur usage........................ 428
Suivie par Sydenham..................... 431
Confirmée par d'autres auteurs............ 433
Ceux qui conviennent dans les cas de turgescence........................ 434
Regardés comme dérivatifs................ 435
Eccoprotiques, cholagogues, ménalagogues et panchymagogues................ 436

Q.

QUINQUINA. Son efficacité comme tonique.... 477
Dose du remède........................ *ibid.*
Est antiseptique........................ 478

R.

RAPPORTS. Considérés comme signe.......... II. 247
RATE. Sa composition...................... I. 207
A des usages relatifs à la sécrétion de la bile et à la digestion.................... *ibid.*
Concours de ses actions avec celles du foie. 208
RECTUM. Où il est placé, et sa structure..... 214
Action contractile de son sphincter......... 215
Comment elle est vaincue................. *ibid.*
RÉDUCTION. Ce qu'on entend par ce terme en Pathologie........................ II. 93
RÈGLES. Flux de sang auquel les filles et les femmes sont périodiquement assujetties..... I. 344
Epoque de leur première apparition; durée, source........................ *ibid.*
Périodicité; source d'où elle dérive...... 345
Opinion la plus probable.............. 347
Tems de leur cessation.................. 348
Symptômes qui dérivent de leur dérangement. II. 84
REPOS. Répare les accidens d'un trop grand mouvement........................ I. 527

	Tom.	pag.
Sa nécessité, ses effets, maux qui résultent d'un trop grand........................	I.	527
Considéré comme cause morbifique.......	II.	144
——— Comme moyen de guérison.....		318
RESPIRATION. Fonction propre à tout animal dont les humeurs circulent.....................	I.	152
Variété des moyens auxquels la nature a eu recours pour l'établir.....................		153
Comprend deux mouvemens distincts.....		*ibid.*
Dénomination que lui ont donnée les anciens, à raison de ses usages..........		158
Faits qui méritent considération dans la recherche de la cause.....................		159
Expériences de Vésale et de Hoock qui la confirment..........................		*ibid.*
Facilite la circulation..................		162
Parité établie entre la combustion et elle..		168
Végétaux respirent l'air carbonique.......		173
Insectes vivent dans l'atmosphère méphytisé.		*ibid.*
Conclusion philosophique prise de la disposition des organes qui servent à cette fonction.............................		*ibid.*
Signes qu'elle fournit...................	II.	201
Celle qu'on regarde comme naturelle.....:		*ibid.*
L'anhéleuse..........................		202
L'entrecoupée........................		203
La laborieuse, la stertoreuse............		204
Circonstances déceptives................		205

S.

	Tom.	pag.
SABURRE. Part qu'elle a dans la formation d'une maladie..........................		169
Acide, amère........................		170
Insipide, putride, rance................		171
Causes d'acrimonie....................		176
Circonstances qui les déterminent........		172
Méthodes curatives qui ont rapport à elle..		487
SAIGNÉE. Cas où elle est indiquée.........		416
Origine de cette opération...............		417
Pratiquée sur les artères, quand on peut y avoir recours.......................		*ibid.*
Règles à observer dans sa répétition.......		419
Pratique d'Hippocrate..................		420
Effet dérivatif, révulsif et spoliatif........		422

	Tom.	pag.
SALIVE. Sa nature	I.	87
Eprouvée par les réactifs		*ibid.*
Sa trop grande évacuation regardée comme cause morbifère		146
Qualité de cette humeur dans diverses circonstances		75
SANG. Homogène en apparence		76
Considéré au microscope		76
Varie en couleur; consistance et température chez les divers animaux		*ibid.*
Ce qu'il offre au microscope		*ibid.*
Variété d'apparence		77
Se coagule spontanément		78
Le caillot séparé de la sérosité, contient deux substances différentes, une partie colorante et une fibreuse		*ibid.*
Caractères de la première d'où lui vient sa couleur		*ibid.*
Caractères de la seconde; éprouvée par les menstrues chimiques		79
Est l'élément des chairs		82
Trois états sous lesquels on peut l'envisager.		*ibid.*
Principes prochains qui entrent dans sa composition		83
On n'y trouve aucun air développé		*ibid.*
Son mouvement progressif dans les séries vasculaires		144
Sujet à des retardemens inappréciables		145
Considéré comme cause morbifère	II.	173
Comment on distingue celui qui est mêlé aux urines		235
SANGSUES. Quand on doit y avoir recours		425
SÉCRÉTION. Définition de cette fonction	I.	226
Le sang est le fond d'où en est puisée la matière		*ibid.*
Plusieurs colatoires se suppléent		*ibid.*
Théorie fondée sur l'imbibition rejetée		227
Organes destinés à l'exécuter	I.	228
Elaboration préliminaire du sang à l'égard du foie		229
Retard dans la circulation, et effets qui s'ensuivent		230
Celle opérée dans la rate, le foie, le rein.		131
Points fondamentaux		231

Ultérieur

	Tom.	pag.
Ultérieur développement de cette doctrine..	I.	232
Marche de l'humeur séparée, différente dans les différens couloirs..................		233
Réservoirs destinés à la perfection de l'humeur............................		234
Cryptes, follicules, lacune, vésicule, vessie.		*ibid.*
Symptômes qui dérivent de leur erreur....	II.	64
Prévoyance de la nature..................		65
Augmentation, diminution, dépravation et aberration..........................		66
Symptômes qui dérivent des erreurs dans la retention et émission de l'humeur séparée.............................		67
Application de cette théorie.............		68
Méthodes de les augmenter, diminuer et restreindre.........................		507
SÉDATIFS. Pourquoi l'on donne ce nom à certains remèdes......................		448
Nitre, regardé comme un des meilleurs....		*ibid.*
Mixture de Rivière......................		449
Acide sulfurique........................		450
Huileux................................		*ibid.*
Bains tièdes............................		451
SELLES. Signes que peuvent offrir leurs différens états..........................		241
Quelles sont les meilleures..............		242
Blanchâtres, vertes.....................		*ibid.*
Mêlées de sang, noires..................		243
Glutineuses, argileuses..................		244
Aqueuses, solides.......................		245
SÉMÉIOLOGIE. Généralités sur cette partie de la Médecine........................		182
Jour qu'ont répandu sur elle Hippocrate...		*ibid.*
Galien, Prosper Alpin et autres.......		183
SEMENCE. Humeur *sui generis*.............	I.	93
Changemens spontanés qu'elle éprouve....		94
Apparence qu'elle offre, considérée au microscope............................		*ibid.*
Découverte de Spallanzani sur sa qualité fécondante..........................		95
Eprouvée par les réactifs................		96
Sa sécrétion et sa marche pour gagner les vésicules séminales.................		341
Son excrétion...........................		342

Tom. pag.

Parvient à l'ovaire par la trompe de Falloppe.......... I. 365

SENS EXTERNES. Proportionnés aux besoins qu'a l'animal de communiquer avec ce qui l'entoure.......... 244

Se développent à mesure du développement des organes.......... *ibid.*

Idées de Condillac à ce sujet.......... 245

Axiôme d'Aristote et de quelques philosophes.......... *ibid.*

Passage de Pope, relatif à la sublimité des sens.......... *ibid.*

Ce qu'ils ont pour commun apanage,..... 246

Leurs affections morbifiques.......... II. 61

SENS INTERNES. Définition; dérivent d'un choc particulier.......... I. 291

Leurs affections morbifiques produisent le vertige, le scotome, le somnambulisme ou l'amnésie.......... II. 60

SENSATION. Moyen de l'apprécier.......... I. 237

Distincte du sentiment.......... *ibid.*

Partie du corps la dernière affectée....... 238

Résultats dérivés de l'observation et de l'expérience.......... 239

Opinions des Stahliens sur elle.......... 240

SENSIBILITÉ. Propriété de la fibre nerveuse; d'où elle dérive.......... 63

La turgescence des terminaisons vasculaires en active la force.......... 64

Parties qui n'en sont point susceptibles.... *ibid.*

Parties qui en sont privées et qui en jouissent en certaines occurrences.......... 65

Observation sur celle des viscères.......... *ibid.*

Parties qui en jouissent le plus.......... *ibid.*

Les parties ne sont pas également sensibles à l'impression des mêmes objets....... *ibid.*

Variété des phénomènes, relative à la nature des puissances stimulantes.......... 66

SENSORIUM COMMUNE. Emporium ou centre de vie de Galien.......... 241

Opinions et expériences des modernes à ce sujet.......... *ibid.*

Réside dans la moëlle alongée.......... 242

SÉROSITÉ. Du lait; ses propriétés quand elle est

	Tom.	pag.
bien pure	I.	75
Sels qu'elle donne par l'évaporation		*ibid.*
— Du sang; ses propriétés physiques		70
Sa proportion avec la partie rouge		*ibid.*
Privée de tout aqueux, devient transparente comme le succin		79
Portion coagulable qui paraît être le passage du lait au sang		*ibid.*
Effet des réactifs sur elle		80
SIALOGOGUES. Ce qu'ils sont et quels ils sont	II.	495
Quand ils conviennent		496
SIGNES. Ne font pas toujours partie de la maladie		184
Les symptômes font partie des signes		*ibid.*
— Sont fondés sur les phénomènes de fonctions et de qualité		185
Diagnostiques, commémoratifs et prognostiques		186
SINAPISME. Définition; substances avec lesquelles on les forme		330
Maladies où il convient de les rendre plus efficaces, et quelles sont les substances qu'on leur ajoute en pareil cas		*ibid.*
SOIF. Siége de cette sensation	I.	289
Causes et moyens à leur opposer		*ibid.*
Maladies où l'on doit la considérer comme symptôme	II.	63
Maladies où elle manque		64
SOLIDES. Résultats de l'agrégation des mixtes	I.	31
Réduits à leurs plus petits termes, se présentent sous l'apparence lamelleuse ou fibreuse		32
Composant les vaisseaux		37
— Les nerfs		46
— Le tissu celluleux		34
Leurs forces mortes, affinité de cohésion, élasticité		54
Leurs forces vives, le ton, l'irritabilité, la contractilité et la sensibilité		56
SOMMEIL. Certains végétaux y sont sujets		304
Occupe une plus ou moins grande partie de la vie		*ibid.*
Genre de sensations qu'en produisent les approches		*ibid.*

Tom. pag.

Phénomènes . . . . I. 305
D'où il dérive . . . . ibid.
Réparateur des forces épuisées 308
Conseil à son égard 515
Tems qu'il doit durer 516
Inconvéniens d'un trop long . . . . ibid.
Regardé comme cause morbifère . . . . II. 145

SOMNAMBULISME. Ce qui le constitue . . . . I. 307

SONGES. Probabilité sur leur cause 306

SPASME. Origine de sa dénomination . . . . II. 49
Opinion des Stahliens sur sa cause finale 50
Ce qu'il annonce dans les fièvres régulières, les atypiques 51
Est un symptôme caractéristique de plusieurs maladies . . . . ibid.

SPÉCIFIQUES. Médicamens qu'on doit regarder comme tels 511
S'il est des remèdes de ce genre . . . . ibid.
Erreur où l'on est tombé à leur sujet . . . . . . ibid.
Ce que prouve l'observation 512
Le quinquina et le mercure peuvent-ils être regardés comme tels ? 513

SPERMATOPÉS. Remèdes destinés à procurer une abondante sécrétion de la semence ; dénombrement 500

STATION. Propre à l'homme ; de quoi elle est le résultat . . . . I. 320
Développement de cette doctrine . . . . ibid.

STIMULANS. A quoi on peut rapporter leur action. II. 453
Action de ceux qu'on applique sur une partie. 454
— Qui sont pris intérieurement . . . . ibid.
Perdent leur efficacité par l'habitude . . . . . . ibid.
Plantes qu'on peut regarder comme telles . . 455

STYPTIQUES. Comment ils agissent ; quels ils sont 510

SUC GASTRIQUE. Sa nature . . . . I. 92
Tentatives de Hunter et Spallanzani pour l'établir . . . . ibid.
Sa qualité dissolvante ; notions actuelles sur elle 93

SUEURS. Cas où elles sont symptomatiques . . . . II. 71
Attention que les anciens leur portaient comme signes 239
Leur identité avec la matière transpiratoire. ibid.

	Tom.	pag.
Indices des bonnes	II.	239
Des mauvaises		240
Etendues, bornées		241
SUPPOSITOIRES. Subsidiairement employés à l'usage des cathartiques, et cas où l'on y a recours		438
SYMPATHIE. Définition	I.	321
Ses analogues dans les substances organisées.		322
De quoi elle est le résultat		*ibid.*
Connue d'Hippocrate		*ibid.*
Celle des organes fonctionnaires entr'eux		*ibid.*
Celle qui provient d'une association d'idées consonnantes		323
Celle qu'on nomme morbifique, dévelopée par Rega		324
Cerveau en est regardé comme le siége		325
La ferme volonté en arrête les effets		*ibid.*
Faits importans pour la pratique		*ibid.*
SYMPTOMATOLOGIE. Partie de la Médecine où l'on considère tout ce qui a rapport à l'histoire des symptômes	II.	11
SYMPTÔMES. Leur nécessité et dépendance dans une maladie		*ibid.*
Ne doivent point être confondus avec les épiphénomènes		12
D'où dérive leur intensité		13
Leur division		*ibid.*
Doctrine des généraux		14
Des locaux, et à quoi ils se rapportent		59
Sexuels		82
Sont les premiers signes des maladies		184
SYNTHÈSE. Genre d'opération où l'on réunit ce qui est divisé		408
SYSTÊME. Vasculaire; comment il se compose	I.	39
Considéré comme cause de maladie	II.	162
Comment un vaisseau peut être vicié		*ibid.*
Méthodes curatives qui se rapportent à ces désordres		415
Nerveux; ce qui les compose	I.	46
Considéré comme cause morbifère	II.	166
Celluleux, regardé comme cause morbifère.		167

T.

TEMPÉRAMENT. Ce qu'on entend par ce terme	I.	438

	Tom	pag.
Indices qu'en donne la physionomie......	I.	438
Premiers auteurs qui en ont traité........		439
Distinction de Galien..................		*ibid.*
Inductions prises de la mixtion du sang....		*ibid.*
Opinion de Cullen....................		440
Difficulté pour atteindre à la vérité........		*ibid.*
Sanguin; phénomènes qui l'accompagnent.		441
Maladies auxquelles il expose...........		442
Bilieux; indices.....................		443
D'où il provient, et maladies qui en dérivent..................		444
Phlegmatique; d'où il provient et apparences..................		445
Circonstances fâcheuses auxquelles il donne lieu dans les maladies............		446
Mélancolique; phénomènes............		447
Etat de ceux qui en jouissent, et maladies auxquelles ils sont sujets...........		448
Coalition et conversion (des)...........		*ibid.*
Peut passer d'une espèce à une autre......		449
Différences par rapport aux sexes.........		451
Règles d'hygiène, établies d'après eux.....		458
TERRE. Ses propriétés, rapportées à l'insipidité, l'insolubilité et l'infusibilité...........		22
En est-il une première?...............		23
Alumine, silice, magnésie, chaux........		*ibid.*
Cette dernière, unie à un acide, forme la terre animale...................		24
TESTICULES. Organes qu'on désigne sous ce nom, et leur texture................		330
Maladies auxquelles ils sont sujets.......	II.	83
THÉ. Feuille légérement austère, usitée en décoction en Chine et chez les Européens; personnes à qui elle convient............	I.	498
THÉRAPEUTIQUE. Définition de cette partie de l'art de guérir....................	II.	289
Ses moyens......................		*ibid.*
TONICITÉ. Propriété qui s'étend à tous les solides..........................	I.	56
N'est point momentanément apparente....		*ibid.*
Phénomènes auxquels elle donne lieu.....		57
TONIQUES. A quoi ils sont destinés.........		476
Amers, regardés comme tels dans quelques cas..........................	II.	477

Tom. pag.

Quinquina, martiaux, eaux minérales, bains froids, aromatiques, fumigations....... II. 478
Céphaliques........................... 482
Balsamiques.......................... 483
Stomachiques, hépatiques, carminatifs.... 484

TRANSPIRATION. Signes qu'on en peut déduire. 220

TURGESCENCE. Ce en quoi elle consiste....... 429
Les auteurs sont peu d'accord sur ce qu'ils entendent par ce terme.................. *ibid.*
Eclaircissemens donnés par Glass........ *ibid.*
Signes de la supérieure................. 430
—— De l'inférieure.................... *ibid.*
Conduite d'Hippocrate dans le cas où elle est coexistante avec la plétore.......... *ibid.*

V.

VAISSEAUX. Les plus simples formés par les membranes.......................... I. 37
Second et troisième ordre de composition.. 38
Forment des réseaux.................... *ibid.*
—— ABSORBANS. Destinés à l'absorption..... 44
Naissent des surfaces, et aboutissent au canal thoracique.................... 122
Passent par les glandes conglobées........ *ibid.*
Valvules qui favorisent la marche des humeurs............................. 224
—— LACTÉS. Du premier genre............. 201
Du second genre........................ *ibid.*
Manière dont ils s'ouvrent dans les intestins grêles............................. 201
Ampulla Lieberkunhii.................... 199
—— SANGUINS. Leur ensemble imite un arbre dépouillé de feuilles................. 39
Leurs fonctions considérées d'une manière générale............................ *ibid.*
Sécrétoires, excrétoires................. 45
Leur usage............................ 46
—— SÉMINIFÈRES. Composent en partie les testicules........................... 332
Naissent des capillaires spermatiques, et aboutissent au corps d'Higmore........ 333

VEILLE. Circonstances qui l'accompagnent..... 302
Comment insensiblement survient l'état con-

Tom. pag.

traire. . . . . I. 303
Causes qui la prolongent. . . . . ibid.
Inconvéniens d'une trop longue. 517
Regardée comme cause morbifère. . . . . II. 98
VEINES. Leur différence d'avec les artères. . . . . . I. 43
Communiquent tube à tube avec elles. . . . ibid.
Leurs hymens ou valvules. . . . . ibid.
Ne s'ouvrent point sur les surfaces. 122
Retardemens que le sang y éprouve dans son cours. 150
VENINS. Rapportés à la classe des humeurs muqueuses. 96
Définition et substances qui les fournissent. II. 131
Les mécaniques et chimiques. 132
Ceux qui agissent directement sur le principe de la vie. 134
Postulata. 135
VENTRE. Signes que ses divers états peuvent offrir. 214
VENTS. Leur utilité. . . . . I. 466
Leurs effets en nos climats. . . . . ibid.
VERGE. Parties qui la composent. 335
Ses affections morbifiques. . . . . II. 83
VERS. Dragoneau, lombricaux, ténia, cucurbitins, ascarides et autres. . . . . II. 155
Symptômes qu'ils occasionent. 158
VÉSICULE BILIAIRE. Réservoir destiné à contenir la bile. . . . . I. 205
Conduit qui en sort et se confond avec l'hépatique. 206
VIEILLESSE. Sa cause première. 431
Succession de phénomènes qui caractérisent la parfaite. 432
Dégénérescence successive qui survient alors dans les organes et les humeurs. 433
Diminution des propriétés de la fibre. 435
Terme de la plus haute. 436
Mort. . . . . ibid.
Dissolution du corps. 437
VIN. Suc fermenté du raisin. 500
Son effet. . . . . ibid.
Indices d'un bon. 502
L'arrack, le rhum, le jagre, la bière, le cidre, le remplacent; histoire de ces bois-

	Tom.	pag.
sons	I.	502
Son usage dans la pratique ancienne et moderne	II.	315
VIRILITÉ. Phénomènes qui constituent cet état..	I.	425
Stature où l'homme parvient à cette époque.		426
Pertes et réparations qui ont lieu alors....		*ibid.*
Relativement aux solides et aux humeurs...		427
Conduite à tenir alors		553
VIRUS. D'où ils peuvent provenir	II.	180
Maladies qui ont une grande influence dans leur destruction		262
VISAGE. Signes qu'il fournit dans le cas de maladies		212
VISION. Comment elle s'opère	I.	252
Changemens qu'éprouvent les rayons lumineux avant d'arriver à leur destination, et cône lumineux		253
Pouvoir de refringence des humeurs et des membranes		*ibid.*
— Parviennent à la rétine et non sur la choroïde		*ibid.*
Presbitie, myopie		254
Influence de l'habitude sur elle		255
Aveugle de Cheselden		*ibid.*
VOIX. Pour quelles vues elle a été accordée aux animaux		174
Organes où elle se forme		*ibid.*
Son mécanisme		175
Est-elle le produit d'un instrument à corde ou à vent?		176
Sui generis		*ibid.*
Jeu des organes dans la formation des tons aigus et graves		*ibid.*
Opérations subsidiaires dans la bouche, le nez		177
Ce qu'elle est pour l'homme éduqué......		178
Vices qui la font regarder comme symptômes	II.	73
VOLUPTÉ. Etat qu'on désigne ainsi	I.	281
Ultérieur développement		*ibid.*
Comment elle provient des sensations		282
Dépend de l'impression que les nerfs reçoivent		*ibid.*
Celle qui résulte de la réunion des sexes...		283

	Tom	pag.
D'où dérive sa supériorité chez l'homme...	I.	283
VOMISSEMENT. Définition, causes et distinction.	II.	76
VOYAGES. Leur utilité..........................	I.	473

U.

URINES. Sa mixtion très-composée..........		88
Apparence sous laquelle elle se présente...		*ibid.*
Changemens qu'elle éprouve laissée à elle-même..............................		89
Substances qu'elle contient en dissolution..		*ibid.*
Nouveau jour que Bertholet jette sur elle..		*ibid.*
Résumé................................		90
Circonstances où elles coopèrent à la formation des symptômes..................	II.	70
Regardées comme cause morbifère........		147
Considérées comme signe................		227
Expériences de Langrish à cet égard.....		232
Trois sortes à distinguer................		228
Apparences qu'offre l'urine de la troisième espèce, quand elle est abandonnée à elle-même..............................		229
Signes à prendre de celle qui est bien colorée..............................		*ibid.*
— De celle qui est pâle................		230
— De celle qui est grasse..............		231
— De celle qui est chargée............		232
On ne doit pas se fier aux seules apparences qu'elles offrent..................		237
Ce qu'indique leur sédiment...........		233
Matières étrangères à sa crâse.........		234
Indices pris de leur plus ou moins grande quantité...........................		236
ULCÈRES. Signes qu'on peut en déduire......		222

Y.

YEUX. Comment ils sont fixés dans l'orbite; détails................................	I.	248
Leur structure.........................		249
Considérés comme signe de maladie......	II.	212

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TABLE DES AUTEURS

CITÉS DANS CET OUVRAGE.

ABERCROMBY.
Abernetti.
Achard.
Adanson.
Aikenside.
Albinus.
Alcmarius.
Alcmeon.
Alexandre de Tralles.
Alfred.
Alpin. (Prosper)
Anaximander.
Anaximène.
Arantius.
Archigènes.
Arétée de Cappadoce.
Aristote.
Asclépiade.
Astruc.
Athénée.
Avicenne.
Azelli.
Bacon.
Baglivi.
Baillou.
Baker.
Bartholin.
Basile Valentin.
Baudelocque.
Beccari.
Bécher.
Bélini.
Béranger.
Berghman.
Bernier.
Bernouilli.
Bertholet.
Black.
Bloch.
Blumenbach.
Boëhmer.
Boërrhaave.
Bonnet.
Bononio.
Bontius.
Bordeu.
Borelli.
Botal.
Boyle.
Brassavole.
Broklesby.
Brown.
Brugman.
Brugnatelli.
Brunner.
Buffon.
Burghman.
Camper.
Camus.
Catulle.
Cavalio.
Cœlius Aurelianus.
Césalpin.
Cestone.
Chalmers.
Chardin.
Chéselden.
Chrisippe.
Cicéron.
Cicognino.
Cleghorn.
Cleyer.
Coiter.
Colombo.
Condillac.
Cortacci.
Cotuguo.

Cotunni.
Cowley.
Cowper.
Crawford.
Crivellati.
Cruikshank.
Cullen.
Cuvier.
Dante.
Della Torre.
Démocrite.
Derrham.
Descartes.
Deshais.
Deyeux.
Diocles.
Dodart.
Dower.
Drelincourt.
Duhalde.
Duhamel.
Durante.
Duret.
Duverney.
Egidius.
Ellis.
Empédocle.
Eobanus.
Erasistrate.
Eustachi.
Fabrice.
Fallope.
Fanton.
Farenheit.
Fauchard.
Fernel.
Ferrein.
Fienus.
Finch.
Floyer.
Foës.
Fontana.
Fordyce.
Fourcroy.
Fracastor.
Fuller.
Gaber.
Galien.
Gardiner.
Gaubius.
Gemma.
Géofroi.
Girtaner.
Glisson.
Goodwyn.
Gorter.
Gosse.
Gorrhée.
Graaf.
Grew.
Gualther.
Haën.
Hales.
Haller.
Hamberger.
Harris.
Hartsoëker.
Harvée.
Héberden.
Helmont.
Héraclite.
Hérissant.
Hewson.
Heyde.
Higmore.
Hildan. (Fabrice)
Hillary.
Hippocrate.
Hoffman.
Homberg.
Humbolt.
Homère.
Homes.
Hoock.
Huféland.
Hunter. (Will.)
Hunter. (John)
Huxam.
Jallabert.
Jérôme. (Saint)

Ingenhouz.
Juncker.
Jurine.
Jussieu.
Kaw-Boerrhaave.
Keil.
Kepler.
Keysel-Meyer.
Kirker.
Laforêt.
Laghi.
Lamétrie.
Lamure.
Lancisi.
Langius.
Langrish.
Lapeyronie.
Lavater.
Lavoisier.
Leal-Lealis.
Lecat.
Lefebvre.
Leiberkunck.
Létherland.
Leuvenhoëch.
Linden. (Van der)
Linnée.
Linning.
Littre.
Lobenwald.
Lommius.
Lorri.
Louver.
Lucain.
Lucrèce.
Macbride.
Macquer.
Magni. (Paolo)
Malbranche.
Malpighi.
Manilius.
Mariotte.
Marquet.
Mascagni.
Massarias.
Mauriceau.
Maxwel.
Meckel.
Medical Observations.
Meibom.
Menghini.
Mentzies.
Mercklin.
Mertens.
Meunier.
Milly.
Monro.
Moore.
Morgagni.
Morgan.
Mortimer.
Morton.
Muys.
Naboth.
Néhédam.
Newton.
Nicolas.
Nihell.
Nollet.
Nuck.
Oribase.
Ovide.
Paracelse.
Parmentier.
Perrault.
Pétrone.
Peyer.
Philiston.
Pison.
Pithagore.
Platon.
Pline.
Plutarque.
Polignac.
Pope.
Porta.
Porterfield.
Pouteau.
Praxagore.
Priestley.

Pringle.
Properce.
Pujati.
Pythagore.
Quesnai.
Quintilien.
Quintus Serenus.
Raiger.
Réaumur.
Rhédi.
Réga.
Reil.
Rhasès.
Rhodius.
Ridley.
Rivière.
Roi. (Le)
Rondelet.
Rouelle.
Rousseau (J. J.)
Roux.
Rudbeck.
Rufus d'Ephese.
Ruisch.
Sabbathier.
Sala. (Angelus)
Salerne.
Sanctorius.
Sarcone.
Sauvages.
Savastani.
Saxonia. (Hercule)
Scarpa.
Schéele.
Scheiner.
Schellamer.
Schlichting.
Schultze.
Schevenke.
Schuyl.
Séguin.
Senac.
Séneque. (L. A.)
Séneque.
Sennert.
Servet.
Sgravésande.
Soëmmering.
Solano.
Spallanzani.
Spielman.
Spigel.
Stewens.
Stahl.
Stoll.
Sydenham.
Sylva.
Sylvius.
Swamerdam.
Swieten. (Van)
Tasso.
Thalès.
Themison de Laodicée.
Thessalus.
Torre. (Della)
Torti.
Tournefort.
Tulpius.
Tyson.
Valli.
Valsalva.
Valsh.
Vassalli.
Vaucanson.
Vauquelin.
Vénel.
Vésale.
Veslingius.
Vic-d'Azir.
Vieussens.
Virgile.
Virsung.
Vogel.
Voltaire.
Wagler.
Walther.
Wainright.
Warthon.
Weitbreckt.
Wepfer.

Werrheien.
Willis.
Wilkinson.
Wintringham.
Wirtenson.
Whitt.
Wolf.
Zambeccari.
Zénon.
Zimmerman.
Zinn.

RAPPORT

Des Commissaires nommés par la Faculté de Médecine de Paris, pour lui rendre compte de cet Ouvrage.

Monsieur le Doyen et Messieurs,

Vous nous avez chargés de l'examen d'un ouvrage intitulé *Institutions de Médecine*, ou *Exposé sur la théorie et la pratique de cette Science, d'après les notions des Auteurs les plus anciens et les plus modernes*, composé par notre confrère M. Petit-Radel. Il y a long-tems qu'il manquait à la Médecine un ouvrage qui en développât les différentes branches théoriques d'une manière suffisamment étendue pour l'instruction des Étudians. Quoique depuis Boërrhaave, qui, en 1709, a exposé aphoristiquement cette matière dans ses *Instituts*, plusieurs auteurs aient donné des traités sur chaque partie, cependant ils sont loin d'avoir disposé leurs matériaux de manière que chacun pût se correspondre et former cette liaison si nécessaire à celui qui cherche à rapporter ses études à des principes : de là cet embarras des commençans sur l'ouvrage qu'ils doivent prendre au sortir des études accessoires à l'art, et les difficultés infinies qu'ils éprouvent à lier leurs notions de manière à pouvoir marcher par la suite d'un pas ferme dans les routes épineuses de la pratique. Nous ne devons point nous dissimuler les difficultés de l'entreprise, et le grand nombre de connaissances qu'elle exige. Il ne s'agit rien moins que d'établir sur une base solide le grand édifice de l'art de guérir; aussi l'auteur a-t-il mis à contribution tout ce qui a paru jusqu'ici propre à cette fin, et il nous a semblé avoir réussi autant qu'il lui était possible dans l'état actuel de nos connaissances. C'est ce que nous vous laisserons à juger, d'après le plan de son ouvrage que nous allons vous développer.

L'auteur le partage en quatre parties, qui sont la Physiologie, l'Hygiène, la Pathologie et la Thérapeutique. Après des notions générales sur chacune d'elles, il entre en matière sur la première, qui traite des six choses naturelles. Il la divise en six sections, comme les Anciens. La première traite des élémens considérés comme parties constituantes de l'organisation animale; c'est un tableau complet,

complet, dont les couleurs ont été empruntées de la physique actuelle, et dont tous les traits se concilient ensemble. Après avoir parlé des élémens primitifs d'une manière étendue, l'auteur fait voir leur liaison avec les principes prochains ou les mixtes, et de là il passe à la seconde Section, qui traite des solides organisés. Il les distingue en fibreux et lamineux; après avoir donné sur eux les notions nécessaires, il passe à un ordre de parties plus composées, qui sont les solides vasculeux et nerveux. Tout ici est rapporté aux lumières que fournit une anatomie scrupuleuse. Les propriétés de chacun d'eux, que l'auteur distingue en forces mortes et en forces vives, sont appuyées sur les phénomènes qu'ils offrent en santé comme en maladie. La troisième Section présente un ensemble sur les humeurs animales, établi d'après les résultats d'une analyse exacte: elle est divisée en trois chapitres, qui traitent successivement du chyle, du sang et des humeurs émanées du sang; matières si difficiles à lier ensemble, et sur le rapport mutuel desquelles la chimie seule peut prononcer. La quatrième Section, qui traite des esprits ou des fluides animaux, nous a paru la moins riche en preuves; mais ici il faut s'en prendre à la pénurie des faits, et non à la négligence de l'auteur. On trouve cependant des rapprochemens qui mènent à des vérités, et qui même pourraient conduire à des découvertes. La cinquième Section offre le développement le plus complet sur les diverses fonctions du corps humain. Celles-ci font la matière d'autant de chapitres, qui traitent de l'absorption, de la circulation, de la respiration, de la nutrition, de l'ossification, des sécrétions, des sensations, de la locomotion et de la génération. Il faut voir dans l'ouvrage même les détails infiniment curieux que présentent toutes ces étonnantes opérations. Cette première partie est terminée par une dernière Section, où l'on trouve tout ce qui regarde l'histoire des tempéramens.

L'Hygiène qui vient après, offre tout ce qui a rapport aux six choses dites non-naturelles, qui sont l'air, les alimens et la boisson, le sommeil et la veille, le mouvement et le repos, les excrétions retenues ou évacuées, et les passions de l'ame. Aux principes d'une saine doctrine sont liés les préceptes tendans à conserver la santé et à prolonger la vie jusqu'à la vieillesse la plus reculée. L'auteur a fait usage des passages de ceux qui ont écrit sur cette matière, et il a particuliérement puisé dans les auteurs latins qui l'ont traité profondément.

La Pathologie qui succède, offre l'art sous le côté vraiment médical. Après des notions générales sur la meilleure définition d'une maladie, et sur les tentatives des anciens pour l'établir, l'auteur vient à ses divisions. Dans la Section première, il traite de la Symptomatologie ou de l'histoire des symptômes, qu'il regarde comme autant de quiddités morbifiques propres à former une maladie décidée. Il y donne le véritable caractère des symptômes, les divise en généraux, en locaux et en sexuels, et il entre dans de très-grands détails sur chacun d'eux : ce qu'il en dit le mène naturellement à la seconde Section, qui traite de la Nosologie ou des affections morbifiques, dérivées de la réunion de plusieurs symptômes simples ; il y dispose ces affections ou maladies, en classe, ordre, genre et espèce, d'après l'apparence de leurs symptômes, et traite des dénominations que les auteurs leur ont données, et de leur véritable signification.

De cette seconde Section l'on vient à la troisième, qui est l'Aitiologie ou la doctrine des causes des maladies. Cette Section est très-étendue, et offre plusieurs divisions et subdivisions qui, loin d'embrouiller la matière, la présentent sous un plus grand jour. La quatrième Section contient tout ce qui a rapport à la Séméïologie ou à la doctrine des signes : après des généralités relatives aux différens chapitres, suivent les détails sur le pouls, la respiration, les diverses excrétions fondées sur l'observation, et qui sont d'une nécessité indispensable à connaître et à se représenter continuellement dans la pratique. Dans la dernière Section de cette partie, la Métabolélogie, se trouve tout ce qui a rapport à la conversion des maladies les unes dans les autres, et les différens changemens qui surviennent dans leur cours. On y trouve des notions très-claires et très-profondes sur l'épigenèse, la métaptôse et la métastase, dans les maladies aiguës comme dans les chroniques ; et tout ce que l'auteur en dit, annonce qu'il a bien pesé les circonstances qui peuvent ainsi changer le vrai caractère d'une maladie, et la rendre si dissemblable d'elle-même, qu'il est impossible au praticien le plus expérimenté de pouvoir la reconnaître.

La Thérapeutique termine tout l'ouvrage. Après des notions précises sur les indications, les indicans et les indiqués, et sur les règles que nos prédécesseurs ont établies sur la méthode de procéder, l'auteur entre en matière sur les moyens de guérison. Dans la première Section, il s'étend sur le régime relativement à l'emploi des

six choses non-naturelles. Il le considère tant dans les maladies aiguës, que dans les chroniques. Il traite, dans la seconde, des remèdes pharmaceutiques, et offre, dans plusieurs chapitres, tout ce qui a rapport à l'art de formuler, à la manière générale d'agir des médicamens, et entre dans des détails sur la division médicale des substances médicamenteuses et des médicamens des trois règnes qui s'y rapportent. Dans la troisième se trouve tout ce qui a rapport à la Chirurgie, considérée d'une manière générale, comme un moyen auxiliaire de guérison. Enfin, dans la quatrième Section est exposé ce qui concerne l'emploi de ces précédens moyens, pour satisfaire aux indications générales que l'auteur a établies, et qui se rapportent à l'action vasculaire, à l'action nerveuse, à la correction des matières nuisibles dans les premières et secondes voies, et il termine par les moyens qu'on pense communément ne pouvoir se rapporter à aucune des classes qu'il établit, et qu'on désigne ordinairement sous le nom de Spécifiques.

L'ouvrage, tel que nous venons de l'esquisser, est écrit avec beaucoup de clarté et de méthode : il est le fruit d'une longue méditation et d'un travail continu ; il offre le complément de tout ce que doit savoir l'Étudiant avant de passer à la lecture des livres de pratique, qui seront toujours obscurs quand on voudra les étudier sans être muni des connaissances préliminaires que peuvent seuls donner les ouvrages élémentaires ni trop concis ni trop étendus. Nous jugeons donc que vous pouvez l'accueillir et le laisser paraître sous vos auspices.

Signés, THIERY, *médecin consultant du roi* ;
SALLIN et PAULET.

Le vendredi premier jour d'avril mil sept cent quatre-vingt-onze, la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, assemblée en ses Ecoles supérieures, après avoir entendu le rapport des Commissaires qu'elle avait nommés pour examiner l'ouvrage de M. PETIT-RADEL, a adopté unanimement leur avis : elle a statué en conséquence qu'elle accorderait son approbation à cet ouvrage utile, et j'ai conclu avec elle.

Signé, EDME-CLAUDE BOURRU, *doyen*.

Ouvrages de l'auteur, qui se trouvent chez différens libraires.

Essai sur le Lait, considéré médicinalement sous ses différens aspects : 1 vol. *in*-8°. br. Prix, 2 fr. 50 cent. Chez Théophile Barrois, rue Hautefeuille.

Traité des Vaisseaux absorbans du corps humain, traduit de l'anglais du docteur Cruikshank : 1 vol. *in*-8°. avec planches. Prix, 5 fr. Chez le même.

Introduction méthodique à la théorie et à la pratique de la Médecine, traduit de l'anglais du docteur Macbride, avec des remarques du traducteur : 2 vol. *in*-8°. Prix, 10 fr. Chez Duplain, cour du Commerce.

Avis au Peuple sur les maladies et les accidens qui demandent les plus prompts secours : 1 vol. *in*-12. Prix, 2 fr. Chez Briand, rue Pavée-Saint-André.

Traité des Maladies Vénériennes, traduit de l'anglais du docteur Nisbet, avec des remarques du traducteur : 1 vol. *in*-8°. Prix, 4 fr. Chez le même.

Conseils aux femmes de 45 à 50 ans, ou *Conduite à tenir lors de la cessation des règles*; traduit de l'anglais du docteur Fothergill, et augmentés de notes par le traducteur : *in*-8°. Prix, 1 fr. Chez Gabon, près les Ecoles de Médecine.

Dictionnaire de Chirurgie, contenant tout ce qui a rapport à cette partie de l'art de guérir; ouvrage faisant partie de l'Encyclopédie par ordre de matières : 3 vol. *in*-4°. avec planches. Prix, 54 fr. Chez Agasse, rue des Poitevins.

De Amoribus Pancharitis et Zoroæ, Poema erotico-didacticon, seu Umbratica Lucubratio de cultu Veneris Mileti olim peracto, ut Amathunteo sacello mysta subduxit et variis de generatione cùm vegetantium, tùm animantium exemplis auctum vulgavit Athenis. Secunda editio planè reformata et tabulis aneis illustrata, cui accedit vita Auctoris. Chez Didot jeune, quai des Augustins; Fuschs, rue des Mathurins, et Levrault, quai Malaquais.

ERRATA DU TOME SECOND.

Page 121, *ligne* 25, absorption, *lisez* : évaporation.
Page 227, *ligne* 35, Ouroscopie, *lisez* : Ouronoscopie.
Page 326, *ligne* 20, porter, *lisez* : pousser.
Page 337, *ligne* 4, XII; *lisez* : XVI.

e analogie avec les phénomènes des plan-
ées.

arque dans ces hybrides cette même in-
dans les accidents qui a donné lieu de
la panachure n'est qu'une maladie.

élange hétérogène dans la fécondation
e du mélange qui affecte les fruits de la
des couleurs qui paroissent et disparois-
l'œillet, il peut être également la cause
chure.

chure n'offroit d'autre circonstance qui
re difficile à concilier avec les principes,
nstance dans ses phénomenes.

ple de l'oranger et de l'œillet prouve
st pas incompatible avec cette cause.

nachure est une maladie, elle est origi-
le germe et en affecte la substance dans
es, et sous ce rapport, elle ne peut être
a fécondation.

panachure paroît être plutôt une mons-
u'une maladie, puisqu'elle a des formes
uniformes, et qui affectent toutes les
alement. Si elle étoit une maladie les in-
ui en sont affectés n'auroient point la vi-
a santé qu'ils annoncent régulièrement:
droit pas de préférence des graines ré-
r des plantes mêlées avec d'autres va-
tout un semis n'en seroit pas affecté